
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

LE PALMIER SÉRAPHIQUE

TOME TROISIÈME



LE PALMIER SÉRAPHIQUE

OU

VIE DES SAINTS

ET DES HOMMES ET FEMMES ILLUSTRES

DES ORDRES DE SAINT FRANÇOIS

SOUS LA DIRECTION DE Mgr PAUL GUÉRIN

CONTINUATEUR DE LA VIE DES SAINTS DU P. GIRY (PETITS BOLLANDISTES)

TOME TROISIÈME

MOIS DE MARS



BAR-LE-DUC

LOUIS GUÉRIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1872

LE PALMIER SÉRAPHIQUE

PREMIER JOUR DE MARS

LA BIENHEUREUSE MATHIA NAZAREI

CLARISSE.

1500. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Louis XII.

SOMMAIRE : Noblesse de sa famille. — Sa vocation décidée pour l'état religieux. — Elle est nommée abbesse du couvent de Matelica. — Manière édifiante dont elle remplit ces fonctions pendant 40 ans. — Ses miracles pendant sa vie et après sa mort.

L'ordre séraphique, au premier jour de ce mois, célèbre la fête de la bienheureuse Mathia Nazarei. Elle était fille de Gentilis Nazarei et de Sibylla, tous deux d'une antique noblesse, à la fois pieuse et riche. Ils mirent Mathia au couvent des Clarisses de Matelica, petite ville de la Marche en Italie, où elle fut élevée, par l'abbesse, qui était sa cousine, dans la piété et dans les meilleurs principes. Lorsque plus tard son père lui offrit en mariage un gentilhomme accompli, il la trouva dans de tout autres dispositions, car, dès les premières lueurs de la raison, elle s'était senti de l'inclination à offrir sa virginité au céleste époux. Son père voulant néanmoins conclure le mariage, elle adressa d'ardentes prières à Celui d'où viennent tous les bons conseils, afin

de trouver protection dans ce danger. Dieu lui inspira la pensée de se rendre sans rien dire au couvent des Clarisses, et d'y demander l'habit de l'ordre. Elle y courut : l'abbesse, sa cousine, ne voulait point l'écouter, dans la crainte de déplaire à son père ; mais Mathia devint encore plus ferme dans sa résolution. Elle coupa sa belle chevelure, déchira ses précieuses parures, et revêtit une vieille robe de drap gris.

En apprenant qu'elle avait fui la maison pour se soustraire au mariage convenu, son père fut fort irrité, puis devint presque fou de tristesse. Il courut au monastère, fit toutes les tentatives pour ramener sa fille à la maison et la faire accéder à sa volonté ; mais elle lui parla avec tant de prudence et de douceur, que non-seulement elle calma sa colère, mais finit par lui faire approuver la résolution qu'elle avait prise.

Elle fut alors admise dans le couvent, où, après un noviciat exemplaire, elle prononça ses vœux entre les mains de l'évêque de Camérino.

Mathia fit de tels progrès dans la voie de la perfection qu'à la mort de sa cousine elle fut, quoique jeune encore, élue abbesse à l'unanimité. Elle s'acquitta de ces fonctions avec une charité qui faisait d'elle la consolation de ses consœurs. Quoiqu'elle n'évitât rien tant que les honneurs, elle jouissait de l'estime et de la vénération universelle. Les miracles dont Dieu la favorisa firent voir combien elle était agréable au Seigneur.

Une femme dont le fils était en danger de mort, vint la trouver tout en larmes, implorant son assistance pour le guérir. Mathia fut touchée de compassion pour cette mère désolée et rendit à son fils la santé.

Comme elle avait choisi la pauvreté, elle distribua aux pauvres, après la mort de son père, une partie des biens qui lui revenaient, et employa le reste à faire construire une église, sans rien réserver pour elle-même.

Pour conserver sa chasteté intacte, elle continua toujours les mortifications qu'elle avait pratiquées pendant son noviciat. Elle jeûnait presque journellement au pain et à l'eau, portait toujours la haire, se flagellait souvent jusqu'au sang, et passait fréquemment des nuits entières en prière, afin de s'unir de plus en plus à son Créateur. Quand elle méditait sur les amères souffrances du Sauveur, son cœur s'embrasait tellement des flammes de l'amour divin, qu'elle fondait en larmes ou entrait dans la plus douce extase.

Le Seigneur lui accorda aussi le don de prophétie; aussi des personnes de tout rang avaient recours à elle. Elle était toutefois si humble au milieu de tant de faveurs du ciel, qu'elle se réservait les ouvrages les plus rebutants du cloître, et voulait être la servante de toutes ses consœurs. Elle remplit pendant quarante ans ses fonctions d'abbesse de la manière la plus édifiante, après quoi Dieu voulut lui donner la couronne de gloire. Elle avait prédit ce jour si précieux pour elle, et peu de temps avant sa mort elle recommanda à ses consœurs d'observer toujours fidèlement la chasteté, la pauvreté, la docilité, et de ne jamais rester en arrière en fait de concorde et de charité réciproque. Elle fut alors environnée subitement d'une lumière céleste, et remit son âme pure entre les mains de son Créateur, le 28 décembre de l'an 1300.

Aussitôt après sa mort Dieu la rendit célèbre par

plusieurs miracles : des boiteux, des sourds, des aveugles, furent guéris de leurs infirmités ; plusieurs malades furent rendus à la santé par la vertu de ses reliques. Son corps fut enseveli dans l'église des Frères Mineurs, au milieu des larmes de la multitude et des cantiques de louange de l'Eglise. Quelques années plus tard, à cause de ses nombreux miracles, ses restes furent exposés à la vénération des fidèles dans une châsse de marbre que l'on plaça sous l'autel de sainte Cécile.

Le pape Clément XIII fit faire une enquête sur ces miracles, notamment sur une sueur de sang qui sortait de la châsse, et accorda qu'un office et une messe seraient célébrés annuellement en son honneur. Pie VI a fait ajouter à cette fête des leçons et des prières particulières. Encore actuellement les magistrats de la ville vont tous les ans processionnellement offrir des cierges sur son tombeau.

Ce couvent et cette église, autrefois bâtis par les bourgeois de Matelica en l'honneur de sainte Marie-Madeleine, se nomment aujourd'hui, en mémoire de cette sainte abbesse, le cloître et l'église de Sainte-Mathia. En l'année 1700 il était habité par soixante religieuses.

(GONZAGUE.)

BONAVITA

DU TIERS ORDRE.

1375. — Pape : Grégoire XI. — Roi de France : Charles V.

SOMMAIRE : Dieu choisit ses serviteurs dans tous les états. — Piété de Bonavita ; sa bienfaisance ; prodiges qu'il accomplit au moyen du signe de la croix.

Bonavita naquit de parents pauvres, à Lugo, village d'Italie. Il fut, dès son enfance, plus porté à la prière qu'à aucune espèce de divertissement. Il exerçait le métier de forgeron. Ayant été admis dans le tiers ordre de Saint-François, il fit de grands progrès dans la perfection chrétienne, et prouva que Dieu choisit ses élus dans tous les états, afin de réveiller le zèle de chacun de nous. Bonavita jeûnait tous les jours et pratiquait plusieurs autres œuvres de pénitence. Sa conduite était pour tout le monde un modèle d'édification. Nul n'était plus compatissant pour les pauvres. Il visitait les prisonniers, les pauvres malades ; il les consolait, les assistait et les instruisait de son mieux. Comme un autre Tobie, il s'occupait de faire ensevelir honorablement les pauvres. L'hiver, il ôtait souvent son propre vêtement pour mettre les malheureux à l'abri du froid ; et lorsque les enfants, dans les rues, le voyant ainsi à demi nu, le poursuivaient à coups de pierre, il continuait paisiblement son chemin comme s'il n'eût rien entendu ni rien vu.

Dieu récompensa souvent cette miséricorde par des miracles, car il trouva plusieurs fois des habits et des aliments dans son armoire, sans qu'il pût savoir d'où ils lui venaient. Il arrivait aussi que la nourriture ou les autres objets qu'il portait aux pauvres se multipliaient entre ses mains ; tant le Seigneur attachait de prix à la miséricorde d'un homme qui était obligé de gagner même sa nourriture par le travail de ses mains.

Bonavita fit pendant sa vie plusieurs autres miracles : il chassait au moyen du signe de la croix le démon du corps des possédés ; il rendit l'ouïe à une femme sourde, et guérit instantanément un homme de plusieurs blessures mortelles. A Lugo, il éteignit, par un signe de croix, un grand incendie, qui semblait devoir anéantir tout le village.

De tels miracles répandirent par toute l'Italie sa réputation de sainteté ; on venait de près et de loin implorer son assistance, et les résultats en étaient admirables. Un marchand qui, sur mer, était en danger de faire naufrage, eut recours à son intercession, et fut miraculeusement tiré de ce péril.

Il fut persécuté avec acharnement par le démon, cet ennemi de tous les hommes, et en éprouva plus d'une fois les plus cruels traitements. Mais Dieu fortifiait chaque fois son serviteur par des consolations célestes.

L'exil ne fut pas long pour ce serviteur de Dieu : il n'avait que trente-sept ans lorsqu'une lumière céleste apparut dans sa chambre, le 1er mars 1375, et Dieu le retira de ce monde. On l'ensevelit avec grande solen-

nité sous l'autel de la chapelle de saint Antoine de Padoue, que l'on appelle habituellement chapelle du bienheureux Bonavita, et où ses reliques sont devenues célèbres par plusieurs miracles. Son cordon est encore l'objet d'un grand respect, et sa tête, enfermée dans une châsse magnifique, est exposée à la vénération publique les jours de fêtes solennelles.

Pieux forgeron, il avait appris dans sa forge qu'il faut travailler le fer tandis qu'il est ardent; aussi consacra-t-il le temps de sa jeunesse à se plier aux commandements de Dieu. Suivons son exemple, afin que la froide vieillesse ne vienne pas nous surprendre et nous roidir contre la pratique de la vertu.

(Wadding et Henschen.)

SŒUR MARIA SUAREZ

CLARISSE.

1524. — Pape : Clément VII. — Roi de France : François Ier.

SOMMAIRE : Elle ramène dans la bonne voie son époux, qui entre dans l'Ordre de Saint-François; puis elle entre elle-même dans celui des Clarisses, où elle se fait remarquer par ses austérités.

Parmi les nombreuses religieuses qui se sont illustrées au couvent des Clarisses de Salamanque (Espagne), nous voyons briller sœur Marie Suarez. Elle avait été mariée, et par sa vertu, par ses bons exemples, elle avait retiré du chemin de l'erreur et ramené à la vie chrétienne, son époux, au point qu'il alla pleurer dans l'Ordre de Saint-François les déréglements de sa vie. Marie, affranchie des

liens du mariage, entra dans l'Ordre des Clarisses et s'y fit remarquer par de grandes pénitences. Elle ne portait qu'un simple vêtement usé, et une haire par dessous. Elle marchait pieds nus, dormait sur le sol ou sur une planche, et sur un peu de paille lorsqu'elle était malade. Sa nourriture consistait en herbes potagères, ou dans les restes que ses consœurs laissaient sur la table; elle ne buvait que de l'eau, qu'elle rendait désagréable en y mêlant du suc d'aloès. Même lorsqu'elle était malade, elle n'abandonnait pas son régime austère. En dehors de ses travaux, elle passait les jours et les nuits à prier dans le chœur, et par ces diverses pratiques elle remporta d'éclatantes et nombreuses victoires sur ses ennemis, qui étaient fort acharnés contre elle. Dieu éclaira souvent ces luttes glorieuses par des révélations célestes. Sa charité et son humilité étaient infatigables pour servir ses sœurs, et particulièrement les malades.

Dans sa dernière maladie le Seigneur l'assura qu'il lui avait pardonné tous ses péchés. Elle avait prédit le jour et l'heure de sa mort, qui arriva le 1er mars 1524. Elle mourut doucement, après s'être fortifiée pour ce voyage en recevant le saint Sacrement.

DEUXIÈME JOUR DE MARS

LE PÈRE BONAGRATIA

XIe GÉNÉRAL DE L'ORDRE.

1284. — Pape : Martin IV. — Roi de France : Philippe III le Hardi.

SOMMAIRE : Il est envoyé à Constantinople et détermine l'empereur Paléologue à se soumettre à l'Eglise romaine. — Il est élu général des Franciscains, et ranime dans l'Ordre l'observance plus stricte de la règle. — Il envoie des missionnaires en Asie, et meurt à Avignon.

Cet homme vénérable, né en Romagne, était, par son savoir, son éloquence, sa conduite irréprochable, propre à remplir les plus hauts emplois. Le pape Grégoire X l'envoya à Constantinople, près de l'empereur Paléologue, avec d'autres Pères de l'Ordre. L'empereur, ainsi que son fils Andronic et les prélats grecs, consentirent à faire la profession de foi à la manière de l'Eglise Romaine, et à envoyer leurs délégués au concile de Lyon comme preuve de leur soumission au Pape et à la sainte Eglise.

Lorsque le Père Jérôme d'Ascoli, général de l'Ordre, fut envoyé par le Pape pour conclure la paix entre l'Espagne et la France, et ne put, pour ce motif, se rendre au chapitre général tenu à Padoue, en 1277, il donna ses pouvoirs au Père Bonagratia, dont il avait pu apprécier les capacités à Constantinople. Le Père Bonagratia présida le chapitre avec une grande prudence, à la satisfaction de tous, et resta ensuite en Italie pour diriger l'Ordre en qualité de vicaire général. Le Père Jérôme étant depuis

lors devenu cardinal, le Père Bonagratia fut élu général en sa place.

Le Pape Nicolas III témoigna beaucoup de satisfaction de ce choix. Il fit venir le général avec les principaux Pères, et leur dit qu'ils pouvaient lui proposer avec confiance tout ce qui pouvait être profitable à leur Ordre. Ils lui demandèrent alors pour protecteur le cardinal Mathieu Orsini, cousin du Pape, ce qui leur fut accordé, et le Pape, ayant mandé le cardinal, lui dit qu'il lui confiait la protection de ce qu'il avait de plus cher, de la prunelle de son œil. Puis, quelques méchantes gens ayant répandu leur venin contre la règle des Frères Mineurs, prétendant que l'observance de cette règle était impossible et dangereuse pour le salut des âmes, le Pape résolut de donner une ample explication de cette règle : il y travailla pendant deux mois (ajournant toute autre affaire), avec deux cardinaux de l'Ordre, Jérôme d'Ascoli et Bentivenga, auxquels il adjoignit le nouveau général et quelques provinciaux. Enfin le 14 août 1279 parut la bulle *Exiit qui seminat*, qui est à la fois l'approbation, l'apologie et le commentaire de la règle de Saint-François. Le Père Bonagratia en donna connaissance à tous ses subordonnés, et y ajouta des lettres fort belles pour exhorter les religieux à l'observer. Ayant appris que l'on offrait de nombreux et riches présents dans l'église de la Portioncule, il défendit de les accepter, de crainte que cela ne portât quelque atteinte à la pauvreté de ce cloître. En 1282, il réunit à Strasbourg le vingtième chapitre général, et dans ses visites, il excita tous les religieux, par sa vie exemplaire, à une stricte observance de la règle. Les auteurs anciens ont dit de lui que c'était un homme plein de l'esprit de Dieu.

Pour la propagation de la foi, il envoya plusieurs hommes instruits en Arménie et dans d'autres contrées de l'Asie. Ils y firent de nombreuses conversions, y fondèrent des monastères, et quelques-uns même souffrirent le martyre. Après avoir pendant cinq ans saintement gouverné l'Ordre, il mourut en 1284, avec de grands sentiments de piété, dans la ville d'Avignon, pendant une visite qu'il faisait à la province de France.

(Wadding.)

SŒUR BÉATRICE D'HERMOSILLA

DU TIERS ORDRE.

1484. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Charles VIII.

Sœur Béatrice Hermosilla, dont la biographie se trouve dans les annales de l'Ordre, avait, de concert avec son mari, donné ses biens aux pauvres ; ils avaient dit l'un et l'autre adieu aux choses du monde, et vivaient des aumônes qu'on leur faisait pour l'amour de Dieu. Les habitants de Valladolid avaient pour eux tant de considération à cause de leur vertu, qu'ils fondèrent pour Béatrice un couvent du tiers ordre en l'honneur de sainte Elisabeth. Béatrice en fut abbesse jusqu'en 1484, et sa réputation de sainteté était si grande qu'on l'appelait communément la sainte abbesse. Quarante-sept ans après sa mort, ses restes furent exhumés. Ils exhalaient encore une très-douce odeur, ce qui fit qu'on les déposa

dans une châsse qui fut placée dans l'église du couvent. Dieu opéra plusieurs miracles en faveur de ces reliques, et elles sont en grande vénération.

(WADDING.)

LE PÈRE BENOIT BACCI

1659. — Pape : Alexandre VII. — Roi de France : Louis XIV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Ses premiers pas vers la perfection. — Ses prédications et son humilité.

Cette nouvelle lumière de l'Ordre Séraphique apparut en 1591 à Poggi-Bonzi, en Toscane. Ses parents étaient Benoît Bacci et Virginie Bianciardi, tous deux pleins de piété. Ils lui donnèrent au baptême le nom de Mathias, et bien qu'obligés de travailler pour vivre, ils donnèrent à leur fils une bonne éducation, et ils eurent la satisfaction de voir poindre en lui la sainteté dès ses premières années.

A six ans il perdit sa mère ; son père s'appliqua alors encore davantage à le diriger dans le chemin de la vertu. Le plus grand plaisir de l'enfant, c'était d'être à l'Eglise, d'entendre la messe, les sermons et les offices ; et lorsqu'il voyait quelqu'un se comporter d'une manière inconvenante dans le saint lieu, il l'en reprenait librement. Sa modestie servait aussi de frein à plusieurs jeunes gens déréglés, qui n'osaient en sa présence rien dire ni rien

faire de déshonnête. Il était si obéissant à l'égard de ses parents qu'ils n'avaient jamais sujet de le réprimander.

En outre, Dieu lui avait accordé plusieurs qualités qui le rendaient aimable à tous. Il avait de la pénétration dans l'esprit, de la maturité dans le jugement, de la politesse et de l'affabilité pour tout le monde, et de la gaieté, sans jamais blesser la modestie. Il était encore enfant, qu'il rendait compte à ses camarades des sermons qu'il avait entendus, et les excitait ainsi à la vertu.

A douze ans il perdit son père. Sa sœur unique était alors novice au couvent des Augustines de Sienne, où elle se distingua par sa sainteté. Mathias fut adopté par son cousin, François Bianciardi, qui le traita comme son propre enfant, et le fit étudier. Mathias trouva dans ce parent le modèle d'une perfection, que Dieu honora de plusieurs miracles, et qui était comme un héritage dans la famille ; car déjà la mère de François, Dianora Balbiani, avait éprouvé par des miracles combien l'aumône est agréable à Dieu.

Après sa première communion, il reçut très-souvent cette nourriture divine, pour laquelle il montrait beaucoup de dévotion. Les jours où il la recevait, il était tellement enflammé de l'amour divin et porté à la solitude, qu'il ne parlait que par nécessité ; et quand les personnes de la maison le voyaient s'enfermer dans sa chambre, ils jugeaient qu'il s'était nourri ce jour-là de la manne divine, dont les enfants d'Israël avaient mangé la figure dans le désert, non au milieu du tumulte de l'Egypte.

A l'âge de quinze ans, comme Mathias désirait embrasser l'état religieux, un abbé d'un couvent de Poggi-Bonzi

vint le trouver pour lui faire prendre l'habit dans son Ordre ; mais sa tante désirait le voir entrer dans celui de Saint-François. Il entra donc, d'après son conseil, au couvent des Franciscains de Saint-Luchèse. Là il pria Dieu de vouloir bien le conduire dans le chemin de la sanctification ; mais au lieu de se sentir éclairé, son esprit se troubla ; irrésolu, affligé, il reprit le chemin de sa maison. Mais en passant devant une croix, il jeta tristement les yeux sur l'image du Sauveur et sentit son cœur soulagé : il lui sembla entendre une voix intérieure lui dire : « Je veux que tu me serves dans l'Ordre « dans l'église duquel tu m'as prié ».

Ces paroles restèrent si profondément gravées dans son cœur qu'il n'eut point de repos avant d'avoir reçu l'habit de l'Ordre sur le mont Alverne, en 1608, avec le nom de Benoît. Il y observa si fidèlement la règle que les vieux religieux le regardaient comme un modèle de perfection, et que souvent ils avaient recours à ses prières, et demandaient au maître des novices la permission d'aller le voir et converser avec lui. Il ne perdait aucun de ses instants : il ne dormait que trois heures ; dans les processions que les religieux de ce couvent faisaient toutes les nuits à l'endroit où saint François avait reçu l'empreinte des cinq plaies, il prenait secrètement ses sandales sous son bras, et s'en allait nu-pieds, même en hiver, à travers la neige. On l'avertit que la nuit, par ses rudes flagellations, il éveillait les autres novices : il mit alors des chardons sous son habit, afin que ses pénitences ne troublassent plus personne. Au milieu de cette vie austère, Dieu et ses saints le consolèrent et le fortifièrent souvent.

Après un noviciat si édifiant, il fit sa profession, et fut envoyé à Florence : là il se perfectionna dans ses études sous un maître habile, puis se rendit à Mantoue, où il fit sa théologie sous le célèbre Père François d'Arezzo.

Devenu prêtre, il se fit aimer de tout le monde par ses manières affables et sa modestie. Le Père François Gonzague, d'abord général de l'Ordre et ensuite évêque de Mantoue, l'invitait souvent à dîner pour s'entretenir avec lui d'affaires importantes.

Il avait tant d'ardeur pour l'étude, qu'il oubliait presque entièrement l'avertissement qu'avait donné saint François à saint Antoine de Padoue, en lui disant : « L'é-« tude me plaît chez les frères, mais associée avec la « piété ». Il employait tout son temps à devenir savant, et faisait peu de chose pour se sanctifier. Mais Dieu ne laissa pas longtemps son serviteur s'égarer : il le retira de cet aveuglement par une grave maladie, et lui fit voir que le savoir sans la piété rend l'homme bouffi d'orgueil. Les médecins le renvoyèrent dans sa patrie, et il se rétablit promptement au monastère de Poggi-Bonzi.

Il se mit alors plein de zèle à annoncer la parole de Dieu, et par son éloquence pleine de simplicité il opéra un grand changement dans les mœurs. Il exhortait très-efficacement ses auditeurs à fuir le péché et à pratiquer des œuvres de pénitence, et par là il brisait les cœurs les plus endurcis.

Il rendit son premier éclat au tiers ordre, qui était alors presque réduit à rien. Son zèle se trouvant trop à l'étroit dans sa petite ville, il parcourait les routes et les villages de Toscane, et priait souvent ses confrères de l'assister dans ces pieux travaux.

Malgré tout ce qu'il y a d'utile et de méritoire dans la prédication, il se crut appelé de Dieu à un autre genre de vie. Après avoir mûrement réfléchi, il brûla tous ses écrits et ses sermons afin de travailler au salut de son prochain par ses prières et la sainteté de sa vie.

Mais il sut dans cette voie se garder avant tout de la vaine gloire. Lorsqu'on venait réclamer ses prières ou lui rendre divers honneurs, comme de baiser ses mains, son habit ou son cordon, il se regardait comme indigne de ces témoignages de confiance et de respect.

Lorsqu'on le surprenait en extase, il en était extrêmement confus. Il faisait avec grande assiduité les ouvrages les plus rebutants du monastère. Son humilité était si grande, qu'il ne voulut jamais présider dans aucun monastère, lorsque cette fonction lui revenait par l'absence du supérieur. On le vit d'abord se soustraire aux charges de définiteur et de provincial, disant qu'il était entré dans le cloître pour obéir et non pour commander.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Son obéissance, sa chasteté, sa pauvreté et sa patience.

Quoiqu'il n'eût point de plus grande douceur que de s'entretenir avec Dieu dans la prière, il se soumettait de bonne grâce aux ordres de ses supérieurs et de ses médecins, et s'accusait auprès de Dieu de sa propre indignité. « Seigneur », disait-il, « vous êtes juste, et vos jugements « sont équitables ; j'ai mérité de ne pouvoir faire mainte- « nant le bien que je veux, parce que je ne l'ai pas voulu

« quand je le pouvais. Que de temps j'ai laissé passer, « que vous m'aviez accordé pour vous servir! »

Quelquefois on lui demandait pourquoi il obéissait si aveuglément, lorsqu'il lui était permis sans pécher de suivre son propre jugement ; il répondait alors : « C'est « mon affaire d'obéir, et c'est celle du supérieur de réflé« chir à ce qu'il ordonne ». Les extases lui ôtèrent souvent l'usage de ses sens, mais ne l'empêchèrent jamais d'exécuter les ordres reçus. Si absorbé qu'il fût en Dieu, il entendait toujours la voix de son supérieur, et il renonçait avec résignation aux consolations célestes, pour pratiquer l'obéissance, qui est l'âme de la vie monacale. Cet état d'extase ne l'empêchait pas non plus, soit de servir au réfectoire lorsque c'était son tour, soit de dire ponctuellement ses offices à l'église.

Un jour, il était si malade qu'il ne pouvait remuer dans son lit : les frères lui demandèrent ce qu'il ferait, s'il recevait l'ordre de déloger à l'instant. « Je prendrais « un bâton, répondit-il, et je délogerais ». — « Mais, re« prit-on, vous feriez une imprudence, car ce serait vous « exposer à la mort ». — « Eh bien répliqua-t-il, mon « plus grand plaisir serait de mourir en pratiquant l'obéis« sance ».

Il aimait tant la chasteté, que lorsqu'il était obligé de parler avec des personnes du sexe, il chargeait quelqu'un des frères de l'appeler très-peu de temps après, afin de l'éloigner le plus tôt possible d'une telle société. Afin de mieux conserver cette vertu angélique, il s'imposait les plus dures mortifications.

Par esprit de pauvreté, il portait toujours des habits dont les autres ne voulaient plus, et il les raccommodait

avec de petits morceaux de drap qu'il ramassait dans les rues. Rencontrant un jour un malheureux dont les habits étaient tout usés, il dit à un confrère : « Cet homme « nous fait honte; il supporte la pauvreté mieux que « nous qui en avons fait vœu ».

Comme il était insatiable de souffrances, il avait demandé à Dieu de ne mourir qu'après de longues maladies. Le Seigneur l'exauça, car il fut pendant vingt-cinq ans éprouvé par différents maux. Le dur climat de Cortone, où il fut maître des novices, compromit tellement sa santé, qu'il ne pouvait reposer ni jour ni nuit; au milieu de ces continuelles souffrances, on l'entendait réciter à chaque instant le *Te Deum* ou le cantique *Benedictus Dominus Deus Israel*. Jamais il ne proférait une plainte, et lors même que l'excès de la douleur le faisait tomber à terre, il étouffait encore ses gémissements, pour ne pas exciter la compassion de ceux qui se trouvaient là. Dieu eut souvent pitié de ses souffrances, et lui procura même plus d'une fois d'une manière surnaturelle les aliments qu'il fallait à son estomac délabré. Un jour, ayant dans le côté un abcès qui ne lui laissait aucun repos, il implora le secours de Dieu, et le commencement de sa prière fut la fin de son mal. Il remercia le Seigneur de cette guérison soudaine; mais il prit la ferme résolution de ne plus demander pareil bienfait, car il était honteux, dit-il, à un soldat du Sauveur crucifié, de vouloir se soustraire à la souffrance.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Ses austérités et ses extases.

Malgré ses graves maladies, il accomplissait tous les ans les sept jeûnes de saint François; il ne mangeait alors habituellement qu'une fois par jour, et se contentait d'un peu de légumes; et lorsqu'il les trouvait trop savoureux, il y versait assez d'eau pour qu'ils devinssent insipides. Les vigiles des fêtes de Notre-Dame, et de celles des principaux saints de l'Ordre, il jeûnait au pain et à l'eau. Il usait seulement d'un peu de viande les jours de grandes fêtes, et par l'ordre du gardien. Les vendredis, en l'honneur de la soif de Notre-Seigneur, il ne buvait jamais. Quelquefois le gardien, au réfectoire, donnait un verre de vin à chaque religieux; alors Benoît mettait d'abord tant d'eau dans son verre qu'il ne pouvait plus y tenir que quelques gouttes de vin.

Il n'avait guère pour meubler sa cellule que ses instruments de pénitence; ceux qu'il portait habituellement sur lui étaient d'une dureté raffinée. Il ne coucha d'abord que sur une natte avec une pierre sous sa tête, et n'y dormait que trois heures; puis, les supérieurs lui ayant ordonné de dormir sur un lit, il mit une planche dessus pour le rendre plus incommode.

Ce bienheureux eut aussi le don des larmes, et il pouvait dire véritablement avec le roi-prophète que ses larmes étaient son pain le jour et la nuit. Il ne pouvait lire la Passion de Notre-Seigneur ou en entendre parler sans être ému jusqu'à pleurer.

Ses pensées étaient toujours tellement tournées vers les choses du ciel, qu'il ne comprenait presque rien lorsqu'on lui parlait d'autre chose. Lorsqu'en 1650 il alla gagner à Rome le grand jubilé, il fut en extase presque tout le temps qu'il visita les saints lieux. Les frères l'ont vu quelquefois, dans ses extases, élevé de deux pieds au-dessus du sol. Sa sœur, qui vivait dans le couvent de Sienne d'une manière aussi sainte que lui dans celui de Mantoue, avait demandé à Dieu dans une certaine occasion de pouvoir s'entretenir avec son frère sur des sujets spirituels. Sa prière fut exaucée : en revenant des matines, elle trouva Benoît dans le couvent, et s'entretint toute la nuit avec lui de divers sujets spirituels : au point du jour il disparut subitement à ses yeux.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Ses révélations et ses luttes contre le démon.

Malgré tout le soin que ce saint homme prenait de cacher les faveurs divines dont il était l'objet, quelques-unes de ses révélations furent pourtant connues. Une fois, le jour de la fête de la Visitation, se trouvant avec le gardien dans la maison d'un ami, il s'écria tout à coup avec enthousiasme : « Voyez-vous la sainte Vierge qui « monte rapidement sur les montagnes pour aller voir sa « cousine Elisabeth ? » Dans le monastère de Florence il vit une nuit toute l'église illuminée, et pendant qu'il s'approchait de la porte, il aperçut un feu d'où sortit une voix ; cette voix lui dit que c'était la gloire de Dieu. —

Une nuit de Noël, comme il méditait sur la naissance du Sauveur, il vit en esprit le divin enfant couché dans la crèche : il entendit la conversation de la sainte Vierge avec saint Joseph ; il aperçut les anges pleins de joie descendre du ciel pour adorer leur Dieu sous sa nature humaine ; il entendit saint Joseph l'appeler par son nom, lui disant d'entrer, et Marie lui remettant l'enfant entre ses bras.

Mais le Sauveur ne lui apparaissait pas toujours sous une forme riante. Une nuit, étant en prière, il le vit au jardin des Olives priant son Père céleste : il était environné d'une lumière si éclatante, qu'il pouvait facilement distinguer tous les détails de cette triste scène.

Le bienheureux Benoît reçut souvent aussi la visite de la sainte Vierge. En 1658, le soir avant la fête de la pureté de Marie, il voulut faire un jeûne rigoureux : le gardien lui avait ordonné de manger des œufs; et il obtint de lui qu'il retirât cet ordre. La sainte Vierge lui apparut ce soir-là, lui témoigna combien cette action lui avait été agréable, et resta jusqu'aux matines à s'entretenir avec lui.

Une autre fois, comme il priait dans une chapelle de la sainte Vierge, elle lui adressa la parole de sa statue ; et de là vient que plus tard, l'image en marbre blanc du bienheureux Benoît fut placée dans cette chapelle à côté de celle de la Vierge.

Dieu lui révéla aussi parfois l'état des personnes défuntes. Peu de temps après la mort du Père François, à Colle, Benoît désirait connaître l'état de cette âme, et la nuit, en venant au chœur, il vit dans un coin un grand feu où elle se trouvait, demandant ses prières d'une

voix lamentable. Benoît se mit alors à prier, et ne cessa point de jeûner et de faire d'autres pénitences, jusqu'à ce qu'il eût délivré cette âme.

Quelque temps après, on apprit de Constantinople que le Père François de Castivoli y était mort de la peste, et que son tombeau était orné de précieux dons en reconnaissance des bienfaits extraordinaires que les citoyens avaient reçus par son intercession. Benoît, qui aurait vivement désiré apprendre qu'il fût dans la gloire, fut transporté la nuit en esprit dans le monastère de la Portioncule, où il vit ce Père. Il lui cria : « On nous a dit « que vous étiez mort à Constantinople, comment êtes-« vous ici ? » Le défunt lui répondit qu'il était venu pour l'assurer qu'il était dans la gloire éternelle ; après quoi il disparut. Benoît fut en outre fort consolé, lorsqu'il apprit qu'un autre Père avait eu la même vision.

Au milieu de ces faveurs célestes, il avait à soutenir de la part du démon les plus violentes persécutions. Les mauvais esprits venaient souvent par troupes dans sa cellule. Quelquefois, ils le frappaient si fort que les frères sortaient de leurs cellules, attirés par le bruit.

Il trouva plus d'une fois le chemin de l'église obstrué par des flammes infernales, et quelqu'un de moins courageux serait certainement revenu sur ses pas ; mais il continuait toujours son chemin, et les flammes disparaissaient en même temps qu'il entendait des hurlements et des grincements de dents. Ses yeux rencontraient presque partout des apparitions infernales, qui souvent tourmentaient beaucoup son âme. Toute sa personne fut plus d'une fois, comme celle de Job, couverte de blessures douloureuses, résultant de ces sortes d'attaques.

Lorsqu'il vint habiter le monastère de Saint-Vivalde, on eût dit que l'enfer tout entier l'avait suivi. On entendit bientôt, le jour et la nuit, des hurlements formidables d'animaux féroces, des tambours et des trompettes. Le toit du cloître fut ouvert, les livres de la bibliothèque et les meubles dispersés çà et là, des tas de pierres jetés dans le couvent, des lampes et des cierges éteints pendant la nuit, les couvertures des lits furent enlevées. L'insolence de ces esprits était si grande que les frères tout épouvantés ne savaient plus où rester. Le Père Benoît était fort attristé d'avoir causé par son arrivée tant d'inquiétudes à ses confrères. Mais il ne tarda pas, par ses ardentes prières, à remporter la victoire sur l'ennemi, et le calme se rétablit dans tout le monastère.

Les malins esprits exerçaient leur plus grande fureur contre lui lorsqu'il allait consoler ou assister les malades, mais surtout lorsqu'il les chassait du corps des possédés. Un nommé Pierre Martini ayant été délivré par lui de la possession, vint le lendemain lui demander s'il était bien sûrement délivré. Le Père Benoît lui répondit qu'il pouvait être tranquille, puisque les démons qu'il avait chassés l'avaient retenu lui-même pendant la nuit comme dans un brasier jusqu'à la poitrine, et qu'ils s'étaient enfuis le matin sous la forme d'animaux hideux.

Enfin, Dieu lui avait donné une telle puissance sur les esprits infernaux, qu'ils étaient mis en fuite, non-seulement par ses exorcismes, mais même par son ombre seule, par des morceaux de son habit, et par la simple invocation de son nom.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Dieu récompense par des miracles son zèle pour la sanctification des âmes. — Son esprit de prophétie.

Plein de sévérité pour lui-même, il avait la plus grande compassion pour les autres; il ne pouvait souffrir de voir son prochain dans le besoin. Mais c'était surtout dans les besoins spirituels qu'il mettait toute son ardeur à le secourir. Le jour du mardi gras, il recommandait à toutes les personnes pieuses d'unir leurs prières aux siennes, afin de détourner la colère de Dieu, que le monde, dans son aveuglement, excite alors d'une manière si flagrante. Il reprenait les pécheurs avec une grande charité, et leur promettait leur pardon, s'ils abandonnaient leurs mauvaises voies. Il les excitait à la pénitence, et il convertissait les plus endurcis.

Il exhortait ses confrères à la prière intérieure, qui est le véritable soutien de la vie du cloître. Sa cellule était toute garnie de sentences des saints Pères, afin que lui-même et ceux qui entraient pussent en les lisant s'exciter à progresser dans le chemin de la perfection.

Il était plein de compassion pour les malades, lui qui ne s'occupait point de ses propres maladies. Ses paroles étaient si consolantes, que plusieurs malades en oubliaient leurs souffrances. Souvent aussi par ses prières ils recouvraient la santé : quelquefois même il rappela des morts à la vie. Dans un village près de Poggi-Bonzi, un enfant était mort faute de soins dans son berceau. Sa mère, craignant beaucoup la colère de son mari, prit

l'enfant, le porta au père Benoît, et le supplia de la consoler dans son malheur. Le saint homme fit mettre l'enfant sur l'autel devant les reliques de saint Luchèse, pendant qu'il alla prier dans sa cellule. Lorsqu'il retourna près de l'autel, l'enfant se mit à pleurer, et il vécut jusqu'à cinquante ans.

En 1648, à Florence, beaucoup de personnes mouraient de fièvres malignes. Le Père Benoît fut alors appelé par le cardinal Charles de Médicis chez le marquis Charles Gérini, qui était en danger de mort. Benoît s'y rendit, le consola, et prenant dans sa main une relique de saint Joseph, il entra en extase, et cet état dura jusqu'au moment où les personnes présentes se mirent à crier que le marquis était mort. Benoît revint à son état ordinaire, regarda autour de la chambre, et assura que le malade avait recouvré la santé. En effet, peu de temps après, le marquis alla lui-même remercier le Père Benoît. Il sauva encore, en 1658, le même marquis d'une autre maladie mortelle.

On cite encore de lui plusieurs autres guérisons miraculeuses ; mais il est temps de passer à un autre don qu'il avait reçu du ciel, nous voulons parler de l'esprit prophétique. Ici encore, entre de nombreux faits que l'on trouve consignés à l'appui, nous nous contenterons de citer les deux ou trois plus remarquables.

Le comte Fabroni, étant dangereusement malade à Pise, envoya un courrier demander les prières du Père Benoît. Ce dernier s'arrêta un instant, et dit au messager : Il est inutile de vous presser de retourner à Pise : le comte est mort.

Son cousin François Bianciardi, celui qui l'avait élevé

depuis la mort de ses parents, était gravement malade et condamné par les médecins. Benoît vint le voir et lui dit : « Dieu va vous rendre la santé, afin que vous vous « prépariez mieux à la mort. Une de vos filles mourra, « mais la première maladie que vous ferez ensuite vous « conduira également au tombeau, et nous ne nous re- « verrons plus en ce monde ». Les choses arrivèrent comme il l'avait prédit.

Madame Virginie Zampagni était atteinte d'hydropisie. Le Père Benoît alla la voir, et trouva dans la même chambre son petit garçon, qui avait un peu de fièvre. Il s'approcha de l'enfant, et lui dit : « Votre mère guérira, « mais vous, vous allez bientôt aller au ciel : priez-y « pour moi ». La mère guérit en effet contre toute prévision, et l'enfant, qui ne paraissait que légèrement indisposé, mourut bientôt après.

Quand on demandait ses prières pour des malades, c'était signe de guérison lorsqu'il disait : « Dieu lui sera « favorable » ; ou : « Il n'est pas en aussi grand danger « qu'on le croit ». C'était au contraire signe de mort, quand il répondait : « C'est une chose étonnante : tout le « monde veut aller au ciel et personne ne veut mourir ; « il faut pourtant bien mourir pour y aller ! »

Toutes les villes, tous les villages de la Toscane considéraient comme un grand bonheur de posséder ce saint homme au milieu d'eux. On venait le voir et demander ses consolations, non-seulement d'Italie, mais d'Allemagne et autres pays voisins, et l'on avait recours à l'entremise des princes et des puissants personnages pour obtenir son assistance. Lorsqu'il se rendait d'un lieu à l'autre, il était toujours suivi d'une foule de gens qui

désiraient le voir, lui parler ou lui demander une faveur.

Quand les frères étaient en tournées d'aumônes, ils revenaient avec des gages de reconnaissance de la part des personnes qu'il avait secourues par ses prières. Tous les couvents où il résidait étaient journellement visités par des mères qui venaient implorer son assistance pour leurs enfants malades, et qui le plus souvent s'en retournaient consolées.

En 1651, il résidait au couvent de Prato, lorsque les Pères français vinrent pour le chapitre : ils ne purent assez admirer ce saint homme, et ils restèrent quelques jours de plus, afin de pouvoir s'entretenir avec lui de sujets spirituels.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Sa mort; miracles qui la suivirent; procédure de sa béatification.

Un aussi saint homme ne pouvait manquer de se préparer parfaitement à la mort. Il avait continuellement auprès de lui un sac de cendre, et il s'en répandait tous les jours sur la tête, en répétant ces paroles de l'Eglise : « Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière, et « que tu retourneras en poussière ». Un jour qu'il s'était remis d'une maladie mortelle, et que les frères et les personnes du monde lui en témoignaient leur joie, il leur dit : « Dieu m'a fait grâce, parce que je n'étais « pas préparé à bien mourir ; il me donne le temps de « faire pénitence : priez pour moi, afin que je ne sois

« point ingrat ». Le son des cloches, le tintement des heures renouvelaient continuellement en lui la pensée du terrible jugement de Dieu. Il lui semblait toujours entendre la trompette redoutable proclamer cet ordre : « Morts, levez-vous pour le jugement ! » Il avait pourtant grande confiance dans la miséricorde divine ; et quand il parlait de la mort, c'était toujours avec une physionomie souriante. Il disait : « Dans le ciel il n'y aura plus à « souffrir ; celui qui arrive le premier doit prier pour les « autres, afin que nous nous y revoyions tous ».

Dieu lui avait fait connaître sa mort longtemps d'avance, et il l'avait annoncée plusieurs fois à ses amis. Jean Scalini étant venu le voir à Prato, il lui dit : « Frère, « tenez-vous prêt, car vous mourrez bientôt, et je vous « suivrai ». Pendant sa dernière maladie, comme les frères pleuraient de ses grandes souffrances, il les ranimait en disant : « Pourquoi pleurez-vous ? je meurs avec « joie : réjouissez-vous avec moi, car les anges viendront « chercher mon âme pour la conduire au ciel ». Lorsque le médecin lui eut dit le samedi qu'il n'irait pas jusqu'au lundi, il entonna le psaume de David : « Je me suis réjoui « de ce qui m'a été dit : nous irons dans la maison du « Seigneur ».

Quand le bruit de sa mort prochaine se fut répandu dans la ville et aux environs, les habitants de Prato et des villes voisines accoururent, se lamentant de la perte qu'ils allaient faire. Et quand le provincial, le Père Bénigne Bruni, de Florence, arriva pour assister à ses derniers moments, il trouva le monastère entouré d'une si grande foule, qui venait demander la bénédiction du mourant, que l'on fut obligé de laisser entrer toutes ces personnes

six par six dans la chambre du saint homme, afin de prévenir tout désordre.

Le Père Benoît, étant maître des novices, avait eu sous sa direction un pieux frère, Rufin de Bosco, dont on peut lire la vie au 31 janvier. Ce frère voulut être présent à la mort de son saint maître, et partit le soir avec son confrère de son couvent de Florence. En route, un beau jeune homme s'adjoignit à eux pour les éclairer avec un cierge, et les accompagna jusqu'à la porte du couvent de Prato : là, il disparut tout à coup. Le Père Benoît dit alors au portier d'ouvrir, parce que le frère Rufin venait le voir. Les deux saints hommes s'embrassèrent, et parlèrent toute la nuit de la gloire éternelle.

Le dimanche matin, il reçut les derniers sacrements, et lut encore avec ses confrères les sept psaumes de la pénitence. Il avait l'intelligence si nette qu'il avertit le sacristain, lorsque l'heure fut venue, de sonner les vêpres, et pria les religieux d'aller au chœur, ajoutant que si lui ne pouvait plus y aller pour louer Dieu, ce n'était pas une raison pour qu'ils négligeassent de le faire.

Peu de temps après, il reçut la visite du vicaire général de l'évêché de Prato, avec les personnes les plus notables de la ville, ainsi que du magistrat envoyé pour le reconnaître pour citoyen, lui offrir tout ce qui pouvait lui être agréable, et demander sa bénédiction pour la ville. Alors, sur l'ordre du provincial, il fit trois signes de croix sur Prato, après avoir tenu quelques instants ses yeux élevés vers le ciel.

Au milieu des grandes souffrances qu'il endurait déjà, on l'entendit souvent en demander de plus grandes encore. Lorsque sa mort approcha, il répondit très-dis-

tinctement aux prières des agonisants. Il demanda qu'on lui lût la passion de Notre-Seigneur dans saint Jean, et pendant cette lecture il entra deux fois en extase.

Son confesseur recommanda à ses prières le prince cardinal de Médicis : il promit d'accéder à cette demande, et désira qu'on le laissât tranquille. Il mit ses bras en croix sur sa poitrine, et resta ainsi cinq heures en contemplation céleste. A dix heures du soir il baisa avec grand respect le crucifix, et expira doucement, le 2 mars 1659, dans la soixante-neuvième année de son âge, et la cinquante et unième depuis sa profession.

A sa mort furent présents le provincial et tous ses confrères, le marquis Gerini, quelques chanoines, des prêtres de l'Oratoire, et autres personnes que l'on avait laissées entrer, avec recommandation de ne point lui adresser la parole.

Ses funérailles eurent lieu au milieu des plus grandes marques d'honneur. Pendant que le corps était exposé, une pieuse veuve vit un ange descendre du ciel et étendre ses ailes sur ce précieux gage, comme s'il voulait l'emporter. Le vicaire général de l'évêché chanta le *Libera* dans l'église du couvent, la messe y fut célébrée ; puis le magistrat et les prêtres de la ville demandèrent l'autorisation de conduire le corps à la cathédrale, ce qui leur fut accordé, sous promesse écrite de le ramener en grand honneur au monastère.

A la cathédrale, les préparatifs étaient encore plus somptueux qu'au couvent. Après un office solennel, on reconduisit le corps au monastère ; les rues étaient jonchées de fleurs et d'herbes odoriférantes. A cause de l'affluence du monde, on avait différé la sépulture jusqu'au

soir. On mit alors le corps dans un cercueil de cyprès, que l'on scella du sceau de la ville, et que l'on enterra dans le caveau d'une chapelle.

Des miracles de toute espèce ne tardèrent pas à suivre sa mort.

Le jour même de son enterrement, Catherine Verzoni fut miraculeusement guérie par quelques fleurs que l'on avait prises sur le corps du bienheureux.

Le charpentier qui avait fait le cercueil plaça un morceau de l'habit du saint homme sur la tête de sa mère, qui depuis deux mois était sourde et aveugle : cette femme recouvra tout à coup l'ouïe et la vue.

Le Père Benoît, à son lit de mort, avait promis à Joseph Carnesecchi, chanoine de Prato et syndic apostolique du cloître, qu'il penserait à lui dans le ciel. Le chanoine en éprouva l'effet le 5 du mois de mars. Tandis qu'il était dans un couvent de Franciscains, à Prato, il lui fut révélé que son frère Laurent courait un grand danger. Il se mit en route pour retourner à la maison, et, chemin faisant, une vision lui montra son frère se débattant au milieu de poignards et d'épées. Il s'écria plein d'effroi : « O Benoît, « voici le moment de nous secourir ! » A l'instant sa frayeur cessa. En arrivant chez lui, il apprit que son frère avait été assailli par trois meurtriers, qui avaient bien percé ses habits, mais qui n'avaient pu l'assassiner, ce que Laurent ne pouvait attribuer qu'à un miracle.

Sept jours après la mort du bienheureux, le prince cardinal de Florence envoya un peintre et un sculpteur pour faire en peinture et en plâtre le portrait du défunt. La tombe fut ouverte, et l'on trouva le corps encore parfaitement frais, et exhalant une agréable odeur.

Jean-Baptiste Gufoni, doyen rural et docteur en théologie, fut atteint en 1659 de fièvres si violentes que les médecins jugèrent un jour qu'il mourrait avant le soir. Sentant lui-même la mort approcher, il s'adressa au Père Benoît et lui dit avec confiance : « Père Benoît, vous « m'avez promis que j'établirais mes neveux et nièces, « qui sont orphelins ; cette prédiction ne serait-elle pas « vraie ? Si vous êtes au ciel, comme je l'espère, venez « donc à mon aide ». Peu après cette prière, le malade eut une vision où le saint homme lui apparut, richement vêtu, et le visage éclatant. Il se sentit prendre par la main et mener par un large chemin dans une belle salle où un nombre infini d'enfants ailés vinrent danser autour de lui, et chanter avec une douce voix les paroles de l'Apôtre : « La souffrance du temps présent ne peut se « comparer à la gloire future qui sera manifestée en nous ». Il fut ensuite conduit dans un riche palais, où étaient suspendus des couronnes, des palmes et des lauriers. La sainte Vierge lui apparut, parée d'ornements célestes, et environnée d'un grand nombre de vierges ; puis, en montrant Benoît, elle dit à Gufoni : « En faveur « de ce Père, mon Fils vous rend la santé et vous accorde « une longue vie ; ornez-vous de vertus, travaillez dans « la vigne de mon Fils, et je vous promets la vie éter« nelle ». Alors la vision s'évanouit. Le malade s'éveilla, se trouva bien portant et demanda à manger. C'était le matin du jour de la Nativité de la sainte Vierge ; il se rendit à la grand' messe, à la surprise générale de ses paroissiens, et remercia Dieu d'un si grand bienfait.

Parmi un grand nombre d'autres guérisons, trois aveugles recouvrèrent la vue, trois muets l'usage de la parole,

dix-huit personnes furent guéries de l'épilepsie, et plusieurs possédés furent délivrés.

Les procès-verbaux rédigés pour la béatification du saint homme contiennent plus de deux cent cinquante miracles, racontés tout au long, de 1661 à 1696. Dans le cloître de Prato sont conservés des registres où sont enregistrés plus de mille faits miraculeux arrivés depuis cette époque, soit sur le tombeau du bienheureux, soit par son intercession ; car presque tous les objets dont il s'est servi ont une vertu merveilleuse pour délivrer de toutes sortes de maux ceux qui l'invoquent avec confiance. Imitons donc ses vertus, afin d'être, nous aussi, les amis de Dieu.

La vie du Père Benoît a été imprimée à Florence, par ordre du cardinal de Médicis, avec l'autorisation de la sacrée Congrégation de l'Inquisition suprême de Rome. C'est de cette biographie, ainsi que du deuxième procès, que sont tirés tous les détails que nous avons rapportés ici.

LE P. DERMITIUS MULRONIUS

1588. — Pape : Sixte-Quint. — Roi de France : Henri III.

Le Père Dermitius Mulronius naquit en Irlande de parents catholiques. Il se fit Franciscain et entra au couvent de Limerick [1]. Après sa profession, il fut envoyé en Espagne, où il fit de grands progrès dans les sciences et dans les vertus du cloître. Son zèle, pour fortifier ses compatriotes catholiques contre la dure tyrannie d'Elisabeth, le ramena dans sa patrie. Là, il passa quelque temps à rassembler avec le plus grand courage les fidèles qui étaient dispersés comme des brebis sans pasteur, à les consoler, et à les affermir dans la vraie foi. Tandis qu'il parcourait en travailleur infatigable et heureux les districts de Tuam et de Munster, il tomba entre les mains du gouverneur hérétique, qui fit à l'instant décapiter le vaillant confesseur du Christ, le 2 mars 1588. Une circonstance prodigieuse signala son martyre : pas une goutte de sang ne s'échappa de sa tête ni de son corps, comme si la terre eût été indigne de le recevoir.

(Bruodono.)

[1] Avant le schisme de Henri VIII, l'Irlande comptait quatre-vingt-quatorze monastères de Franciscains, qui furent presque tous confisqués et vendus par cet apostat, et les autres par sa fille Elisabeth. La plupart de ces couvents et de leurs églises avaient été bâtis par des rois, des gentilshommes et des évêques de ce royaume. Celui de Limerick avait été élevé par la famille royale d'O'Brien. Aujourd'hui la province de Belgique a encore un monastère en Irlande, dans la ville épiscopale de Killarney, à environ vingt lieues de Limerick.

LE FRÈRE LÉON PÉREZ

1619. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : D'abord soldat, il entre ensuite dans l'ordre d'Alcantara. — Il s'y fait remarquer par son humilité, sa chasteté, sa charité. — Miracle opéré dans une maison où il demandait l'aumône. — Il quitte Murcie et se retire à Huescar, où il meurt.

Le Frère Léon, né à Huete, en Espagne, fut soldat dans sa jeunesse, et rechercha la gloire du monde dans la célèbre école militaire des Pays-Bas. Mais lorsque, par ses bons services, il eut mérité d'être élevé en grade, Dieu l'appela aux combats spirituels, où les plus illustres soldats sont ceux qui triomphent d'eux-mêmes. L'espoir d'une position qui lui était promise le retint quelque temps, mais enfin la grâce eut le dessus. Il quitta les Pays-Bas, et alla en Espagne, où il fut reçu dans la province de Saint-Jean-Baptiste, de la réforme de Saint-Pierre d'Alcantara. Il prononça ses vœux en 1581, à l'âge de trente-sept ans, et fit tous ses efforts pour progresser dans la voie de l'humilité. Rien ne lui déplaisait plus que de s'entendre louer; et il se rabaissait devant tous, même devant les novices.

Non content de dompter la révolte de la chair par d'austères pénitences, il fuyait encore avec soin toutes les occasions qui eussent pu même de loin porter quelque atteinte à sa pureté. Un jour qu'il faisait une tournée à Murcie pour demander des œufs à titre d'aumône, il attendait quelques instants dans une maison de personnes pieuses, lorsqu'on lui dit qu'il n'y avait au logis que la

fille de la maison. Il se leva aussitôt pour partir. Comme l'escalier était difficile, la jeune personne lui tendit la main pour l'aider ; mais il refusa, et Dieu lui témoigna miraculeusement combien cette circonspection lui était agréable : car il tomba en bas des degrés sans se faire le moindre mal, et sans casser un seul de ses œufs qui avaient tous roulé sur les marches.

Lorsqu'il eut dépassé trente-sept ans, et qu'il était chargé d'aumônes, il ne voulait jamais, à moins de nécessité, accepter de nourriture ou de repos dans des maisons mondaines. Ses relations étaient très-efficaces pour ramener à Dieu les cœurs endurcis. Parfaitement exercé à la prière intérieure, il parlait avec un sentiment profond de ce doux commerce avec Dieu, et expliquait avec la plus grande justesse les sublimes mystères de la religion ; aussi allumait-il dans toutes les âmes le feu de l'amour divin. Il s'appliquait à assister son prochain sous le rapport du corps et de l'âme, et souhaitait même d'endurer les mêmes misères, afin de pouvoir les secourir plus puissamment encore. Il se refusa souvent la nourriture nécessaire pour la donner aux pauvres. Sa charité fut sans relâche, non-seulement lorsqu'il était jeune et vigoureux, mais jusque dans sa vieillesse la plus avancée.

Comme un novice, il bravait pendant l'été les ardeurs du soleil, et le froid pendant l'hiver, sans se relâcher en rien de ses rudes pénitences. Après les fatigues de la journée, il passait les nuits en prière, et à se préparer à la sainte communion. Lorsqu'il la recevait, il était tellement plongé dans l'amour divin, qu'il inspirait à tous le respect du saint Sacrement. Il avait une grande

vénération pour la Mère de Dieu, et tressaillait de joie lorsqu'il méditait sur ses divins priviléges.

Dieu honora son serviteur de divers miracles pendant sa vie et après sa mort. Un jour il allait recueillir des aumônes d'huile; il en demanda à une femme qui lui répondit qu'elle n'en avait pas. Il la pria pour lors d'aller voir si toutefois elle n'en trouverait pas quelque peu. Cette femme le conduisit auprès du vase d'huile, et le saint homme lui ordonna d'y puiser. L'étonnement de la femme fut grand de trouver de l'huile à puiser dans ce vase naguère vide. Elle en donna une assez grande quantité au Frère Léon, et elle en eut largement assez pendant quatre mois pour sa nombreuse famille.

L'honneur dont il était l'objet à Murcie offensant son humilité, il obtint de se retirer au couvent de Huescar, où il mourut six mois après, à soixante-quinze ans, au mois de mars 1619. Sa réputation de sainteté n'avait pas tardé à s'y répandre tellement, que le gouverneur et les personnes les plus considérables de la ville vinrent le voir pendant sa maladie, et voulurent aussi assister à ses funérailles.

Après sa mort, un homme qui, depuis de longues années, souffrait d'une maladie incurable, fut guéri par une relique de son habit.

Deux ans après sa mort son corps fut exhumé, et on le trouva encore intact.

(*Chroniques de la province de Saint-Jean-Baptiste.*)

TROISIÈME JOUR DE MARS

LE FRÈRE ALPHONSE ALCANIZEZ

1570. — Pape : Pie V. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Il instruit les indiens du Pérou dans la doctrine chrétienne. — Sa vénération particulière pour le saint Sacrement. — Sa grande humilité. — Il meurt en adorant le saint Sacrement. — Le provincial des Augustins prononce son oraison funèbre.

Alphonse Alcanizez naquit à Benevento, en Espagne, et se rendit en 1535 à Lima, où l'Ordre séraphique avait alors un monastère, dans lequel on compta plus tard jusqu'à deux cents religieux. Il y fut portier, et ne tarda pas à mériter le nom de saint par ses vertus exceptionnelles. Il réunissait chaque jour les enfants des Indiens, allait à l'église avec eux, et les instruisait dans la doctrine chrétienne. Lorsqu'il distribuait des aliments aux pauvres, il leur faisait d'abord réciter l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Credo et les dix commandements, afin de leur apprendre avant toutes choses les points nécessaires de la religion catholique.

Il avait la plus grande vénération pour le saint Sacrement, et passait presque toutes les nuits à prier dans le chœur en sa présence. On l'y vit souvent, absorbé dans la contemplation divine, et environné de rayons, pendant qu'un feu céleste remplissait toute l'Eglise.

Il donna par ses prières la parole à un muet, et opéra

plusieurs autres prodiges qui le firent extrêmement respecter de ces nombreux chrétiens.

Il se regardait par humilité comme le plus grand des pécheurs, et souhaitait même d'être méprisé de tous, sachant bien, comme dit saint Bernard, que les humiliations sont le moyen le plus efficace pour acquérir l'humilité.

Il était aussi de la plus grande patience, et considérait toutes les peines qui lui arrivaient comme des dons du Tout-Puissant. Ce saint homme mourut en 1570. Le bienheureux frère Antoine Rodriguez, qui était fort uni avec Alphonse, s'était agenouillé une nuit devant le saint Sacrement, et s'était endormi. Alphonse l'éveilla aussitôt, l'avertissant qu'il ne convenait point de dormir en aussi sainte place ; puis Antoine vit son compagnon prendre congé du très-saint Sacrement pour aller contempler son Dieu, non plus sous l'apparence du pain, mais face à face. Les morts qui reposaient dans l'église élevèrent leur voix pour remercier Alphonse des prières qu'il y avait faites pour eux. L'église fut à l'instant remplie de rayons célestes, au milieu desquels la glorieuse âme s'éleva au ciel.

Après sa mort, son corps resta très-blanc et très-sain, et le visage était souriant. Les nombreux visiteurs prirent des morceaux de ses habits pour les conserver comme reliques. Le vénérable Père Louis Alvarez, provincial des Pères Augustins, prononça son oraison funèbre, et exalta beaucoup ses vertus. Il est honoré à Lima comme un saint par les Indiens et par les Espagnols.

LE PÈRE ALPHONSE D'ESCARCENA

1564. — Pape : Pie IV. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Il travaille à la conversion des Péruviens.— Il donne la parole à une muette et ressuscite une morte. — Il est nommé maître des novices. — Il les excite et s'applique lui-même à la prière intérieure. — Il meurt vénéré de tous.

Le père Alphonse d'Escarcena, né en Espagne, alla au Pérou peu de temps après les douze Franciscains que l'on appelle les douze apôtres de cette contrée, parce qu'ils travaillèrent les premiers à la conversion des Indiens. Il passa plusieurs années à instruire les païens et à administrer les sacrements aux nouveaux convertis. Un jour, en allant de Chicloyo à Truxillo le long du rivage de la mer, il s'écria plein d'enthousiasme : « Mon Dieu, « que deviendront les pauvres Indiens ? seront-ils sauvés « ou damnés ? » Et il entendit une voix qui lui répondait : « Qu'ils viennent à moi ; j'ai les bras ouverts pour les « recevoir ! » Cette voix céleste le fortifia beaucoup dans sa tache difficile.

Certain jour qu'il allait à Guanchaco, à deux lieues de Truxillo, les Indiens coururent en foule à sa rencontre, au son des flûtes et des trompettes ; ils avaient élevé des arcs de triomphe le long du chemin : Dieu le favorisa pour lors d'un miracle. Une femme, muette de naissance, s'approcha de lui. Le Père Alphonse fit sur sa bouche le signe de la croix, et la parole lui fut donnée. Une autre indienne vint le prier tout en larmes de rendre la vie à sa fille, qui venait de mourir de maladie. Il se rendit à

l'église, tomba à genoux devant l'autel de la sainte Vierge, et après une courte prière, rappela la défunte à la vie.

Ces miracles et plusieurs autres convertirent beaucoup de païens à la vraie foi. Le démon, irrité de tant de défaites, l'assiégea de toutes les manières, mais Dieu n'abandonna pas son serviteur. Un jour que le démon lui livrait un rude combat dans l'église, par une forte tentation, et qu'il implorait l'assistance de Dieu, il vit un rayon de lumière descendre du maître-autel sur sa tête, et la tentation s'évanouit.

Une femme, qui s'était présentée à lui pour se confesser, fut fortement tentée par le démon, qui voulait l'en empêcher. Le saint homme l'aida à commencer sa confession, et dès qu'elle eut déclaré ses premiers péchés, l'ennemi la quitta.

Un jour, après sa messe, il entendit un doux chant dans l'air, pendant qu'il priait dans la sacristie; mais Dieu lui révéla que c'était un artifice du démon, qui voulait lui inspirer une vaine gloire.

Après avoir consacré plusieurs années à la conversion des Indiens, il fut nommé à Lima maître des novices. Son plus grand soin fut de les exercer dans la prière intérieure, qui est l'âme de la vie monastique. Il obtint que les frères lais restassent une année après leur profession dans le cloître de leur noviciat, afin de mieux apprendre l'exercice nécessaire de la prière, et afin qu'ayant une fois goûté la douceur du commerce intime avec Dieu, ils ne l'abandonnassent pas plus tard, lorsque, par suite de leur état, ils seraient inquiétés par les œuvres corporelles.

Les novices, en entrant dans sa cellule, le trouvaient souvent absorbé dans l'océan de la bonté divine, à un tel point que son corps était insensible. Cela lui arrivait souvent aussi pendant la messe, surtout le samedi, lorsqu'il disait la messe de l'Immaculée Conception ; on était alors obligé de l'entraîner de l'autel.

Etant devenu tout à fait vieux et épuisé par le travail, il fut atteint d'une grave maladie qu'il accueillit avec joie. Il réunit ses novices et leur fit de pieuses exhortations pour qu'ils persévérassent dans leur sainte vocation. Il reçut les derniers sacrements et se mit ensuite à genoux en s'écriant : « Notre secours est dans le nom du Seigneur » ; ce à quoi les religieux répondirent : « Qui a créé le ciel « et la terre ». Alors il leva les yeux et les mains vers le ciel, et s'écria : « Que le nom du Seigneur soit béni ! » En disant ces mots, il expira doucement, en l'année 1564. Son corps resta agenouillé, et son visage était éclatant comme celui d'un ange. Les novices le placèrent respectueusement sur le brancard, et il y eut grande affluence a son enterrement, car tous voulaient avoir des reliques de celui qu'ils vénéraient comme un saint.

(Vie de saint François Solano.)

QUATRIÈME JOUR DE MARS

LE PÈRE SILVESTRE

COMPAGNON DE SAINT FRANÇOIS.

1240. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Noblesse de sa famille. — Sa parenté avec d'autres saints. — Il est converti de son avarice par une vision, et entre dans l'ordre de Saint-François. — Ses austérités. — Saint François le guérit miraculeusement. — Confiance de saint François dans les vertus de Silvestre. — Silvestre est enseveli à côté de saint François.

Le saint homme qui eut le bonheur d'être l'un des douze premiers disciples de saint François, appartenait à la noble famille des Scifi, comtes de Sasso-Rosso, qui est un château situé sur le mont Subasio, non loin d'Assise. Son père se nommait Boso et son grand-père Monaldus, et ce dernier était frère de Favoronus, qui fut père de sainte Claire, d'Agnès et de Béatrice. Boso était aussi allié de près au bienheureux Rufin, compagnon de saint François, ainsi qu'aux bienheureuses clarisses Amate et Balbine.

Silvestre était prêtre et vivait de sa fortune à Assise. Il avait vendu des pierres à saint François pour la réparation de l'église de Saint-Damien, et en avait été bien payé. Mais s'étant trouvé présent lorsque le bienheureux Bernard de Quinta-Villa, premier compagnon de saint François, vendit ses biens et en donna le produit aux pauvres, il fut choqué de cette bienfaisance, qu'il consi-

déra comme une dissipation. Un honteux amour de l'argent s'empara de son cœur; il alla voir saint François, et lui dit qu'il s'était trompé en lui vendant ses pierres, qu'elles n'avaient pas été payées suivant leur valeur. François, remarquant sa cupidité, ne voulut pas contester avec lui pour de l'argent ; il prit dans la bourse de Bernard autant d'argent qu'il en put saisir, et dit à Silvestre : « Prenez « ce que vous demandez, mais que je ne vous dois pas ». Il puisa une seconde fois dans la bourse, et demanda si Silvestre en avait assez. Silvestre répondit que oui, et retourna tout joyeux à la maison.

Le soir, lorsqu'il fit son examen de conscience, ce trait d'avarice commença à le tourmenter violemment. Il se reprocha d'avoir désiré, lui déjà vieux, ce qu'un jeune homme donnait si généreusement aux pauvres. Il demanda pardon à Dieu, et promit de rendre ce bien illégitime. Le Seigneur, qui regarde avec indulgence les cœurs pénitents, et qui destinait cet homme à être un fidèle imitateur de saint François, lui envoya une vision miraculeuse qui lui fit concevoir une grande vénération pour l'Ordre de Saint-François. Il vit autour de la ville d'Assise un énorme dragon qui semblait près d'exterminer toute la contrée. Puis, de la bouche de François sortit une croix d'or, dont le sommet touchait le ciel et dont les bras s'étendaient sur le monde entier : à cette vue le dragon prit la fuite. Silvestre ne parla pas de cette apparition, qu'il revit une seconde et une troisième fois ; mais le Saint-Esprit le poussait continuellement à suivre saint François. Ayant appris, trois mois après, que le Pape avait approuvé la règle de saint François , il donna tous ses biens aux pauvres et reçut l'habit de l'Ordre, en

1209. Il raconta la vision qu'il avait eue, et saint François n'en fut que plus ardent à propager la gloire de la croix du Sauveur.

Silvestre, à l'exemple de ses compagnons, châtiait son corps par les veilles, les jeûnes, la haire, la discipline et la ceinture de fer, et il se donna ainsi une maladie mortelle. Saint François, sachant par une révélation que son confrère avait envie de manger du raisin, alla avec lui dans la vigne d'un ami ; il fit le signe de la croix sur les raisins, et dit à Silvestre d'en manger. A peine le malade en avait-il goûté, qu'il fut parfaitement guéri, et remercia Dieu de la vertu salutaire qu'il avait donnée à ce fruit, grâce à la bénédiction du saint homme.

Quand saint François allait prêcher dans la province de Toscane, il était ordinairement accompagné de Silvestre. Une fois, étant allés à Arezzo, ils passèrent la nuit dans le faubourg, et virent pendant la nuit au-dessus de la ville plusieurs démons qni se réjouissaient de la guerre civile qui avait éclaté. François chargea Silvestre d'aller devant la porte de la ville, et d'ordonner aux démons, au nom de Dieu, de se retirer à l'instant. Silvestre obéit. Arrivé à la porte de la ville, il cria : « Au nom du Dieu « tout-puissant, et par l'ordre de son serviteur François, « retirez-vous d'ici à l'instant, esprits infernaux ! » Le jour même les citoyens déposèrent les armes et conclurent une paix solide.

François honorait et aimait beaucoup Silvestre pour sa grande simplicité, son parfait mépris du monde, et parce qu'il était le premier prêtre de l'Ordre. Et Silvestre jouissait d'un commerce si intime avec Dieu, que le Seigneur s'entretenait avec lui amicalement comme jadis avec

Moïse. François ne l'ignorait pas ; aussi avait-il recours à lui lorsqu'il désirait dans certains cas connaître la volonté de Dieu. Ainsi, lorsqu'il voulut savoir s'il devait, pour suivre les intentions de Dieu, s'en tenir à la vie contemplative, ou se sanctifier par d'autres œuvres, il demanda les prières de Claire et de Silvestre. Alors Silvestre se rendit sur le mont Subasio, où il demeura jusqu'à ce que Dieu lui eût révélé qu'il avait appelé François, non pas seulement pour son salut particulier, mais aussi pour travailler à celui de son prochain.

Silvestre, après avoir servi Dieu avec une grande perfection, jusqu'à une vieillesse très-avancée, alla recevoir, en 1240, la récompense de ses travaux.

Le Seigneur l'honora de plusieurs miracles. Son corps fut enseveli à Assise, dans l'église de Saint-François, à côté de celui de son confrère.

(Wadding et Jacobillo.)

LE PÈRE FRANÇOIS PÉLISSIER

ET AUTRES MARTYRS, EN FRANCE.

1565-1570. — Pape : Saint Pie V. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Nombreux martyrs que firent les Huguenots au XVIe siècle dans la province de Nouvelle-Aquitaine.

Lorsqu'au XVIe siècle la furieuse hérésie des Huguenots mit la France à feu et à sang, plusieurs Franciscains souffrirent le martyre dans la province de Nouvelle-Aquitaine. On ne saurait dire les cruautés que les

renégats de la sainte Eglise exercèrent en 1568 dans le monastère d'Autrée. Ils commencèrent par piller l'église et les religieux ; ensuite ils incendièrent l'église et le couvent. Ils mirent à mort le gardien, Père François Pelissier, docteur en théologie et prédicateur très-remarquable, et après lui cinq de ses subordonnés, Antoine de Rive, Jérôme Graisset, Alexis Sampson, Roger Vignier et Jean Riccard, qui périrent au milieu des plus cruels tourments.

Le couvent de Pamiers, qui comptait aussi plusieurs hommes pleins de zèle et de savoir, eut le même sort. Il fut pillé en 1565 et ne fut plus qu'un monceau de ruines. Le Père Pierre Montbel et le frère Jean Raulet, ainsi que plusieurs autres, furent cruellement massacrés, et leurs corps jetés dans un puits.

La ville de Pamiers étant tombée une seconde fois au pouvoir des hérétiques, ils s'emparèrent de Pierre de Molière, parce qu'il avait prêché contre leurs erreurs. Ils essayèrent d'abord par leurs promesses de le détourner de la vraie foi, mais il repoussa avec fermeté leurs honteuses propositions, disant que la seule richesse qu'il désirait était la pauvreté de Jésus-Christ, qu'il professait depuis trente-deux ans. Il les exhorta même à revenir aux vraies croyances de leurs ancêtres. Ils furent tellement irrités de cette proposition, qu'ils attachèrent Pierre de Molière à un poteau, lui ouvrirent le ventre, et avec un crochet de bois lui arrachèrent les entrailles et le cœur. Au milieu de ces affreux supplices, il rendit l'âme avec courage en prononçant ces paroles : « Seigneur Jésus, « faites-moi miséricorde, et pardonnez-leur ce crime ». L'un de ces misérables, n'ayant pas encore assez de tant

d'atrocités, fendit en deux la tête du martyr. Les catholiques l'enterrèrent avec de grands honneurs. Un jeune sous-diacre du même couvent fut tué en même temps que lui.

Dans le cloître de Nugarole, qui fut trois fois incendié par les Huguenots, le Père Jean Lana, gardien, et le Père Jean Vanglio, reçurent par le martyre la récompense de leurs travaux et de leurs ardentes prédications. Le Père Dominique Béralde, du cloître de Miranda, et le Père Jean Cozer, tombés entre les mains des Huguenots, subirent tous deux une mort glorieuse.

Lorsqu'en 1570 le monastère de Condom fut brûlé par les hérétiques, le Père Raymond y reçut aussi la palme du martyre. En 1569, les Huguenots prirent tous les Pères du couvent de Castel-Jaloux, et après leur avoir fait endurer la faim, la soif et divers mauvais traitements, ils les mirent à mort. Mais ce fut principalement contre deux prédicateurs remarquables, le Père Pierre de Vérone, lecteur en théologie, et le Père Jean de Moret, qu'ils exercèrent leurs cruautés. Après divers tourments, ils les pendirent à un arbre devant l'église de Notre-Dame. — Dans le couvent de Mausac, ils passèrent au fil de l'épée le Père gardien, dont le nom nous est inconnu, le Père Fortis Vivat, et le Père Galard Viveo, parce qu'ils défendaient la foi catholique contre les erreurs. Trente-six monastères et églises de la province de Nouvelle-Aquitaine furent ainsi dévastés par les Huguenots, et les religieux mis à mort de diverses manières.

(GONZAGUE.)

ISABELLE DE JÉSUS

DU TIERS ORDRE.

1612. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Elle et son mari font, chacun de leur côté, vœu conditionnel de chasteté. — Il devient frère lai de saint Benoît, et elle entre dans le tiers ordre de Saint-François. — Elle fonde l'oratoire de Sainte-Elisabeth. — Sa bienfaisance, sa modestie, ses miracles.

Cette sainte femme née à Lisbonne, épousa un riche négociant qui faisait des affaires considérables dans les Indes Orientales. Un jour, pendant que son mari était à l'étranger, elle fit vœu de chasteté, à condition que son mari y consentirait. En attendant, elle pria Dieu de lui faire connaître par un signe si son offrande lui était agréable. Le Seigneur fit pousser dans son jardin un palmier, qui s'y trouvait encore de longues années après. Dans le même temps, son mari se trouvait en mer, pressé par une violente tempête, et sa vie était en grand danger. Il fit aussi le même vœu, à la même condition qu'elle. Il échappa au naufrage, aborda heureusement, et raconta à sa femme le vœu qu'il avait fait conditionnellement. Ils furent tous deux surpris d'avoir eu en même temps le même désir : ils remercièrent le Seigneur, et lui demandèrent les grâces nécessaires pour persévérer jusqu'à la fin dans leurs pures intentions.

Le mari devint peu de temps après frère lai de l'ordre de Saint-Benoît, et Isabelle entra dans le tiers ordre de Saint-François. Elle fit de sa maison une sorte de cloître,

où elle réunit plusieurs pieuses femmes. Elle allait avec elles deux fois par semaine se confesser et communier dans le plus proche couvent; et elle était pour toute la ville un modèle de modestie et de piété.

Sa bienfaisance était grande ; et Dieu lui témoigna souvent d'une manière surnaturelle combien ses œuvres de miséricorde lui étaient agréables ; car, non-seulement elle trouva plus d'une fois du pain tout fait à côté de la farine, sans que personne y eût travaillé, mais souvent aussi elle vit ses aumônes se multiplier entre ses mains. Cela encourageait les riches à lui confier leurs dons de charité, afin de venir en aide à un plus grand nombre de malheureux.

Dieu donna encore au monde d'autres preuves de sa sainteté. Elle avait obtenu de l'archevêque la permission de bénir les malades. Elle faisait avec sa salive trois signes de croix sur la tête et sur les membres malades, et toutes les souffrances disparaissaient. L'affluence du monde auprès d'elle était merveilleuse : à peine se montrait-elle dans la rue, qu'une foule de malades et de personnes infirmes la suivaient pour recouvrer la santé. Quant à ceux qui ne pouvaient quitter leur maison, elle allait les visiter avec une tendresse toute maternelle. Tant de marques d'honneur de la part de Dieu et des hommes ne lui faisaient rien perdre de sa modestie. Elle appela sa maison l'oratoire de Sainte-Elisabeth de Hongrie, et elle la légua par testament aux pieuses femmes qui, sous la direction des Pères de l'Ordre, suivaient la règle du tiers ordre.

Cette bienheureuse femme, riche en vertus et en mérites, mourut le 4 mars 1612, à l'âge de soixante-dix ans.

Les principaux religieux du monastère voisin conduisirent son corps au tombeau. De petits morceaux de ses habits, que l'on conserva comme reliques, avaient une vertu surnaturelle pour guérir toutes sortes de maux.

(CARDOSO.)

CINQUIÈME JOUR DE MARS

SAINT JEAN-JOSEPH DE LA CROIX

1654-1734. — Papes : Innocent X; Clément XII. — Rois des Deux-Siciles : Philippe IV; Charles IV.

SOMMAIRE : Réflexion sur la croix. — Amour de la solitude et de l'étude dans le jeune Jean. — Mortifications. — Horreur du péché, des mauvaises compagnies. — Sa patience. — Sa charité. — Il prend l'habit de saint François. — Il dirige le couvent d'Afila. — Ses extases. — Sa prêtrise. — Il mène la vie d'anachorète. — On le charge du noviciat. — Il est nommé gardien. — Vision. — Multiplication du pain. — Il assiste sa mère mourante. — Troubles dans son âme apaisés par une vision. — Il empêche son ordre d'être détruit. — Il renonce à toute charge. — Sa foi. — Son recueillement. — Il prêche l'espoir en Dieu. — Crainte du jugement de Dieu. — Fruits qu'il obtient miraculeusement pour guérir un malade. — Amour de Dieu. — Sa charité pour les pauvres, les malades, ses ennemis, et pour les pécheurs. — Vertus monastiques. — La maladie ne l'empêche pas d'obéir. — Il fait pratiquer l'obéissance. — Amour de la pauvreté. — Sa cellule, ses habits. — Sa vigilance pour la chasteté. — Son humilité. — Ses mortifications. — Ses états extatiques. — Faveurs célestes. — Ubiquité. — Il connaît les secrets des cœurs. — Ses dons de prophétie. — Son empire sur les mauvais esprits, et sur la nature. — Guérisons miraculeuses. — Il prédit sa mort. — Il a une attaque d'apoplexie. — On lui applique sur la tête le bâton de saint Cajétan ; prodige. — Ses derniers moments. — Il apparaît dans la gloire à plusieurs. — Etat merveilleux de son corps. — On s'arrache ses reliques. — Miracles qu'elles opèrent. — Son culte.

Celui-là seul est un chrétien parfait, qui est crucifié au monde et à qui le monde est crucifié, et qui ne se glorifie en rien autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. A notre entrée dans la vie, nous sommes marqués du signe de la croix, et nous mourons en pres-

sant la croix sur nos lèvres ; la croix est gravée sur notre tombe pour rendre témoignage de notre foi et de notre espérance. « Si quelqu'un veut être mon disciple », a dit Notre-Seigneur, « qu'il prenne sa croix et qu'il me « suive » ; c'est-à-dire que, de toutes les choses de la terre, il ne faut prendre, pour bien suivre Jésus-Christ, que les peines et les tribulations ; il faut que nos cœurs soient, comme notre divin Sauveur, attachés à la croix et élevés de terre ; il faut qu'ils soient pour ce monde comme s'ils étaient morts. Parmi les saints qui ont le plus brillé par cet amour, par cette folie de la croix, nous ne pouvons oublier saint Jean-Joseph de la Croix, dont le nom seul nous invite à aimer la croix.

Il naquit le jour de la fête de l'Assomption de l'an de Notre-Seigneur 1654, en la ville d'Ischia, dans l'île de ce nom qui fait partie du royaume de Naples, de parents respectables, Joseph Calosirto et Laure Garguilo, et reçut, le jour même, sur les fonts sacrés du baptême, les noms de Charles-Cajétan. Distingué par sa piété au-dessus de ses frères, dont cinq au moins se consacrèrent au service de Dieu, il laissa paraître de bonne heure les semences des vertus qui ont sanctifié sa vie dans l'état religieux : je veux dire l'humilité, la douceur, l'obéissance et une incomparable modestie ; il manifesta également une inclination merveilleuse pour le silence, la retraite et la prière. Aussi, dès son enfance, choisit-il une chambre dans l'endroit le plus retiré de la maison paternelle ; il y dressa un petit autel en l'honneur de la sainte Vierge, dans la grande fête de laquelle il avait eu le bonheur de naître, et envers laquelle il entretint toute sa vie une dévotion tendre et toute filiale. Il passait tout

son temps à l'étude et aux exercices de piété; il ne manifesta pas moins de bonne heure son amour pour la croix : couchant sur un lit étroit et dur, et jeûnant à certains jours de la semaine; à cette mortification prématurée de la chair il joignait un grand zèle à étouffer tout sentiment d'orgueil, portant constamment des vêtements fort communs, malgré sa naissance, sa position, les remontrances et les reproches qu'on lui en faisait. L'horreur du péché égalait en lui l'amour de la vertu, de sorte que son cœur, dès la première aurore de la raison, sut se soustraire, comme une plante délicate, à l'ombre même du péché, et se trouva tout pénétré de zèle pour la gloire de Dieu. Aussi ne se contentait-il pas de fuir avec le plus grand soin la compagnie des jeunes gens de son âge, de crainte d'y souiller son innocence; il recherchait encore toutes les occasions d'inspirer aux autres la haine et la crainte du péché, dont la plus légère apparence réveillait son indignation et lui arrachait des plaintes. La paresse, la légèreté, la vanité et le mensonge, dans les choses les moins importantes, étaient à ses yeux des fautes dignes d'une sévère réprimande. Quand ses efforts pour détruire le péché lui attiraient des persécutions de la part des autres, loin de perdre patience, il n'y voyait qu'une nouvelle occasion de pratiquer la vertu. Un jour, ayant par charité essayé d'arrêter une querelle, il reçut un soufflet sur le visage en pleine rue : aussitôt il tomba à genoux et se mit à prier pour celui qui l'avait frappé. Sa tendresse pour les pauvres dépassait tout ce qu'on peut dire : il leur réservait la meilleure portion de ses repas et donnait à Notre-Seigneur, en leur personne, l'argent qu'il recevait pour ses menus plaisirs.

La sainteté de ses premières années lui mérita la grâce d'être appelé à un état saint : se sentant intérieurement poussé à quitter le monde, il eut grand soin de prendre conseil du Père des lumières; pour cela, il multiplia ses prières et ses mortifications; il fut exaucé; Dieu lui inspira le désir d'entrer dans l'Ordre de Saint-François d'Assise, réformé par saint Pierre d'Alcantara. Il fut admis au noviciat dans la maison de Naples. Il manifesta tant d'ardeur, que les supérieurs jugèrent à propos de le revêtir du saint habit avant l'expiration du temps voulu. Lorsqu'il était encore dans sa seizième année, le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, l'an de notre Rédempteur 1671, il prit le nom de *Jean-Joseph de la Croix*. Il prolongea cependant les exercices de son noviciat et continua surtout de pratiquer pendant trois ans une mortification extraordinaire. A l'âge de dix-neuf ans, ses supérieurs l'envoyèrent pour diriger l'érection d'un couvent à Piedimonte di Afile (le monastère d'Afila), au pied de l'Apennin. Non content de donner à son monastère un extérieur simple et pauvre et des dimensions étroites à proportion, notre saint eut soin que la règle s'observât rigoureusement. Il exigea le plus grand silence, le recueillement le plus profond, une soumission exacte aux ordres et aux recommandations. Il ne crut pas que les deux heures et demie, consacrées à l'oraison mentale, fussent suffisantes, il voulut qu'on récitât l'office divin avec plus d'attention et de solennité. Rien ne pouvait l'arrêter dans la construction rapide de cette maison; il ne fit pas difficulté de s'employer aux offices les plus bas et les plus pénibles, portant lui-même sur ses épaules des briques et du mortier aux ouvriers. Son zèle ne resta

pas sans récompense : ce fut en cette occasion qu'il éprouva pour la première fois ces extases et ces ravissements dont il fut dans la suite si singulièrement favorisé. Un jour, après l'avoir cherché en vain par tout le monastère, on le trouva enfin dans la chapelle, ravi en extase, et si élevé de terre qu'il touchait le plafond de la tête.

Par obéissance, il consentit à recevoir l'ordre de la prêtrise et fut chargé d'entendre les confessions ; c'est là qu'il fit paraître sa science théologique, son expérience dans la vie spirituelle, qu'il avait acquises comme saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, sainte Thérèse, en étudiant le crucifix, le plus utile de tous les livres. Pour que son âme pût, sans être distraite par les objets étrangers, avoir le regard sans cesse fixé sur la croix, et y puiser chaque jour de nouveaux trésors de grâces par de nouvelles austérités et de continuelles prières, il résolut de se faire, dans un bois attenant à son monastère, une espèce de solitude, à la manière des anciens Pères du désert. Dieu bénit cette sainte entreprise en lui faisant produire les fruits les plus abondants, et lui concilia les cœurs de ceux qui étaient loin, comme de ceux qui étaient près; on découvrit dans le bois une délicieuse fontaine, dont les eaux guérissaient les malades ; auprès de cette fontaine, il éleva un petite église, et tout autour, à certaines distances, cinq petits ermitages, où, conjointement avec ses compagnons, il renouvela la vie austère toute céleste des anciens anachorètes ; pour qu'aucun soin terrestre ne vînt la troubler, le monastère leur fournissait chaque jour la nourriture dont ils avaient besoin. Mais les supérieurs qui savaient quel riche trésor ils possé-

daient dans la personne de notre saint, le choisirent pour maître des novices, dès qu'il eut atteint sa vingt-quatrième année. Dans ce nouveau poste, loin de se permettre la moindre dispense, il fut toujours le premier à donner l'exemple d'une scrupuleuse observance de toutes les règles, de l'assiduité au chœur, de la fidélité au silence, à la prière et au recueillement : il avait soin de faire pénétrer dans le cœur de ceux qui étaient sous sa conduite un ardent amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, un grand désir de l'imiter en tout, et, de plus, une vénération spéciale et un tendre attachement pour la sainte Vierge, sa mère. C'était un moniteur zélé, mais plein de douceur, sans violence comme sans caprice, vigilant sans être tracassier ni fâcheux; discret, bon, d'une humeur toujours égale, il ne recherchait et ne découvrait les fautes que pour y remédier avec une tendre charité; il portait les autres à la vertu, bien plus par ses exemples que par des réprimandes souvent hors de saison. Il se conduisit surtout de la sorte, lorsqu'il fut investi de la charge de gardien à Piedimonte : il avait soin de faire goûter ses prescriptions aux autres, en se montrant le premier à les observer, imitant le capitaine qui encourage ses soldats en bravant lui-même les dangers et en surmontant les obstacles, ou l'oiseau qui, pour enseigner à ses petits à prendre leur essor et à s'envoler dans les airs, mesure le premier la distance, et stimule ainsi leur vol inexpérimenté. Il gagna bientôt les cœurs de tous les religieux qui, sous sa conduite, s'avancèrent à grands pas vers la perfection. Cependant son humilité gémissait sous une charge si pesante; ayant obtenu, au bout de deux ans, le repos auquel il aspirait, il tourna

son zèle vers la direction des âmes, l'assistance et le soulagement des mourants et des malheureux, et la conversion des pécheurs. Il ne jouit pas longtemps de cette sainte liberté. Il eut la douleur de se voir rétabli dans la charge de gardien par le Chapitre provincial de 1684; et, loin de lui rendre cette croix légère, il plut à Notre-Seigneur d'envelopper son âme de ténèbres, de sécheresse et de désolation; il se regardait lui-même comme sur le bord de l'abîme, incapable d'empêcher les autres d'y tomber. Mais le bon Sauveur, qui ne semblait l'abandonner un instant qu'afin qu'il se tournât vers lui avec plus de force, comme un enfant près de périr se jette dans les bras de sa mère, ramena le calme dans son esprit par une vision bien consolante.

Il sembla voir à notre saint l'âme d'un frère, mort depuis peu de temps, qui apaisa ses alarmes en lui donnant la douce assurance que tous les religieux de Saint-Pierre d'Alcantara, qui étaient venus à Naples, ou qui y avaient fait profession, avaient mené une conduite si sainte, que pas un seul ne s'était perdu. Cela lui donna du courage et l'enhardit à embrasser les devoirs que sa charge lui imposait, et Dieu daigna le glorifier plus d'une fois par des miracles. Des secours surnaturels vinrent soulager les besoins et les privations auxquels le monastère se trouvait réduit; tellement que, dans un temps de famine, tout le pain ayant été distribué aux pauvres, de sorte qu'il n'en restait plus du tout pour la communauté, au moment même une personne inconnue apporta et déposa, à la porte du monastère, autant de pains précisément qu'il y avait de membres dans la communauté. Ce fait merveilleux se renouvela dans deux circonstances du même

genre ; bien plus, on vit plus d'une fois le pain se multiplier miraculeusement et le vin devenu aigre reprendre son état naturel, et les mêmes herbes qui, un jour, avaient été cueillies pour être données aux pauvres, repoussèrent pendant la nuit et en plus grande abondance.

Lorsqu'il fut de nouveau déchargé de sa fonction de gardien, ce ne fut que pour reprendre la place de maître des novices, qu'il occupa pendant quatre ans consécutifs et qu'il exerça partie à Naples, partie à Piedimonte. A cette époque, il fut appelé dans son lieu natal, Ischia, pour recevoir le dernier soupir de sa mère ; à sa vue, toutes les puissances vitales se rallièrent autour de leur flamme expirante, qui dès lors brûla joyeusement dans la lampe jusqu'à la fin. Elle ne pouvait souffrir qu'il la privât un moment de sa chère compagnie, ne pouvant rassasier ses yeux maternels, tant que la mort ne les eût pas éteints, de contempler le fruit de ses entrailles, et ne cessant pas un instant de se recommander à ses prières. Elle mourut pleine d'espérance et de calme, en présence de ce fils bien-aimé. Celui-ci, renfermant au dedans de son cœur les sentiments de la douleur, accompagna à l'église ses restes mortels et offrit le sacrifice de propitiation pour le repos de son âme. Qui pourait se faire une juste idée de ce qui se passait alors en lui ? Comme les flots de sa douleur perçaient à travers les saintes pensées qui occupaient son âme et son front ! comme il voyait en esprit l'âme suppliante de sa mère se réjouir à chaque prière qui sortait de la bouche de son fils ! comme il voyait son visage briller d'un plus grand éclat à mesure que sa peine temporelle lui était remise, par le sang de

l'Agneau de Dieu ! avec quel bonheur, à la fin du sacrifice, il vit cette âme reconnaissante monter au séjour de l'éternelle félicité, et y exercer à l'instant son crédit, en priant à son tour pour son fils bien-aimé !

Voilà comment il se comporta en cette grande circonstance ; il ne lui fallut pas moins de courage lorsque les sécheresses et la désolation spirituelle revinrent tourmenter son âme. Le démon mêla une autre amertume à cette coupe de tribulations ; notre saint craignait de ne point procurer la gloire de Dieu par les austérités qu'il pratiquait lui-même, ou recommandait à ceux qui étaient sous sa direction, et redoutait qu'elles ne fussent l'effet d'une trompeuse illusion. Une vision le consola encore dans cette épreuve : un novice, qui était mort, lui apparut environné d'une gloire céleste et lui assura en termes formels que c'était uniquement à sa direction qu'il était redevable de cette gloire : ce qui rétablit enfin le calme dans son âme. Le Chapitre provincial de 1690 le chargea de l'office de définiteur, sans lui ôter la charge qu'il avait déjà ; les difficultés attachées à ces deux fonctions exigeaient la réunion des vertus de la vie active à celles de la vie contemplative ; notre saint les surmonta toutes d'une manière aussi admirable qu'heureuse ; il eut occasion de montrer qu'il était le soutien le plus ferme de son ordre. Les religieux de Saint-Pierre d'Alcantara d'Espagne ayant eu quelques démêlés avec ceux d'Italie, obtinrent du Saint-Siége d'en être séparés ; ceux d'Italie se virent donc abandonnés ; dans une congrégation tenue en 1702, les cardinaux et les évêques étaient tous disposés à en ordonner la suppression ; Jean de la Croix les fit changer de sentiment, de sorte que, le lendemain de

la fête de l'apôtre saint Thomas, il fut publié un décret en vertu duquel l'Ordre était établi en Italie, sous la forme d'une province. Un Chapitre en confia le gouvernement ou plutôt l'imposa à notre saint, qui, à travers des difficultés et des obstacles incroyables, l'établit d'une manière ferme et solide. Plus il évitait les dignités, plus son Ordre les lui imposait ; il obtint enfin du Pape un bref qui l'exemptait de toutes charges et qui lui ôtait même sa voix active et passive dans le Chapitre. Dans le cours de l'année 1722, un autre Bref abandonna aux religieux de Saint-Jean d'Alcantara le monastère de Sainte-Luce, à Naples ; et c'est là que se retira notre saint, pour ne plus désormais paraître au grand jour qu'il fuyait avec tant de soin, et qu'il resta pour édifier ses frères pendant le reste de sa vie et élever l'édifice de ses vertus dont nous allons maintenant tracer une faible esquisse.

Il s'inclinait avec une entière soumission devant les vérités de la foi, sans soulever d'une main téméraire ou profane le voile de ce sanctuaire. Un jour qu'il vit quelqu'un murmurer contre la providence, il s'écria vivement, en se mettant la main sur le front : « Que peut « comprendre un os de trois doigts dans les desseins impé« nétrables de Dieu ? » De cette vertu de foi découlaient, comme de leur source, un grand zèle pour instruire les ignorants des mystères de la religion, la force, la ferveur et la prodigieuse clarté avec lesquelles il exposait les dogmes sublimes de la Trinité et de l'Incarnation et même de la prédestination et de la grâce ; le don qu'il possédait de rassurer les appréhensions et d'apaiser les doutes relatifs à la foi, et enfin cet exercice continuel de la présence

de Dieu, qu'il pratiquait sans aucune interruption et qu'il ne cessait de recommander en disant : « Celui qui marche « toujours en la présence de Dieu ne commettra jamais « de péchés, mais il conservera son innocence et deviendra un grand saint ».

De là encore, ce recueillement intérieur que ni les rapports avec le monde, ni l'exercice de différents devoirs qui le mettaient en contact avec les autres, ne pouvaient troubler ; de là l'habitude de rapporter à Dieu toutes ses pensées, toutes ses paroles et toutes ses actions ; une soumission aveugle et une conformité entière à la volonté de Dieu parmi les croix sans nombre dont il fut visité, et enfin cette chaleur de sentiment qui s'échappait en ces termes : « Mourir pour Jésus ! puissé-je être digne de « verser mon sang pour lui ! Oh ! avec quelle ardeur je « désire verser mon sang pour rendre témoignage à la « sainte foi ! » Il conservait un visage serein et joyeux au milieu des plus horribles peines, il bénissait Dieu de tous ses maux. Parmi les maladies nombreuses qu'il eut à essuyer, il y en eut une qui dura vingt-trois jours, pendant lesquels il fut obligé de rester la tête posée sur des oreillers et les bras étendus sans mouvement. Mais pas un mot de murmure ou de plainte ne s'échappa de ses lèvres ; il répondait avec joie et avec patience à tous ceux qui venaient le visiter : ce qui le fit appeler *le Job des temps modernes, un homme exempt des fragilités humaines.* Ce qui le soutenait ainsi, c'était l'espérance qu'il avait en Dieu. Il avait coutume de dire à ses compagnons, lorsqu'ils se décourageaient à la vue des persécutions qu'ils avaient à subir : « Espérons en Dieu, et nous serons « certainement consolés » ; et aux malheureux qui af-

fluaient à lui : « Dieu est un tendre père qui aime et « secourt tous ses enfants » ; ou bien : « N'en doutez pas ; « espérez en Dieu, il pourvoira à vos besoins ». Sachant que Dieu le destinait à un royaume éternel, il ne doutait point qu'il ne lui fournît les moyens nécessaires pour y arriver ; tout ce qui passe lui semblait méprisable auprès de ce qui dure éternellement. « Qu'est-ce que cette « terre », disait-il, « sinon de la boue, un morceau de « poussière, un pur néant ? Le paradis, le ciel : Dieu est « tout. Ne vous attachez point aux biens de ce monde, « fixez vos affections en haut ; pensez à ce bonheur qui « durera éternellement, tandis que l'ombre de ce monde « s'évanouira ».

Quoique son espérance, en vue des mérites de la sainte Passion de Notre-Seigneur, fût sans bornes, il ne pensait cependant qu'avec effroi à la grièveté des péchés et à la redoutable sévérité des jugements de Dieu ; il avait le plus vif regret des moindres fautes, il déplorait sans cesse son défaut de correspondance à la grâce divine, il se proclamait partout pécheur et se recommandait aux prières des autres.

Dieu récompensa la confiance de son serviteur par plusieurs miracles ; en voici un qui arriva huit ans avant sa mort : au mois de février, un marchand napolitain l'attendit jusqu'au soir à la porte de son jardin, et, au moment où il rentrait, il l'aborda en le conjurant de prier pour sa femme qui se trouvait alors en grand danger, étant saisie d'un violent désir d'avoir des pêches qu'il était impossible de se procurer à cette époque de l'année. Le saint lui ordonna de se tenir en paix et de se consoler, lui disant que le lendemain matin le Seigneur,

saint Pierre d'Alcantara et saint Pascal satisferaient à son désir. Apercevant alors, au moment où il montait les degrés, quelques branches de châtaigniers, il se tourna vers son compagnon et lui dit : « Frère Michel, prenez « trois de ces branches et plantez-les ; si vous le faites, le « Seigneur, saint Pierre d'Alcantara et saint Pascal auront « égard aux besoins de cette pauvre femme ». Le frère convers s'écria tout émerveillé : « Quoi ! mon Père, des « branches de châtaigniers peuvent-elles rapporter des « pêches ? — Laissez le tout », répliqua le saint, « entre « les mains de la Providence et de saint Pierre d'Alcan- « tara ». Le frère obéit donc et planta les branches de châtaigniers dans un pot à fleurs en dehors de la fenêtre du saint, et voilà que le matin on les trouva couvertes de feuilles vertes, et chacune de ces branches portait une superbe pêche. La femme du marchand en mangea et échappa ainsi à la mort.

L'amour de Dieu brûlait si ardemment dans son cœur, qu'il éclatait jusque dans ses traits, où il répandait une lumière surnaturelle et céleste, et donnait à ses discours une onction particulière. « Quand il n'y aurait ni ciel, ni « enfer », disait-il, « je voudrais néanmoins aimer Dieu « toujours ». Ou bien : « Aimons Notre-Seigneur, aimons- « le réellement et en vérité ; car l'amour de Dieu est un « grand trésor. Heureux celui qui aime Dieu ! »

Il faisait tous ses efforts pour allumer dans le cœur des autres le feu qui dévorait le sien. Aimant ainsi Dieu qu'il ne voyait pas, pouvait-il manquer d'avoir des entrailles de père pour son prochain qu'il voyait ? Toute sa vie il se fit un devoir de nourrir les pauvres ; et, lorsqu'il eut été choisi pour supérieur, il défendit de renvoyer un seul

mendiant de la porte du monastère, sans lui donner l'aumône. Dans un temps de disette, il consacra au soulagement des malheureux sa propre portion et celle de sa communauté, se reposant sur la Providence du soin de pourvoir aux besoins de sa maison ; n'étant que simple moine, il recommanda fortement cet acte de charité à ses supérieurs. Il obtenait aux pauvres et aux marchands, qui recouraient souvent à lui pour cet effet, le paiement des choses qui leur étaient dues. Mais ce fut surtout envers les malades que sa charité ne connut point de bornes ; il visitait non-seulement ceux du monastère, mais aussi ceux du dehors, pendant les saisons les plus rigoureuses. Il alla même jusqu'à prier Dieu de transférer sur lui les souffrances des autres, et sa prière fut exaucée. Ainsi le Père Michel, depuis archevêque de Cosenza, souffrant beaucoup de deux ulcères aux jambes, où une incision douloureuse était devenue nécessaire, se recommanda aux prières de notre saint, qui pria Dieu généreusement de transporter sur lui cette affliction : aussitôt les membres du malade furent délivrés de leur infirmité, et ceux du saint furent infectés de deux horribles ulcères qui lui causèrent d'affreuses douleurs. De même que Dieu fait luire son soleil sur les méchants aussi bien que sur les bons, ainsi notre saint n'excluait pas ses ennemis mêmes des bienfaits de sa charité sans bornes. Il mit tout en œuvre pour procurer une place avantageuse à un homme qui l'avait insulté ; et, comme on l'avertissait que cet homme était son ennemi, il répondit qu'il avait par conséquent une obligation plus grave de lui rendre service. Sa charité redoublait encore d'ardeur lorsqu'il s'agissait d'œuvres de miséricorde spi-

rituelle à accomplir. Comme dans ses vieux ans on lui recommandait de se ménager, à raison de ses infirmités : « Je n'ai point d'infirmité », répondit-il, « qui m'empêche « de travailler; mais quand même, ne devrais-je pas sa- « crifier ma vie pour la même fin pour laquelle Notre- « Seigneur Jésus-Christ a été crucifié ? » Aussi Dieu se servait-il de lui pour opérer un grand nombre de conversions. Le même esprit de charité, qui lui faisait prendre sur lui-même les maladies des autres, le portait également à se charger de leurs peines spirituelles. Un serviteur d'un prince vivait depuis cinq ans éloigné des sacrements et se plongeait sans frein dans toutes sortes de vices ; vaincu enfin par les remords de sa conscience, il fit une confession générale à notre saint, qui, en considération de la sincérité de ses sentiments, et touché de compassion pour sa faiblesse, ne lui imposa qu'une pénitence légère, se chargeant d'accomplir lui-même le reste de la peine due à ses péchés.

Outre ces vertus générales, il possédait dans un haut degré celles qui sont propres à l'état religieux, surtout une obéissance prompte et illimitée à tous les ordres de ses supérieurs, quelque pénibles ou difficiles qu'ils pussent être. Un jour qu'il lui fallait faire un voyage fort long, il partit avec joie, quoique ses membres fussent affligés de graves ulcères ; arrivé à une ville qui se trouvait sur sa route, le médecin du lieu le pressa fortement de ne pas avancer plus loin, par la raison que ses plaies étaient enflammées et que le temps était excessivement froid ; et, voyant que son amour pour l'obéissance empêchait le saint de se rendre à ses raisons, il lui proposa d'écrire à son supérieur ; mais le saint refusa invinciblement, quoi-

que poliment, et continua sa route sans aucun sursis. A peu de distance de là, ayant glissé sur la glace, il tomba et déchira cruellement ses membres malades, au point qu'il avait peine à se tenir debout ; cependant, avec un courage et une persévérance vraiment héroïques, il poursuivit sa tâche et l'accomplit.

Cette obéissance qu'il pratiquait lui-même, il eut grand soin de l'exiger des autres, lorsque sa qualité de supérieur lui en faisait un devoir : car il regardait cette vertu comme essentielle à un religieux. Aussi lorsqu'il découvrait, par une lumière surnaturelle, quelque transgression secrète de ce précepte de la part d'un des novices, il punissait sur-le-champ même cette faute avec sévérité, en dépouillant le coupable du saint habit. Son amour pour la pauvreté n'était pas moins remarquable. Un siége et une table des plus communs; un lit composé de deux planches étroites, avec deux peaux de brebis et une mauvaise couverture de laine ; un tabouret pour supporter ses jambes ulcérées ; puis son bréviaire : voilà ce qui formait tout le mobilier de sa cellule. Quoique l'ordre permît à chacun des religieux d'avoir deux paires d'habits, il n'en eut point d'autres cependant, pendant les quarante-six ans qu'il en fit partie, que celui dont il fut revêtu au noviciat. Toutefois, ce fut dans le soin qu'il mit à veiller à la garde de sa chasteté qu'il parut le plus admirable. Ses mortifications continuelles, son extrême modestie, et la vigilance perpétuelle qu'il exerçait sur tous ses sens, le préservèrent du plus léger souffle de la corruption : jamais, pendant les soixante ans qu'il vécut, on ne le vit regarder en face une personne d'un autre sexe ; toutes ses paroles et toutes ses actions recomman-

daient la pureté et en inspiraient l'amour : dans les rues, il rendait poliment les saluts qu'il recevait de tous ceux qu'il rencontrait, mais sans lever les yeux de terre, et jamais il ne conversait avec les personnes de sexe différent, sans nécessité ou sans observer la plus grande réserve. Lorsqu'il allait à un couvent de religieuses, il prenait toujours un compagnon avec lui; et tout le temps qu'il y passait, il faisait si peu usage de ses yeux, qu'il lui eût été impossible de rien dire de ce qui s'y trouvait, même des objets qui auraient été signalés à son attention. Avec les membres de son ordre, il ne croyait pas devoir se départir de cette modestie singulière de conduite : conversant avec eux à distance, et tenant toujours les yeux baissés vers la terre. Pour accoutumer les novices à cette retenue des sens, il leur défendait de lever les yeux même pour examiner les saintes images. Son amour pour cette vertu fut toujours si constant et si délicat que, sur son lit de mort, lorsqu'un de ses frères levait la couverture de dessus ses jambes pour panser les plaies dont elles était affectées, le saint, tout mourant qu'il était, fit un effort pour la ramener. En récompense de cette pureté virginale qu'il conserva sans tache depuis son baptême, comme son confesseur l'attesta depuis, Dieu voulut que son corps, malgré son âge, ses infirmités et les plaies dont il n'était jamais exempt, répandît une odeur suave et délicieuse, qui se faisait sentir à tous ceux qui l'approchaient.

Cette vertu, si solidement enracinée dans notre saint, n'était pas séparée de son unique et véritable fondement : l'humilité. Il se plaisait à remplir les emplois domestiques du monastère, et, quand sa tâche était finie, il se

montrait empressé à remplir celle des autres. Cette même vertu le portait à cacher adroitement ses mortifications extraordinaires. N'ayant vécu, pendant fort longtemps, que d'un peu de pain et de fruits, il se plaisait à répéter qu'il était gourmand de fruits, et qu'il satisfaisait sa sensualité. C'est là aussi ce qui lui faisait fuir toutes les places et tous les honneurs, autant que le pouvait comporter son vœu d'obéissance. Lorsqu'il parcourait l'Italie en qualité de provincial, il ne voulait pas se faire connaître aux hôtelleries où il logeait, de peur qu'il ne devînt l'objet de quelque distinction. On peut attribuer à la même cause l'éloignement qu'il eut toujours de retourner visiter son pays natal; la répugnance qu'il avait de se trouver en la compagnie des grands, quand leurs intérêts spirituels ne le demandaient pas; le refus d'accepter les invitations que le vice-roi et son épouse lui adressèrent de venir au palais; l'habitude qu'il avait de s'appeler le plus grand pécheur qui fût dans tout le monde, un ingrat qui ne répondait aux bienfaits de Dieu que par une criminelle ingratitude, un ver sur la surface de la terre; l'usage où il était de baiser fréquemment les mains des prêtres; sa répugnance à déclarer son opinion dans les conseils; le soin qu'il prenait de s'abstenir de parler de sa naissance et de ses amis, de remercier Dieu de ce qu'il éclairait ceux qui le méprisaient, de ne jamais se scandaliser des péchés des autres, quelque grands qu'ils fussent, et enfin de ne jamais faire paraître le plus petit ressentiment des insultes ou des outrages qu'il recevait. Il s'étudiait à cacher et à dissimuler le don des miracles et de prophétie dont Dieu l'avait favorisé à un si haut degré, attribuant les miracles qu'il opérait à la foi de

ceux en faveur desquels ils étaient opérés, ou bien à l'intercession des saints. Souvent il ordonnait à ceux qu'il rendait à la santé de prendre quelque médecine, afin que la guérison pût être attribuée à un remède purement naturel. Quant à ses prophéties, qui sont en grand nombre, il affectait de juger d'après l'analogie et l'expérience. Ainsi, pendant l'épouvantable tremblement de terre qui eut lieu le jour de saint André (1732), comme les religieuses de plusieurs couvents n'osaient aller à leurs dortoirs, il les rassura, en leur disant qu'après quelques secousses seulement, il cesserait sans causer le moindre préjudice à la ville ou à ses habitants. Quelqu'un lui ayant demandé quelle raison il avait de s'exprimer d'une manière si positive : « Je suis sûr », répondit-il, « qu'il « en arrivera ainsi, parce que c'est ainsi qu'il en est « arrivé précédemment ». L'événement justifia sa prédiction, et, le jour qui avait précédé le tremblement de terre, il en avait averti ses compagnons de cette manière : « Mes frères, s'il arrivait un tremblement de terre, où « trouverions-nous un refuge assuré ? » Personne ne faisant de réponse : « C'est dans le réfectoire », ajouta-t-il, « parce qu'il est placé plus avant dans la montagne ».

Parlons maintenant de ses mortifications extraordinaires. Aux pénitences et aux austérités nombreuses prescrites par les règles de son ordre, il en ajoutait autant qu'une ingénieuse abnégation de soi-même en peut imaginer. Il veillait d'une manière très-particulière à la garde de ses sens ; dans sa jeunesse même, il ne se permettait pas de lever les yeux au plafond de sa cellule, et lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce, il se fit une règle de ne regarder qui que ce soit en face. Il mortifiait ses

oreilles en leur refusant le plaisir d'entendre la musique; il n'aurait même pas voulu flairer une fleur.

Gardant le silence aussi longtemps que possible, il ne parlait qu'à voix basse. Il allait tête nue dans toutes les saisons ; et, sous ses habits qui étaient grossiers et pesants, il portait divers cilices et diverses chaînes, qu'il avait soin de varier pour réveiller toujours le sentiment de la douleur. En outre, il se donnait de rudes disciplines ; et lorsqu'à l'âge de quarante ans, ses supérieurs l'obligèrent de porter des sandales, il mettait entre elles et ses pieds une quantité de petits clous; mais le plus affreux instrument de pénitence qu'il inventa contre lui-même, fut une croix longue d'un pied environ, garnie de pointes aiguës, qu'il s'attachait si fortement sur les épaules, qu'il s'y forma une plaie qui ne se ferma plus depuis. Il portait aussi attachée sur la poitrine une autre croix du même genre, mais plus petite. Il abrégeait son sommeil à un degré qui tient vraiment du prodige; et le peu qu'il en prenait, il ne le prenait qu'assis par terre, ou le corps ramassé sur sa couche trop petite pour qu'il pût s'y étendre, et la tête souvent appuyée contre une pièce de bois qui faisait saillie dans le mur. Son abstinence n'était pas moins extraordinaire. Les trente dernières années de sa vie, il surmonta entièrement le plus insatiable de tous les besoins, la soif, en s'abstenant non-seulement de vin et d'eau, mais même de toute espèce de liquide. Un jour que son confesseur lui demandait comment il était venu à bout de maîtriser un besoin si impérieux de la nature, il répondit qu'il lui en avait coûté de terribles combats; que cependant la réflexion qu'il faisait sur les souffrances auxquelles les hommes se dévouent

volontairement pour des motifs qui n'en valent pas la peine, l'avait fait persévérer dans son dessein. Assurément, tout cela nous paraîtrait incroyable, si nous ne nous rappelions que saint Jean-Joseph de la Croix s'était chargé de l'instrument de la sainte Passion de Notre-Seigneur Jésus, et qu'il fut miraculeusement soutenu sous son poids. Si nous ne sommes pas doués d'un aussi grand courage, nous sommes tous capables du moins de souffrir bien plus qu'il ne nous est demandé pour gagner le ciel.

Les ravissements extatiques et les visions célestes étaient quelque chose d'habituel pour notre saint. Dans cet état, il était mort à tout ce qui se passait autour de lui : ne voyant, n'entendant et ne sentant plus rien, il restait immobile comme une statue de marbre ; et, à son réveil, son visage brillait comme un charbon ardent. Dans un état si analogue à celui des bienheureux, il participait de temps à autre à leur gloire. Ainsi, pendant qu'il était en prière, souvent sa tête paraissait environnée d'un cercle de lumière; et, pendant qu'il disait la messe, son visage rayonnait d'un éclat surnaturel. Il passait pour avoir déclaré, dans un moment de transport, que la sainte Vierge lui était apparue et qu'elle lui avait parlé. La nuit de Noël et dans d'autres circonstances encore, l'enfant Jésus descendait dans ses bras et y restait plusieurs heures de suite. Ses fréquents ravissements, dans lesquels il ne touchait plus la terre, mais restait suspendu en l'air, étaient parfaitement connus; plusieurs personnes qui assistaient à sa messe en furent témoins; la même chose arriva aussi d'une façon extraordinaire dans le cours d'une procession.

Dieu ne lui refusa pas non plus cette singulière prérogative dont il a quelquefois favorisé ses saints, d'être présents en plusieurs lieux à la fois, ou de passer avec la promptitude des esprits célestes d'un lieu à un autre. Il est rapporté que, dans un moment où il était resté grièvement malade dans sa cellule, une dame l'envoya chercher pour venir l'entendre à l'église. « Vous voyez », dit-il au commissionnaire, « dans quel état je suis : je ne « peux remuer ». Mais quand le serviteur vint rapporter cette réponse à sa maîtresse, qui, pendant son absence, avait conversé avec le saint, elle refusa de croire à ses paroles, jusqu'à ce qu'elle eût acquis la certitude que le saint était réellement dans la position qu'il disait. Francisco Viveros, qui était domestique d'une certaine duchesse, vint prier le saint de l'accompagner chez sa maîtresse, qui désirait le voir, et, le trouvant entièrement incapable de remuer, il se hâta d'aller faire part de cette circonstance à la duchesse, aux côtés du lit de laquelle il trouva le saint occupé à la consoler.

Il n'est rien au-dessus de l'étonnement dont il fut alors saisi, et il l'exprima d'une manière bien vive; mais le saint lui dit d'un air nullement embarrassé : « Que vous « êtes simple ; je suis passé tout près de vous, et vous ne « m'avez pas vu ! » De même aussi, madame Artémisia, mère de la marquise de Rugiano, se voyant saisie des horribles douleurs auxquelles elle était sujette, et n'ayant aucun moyen d'appeler le saint à son aide, laissa échapper cette plaintive exclamation : « O Père Jean-Joseph, « vous êtes éloigné de moi dans ma détresse, et je n'ai « personne qui me rende le service de vous faire venir « ici ». Elle parlait encore qu'il parut tout à coup et lui

dit avec l'air de bienveillance qui lui était habituel : « Ce « n'est rien, ce n'est rien ! » puis il la bénit, la guérit et disparut à l'instant.

Les secrets des cœurs n'avaient rien de caché pour lui. Ainsi, il fit part à un frère de son Ordre de la connaissance qu'il avait du désir qu'il entretenait secrètement d'aller dans les pays infidèles pour y souffrir le martyre. Une autre fois, ayant été introduit chez une dame qu'il n'avait jamais vue auparavant : « Ah ! voici », dit-il, « cette « dame qui a tant à souffrir de la mauvaise conduite de « son époux ! » Puis, s'adressant à elle, il lui dit : « Pour« quoi lui en donnez-vous l'occasion ? » et il se mit à lui reprocher ses torts sur ce point.

Maintenant, nous ajouterons quelques traits relatifs à la connaissance qu'il avait des événements éloignés et futurs. Il prédit le rétablissement d'une dame qui était abandonnée des médecins, et qui, en effet, revint à la santé. On recommandait à ses prières une religieuse qui était gravement malade : « Ne craignez point », dit-il, « elle ira bien » ; et il en arriva ainsi. Au contraire, il prédit la mort de plusieurs personnes qu'on ne soupçonnait pas si près du trépas. Ayant été appelé pour assister une religieuse qui était expirante, il aperçut à côté de son lit une jeune personne qui était sa nièce : « Vous « m'avez appelé ici », dit-il, « pour assister à la mort de « la tante dont la vie doit encore se prolonger, tandis que « c'est la nièce qui est sur le bord de l'éternité ». Peu après, en effet, la religieuse recouvra une santé parfaite, et la jeune personne fut emportée subitement par une attaque d'apoplexie.

Mais un exemple bien frappant de sa véracité prophé-

tique est ce qui arriva à trois jeunes gens auxquels il prédit leurs diverses destinées, dans sa propre maison d'Ischia, en 1694. Leurs noms étaient Gabriel, Antoine et Sabato; tous trois manifestaient le désir d'entrer dans l'Ordre de Saint-Pierre d'Alcantara. Quand le premier des trois lui ouvrit son dessein, notre saint s'écria plein de compassion : « Hélas ! mon fils, un Ordre religieux « n'est pas ta vocation : tu as une mine de potence ». Quand le second le consulta, il lui dit : « Tiens-toi sur « tes gardes, mon fils, car tu es menacé d'un grand péril ». Alors le troisième, qui n'était qu'un simple paysan, ayant entendu en partie ce qui s'était déjà passé, répondit aux questions que lui fit le saint relativement à ce qu'il désirait, en lui disant que, « ses parents étant morts, et ne « trouvant pas mieux, il désirait joindre sa destinée à « celle des deux autres qui se proposaient de se faire « moines. — Sabato », dit le saint, « priez la sainte « Vierge avec ferveur, faites souvent votre devoir, et « Dieu vous assistera ». Suivant cet avis, l'honnête paysan devint frère chez les Franciscains déchaussés, et se trouva souvent en rapport avec notre saint. Il mena une vie sainte, supporta avec un courage vraiment chrétien les souffrances horribles de sa dernière maladie, et mourut avec la réputation d'un grand serviteur de Dieu. Mais, avant sa mort, il eut occasion d'être témoin de l'accomplissement des deux autres prédictions de notre saint; car, passant un jour dans le voisinage de Pozzuoli, on lui indiqua un endroit sur les montagnes environnantes, où Antoine avait été tué et réduit en cendres par un coup de foudre, lorsqu'il était venu dans le voisinage pour se marier et s'établir. Par une coïncidence vraiment étrange,

il rencontra, vers le même temps, aux environs de l'île d'Ischia, le troisième dont le saint avait prédit la destinée, Gabriel Martin, armé et équipé comme un brigand. Il apprit de sa propre bouche qu'ayant commis un assassinat, il avait été condamné à être exécuté, mais qu'il s'était échappé de la prison dans un moment d'insurrection, où toutes les prisons avaient été ouvertes, et que maintenant il errait en fugitif dans une continuelle appréhension d'être poursuivi pour un autre homicide dont il était coupable.

Il reste à parler des miracles de notre saint, dont le nombre est incalculable. D'abord, il eut un empire souverain sur les malins esprits, qu'il chassa de plusieurs personnes. La partie du monastère de Sainte-Luce du Mont, appelée le Noviciat, était infestée de nuit par ces esprits méchants; mais notre saint les en délogea sans retour, en bénissant l'appartement. Chose étrange! après sa mort ils essayèrent d'y revenir, mais ils en furent repoussés par la simple invocation de son nom. Les éléments eux-mêmes lui obéissaient : la pluie cessait de tomber à son ordre, lorsqu'elle tombait assez fort pour l'obliger à chercher un abri. Une autre fois, faisant route avec un compagnon sous une pluie incessante, leurs vêtements se trouvèrent secs, lorsqu'ils furent arrivés à leur destination, comme s'ils eussent eu du soleil tout le long du voyage. Toute la nature lui était soumise et servait ses désirs. L'air lui rapporta sur ses ailes son bâton qu'il avait laissé derrière lui, et les plantes, comme nous l'avons vu, poussaient surnaturellement pour seconder les vues de sa charité. Quelquefois il opérait des miracles par une simple prière; souvent, en faisant le signe de la

croix, ou en se servant des reliques ou des saintes images, ou bien de l'huile des lampes qui brûlaient devant elles.

On ne cite pas moins de guérisons opérées par le contact des choses qui lui appartenaient, ou par celui de sa propre personne. Un manteau à son usage délivra un individu d'une folie furieuse qui était jugée incurable ; la manière dont s'opéra cette guérison est vraiment extraordinaire. La mère de ce malade tenant ce manteau étendu devant lui, il sauta d'une fenêtre fort élevée dans la rue, et, lorsqu'on s'attendait à le trouver mort et tout mutilé, on le releva plein de vie et revenu à son bon sens ; il resta dans cet état jusqu'au moment de sa mort. Avec un morceau de l'habit du saint, Casimir Avellon guérit sa femme, à Londres, d'une affection spasmodique aux épaules, contre laquelle on avait en vain jusque-là essayé de tous les remèdes. Un gentilhomme fut délivré d'une douleur aiguë à la tête par le simple contact de sa personne; il affermit les membres d'un enfant âgé de trois ans, et rendit la vue à un jeune homme devenu aveugle, en les touchant simplement de ses mains.

Ce fut ainsi, dans la pratique de toutes les vertus, et favorisé de grâces toutes privilégiées, que notre saint passa les jours de son pèlerinage, glorifiant Dieu, donnant l'aumône et faisant le bien, jusqu'au moment où il plut au Seigneur de mettre un terme à sa carrière terrestre, non sans lui avoir fait connaître d'avance le temps et les circonstances de sa mort. L'année où elle arriva, son neveu lui ayant écrit de Vienne qu'il retournerait chez lui au mois de mai, il lui répondit qu'alors il ne le trouverait plus en vie. Une semaine seulement avant son départ, s'entretenant avec son frère François, il lui dit :

« Jusqu'ici, je ne vous ai encore rien demandé, faites-moi « la charité de prier le Tout-Puissant pour moi, vendredi « prochain; vous entendez? vendredi prochain, souve- « nez-vous-en, n'oubliez pas ». Ce fut le jour même de sa mort. Deux jours avant sa dernière attaque mortelle, il dit à Vincent Laine, en l'abordant : « Nous ne nous « reverrons plus sur terre ». Or, le dernier jour de février, après avoir entendu la messe et reçu la communion avec une ferveur extraordinaire, il se retira dans sa chambre pour adresser à la foule qui se pressait autour de lui ses derniers avertissements paternels. Il continua sans interruption jusqu'à midi; et, à midi précis, se tournant vers le frère convers qui avait soin de lui, il lui dit : « Dans peu, un coup de tonnerre va me renverser « par terre; vous me relèverez, mais ce sera pour la der- « nière fois ». En effet, deux heures et demie après le coucher du soleil, une attaque d'apoplexie le renversa par terre; il était seul en ce moment-là; mais un frère convers étant entré peu après dans son appartement, le releva et le mit sur son lit. Pendant qu'il lui rendait ce service, le saint lui dit avec douceur : « Je vous recom- « mande cette image de la sainte Vierge » ; puis, avec un visage plein de joie et de sérénité, il se coucha les yeux penchés vers l'image de la sainte Vierge. D'abord, on se méprit sur la nature de son mal; on pensa que l'excès de la fatigue avait occasionné un évanouissement; mais, le lendemain, il se manifesta des symptômes alarmants, dont les progrès résistèrent à tous les remèdes. Les Pères théatins, dont il était tendrement aimé, ayant appris l'accident qui lui était arrivé, vinrent le visiter, apportant avec eux leur relique si renommée, le bâton de saint

Cajétan. Quand on lui en toucha la tête, il se passa un fait remarquable, que nous allons rapporter en citant les paroles mêmes du père Michel, par qui la relique en question fut appliquée sur la tête du malade : « En vertu », dit-il, « de l'amour réciproque qui existait entre le père « Jean-Joseph de la Croix et moi, et aussi de mon pro- « fond respect et de mes obligations particulières envers « lui, je n'eus pas plus tôt appris qu'il avait été visité « d'une attaque d'apoplexie et que l'on craignait pour sa « vie, que je lui portai le bâton de saint Cajétan. Comme « je lui en touchais la tête, il arriva un prodige qui n'a « point eu de pareil, avant ni depuis, quoique la relique « ait été continuellement et soit encore portée chez un « grand nombre de malades ». Voici le fait : « Lorsque « je fus entré dans la cellule du susdit serviteur de Dieu, « qui était mourant, et que je lui eus posé la susdite reli- « que sur la tête, le bâton, à l'instant même, fit certains « sauts et certains bonds correspondant à un son mélo- « dieux qui fut entendu de tous ceux qui étaient pré- « sents; et, malgré tous mes efforts, je ne pouvais l'em- « pêcher de remuer dans mes mains, à mon grand éton- « nement et à ma grande satisfaction, qui furent partagés « de tous ceux qui étaient avec moi témoins d'un prodige « si inoui. Au moment même où ce prodige s'accomplis- « sait, on vit le serviteur de Dieu lever lentement la main « et indiquer de l'index le ciel. Frappé d'étonnement de « ce qui se passait, et qui plus est, voyant que le saint, « par la violence de son mal, était hors de lui-même, je « me disposais à approcher une seconde fois de lui la « relique, lorsque le bâton se mit à sautiller comme la « première fois et que le son mélodieux se fit de nouveau

« entendre ; une seconde fois encore le serviteur de Dieu « leva la main et montra le ciel de l'index ; ce qui me fit « comprendre que saint Cajétan l'invitait au paradis. « Tout cela nous fut, à tous ceux qui étaient présents et à « moi, un grand sujet de consolation et une surabon- « dance de joie spirituelle ; et le bruit de ce grand mi- « racle venant à se répandre tout à coup dans tout le « monastère, on vit arriver auprès du malade une foule « de religieux et de personnes de distinction, qui joigni- « rent leurs voix pour me prier de lui appliquer encore « une fois la relique, afin qu'ils fussent aussi eux-mêmes « témoins de ce prodige. D'abord je restai indécis, pen- « sant que ce serait en quelque sorte tenter Dieu ; mais, « cédant à leur importunité, je me prêtai à leurs désirs, « me disant en moi-même : Peut-être Dieu veut-il encore « glorifier davantage son serviteur. Tirant donc la reli- « que de son enveloppe, tandis que tous ceux qui m'en- « vironnaient examinaient avec une pieuse curiosité quel « serait le sésultat, j'appliquai la relique sur le malade, « à deux reprises différentes, et à chaque fois se renou- « velèrent les sautillements et les sons dont j'ai parlé ; à « chaque fois aussi le serviteur de Dieu leva la main et « montra le ciel, comme les premières fois : ce qui me « confirma pleinement dans la persuasion que c'était une « invitation par laquelle saint Cajétan l'appelait au bon- « heur céleste, et à laquelle le saint répondait par ce « signe. C'est là un point digne d'une sérieuse attention, « lorsqu'on réfléchit que le serviteur de Dieu avait été « frappé d'apoplexie et qu'il était privé de sentiment ».

Voilà ce que nous apprend le P. Michel. Quoiqu'il parût ainsi, selon toutes les apparences, dépourvu de

sentiment pendant les cinq jours qu'il survécut, on ne peut douter que son âme ne fût entièrement livrée à des extases et à une contemplation profonde ; c'est, en effet, ce qu'indiquaient sa figure, ses lèvres et ses gestes, qui avaient l'expression de la plus tendre dévotion. Ses yeux, généralement fermés, s'ouvraient fréquemment pour se reposer sur la douce image de Notre-Dame, dont il avait un tableau en face de lui ; quelquefois aussi il les tournait vers son confesseur, comme pour demander l'absolution, ainsi qu'il avait été précédemment convenu entre eux. On apercevait aussi un serrement des yeux et une inclinaison de la tête, et on le vit se frapper la poitrine lorsque, pour la dernière fois, il reçut l'absolution sacramentelle des mains du supérieur. De même, quand son ami chéri, Innocent Valetta, se jetta à genoux au bord de son lit et lui épancha son âme, en se recommandant secrètement lui et sa famille aux prières du saint homme, et le conjurant de ne point les oublier lorsqu'il serait dans le Paradis, le serviteur de Dieu jeta sur lui un regard d'ineffable douceur et de bienveillance, lui serrant tendrement la main en signe qu'il promettait de faire ce qu'il désirait de lui. C'est alors qu'on lui donna l'Extrême-Onction, en présence de sa communauté et en outre de plusieurs personnages de distinction, ecclésiastiques et laïques, qui tous étaient à genoux autour du misérable grabat du saint expirant. Or, lorsque, suivant l'usage observé chez les religieux de Saint-Pierre d'Alcantara, le père gardien s'adressa à la communauté, pour déclarer à tous les religieux que leur frère mourant demandait, au nom de la charité, à être enseveli dans un pauvre habit, le serviteur de Dieu fit un signe

de tête pour marquer son assentiment, et toucha le vêtement de celui qui parlait. Alors, tous ceux qui étaient présents ne purent s'empêcher d'être vivement affectés, en voyant que l'habit que venait de choisir l'humble saint était le plus pauvre qu'il y eût, ayant été porté pendant soixante ans, et étant tellement rapiécé qu'il n'était plus possible d'en apercevoir la forme.

Enfin l'aurore ramena le jour, et l'on vit se lever ce soleil si désiré qui devait éclairer le passage de notre saint de cette vallée de larmes et de cette terre de douleurs à une vie meilleure : ce fut le vendredi, 5 mars, jour qui n'était point encore occupé dans le calendrier, comme s'il lui eût été réservé à dessein. Il avait passé la nuit précédente dans de continuels et fervents actes de contrition, de résignation, d'amour et de reconnaissance, à ce qu'on en put juger en le voyant se frapper fréquemment la poitrine, lever les mains au ciel et faire sur lui le signe de la croix. A une heure non avancée de ce dernier jour, s'adressant à un frère convers qui l'assistait comme s'il sortait d'une extase, il lui dit : « Je n'ai plus « que quelques moments à vivre ». Alors le frère convers court en toute hâte en prévenir le supérieur, qui, avec toute la communauté, qui était en ce moment au chœur, se rendit promptement à la cellule du mourant. On récita la recommandation de l'âme en versant des torrents de larmes ; et notre saint se tint si profondément recueilli pendant ce moment solennel, que, quand le frère Barthélemy, voyant qu'il avait deux fois fait des efforts pour se soulever, lui passa le bras sous la tête, le serviteur de Dieu agita sa main pour l'avertir de cesser, afin que son union avec Dieu ne fût point interrompue. Le père gar-

dien, s'apercevant qu'il était en agonie, lui donna la dernière absolution sacramentelle; le saint inclina la tête pour la recevoir et la releva aussitôt; puis il ouvrit les yeux pour la dernière fois, paraissant nager dans la joie et enivré de célestes délices, les fixa au moment même où ils se fermèrent, avec un regard d'ineffable tendresse, sur l'image de la sainte Vierge; et enfin, donnant à ses lèvres l'expression d'un doux sourire, sans autre mouvement et sans autre démonstration, il cessa de respirer.

Ainsi expira, sans effort et sans aucune répugnance même de la nature, Jean-Joseph de la Croix, le miroir de la vie religieuse, le père des pauvres, le consolateur des affligés et l'invincible héros chrétien. A peine eut-il rendu l'âme qu'il commença à se manifester à plusieurs dans un état glorieux. A l'heure même de son départ pour l'autre vie, Diégo Pignatelli, duc de Monte-Lione, qui se promenait alors dans son appartement, aperçut le Père Jean-Joseph de la Croix, qui lui parut en parfaite santé (quoiqu'il l'eût laissé malade à Naples peu de jours auparavant), et tout environné d'une lumière surnaturelle. Frappé d'étonnement à cette vue, le duc s'écria : « Quoi! « Père Jean-Joseph, êtes-vous donc si subitement réta-« bli? » A quoi le saint répondit : « Je suis bien et heu-« reux », puis il disparut. Le duc envoya alors à Naples, et apprit qu'il était mort à l'heure où il lui avait glorieuement apparu. Il se manifesta d'une manière plus remarquable encore à Innocent Valetta; car, se trouvant endormi au moment du décès de notre saint, il se sentit tirer par le bras, et s'entendit appeler à haute voix par son nom. S'éveillant alors, saisi d'une vive frayeur, il

aperçut un nuage de gloire, et, debout au milieu de ce nuage, un religieux de l'Ordre de Saint-Pierre d'Alcantara, avancé en âge, dont cependant il ne pouvait distinguer les traits à cause de la multitude de rayons de lumière qui s'en échappaient sans cesse et qui, par leur vif éclat, lui éblouissaient les yeux. Le religieux qui lui apparaissait ainsi lui ayant demandé s'il le connaissait, il répondit que non ; il lui dit alors : « Je suis l'âme « du Père Jean-Joseph de la Croix, délivré à l'instant « même des liens de la chair, et en route pour le paradis, « où je ne cesserai de prier pour toi et pour ta maison. Si « tu désires voir mon corps, tu le trouveras dans l'infir- « merie de Sainte-Luce-du-Mont ». A ces mots, il disparut avec le nuage, laissant celui qu'il avait favorisé de cette visite fondant en larmes et rempli d'une sainte joie. Il s'habille aussitôt en toute hâte et se rend à Sainte-Luce, où il trouve une foule nombreuse, qui lui annonce la mort du saint, et qu'il frappe d'étonnement par le récit de ce qu'il avait vu lui-même. Tombant alors sur le corps du saint, il exprime ses regrets par des torrents de larmes et s'en retourne inconsolable de cette perte : c'est ce qu'il a attesté lui-même trente ans après, lorsqu'il fut question de rédiger le procès pour sa béatification. De même, trois jours après, il apparut au Père Buono, religieux de sa propre communauté, lui enjoignant de dire au supérieur d'ordonner de réciter un *Gloria Patri* devant l'autel du Saint-Sacrement, pour rendre grâces à la très-sainte Trinité des faveurs qu'il en avait reçues. Un peu plus tard, madame Marie-Anne Boulei de Verme fut visitée par le saint, dont à ce moment elle désirait ardemment recevoir des secours spirituels. Le baron Bas-

sano, qu'une maladie mortelle retenait au lit, fut favorisé d'une vision semblable, et si bien guéri qu'il vécut encore plusieurs années; et quand il mourut, ce fut d'une maladie toute différente de celle dont il se trouvait alors affligé. Ayant donc envoyé chercher le Père Buono, il lui raconta comment le saint l'avait guéri, en lui recommandant de l'envoyer chercher, et de se conduire en tout d'après ses avis spirituels : ce qu'il accomplit fidèlement.

Outre ces faits, qui n'ont eu pour témoins que quelques personnes, il est une autre preuve plus publique de l'élévation de notre saint à la gloire éternelle. Son corps, qui, à raison de l'époque de sa mort et de la maladie qui l'avait causée, devait naturellement se roidir presque immédiatement, conserva toute sa flexibilité, et présenta un spectacle bien surprenant, lorsque, pour l'envelopper du suaire, on le mit sur son séant. Le visage était très-beau et fraîchement coloré, quoique pendant sa vie il fût d'un teint basané; et il y respirait une si douce paix, que le saint paraissait n'être qu'endormi. Il découlait de ses plaies un sang chaud et vermeil qui exhalait une suave odeur; beaucoup de personnes y trempaient leurs mouchoirs et les emportaient comme des reliques. Quand on transféra le corps de l'église dans la sacristie, il semblait moins être porté par les porteurs que les porter eux-mêmes.

La nouvelle de la mort du saint ne se fut pas plus tôt répandue dans Naples, qu'on se porta en foule où était le corps pour le voir; et, pour obvier à toute violence indiscrète, on jugea convenable d'aposter des gardes tout autour. Ce fut en vain : le peuple franchit tous les obsta-

cles, et, en peu d'instants, il ne resta plus aucune trace du vêtement dont il était enveloppé; on s'en saisit avec avidité comme d'une relique de grand prix. La bière fut déchirée par morceaux aussi bien que le voile qui la couvrait, et trois fois il fallut rentrer le corps à la sacristie pour le vêtir décemment. On apportait des croix et des rosaires pour les faire toucher à sa personne sacrée; indigènes et étrangers, tous se pressaient en foule pour lui baiser les pieds.

Avant même que le corps eût reçu les honneurs de la sépulture, le ciel glorifia par des miracles les restes sacrés de notre saint. Le frère Michel de San-Pasquale, en voulant résister à la curiosité et à la dévotion indiscrète de la foule, reçut une blessure à la tête, ayant été atteint de la pointe d'une hallebarde. Le sang, qui en coulait abondamment, fut étanché en y appliquant un morceau de l'habit du saint. Mais le plus éclatant fut le miracle opéré en faveur de Charles Carafalo. Pendant les funérailles auxquelles il assistait, il se recommanda au saint dans un moment de ferveur, lui promettant que, s'il guérissait de l'épilepsie dont il était attaqué depuis vingt-cinq ans, il publierait ce miracle dans tout l'univers. Le mal le quitta à l'instant même. Mais la suite fut encore plus extraordinaire ; car ayant, par une coupable ingratitude, négligé de remplir son engagement, il éprouva une rechute au bout d'un an : ce qui le porta à aller se jeter aux pieds du saint ; il implora son pardon, répara sa faute et guérit de nouveau.

Des hyacinthes jetées sur le corps du saint guérirent la fille de Girolamo Politi d'une violente inflammation dans l'œil ; et, sans parler d'une multitude innombrable

de faits de ce genre, deux petites parcelles de ses habits guérirent Anne di Matia et Paschal Christiano : la première, d'un violent point de côté, qui avait jusque-là résisté à tous les remèdes ; et l'autre, d'affreuses coliques qui ne l'avaient pas quitté depuis six ans et le tenaient dans une continuelle agonie. Ces faveurs excitèrent à tel point l'ardeur et la piété du peuple, que tous les efforts pour mettre le corps à l'abri d'un zèle indiscret furent inutiles ; et les supérieurs crurent prudent d'accélérer l'inhumation. C'est pourquoi, malgré la résolution prise précédemment de laisser ces précieux restes exposés pendant trois jours à la vénération publique, le lendemain, de grand matin, avant que la foule pût entrer dans l'église, on célébra les funérailles, et le corps fut pieusement déposé dans la tombe. Rien ne saurait peindre le désappointement du peuple au moment où s'ouvrirent les portes de l'église ; la violence à laquelle il se porta est au-dessus de tout ce qu'on peut dire : il se précipita en foule sur la pierre qui recouvrait les précieux restes du saint, la baisant et l'arrosant de ses larmes. Marguerite di Fraja obtint, en cette occasion, la guérison de son neveu, qui était mourant à la suite de blessures qu'il avait reçues dans une chute ; et le même jour Vincenza Aldava fut guérie d'une contraction du genou, qui la rendait incapable de marcher, en s'asseyant simplement sur la chaise qui avait appartenu à notre saint, et récitant l'*Ave Maria* en l'honneur de Notre-Dame.

De même, après son inhumation, des miracles sans nombre attestèrent les vertus et la gloire de notre saint. Les fièvres, des spasmes, des attaques d'apoplexie et d'épilepsie, et différentes maladies jugées incurables, furent

guéries avec ses reliques. Ces prodiges déterminèrent le pape Pie VI à l'inscrire au catalogue des bienheureux, le 15 mai 1789. Pie VII reconnut, le 27 avril 1818, l'authenticité de deux nouveaux miracles. Léon XII donna, le 29 septembre 1824, un décret par lequel il décidait qu'on pouvait, en toute assurance, procéder à sa canonisation, et Grégoire XVI en fit la cérémonie solennelle le 26 mai 1839.

Sa vie a été écrite en Italien par le Père Diodato, et imprimée à Naples, en 1794. Celle que nous donnons ici est tirée des œuvres du cardinal Wiseman, tom. XVI des *Démonstrations évangéliques* de M. Migne.

LE PÈRE LAMBERT DIRIX

PREMIER PROVINCIAL DE LA PROVINCE DE SAINT-JOSEPH, EN BELGIQUE.

1843. — Pape : Grégoire XVI. — Roi de France : Louis Philippe.

SOMMAIRE : Sa piété et son amour pour l'étude. — Son aptitude pour l'enseignement. — Il est ordonné prêtre et est nommé professeur de philosophie. — Sa prédilection pour les faibles. — Il entre chez les Récollets. — Il est élu gardien. — Il obtient du Pape l'érection de la Province de Belgique. — Sa mort exemplaire.

Le Père Lambert Dirix naquit le 30 novembre 1808, à Montenaken, village voisin de Saint-Trond. Ses parents l'élevèrent dans la crainte de Dieu et furent aidés dans leur tâche par son extrême docilité. Il n'avait que huit ans lorsque son oncle, curé de Montenaken, ayant remarqué en lui une aptitude toute particulière à l'enseignement, le chargea, sous sa direction, de faire le

catéchisme aux enfants de sa paroisse. Le succès dépassa toutes les espérances, et dès lors on pressentit que Dieu ferait en lui de grandes choses. Quelques années plus tard, ses parents l'envoyèrent faire ses études au collége de Saint-Trond, et il s'y distingua dans toutes ses classes. Sa piété se fortifiait en même temps que son savoir. Il retranchait habituellement une partie notable de son sommeil pour vaquer à la prière, et fuyait avec une sorte de scrupule toutes les occasions de dissipation qui l'entouraient. On a dit qu'il ne connaissait dans Saint-Trond que deux rues, celle du collége et celle de l'église des Frères Mineurs. Ses condisciples le vénéraient déjà comme un saint, mais il avait surtout gagné leurs cœurs par son humilité, et par la bonté avec laquelle il se mettait à la disposition des camarades plus faibles dans leurs études et qui avaient besoin de son aide.

Ses premières études terminées, il entra en 1825 au séminaire épiscopal de Liége pour y faire sa philosophie, et à la fin de l'année il obtint le premier rang. Ce fut pour lui une occasion de prouver sa grande modestie. Depuis la mort de ses parents il demeurait à Landen, chez son oncle, doyen de l'endroit. Les habitants de Landen avaient préparé une brillante réception pour le jeune lauréat. Mais il fit tout ce qu'il put pour se soustraire à ces démonstrations. Après avoir, pourrait-on dire, subi les premières félicitations, il alla se réfugier dans une église, où il demanda pardon à Dieu de son triomphe comme on l'aurait fait d'une faute.

Forcé comme tant d'autres, par les décrets de juin 1825, d'abandonner le séminaire, il revint chez son oncle et y resta jusqu'en 1830. Son zèle lui suggéra les moyens de

mettre à profit ce temps d'épreuve. Il fit à Landen ce qu'il avait fait à Montenaken : il instruisit les enfants. En même temps il s'occupa de théologie, en attendant de pouvoir s'y perfectionner sous la direction de ses anciens maîtres. Enfin une époque plus heureuse arriva, et la liberté fut rendue à l'Eglise. Dès que Monseigneur de Bommel, évêque de Liége, eut ouvert son séminaire, le jeune Dirix y rentra pour y terminer ses études théologiques et s'y préparer aux ordres sacrés. Là encore il se fit remarquer par ses succès, en même temps que par son obéissance et ses vertus.

Le 17 décembre 1831, il fut ordonné prêtre par Monseigneur l'évêque de Liége, qui, plus à même que personne d'apprécier ses rares qualités, le nomma dès ce jour professeur de philosophie au séminaire de Rolduc.

Ce fut alors que ses talents et ses vertus brillèrent de tout leur éclat. Une bonté vraiment paternelle envers la jeunesse confiée à ses soins, un zèle inépuisable qui l'empêchait trop souvent de consulter ses forces, une tendre compassion pour les imperfections du jeune âge, une simplicité qui le portait à se mettre toujours au niveau des plus petits, telles étaient entre autres les qualités qui lui attiraient l'affection de ses disciples, tout en lui assurant sur eux une grande autorité. Et jamais il n'usa de cet ascendant que pour leur faire aimer la vertu et l'étude. Son plus grand plaisir était de partager leurs jeux. On pouvait dire de lui bien véritablement qu'il se faisait tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Il avait une prédilection marquée pour cette parole du Sauveur : *Sinite parvulos venire ad me* : laissez venir à moi les petits enfants. Les simples, les faibles, les natu-

res les moins aimables étaient l'objet de ses soins particuliers. Avec ses collègues il était d'une douce gaîté, d'une extrême modestie; son affection pour eux était sans bornes; en un mot il était à la fois le modèle et l'ami de chacun.

Pourtant, Dieu destinait son serviteur à de plus grands mérites encore. Dès sa jeunesse il avait senti un attrait particulier pour la vie monastique et surtout pour l'ordre des Mineurs. Son séjour à Rolduc fortifia singulièrement cette disposition. Après s'être assuré que c'était bien par cette voie que Dieu voulait le conduire, et après avoir obtenu l'assentiment de son évêque, il demanda à entrer chez les Récollets de Saint-Trond.

Admis au nombre des novices, le 26 avril 1835, il donna l'exemple des plus grandes perfections. Il inspira tant de confiance à ses supérieurs que, dès son noviciat, ils le chargèrent d'expliquer la théologie à ses confrères. Les vieux moines, qu'il vénérait comme ses pères, et dont il s'était veritablement fait le serviteur, l'aimaient de leur côté, comme leur enfant; et les jeunes, attirés et charmés par ses vertus extraordinaires, l'honoraient et l'imitaient comme un saint. Malgré sa jeunesse, et, bien que cherchant toujours à s'éclipser, il était pourtant devenu le guide et la lumière de tous.

Sa piété apparaissait surtout lorsqu'il célébrait le saint sacrifice de la messe. On vit souvent de pieuses larmes couler le long de ses joues lorsqu'il élevait la sainte hostie et le calice. Pour ses méditations il ne se servait que de l'Imitation de Jésus-Christ; il la savait tout entière par cœur. Son extrême dévotion pour la très-sainte Vierge lui fit introduire dans l'église des Mineurs de

Saint-Trond, tandis qu'il était gardien, le bel usage encore aujourd'hui conservé de réciter le rosaire dans la soirée. Il ne pouvait parler du perfide Judas sans répandre des larmes : « Le Sauveur », disait-il souvent, « n'avait que douze Apôtres, et il y eut un traître parmi « eux ! Quelle leçon pour nous tous ! »

Le 7 mai 1839 il fut chargé de la direction des novices. Il sut leur communiquer à tous le zèle dont il était lui-même dévoré, l'amour et l'esprit de la règle de Saint-François, qu'il puisait dans ses lectures et ses prières continuelles, les vues élevées qui le dirigeaient en toute chose, et enfin cette tendre piété pour la très-sainte Vierge qui caractérise toute sa conduite.

Le Père Dirix aurait bien voulu se soustraire entièrement aux yeux du monde ; mais Dieu en disposa autrement : les vertus, les lumières du saint homme attiraient auprès de lui les personnes les plus instruites. On venait le consulter, et devant ses réponses s'évanouissaient les doutes ou les erreurs d'un faux savoir. Aussi l'appelait-on partout *le bon Père Dirix.*

Le 11 avril il fut nommé gardien du monastère de Saint-Trond. Dès lors il résolut de consacrer ses forces et sa vie entière au succès d'une entreprise à laquelle il songeait déjà depuis longtemps. Convaincu qu'il importait au bien-être de son ordre que les couvents belges fussent séparés des missions hollandaises, il travailla sans relâche à obtenir cette faveur du Saint-Siége. Ceux qui l'ont le mieux connu savent combien ses intentions furent droites et pures. Du reste, Rome lui rendit justice de la manière la plus éclatante. Mais il eut des préventions à vaincre, et par conséquent des épreuves à subir.

Il s'oublia toujours lui-même, et ne considéra jamais les personnes, mais seulement le but où il était juste d'arriver. Il n'en désespéra jamais, persuadé que c'était la cause même de Dieu. « J'ai encore besoin de trois ans « d'existence », dit-il, quand il fut nommé gardien ; « après quoi je n'ai plus rien à faire en ce monde ». Dieu l'exauça. Le 12 mai 1843, le souverain Pontife Grégoire XVI décréta la séparation du cloître des Mineurs de Saint-Trond, d'avec la province de Basse-Allemagne, et réunit tous les Récollets de Belgique en une nouvelle province de Saint-Joseph, dont le Père Dirix fut nommé, par lettres apostoliques, premier ministre provincial [1].

L'œuvre de sa vie était terminée : tous ses vœux étaient comblés. Dieu ne tarda pas à le rappeler à lui. Sa santé, toujours chancelante depuis dix ans, était maintenant tout à fait compromise : les indices de son affaiblissement étaient si nombreux et si clairs qu'il ne put méconnaître sa fin prochaine. Quelques mois avant sa mort il disait dans une lettre : « Cette fois-ci tout espoir « de guérison est impossible : je m'en vais. Je ne regrette « nullement cette vie agonisante que je traîne depuis « tant d'années sur la terre. Je me hâte d'employer les « jours qui me restent à consolider notre petite pro« vince ».

Quoique ses religieux fussent encore en petit nombre, et que la province ne comptât que trois couvents, il avait toutefois la plus grande confiance en l'avenir : le résultat justifia ses espérances quelques années plus tard.

Ses derniers moments furent dignes d'une si belle vie.

[1] Il est bon de remarquer que ce nouvel état de choses avait été ardemment désiré, et même continuellement réclamé par les évêques de Belgique.

Son courage au milieu des souffrances relevait celui de ses frères, qui l'assistaient le cœur plein de tristesse. Le calme de son âme se traduisait sur tout son visage. Sur sa demande son confesseur venait trois fois par jour pour lui faire une lecture : c'était le matin un chapitre de l'Imitation, à midi un psaume, et le soir une partie de la Passion, dans l'évangile de saint Jean. Quelques jours avant de mourir il pria son confesseur de lui lire le psaume XXI[e], sorte de prière que le psalmiste adresse à Dieu le Père en la personne de Jésus sur la croix. Quand le psaume, qui est très-long, fut terminé, le confesseur ajouta, comme pour l'en avertir, la doxologie ordinaire : *Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto.* Le malade, plein d'enthousiasme, entonna ces paroles avec lui. Puis, comme entièrement absorbé dans la contemplation céleste, il s'écria : « O mon Père, voici le grand mystère « que j'ai dû seulement croire jusqu'ici, et que j'espère « bientôt voir dans le ciel ! » Alors il pleura de joie, et tous les assistants versèrent des larmes d'attendrissement.

Son affection pour ses subordonnés éclata surtout dans ses derniers moments. Suivant l'usage de l'ordre, il restait toujours pendant la nuit deux religieux pour le garder. Le soir il leur disait : « Allez donc dormir dans « la chambre à côté, mes bons frères; je saurai bien « veiller et vous appeler si j'ai besoin de vous ».

Il désirait la mort, non par impatience, mais pour être plus tôt réuni à son Dieu. Et malgré sa grande humilité, il avoua qu'il mourait sans frayeur, parce que, depuis son entrée au cloître, il n'avait jamais fait aucune action qui ne fût pour Dieu.

Il avait droit de tenir ce langage, puisque son confes-

seur, auquel il fit, peu de temps avant de mourir, une confession générale, déclara que Dirix n'avait jamais commis durant sa vie un seul péché mortel, mais qu'il avait conservé l'innocence du baptême.

Il mourut le 5 mars 1843, jour de saint Jean-Joseph de la Croix. Il avait pour ce saint une dévotion particulière depuis que Grégoire XVI l'avait canonisé; et ils ont d'ailleurs entre eux de grands traits de conformité.

Après sa mort, chacun voulut avoir quelque objet qui eût été à son usage. Deux des religieux qui gardèrent son corps, exposé dans la sacristie, faisaient toucher continuellement à ses mains des chapelets ou des médailles.

Le 8 mars le service funèbre et l'enterrement furent célébrés par Mgr Corselis, prélat du palais pontifical et visiteur apostolique des Réguliers en Belgique, assisté de Mgr Neven, camérier du pape et vicaire général de l'évêché de Liége. Un grand nombre de prêtres et de religieux de différents ordres assistèrent à cette cérémonie. A la fin de la messe toutes les confréries de la ville vinrent se ranger devant l'église pour accompagner le corps au cimetière de Schurhoven : on eût dit une pompe triomphale plutôt qu'un cortége funèbre.

(KERSTEN, *et les archives du couvent de Saint-Trond.*)

PAUL TOUILIER, ANDRÉ CERNIEL

ET AUTRES MARTYRS, EN FRANCE.

1571. — Pape : Saint Pie V. — Roi de France : Charles IX.

Lorsque les Huguenots s'emparèrent en 1571, le 5 mars, de la ville de Château-Vilain, sur les confins de la Bourgogne et de la Champagne, le Père Paul Touilier, gardien du monastère de Tanlay, prédicateur remarquable, qui était venu à Château-Vilain avec son confrère Toussaint Fortin, tomba entre les mains des hérétiques, qui lui firent souffrir plusieurs tourments, et le pendirent à un gibet comme catholique.

Ils pillèrent le couvent, et les moines se réfugièrent dans les maisons de la ville ; mais le gardien, qui était malade, ne put se cacher que dans le grenier du couvent. Les Huguenots allèrent l'y prendre, le mirent en prison, lui arrachèrent les cheveux, et renouvelant la conduite des Juifs à l'égard du Sauveur, le souffletèrent et lui crachèrent au visage. Le vénérable Père souffrit tout avec patience, en même temps qu'il apercevait l'église du monastère qui devenait la proie des flammes.

Le lendemain ils le dépouillèrent de ses habits, et après divers supplices lui écrasèrent avec des pierres les doigts des pieds et des mains. Au milieu de tant de souffrances, il s'écriait seulement : « O Jésus ! mon doux Jésus ! » Non contents de ces cruautés, les hérétiques le chassèrent à coups de pierre hors de la ville, et l'enfermèrent dans

un puits jusqu'aux épaules ; ensuite, comme s'ils jouaient aux quilles, il visaient sa tête avec des boules. On ne l'entendait toujours proférer que le saint nom du Sauveur, en qui il avait placé toute son espérance. Le soir, les hérétiques s'en allèrent, pensant qu'il mourrait dans la nuit, mais comme ils le trouvèrent encore vivant le lendemain matin, un de ces misérables le tua d'un coup d'arme à feu dans la tête.

C'est ainsi que ce ferme confesseur de la foi reçut la couronne du martyre. Son corps resta enfoui dans cet endroit pendant plusieurs années. Mais les Huguenots ayant ensuite abandonné la ville, le clergé et les autres habitants l'ensevelirent dans l'église des Mineurs avec de grands honneurs. Le nom de ce martyr nous est inconnu, mais il est inscrit au livre de vie.

Le même jour, dans le même cloître, les hérétiques s'étaient emparés aussi du Père André Cerniel, et l'avaient suspendu dans la galerie du couvent à un crochet de fer. Il invoqua le saint nom de Jésus, et la corde ayant cassé, le Père André tomba à terre. Mais comme il était solidement attaché, il ne put se dégager et fut repris par ces furieux. Ils le suspendirent alors dans une cheminée, où ils mirent sur le feu de la paille mouillée, afin de l'étouffer par la fumée. Quand ils furent partis, un catholique vint pour le délivrer, mais il n'eut pas le temps de le débarrasser entièrement : les Huguenots arrivèrent, le saisirent encore une fois, et quand il fut revenu à lui, ils le forcèrent toute la nuit à battre du blé dans une grange, lui donnant des coups de bâton lorsque par lassitude il ne pouvait plus travailler. Le matin ces scélérats tombèrent eux-mêmes de sommeil. André s'étant mis alors à

prier, demanda au Seigneur de le soustraire à ses ennemis, comme autrefois saint Pierre dans la prison, Daniel dans la fosse aux lions, et les jeunes gens dans la fournaise. A peine avait-il terminé sa prière, que les cordes se détachèrent de ses pieds, et il fut, par une main invisible, conduit hors de la ville. En revenant à lui, se trouvant ainsi miraculeusement sauvé, il chanta dans sa reconnaissance le cantique de louanges : *Te Deum laudamus.*

Les hérétiques eux-mêmes regardèrent ce fait comme un grand miracle, et ne furent plus ensuite aussi cruels envers les catholiques ; quant à ces derniers, leur fermeté n'en devint que plus inébranlable.

(BARREZZO.)

HELÈNE DE LA CROIX

CLARISSE.

1570. — Pape : Saint Pie V. — Roi de France : Charles IX.

Peu de temps après la fondation du couvent des Clarisses à Evora (Portugal), en 1570, sœur Hélène de la Croix, née à Viana, en fut nommée abbesse, dignité qu'elle remplit jusqu'à trois fois. Pleine de compassion pour les malades, elle était d'une patience exemplaire dans les souffrances qu'elle avait à endurer elle-même. Elle observait strictement la règle de son cloître, et exhortait les autres à la même exactitude, sans acception de personnes. Pendant qu'elle était abbesse pour la troisième fois,

elle se trouva un jour fort à court d'aumônes. Elle se mit à prier, et trouva ensuite multipliées par miracle toutes les choses dont elle avait besoin. Une autre fois, plusieurs religieuses se trouvant malades, le bon ordre du couvent s'en ressentait : elle ordonna à la maladie de quitter les sœurs et, en effet, elles revinrent immédiatement à la santé.

Hélène de la Croix mourut saintement le 5 mars, dans un âge très-avancé, tandis qu'elle se faisait lire l'évangile du Jeudi saint : *Ante diem festum Paschæ.*

Ce couvent, occupé par des personnes de haute noblesse, observait la réforme austère de sainte Colette. Il fut souvent protégé miraculeusement contre l'incendie, la foudre et autres fléaux.

(Cardoso.)

JULIENNE DE LA CROIX

CLARISSE.

1599. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Noblesse de sa famille. — Le bienheureux Salvador de Horta prédit, avant sa naissance, qu'elle fera honneur à l'ordre de sainte Claire. — Sa dévotion pour Jésus, dès sa plus tendre enfance. — Elle demande l'habit à sainte Claire, qu le lui promet. — Elle se substitue à sa jeune sœur, et entre au couvent, malgré les réclamations de ses parents. — Son noviciat exemplaire. — Sa jeune sœur Angèle entre au même couvent, d'où elles sont l'une et l'autre envoyées à Madrid. — Elle meurt le même jour et à la même heure que Notre-Seigneur.

Pédro Fernandez Manrique, comte d'Osorno (Espagne), et Maria de Velasco, après avoir longtemps vécu sans postérité, demandèrent les prières de plusieures saintes personnes, entre autres du bienheureux Salvador de Horta,

frère lai de l'Ordre séraphique. Ce saint homme leur prédit que Dieu bénirait leur union en leur accordant plusieurs enfants, et que le premier serait une fille qui ferait grand honneur à l'Ordre de Sainte-Claire. Dans le courant de l'année naquit cette heureuse fille. Sa tante, Julienne d'Aragon, duchesse de Frias, l'adopta pour fille et pour héritière, l'appela de son nom Julienne, et avec le consentement des parents l'éleva près d'elle dans son palais.

Dès ses premières années Julienne méprisa les vanités du monde. Elle aimait extrêmement une charmante statue de l'enfant Jésus, que sa tante avait dans son oratoire, et c'était toujours devant cette statue que la petite fille faisait ses prières. Une nuit, (elle n'avait encore que quatre ans), saint Jean l'Evangéliste lui apparut en songe, et lui montra l'enfant Jésus en lui disant : « Tu « vois, Julienne, cet enfant sera ton époux ». Quand la vision eut disparu, la petite fille se réveilla et s'écria tout en pleurs : « Ah ! mon époux ! mon époux ! » Pour la calmer on lui apporta la jolie statue, mais elle dit : « Ce n'est pas cet enfant-là que j'ai vu ; l'autre était bien « plus beau ! » Le confesseur de la duchesse, homme saint et éclairé, dit en apprenant cela que Julienne mourrait bientôt ou qu'elle serait religieuse. La vision resta tellement empreinte dans l'esprit de Julienne, qu'elle n'appelait jamais l'enfant Jésus autrement que son époux.

Une fois elle donnait l'aumône à un pauvre à la porte du palais. Cet homme la regarda d'une manière singulière, de sorte que Julienne lui en demanda la raison. Il répliqua : « Si vous me dites à quoi vous pensez dans ce « moment-ci, je vous répondrai ». — « Je songeais ». re-

prit-elle, « à vous demander un *Ave Maria*, pour que « Dieu donne encore des enfants à mes parents, et pour « que j'obtienne d'eux la permission d'entrer au cou- « vent ». — Le vieillard lui dit alors : « Vos parents au- « ront d'autres enfants, et vous serez religieuse ». Et en prononçant cette parole il disparut à ses yeux.

Elle était encore enfant qu'elle faisait son séjour favori d'un couvent de Clarisses de la réforme de Sainte-Colette, récemment fondé par la duchesse de Frias. La première abbesse de ce couvent, Françoise de Jésus, fille du duc de Gandia, était aussi sa tante. Un jour que Julienne se trouvait dans le chœur avec cette abbesse, elle lui demanda l'habit. L'abbesse lui répondit : « Va le demander « à sainte Claire » ; et elle lui indiqua la statue de la sainte. Julienne courut s'y prosterner et implora les mains jointes la grâce de mériter et d'obtenir l'habit, et l'on rapporte que la statue, quoique de bois ou de pierre, inclina la tête et dit fort nettement : « Oui, je le veux « bien, tu auras l'habit ». Et l'enfant pleine de joie courut rapporter à sa tante la réponse de sainte Claire.

Quelque temps après sa mère amenait au couvent sa plus jeune fille, âgée seulement de trois ans, pour la faire élever en vue de l'état religieux. Lorsque les sœurs, suivant la coutume, allèrent processionnellement chercher l'enfant pour lui donner ensuite la croix à baiser, Julienne repoussa sa jeune sœur, et embrassa la croix en sa place. A la vue de cette ardeur les religieuses l'emmenaient dans le chœur ; mais la comtesse et ses amies firent observer que c'était Angèle qu'elles présentaient, e non pas Julienne. Alors cette dernière, se jetant à genoux devant l'image de sainte Claire, cria que la sainte lui

avait promis l'habit, et que c'était le moment de tenir sa promesse. L'abbesse, indécise entre les réclamations de la mère et les supplications de la fille, dit qu'elle n'avait pas pour le moment d'habit qui pût lui aller. Mais Julienne demanda celui qui revêtait la statue, soutenant qu'on lui avait promis celui-là. Elle fit si bien qu'on ôta l'habit de la statue ; on le lui mit, et à la surprise générale, il lui alla parfaitement bien, quoiqu'elle n'eût que neuf ans, et que la statue fût très-grande.

Elle revêtit avec l'habit les vertus de la sainte Mère. Elle désira être appelée sœur Julienne de la sainte Croix. Elle envoya en souvenir à sa mère les tresses de ses cheveux, disant qu'elle n'avait pas autre chose à lui donner.

Lorsque le comte apprit ce qui était arrivé, il réclama devant les tribunaux. Il demanda que l'on conduisît sa fille dans un endroit libre, où elle pût réfléchir sur sa vocation, car il alléguait que les religieuses l'avaient attirée dans leur couvent. Alors on l'emmena entre les deux portes du cloître, et là, en présence de ses parents, elle déclara que Dieu seul avait opéré cette vocation. Le général de l'ordre de Saint-Benoît, qui se trouvait là, fit observer au père et à la mère qu'ils devaient remercier Dieu de ce qu'il avait choisi parmi leurs filles, non pas celle qu'il leur plaisait de lui offrir, mais celle qu'il lui plaisait d'avoir.

Dieu ne tarda pas à faire connaître quelle serait la sainteté de cette jeune fille. Une sœur, étant à l'agonie, dit aux autres religieuses : « Réjouissez-vous avec moi ; « car j'aperçois sœur Julienne bien enveloppée sous le « manteau de sainte Claire ». L'abbesse, Marie de l'Immaculée Conception, pendant sa dernière maladie, vit un

trône fort élevé et tout resplendissant, que Dieu avait préparé pour Julienne.

Pendant son noviciat on voyait bien déjà que la main de Dieu la conduisait. Lorsque dans des circonstances pénibles elle sentait les luttes de la nature, elle s'encourageait en disant : « Sœur Julienne, si tu ne veux pas « agir ainsi, tu ne peux pas être religieuse » ; et avec cette parole elle aplanissait les difficultés.

L'abbesse voulait changer la maîtresse des novices, qui était un peu dure à l'égard de Julienne. Dès que celle-ci connut son intention, elle alla se jeter à ses genoux, la suppliant de laisser à la maîtresse ses fonctions ; « car », ajouta-t-elle, « elle m'aide beaucoup à la perfection ».

Elle pratiquait chaque vertu avec tant de zèle qu'on eût dit qu'elle ne s'exerçait qu'à celle-là seule. Elle était infatigable dans le service des autres sœurs, et se plaisait aux travaux les plus rebutants, persuadée qu'on est d'autant plus agréable à Dieu que l'on triomphe mieux de sa propre nature.

Elle eut la consolation de voir entrer au même couvent sa jeune sœur Angèle. Puis, à la demande de Jeanne, princesse de Portugal, elles furent envoyées ensemble au couvent de Madrid. Elle ne quitta pas sans regret le cloître qu'elle habitait depuis quatorze ans, mais elle courba la tête par esprit d'obéissance sans témoigner le moindre déplaisir.

Dans son nouveau couvent Julienne fut comme un arbre fertile planté dans une bonne terre. Son grand plaisir était de lire la vie des saints ; elle y remarquait tout ce qui pouvait servir à son progrès spirituel. Veillant, priant et méditant sans cesse, elle répétait souvent

ces mots de saint Augustin : « Seigneur, brûlez et coupez « ici-bas, et ne m'épargnez point, afin de m'épargner « dans l'éternité ».

Lors de sa dernière maladie, elle déclara aussitôt que les portes de l'éternité allaient s'ouvrir pour elle. Elle reçut le saint sacrement et lut d'ardentes prières qu'elle avait composées d'avance pour ce moment suprême. Puis elle tomba dans un sommeil léthargique, pendant lequel elle répondait néanmoins aux versets des psaumes qu'on lui lisait. A la grande surprise des médecins elle demeura trois jours dans cet état : il sembla que Dieu voulût exaucer le désir qu'elle avait formé de mourir un vendredi ; car le premier vendredi du mois de mars 1599, à trois heures de l'après-midi, elle remit doucement son âme entre les mains de Jésus, qui mourut pour nous sur la croix précisément à la même heure.

Elle était âgée de quarante-deux ans, dont elle avait passé trente-trois dans l'ordre de Sainte-Claire. Après sa mort elle parut beaucoup plus belle que pendant sa vie, et toutes les religieuses louèrent Dieu, qui opérait cette merveille en faveur de sa fiancée.

(Carillo.)

LE FRÈRE JÉRÉMIE DE VALACHIE

1625. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Sa naissance, sa jeunesse, son entrée dans l'ordre des capucins : — soins qu'il prend d'un malade ; son ange gardien ; apparition, et autres dons ; sa mort.

Jérémie naquit vers 1554, à Zazo en Valachie, de parents pieux qui lui donnèrent au baptême le nom de Jean. Dès sa jeunesse il montra un grand zèle pour la religion, et lorsqu'il gardait les troupeaux de son père, il réprimandait ses compagnons lorsque ceux-ci commettaient quelque faute.

Devenu grand, il partit pour l'Italie, afin de se soustraire aux dangers de l'hétérodoxie, qui dominait dans son pays. Arrivé à Bari, il se mit au service d'un bourgeois considérable, ce qui ne lui fit négliger en rien ses prières et ses méditations.

Il était un jour dans une église de Capucins, et, songeant à la rémunération qui lui reviendrait ici-bas à la fin de ses services, il entendit une voix intérieure lu-dire : « Si tu en faisais pour Dieu autant que pour le « service d'un homme, tu pourrais devenir un saint ».

Déterminé par ce fait il quitta son maître et se rendit à Naples. Là, dans une église de Capucins, il supplia le Seigneur de lui faire connaître sa vocation. La réponse fut celle-ci : « Reste où tu es ». Il demanda aussitôt à être admis dans l'ordre. On le lui accorda, et vers l'année 1578, il recevait l'habit de saint François dans le moi

nastère des Capucins de Saint-Eusèbe, autrement dit de Saint-Ephrem.

Il s'y distingua surtout par la simplicité de cœur et l'assiduité de la prière. Il se plaisait aux services les plus humbles et se sacrifiait à tout le monde.

Dans l'autre couvent de Capucins qui se trouve également à Naples, et qui s'appelle le couvent de l'Immaculée-Conception, il y avait alors un frère lai espagnol, nommé Martin, dont le corps était couvert d'abcès et de tumeurs. Il s'en exhalait une mauvaise odeur qui rebutait tous les frères. Jérémie prit soin de lui, et il enlevait avec patience tous les vers qui sortaient des plaies du malade. Cependant, après une longue assiduité, le Seigneur permit que la tâche parût lourde au saint homme. Il pria son supérieur de l'en dispenser pendant quelque temps, ce qui lui fut accordé, et il retourna pour se reposer au monastère de Saint-Eusèbe. Mais à peine y eut-il mis le pied, que son ange gardien lui reprocha sa démarche. Aussitôt il reprit tout honteux le chemin de l'autre couvent, et alla demander pardon à son confrère malade de l'avoir remis en d'autres mains que les siennes. Le malade, qui, en vrai chrétien qu'il était, savait parfaitement combien il était à charge à son frère, voulut lui alléger un peu la besogne ; il n'était pas nécessaire, lui dit-il, d'accourir pendant la nuit chaque fois qu'il appelait ; il ne fallait souvent attribuer ses cris qu'à l'excès de la douleur. Or, il arriva que le frère Martin appela une nuit deux fois de suite, et qu'à la troisième fois seulement le frère Jérémie accourut. Son ange le réprimanda encore, en lui rappelant cette parole : « La charité supporte « tout ».

Une nuit, tandis qu'il nettoyait les plaies du malade, son ange lui apparut encore et lui dit : « Console ton « frère et avertis-le que son dernier jour approche, avec « la récompense de ses souffrances ». Jérémie croyant que Martin avait vu l'ange comme lui, dit au malade : « Quelle gracieuse apparition ! » Mais comme le frère lui dit qu'il ne savait pas de quoi il parlait, il lui raconta ce qu'il venait de voir. Le frère Martin, plein de consolation, se prépara à la mort et reçut le saint sacrement avec une grande allégresse. Après sa mort ses plaies répandirent au contraire une bonne odeur, ce qui fit connaître à tous que, comme Lazare, il était admis à la contemplation bienheureuse.

Quand le service funèbre fut terminé, Jérémie resta seul dans l'église, et pria Dieu de faire miséricorde à ceux qui s'étaient recommandés à ses prières. Alors le défunt lui apparut, lui annonçant qu'il venait chercher à l'instant même le Père Jérémie, prêtre de l'ordre, pour l'emmener dans la céleste patrie. Et en effet, ce prêtre mourut aussitôt, et le frère Jérémie les vit tous deux s'éloigner du saint monastère pour aller au ciel.

La sainte Vierge lui apparut un jour, vêtue d'une robe blanche toute parsemée d'étoiles, environnée de lumière, et son image resta si bien empreinte dans son esprit, qu'il put en transmettre exactement tous les traits à un peintre. Le tableau que ce dernier en composa était fort vénéré des Napolitains. On l'appelait la Vierge du frère Jérémie.

Dieu lui accorda aussi quelquefois le don de prophétie. Il avait encore une grâce particulière pour expliquer avec une grande profondeur et une grande clarté les mystères

de la religion. Des hommes instruits vinrent plus d'une fois lui demander la solution de certaines difficultés, et s'en retournaient toujours satisfaits de ses réponses.

Enfin il plut à Dieu de rappeler à lui son serviteur. Lorsqu'il était au couvent de l'Immaculée-Conception, le gardien le chargea, pendant un hiver très-rigoureux, d'aller visiter un malade à Torre del Greco, à trois lieues de Naples. Jérémie s'y rendit en toute hâte ; mais comme il était déjà vieux, il revint de ce voyage avec un point de côté accompagné de fièvre. On vit bientôt qu'il n'y avait plus d'espoir. Il prédit à plusieurs religieux le jour et l'heure de sa mort.

Chacun s'empressait autour de lui en témoignant sa douleur. Le malade offrait à Dieu ses souffrances, et s'écriait seulement : « Coupe et brûle ici-bas, ô Dieu « d'amour ! » Il reçut le saint Sacrement, et s'endormit doucement dans le Seigneur, le 5 mars 1625.

Pendant l'exposition du corps la foule fut si considérable, que les gardes envoyés par le gouverneur ne purent empêcher son habit d'être coupé en mille pièces. Chacun voulait en avoir un morceau, ou faire toucher à son corps quelque médaille ou quelque rosaire.

Pour éviter de plus longs embarras, on l'ensevelit la nuit dans un coin de la chapelle Sainte-Croix. Mais la princesse de Stigliano, qui avait pour lui la plus grande considération, ne voulut pas qu'il fût simplement enterré avec d'autres religieux : elle envoya un bloc de plomb pour lui faire un cercueil. Le provincial ne voulait pas entendre parler d'exhumation ni de cercueil de plomb ; mais l'instance des prières fut telle qu'il fut obligé de céder. Au grand étonnement des personnes présentes le

corps était encore souple et très-bien conservé, et il s'en exhalait le parfum le plus agréable.

Le bruit s'étant répandu des prodiges opérés par l'invocation du défunt, le cardinal-archevêque Decio Caraffa fit ouvrir une enquête sur sa vie et sur ses miracles. Caraffa mourut en 1626, et le procès fut terminé sous son successeur Francesco Buoncompagni, qui mourut lui-même en 1641. La congrégation des Rites fut satisfaite du résultat, et le procès apostolique vint ensuite.

(LECHNER.)

SIXIÈME JOUR DE MARS

SAINTE COLETTE

CLARISSE.

1447 — Pape : Nicolas V. — Roi de France : Charles VII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Dieu choisit Colette pour réformer l'Ordre séraphique.

La même année, 1380, vit naître en France et en Italie deux saints personnages que Dieu destinait l'un et l'autre à réformer l'Ordre de Saint-François et de Sainte-Claire. L'un est saint Bernardin de Sienne, dont on peut lire la vie à la date du 20 mai, l'autre est sainte Colette, née à Corbie, ville de Picardie.

Le père de Colette s'appelait Robert Boylette, et était

charpentier. Sa mère se nommait Marguerite Moyon. Tous deux pleins de piété, et, autant que leurs moyens le permettaient, généreux envers les pauvres, ils étaient encore sans postérité, et Marguerite avait soixante ans. Néanmoins Colette vint au monde, et Dieu fit voir par là que cette enfant bénie devait tenir de la grâce bien plus que de la nature.

Elle n'avait encore que quatre ans, que déjà elle dédaignait les jeux de son âge, et l'on voyait briller en elle l'intelligence des choses divines. Elle était sans cesse en prière, agenouillée devant un petit autel, dans un coin de la maison paternelle.

Elle commença fort jeune à mortifier son corps innocent par des jeûnes austères, et en dormant sur une planche recouverte d'une simple natte de jonc. Elle mettait autour de son corps une corde à nœuds, et portait des chemises si rudes que sa mère finit par le lui défendre, craignant que tant de rigueurs ne nuisissent à sa santé. La nuit, elle se levait en secret pour aller dans un monastère entendre chanter matines. Son père s'en étant aperçu l'enferma dans le grenier ; mais un voisin, plein d'admiration pour la piété de cette petite fille, la fit descendre à l'aide d'une corde. Alors le père, vaincu par tant de persistance, lui fit arranger dans sa maison un petit oratoire, où elle put prier tout à son aise.

A ces grâces particulières de l'âme, elle joignait une grande beauté. Mais loin d'en tirer vanité comme la plupart des personnes de son âge, elle ignorait même qu'elle en fût douée, jusqu'au jour où elle entendit vanter ses attraits. Alors, tout attristée, elle ne cessa point de prier jusqu'à ce qu'ils eussent complétement disparu.

Ses parents remerciaient Dieu chaque jour de leur avoir donné un tel gage de sa miséricorde. Le père avait un don extraordinaire pour ramener la bonne intelligence dans les ménages. En outre, il réunit dans un asile plusieurs femmes pécheresses que sa fille, quoique très-jeune encore, avait détournées de leur honteux trafic par ses puissantes exhortations. Il leur procurait des moyens d'existence et les fortifiait dans leurs bonnes résolutions. Marguerite Moyon était un modèle de vertus et de mortifications ; elle se confessait et communiait une fois au moins par semaine, et laissait sa fille suivre en liberté les inspirations du ciel.

Il ne manqua pas de gens malveillants pour reprocher aux parents leur conduite. On disait que si Colette était si petite et si mal tournée, c'était la suite de ses austérités. Colette, qui connaissait tous ces bruits, dit un jour à Dieu dans une fervente prière : « Seigneur, est-ce votre volonté « que je reste toujours aussi petite ? » A peine avait-elle prononcé ces mots, qu'elle devint aussi grande que les autres filles de son âge.

Pour s'éloigner du monde encore davantage, elle passa un an dans une communauté de béguines, pour y entendre la messe et les offices. Puis, afin de pratiquer l'humilité, elle entra dans un cloître d'Urbanistes pour y servir les religieuses. Mais Dieu lui ayant fait connaître qu'il avait sur elle d'autres intentions, elle sortit encore de ce couvent.

Son père était mort, en recommandant sa fille à l'abbé de Corbie, qui promit d'avoir soin d'elle. Mais l'abbé ne s'en occupa point dans le sens où Colette le désirait : il voulut plusieurs fois la marier à quelque honnête jeune

homme de la ville. Colette s'y refusa constamment, ne voulant appartenir qu'au céleste époux.

Vers cette époque, elle était entrée en relations avec le bienheureux Jean Balland, premier prieur des Célestins d'Amiens. Ce père fut pendant quelque temps son confesseur, et il la fortifiait dans sa résolution. Elle s'occupa donc de choisir un monastère. Elle était sur le point d'entrer chez les Bénédictines, lorsque, dans une église, une statue de saint François lui fit comprendre par un signe que sa place n'était pas dans l'ordre de Saint-Benoît. Sur ces entrefaites, elle fit connaissance, à Hesdin, avec le Père Jean Pinet, gardien des frères Mineurs de Picardie, saint homme et prédicateur célèbre. Elle le prit pour confesseur. Il lui conseilla de s'enfermer dans un ermitage, et Colette finit par obtenir l'autorisation de l'abbé, son tuteur.

Plusieurs personnes pieuses réunirent leurs aumônes pour lui construire un ermitage à Corbie, dans le voisinage d'une église. En 1402, elle reçut du Père Jean l'habit du tiers ordre de Saint-François, et fut installée dans sa solitude. Elle avait alors 18 ans.

Le Père Jean apprit aussi par une vision que sa fille spirituelle réformerait l'ordre de sainte Claire. Il mourut peu de temps après : Dieu révéla cette mort à Colette, dans son ermitage : ensuite le Père lui apparut tous les ans, à pareil jour de son décès.

Le Seigneur fit connaître à Colette le misérable état où le monde se trouvait par la multitude des péchés, et lui déclara que la réforme de l'Ordre de Saint-François qu'elle devait opérer, serait d'un grand secours pour la conversion des pécheurs.

Colette, à la fois joyeuse de cette espérance et contristée, par humilité, d'en être l'instrument, fut quelque temps incertaine, ne sachant si ces inspirations lui venaient réellement de Dieu, ou si elles ne lui étaient pas suggérées par l'esprit du mal. Alors la main de Dieu l'affligea : elle devint muette, et aveugle trois jours après. Mais dès qu'elle se fut soumise à la volonté du ciel, elle recouvra l'usage de la vue et de la parole. Un autre prodige vint lui confirmer la vérité de sa mission. Un bel arbre poussa dans son ermitage : ses fleurs étaient jaunes comme l'or, exhalaient le plus doux parfum : alentour d'autres arbres poussèrent, moins grands et moins beaux que le premier. Pensant que c'était peut-être un artifice du démon, elle arracha les arbres et les jeta au loin. Mais quelques jours après il en repoussa d'autres semblables aux précédents, et qui de plus changeaient parfois de place. Il lui fut révélé que le grand arbre la représentait elle-même, tandis que les plus petits étaient l'image des saintes personnes qui adopteraient sa réforme, et que leur déplacement présageait la grande extension de cette réforme dans différents pays.

Dès lors Colette n'hésita plus : elle demanda au ciel les instructions nécessaires pour commencer son œuvre et la mener à bonne fin. Dieu lui envoya pour la seconder plusieurs personnes remarquables, entre autres le Père Henri de la Baume, qui fut pendant trente-quatre ans son directeur, et mourut en 1439, à Besançon, où Colette fut présente à son enterrement.

Ce Père voulait aller à Jérusalem ; mais ayant été voir, à Avignon, une célèbre recluse nommée Maria-Amenta, celle-ci le détourna de son projet et lui conseilla d'aller

à Corbie pour aider Colette dans son entreprise. Il écouta l'inspiration de la sainte femme, et se rendit à Corbie, où Colette lui fit savoir qu'elle avait l'intention d'aller trouver le Pape. L'abbé de Corbie ne voulait point permettre à Colette de sortir de son ermitage, contrairement à ses vœux ; mais elle en fut relevée par l'évêque d'Amiens, qui avait reçu plein pouvoir à cet effet, du cardinal Antoine Chalant, légat du Pape en France.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Le Pape reçoit Colette dans l'ordre de Sainte-Claire, et l'autorise à en opérer la réforme. — Elle s'en acquitte avec ardeur.

Colette avait alors 22 ans : elle en avait passé quatre environ dans sa solitude de Corbie, sous la règle du tiers ordre. Elle se mit en route pour Nice, où Benoît XII tenait sa cour. Benoît XII était un antipape ; mais comme il avait été reconnu en France et dans d'autres pays, il était naturel que Colette, qui était française, le considérât comme pape légitime. Elle partit accompagnée du Père Henri et de plusieurs personnes pieuses, qui l'aidaient de leur argent ou de leur influence. Pendant le voyage, elle fut presque toujours en prière, et fort souvent en extase. Lorsque l'on passait par des chemins difficiles et escarpés, elle semblait souvent ne point toucher la terre, et elle allait si vite que les plus agiles ne pouvaient la suivre.

Arrivée à Nice, elle obtint une audience du Pape. Il prit connaissance des papiers où se trouvaient consignés tous ses plans. Il reconnut qu'ils ne contenaient rien qui

ne fût nécessaire à la réforme de l'Ordre. Alors Colette le pria de la recevoir parmi les Clarisses, et de l'autoriser à réformer les ordres de Saint-François et de Sainte-Claire. Le pontife, émerveillé de la noble assurance de cette jeune fille, et charmé de sa proposition, était tout disposé à lui accorder l'objet de sa demande; mais il ne put le faire immédiatement, car plusieurs cardinaux, trouvant la règle trop austère, y mirent opposition. Le Pape la manda plusieurs fois dans son palais pour l'interroger sur les circonstances qui l'avaient poussée à cette sainte entreprise, et plus il la questionna, plus il fut satisfait et édifié de ses réponses.

Cependant, une peste violente éclata tout d'un coup à Nice, et enleva en peu de jours tous ceux de la cour pontificale qui avaient combattu les desseins de Colette. On pensa que c'était un avertissement du ciel, et l'un des plus vieux cardinaux vint déclarer au Pape qu'il ne fallait pas rejeter la demande de la sainte fille, car il ne s'y trouvait rien que de conforme aux pratiques louées par l'Evangile. Le Saint-Père fit donc revenir Colette, et en présence de tous les prélats de sa cour, il lui donna l'habit des Clarisses, le voile et le cordon, et l'admit, sans plus tarder, à prononcer les vœux de la stricte observance de Sainte-Claire. Puis il la nomma mère et abbesse de toutes les religieuses qui voudraient accepter sa direction et sa réforme. Après la cérémonie, le Pape promit à Colette son appui et sa protection, et recommanda au Père Henri de ne jamais abandonner une aussi sainte fille.

Par un dessein de Dieu, Colette ne s'était pas aperçue que le Pape l'eût nommée abbesse; aussi fut-elle fort étonnée qu'on lui rendît plus d'honneurs qu'auparavant,

et elle le fut encore davantage lorsqu'on lui en dit la raison. Dans son humilité, elle ne pouvait se résoudre à accepter ce titre ni ces fonctions, et elle écrivit au Pape de les lui retirer ; mais le Pape répondit que sur ce point il ne reviendrait pas sur sa décision.

Colette retourna dans son pays ; mais elle y rencontra tant de malveillance et de persécutions, qu'elle dut céder à l'orage. Elle quitta la France avec le Père Henri, et se rendit dans les environs de Genève. La comtesse Blanche de Genève la reçut avec joie, et lui donna la moitié de son château de la Balme (Ain). C'est là que Colette commença, en 1407, à vivre avec quelques jeunes sœurs suivant la règle stricte de Sainte-Claire. Le 14 mars de l'année 1410, elle alla s'installer dans le couvent des Urbanistes de Besançon, que le Saint-Père lui avait donné par bulle du 26 janvier 1408.

Le nombre de ses religieuses augmenta bientôt tellement, que ce cloître ne suffit plus : il fallut en construire d'autres, tant pour les frères (de sa réforme) que pour les sœurs. Non-seulement des laïques demandèrent l'habit, mais aussi des religieux et des religieuses, qui, avec l'autorisation de leurs supérieurs, quittèrent les ordres de Saint-Benoît, de Saint-Augustin, de Saint-Bernard, et d'autres encore, pour entrer dans l'un des trois ordres de Saint-François. Outre les dix-huit couvents de Clarisses réformées qu'elle fonda, sa règle fut adoptée dans plusieurs monastères de Franciscains, en France, en Savoie, en Allemagne et dans les Pays-Bas.

Colette établit dans tous ses cloîtres une rigoureuse pauvreté, qui interdisait, selon la volonté de saint François et de sainte Claire, de rien posséder, soit en commun,

soit en particulier; elle ordonna un jeûne perpétuel, défendit absolument l'usage de la viande, supprima l'usage des souliers et des sandales, et prescrivit par-dessus tout la clôture rigoureuse. La sainte abbesse consigna par écrit tous ces règlements, et les envoya au Père Guillaume de Cazal, général de l'Ordre, le priant en même temps de vouloir bien expliquer certains points incertains de la règle de Sainte-Claire. Le général répartit ces ordonnances en seize chapitres, où il renferma les explications demandées, ainsi que d'autres recommandations pour la plus parfaite observance de la règle. Il fit examiner le tout par deux cardinaux et par plusieurs évêques et théologiens, réunis au Concile de Bâle, qui à cette date, 1435, était encore soumis au Pape légitime (Eugène IV), et le fit publier dans tous les monastères qui avaient adopté la réforme de sainte Colette. Ces ordonnances et ces éclaircissements devinrent donc la base de ladite réforme, et les couvents de la nouvelle règle se multiplièrent en Espagne, en France, en Portugal et autres pays.

Dieu témoigna par de nombreux prodiges combien cette œuvre lui était agréable. Toutes les fois qu'un frère-mineur ou une Clarisse mourait dans l'un de ses couvents, il apparaissait à Colette, ce qui lui procura la grâce de délivrer une foule d'âmes des peines du purgatoire.

Lorsqu'elle fondait un monastère, ou que pour tout autre motif elle manquait des ressources nécessaires, le ciel lui envoyait ce dont elle avait besoin.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Son esprit de pauvreté, son humilité, sa chasteté, ses mortifications.

Réformatrice de l'ordre de Saint-François et de Sainte-Claire, Colette devait nécessairement pratiquer d'une manière toute spéciale la vertu de pauvreté, qui est le caractère fondamental de leur règle. Jamais elle ne portait d'habillements neufs, mais toujours ceux dont on ne voulait plus, parce qu'ils étaient à moitié usés ; lorsqu'on en coupait de nouveaux pour les sœurs, elle prenait tous les petits morceaux pour raccommoder les siens. Un hiver qu'il faisait très-froid, les sœurs ayant doublé sans lui rien dire un de ses vêtements, elle s'en aperçut et ne voulut le porter que lorsque cette doublure eût été enlevée. En bonne ou en mauvaise santé, au dedans du cloître comme au dehors, et même dans les voyages longs et pénibles qu'elle faisait dans l'intérêt de l'Ordre, elle marchait toujours nu-pieds. Elle fit construire les nouveaux couvents fort exigus, et tellement bas que dans plusieurs endroits on pouvait à peine se tenir debout : dans les cloîtres plus vastes elle semblait au contraire ne pas être à son aise. Lorsque dans un monastère nouvellement fondé, elle trouvait quelque disposition qui lui parût contraire à la pauvreté, elle la faisait immédiatement changer.

Comme on savait le bon emploi que Colette faisait des aumônes, n'en gardant jamais rien pour elle-même, elle

recevait de tous côtés des présents qu'elle distribuait aussitôt.

Elle était d'une grande humilité, comme on l'a pu voir à l'occasion du titre d'abbesse qui lui fut donné par le pape. Lorsqu'on lisait de temps en temps les ordonnances où le général de l'Ordre la désignait par les noms de mère et de fondatrice, elle était toute confuse et attristée, protestant qu'elle ne méritait point ces titres, et elle ne voulait point que ses subordonnées l'appelassent autrement que sœur Colette.

Dans les lettres qu'elle écrivait et dans les ordonnances qu'elle faisait pour les différents cloîtres, elle se nommait toujours l'indigne servante, la pauvre et inutile religieuse de Sainte-Claire, la petite et humble sœur Colette.

Ayant su par une révélation divine que son confesseur, le Père Henri, avait écrit un long exposé de sa vie, de ses vertus et des grâces que Dieu répandait sur elle en abondance, elle se fâcha extrêmement et se fit apporter l'ouvrage, qu'elle brûla aussitôt.

Elle lavait à la cuisine comme la moindre des religieuses, et tout en s'acquittant des services les plus humbles, elle lisait les psaumes de la pénitence, les litanies et autres prières, afin de tenir toujours son esprit occupé de son Créateur.

Aveuglément soumise aux supérieurs de l'ordre, car elle était convaincue qu'ils tenaient la place de Dieu, elle recommandait souvent aux religieuses de renoncer à leur manière de voir ou à leurs préférences, dès qu'une chose leur était ordonnée ou défendue, par la raison qu'en embrassant la vie monastique elles avaient abdiqué leur propre volonté.

Quant à la vertu de chasteté, Colette la possédait et l'estimait au plus haut point ; et elle fuyait avec l'attention la plus minutieuse tout ce qui pouvait y porter la plus légère atteinte. Aussi n'y avait-il rien de plus puissant que ses prières et sa conversation, souvent même sa seule présence, pour y ramener ceux que le désordre en avait éloignés, ou pour conjurer les tentations les plus violentes.

Il semble que le céleste Epoux se soit plu à revêtir d'un don tout particulier le corps de celle dont l'âme était si pure : car elle exhalait une odeur suave comme si elle eût été tout enveloppée de fleurs odoriférantes ; ce parfum se faisait aussi remarquer dans sa cellule et dans les endroits où elle était restée quelque temps.

Son amour pour la chasteté lui faisait préférer la Nouvelle Alliance à l'Ancienne. Dans l'Ancienne, cette vertu avait été moins bien pratiquée ; dans la Nouvelle, Jésus-Christ, le Roi des vierges, et sa très-sainte Mère, en avaient été pour nous des modèles accomplis, et en avaient ainsi rehaussé l'éclat.

Elle avait pour saint Jean l'Evangéliste une dévotion spéciale, à cause de la chasteté de cet Apôtre, qui lui avait valu la préférence du Fils de Dieu.

Parmi les personnes mariées elle honorait davantage celles qui ne l'avaient été qu'une fois ; aussi dit-elle un jour à sa mère, avec l'ingénuité qui la caractérisait, combien elle regrettait qu'elle se fût remariée. Comme Colette était née du second mariage, sa mère lui répondit : « Mais dans ce cas, vous ne seriez pas au monde ». Et Colette répliqua plus naïvement encore : « Dieu aurait

« bien su me faire naître de quelque autre personne de « votre famille ».

Elle se sentait aussi entraînée plus particulièrement vers ceux d'entre les saints qui étaient restés vierges. Elle poussa même si loin ce sentiment, qu'au commencement de sa réforme, dans les circonstances difficiles, elle n'invoquait presque jamais sainte Anne. Mais un jour, tandis qu'elle priait, cette grande sainte lui apparut revêtue d'une gloire éblouissante. Avec elle était sa fille la très-sainte Vierge, tenant par la main l'enfant Jésus; puis les deux Maries et leurs fils [1], tous proches parents de sainte Anne. Celle-ci remontra pour lors à Colette que, bien qu'elle fût mariée, comme les autres saintes femmes, elles étaient néanmoins, ainsi que leur postérité, la gloire de l'Eglise et l'ornement du ciel même. Cette apparition la consola et la remplit d'une tendre piété pour sainte Anne; elle implora dès lors son intercession pour le succès de sa réforme, et par la suite elle fit bâtir plusieurs églises de ses monastères sous l'invocation de cette grande sainte.

Elle reçut un jour, de saint Jean l'Evangéliste, au nom du souverain Roi, un anneau d'or qu'il lui mit au doigt. Elle voulut le faire enchâsser dans quelque ouvrage d'or ou d'argent; mais il avait un éclat si extraordinaire que nul artiste ne trouva de métal qui pût figurer convenablement à côté de ce gage précieux. Plusieurs Franciscains et d'autres personnes ont eu le bonheur de voir cette bague. Lorsque la sainte abbesse donnait à un Père

[1] Marie femme de Cléophas et ses quatre fils : Jacques le Mineur, Siméon, Jude, et Joseph le Juste. — Marie-Salomé et ses deux fils : Jacques le Majeur et Jean l'Evangéliste.

quelque mission importante dans un endroit éloigné, elle lui confiait le miraculeux bijou, qui le protégeait contre tous les dangers du voyage.

Colette continuait toujours de fortifier en elle, par d'austères mortifications, cette précieuse vertu de chasteté, qui lui valait de la part du ciel de si insignes faveurs. Depuis sa jeunesse elle ne mangeait point de viande, et même ses maladies ne lui faisaient pas interrompre son jeûne rigoureux. Du temps qu'elle allait à l'école, elle demeurait sans manger jusqu'au soir, et elle ne rentrait pas chez elle à midi, de peur que ses parents ne la forçassent à prendre quelque nourriture. Au couvent, elle ne mangeait que rarement des aliments cuits, et les jours de jeûne, elle se contentait de pain et d'eau.

Elle dormait très-peu ; on dit même qu'elle resta une année entière sans se livrer au sommeil. Elle porta longtemps une ceinture de fer si serrée que sa chair avait d'abord été toute rongée et avait ensuite recrû par dessus. Lorsque son confesseur lui ordonna de l'ôter, elle fut obligée d'enlever de la chair en même temps.

Malgré la rigueur avec laquelle elle traitait sa personne, elle était pleine de compassion pour les religieuses. Elle voulait qu'elles fissent au moins un bon repas par jour. Et quoiqu'elle ne pût souffrir ce qui était contraire à l'esprit de pauvreté, elle ne pouvait voir ses frères ou ses sœurs dans le besoin, et leur procurait à l'instant ce qui leur était nécessaire. Lorsqu'étant malade elle avait besoin de boire ou de manger quelque chose dont le reste de la communauté ne pouvait avoir sa part, elle versait d'abondantes larmes, tant elle souffrait avec peine d'être l'objet d'une pareille exception.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Zèle de Colette pour le service de Dieu. — Ses méditations et ses extases. — Sa science dans les vérités de la religion : elle possède le don des langues.

Colette veillait avec un grand soin à ce que le service divin se fît au chœur avec toute la dignité, l'humilité et la pureté de cœur convenables. Elle assistait très-exactement aux heures canoniales, même lorsqu'elle était malade ; et elle y trouvait beaucoup de soulagement à ses souffrances. Elle exigeait aussi des autres sœurs la même assiduité ; et, lorsque par hasard l'une d'elles avait donné à quelque autre un sujet de mécontentement, elle lui en faisait demander pardon avant d'assister aux offices.

Elle établit dans ses monastères de très-beaux chants que l'on considéra comme lui ayant été appris par une voix céleste.

Colette avait sans cesse le rosaire à la main, afin de s'en servir lorsqu'elle ne disait point d'autre prière ; mais son plus grand plaisir était de réciter les psaumes, et surtout ceux de la pénitence, ainsi que les Litanies des saints.

A cette époque, les guerres civiles dont la France était affligée y rendaient les chemins très-peu sûrs. Or, la sainte abbesse était obligée, dans l'intérêt de son œuvre, de faire de nombreux voyages. Chaque jour, avant de partir, elle assistait à la messe, et en route elle lisait les grandes litanies. Une fois, traversant avec plusieurs religieuses une région dont elles ne connaissaient pas le langage, elles furent arrêtées dans un bois par une bande de voleurs qui se proposaient de les dévaliser. Elles

avaient lu, suivant leur coutume, les litanies des saints. Colette parla aux brigands dans leur idiome, et répondit à tout ce qu'ils dirent avec tant de calme et de douceur qu'ils s'adoucirent eux-mêmes; et, non contents de laisser passer les vénérables voyageuses, ils voulurent même les accompagner, pour les protéger contre de nouveaux périls.

Dans plusieurs autres voyages, la lecture qu'elles firent des litanies dans le moment du danger suffit pour le conjurer immédiatement.

Lorsque notre sainte s'appliquait à la prière intérieure, elle était bientôt tout absorbée dans l'amour de Dieu, et il lui arrivait de rester jusqu'à six, dix et douze heures, et même tout un jour et une nuit, dans un état de ravissement; c'est pour cela qu'elle dormait très-peu, quelquefois à peine une heure en huit jours. Dieu fit voir par plusieurs prodiges combien ses prières étaient ardentes : son visage paraissait tout rayonnant de célestes clartés.

Son court sommeil ressemblait à une extase, de sorte qu'elle pouvait s'appliquer cette parole de l'Epouse du cantique : « Je dors, mais mon cœur veille ». On raconte que dans le cloître de Besançon, les religieuses virent les anges, pendant son sommeil, étendre sur elle un voile que Colette montra elle-même ensuite à la maîtresse des novices.

Plus d'une fois son corps fut élevé avec son âme dans ces divins ravissements.

Dans le couvent de Besançon, elle resta quinze jours en extase, et comme les frères et les sœurs craignaient qu'elle ne fût morte, ils prièrent le Père Henri de lui ordonner, au nom de la sainte obéissance, de revenir à

elle. Il y consentit, et à l'instant Colette, docile à la voix de son confesseur, sortit de son ravissement, avec l'usage de ses sens et de ses forces, aussi libre que si rien de surnaturel ne se fût passé en elle.

Ces extases lui arrivaient souvent dans ses voyages. Un jour qu'elle allait avec plusieurs religieuses au monastère d'Auxonne, son visage s'illumina tout à coup; le Père Henri, qui l'accompagnait aussi, se trouva dans le même état. On accourut en foule sur leur passage pour être témoin de ce spectacle ; mais eux-mêmes ne se doutaient point du prodige qui s'opérait en leur personne. A Dôle, leur ravissement cessa ; les frères vinrent en procession chercher la sainte abbesse, et la conduisirent à l'église, où elle fut ravie de nouveau. Revenue à elle, mais encore tout embrasée de l'amour divin, elle se rendit au chapitre sur la demande des Pères, et là elle prononça un discours si émouvant sur le bonheur de l'état monastique et de la sainte pauvreté, que tous les cœurs étaient enflammés du même zèle. Le lendemain, elle repartit pour Auxonne, et fut tout absorbée en Dieu jusqu'à son arrivée au nouveau couvent. Aussitôt plusieurs personnes pieuses de l'endroit vinrent lui dire qu'elles avaient vu les démons s'enfuir à son arrivée.

C'est qu'en effet les esprits infernaux ne redoutent rien tant que la prière intérieure, et Colette avait coutume de dire qu'on n'a pas fait grand progrès dans la sainteté, lorsqu'on n'a pas le goût de cette prière, qui nous donne la connaissance de nous-même et de Dieu, la force contre les maladies, contre les tentations, et le courage de pratiquer toutes les vertus.

Quoique, par humilité, elle ne parlât pas souvent des

grandes questions de la religion, elle les traitait dans l'occasion d'une manière à la fois si claire, si profonde et si technique, qu'elle semblait les avoir étudiées dans les plus illustres écoles de la chrétienté.

Elle avait également reçu le don des langues : elle comprenait et parlait fort bien le latin, l'allemand, le flamand et autres idiomes, sans les avoir appris autrement que de la suprême Sagesse, qui délie la langue des muets et rend éloquente la bouche des enfants.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Sa charité pour le prochain. — Son zèle pour le salut des âmes.

Dès son enfance, Colette exerça envers les pauvres une miséricorde qui grandit chez elle avec les années. Lorsqu'elle allait à l'école, elle donnait le plus souvent aux enfants malheureux ce qu'elle avait pour ses deux premiers repas, et restait à jeun jusqu'au soir. Elle se dépouillait même d'une partie de ses vêtements, ne gardant que le strict nécessaire. A la mort de ses parents elle abandonna tous ses biens aux pauvres, de sorte que lorsqu'elle quitta son ermitage pour aller trouver le pape, elle manquait absolument de toute ressource pour faire le voyage. Lorsqu'elle ne pouvait rien donner aux indigents, elle était plus triste qu'eux-mêmes. Dieu lui envoya plusieurs fois, soit mystérieusement, soit par des personnes charitables, de quoi distribuer aux malheureux, alors que toutes les ressources du couvent étaient épuisées. Ces aumônes duraient souvent bien plus longtemps

que l'on n'aurait pu s'y attendre. Ayant reçu quelques œufs dans un moment où ils étaient fort chers, elle en donna libéralement aux malades, et il en restait toujours le même nombre. On lui envoyait quelquefois du vin qu'elle distribuait abondamment à des pauvres, sans qu'il diminuât ni perdît de sa force.

Mais son zèle pour les âmes était encore plus ardent que sa compassion pour les besoins matériels. Elle voulait toujours être au chevet des sœurs qui se mouraient, et prenait tous les moyens possibles pour conjurer les dernières tentatives des esprits infernaux.

Elle aurait voulu pouvoir souffrir à elle seule, afin de les épargner à chacun, toutes les peines réunies des âmes du purgatoire. Outre les prières et les pénitences qu'elle faisait elle-même pour ces âmes, elle ordonnait aux sœurs de sa réforme de réciter chaque jour les heures des défunts dans le chœur.

Dieu lui révéla souvent l'état de l'âme des morts. Un moine de haute naissance et de haute dignité, mais de conscience trop large, comptait beaucoup sur les prières de Colette pour sa béatitude. Ce ne fut pas en vain. Bien que la sainte abbesse résidât alors loin de là, elle vit la mort du religieux et les peines cruelles qu'il endurait dans le purgatoire ; et elle ne cessa de prier et de pleurer que lorsqu'il en fut délivré. L'abbé de Corbie, qui avait installé Colette dans son ermitage, lui apparut sept ans après sa mort pour implorer son intercession. Une faveur insigne que Dieu voulut bien lui accorder ainsi qu'à ses religieuses, c'est qu'aucune d'elles ne mourût sans lui apparaître, quelque éloignées qu'elles fussent alors de son couvent ; elles lui faisaient connaître, soit les besoins

de leur âme, soit la gloire dont elles jouissaient déjà.

Ses paroles avaient une vertu toute particulière pour ramener les pécheurs, même les plus endurcis. Sa charité ingénieuse savait, ou les toucher eux-mêmes, ou fléchir à leur égard la justice divine. Ayant appris qu'un certain seigneur ne s'était pas confessé depuis trente ans, elle obtint par ses prières que Dieu lui fît connaître tous les péchés de cet homme : elle les déclara à son confesseur et en fit pénitence. Dès ce moment le pécheur fut tellement touché de la grâce de Dieu qu'il alla lui-même trouver le même Père, et qu'après une bonne confession, il changea complétement de vie.

Un jour elle se rendait à Besançon, lorsque Dieu lui révéla qu'une religieuse venait de mourir à Poligny, la conscience chargée d'un péché mortel que la honte l'avait empêchée d'avouer. Aussitôt Colette envoya un messager dans l'endroit, avec ordre de différer jusqu'à son arrivée l'inhumation du corps. Alors la sainte mère se mit à implorer, par les prières et les soupirs les plus ardents, l'infinie miséricorde de Dieu, et elle obtint pour la religieuse le retour à la vie. Elle fit une bonne confession, et après avoir exprimé sa reconnaissance à sa libératrice, elle s'endormit doucement dans le Seigneur. On voit encore dans l'infirmerie du monastère un tableau qui représente ce touchant miracle.

A Aigueperse, un homme et sa femme avaient été condamnés à être pendus. Ces deux criminels refusaient de se confesser et de revenir à de meilleurs sentiments. Endurcis dans leur perversité, ils maudissaient Dieu en allant à la mort. Tout le monde plaignait ces misérables. Or, il se trouva qu'au milieu de la foule des spectateurs

passa un saint ermite qui venait d'aller voir sainte Colette. Emu de l'état déplorable de ces deux scélérats, il se fraie un passage à travers la multitude, va se jeter aux pieds des juges, et les supplie de différer l'exécution jusqu'à ce qu'il ait recommandé les condamnés à la sainte mère Colette. Il obtient l'autorisation, et court au monastère. A peine avait-il exposé le fait à la sainte abbesse, que celle-ci, élevant son cœur à Dieu, récita toute en larmes le *Miserere*. Elle ne l'avait pas encore achevé que les malfaiteurs commencèrent à témoigner un grand repentir; ils se confessèrent, avouèrent qu'ils avaient mérité la mort, et la subirent avec une résignation toute chrétienne, à la grande édification des assistants.

Saint Vincent Ferrier, dominicain, étant venu donner une mission à Besançon, eut avec notre sainte plusieurs entretiens sur le schisme qui désolait l'Eglise. En 1417, il revint d'Espagne à Poligny pour concerter avec l'illustre abbesse les moyens de délivrer l'Eglise de ce fléau : ces deux saints personnages écrivirent à ce sujet une lettre commune au concile de Constance. Lorsque saint Vincent quitta sainte Colette, elle lui prédit qu'il ne reverrait plus sa patrie : en effet, il mourut à Vannes, le 5 avril 1419.

La sainte abbesse s'efforçait de faire observer ponctuellement les dimanches et les jours de fête. Quoique dans certains endroits il fût toléré de transporter ces jours-là des pierres, du bois et autres matériaux, lorsque c'était pour la construction d'une église ou de quelque autre édifice pieux, elle ne le permit jamais pour ses monastères. Elle voulait que l'on fît cuire les samedis et les veilles de fêtes les aliments du lendemain, afin de cé-

lébrer ces jours consacrés avec une plus grande tranquillité d'esprit. Elle recommandait aux prédicateurs d'exhorter tout le monde à sanctifier le dimanche et les fêtes, et de rappeler à leurs auditeurs que la négligence de ce précepte compromettait leur salut éternel. Les foires se tenaient, dans beaucoup de villes et de villages, les dimanches et les jours de fête. Colette obtint souvent des autorités civiles que ces marchés fussent remis à d'autres jours. Elle détermina aussi plusieurs grands négociants à s'abstenir de voyager les jours consacrés au service de Dieu, et à donner du repos à leurs serviteurs et à leurs bêtes de somme. Quant à elle-même, elle suspendait toujours ses voyages pendant ces jours-là, quel que fût le dénûment de l'endroit où elle se trouvait arrêtée.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Persécutions des démons contre sainte Colette. — Sa puissance contre eux.

Les démons ne haïssent rien tant que les personnes continuellement occupées de la prière et de la sanctification des âmes : on ne sera donc pas surpris que sainte Colette ait été de leur part l'objet de persécutions incessantes. Leur guerre acharnée commença dès sa jeunesse. Le soir, lorsqu'elle se mettait en oraison, un démon lui apparaissait, et par sa voix terrible tâchait de troubler sa prière. Mais la jeune fille continuait sans se décourager, de sorte que chaque fois il disparaissait plein de dépit.

Quand elle fut dans son ermitage, les persécutions devinrent plus cruelles encore; mais ce fut surtout lorsqu'elle eut pris l'habit de Clarisse que les malins esprits ne lui laissèrent plus de relâche.

Un jour, en lisant ses heures, elle aperçut près d'elle deux monstres si épouvantables, que dans son effroi elle ne put achever sa lecture; mais bientôt Dieu la fortifia, et elle fit disparaître les esprits en faisant le signe de la croix.

Ils lui apparaissaient pendant ses prières sous toutes sortes de formes, et cherchaient à la troubler de toutes les manières.

Quelquefois ils lui donnaient de tels coups qu'elle en était toute meurtrie. Pendant les sept dernières années de sa vie, toutes les fois qu'elle se mettait à prier, ils lui apparaissaient, tantôt sous la forme d'une multitude de mouches bourdonnant autour de sa tête, tantôt sous l'apparence de lions, ou d'autres bêtes féroces, ou d'animaux venimeux et repoussants, qui faisaient ensemble un tumulte effroyable.

Enfin, presque aucune sainte n'a été l'objet de persécutions infernales aussi fortes ni aussi incessantes. Ceci doit nous donner une haute idée de sa perfection, puisque l'acharnement des démons est d'autant plus grand contre nous, que nous sommes plus affermis dans l'amour de Dieu.

La sœur qui lui servait de secrétaire avait une grande puissance contre ces esprits. Souvent elle s'interposait entre eux et Colette pour les forcer à la laisser en repos; souvent aussi, lorsqu'elle était derrière Colette, elle les chassait par un signe de croix; toutefois elle n'aurait pas

eu cette hardiesse, si la sainte mère n'eût été là. Les autres sœurs qui voyaient ces apparitions n'en ressentaient aucun effroi : toute l'impression en retombait sur Colette; mais elles reconnaissaient qu'en l'absence de leur sainte abbesse elles en eussent été tout hors d'elles-mêmes. D'ailleurs, toutes les sœurs n'apercevaient point ces différents prodiges, mais celles-là seulement à qui Dieu ouvrait les yeux d'une manière spéciale. Colette faisait voir quelquefois ces objets terribles à ses confesseurs; ils n'en étaient pas effrayés, mais ils disaient comme les sœurs, que si Colette n'avait pas été là, ils n'auraient su que devenir.

La sainte fille finit par être si bien fortifiée contre les esprits de ténèbres, qu'elle ne craignait plus leurs attaques, et qu'elle leur commandait à son gré. Il lui arriva de voir dans sa cellule les corps des malfaiteurs qui avaient péri au gibet; mais aussitôt qu'elle ordonnait aux démons de reporter ces corps à leur place, ils étaient obligés de lui obéir.

La puissance de Colette sur les démons se manifestait aussi à l'égard des possédés. On raconte entre autres faits de ce genre, qu'une sœur, qui se trouvait ainsi affligée par un esprit de ténèbres, était devenue un grand embarras pour son monastère : les religieuses écrivirent à sainte Colette, alors fort éloignée, demandant ses prières pour cette sœur et pour tout le couvent. A peine la lettre fut-elle envoyée, que la possédée se calma, et elle fut entièrement délivrée dès que la sainte abbesse eut dit pour elle une courte prière.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : Sa dévotion pour le très-saint Sacrement de l'autel et pour la Passion de Notre-Seigneur. — Sa patience admirable dans les souffrances.

Colette avait une dévotion toute particulière pour le très-saint Sacrement. Elle entendait la messe tous les jours, qu'elle se trouvât ou non dans un couvent; afin de tirer plus de fruit du saint sacrifice, elle se purifiait par le sacrement de pénitence, même pour ses fautes les plus légères. Elle écoutait la messe avec tant de ferveur et dans un tel ravissement, que beaucoup d'ecclésiastiques et de laïques cherchaient alors à la voir; et cela était fort difficile, car elle tâchait de son côté de n'être point aperçue, si ce n'est des personnes qu'elle connaissait très-intimement, ou qu'elle savait être d'une grande piété.

Elle se préparait à la sainte communion avec les plus grands soins. Malgré la pureté de son âme, son repentir était alors tel, que son cœur semblait se briser, et ses yeux ne tarissaient point de larmes. Intimement pénétrée de son néant, elle était comme dans une sorte d'agonie. Avant de recevoir la sainte hostie, elle se prosternait trois fois contre terre, en s'écriant avec de profonds soupirs : « Mon Dieu, mon Créateur et mon Juge ! »

Lorsqu'elle était préoccupée de quelque affaire importante, elle recevait ordinairement la communion la nuit, après les matines, et restait alors en prière jusqu'à six heures du matin, pour remercier le Seigneur; mais le plus souvent elle entrait en extase immédiatement après la communion. Lorsqu'elle revenait à elle, son visage

était radieux comme celui d'un ange, et alors ses paroles étaient toutes-puissantes pour allumer dans les cœurs l'amour de Dieu, le mépris du monde, le désir de la perfection et les aspirations vers la gloire éternelle.

Dès son enfance elle avait une tendre piété pour les souffrances du Sauveur. Elle lisait chaque jour une prière renfermant tous les mystères de la Passion, qu'elle méditait l'un après l'autre en s'identifiant de tout son cœur avec chacun d'eux. Un jour, dans sa jeunesse, tandis qu'elle était tout abîmée dans cette contemplation, le Sauveur lui apparut et lui fit comprendre ce qu'il avait souffert dans tous ses membres pour l'amour des hommes. Cette révélation resta depuis lors constamment présente à son esprit, au milieu même de ses plus graves préoccupations. De là provenaient ses fréquents soupirs, les pleurs qu'elle répandait ainsi que les angoisses que son cœur éprouvait vers trois heures de l'après-midi : elle s'en allait alors à l'écart, pour mieux méditer sur les amères douleurs qui déchirèrent à ce moment de la journée l'âme du Fils même de Dieu. Ces méditations amenaient presque toujours en elle l'état de ravissement, surtout le vendredi. Pendant la semaine sainte, ses larmes étaient encore plus abondantes, ses soupirs plus douloureux : et lorsqu'on lisait la Passion, elle ressentait dans son corps les souffrances de Notre-Seigneur. Du reste, n'importe en quel temps de l'année, elle ne pouvait rien lire ou entendre lire qui eût rapport à la Passion, sans se mettre à méditer aussitôt sur les divers mystères qu'elle renferme, et pendant des heures entières elle ne pouvait penser à autre chose.

A l'appui de ce fait nous citerons le miracle suivant,

arrivé vers 1585, dans le couvent des Clarisses de Pécy, en France. On lisait dans le réfectoire la vie de sainte Colette. Lorsque l'on fut arrivé à l'endroit où sont racontées les douleurs qu'elle éprouvait ainsi, en pensant aux souffrances de Jésus-Christ, une des sœurs dit qu'elle ne croyait pas à ce prodige. Aussitôt elle fut saisie de douleurs d'entrailles intolérables, que rien ne put soulager : elle fut obligée de reconnaître sa faute, jusqu'à ce qu'elle l'eût avouée à sainte Colette. Pendant neuf jours elle pratiqua avec la communauté diverses œuvres pieuses, et à la fin de la neuvaine elle fut entièrement délivrée de ses souffrances.

Cette vénération profonde de notre sainte envers la passion de Jésus mourant pour nous fut miraculeusement récompensée. Elle désirait vivement posséder un morceau de la vraie croix : le Seigneur lui-même daigna lui envoyer du ciel une petite croix d'or dans laquelle était enchâssé un fragment de ce bois précieux. Ce présent surnaturel est encore aujourd'hui conservé avec le plus grand respect dans le couvent de Poligny. Il est d'or fin, et présente d'un côté un morceau de la vraie croix; de l'autre il porte un Christ fixé au moyen de quatre clous. Il est orné aux quatre extrémités de perles et autres pierres précieuses.

C'est dans son amour et dans sa dévotion pour la croix de Jésus que Colette puisa la force et la patience dont elle eut besoin pour supporter elle-même tant de croix dont son existence fut remplie. Elle les désirait avec ardeur et les embrassait avec joie. Des nobles et des riches, des religieux même de son ordre lui suscitèrent toute sa vie une foule d'obstacles et d'ennuis. Elle était

alors bien plus affligée du tort que ces personnes faisaient à leur âme que des difficultés que lui créaient leurs persécutions. Elle en ramena un grand nombre, qui vinrent s'établir dans ses monastères.

Il y eut même quelques prêtres qui lui furent très-hostiles. Deux entre autres habitaient une ville où sainte Colette avait de nombreux ennemis. Les plus acharnés étaient les deux prêtres, car c'étaient eux qui excitaient les autres, et dans leurs écrits ils accusaient Colette de propager plusieurs doctrines fort analogues aux erreurs des Hussites, alors très-répandues en Bohême. Ces deux prêtres finirent tristement : l'un, voyant qu'il n'arrivait pas à son but, s'en alla dans une autre ville, où il mourut bientôt après : le second tomba malade presque en même temps, et mourut dans les souffrances du corps et dans les angoisses de l'âme, invoquant inutilement le nom de Colette, mais avouant par là qu'il l'avait persécutée sans motif.

Quelques gens du monde, qui étaient bien loin de connaître l'entière pauvreté de la sainte abbesse, avaient répandu le bruit que Colette était une riche négociante bien pourvue d'or et d'argent, qu'elle plaçait ses fonds à usure, et qu'elle avait trois ou quatre maisons de banque à Paris, à Gand et à Bruges.

Elle sortait triomphante de toutes ces inculpations mensongères; et, pleine de confiance en Dieu, elle continuait toujours son œuvre. Aussi peut-on appliquer à sa réforme ce que l'Eglise dit de celle de sainte Thérèse, dans l'office de cette dernière sainte : « La bénédiction « toute-puissante du Dieu de miséricorde a éclaté ». En effet, une pauvre fille sans argent, en butte à l'opposition

et aux critiques de tant d'ennemis puissants, a fondé pendant sa vie dix-huit monastères, tant en France qu'en Savoie, en Suisse, aux Pays-Bas et en Allemagne; et, après sa mort, ils se sont multipliés dans les mêmes pays, ainsi qu'en Espagne et en Portugal.

Ce ne furent pas seulement les persécutions des hommes et des démons qui mirent sa patience à l'épreuve, car il est difficile de s'imaginer toutes les infirmités et les maladies qui la tourmentèrent. Elle fut atteinte d'une enflure générale qui diminuait et augmentait, mais qui lui resta toujours. Quand elle se couchait, elle ressentait aussitôt une oppression qui durait toute la nuit et quelquefois une partie du jour suivant. Ses douleurs étaient encore plus considérables les dimanches et les jours de fête. Lorsqu'au milieu de ses souffrances elle recevait des visiteurs qu'elle ne pouvait congédier, elle éprouvait un soulagement momentané jusqu'à ce que les personnes fussent parties; mais ses tourments redoublaient ensuite autant de temps que la visite avait duré. Aussi était-il acile de voir que ces maux lui étaient envoyés pour l'éprouver, ainsi que pour le salut des pécheurs, le soulagement des âmes du purgatoire, et autres motifs connus de Dieu seul.

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE : Miracles de sainte Colette pendant sa vie. — Son esprit de prophétie.

Sainte Colette opéra pendant sa vie une multitude de miracles. Par le simple signe de la croix elle rappela à la vie un grand nombre d'enfants morts en naissant, et

en guérit beaucoup d'autres de différentes maladies.

Un jour, voyageant avec plusieurs religieuses et d'autres personnes, elle arriva au bord d'une rivière où il n'y avait ni pont ni bateau. Elle fit un signe de croix sur l'eau du fleuve, pria son confesseur de faire la même chose, et elle traversa la rivière avec les personnes qui l'accompagnaient, sans courir le moindre danger. Alors des gens qui les suivaient à quelque distance, montés sur de bons chevaux, se moquèrent de Colette et de sa suite, et se dirent l'un à l'autre : « Puisque les bigots passent « bien par là, je ne vois pas pourquoi nous ne passerions « pas ici ». Là-dessus, ils donnèrent de l'éperon à leurs chevaux ; mais à peine étaient-ils entrés dans la rivière, qu'ils y furent engloutis et y trouvèrent tous la mort.

Elle apparut miraculeusement à plusieurs personnes pour les secourir dans les dangers les plus pressants.

Ses prières étaient d'une puissance extraordinaire pour la guérison des maladies, comme l'hydropisie, l'épilepsie, la fièvre et un grand nombre d'autres : les Pays-Bas, la France, la Savoie, furent maintes fois le théâtre de ces cures miraculeuses.

En Savoie, les religieuses d'un couvent voisin, de l'ordre de saint Dominique, vinrent à sa rencontre avec des témoignages de joie : la sainte mère les reçut toutes avec le baiser de paix. Or, il y avait une des sœurs qui était restée en arrière, parce qu'elle était affligée d'une lèpre hideuse, qui couvrait la moitié de sa figure. Lorsque Colette en fut informée, elle la fit venir avec les autres : elle lui donna aussi le baiser de paix, et le seul contact de sa bouche si sainte guérit à l'instant la malade.

Son esprit de prophétie n'était pas moins admirable.

Elle voyait des choses cachées, prédisait l'avenir et pénétrait même les pensées des autres et l'état de leur conscience.

Dans le commencement de sa réforme, le pape lui avait donné le cloître des Mineurs de Dôle pour le réformer comme elle l'entendrait. Elle jugea qu'il serait beaucoup plus avantageux pour l'ordre de laisser à ce cloître sa destination de monastère d'hommes, et le nombre des Pères s'y accrut tellement par la suite qu'ils remplirent tous les cloîtres de cette contrée sous le nom de Frères Mineurs Colettins. Mais lorsque Colette prit cette résolution, quelques membres de l'ordre, peu zélés pour la stricte observance de la règle, s'opposèrent à son œuvre et demandèrent à l'autorité laïque de leur adjuger ce cloître. Etienne de Grandval, homme sage et craignant Dieu, et qui avait une grande influence dans le conseil, fut affligé de voir que la plupart des conseillers étaient hostiles à sainte Colette. Il partit pour aller exposer le mauvais état de l'affaire à Colette, qui était alors dans un autre couvent. Mais à peine s'était-il mis en route, que la sainte abbesse lui apparut dans les nuages, et d'une voix très-nette lui dit cette parole : « Retournez « sur vos pas : vous avez gagné ». Il retourna en effet, et lorsqu'il revint au conseil, il trouva les voix également partagées ; mais son propre suffrage, arrivant fort à propos, fit confirmer à Colette la possession du monastère.

Un vertueux Franciscain qui était allé en Terre-Sainte avec la soif de la prédication et du martyre, annonça le Dieu crucifié, et fut ensuite pris par les Turcs, mis aux fers et jeté dans une affreuse prison. Colette, informée de sa captivité par une vision, lui apparut dans

son cachot, et lui assura qu'il serait délivré, parce qu'il devait travailler encore pour la plus grande gloire de Dieu. Ce Père sortit en effet de prison, et après son retour en France, il raconta bien des fois l'apparition de la sainte abbesse.

Elle prédit trois ans d'avance le jour et l'heure de la mort du Pape Martin V, le schisme dont l'Eglise fut affligée de nouveau par l'élection de l'antipape Félix V, et enfin l'issue du conciliabule de Bâle.

Etant au couvent d'Amiens, elle vit dans un ravissement d'esprit la mort bienheureuse du Célestin Jean Bassand, qui avait été son directeur. Revenue de son extase, elle se hâta d'aller informer ses sœurs de cette joyeuse nouvelle. On prit acte de sa vision, et l'on apprit ensuite qu'en effet le saint homme était mort à Aquila, dans le royaume de Naples, le jour et à l'heure indiqués par sainte Colette.

Une dame était en proie depuis trois ans aux plus horribles souffrances, par suite d'une gastrite aiguë, compliquée d'attaques de nerfs et de rhumatismes : on l'amena devant sainte Colette, en présence de laquelle elle eut un accès de sa maladie. La sainte lui dit avec la plus grande compassion : « Ayez confiance dans le Sei« gneur ; j'espère que par sa grâce vous guérirez ». Elle sortit deux fois pour prier, et deux fois elle revint la tristesse sur le visage. Enfin, ayant été faire une troisième et courte prière, elle reparut toute joyeuse et dit à la malade : « A cause de votre foi Dieu vous a rendu la « santé ; gardez-vous donc bien de raconter cela d'une « autre façon, car vous êtes guérie à cause de votre « ferme confiance ». Mais comme Colette voyait que l'on

attribuait à ses propres mérites cette guérison miraculeuse, elle ordonna à cette femme d'aller visiter l'Eglise Saint-Loup, située à six milles de la ville, et elle lui prédit qu'elle aurait en route des accès de toutes ses maladies, mais qu'elles la quitteraient toutes aussi dans le cimetière de cette église : l'événement vérifia chacune de ses prédictions.

Comme elle prévoyait souvent quand et comment les personnes devaient mourir, qu'elles fussent ou près d'elle ou loin d'elle, la sainte femme les avertissait elle-même ou les faisait avertir par d'autres, de se préparer à leur mort prochaine. C'est ce qu'elle fit à l'égard d'un riche marchand de Besançon, qui était en parfaite santé. Elle le fit appeler dans son couvent, et le prévint amicalement de se préparer à la mort et de faire usage de sa fortune pour le salut de son âme. Le négociant suivit le conseil sans plus tarder, et quelques jours après, il tomba subitement malade et mourut.

Un Frère qui avait longtemps vécu dans sa réforme et avait rendu de grands services à Colette, fut poussé par le démon, et s'en alla sans permission. Tandis qu'il était dans un autre pays, en grand danger de perdre son âme, il fut atteint d'une maladie mortelle. La sainte abbesse vit en esprit le danger qu'il courait : elle pria le Seigneur avec ferveur d'avoir pitié de cette malheureuse âme. Pendant ce temps-là, le Frère conçut tant de repentir de ses fautes, et surtout d'avoir ainsi quitté la sainte abbesse, que toutes les personnes présentes à son lit de mort eurent très-bon espoir de son salut éternel. Et en effet, lorsqu'il fut mort, il apparut à sainte Colette comme tous ceux qui mouraient dans sa réforme.

La conscience de presque tout le monde était pour elle un livre ouvert dont la connaissance l'affligea souvent.

Le Père Pierre Psalmon, docteur en théologie, qui avait toujours été très-favorable à la réforme de sainte Colette, était au lit de mort, lorsque la sainte dut passer assez près de son monastère pour se rendre elle-même dans l'un de ses cloîtres. Elle vint le visiter, mais elle le trouva sans connaissance et sans parole, et par une lumière surnaturelle elle connut que l'état de son âme n'était pas bon. Elle fit sur lui un signe de croix, l'appela par son nom, et lui fit concevoir la ferme espérance d'obtenir grâce devant Dieu. Le mourant la reconnut fort bien, et se trouva tellement fortifié par ses paroles, qu'en peu d'instants il se leva bien portant. Quelques jours après, il alla trouver la sainte, et s'agenouillant devant elle, lui dit qu'il la servirait désormais toute sa vie, puisqu'il était redevable de la vie à ses prières. Elle lui recommanda pour lors avec bonté de faire une bonne confession à un confesseur qu'elle lui indiqua. Il obéit, et revint lui dire qu'il s'était bien confessé. « Non », lui dit Colette, « car vous devez encore vous accuser de tel « et tel péché que vous avez commis autrefois, et que « par honte ou par oubli vous n'avez jamais avoué ». Le Père, tout attristé, alla se confesser de nouveau, et lorsqu'il vint dire à Colette que cette fois sa confession était bonne, elle lui répondit qu'il n'était pas encore aussi pur qu'il devait l'être, à cause de tel et tel péché qu'elle lui découvrit encore. Il alla faire un troisième aveu de ses fautes, et après s'être ainsi complétement purifié, il publia partout qu'il devait attribuer à Colette le salut de son âme et la sainteté de son corps; il était convaincu

qu'elle connaissait toutes ses actions, ses paroles et ses pensées. Un jour, voulant traverser à cheval une rivière, il tomba dans un gouffre où il s'enfonçait de plus en plus. Il invoqua les glorieux mérites de Colette, et se trouva aussitôt avec son cheval sur le bord de la rivière.

Elle savait presque tout ce qui se passait, non-seulement dans les couvents qu'elle habitait, mais encore dans ceux qui étaient fort éloignés, et elle avertissait quelquefois les supérieurs qui allaient visiter ces cloîtres, qu'il y avait telle ou telle amélioration à y faire exécuter. Lorsqu'un malheur menaçait l'un de ses monastères, elle en était informée en esprit, quoiqu'elle ne sût pas toujours la nature de ce qui devait arriver.

Un grand nombre de personnes venaient la consulter ; or, elle savait toujours d'avance pourquoi l'on venait, et ce qu'elle avait à répondre. Tous les Frères et toutes les sœurs de sa réforme la respectaient de loin comme s'ils étaient sous ses yeux, car ils savaient bien qu'elle voyait tout, et qu'à sa prochaine visite elle leur reprocherait même les fautes en apparence les plus cachées.

Cette vue surnaturelle lui procurait les moyens les plus efficaces pour consoler les sœurs, leur donner à propos les conseils dont elles avaient besoin, et combattre avec succès toutes leurs imperfections.

CHAPITRE IX.

SOMMAIRE : Mort de sainte Colette. — Manifestation de sa gloire.

Depuis longtemps les habitants de la céleste patrie aspiraient à voir arriver parmi eux cette âme qui n'avait

presque rien de commun avec la terre. Pendant une dangereuse maladie qu'elle fit à Besançon, elle vit, dans une extase, la sainte Vierge, sainte Claire et sainte Marie-Madeleine prier le Seigneur de rappeler à lui sa servante Colette, et saint François s'opposer à leurs prières, dans l'intérêt de la réforme de son Ordre. Ce dernier fut exaucé, car au bout de quelques jours Colette se rétablit, contre toute espérance. Mais enfin, lorsqu'elle eut fondé dix-huit couvents, et fait accepter sa règle dans un grand nombre de monastères d'hommes, Dieu lui fit savoir qu'elle ne tarderait pas à recevoir la récompense de ses travaux.

Alors, quoique brisée par les fatigues, par les souffrances de l'âme et du corps, on eût dit qu'elle se revêtait d'une nouvelle jeunesse, et qu'elle ne faisait que d'entrer dans la voie de la perfection. Elle s'arma d'un nouveau courage pour employer à la gloire de Dieu et au salut des âmes les jours qui lui restaient à vivre. Elle s'était retirée dans le monastère d'Hesdin, en Artois, et là, le 2 février 1446, elle prédit qu'elle n'avait plus deux ans à vivre. Le jour de la fête de saint Pierre et saint Paul elle s'écria dans un ravissement : « Heureux ceux « qui mourront les premiers et qui ne verront pas les « jours de malheur et d'adversité ! » Dans le même cloître, une novice qui faisait la cuisine s'était presque crevé un œil en se heurtant contre un bâton pointu : par suite de cet accident elle était devenue borgne. Les sœurs voulaient qu'on la renvoyât, comme impropre à la vie monastique ; la sainte Mère s'y opposa, leur représentant qu'elle avait contracté cette infirmité au service de l'Ordre. Mais comme elle vit que toutes les religieuses

persistaient dans leur détermination : « Eh bien! alors », dit-elle, « j'irai mourir à Gand, et j'emmènerai avec moi « cette novice dont vous ne voulez pas ». Elle fit comme elle l'avait dit, et en route, elle rendit à la novice l'usage de l'œil qu'elle avait perdu.

Elle était partie de Hesdin le 1er décembre 1446 : elle s'arrêta quelques jours à Courtray, où habitait alors une recluse très-renommée pour sa sainteté, et qui, disait-on, vivait sans nourriture. Le confesseur de cette solitaire vint voir Colette par politesse ; mais lorsqu'il se mit à parler de la vie évangélique de sa fille spirituelle, la sainte abbesse l'interrompit, et parla d'autre chose. Les sœurs qui se trouvaient avec Colette en manifestèrent leur surprise. Mais elle leur dit que cette recluse trompait tout le monde, et qu'en cachette, elle faisait tous les jours bonne chère. En effet, peu de temps après, la prétendue sainte fut connue de tout le monde pour ce qu'elle était. Ce fait a été attesté par la princesse Elisabeth, fille du duc de Bavière, qui était l'une des religieuses qui accompagnèrent Colette pendant ce voyage.

La sainte Mère arriva dans la ville de Gand, le 6 décembre 1446, pour y faire la visite canonique du couvent des Clarisses, en qualité d'abbesse générale de tous les monastères de sa réforme. Voici en quelques mots l'origine du monastère de Gand : Le pape Martin V, par une bulle du 26 juin 1426, autorisa la fondation d'un couvent dans l'un des évêchés de Thérouanne, de Cambrai ou de Tournay. Ce fut à la ville de Gand que Dieu accorda cet honneur. Une riche et noble dame, Hélène Schepper, avait déjà donné l'emplacement nécessaire ; mais, par suite d'obstacles imprévus, et malgré les efforts

réunis de Philippe le Bon, comte de Flandre et duc de Bourgogne et des conseillers de la ville, pour hâter l'achèvement du monastère, il ne put être terminé qu'au bout de quinze ans.

L'entrée des Clarisses dans ce cloître ayant été ensuite retardée par la guerre, ce ne fut qu'en 1442, le troisième jour du mois d'août, que sainte Colette y installa ses religieuses.

Lorsqu'elle y revint quatre ans plus tard pour sa visite canonique, elle annonça, dans la salle du chapitre, qu'elle devait bientôt mourir. Trois semaines avant sa mort, elle convoqua encore une fois toutes les sœurs ; elle leur recommanda la crainte et surtout l'amour de Dieu, et l'observation ponctuelle de la règle ainsi que des ordonnances de la réforme.

Elle dit à son confesseur que c'était Dieu qui l'avait obligée à réformer l'Ordre de Saint-François, et qu'elle avait toujours agi au nom de Dieu ; puis elle ajouta : « Quoique je sois une grande pécheresse, je ne sais pas « comment je pourrais faire mieux que je n'ai fait, s'il « me fallait recommencer ».

Pendant la nuit du 26 février elle eut une vision, dans laquelle le Seigneur lui accorda quatre faveurs : premièrement, que, comme son Sauveur, elle souffrirait cruellement jusqu'au dernier moment de sa vie ; secondement, qu'elle ne serait plus jamais arrachée à la contemplation des choses célestes ; qu'elle entendrait la messe tous les jours ; et enfin, qu'elle verrait tout ce que feraient ses filles, comme si elle était auprès d'elles. Depuis cette vision jusqu'à sa mort elle demeura dans un état d'extase presque continuel. Elle eut un évanouis-

sement qui fit croire à son confesseur qu'elle mourait : il lui donna alors les saintes huiles et lut la Passion de Notre-Seigneur. Mais on vit bientôt que son heure n'était pas encore venue. Chaque jour, après la messe, que son confesseur disait dans son oratoire, elle recevait la sainte communion avec une piété aussi tendre et des larmes aussi abondantes que dans son état de santé ordinaire.

Le samedi 4 mars, après avoir entendu la messe et communié, elle fit ses adieux à son confesseur, et se rendit dans sa cellule, disant qu'elle allait se reposer pour la dernière fois. Elle mit sur sa tête le voile béni dont le pape l'avait revêtue en lui faisant prononcer ses vœux ; puis elle s'étendit sur son lit, demanda très-humblement pardon à ses filles des fautes qu'elle avait commises, et ferma ses yeux et sa bouche pour ne plus les rouvrir ; elle continua néanmoins à avoir connaissance de tout ce qui se passait dans le cloître. On lui avait mis sous la tête un oreiller de plume ; elle s'en aperçut aussitôt, et le rejeta. Elle vécut encore quarante-huit heures, sans faire aucun mouvement ; enfin, le lundi, 6 mars 1447, à huit heures du matin, au milieu des larmes des religieuses, de son confesseur et du frère de ce dernier, cette âme pure et sainte abandonna son corps pour entrer dans le céleste séjour.

Il est à remarquer que sainte Colette mourut précisément à l'instant où Nicolas V était élu à Rome Souverain Pontife. Peu de temps après, par sa prudence et sa sagesse, il obtenait l'abdication de Félix V (Amédée, duc de Savoie), et par là le terme heureux du schisme déplorable qui avait déchiré l'Eglise. Colette avait essayé, mais en vain, pendant sa vie, de détourner le duc de Savoie d'ac-

cepter la tiare pontificale : elle avait compris combien cette élection était illégitime, et avait prévu les maux qui devaient en résulter pour l'Eglise. Il est consolant de penser qu'après avoir été sourd aux exhortations de Colette sur la terre, le duc de Savoie céda aux inspirations de cette âme sainte, devenue encore plus puissante dans le ciel.

Son corps, après avoir conservé pendant douze heures la pâleur de la mort, se revêtit soudain d'une merveilleuse beauté : tous les membres devinrent blancs comme la neige, et les veines y apparaissaient colorées d'un bleu céleste. La peau était douce, les jointures flexibles ; et en signe de la gloire dont l'âme jouissait déjà, sa dépouille mortelle exhalait le plus suave parfum. On exposa le corps dans l'église, sur une estrade où des milliers de personnes vinrent le voir. On y faisait toucher des chapelets, qui en conservèrent longtemps une odeur agréable. En imitation de notre Sauveur, qui est mort nu entre ciel et terre, Colette avait recommandé qu'on l'enterrât sans cercueil dans le cimetière commun des religieuses. C'est ce que l'on fit, trois jours après sa mort, sans aucun luxe ni aucune solennité.

Dieu manifesta aussitôt de plusieurs manières miraculeuses, et jusque dans des contrées lointaines, la gloire de sa bien-aimée. Dans quelques-uns de ses monastères, qu'elle avait affectionnés plus que les autres, à cause de leur plus parfaite pauvreté, on entendit à l'heure de sa mort un doux concert de voix angéliques. Dans le couvent d'Orba, en Savoie, toutes les sœurs entendirent plusieurs voix, dont une, plus agréable que les autres, prononça distinctement ces paroles : « La digne sœur Colette « est montée au ciel ».

Dans un couvent de France elle apparut trois fois, la nuit d'après sa mort, à une sœur converse qui l'avait quelquefois servie, et l'avait toujours beaucoup vénérée. La sainte était resplendissante de gloire : sa tête surtout brillait comme le soleil en plein midi, et les yeux de la sœur ne purent en soutenir l'éclat.

Dans un autre cloître fort éloigné, une religieuse qui vait jamais vu la sainte mère pendant sa vie, et qui avait maintes fois demandé cette grâce par l'intercession de la très-sainte Vierge, fut exaucée la nuit qui précéda la mort de la sainte. Colette lui apparut dans l'oratoire qu'elle avait occupé autrefois dans ce couvent. Elle était entourée de rayons, et accompagnée d'un enfant, radieux comme elle, et qui dit à la sœur : « Regarde, voilà sainte « Colette ». Tout émerveillée, cette religieuse voulut appeler les autres, mais la vision disparut. Le lendemain, à l'heure de la mort de Colette, elle leur racontait tout ce qu'elle avait vu la nuit prédédente, lorsqu'elles entendirent des voix harmonieuses dans l'air : elles levèrent les yeux, et virent l'âme sainte, environnée de gloire, monter au ciel au milieu du chant joyeux des Anges.

Une religieuse d'une grande perfection, qui, au moment où Colette quitta ce monde, était absorbée dans la contemplation, vit une magnifique procession, en tête de laquelle s'avançaient le Christ et sa sainte Mère. Ils étaient suivis d'une multitude innombrable d'Anges, de patriarches, de prophètes, d'apôtres, de martyrs, de confesseurs et de vierges, au nombre desquels se trouvaient plusieurs Frères Mineurs et plusieurs Clarisses. Cette foule faisait retentir le ciel de cantiques de louanges. Au milieu de ce cortége imposant parut l'âme triomphante

de Colette, revêtue d'une splendeur indescriptible, et les habitants du céleste royaume la conduisirent avec des cris de joie au séjour de la gloire éternelle. A peine cette procession fut-elle passée qu'il en parut une autre, composée d'un grand nombre d'hommes et de femmes de toutes conditions, qui semblaient avoir été prisonniers, car leur tenue était fort humble : ils avaient les mains jointes et la tête baissée. Dans cette foule la religieuse reconnut sa mère, qui lui témoigna une grande joie. La religieuse lui demanda dans quel état elle se trouvait. Sa mère lui répondit qu'elle était maintenant fort heureuse, et que cette seconde procession était formée de toutes les âmes que sainte Colette avait délivrées des peines du purgatoire par ses prières et ses bonnes œuvres.

CHAPITRE X.

SOMMAIRE : Miracles qui suivent la mort de sainte Colette. — Etat privilégié de son corps et honneurs qu'on lui rend. — Sa béatification et sa canonisation.

Les miracles par lesquels il a plu à Dieu de manifester à son Eglise la gloire de sainte Colette, sont extrêmement nombreux. Nous n'en citerons ici que quelques-uns :

Le fils d'un gentilhomme était sujet à l'épilepsie : dans un de ses accès il tomba et se cassa le bras. Son père invoqua sainte Colette, qui avait été plusieurs fois reçue dans sa maison : aussitôt le bras fut remis et l'enfant guéri de sa maladie.

Un enfant aveugle recouvra la vue après avoir été béni par une des reliques de la sainte abbesse.

Ce fut principalement dans les Pays-Bas, et surtout

dans la ville de Gand, qu'il se produisit de fréquents miracles. Aussi, en 1471, vingt-cinq ans après la mort de Colette, Charles le Téméraire, duc de Bourgogne et prince des Pays-Bas, envoya des députés à Rome pour prier Sixte IV, autrefois général des Franciscains, de placer Colette au nombre des saints. Mais comme ce pontife était occupé alors de la canonisation de saint Bonaventure, également de l'Ordre séraphique, il fit inscrire la demande des envoyés dans le Mémorial du consistoire pontifical, et se montra très-bien disposé à le seconder. En attendant, rien ne fut négligé de ce qui pouvait en amener le succès. L'abbé de Saint-Pierre, près Gand, attesta dans la même année divers miracles qui étaient arrivés soit à lui, soit à des membres de son ordre, grâce aux prières de sainte Colette. A Corbie, sa ville natale, on fit une enquête légale sur sa vie. La même année encore, sur l'ordre de l'évêque de Tournai, de qui dépendait alors l'évêché de Gand, on examina divers miracles opérés par son invocation ou par la vertu de ses reliques.

En 1493, sous le pontificat d'Alexandre V, des princes de France et des Pays-Bas demandèrent encore instamment la canonisation de sainte Colette. On fit encore dans ce but une enquête légale sur plusieurs autres miracles arrivés à Gand, et notamment dans le couvent des Clarisses. Nous en citerons quelques-uns:

Une sœur, qui tombait souvent en faiblesse, eut une fois un accès si terrible que toutes les religieuses la croyaient mourante : on mit sur elle quelque objet qui avait appartenu à sainte Colette, et aussitôt elle fut guérie pour toujours.

Sœur Catherine Sumench tomba d'une échelle et resta sans connaissance ; on eût dit que tous ses membres étaient brisés : elle ne pouvait faire un mouvement. Elle demeura longtemps dans cet état ; mais, pendant une nuit d'hiver, à deux heures du matin, elle vit sainte Colette environnée d'une grande clarté. La sainte mère prit soin d'elle et la veilla jusqu'à cinq heures du matin ; elle disparut alors : la religieuse se trouva en parfaite santé ; il lui restait encore quelques cicatrices attestant sa chute, mais qui ne lui faisaient aucun mal.

Sœur Cornélie Van de Walle, née à Bruges, fut guérie d'un tremblement en se frottant avec de la terre prise sur le tombeau de la sainte. Sœur Blanche d'Haut, née en Normandie, guérit de la même manière une brûlure qu'elle avait au pied depuis six semaines, et qui n'avait fait qu'empirer entre les mains des médecins.

La même année, 1493, on examina aussi les miracles qui avaient eu lieu à Arras et à Hesdin. De ce nombre est la guérison d'une Clarisse d'Arras, alitée depuis cinq ans. Les sœurs étaient obligées de la porter à l'église ; mais, le dernier jour de l'octave de sainte Colette, elle se trouva guérie, et put se rendre au chœur sans être aidée de personne.

Une Clarisse de Hesdin, étant à l'extrémité, vit la salle d'infirmerie toute remplie de ténèbres et de démons, qui voulaient lui inspirer le désespoir ; mais bientôt sainte Colette lui apparut, éclatante d'une céleste lumière, et accompagnée d'une multitude d'Anges. Elle chassa les malins esprits, et rappela à la sœur quelques péchés qu'elle avait oublié de confesser. Cette religieuse raconta ensuite sa

vision aux autres sœurs, fit la confession de ses péchés oubliés, et retomba quelques instants après dans l'agonie. Son confesseur, voulant la fortifier, lui montra une image de Colette; mais la mourante, tournant ses yeux d'un autre côté, dit au prêtre: « C'est là qu'est notre Mère, sous une « forme bien plus belle ». On comprit que la sainte Mère avait assisté sa fille jusqu'au dernier moment de sa vie mortelle.

A certaines époques de l'année on sentait, dans le couvent de Hesdin, un parfum céleste bien supérieur à toutes les odeurs de la terre, et que les religieuses appelaient les visites de sainte Colette. On le sentait souvent aussi dans le monastère de Gand, surtout dans la chapelle où était son corps.

A Ryssel, une fille de dix-huit ans, nommée Jeanne de Mestres, tomba dans un puits qui avait neuf pieds de profondeur. Déjà elle était revenue trois fois sur l'eau, et elle était trois fois allée au fond, où elle semblait devoir finalement rester, lorsque trois femmes, qui lavaient du linge non loin de là, appelèrent du monde au secours de cette fille. Chacun disait qu'elle devait être noyée, puisqu'on ne la voyait plus. Mais la malheureuse, qui luttait déjà contre la mort, pria ainsi du fond de son cœur : « O glorieuse « vierge Colette, qui en faisant un signe de croix sur l'eau, « avez échappé avec vos sœurs au danger d'être submer- « gée, secourez-moi dans cette nécessité, afin que je puisse « servir Dieu au milieu de vos filles ! » Pendant qu'elle priait, il se produisit dans l'eau une agitation extraordinaire qui fit revenir cette fille à la surface. Un des assistants la saisit par une main qu'elle lui tendit, et la retira du puits. Elle revint chez elle sans le moindre mal, et se

consacra au service de Dieu dans le couvent des Clarisses de Hesdin.

Plusieurs autres miracles eurent lieu encore à Arras, à Hesdin, à Gand, à Corbie, et ailleurs, et firent de nouveau réclamer la canonisation de la sainte auprès du Pape Jules II, en 1508 ; mais les longues guerres qu'il eut à soutenir l'empêchèrent de s'en occuper.

Vers cette époque, la reine d'Espagne, Jeanne, mère de Charles-Quint, vint au monastère de Gand pour demander, sur le tombeau de la sainte, certaine grâce qu'elle obtint. En reconnaissance elle y laissa le précieux voile qu'elle avait sur la tête, ainsi que la housse de son cheval. Le voile est tissu d'argent et long de sept aunes. La housse est longue aussi de sept aunes, en damas blanc broché d'or.

Un Franciscain des Pays-Bas, prédicateur et théologien distingué, se trouvant à Rome pour d'autres grands intérêts, pria plusieurs fois le pape Pie V de permettre aux Colettines de célébrer la fête de leur sainte Mère. Pour l'y décider, il lui raconta plusieurs faits de sa vie merveilleuse. Enfin le Pape lui répondit : « Donnez-moi des « témoignages écrits de ce que vous me dites, et j'acquies- « cerai volontiers au désir de ces religieuses ». Alors on rassembla de nombreux écrits authentiques qui furent scellés par Corneille Jansen, évêque de Gand, et envoyés à Rome ; mais ils n'y arrivèrent malheureusement qu'après la mort de Pie V. Enfin Clément VIII, en 1604, autorisa les Clarisses de Gand à célébrer tous les ans la fête de sainte Colette le sixième jour de mars, et faire dire dans leur église la messe en son honneur.

En 1610, Paul V étendit cette permission à toutes les

Clarisses réformées des Pays-Bas, et plus tard à plusieurs autres monastères de France. En 1521, à la requête de la reine-mère, Marie de Médicis, Urbain VIII accorda que la fête de sainte Colette serait célébrée dans toute la France, dans tout l'Ordre de Saint-François. Molanus, qui a écrit en 1616 son ouvrage sur les saints des Pays-Bas, atteste que cette fête était alors de précepte, ce qui est confirmé par Wadding, Harold et autres. La ferveur pour le culte de la sainte Mère s'étant peu à peu relâchée, le Pape Clément X, en 1672, éleva le rang de cette fête, et ordonna qu'elle fût célébrée avec plus de solennité dans les Ordres des Mineurs et des Clarisses.

Enfin, le Pape Pie VII, déterminé par les nombreux miracles qui continuaient à se produire, l'inscrivit au nombre des saintes, avec une grande solennité, le 24 mai 1807.

Nous terminerons par l'exposé des vicissitudes que ses reliques ont éprouvées. En 1492, la ville de Gand, menacée par les ennemis, allait être surprise de trois côtés à la fois ; mais elle fut sauvée par l'intercession de sainte Colette, et la paix depuis longtemps désirée ne tarda pas à se rétablir. Ce fut alors que les supérieurs de l'Ordre firent ouvrir le tombeau de sainte Colette, au-dessus duquel on avait bâti une chapelle quelques années après sa mort. Le 13 septembre, on exhuma son corps ; il n'y restait plus de chair, mais tous les ossements étaient secs et parfaitement conservés, ce qui était d'autant plus extraordinaire que le terrain était fort humide. On les enveloppa dans une étoffe de soie, et ils furent placés sur l'autel du chapitre, dans un cercueil de plomb. En quelques semaines on fit un nouveau tombeau plus

vaste que l'ancien, et l'on y plaça le cercueil sur une grille de fer. On creusa tout auprès une autre fosse, où l'on apporta quatre paniers de la terre qui avait touché le plus près aux saints ossements et dans laquelle la chair s'était décomposée. En 1536, le jour de l'Ascension, l'évêque de Sarepta, coadjuteur de l'évêque de Tournai, célébra une messe solennelle dans l'église des Clarisses, et alla ensuite visiter les ossements de sainte Colette. Lorsqu'on ouvrit le cercueil on trouva le couvercle tout parsemé de grosses gouttes d'eau dont pas une ne tomba sur les précieux restes. Mais quand on eut retiré les ossements du cercueil, le fond de ce dernier, ainsi que l'endroit où il reposait, furent aussitôt tout mouillés par les gouttes d'eau qui se mirent à y tomber, au grand étonnement de l'évêque, qui déclara que ce prodige suffisait pour faire procéder à la canonisation. L'étoffe de soie qui avait enveloppé les ossements pendant quarante-trois ans dans un endroit si humide, était restée parfaitement intacte.

En 1577, les Calvinistes étant venus dévaster son ancien couvent de Gand, qu'elle avait fondé et qu'elle appelait Bethléem, les Clarisses furent obligées de l'abandonner, le 21 août. Elles parvinrent, non sans peine, à emporter avec elles les restes précieux de leur mère bien-aimée, et trouvèrent un asile dans divers couvents de France, notamment à Arras, où elles portèrent les reliques. La sainte, dans sa reconnaissance, apparut pendant la route à plusieurs d'entre elles. Alors se trouva vérifiée une prédiction que Colette avait faite pendant sa vie. Lorsqu'on bâtissait à Arras un monastère pour sa réforme, on lui avait demandé si elle y irait,

et elle avait répondu en levant les yeux au ciel : « Si ce « n'est pas pendant ma vie, j'irai du moins après ma « mort ». Dès que la paix fut rétablie, en 1584, les Clarisses retournèrent à Gand, et trouvèrent leur couvent ruiné, elles en rebâtirent un nouveau sur le même emplacement ; elles y replacèrent les reliques dans le même endroit et de la même manière que lors de la visite de l'évêque de Sarepta.

Le 22 septembre 1783, les Clarisses furent de nouveau chassées par l'empereur Joseph II, et cherchèrent un refuge dans un couvent de leur ordre, à Poligny, où elles demeurèrent jusqu'à la dévastation de ce monastère. En 1814, il ne restait plus que cinq religieuses de l'ancien couvent de Gand : elles se réunirent et tentèrent d'en recouvrir la possession ; mais ce fut en vain, et n'ayant plus aucun espoir de racheter l'emplacement, elles acquirent à Gand une maison qu'elles transformèrent neuf ans plus tard (1833) en un couvent semblable à celui que sainte Colette avait fondé. On voit encore aujourd'hui, dans l'église de ce monastère, sous l'autel, le tombeau où reposa autrefois le corps de la sainte; les Clarisses de Gand purent ravoir le manteau de sainte Colette , et il est aujourd'hui comme autrefois dans cette ville, l'objet d'une extrême dévotion ainsi que la source d'un grand nombre de prodiges. Le monastère de Gand possède en outre un des os de la sainte, une de ses dents, le vêtement dans lequel elle est morte et plusieurs autres objets ayant servi à son usage. Voici, sur le manteau dont nous venons de parler, quelques détails qui ne sont pas sans intérêt. Madame Louise de France avait rendu un grand service aux Clarisses. C'est elle qui obtint de son

neveu, Louis XVI, la permission pour ces religieuses de séjourner en France, ce qui leur avait été précédemment refusé d'une manière positive. Cette princesse ayant demandé à l'évêque de Gand le corps et le manteau de sainte Colette, le prélat, n'osant pas refuser, lui envoya ces gages précieux, et dressa procès-verbal de leur authenticité. Madame Louise se contenta de les vénérer pendant trois jours dans son couvent de Saint-Denis, puis elle en fit présent aux Clarisses de Poligny; mais elle coupa un morceau du saint manteau, et mit en place une pièce de soie rouge, que l'on y voit encore. Lorsque Madame Louise, devenue carmélite sous le nom de Sœur Thérèse de saint Augustin, fut morte elle-même en odeur de sainteté, les Clarisses de Gand, en possession de qui le manteau retourna, voulurent préserver à son tour cette pièce de soie rouge, et y cousirent un autre morceau de soie de la même couleur.

C'est donc à Poligny que reposent actuellement les ossements et quelques autres reliques de sainte Colette. Ils sont placés dans une chapelle bâtie exprès, à côté du couvent des Clarisses, et disposés comme ils étaient à Gand. Ils y opèrent encore de nombreux prodiges.

En 1807, à l'occasion de la canonisation de la sainte, la châsse fut ouverte : on réserva un bras pour le Pape, un os moins considérable pour le Cardinal Fesch, quelques ossements encore moindres pour l'évêché de Besançon, et dont l'un fut destiné à un parent de sainte Colette, une omoplate et un os du talon pour la ville de Gand[1].

[1] Voici la description de ces reliques, envoyée aux auteurs de la Vie des saints de Franche-Comté, par Mme Sœur Marie-Françoise, abbesse de Poligny :

1o L'os cunéiforme brisé ; — 2o Huit vertèbres dorsales; du côté gauche, sept vraies côtes et une fausse; du côté droit, quatre vraies côtes et deux fausses; —

La vie de sainte Colette a été écrite en français par le Père Pierre de Vaux, qui fut pendant plusieurs années son confesseur, et par la sœur Perrine de la Baume, qui a vécu longtemps avec elle. C'est à ces deux sources,

3o Omoplate droite ;—4o Humérus droit ; deux tiers du cubitus droit ;—5o Les deux fémurs entiers ; les deux tibias ; — 6o Le péroné droit, etc. Il a été extrait : 1o Pour Pie VII, l'os humérus droit; — 2o Pour Mgr l'archevêque de Besançon, l'os calcaneum droit; — 3o Pour Mgr l'archevêque de Lyon, l'os péroné droit; — 4o Pour Mgr l'évêque de Gand, les os omoplate et astragale droits; — 5o Pour M. Bouche, de Richemont-d'Abbeville, l'os ethmoïde; — 6o Pour Mlle Dubétex, au nom de la commune, l'os sphénoïde. — Le reste est renfermé dans la châsse.

La patronne de Corbie et de Gand est honorée, le 6 mars, dans les diocèses d'Amiens, de Paris, de Besançon, et dans tous ceux de la Belgique. Son nom est inscrit dans les Martyrologes franciscains, d'époque récente, dans ceux de Molanus, Canisius, Ferrari, du Saussay, etc.

On invoque spécialement sainte Colette pour les ophtalmies, les maux de tête, les fièvres ; en cas de stérilité ; dans les dangers de la maternité ; pour les nouveau-nés, etc.

La Réclusion de sainte Colette, à Corbie, avait été détruite, à l'époque où l'église de Saint-Etienne fut vendue à un particulier. M. l'abbé Douillet, jaloux de rendre au culte de sainte Colette son antique splendeur, a racheté ce monument, dont une partie sert de chapelle, et l'autre d'orphelinat paroissial, sous la direction de sœurs Franciscaines de Calais.

Mgr Boudinet a béni la chapelle, le 22 septembre 1867, en présence de Mgr Valergua, patriarche de Jérusalem, à l'issue d'un discours prononcé par M. Duquesnay, curé de Saint-Laurent, à Paris.

Le zélé doyen de Corbie ne s'en tient pas à restaurer, dans sa paroisse, le culte et les monuments de sainte Colette ; depuis quelque temps il sollicite auprès du Saint-Siége pour que son office soit introduit dans le bréviaire romain.

Colette fit par elle-même dix-sept fondations : 1408, Besançon ; 1412, Auxonne (Côte-d'Or) ; 1415, Poligny (Jura) ; 1423, Seurre (Côte-d'Or) et Moulins ; 1424, Aigueperse (Puy-de-Dôme) et Decize (Nièvre) ; 1425, Vevay (canton de Vaud) ; 1427, Orbe (canton de Vaud) ; 1432, Le Puy ; 1433, Castres (Tarn) et Lezignan (Hérault) ; 1441, Hesdin (Pas-de-Calais) ; 1442, Gand ; 1443, Heidelberg ; 1444, Amiens ; 1447, Pont-à-Mousson (Meurthe). On doit ajouter à ces dix-sept fondations la réforme que sainte Colette introduisit dans le couvent des Clarisses Urbanistes de Béziers et dans un grand nombre de couvents de Frères mineurs. Wadding (*Annal. Min.*, v, 26), nous dit que beaucoup de religieux et de religieuses qui appartenaient aux ordres des Bénédictins, des Cisterciens, des Chartreux, des Célestins, des Chanoines réguliers, se sentirent animés du désir d'une plus grande perfection, et, du consentement de leurs supérieurs, entrèrent dans les monastères réformes ou fondés par sainte Colette. Olivier de la Marche (*Chroniques*) nous apprend que, soit par elle-même, soit par les religieuses qu'elle envoya en diverses contrées, elle réforma « trois cent quatre-vingts maisons religieuses de femmes encloses et enfermées ».

On désignait ses religieuses sous le nom de *Pauvres-Dames de sainte Claire*, pour les distinguer des Urbanistes, dont la règle avait été mitigée par Urbain IV. Aujourd'hui encore, en Belgique, ces dernières sont appelées *Riches-Claires* par opposition aux *Pauvres-Claires*. Les filles de sainte Colette furent aussi appelées *Colettines*, même après que Léon X, en 1517, ait eu réuni les diverses réformes de la branche féminine de Saint-François sous le nom général d'Observantines.

C'est par le couvent des Cordeliers de Dôle que Colette commença la réforme des Frères Mineurs, en 1415. On leur donna dès lors le nom de *Colétans* ou *Colétins*.

ainsi que dans quelques autres écrits authentiques, que toute la biographie que l'on vient de lire a été puisée[1].

Nous citerons encore, comme ayant écrit sa vie, le Père Jacques Fouderé, frère mineur, et Olivier de Lange (le Long), prieur de l'abbaye de Saint-Bavon, à Gand.

LA BIENHEUREUSE AGNÈS

PRINCESSE DE BOHÊME, CLARISSE.

1282. — Pape : Martin IV. — Roi de France : Philippe III le Hardi.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : La bienheureuse Agnès, par amour pour la chasteté, dédaigne les plus illustres couronnes de l'Europe.

Cette bienheureuse princesse naquit à Prague en 1205, la veille de la fête de sainte Agnès, c'est pourquoi l'archevêque de cette ville lui donna ce nom au baptême. Elle était fille de Primislas (Ottocar Ier) roi de Bohême, et de Constance, sœur d'André, roi de Hongrie et père de sainte Elisabeth, dont notre sainte était par conséquent la cousine. Avant sa naissance sa mère vit en songe, au milieu de ses vêtements d'or, insignes de sa royauté, un

Leur congrégation, en vertu d'une bulle de Léon X, en 1517, prit, ainsi que toutes les autres réformes franciscaines, le nom de Frères Mineurs observants ou *observantins*.

[1] Dans son *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, le savant abbé Corblet a reproduit la vie de sainte Colette par Pierre de Vaux, avec de nombreuses additions empruntées aux récits de la sœur Perrine, dont l'œuvre originale est aujourd'hui perdue. M. l'abbé Douillet prépare une histoire de sainte Colette.

morceau de drap gris et grossier entouré de cordes. Et tandis qu'elle le regardait avec étonnement, elle entendit une voix lui annoncer que l'enfant qu'elle mettrait au monde porterait un pareil habit. Cette vision eut lieu sept ans avant que sainte Claire établît son Ordre : on n'en put donc pénétrer que plus tard la signification. L'enfant, dès son berceau, fit pressentir de qui elle serait l'épouse ; sa mère la trouvait souvent ses petites mains en croix sur la poitrine, et dormant d'un sommeil si calme qu'elle semblait dès lors tout absorbée dans l'amour de Jésus crucifié. Elle n'avait encore que trois ans, lorsque Henri le Barbu et sainte Hedige, duc et duchesse de Silésie, la demandèrent en mariage pour leur plus jeune fils, Boleslas, dont le frère épousa plus tard la princesse Anne, la plus jeune sœur de la bienheureuse Agnès. Celle-ci fut conduite en grande cérémonie, de Bohême en Silésie, et mise au célèbre couvent de Trebnitz ; puis, sainte Hedige ayant perdu son mari vint habiter dans ce même monastère et initia la jeune Agnès à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Mais le jeune Boleslas étant venu lui-même à mourir, Agnès retourna en Bohême : on la mit dans un couvent de l'Ordre de Saint-Norbert, à Doxan. Là, grâce à la lecture de l'Ecriture sainte et aux exemples des religieuses, qui étaient toutes de la première noblesse du pays, elle fit de grands progrès dans la perfection. Lorsqu'elle eut neuf ans, elle revint à la Cour de son père, et elle ne tarda pas à s'y attirer le respect et l'affection par ses vertus exceptionnelles, bien plus que par l'éclat de sa naissance.

La renommée de ses rares qualités s'étant répandue jusqu'à la Cour de l'empereur Frédéric II, il envoya une

ambassade solennelle au roi de Bohême, afin de demander sa main pour son fils le prince Henri. Primislas considérait cette union comme très-avantageuse à sa propre couronne et très-heureuse pour sa fille : aussi usa-t-il de son autorité paternelle pour l'y faire consentir ; de son côté, docile comme elle était à la volonté de ses parents, elle n'osa pas résister, et les fiançailles furent célébrées avec une grande magnificence. Mais, par une admirable disposition de la Providence, les envoyés de l'empereur, qui représentaient le prince Henri dans la cérémonie, ne spécifièrent point dans les actes écrits le nom de la fiancée, de sorte que tout cet appareil demeura sans résultat. Sur ces entrefaites Agnès fut envoyée à la Cour d'Autriche; mais on vit clairement dès lors combien son esprit et son cœur étaient éloignés de tous les plaisirs de la Cour. Pendant tout l'Avent et le Carême elle ne mangeait que du pain, et mettait à peine du vin dans l'eau qu'elle buvait. Le soir de la veille de l'Annonciation, et surtout le jour même de la fête, l'amour de la chasteté embrasa tellement son cœur que, bien qu'elle fût fiancée, elle prit devant Dieu et sa glorieuse Mère la ferme résolution de ne jamais se marier. Afin de persévérer dans cette voie, elle pria tous les jours avec ferveur, et répandit d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres, tant par ses propres mains que par des mains étrangères. Dieu l'exauça, car son mariage fut différé de jour en jour, et finalement contremandé. Agnès revint à la Cour de son père.

Elle n'y goûta pas longtemps le calme qu'elle aimait tant, car elle fut bientôt demandée en mariage par le roi d'Angleterre Henri III, et par l'empereur Frédéric lui-

même, devenu veuf depuis peu. Les envoyés d'Allemagne et d'Angleterre vinrent à Prague pour offrir leurs présents et exposer leur demande au roi et à la reine de Bohême, mais particulièrement à la princesse. L'un des envoyés de l'empereur vit alors en songe la princesse parée d'une couronne d'or, de perles et de pierreries; puis cette couronne se dissipa lentement et une autre beaucoup plus belle descendit du ciel sur sa tête. Les envoyés impériaux ne comprirent pas le véritable sens de cette vision; ils en conclurent que l'empereur serait préféré au roi d'Angleterre, et ils eurent gain de cause; car la princesse, bien malgré elle et par la volonté de ses parents, fut fiancée à l'empereur : toutefois rien ne put la déterminer à suivre les envoyés à la Cour d'Allemagne.

Le roi son père mourut bientôt, et il semble que ce fût encore par une intention de la Providence, car s'il eût vécu, il l'aurait probablement forcée à ce mariage.

Sous le règne de son frère Venceslas, surnommé le Borgne, Agnès redoubla de zèle dans la pratique de toutes les vertus et des plus austères mortifications. Extérieurement parée d'or et de diamants, elle portait sur son corps une haire, une ceinture et des pointes de fer. Son lit, orné de riches draperies, ne servait que pour les yeux du monde, car elle couchait sur le plancher ou sur un amas de cailloux. Devant les tables somptueuses elle endurait la faim et la soif, car le peu qu'elle prenait irritait ces deux besoins plutôt que de les satisfaire. Les vendredis et les samedis, en l'honneur des souffrances de Jésus et de sa sainte Mère, elle ne prenait ni boisson ni nourriture. Elle pratiquait secrètement toutes ces austérités; le roi, son frère, les remarquait, mais il la laissait

absolument libre. Vers le soir elle priait à genoux pendant plusieurs heures, pour elle-même, pour le roi, pour tout le royaume, et surtout pour les âmes du purgatoire, en faveur desquelles elle faisait dire aussi de nombreuses messes. A l'exemple de saint Venceslas, roi de Bohême, elle allait, avant le point du jour, pauvrement vêtue et accompagnée de ses dames d'honneur les plus dévouées, visiter les églises et les reliques des saints ; plus d'une fois ses pieds laissèrent des traces de sang sur la pierre où elle avait marché, car elle accomplissait ces pieux exercices même par les plus grands froids de l'hiver. Le jour, ordinairement vers midi, elle allait encore avec ses dames d'honneur visiter plusieurs églises, et elle entendait la messe à genoux sur la pierre nue. Dans l'après-midi elle assistait aux vêpres et à d'autres offices, et restait dans l'église jusqu'au soir.

En 1233, Agnès ayant alors vingt-huit ans, il s'éleva de nouvelles difficultés. L'empereur Frédéric, avec qui elle était fiancée, exigea qu'elle se rendît à sa Cour, et envoya en grand appareil ses ambassadeurs avec une suite nombreuse, pour aller chercher la princesse et la ramener en Allemagne. Le roi Venceslas, n'osant pas rompre les engagements pris par ses parents, supplia sa sœur de ne point mettre de retard à cette importante affaire. Il serait difficile d'exprimer toutes les angoisses dont fut alors déchiré le cœur de la malheureuse Agnès. Elle ne pouvait, sans une espèce d'effroi, entendre seulement nommer l'empereur, non-seulement parce qu'elle avait promis à Dieu sa chasteté, mais aussi parce que Frédéric, depuis la mort de l'impératrice, s'était livré dans son palais et au dehors à toutes sortes de dérèglements. Elle

ne voyait aucun moyen de se soustraire à cette union; tous les conseils humains semblaient impuissants, mais Dieu ne voulut pas l'abandonner. Les envoyés eux-mêmes, témoins de sa tristesse et de sa répugnance, lui enseignèrent un prétexte pour différer son voyage. Dans l'intervalle elle écrivit au Pape Grégoire IX, le conjurant d'user de son autorité souveraine pour empêcher ce mariage, auquel elle n'avait jamais donné et ne donnerait jamais son consentement, car elle avait choisi le céleste Epoux pour unique fiancé, longtemps avant la demande de l'empereur. Le Pape envoya un légat en Bohême afin de protéger la princesse contre la volonté de l'empereur, sans toutefois l'irriter non plus que le roi de Bohême. A peine le légat fut-il arrivé que la bienheureuse Agnès, tenant en main la bulle du Pape, alla se jeter aux genoux de son frère, le suppliant, par les liens du sang, de ne la forcer à aucun mariage, contrairement au vœu de chasteté qu'elle avait fait, et de ne point attirer sur eux la colère de Dieu et du Souverain Pontife, dont elle mit la lettre sous ses yeux. Le roi, consterné à ce spectacle inattendu, flottait entre le danger de s'attirer la haine de l'empereur et le désir de ne point repousser les instances de sa sœur. Enfin il se décida à faire connaître à l'empereur la résolution d'Agnès. Frédéric en fut si blessé, qu'il voulut d'abord venger cet affront par une guerre contre la Bohême; mais, ayant été informé d'une manière certaine que le roi n'était pour rien dans la résolution de sa sœur, il se calma, et par une lettre il délia la princesse de ses fiançailles. Les termes de cette lettre sont dignes d'un prince chrétien : il loue la fermeté de la princesse, et il ajoute ces paroles que « si elle lui eût

préféré quelque autre prince, il aurait vengé cet outrage les armes à la main ; mais qu'il ne pouvait s'irriter de se voir préférer le Fils de Dieu, dont lui-même était le serviteur». De plus il lui envoyait plusieurs reliques de saints, présent bien autrement précieux pour Agnès, que l'or et les pierreries qu'on lui avait donnés précédemment.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : La bienheureuse Agnès fonde des monastères, des églises et des hôpitaux. — Elle entre dans l'Ordre de Sainte-Claire et s'y distingue par sa sainteté.

Délivrée de ces terribles obstacles, Agnès ne songea plus qu'à se retirer dans un cloître pour y servir le divin Epoux. Elle avait entendu beaucoup louer la vie édifiante de sainte Claire, première fille spirituelle de saint François, et qui, d'après les instructions de l'illustre Père, avait établi à Assise une nouvelle règle de vie pour de pieuses filles. Le père d'Agnès avait donné une maison aux Frères Mineurs dans la ville de Prague. Ces religieux lui enseignèrent à fond les observances de cette règle et l'encouragèrent à entrer dans l'Ordre. Elle commença bientôt à distribuer aux pauvres ses richesses considérables ; et, pour que sa bienfaisance eût des résultats plus durables, elle fonda à Prague un bel hôpital, et elle le dota de revenus suffisants pour entretenir tous les pauvres et tous les malades de la ville. Elle fit bâtir à côté un monastère et une magnifique église sous l'invocation de saint François. Elle donna ce couvent aux religieux Porte-Croix, qui servaient les malades ; et, afin de les dis-

tinguer des autres religieux du même Ordre, Agnès obtint du Pape Innocent IV qu'ils porteraient, outre leur croix, une étoile rouge sur la poitrine.

Quelques années plus tard la princesse Anne, sa sœur, fit construire à Breslau un couvent et un hôpital semblables. De ces deux cloîtres les Porte-Croix se sont ensuite répandus en Bohême, en Silésie en Pologne, et en Moravie, où ils ont fondé plusieurs hôpitaux.

Agnès fit achever à ses frais un monastère et une église que l'on avait commencé de construire pour les Frères Mineurs; elle fit aussi élever non loin de là un vaste cloître pour les Clarisses. Le roi y ajouta de nouveaux bâtiments et des jardins. Animés par l'exemple de ces libéralités, les seigneurs du royaume et les bourgeois de Prague voulurent contribuer de leurs aumônes à l'achèvement de ces deux monastères; mais le roi, par une ordonnance, arrêta ce noble élan, car sa sœur et lui voulaient avoir seuls le mérite de cette belle œuvre. Le zèle général était si grand que les ouvriers mêmes qui travaillaient à ces constructions refusaient d'accepter aucun salaire : ils s'esquivaient vers le soir, dans la crainte que les gens du roi ne les forçassent à recevoir de l'argent.

La bienheureuse Agnès établit d'abord dans le couvent de femmes cinq Clarisses que le Pape fit envoyer d'Italie par sainte Claire; Agnès y entra elle-même quelques mois plus tard, à la Pentecôte de l'année 1236, ainsi que l'atteste un contemporain, l'abbé Albert de Stade. La famille royale et toute la noblesse de Bohême assistèrent à cette grande solennité.

Pendant deux ans on ne parla dans toute la Bohême

que de l'héroïque détermination de la princesse Agnès. La bonne odeur de cette action sainte se répandit bientôt en Pologne, en Allemagne et ailleurs. Un grand nombre de filles des plus hautes conditions voulurent suivre son exemple et embrassèrent la règle de sainte Claire. Nous devons citer parmi elles Isabelle, sœur de saint Louis, roi de France, et aussi Cunégonde et Salomée, reines de Pologne, qui avaient gardé la virginité dans le mariage, et qui se firent Clarisses après la mort de leurs époux : elles sont fêtées comme bienheureuses et vierges dans les Ordres de Saint-François.

Ce fut en Bohême surtout que l'exemple d'Agnès porta ses fruits. Du vivant de la bienheureuse princesse le couvent de Prague comptait déjà plus de cent religieuses, des plus nobles familles du royaume.

Les vertus qu'Agnès avait déjà montrées au milieu du monde n'étaient que le germe de la grande perfection qui la rendit le modèle de son cloître. L'humilité, source de toutes les autres, avait poussé dans son cœur des racines qui semblaient d'autant plus profondes que sa position avait été plus brillante. Le Pape ordonna aux supérieurs de l'Ordre de la nommer abbesse, et les religieuses le désiraient ardemment, car elles la considéraient comme la plus digne ; mais elle s'en défendit par tous les moyens, et fit intervenir ses amis. Le Pape persista néanmoins à lui donner ce titre dans plusieurs bulles qu'il lui écrivit, et à la fin elle fut obligée d'accepter.

Elle se plaisait à rendre dans son cloître les services les plus humbles. En hiver elle allumait le feu pour les autres sœurs, elle nettoyait les cellules et faisait la

cuisine. Mais surtout, à l'égard des religieuses malades, elle faisait preuve d'une complaisance inépuisable. Cette charité n'avait pas pour limites les murs du couvent, elle la prodiguait aussi aux malades de la ville de Prague; et, quoiqu'elle ne pût suivre sa cousine Elisabeth dans la visite des hôpitaux, elle imaginait mille moyens de consoler ceux qui souffraient, en leur envoyant différentes douceurs, et en lavant et raccommodant les vêtements des lépreux.

C'est ainsi que s'humiliait cette grande princesse, elle servait et consolait les plus rebutés d'entre les hommes, persuadée que les rois et les grands ne sauraient mieux faire, pour croître en dignité, que de s'abaisser par une humiliation volontaire.

Rien ne saurait peindre la joie de sainte Claire, lorsqu'elle apprit les vertus extraordinaires d'Agnès. Elle lui écrivit plusieurs lettres où elle l'appelait la joie des Anges, la couronne de ses sœurs, l'espoir de son cœur, sa fille bien-aimée. En même temps qu'elle l'exhortait à persévérer dans toutes les vertus, surtout dans la sainte pauvreté, elle lui recommandait comme une tendre mère, à elle et à ses sœurs, de modérer l'austérité de leurs jeûnes. Plus tard elle lui envoya la règle de l'Ordre, confirmée depuis peu par Innocent IV. Elle y joignit un rosaire, un voile, ainsi que l'assiette où elle mangeait et le gobelet où elle buvait. Ces vénérables souvenirs sont aujourd'hui conservés dans le monastère de Prague; on les a décorés d'or et de pierreries, et ils ont opéré de nombreux miracles.

Les conseils de la sainte Mère perfectionnèrent encore chez Agnès l'esprit de pauvreté. Aussi, à voir ses vête-

ments, sa cellule, son lit, sa nourriture, on ne se fût pas douté qu'elle était fille et sœur de rois. Venceslas ayant voulu pourvoir le monastère de nouveaux revenus, elle s'y opposa énergiquement. Le cardinal Jean Orsini, qui lui avait donné l'habit, et que le Souverain Pontife avait établi protecteur du couvent, lui conseillait de garder quelques biens pour le temps de la nécessité ; elle répondit qu'elle voulait laisser au monde ce que le monde lui avait donné. Elle renonça à la juridiction que le Pape avait accordée pour toujours à elle et à son monastère sur le riche hôpital de Prague, qu'elle avait fondé. A sa demande le Saint-Père lui accorda le privilége de ne pouvoir être forcée, ni elle ni ses sœurs, à accepter aucun bien ; c'est pourquoi le couvent fut appelé depuis lors le *Cloître des Pauvres-Dames*. Avec une partie des riches présents qu'elle avait reçus de son père, de son frère et de plusieurs grands personnages, elle fit faire des calices et des ornements d'église ; elle vendit le reste et en donna le produit aux pauvres.

Lorsque Venceslas mourut, il eut pour successeur son fils Primislas (Ottocar II), prince guerrier qui, oubliant le sang d'où il était sorti et les vertus de son illustre tante, la laissa dans un grand dénûment. En même temps Dieu permit qu'elle fût affligée d'une grave maladie, qui lui fit encore sentir davantage son extrême pauvreté. Elle remercia le Seigneur, qui lui offrait ainsi l'occasion de prouver sa persévérance dans l'exercice d'une vertu qu'elle avait fait vœu de pratiquer.

La bienheureuse Agnès châtiait rudement son corps. Non-seulement, suivant la règle des Clarisses, elle ne mangeait jamais de viande, mais elle s'abstenait même

d'aliments cuits : un morceau de pain, quelques fruits et un verre d'eau, telle était sa nourriture de chaque jour. Tous les mercredis et les vendredis, depuis la saint Martin jusqu'à Noël, les quatre jours qui précèdent chaque fête de la sainte Vierge, tout le Carême et tous les jours de jeûne prescrits par l'Eglise, elle se contentait de pain et d'eau. Elle portait une haire fortement serrée autour de son corps par des cordes qui déchiraient sa chair. Elle passait la plus grande partie des nuits dans la veille, la prière et les larmes ; elle restait ordinairement agenouillée six ou sept heures sans mouvement, et chassait le sommeil en se donnant la discipline. Ces austérités lui causèrent de douloureuses maladies, qui la mirent à deux doigts de la mort ; mais à peine rétablie, elle recommençait les mêmes mortifications ; de sorte que l'on peut dire que sa vie n'a été qu'une lutte perpétuelle contre son corps quand elle se portait bien, et contre la mort lorsqu'elle était malade.

Sur sa demande le Pape Alexandre IV confirma la règle des Clarisses, afin qu'elles l'observassent avec plus de zèle ; dans la suite elle pria Grégoire IX d'en tempérer la sévérité, relativement à l'habillement et aux jeûnes, à cause du climat rigoureux de la Bohême : le Pape lui accorda l'objet de sa demande, mais elle ne profita jamais pour elle-même de ces adoucissements.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Son esprit prophétique. — Miracles qu'elle opère durant sa vie.

Au milieu de ses austérités Agnès ressentait une joie ineffable et une communication intime avec son Créateur. Elle était souvent tout absorbée en lui et favorisée de célestes visions. Le démon, jaloux de ce bonheur, cherchait à le troubler par des apparitions et des menaces; mais Agnès chassait toujours l'ennemi en faisant le signe de la croix.

Les âmes du purgatoire, pour qui elle avait une tendre compassion, venaient fréquemment implorer ses prières. Mais elle eut plusieurs fois aussi la consolation de voir monter au ciel des âmes parfaitement pures. De ce nombre fut sœur Brigitte, abbesse du couvent, et l'une des cinq que sainte Claire avait envoyées en Bohême. Nous la voyons encore dans divers autres cas pénétrer les événements futurs ou inconnus. Lorsque le roi Venceslas II, son frère, faisait avec l'empereur Frédéric II la guerre au duc d'Autriche, beaucoup de gens craignaient une mauvaise issue. Mais Agnès encouragea son frère, et lui promit de la part de Dieu qu'il remporterait la victoire. Et en effet, quelques jours après Venceslas mit le duc en fuite et, après s'être emparé de Vienne, il le força de reconnaître l'empereur pour son prince légitime, et revint en Bohême comblé de gloire. Son fils Primislas (Ottocar II), neveu d'Agnès, qui essaya d'être empereur, ne fut pas aussi heureux. Déjà il avait remporté plusieurs victoires et s'était emparé de l'Autriche, de la Styrie et de la

Carinthie, lorsque, en 1278, il marcha contre Rodolphe de Habsbourg. Les Clarisses de Prague firent, le 27 octobre, une procession dans leur couvent pour le succès du roi. Pendant cette procession Agnès pâlit tout à coup, et fut saisie de telles angoisses qu'elle ne pouvait plus faire un pas. On lui en demanda la raison, et elle répondit qu'elle venait de voir le roi couvert de blessures et soutenu par deux soldats. En effet, on apprit ensuite que dans ce même moment le roi, trahi par son peuple, avait perdu sur le champ de bataille toutes ses conquêtes et la vie [1]. L'empereur se jeta sur la Bohême et l'écrasa tellement par une suite de défaites, que peut-être, comme dit le biographe de la princesse, on n'aurait plus entendu parler de ce malheureux royaume, si Agnès par ses prières n'eût apaisé la colère de Dieu.

Elle fit une fois une si grave maladie, que les médecins l'avaient abandonnée. Mais elle guérit contre toute prévision, et apprit de la bouche même du Fils de Dieu, qui vint la visiter, que toutes ses amies mourraient avant elle. Elle fit part à son confesseur de cette révélation, et ce dernier n'en parla qu'après la mort d'Agnès, alors que tous les princes et toutes les princesses du sang étaient morts en effet, à l'exception d'un jeune prince, qui devint roi plus tard.

Elle connaissait aussi les secrètes pensées et les actions cachées de ses religieuses. Un jour on lui avait envoyé quelques pommes. Une sœur en mit une dans sa poche, puis, par remords de conscience, elle la remit à sa place. Agnès, qui savait de Dieu seul ce qui s'était

[1] Bataille de Marchfeld ou de Laa.

passé, fit venir la sœur dans sa cellule, et après une réprimande amicale, elle lui donna deux pommes, en ajoutant qu'il valait mieux manger dix pommes avec la permission de la supérieure que d'en manger une seule contrairement au vœu de pauvreté.

Agnès fit pendant sa vie beaucoup de miracles, dont nous ne rapporterons ici qu'un petit nombre.

La femme d'un grand personnage était très-dangereusement malade. Elle fit demander par son mari une pomme à la bienheureuse Agnès, espérant qu'elle guérirait au moyen d'un fruit que les saintes mains de la princesse auraient touché. Mais il n'y avait pas une seule pomme dans le couvent. On était au cœur de l'hiver; Agnès se rendit au jardin ; et là, ayant fait le signe de la croix sur un arbre qui, comme tous les autres, était sans feuilles, elle vit à l'instant trois pommes superbes suspendues à une branche. Elle en envoya une à la malade, qui recouvra aussitôt la santé. Cette dame étant devenue veuve donna ses biens aux pauvres et se fit Clarisse dans le monastère de Prague, en reconnaissance de sa guérison. Elle y vécut encore plusieurs années avec Agnès, et fut un modèle de pauvreté et de perfection.

Agnès avait l'habitude, tous les vendredis, de très-bonne heure, de s'agenouiller devant une croix, et d'y rester, jusqu'à neuf ou dix heures du matin, à méditer sur les souffrances du Sauveur. Ce pieux exercice fut quelquefois récompensé d'une manière surnaturelle. Un vendredi il n'y avait pas de pain au monastère : Agnès alla pleine de confiance devant sa croix, s'agenouilla, et reçut bientôt de Dieu le pain dont on avait besoin. Une autre fois elle obtint des poissons de la même manière.

Au moyen du signe de la croix elle guérissait toutes sortes de maladies, et opérait divers autres prodiges.

Sa jeune sœur, Ludmille, habitait dans son couvent, et montrait beaucoup d'inclination à se faire Clarisse ; mais elle mourut, âgée de quinze ans. Agnès, qui l'aimait tendrement, pria Dieu de lui rendre la vie, si ce devait être pour sa sanctification; mais elle ne fit part de ce désir à personne. Déjà la défunte était exposée dans le chœur, et les sœurs chantaient l'office des morts. Lorsque Agnès fut arrivée à ces mots : *Qui Lazarum resuscitasti,* on vit la jeune fille donner quelques signes de vie, faire un léger mouvement, puis se redresser, s'asseoir dans le cercueil ouvert et regarder l'assistance. Les religieuses fuyaient épouvantées, mais Agnès les arrêta et calma leur frayeur. La jeune ressuscitée reprocha pour lors à sa sœur de l'avoir arrachée au chœur des vierges, tandis qu'elle aurait dû préférer le bonheur éternel de sa sœur à sa propre satisfaction. Agnès, partageant ses regrets, lui commanda de retourner près de son céleste Epoux. Aussitôt Ludmille, se tournant vers les religieuses comme pour leur dire un second adieu, s'étendit de nouveau dans le cercueil et mourut pour la seconde fois. Son corps fut enterré avec de grands honneurs auprès du maître-autel.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Mort bienheureuse d'Agnès. — Ses miracles après sa mort. — On demande sa canonisation.

Lorsque Agnès eut atteint l'âge de soixante-seize ans, dont elle avait passé quarante-six dans l'Ordre de Sainte-

Claire, elle sentit tout d'un coup son sorps faillir sous les durs traitements qu'elle ne cessait de lui faire subir, et elle tomba dangereusement malade. Les médecins ayant déclaré qu'il n'y avait plus d'espoir, Agnès fit une confession générale et reçut les derniers sacrements. Pendant ses derniers jours, une sœur qui était boiteuse depuis dix ans vint la prier de faire un signe de croix sur sa jambe. Agnès se récusa par humilité ; alors la sœur prit cette main mourante, lui fit faire le signe de croix qu'elle avait demandé, et à l'instant elle fut complétement guérie. Agnès adressa encore à ses sœurs quelques paroles pleines de force sur la charité mutuelle, la pratique de la pauvreté, le mépris du monde et la confiance en Dieu. Puis, le vendredi avant la mi-carême, à neuf heures, elle tomba dans l'agonie : son visage s'entoura de rayons célestes qui éclairèrent toute la chambre. Sa sainte âme prit son essor au milieu de cette lumière, à dix heures du matin, le 6 mars 1282.

Son corps, desséché par l'âge et les austérités, devint aussitôt souple et doux au toucher, et se revêtit d'une céleste beauté. Il fut exposé dans l'église pendant quatre jours à la vénération des fidèles. Plusieurs personnes de grande noblesse se frayèrent un chemin à travers la foule pour venir à genoux baiser les pieds et les mains de la bienheureuse Agnès, et y faire toucher des bagues, des colliers de perles ou autres objets précieux ; on recueillait aussi avec des morceaux d'étoffe les gouttes d'une sueur surnaturelle qui sortait de son corps, et qui opéra la guérison de toutes sortes de maladies.

Une religieuse du couvent, qui voulait avoir un souvenir d'Agnès, arracha l'ongle d'un de ses orteils. A

l'instant il en sortit du sang en si grande abondance que la sœur ne pouvait l'arrêter avec son voile, qui en fut tout imprégné. Alors elle se jeta à genoux en pleurant, pour demander pardon de sa témérité; aussitôt le sang cessa de couler, comme si la bienheurese vierge eût voulu faire voir qu'elle était apaisée. Ce voile ensanglanté rendit ensuite la santé à un grand nombre de malades.

Afin de prévenir désormais ces dévotions imprudentes, on enferma le corps, le 10 mars, dans un cercueil de bois cerclé de fer. Mais un jour, une dame de la plus haute noblesse de Bohême, Scholastique Sterimberg, qui avait été autrefois très-liée avec Agnès, vint demander à voir son corps. Les religieuses s'y opposèrent, disant qu'il leur était défendu de le montrer à personne. Alors cette dame leur présenta une bulle qu'elle avait obtenue à cet effet du légat du Pape. Les sœurs faisaient encore quelques difficultés lorsque tout à coup les fermetures et les cercles de fer tombèrent d'eux-mêmes, et la pieuse dame put contempler à son aise ce précieux trésor.

L'archevêque de Prague et d'autres prélats s'étant excusés de ne point célébrer les obsèques de la royale princesse, elle reçut ce dernier service comme une véritable et pauvre Clarisse, du Père Bonagratia, homme d'une grande sainteté, et alors général de l'Ordre. C'est, du reste, ainsi qu'elle l'avait prédit elle-même. Une odeur délicieuse s'exhala souvent de son tombeau; les religieuses allaient y prier avec vénération; et un jour Agnès, apparaissant à l'une d'elles, lui apprit que ce parfum venait des Anges, qui lui rendaient de fréquentes visites. Quelques années plus tard on exhuma ses restes; la châsse où on les enferma fut placée sur le maître-

autel, et continua d'exhaler souvent le même parfum.

La reine de Bohême, femme de Venceslas dit le Vieux, obtint la guérison de sa fille Marguerite, encore enfant, condamnée par les médecins, en la portant, couverte de l'habit des Clarisses, sur le tombeau de la bienheureuse Agnès.

Le prince Charles, qui fut plus tard l'empereur Charles IV, roi de Bohême, était né en 1316 d'Elisabeth, sœur de la princesse Marguerite dont il vient d'être question. Il n'avait encore qu'un an lorsque sa mère fut avertie par le ciel, pendant son sommeil, de détourner un malheur qui la menaçait, en allant implorer l'intercession d'Agnès. Elle se rendit au couvent des Clarisses et demanda une religieuse appelée Agnès, qui avait une grande réputation de sainteté. Mais avant que la sœur arrivât, la bienheureuse Agnès lui apparut et lui promit de lui accorder ce qu'elle demandait. Au même instant Elisabeth reçut deux lettres, dont l'une lui annonçait que son enfant était à l'agonie, et la seconde lui faisait savoir qu'il venait d'être miraculeusement guéri. Pleine de reconnaissance elle envoya de riches présents à l'église et au couvent des Clarisses, ainsi qu'au tombeau d'Agnès.

Elisabeth recueillit à son tour les fruits de cette reconnaissance; car elle fut elle-même guérie instantanément, par l'intercession d'Agnès, d'une longue maladie que les médecins avaient déclarée mortelle. Ces miracles, et beaucoup d'autres que cette bienheureuse vierge opéra vers le même temps, déterminèrent la princesse à demander au Souverain Pontife Jean XXII la canonisation de sa parente et protectrice. Elle réunit dans ce but les suffrages de toutes les autorités ecclésiastiques et laïques de

Prague ; plusieurs autres villes importantes de la Bohême y joignirent aussi les leurs. L'empereur Charles IV, qui, suivant quelques écrivains, fut deux fois sauvé par l'intercession d'Agnès, recommanda aussi avant de mourir, à son fils Venceslas [1], d'user de son influence en faveur de cette canonisation. Mais ce prince, devenu empereur à la mort de son père, 1378, s'occupa tout entier d'autres intérêts, et oublia la promesse qu'il avait faite à ce dernier.

Lorsque les Hussites ruinèrent le couvent, 1419, il est probable que les religieuses, avant de prendre la fuite, ensevelirent la châsse dans la chapelle de la très-sainte Vierge ; car en 1643 on y trouva enfouie une châsse contenant des restes humains, et le suave parfum qui se répandit dans toute l'église fit penser que c'étaient les reliques d'Agnès. Les pierres qui avaient recouvert cette châsse étaient pénétrées de la même odeur. Le cardinal de Harrach, archevêque de Prague, fit, après une sérieuse enquête, conserver ces ossements avec soin. A la même époque de nouveaux miracles vinrent encore augmenter la dévotion des habitants de Prague envers leur bienfaitrice. Du temps de Papebrock, auquel sont empruntés les détails de cette biographie, il y avait encore dans le couvent de Prague vingt Clarisses vivant dans la plus sévère pauvreté. Leur église, précédemment appelée Saint-Sauveur, se nommait alors Sainte-Agnès.

[1] Venceslas *l'Ivrogne* ou *le Fainéant*.

LES B. P. P.-J. OLIVI & P. CARBONELLI

1292. — Pape : Nicolas IV. — Roi de France : Philippe le Bel.

SOMMAIRE : Le bienheureux Pierre Jean Olivi, consacré à saint François dès son enfance, se distingue dans l'Ordre par sa modestie et son savoir. — Son esprit de prophétie. — Son zèle pour l'observance de la règle lui suscite des ennemis. — On attaque ses doctrines. — Il meurt saintement. — On dénonce encore ses écrits, même après sa mort. — Le bienheureux Ponce Carbonelli meurt en prison pour ne les avoir pas livrés. — Clément V refuse de les condamner, et sous Sixte IV on les trouve exempts d'erreurs.

Le bienheureux Pierre naquit en France. Il n'avait que douze ans lorsque ses parents l'offrirent à saint François dans le couvent de Béziers, de la province de Provence. Par sa douceur, la vivacité de son intelligence et la dignité de son maintien, il ne tarda pas à devenir très-influent dans l'Ordre et très-respecté au dehors. Il obtint à Paris, fort jeune encore, le grade de bachelier en théologie; et malgré le savoir qui lui valut cette distinction, sa modestie et son affabilité ne se démentirent jamais. Il chérissait surtout la sainte pauvreté, et devint en peu d'années le modèle accompli de la stricte observance de la règle. Aussi reçut-il de Dieu le don de prédire plusieurs événements, et d'avertir différentes personnes de leur mort prochaine, en vue du salut de leur âme. L'esprit de saint François commençait alors à s'effacer dans l'Ordre : Pierre se mit à combattre les infractions flagrantes que l'on faisait à la règle, et employait, selon la doctrine de l'Apôtre, tantôt les avertissements, tantôt les prières, quelquefois même les vives réprimandes. Il s'attira ainsi plusieurs ennemis, mais les

religieux zélés le vénéraient comme un saint, et profitaient de ses leçons. De ce nombre furent le Père Ubertin de Casal et le Père Raymond Gaufredi ; ce dernier devint général de l'Ordre quelques années plus tard.

Ses ennemis, ne trouvant rien à reprendre dans sa vie, s'attaquèrent à ses doctrines. Ils l'accusèrent à Paris, devant le général Jérôme d'Ascoli, d'avoir écrit certains ouvrages contenant une glorification exagérée de la très-sainte Vierge. Le général lut ces livres, et ayant jugé qu'il s'y trouvait quelques passages tant soit peu répréhensibles, il lui ordonna de les brûler lui-même. Le bienheureux Pierre fit voir alors qu'il savait pratiquer les vertus d'obéissance et de renoncement, car il obéit sans le moindre signe de mécontentement, et alla ensuite dire la messe. Les frères lui demandèrent comment il avait osé approcher ainsi de l'autel, sans s'être accusé de la mauvaise humeur qu'il avait dû ressentir contre le général ; mais il leur répondit qu'il avait éprouvé autant de plaisir à exécuter l'ordre de ses supérieurs, qu'il en avait eu à composer le livre. Ce général, qui devint ensuite Pape sous le nom de Nicolas IV, a avoué depuis qu'il n'avait trouvé aucune hérésie dans ce que le Père Pierre avait écrit sur la Mère de Dieu, mais seulement des nouveautés, et qu'il avait voulu éprouver le saint homme et le préserver de la vaine gloire ; il ajoutait qu'il avait encore eu pour but de donner quelque satisfaction à ses adversaires, afin que désormais il cessassent de l'importuner.

Malgré cela on l'accusa encore, devant le chapitre général de Strasbourg, de parler trop librement en public contre son Ordre, et même d'avoir composé certains

écrits pleins d'hérésies et d'erreurs. Ces persécutions lui venaient toujours des gens qu'il avait réprimandés soit en public, soit en particulier; car il ne voulait fermer les yeux sur aucun abus, et il déclarait dans ses écrits et dans ses prédications que les transgresseurs doivent être ramenés à la règle par les châtiments, ou expulsés de l'Ordre, de crainte qu'ils ne corrompent les bons par leur exemple.

Il souleva contre lui de telles rumeurs, que le général Bonagratia dut venir en France, pour dresser une enquête sur sa personne et ses écrits. Ses doctrines furent sévèrement examinées par sept docteurs en théologie, choisis dans l'Ordre; ils trouvèrent quelques passages dangereux, et d'autres qui pouvaient être mal interprétés. Mais le serviteur de Dieu, qui suivit le général à Avignon, y prononça un si beau sermon devant toute la communauté, que nul n'osa lui répondre : car il s'excusa de ses erreurs en alléguant la faiblesse de l'esprit humain, et il dévoila tout l'acharnement que ses ennemis avaient mis à le poursuivre. Le général lui recommanda d'être à l'avenir plus circonspect, et de rétracter ce qu'il avait écrit de mauvais, ce qu'il fit avec la plus grande humilité.

En présence du Père Arlotto de Prato, général de l'Ordre, et d'autres savants franciscains, il appuya d'arguments si solides ses doctrines sur les propriétés et sur l'unité de l'Etre divin, que personne ne put le réfuter.

Au chapitre général de Paris, en 1292, il expliqua sa manière de voir relativement à certaines obligations de la règle, et satisfit complétement tous les Pères qui l'entendirent. Mais quelques-uns de ses disciples, qui n'avaient pas autant d'humilité, furent punis pour l'agi-

tation dont ils furent la cause, et pour leur opiniâtreté dans certaines erreurs; alors les doctrines du maître devinrent odieuses, et les supérieurs de l'Ordre les interdirent, afin de prévenir de nouveaux scandales.

A l'âge de cinquante ans seulement, dont il avait passé trente dans l'Ordre des Mineurs, le bienheureux Pierre sentit sa fin approcher. Il fit encore une fois l'édifiant aveu des fautes où il était tombé dans ses différends avec les autres Pères ; il y donna de nouvelles preuves de son orthodoxie et de sa soumission à la sainte Eglise. Il reçut ensuite les derniers sacrements avec les sentiments de la plus tendre piété, et s'endormit saintement dans le Seigneur, le 6 mars 1292, au couvent de Narbonne, où il fut enseveli avec solennité. Plusieurs miracles manifestèrent la gloire dont il était entré en possession, ainsi que l'atteste le bienheureux Père Ange de Clarino, qui a vécu de son temps.

Sa mort n'arrêta pas l'acharnement de ses ennemis, ils firent tant que le Père Jean de Muro, général de l'Ordre, condamna ses doctrines, et punit sévèrement certains Pères qui ne voulaient pas lui livrer ses écrits. De ce nombre fut le Père Ponce Carbonelli, connu pour sa sainteté et son savoir. Lorsque le fils de Charles II, Louis, qui devint ensuite Frère Mineur et évêque de Toulouse, et fut canonisé par Jean XXII [1], était prisonnier en Catalogne, Carbonelli l'avait instruit dans toutes sortes de sciences et de vertus. Ce même Père avait composé huit livres d'excellents commentaires sur la sainte Ecriture. Or, comme ce saint homme ne voulut pas laisser livrer aux

[1] Voyez sa vie le 19 août.

flammes certains ouvrages du Père Pierre, on le jeta en prison, et il y mourut de privations et de chagrin. Mais Dieu, qui éprouve de tant de manières ceux qu'il affectionne, fit connaître son innocence et ses mérites par les nombreux miracles dont il favorisa son intercession. Aussi les chroniques de Catalogne le comptent parmi les saints de ce pays, et son corps a été transporté au couvent de Barcelone, où il est conservé dans un magnifique tombeau, à l'intérieur de l'église.

Au Concile général de Vienne (Dauphiné), on dénonça encore au Pape Clément V les ouvrages de Pierre-Jean Olivi, comme entachés d'hérésie ; mais le Souverain Pontife refusa de les condamner. Il savait que ce Père était en odeur de sainteté auprès de bien des personnes, et qu'avant de mourir il avait soumis ses nombreux ouvrages aux corrections de la sainte Eglise. Quelques années après Sixte IV fit encore examiner sévèrement ses doctrines : on n'y découvrit aucune erreur, et le Souverain Pontife en autorisa la lecture.

(Wadding.)

LE PÈRE ARNOLD HALLIS

ET LE FRÈRE JEAN CUIPER

1574. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Charles IX.

Le 6 mars 1574, le P. Arnold Hallis se rendait, pour prêcher, au village de Loo, à une petite lieue de Diest (Belgique). Il était accompagné du frère-lai, Jean Cuiper,

né à Maestricht. Ils n'étaient qu'à une demi-heure à peine de cette ville, lorsqu'ils furent assaillis par des malfaiteurs calvinistes. Le frère Jean fut cruellement mis à mort, en haine de la religion catholique. Le Père Arnold fut blessé à mort, mais il eut encore assez de vie pour revenir à son couvent de Diest.

(Arnold de Raisse.)

LE B. PIERRE D'ASSISE

1250. — Pape : Innocent IV. — Roi de France : Louis IX.

Nous trouvons à la date du 6 mars, dans le Martyrologe de l'Ordre, la commémoration du bienheureux Pierre d'Assise, que saint François reçut en 1221 parmi ses premiers disciples. Il vécut dans une grande sainteté, et, quelques jours avant sa mort, un Ange vint le convier à la possession de la joie éternelle, mais l'avertit en même temps de se confesser d'un péché qu'il avait commis étant encore laïque, et dont il avait oublié de s'accuser. Il obéit sans retard à cet ordre du ciel, tomba malade et mourut vers l'année 1250. De nombreux miracles opérés ensuite par son intercession firent voir qu'il jouissait de la gloire éternelle. On croit qu'il mourut à Assise, et qu'il y fut enseveli auprès des premiers compagnons de saint François.

(Wadding.)

SAINTE ROSE DE VITERBE

VIERGE DU TIERS ORDRE

1258. — Pape : Alexandre IV. — Roi de France : Louis IX.

Clément X ordonna, en 1671, que sa fête serait célébrée dans tout l'évêché de Viterbe et dans tous les Ordres de Saint-François, et le 6 mars, jour de sa mort, et le 4 septembre, jour de sa translation. Mais cette dernière fête étant devenue ensuite la principale, c'est à cette date du 4 septembre que l'on trouvera sa biographie.

SEPTIÈME JOUR DE MARS

MARTYRE DU B. PHILIPPE

EN PALESTINE

1288. — Pape : Nicolas IV. — Roi de France : Philippe le Bel.

Pendant que saint Antoine de Padoue parcourait la France, l'instruisant de sa parole et l'édifiant par ses miracles, il alla voir au Puy une dame qui faisait beaucoup de bien aux Frères Mineurs. Cette dame était alors enceinte : elle demanda les prières d'Antoine pour que l'issue de sa grossesse fût heureuse. Le saint homme lui promit de prier pour elle, et il revint peu de temps

après pour lui annoncer qu'elle avait de grands motifs de se réjouir, car le fils qu'elle mettrait au monde couronnerait par un glorieux martyre une vie édifiante passée dans l'Ordre des Frères Mineurs, et encouragerait plusieurs autres personnes au martyre. Cette prédiction s'accomplit de tous points. Ce fils reçut au baptême le nom de Philippe. Lorsqu'il fut arrivé à l'âge voulu, il fut élevé à la prêtrise dans l'Ordre de Saint-François, et fit de grands progrès dans toutes les vertus. Brûlant du saint désir d'aller prêcher aux Turcs la foi chrétienne, et d'affermir les chrétiens de ces contrées, il obtint la permission de passer en Terre Sainte. Là il rendit de grands services dans l'armée chrétienne par la confession et l'administration des autres sacrements, ainsi que par les secours et les consolations de tout genre qu'il prodiguait aux soldats.

Mais quand le château d'Azot, où il se trouvait alors, fut livré aux Turcs par trahison, tous les chrétiens furent faits prisonniers et condamnés à morts.

Saint Antonin dit qu'ils étaient environ mille, d'autres disent deux mille. Philippe demanda à mourir le dernier, ce que les Turcs lui accordèrent volontiers, pensant qu'il renierait sa foi lorsqu'il aurait été témoin de la mort de tous les autres. Mais le saint homme avait une tout autre intention : il se mit à encourager les chrétiens avec un zèle intrépide, et leur apprit comment Dieu lui avait révélé qu'il entrerait ce jour-là au ciel avec plus d'un millier de martyrs. Les chrétiens, fortifiés par cette promesse, méprisèrent les honneurs et les richesses que leur offraient les Turcs, ainsi que les tourments qu'on leur fit subir : ils protestèrent unanimement qu'ils voulaient

vivre et mourir dans la foi de Philippe, leur père et leur maître. Alors le sultan ordonna qu'ils fussent tous décapités ; quant à Philippe, pour avoir ainsi encouragé tous ces martyrs, il eut à subir des tourments effroyables. Le sultan commanda que, en présence de tous les chrétiens, on lui coupât une à une toutes les jointures des doigts ; et comme le généreux Philippe ne cessait, au milieu de ces tortures, d'animer ses compagnons que l'on décapitait autour de lui, le tyran entra dans une telle fureur qu'il le fit écorcher tout vif. Ce terrible supplice, qui faisait couler de tous ses membres le sang par torrents, sembla rendre encore plus ardent le feu de son amour pour son Dieu et de son zèle pour le salut des âmes. Alors le tyran lui fit couper la langue ; mais par un prodige admirable il continua de parler aussi bien qu'auparavant, et de proclamer la nécessité de la foi à l'Homme-Dieu crucifié. Les chrétiens se sentaient de plus en plus forts pour mourir avec courage. Enfin, après les avoir vus tous périr ainsi, il eut lui-même la tête tranchée.

Leurs corps, quoique restés plusieurs jours sans sépulture, demeurèrent parfaitement sains et répandirent un parfum délicieux. Le martyre du Père Philippe eut lieu en 1288, d'où l'on peut conjecturer qu'il avait alors environ soixante ans.

(Saint Antonin et Wadding.)

LE B. GUILLAUME D'ANGLETERRE

COMPAGNON DE SAINT FRANÇOIS

1250. — Pape : Innocent IV. — Roi de France : Saint Louis.

A l'exemple de Notre-Seigneur, qui, parmi ses soixante-douze premiers disciples, choisit les douze Apôtres, saint François d'Assise eut pour premiers compagnons douze illustres religieux dont voici les noms : le bienheureux Bernard de Quintavalle, Pierre de Catane, Egidius d'Assise, Sabbatino, Morique, Philippe le Long, Jean de Saint-Constance, Barbaro, Bernard de Viridante, Ange Tancredi, Sylvestre, et Jean de la Chapelle. Ce furent, dit saint Antonin, archevêque de Florence, les douze pierres fondamentales de l'Ordre. Mais, de même qu'il y eut un Judas parmi les Apôtres, de même un seul de ces douze compagnons de saint François eut le malheur de faire une triste fin. Comme Judas, Jean était chargé de veiller aux besoins matériels de l'Ordre ; mais François lui avait souvent reproché de dépasser en cela les limites que la sainte pauvreté lui permettait, et d'en profiter pour trop fréquenter les gens du monde. Jean ne tint nul compte de ses avis, et saint François lui prédit une maladie terrible et une mauvaise mort. En effet, il fut atteint d'une lèpre affreuse, et, perdant courage et patience, il quitta l'Ordre. Puis il tomba dans un tel désespoir que, comme Judas, il se pendit.

Il fut remplacé dans l'Ordre comme Judas l'avait été

par saint Mathias. Le bienheureux Guillaume, né en Angleterre, reçut en 1212 l'habit de Franciscain des mains du saint patriarche. Le nouveau disciple atteignit bientôt à une si sublime perfection qu'il mérita d'être choisi pour douzième fils de saint François, quoique plusieurs autres frères eussent été admis dans l'Ordre avant lui. Aussi Dieu fit connaître la sainteté de son serviteur par plusieurs miracles dont il le favorisa pendant sa vie. Il mourut à Assise vers 1230, et fut enterré près de son bienheureux Père, qui était mort peu d'années auparavant. Les miracles furent extrêmement nombreux sur son tombeau.

Dans le Martyrologe de l'Ordre sa commémoration se trouve au septième jour de mars.

(Wadding.)

SŒUR COLOMBE DE SIENNE

DU TIERS ORDRE

1655. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Avant l'âge de recevoir la sainte communion, elle aspire ardemment après ce bonheur. — Elle se fait remarquer dès son enfance par sa charité et ses mortifications. — Elle fait vœu de chasteté. — Son pèlerinage à Lorette. — Elle entre dans le Tiers Ordre. — Son avidité pour les souffrances. — Son profond amour de Dieu. — Sa soif ardente de la communion. — Son zèle pour le salut des âmes. — Elle pénètre les consciences ainsi que l'avenir. — Miracles dont Dieu la favorise avant et après sa mort.

Cette bienheureuse vierge naquit en 1583, dans un village voisin de Sienne, en Italie. Elle reçut au baptême le nom de Virginie, et à son entrée dans l'Ordre celui de

Colombe. Dès ses plus tendres années le Saint-Esprit répandit sur elle ses dons en abondance, et se manifesta plusieurs fois à elle sous la forme d'une colombe. Même avant sa naissance, Dieu avait fait pressentir de quelles grâces son âme serait ornée. Sa mère, étant enceinte d'elle, ne pouvait prendre pour toute nourriture que des légumes, et se sentait poussée par un désir extraordinaire à entendre tous les jours la sainte messe, contrairement à son habitude. Virginie montra de bonne heure un esprit vif et gai, mais très-enclin à la solitude; elle était aussi très-retenue et très-polie dans son langage. Elle ne désirait rien tant que de se voir dédaignée, et se plaisait à imiter les exemples des saints. Elle priait avec une telle ferveur qu'elle n'entendait souvent pas lorsqu'on l'appelait, et restait agenouillée, les mains et les yeux tournés vers le ciel. Elle avait de fréquents ravissements, sans savoir d'où cela provenait, et elle s'écriait: O mon Jésus, je désire vous aimer, et je ne trouve personne pour me l'apprendre. Elle demandait souvent à Dieu la grâce du martyre, et souhaitait d'aller vivre dans une solitude, comme les anciens ermites d'Egypte et de Palestine.

Lorsqu'elle n'avait pas encore l'âge de recevoir la sainte communion, il lui arriva plus d'une fois de pleurer en voyant ses compagnes approcher de la sainte table; mais dès l'âge de neuf ans elle fut admise à ce bonheur, et depuis lors elle fut toujours ravie en esprit en recevant son divin Sauveur: elle fondait en larmes et restait quelquefois des heures entières absorbée en Dieu.

A dix ans elle était parfaitement exercée dans la prière intérieure; elle y joignit bientôt les austérités: elle

dormait dans des conditions plus propres à lui causer du tourment que du repos; elle se flagellait jusqu'au sang et s'agenouillait parfois sur des charbons ardents. Elle se ceignait d'un cilice, et quelquefois de branches remplies d'épines. Ces mortifications altéraient sa santé, de sorte que son confesseur se vit obligé de les lui défendre.

Sa compassion pour les pauvres excitait l'admiration de tout le monde: quoique sa nourriture fût déjà fort exiguë, elle leur en donnait une partie; elle s'en retranchait encore davantage lorsqu'elle avait à demander à Dieu quelque vertu ou quelque grâce particulière. Son occupation favorite était d'assister les pauvres femmes malades, et principalement celles dont les infirmités étaient repoussantes. Dénuée de ressources, mais riche en charité, elle était ingénieuse à trouver mille moyens de secourir les pauvres, et elle allait demander l'aumône pour eux. Elle n'était pas moins admirable dans la sollicitude qu'elle montrait pour le salut des âmes. Lorsqu'elle savait qu'une personne était restée longtemps éloignée des sacrements, elle ne cessait de supplier le Seigneur avec larmes d'appliquer à cette âme pécheresse les mérites de son précieux sang. Elle offrait à Dieu, dans cette intention, ses communions et ses pénitences, et avertissait la personne avec douceur jusqu'à ce qu'elle eût enfin la consolation de la voir s'approcher de la table sainte.

A l'imitation de sainte Catherine de Sienne elle saluait la très-sainte Vierge par un *Ave Maria* à chaque marche qu'elle montait et descendait dans l'escalier de la maison. Son Ange gardien conversait souvent avec elle, et l'assistait d'une manière si spéciale lorsqu'elle était en route,

qu'elle marchait avec une rapidité extraordinaire et semblait ne point toucher à terre.

Lorsqu'elle eut environ quatorze ans, et après que son confesseur l'eut bien étudiée, elle fit vœu de chasteté perpétuelle. Sa joie fut indescriptible : elle fondit en larmes lorsque, à la communion suivante, il lui sembla qu'on lui montrait en quelque sorte du doigt le chemin qu'elle devait suivre désormais pour parvenir à la perfection. Le Seigneur l'avertit toutefois que le démon ne cesserait de lui livrer de rudes combats, mais il lui promit en même temps que sa grâce ne l'abandonnerait jamais. Et en effet, elle éprouva cette assistance divine durant tout le cours de sa vie.

A quinze ans elle tomba gravement malade, et demanda la sainte communion ; car, disait-elle, ce remède souverain me rétablira. Mais comme son confesseur ne se hâta pas assez de la lui donner, elle fut à l'agonie pendant la nuit. Alors il lui donna l'Extrême-Onction. Le matin, s'étant trouvée mieux, elle reçut le très-saint Sacrement, et presque au même instant elle fut guérie. Pendant cette maladie elle avait promis, avec d'autres personnes, de faire le pèlerinage de Notre-Dame de Lorette. Dès que sa santé le lui permit, elle accomplit ce vœu. Il serait difficile d'exprimer toutes les peines qu'elle eut à vaincre durant ce voyage. Faible comme elle était, par son âge et son état de convalescence, elle fit à pieds la longue route de Sienne à Lorette, au cœur de l'hiver, à travers les montagnes couvertes de neige. Mais les consolations d'en haut lui vinrent en aide, ainsi que la joie intérieure qu'elle ressentait à visiter cette maison sainte, où *le Verbe s'est fait chair*, et que la sainte Vierge habita

si longtemps avec saint Joseph et le divin Enfant. Aussitôt après son retour elle reprit ses exercices spirituels, et ne s'occupa plus que de plaire au céleste Epoux.

Quand elle méditait sur les mystères de la Passion, elle ressentait dans tout son corps des douleurs extraordinaires. Un jour de carnaval, elle était restée à l'église jusques après midi : le Fils de Dieu vint la visiter, accompagné de sa sainte Mère; il lui représenta la multitude des péchés qui se commettent en ces jours-là, et dont ni lui ni sa Mère ne pouvaient plus longtemps différer le châtiment. Virginie, saisie d'angoisse et d'effroi, appela le curé, et le supplia d'adresser à tout son peuple les exhortations les plus vives et les plus pressantes, pour lui faire fuir ces péchés, dont elle avait sous les yeux les châtiments temporels et éternels.

Lorsqu'elle communiait, sa ferveur était extrême; mais aussi, la manière dont elle s'y préparait n'était pas moins parfaite : elle s'accusait des plus légères fautes et en concevait la plus grande douleur.

Elle voulut enfin abriter sa chasteté dans l'enceinte du cloître, et prier Dieu de lui faire cette grâce, s'il prévoyait qu'elle l'aimerait encore mieux en vivant de la vie monastique. Le Seigneur écouta cette prière, il lui promit que son amour pour lui serait encore plus fervent dans un monastère, et que par ses prières elle contribuerait à la sanctification d'autres âmes. Un jour saint François lui apparut, et lui dit qu'il l'attendait dans son Ordre. Dès lors elle ne cessa d'être dévorée d'une sainte inquiétude, jusqu'au moment où elle vit cette promesse réalisée. Elle avait vingt-quatre ans lorsqu'elle fut admise dans l'illustre couvent de Campanari, maison du

Tiers Ordre, à Sienne. Vers la même époque ce monastère recruta d'illustres princesses : Calidonie Borghèse, nièce du Pape Paul V ; Marthe Chigi et Marie-Agnès Chigi, sœurs du Pape Alexandre VII ; Dorothée Piccolomini et Marie-Pulchérie Chigi, nièces du même Pontife, qui avaient dédaigné les plus nobles partis de l'Italie pour se consacrer au céleste Fiancé des âmes.

Elle trouva bien longs les trois mois pendant lesquels, suivant la coutume du couvent, elle dut continuer à porter ses habillements du monde ; enfin le 23 mars, dimanche de la Passion, elle reçut l'habit de sœur converse et le nom de Colombe. A cette époque ce n'était pas encore l'usage dans ce couvent que les sœurs converses fissent des vœux monastiques; aussi Colombe ne prononça-t-elle les siens que le lundi de la Pentecôte, 24 mai 1613, lorsque ce monastère fut autorisé par le Pape à faire prononcer des vœux à ses religieuses.

Colombe, déjà si avancée dans la perfection lorsqu'elle était dans le monde, excella bientôt dans la pratique de toutes les vertus. Mais l'obéissance surtout rencontrait en elle un zèle inimitable. Néanmoins, il y avait une circonstance où elle ne l'exerçait qu'avec une grande répugnance : c'était lorsqu'on lui ordonnait de révéler exactement toutes les faveurs et les grâces dont elle était l'objet de la part de Dieu. Elle avait grand soin de cacher ses veilles, ses prières continuelles et ses nombreuses pénitences. Elle recherchait même avec ardeur les occasions d'être humiliée et dédaignée. Elle pria plus d'une fois la supérieure de la réprimander sévèrement en présence de la communauté, et de lui infliger des pénitences et des mortifications.

Comme sa plus profonde consolation était de se voir rebutée et calomniée, elle ne voulait jamais que ses sœurs prissent sa défense ; elle les avertissait au contraire de prier pour ceux qui lui voulaient du mal. Elle témoignait sa plus tendre affection à ceux qui la persécutaient avec acharnement, et elle disait souvent : « Je « n'ai pas de meilleurs amis que ceux qui me fournissent « le plus d'occasions de mérites ».

Il y avait dans le même couvent une sœur qui lui causait tout le déplaisir qu'elle pouvait. Colombe n'en parla jamais, et même lorsqu'elle entendait les autres en parler, elle faisait de son mieux pour l'excuser.

Elle était avide de souffrances et détestait son corps ; elle priait souvent Dieu de lui envoyer de longues maladies. Elle ne mangeait guère que des légumes, et pour se mortifier davantage elle y mêlait de la cendre ; elle mettait aussi de la myrrhe dans son vin, pour le rendre amer.

Elle dormait sur le sol de sa cellule, allait toujours nu-pieds, et portait une haire très-dure, même lorsqu'elle était malade. Elle y ajoutait une ceinture armée de pointes, et des branches épineuses. Elle se donnait la discipline deux fois au moins par jour, quelquefois pendant une heure entière, en s'efforçant toujours de ne pas être vue.

Elle cherchait à vaincre toutes les répugnances de la nature. Un jour qu'elle avait nettoyé une plaie repoussante, elle se mit à prier ; le Fils de Dieu lui apparut alors et remplit son âme d'une joie céleste en lui adressant cette parole : « Ma fille, quel plaisir vous m'avez causé « par cette action ! »

L'horreur qu'elle avait pour le péché, et même pour les fautes les plus légères, augmentait merveilleusement

en elle l'ardeur du divin amour. Et pourtant, elle se plaignait toujours de ne savoir ce que c'était que la charité, et de ne connaître ni Dieu ni elle-même. Et comme elle estimait que ses propres prières étaient impuissantes à lui procurer un don si précieux, elle suppliait saint François et tous les Séraphins de lui obtenir quelques rayons de ce feu qui les embrase. Elle adressait aussi cette prière au Seigneur : « Mon Dieu, « faites que je vous aime encore plus que ne vous aiment « les Séraphins, car vous avez fait pour moi plus que pour « eux ».

Un jour qu'elle se répandait en souhaits de cette nature, le Saint-Esprit lui communiqua une si sublime connaissance des perfections divines qu'elle ne savait plus si elle était encore sur la terre, ou au ciel. Son sommeil même n'interrompait pas la douceur de son union avec Dieu. Aussi disait-elle que le Seigneur était la pierre d'aimant de son âme, parce que son âme était attirée vers lui par une force irrésistible.

Mais en même temps elle avouait à son confesseur, avec la plus grande simplicité, qu'il lui aurait été impossible d'exprimer les connaissances profondes sur les mystères célestes qu'elle recevait de Dieu lorsqu'elle priait; et elle lui déclarait aussi que nous pouvons, par la prière, entrer dans une communication bien plus intime et bien plus douce avec Dieu et sa très-sainte Mère, que nous ne pouvons le faire en ce monde avec personne.

Les sujets les plus ordinaires de ses méditations étaient l'Incarnation et la Passion de Notre-Seigneur. La douceur qu'elle ressentait à méditer, était cause que la prière

vocale lui coûtait beaucoup; car presque aussitôt qu'elle se mettait en oraison, son esprit était amené à communiquer intimement avec Dieu. Aussi le suppliait-elle de la délivrer, s'il était possible, de la prière vocale; mais le Seigneur lui répondit : « Non, ma fille, j'ai appris « cette prière aux hommes, et elle vous est nécessaire à « vous aussi ».

Pour goûter les charmes ineffables de son aimable Sauveur, elle se préparait par un amer repentir de ses fautes ; car ses fautes, quelque légères qu'elles fussent, lui causaient souvent de grandes angoisses. Néanmoins, elle n'était pas exempte des sécheresses et du délaissement. Dans ces tristes moments elle remerciait le Seigneur de l'humilier de la sorte, et de l'exciter ainsi à le chercher avec plus d'ardeur. Le démon la persécutait avec acharnement: la nuit il ne la laissait ni reposer ni prier. Mais comme elle n'interrompait point sa prière malgré les importunités de l'ennemi, et qu'elle le confondait par des paroles de mépris, elle le voyait s'enfuir sous quelque forme hideuse.

Comme le saint Sacrement l'unissait encore plus parfaitement que la prière à son céleste Epoux, elle en avait une soif d'autant plus vive qu'elle en approchait plus fréquemment. Si quelquefois, pour l'éprouver, on lui refusait la sainte communion, elle se tenait, ce jour-là, le plus près possible des sœurs qui avaient pris part à la sainte table, comme si elle pouvait ressentir ainsi, même dans les autres, les merveilleux effets de la présence de Dieu. Quoiqu'elle se préparât avec le plus grand soin à recevoir le pain des Anges, il arrivait quelquefois que, au moment de communier, elle se mettait à trembler de tous ses

membres, et à défaillir entièrement, de sorte qu'on était obligé de la conduire en la soutenant jusqu'à la table sainte.

Un jour, avant la communion, le Fils de Dieu lui apparut, assis sur le trône de sa gloire; cette vision lui faisait craindre d'aller à lui ; mais le Sauveur lui dit: « Venez, ma fille, ne craignez point, je vous attends. « Eprouvez que je suis votre Dieu et votre Seigneur ». Consolée par cette douce invitation, elle fut tellement inondée de joie que l'on crut qu'elle en mourrait. Du reste, presque toutes les fois qu'elle avait reçu le saint Sacrement, elle était dans une telle prostration que souvent elle serait tombée si les religieuses ne l'eussent reconduite à sa cellule. Là elle demeurait plusieurs heures abîmée en Dieu. Souvent aussi elle ressentait après la communion, dans la tête, dans les mains et dans les pieds, les douleurs de Jésus crucifié. Elle éprouvait ainsi que cet admirable Sacrement n'est pas seulement la source de toute douceur, mais qu'il est aussi le souvenir de la Passion.

D'une santé fort débile, elle était habituellement sans forces avant la communion, tandis qu'elle ressentait ensuite un grand bien-être et même de l'énergie. Les médecins du couvent le savaient si bien que dans ses maladies ils ne connaissaient pas de meilleur moyen de la guérir que la sainte communion.

Cet amour que le Sauveur nous témoigne dans un si admirable mystère, lui apprenait aussi quelle charité elle devait avoir pour son prochain. Elle consacrait une partie de la nuit, avec les autres religieuses, aux divers soins de l'infirmerie. Sa plus agréable occupation était

de servir ses sœurs malades. Elle était pleine de tendresse pour les pauvres, mais surtout pour les malades et les enfants. Elle compatissait à toutes les infortunes, et particulièrement à l'état des âmes pécheresses. Un jour, entendant les cloches annoncer l'exécution d'un malfaiteur, elle se rendit immédiatement au chœur, pour prier Dieu d'accorder à ce malheureux la grâce d'une bonne mort. Afin que tous les hommes fussent heureux dans l'autre vie, elle eût voulu pouvoir souffrir tous les tourments de l'enfer.

En récompense d'un zèle si admirable, Dieu lui donna la connaissance des pensées d'autrui et du fond des consciences. Une jeune fille qui demeurait dans le couvent était presque continuellement assiégée de mauvaises pensées. Un jour elle rencontra sœur Colombe, qui lui mit la main sur l'épaule et lui dit : Laissez partir ces imaginations, recommandez-vous à Dieu, et soyez calme. La jeune fille, qui était alors plus que jamais en proie à ses idées, vit bien que Colombe touchait comme du doigt la plaie de son cœur ; elle s'enfuit toute honteuse, et n'osa plus pendant longtemps paraître devant elle.

Une mourante avait fait une mauvaise confession. Colombe, pénétrant la conscience de cette femme, lui représenta le malheureux état dans lequel elle avait mis son âme. La moribonde, touchée par les paroles de la sainte fille, énergiques et douces à la fois, se hâta de faire au prêtre, peu de temps après, l'aveu complet et sincère de ses fautes.

Colombe avait aussi le don de prophétie. Elle prédit à Madeleine, archiduchesse d'Autriche, femme du grand-duc de Toscane, Côme II, que son frère Ferdinand II

deviendrait empereur. L'événement ne tarda pas à justifier cette prédiction.

A la mort d'Innocent X elle annonça que le cardinal Chigi lui succéderait. Marie-Agnès, sœur du cardinal, et Marie-Pulchérie, sa nièce, qui habitaient le même couvent que sœur Colombe, ne voulaient pas, par humilité, attacher beaucoup de confiance à cette parole; mais Colombe la répéta plusieurs fois, déclarant que telle était la volonté de Dieu. La veille du jour où elle mourut, elle le redit encore, et un mois après le cardinal fut élu.

Une sœur converse dont la santé était mauvaise, craignait de ne pouvoir à cause de cela être propre au service du couvent. Comme elle était tout attristée, sœur Colombe lui dit : « Vous vivrez encore longtemps, et serez assez « alerte pour vous acquitter de tous les services ; moi, je « mourrai bientôt, et votre cousine, malgré les difficultés « que lui suscitent ses amis dans l'intention de la marier, « me remplacera ici, et vous sera fort utile ». Cette religieuse eut bientôt la consolation de voir cette révélation s'accomplir de point en point.

Le confesseur du couvent était un prêtre séculier. Ayant obtenu une charge ecclésiastique, il fut obligé de résider au lieu même où il devait toucher ses revenus. A son départ il dit à sœur Colombe que son prédécesseur avait occupé vingt ans cette charge. Elle lui répondit brièvement : « Et votre Révérence n'y restera pas un an ». Il partit les larmes aux yeux, et ne confirma que trop bien la vérité de cette prédiction.

Sœur Colombe obtint aussi de Dieu, par ses prières, de nombreuses guérisons. Elle les opérait fréquemment au moyen de l'huile qui brûlait devant le saint Sacrement.

C'est ainsi qu'en 1649 elle délivra d'un cancer à la langue une sœur âgée de quatre-vingts ans, Adrienne Gori, que tous les médecins avaient abandonnée.

Bérénice Chigi était dans la plus grande désolation, parce qu'elle perdait tous ses fils dans leur enfance. Elle implora les prières de sœur Colombe, qui lui recommanda de faire dire tous les mois une messe en l'honneur du saint Ange gardien de l'enfant. Ayant suivi ponctuellement ce conseil pendant l'enfance de son fils Flavius, elle l'éleva plein de santé, et le vit plus tard revêtu de la pourpre.

Quelques années avant sa mort le Seigneur lui ordonna de faire connaître par écrit à son confesseur toutes les grâces divines dont elle était l'objet. Il la menaça en même temps de les lui retirer si elle manquait à ce devoir. Mais, outre la crainte de ne pas être crue de son confesseur, elle avait peur aussi que ce ne fût là un ordre du démon plutôt que de Dieu. Le Seigneur la réprimanda plusieurs fois, lui représentant que s'il avait voulu qu'elle apprît à lire, c'était précisément pour qu'elle révélât les faveurs de son Dieu envers elle. Enfin, quoiqu'il lui en coutât beaucoup, elle fut bien obligée d'obéir. Le Seigneur lui promit de rappeler à son souvenir tout ce qui devrait tourner à la plus grande gloire de son Créateur. Aussi voyait-elle souvent un Ange à côté d'elle, qui guidait sa mémoire et sa plume. Elle envoya d'abord cette relation à son confesseur; mais plus tard, le hasard la lui remit entre les mains, et elle en brûla la plus grande partie.

Peu de temps avant sa dernière maladie, étant dans le chœur, à l'endroit même où elle fut ensuite enterrée, elle

dit à quelques-unes des sœurs: « Ceci doit être mon lieu de « repos, dont personne ne saurait me priver ». Le dernier jour de février elle fut saisie d'une fièvre violente et de douleurs très-aiguës. Elle déclara aussitôt que ce serait sa dernière maladie; aussi la supporta-t-elle avec une grande joie. Comme elle avait toujours préparé son âme avec le plus grand soin pour recevoir son Sauveur, elle redoubla de ferveur à cet instant suprême. Le démon ne perdit pas l'occasion de l'attaquer encore une fois. Il lui suggéra de grandes inquiétudes sur son salut, et cette angoisse dura toute cette nuit qui fut pour elle la dernière. Mais Colombe, les yeux tendrement attachés sur l'image de son Dieu crucifié qu'elle tenait dans ses bras, sentit enfin l'espoir renaître dans son cœur, et avec lui le calme de l'esprit. Elle demeura ainsi, avec sa pleine connaissance, jusqu'au moment où elle expira doucement, la joie sur le visage, au milieu de ses sœurs en prière, le 7 mars 1655. Elle était âgée de soixante-treize ans.

Le lendemain on conduisit son corps dans le chœur, pour l'ensevelir après l'office des morts; mais on fut obligé de le retirer plusieurs fois hors du chœur: on craignait le tumulte et l'indiscrétion de la foule qui se pressait devant la grande grille pour voir le corps, pour y faire toucher des rosaires ou avoir quelqu'une des fleurs dont on l'avait orné. Afin de satisfaire le désir et la dévotion de tout ce monde, on différa l'enterrement durant trois jours. Pendant ce temps on moula trois fois son visage en plâtre. Tous ses membres étaient restés aussi souples et la peau tout aussi douce que chez une personne vivante. La terre de l'endroit où elle devait être enterrée, qui était auparavant dure comme le roc, devint

à l'instant maniable comme du sable ; on y creusa donc sans peine une fosse de longueur et de largeur convenables, mais tout alentour, le sol resta dur comme précédemment. Son corps fut enseveli le 10 mars, mais son souvenir resta vivant, non-seulement dans le couvent qu'elle avait habité, mais dans toute la ville de Sienne et dans les environs, principalement chez les personnes qui reçurent quelque faveur du ciel par son intercession. On peut citer entre autres une femme qui depuis longtemps souffrait d'un crachement de sang ; il était à craindre qu'un accès ne l'emportât ; elle avait vainement épuisé tous les secours de la médecine. Enfin, elle invoqua sœur Colombe, et en même temps on lui donna quelque nourriture où l'on avait mêlé des fleurs recueillies sur son corps. Aussitôt l'estomac de la malade rejeta cette nourriture, mais non pas les fleurs, et elle s'en trouva tellement fortifiée et guérie qu'elle ne ressentit plus jamais la moindre atteinte de son mal. Une autre femme avait les pieds enflés ; elle en souffrait cruellement, et avait essayé inutilement divers remèdes. Elle fut guérie par de l'eau où quelques-unes de ces mêmes fleurs avaient séjourné. Une troisième, en buvant de cette eau, fut guérie à l'instant de violentes douleurs d'entrailles.

Lorsque le cardinal Piccolomini, archevêque de Sienne, alla faire sa visite dans le couvent où cette âme pure s'était élevée à un si haut degré de sainteté, il chargea les religieuses d'écrire une vie exacte de sœur Colombe. Le cardinal la lut avec le plus grand intérêt, et y donna son approbation. C'est à cette biographie que nous avons emprunté celle-ci.

HUITIÈME JOUR DE MARS

LE B. BARTHÉLEMI D'ANGLARIO

1510. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

Ce saint homme naquit en 1462, à Anglàrio, en Italie ; ses parents, François Magi et Françoise, pieux et de famille noble, avaient toujours eu beaucoup de vénération pour l'Ordre séraphique. Il aima dès son enfance la solitude et la prière; son plaisir était la lecture des bons livres; il n'avait que du dégoût pour les jeux et les passe-temps ordinaires de son âge. Un jour que le bienheureux Chérubin de Spolète passait par Anglario, et que les habitants se pressaient en foule pour recevoir sa bénédiction et toucher son habit, ce saint homme continuait sa route à la hâte sans s'adresser à personne. Toutefois, lorsqu'il vit près de lui le jeune Barthélemi, il s'arrêta, le contempla attentivement, comme s'il découvrait en lui sa sainteté future, et lui imposa les mains en prononçant quelques paroles dont on ne put alors bien comprendre le sens.

Barthélemi songea de bonne heure à embrasser la vie monastique; le démon voulut alors le détourner de ce saint projet, et se servit dans ce dessein des menées d'une jeune fille fort belle, qui mettait tout en œuvre pour se faire aimer de lui. Mais dès que le jeune homme s'en aperçut, il s'arma d'une résolution encore plus ferme de

conserver sa pureté intacte. Par cette belle vertu il ressembla beaucoup à son frère Jérôme, qui reçut en même temps que lui l'habit de l'Ordre, au couvent du mont Alverne, étant âgé de vingt ans.

A peine Barthélemi eut-il prononcé ses vœux dans l'Ordre, qu'il se mit à pratiquer la pauvreté de la manière la plus rigoureuse. Il ne voulait pas même dans ses longs voyages se servir d'un bâton. Quoique doué d'une très-grande intelligence, il n'en concevait pas la moindre vanité; au contraire, il cherchait toujours à vivre dans les cloîtres les moins considérables et les plus isolés, afin d'y être plus inconnu des hommes. Il était pour ses frères un modèle d'humilité, accomplissant les tâches les plus pénibles et s'acquittant des services les plus rebutants. Il se jugeait impropre à toutes les choses importantes; aussi ne voulut-il jamais être supérieur. Toutefois il fut forcé, par obéissance, d'accepter les fonctions de maître des novices, qu'il exerça trois ans dans trois monastères différents, au grand profit de sa province. Dans cet emploi difficile on ne surprit jamais en lui le moindre mouvement de colère ou de brusquerie.

On ne l'entendit jamais non plus proférer la plus légère plainte, malgré ses longues maladies, et surtout le crachement de sang continuel auquel il était sujet. Quoique très-faible, il n'interrompait point ses jeûnes, ses veilles et ses autres pénitences.

Mais, de toutes les vertus, c'était la charité qui avait les plus profondes racines dans son cœur. Il ne pouvait souffrir que l'on blessât seulement en paroles la réputation du prochain. Lorsqu'il était obligé de réprimander, il le faisait toujours avec beaucoup de prudence et de

douceur. Il suffisait de parler devant lui de l'amour de Dieu pour lui arracher des larmes. Lorsqu'il priait, son corps semblait suivre son âme dans ses élans vers le ciel. Au monastère d'Alverne, où il habita pendant longtemps, on le vit souvent ravi en extase au pied d'un grand crucifix qui était placé à l'entrée du chœur. Il avait coutume d'aller prier la nuit dans la chapelle des saints stigmates; mais, ayant su qu'il y était épié par quelqu'un, il alla ensuite dans la chapelle de saint Jean d'Alverne, qui est au sommet de la montagne.

Sa grande humilité est cause que les nombreux miracles qu'il opéra pendant sa vie demeurèrent presque tous inconnus, car il défendait à ceux qui en étaient l'objet de jamais en parler à personne.

Il avait une sœur qui devint veuve encore très-jeune, et se fit Clarisse à Arezzo. La nuit où elle mourut, Dieu révéla au bienheureux Barthélemi la mort et la gloire de la sainte religieuse.

Lui-même, après une maladie qui dura deux ans, sentit que l'heure de sa mort approchait. Le 7 mars 1510 il demanda les derniers sacrements. Il imita ce que le Fils de Dieu avait fait à l'égard de ses Apôtres la veille de sa Passion, il invita son frère et d'autres religieux à venir célébrer avec lui la dernière cène. Il leur fit ensuite ses adieux avec un visage souriant, passa toute la nuit suivante en extase et en actions de grâces pour tous les bienfaits dont Dieu l'avait comblé durant sa vie, et le matin il expira doucement, âgé de quarante-neuf ans.

Sa grande réputation de sainteté attira une foule considérable; on vint avec confiance invoquer ses mérites et vénérer ses précieux restes. La couronne de fleurs que

l'on avait placée sur sa tête fut enfermée avec le corps dans un cercueil de bois que l'on enterra près du maître-autel. Au bout d'un an, on trouva cette couronne encore fraîche et belle. Les plantes sur lesquelles ces fleurs avaient été cueillies se couvrirent d'une multitude de nouvelles fleurs, au moyen desquelles plusieurs malades furent guéris.

Le 12 octobre 1602, avec l'autorisation de l'archevêque de Florence, de solennels honneurs furent rendus à son corps. La ville d'Anglario et la riche famille du bienheureux avaient résolu de faire les frais de cette fête; mais le duc de Toscane, Ferdinand I, s'y opposa, car il voulut avoir seul cet honneur. L'appareil fut splendide, les saintes reliques furent portées solennellement à travers la ville ; un grand nombre de religieux de tous les Ordres prirent part à la procession, ainsi que le grand-duc lui-même, son fils Côme II, la duchesse de Braciano, et les autres personnes de la cour. Au retour de la procession le Père François d'Arezzo, prédicateur renommé, prononça dans l'église l'oraison funèbre du bienheureux Barthélemi. La foule des assistants, en allant baiser les sacrés ossements, sentit s'en exhaler un parfum céleste.

Une petite fille depuis longtemps sujette à des fièvres, fut guérie en touchant la châsse de ce saint homme; une femme, possédée du démon depuis plusieurs années, en fut délivrée pour toujours.

Depuis cette solennité plusieurs autres miracles se produisirent à Empoli.

La tête du saint religieux est conservée à Anglario, dans l'église des Frères Mineurs.

(Ferrinca et Papebroeck.)

LE PÈRE JEAN DOMENEC

1626. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Malgré la faiblesse de sa santé, il embrasse la réforme d'Alcantara. — Sa dévotion envers le saint Sacrement. — Ses pénitences ; sa charité pour les malades ; son zèle pour le salut des âmes. — Puissance de ses prières.

Jean Domenec naquit à Villena, village d'Espagne, de parents vertueux. Il était de faible santé; cependant il fut appelé par Dieu à embrasser la réforme de Saint-Pierre d'Alcantara, province de Saint-Jean-Baptiste. Sa principale vertu fut la persévérance dans la prière : il sentait dans son âme un doux penchant à rester sans cesse uni à Dieu par cette sainte pratique. Ses sublimes contemplations amenaient en lui de fréquents ravissements, et lorsqu'il s'agenouillait devant le très-saint Sacrement, il voyait souvent une lumière céleste sortir du tabernacle et venir se reposer sur lui; alors son âme embrasée pénétrait les divins mystères. Aussi disait-il souvent à ses frères cette parole de David: « Allez à Dieu « et soyez éclairés ».

C'était toujours devant le tabernacle qu'il priait, comme devant le séjour que la Souveraine Majesté a choisi pour être avec les enfants des hommes. Le matin il se préparait à la messe par la confession et d'autres bonnes œuvres; il célébrait ensuite le saint sacrifice avec tant de vénération qu'il inspirait la piété à tous les assistants ; enfin il passait l'après-midi en actions de grâces.

Toutefois, son âme ne goûtait pas toujours les célestes

consolations : elle éprouvait souvent le délaissement et la sécheresse ; il multipliait alors ses exercices spirituels et redoublait ses pénitences, bien qu'il fût presque continuellement malade. Il venait alors au réfectoire la tête couverte de cendres, une corde autour du cou, un crucifix à la main, et là il se donnait la discipline jusqu'au sang, faisait l'aveu de ses fautes et demandait les prières de ses confrères.

Il veillait avec un soin extrême sur tous ses sens, particulièrement sur ses regards; car les yeux sont les dangereuses fenêtres par où l'ennemi trouve un accès dans notre âme. Dans toutes ses occupations extérieures il tenait son esprit continuellement occupé de considérations spirituelles, afin de ne laisser aux imaginations terrestres aucune prise sur sa pensée.

Il regardait la louange des hommes comme une injure, et s'il arrivait à quelqu'un de l'appeler un saint, il s'écriait : « Un saint ! mon frère, un saint ! ce sera « beaucoup, et Dieu me fera une grande grâce, si je suis « un jour admis dans le ciel ! » Et cependant son confesseur attesta qu'il n'avait jamais découvert en lui un seul péché véniel prémédité.

Il ne fit jamais la moindre infraction, non-seulement à la règle, mais même aux plus strictes ordonnances de la réforme. Il ne prenait que la nourriture absolument nécessaire pour soutenir son corps, et ne buvait que de l'eau. Tout valétudinaire qu'il était, il se plaisait à venir en aide à ses frères malades, et à soulager le prochain dans toutes ses nécessités.

Mais il avait surtout une grande sollicitude pour le salut des âmes. Il exhortait chacun à vivre chrétiennement

suivant son état, et lorsqu'il allait en tournée d'aumônes dans les villages, il rassemblait le peuple et lui donnait d'utiles instructions pour servir Dieu et fuir le péché.

Pendant son séjour à Carthagène, où il y avait beaucoup de Maures, il s'appliqua à l'étude de l'arabe, et lorsqu'il trouvait plusieurs d'entre eux réunis, il leur expliquait la doctrine chrétienne.

Dieu accordait souvent à ses prières la guérison des maladies du corps ou de l'âme ; il le favorisa aussi, dans plusieurs circonstances, de l'esprit de prophétie. Tous ces dons surnaturels lui attirèrent la vénération de plusieurs hommes remarquables, entre autres, de Simon Moses, prêtre séculier, très-renommé à Valence pour sa sainteté et ses miracles. Il se lia beaucoup avec le Père Jean, et il venait fréquemment s'entretenir avec lui dans le jardin du monastère. Puis il disait aux autres religieux : « Quelles lumières, quelle perfection, dans l'âme du « Père Domenec ! »

Lorsque le temps approcha où il allait échanger contre l'éternité son passage d'ici-bas, la sainte Vierge lui apparut. Il l'avait toujours servie dès sa plus tendre jeunesse avec une grande dévotion. Elle vint alors lui révéler qu'il mourrait dans le couvent fondé sous l'invocation de Notre-Dame de Lorette. En effet, il y fut, peu de temps après, atteint d'une nouvelle maladie. Il demanda les derniers sacrements, qu'il reçut avec les plus tendres sentiments d'amour, et s'endormit dans le Seigneur, le 8 mars 1626.

On vint en foule des environs assister à ses funérailles et voir son précieux corps ; on fut même obligé de ne point le laisser exposé pendant longtemps, car bientôt

presque tout son habit fut déchiré en petits morceaux, et ses cheveux arrachés pour être conservés comme reliques.

(Chroniques de la province de Saint-Jean-Baptiste.)

LE P. PIERRE DE SAINTE MADELEINE

1590. — Pape : Sixte-Quint. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Le roi Sébastien l'envoie à Ormuz. — Sa conduite édifiante ; sa maladie. — Il se rend à Goa et est nommé maître des novices. — Sa prédilection pour la méditation. — Il meurt saintement, et de nombreux miracles s'opèrent par son intercession.

Vers la fin du xve siècle l'Ordre séraphique avait envoyé ses ouvriers dans la vigne du Seigneur, aux Indes Orientales. En 1500 il comptait déjà plusieurs monastères, parmi lesquels celui de Saint-François, à Goa, était l'un des plus importants. Le Père Jean Albuquerque, Frère Mineur et premier archevêque de cette ville, voulut y ajouter un second couvent, en dehors des murs de la cité, sous l'invocation de la Mère de Dieu. Son dessein était d'aller de temps en temps s'y soustraire à la foule et aux préoccupations de son épiscopat. Le 31 octobre 1569, il y installa cinq Pères et deux novices : tels furent les commencements d'une province qui devait se distinguer par tant d'hommes remarquables. Plus tard d'autres couvents furent fondés à Fana, à Cochin, à Malacca, à Pilar, et en d'autres localités jusqu'en Chine ; en 1612 le Pape Paul V forma de tous ces monastères réunis, au nombre de douze, une province dite de la Mère-de-Dieu,

à l'exemple du couvent érigé près de Goa. C'étaient des Mineurs Déchaussés, de la sévère réforme de Saint-Pierre d'Alcantara.

Le Père Pierre de la Madeleine, portugais de naissance, fut l'un des cinq qui occupèrent les premiers le célèbre cloître. Il avait d'abord séjourné aux Indes quelques années dans la custodie de Saint-Thomas; puis il était retourné en Portugal, dans la province d'Arrabida. Comme il se fit remarquer, dans ces deux résidences, par la perfection de ses vertus, le roi Sébastien l'envoya fonder un couvent en Perse, dans la célèbre ville commerçante d'Ormuz. Il accepta cette mission avec une grande joie, espérant qu'il gagnerait ainsi beaucoup d'âmes à Dieu, car il connaissait fort bien la langue persane. Il trouva là beaucoup de catholiques, pleins de bonnes dispositions pour l'Ordre, qui lui offraient leurs maisons et toutes les choses nécessaires. Mais, par amour pour la sainte pauvreté, il alla loger dans un hôpital; il y servit les malades avec tant d'humilité qu'il fut l'admiration, non-seulement des catholiques, mais encore des infidèles. Malheureusement, sa tâche était au-dessus de ses forces, et sa santé fut très-gravement compromise. Dès qu'il fut un peu rétabli, il fut obligé, pour sa santé, de changer de climat. Ce fut alors qu'il partit pour Goa; il alla s'établir au couvent de la Mère-de-Dieu, que l'on venait de fonder. Choisi pour maître des novices, il leur fit faire de grands progrès dans la prière intérieure. D'une sobriété exemplaire, humble dans ses relations, plein de compassion pour les malades, il aimait par-dessus tout le silence et la solitude. Il méditait continuellement sur les mystères de la Passion, et tous les vendredis il ressentait des dou-

leurs extraordinaires dans le milieu de ses mains, comme si elles eussent été percées par des clous. Il ressentait une grande joie de partager ainsi les souffrances de son Sauveur, et il eût vivement souhaité de répandre son sang pour lui par le martyre ; mais Dieu en avait disposé autrement, une forte fièvre l'enleva en peu de temps, le 8 mars 1590.

Après sa mort son visage fut beaucoup plus beau que pendant sa vie, et les Frères en conçurent la ferme espérance qu'il était dès lors en possession de la béatitude. Les nombreux miracles qui arrivèrent ensuite par son intercession vinrent confirmer l'opinion générale que l'on avait déjà de sa sainteté.

(CARDOSO.)

LE F. DOMINIQUE DE MONTELEONE

1603. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Il se fait Capucin, puis apostasie. — Il se marie et devient père de trois enfants. — Son malheur dans cette position déplorable. — Il ne perd pas courage. — Pendant une maladie, Dieu, dans une vision, fortifie son espérance. — Il guérit, et va implorer à Rome le pardon du Pape. — Il est absous de l'excommunication, et commence une vie de pénitence. — Le Souverain Pontife l'autorise à rentrer dans un autre Ordre. — Il choisit celui des Frères Mineurs. — Il y mène une vie exemplaire, et pratique les plus austères pénitences jusqu'à l'âge le plus avancé. — Son esprit de prophétie. — Sa grâce particulière pour la guérison des malades, et pour expliquer les Ecritures. — Il meurt saintement. — Miracles opérés au moyen d'objets qui lui avaient appartenu.

Ce grand pécheur, qui devint plus tard un grand saint, naquit de parents pauvres, à Monteleone, en Calabre. Dans sa jeunesse il se rendit à Palerme. Là, touché par la grâce du Saint-Esprit, il résolut de quitter le monde. Vers 1549

il fut reçu dans l'Ordre des Pères Capucins et envoyé à San-Philippo, où, après un noviciat édifiant, il prononça ses vœux en qualité de frère-lai. Mais l'ennemi de notre salut, jaloux des progrès rapides de Dominique, lui suggéra la coupable pensée de laisser là son habit de religieux, et de retourner dans le monde. Il résista d'abord avec courage, mais enfin il succomba, devint apostat et s'enfuit en Calabre. Il y avait alors sept ans qu'il était entré chez les Capucins.

Comme dans son pays personne ne savait qu'il eût pris l'habit, il résolut de se marier ; et, toujours sous la puissance du démon, il accomplit ce funeste projet. Il épousa une femme dont il eut trois enfants, deux filles et un fils.

Il se flattait que tout irait bien pour lui dans cette position impie ; mais Dieu répandit tant d'amertume sur cette union illégitime, que le malheureux Dominique soupira bientôt après les douceurs véritables qu'il avait goûtées dans le cloître. Sa femme était le principal instrument de son supplice : Colère et arrogante, elle l'humiliait et le maltraitait, même devant des étrangers. En outre, inhabile à tous les soins domestiques, elle le réduisait à préparer lui-même et à servir la nourriture qu'il voulait manger. Elle finit par apprendre que son mari était un moine fugitif ; alors, comme on peut le penser, son caractère et ses procédés n'en devinrent que plus intolérables. Dominique sentait bien qu'il recueillait ce qu'il avait semé ; pourtant, il ne se laissa pas aller au découragement, et il souffrait tout avec résignation. Enfin Dieu, dans l'intérêt même de son salut, l'affligea d'une maladie repoussante que personne ne pouvait se résoudre à soigner.

Dominique vit là un avertissement de conjurer au plus tôt une damnation imminente. Mais il n'entrevoyait pas le moyen de commencer une nouvelle vie : il était retenu par son affection pour ses enfants ; et d'ailleurs, il était au ban de l'église, et nul confesseur ne pouvait lui donner l'absolution. Le démon en profita pour tâcher de le pousser au désespoir. Le malheureux apostat avait l'âme de plus en plus tourmentée, il se voyait dans l'impossibilité de mériter le ciel ; de plus, sa maladie lui ôtait tout moyen de gagner sa vie et celle de sa famille, et il ne recevait de sa dure compagne ni secours ni consolation. Une pareille existence lui semblait pire que la mort. Cependant Dieu n'abandonna pas le pécheur repentant, il le fortifia contre le désespoir, lui donna de la patience pour supporter ses maux, et Dominique, le cœur plein de tristesse et les yeux baignés de larmes, se jetait maintes fois à genoux en présence du Seigneur, le suppliant de lui accorder le pardon de ses crimes et le temps de faire de dignes fruits de pénitence.

Il cherchait encore à sortir de ce terrible dédale, lorsqu'en 1559 il tomba si gravement malade qu'il était en danger de mourir. Il implora la divine miséricorde, et dans les angoisses que lui causait le repentir de ses péchés, il fut saisi d'une sueur froide et d'un engourdissement subit qui dura trois jours. Pendant ce temps il se sentit comme transporté hors de lui-même. Il lui sembla que son âme, chargée de chaînes par les démons, apparaissait devant le souverain Juge ; les démons disaient que cette âme avait commis des fautes si nombreuses et si graves, qu'elle méritait l'enfer. Quant à lui, la honte l'empêchait de répondre et de lever les yeux. Cependant,

il vit venir un rayon sur son âme, et il entendit une voix qui disait : « Aie confiance dans la miséricorde de Dieu ». Il sut plus tard que c'était la voix de l'Archange Michel. Cette parole lui rendit quelque courage ; il retomba alors à terre couvert de honte, mais en même temps rempli d'espoir, et il répéta trois fois : « Seigneur, faites-moi grâce, « à moi qui suis un pécheur ». Alors il leva les yeux, et entendit une voix lui dire : « Votre châtiment sera temporel ». Et une autre ajouta : « Il durera quarante-quatre ans ». Il vit aussi le Fils de Dieu, qui tenait sa main droite dirigée vers l'Occident, la retourner vers l'Orient. Les démons réclamèrent contre cette sentence indulgente ; mais le Tout-Puissant les regarda d'un air sévère, et à l'instant ils disparurent ; alors Dominique revint à lui. Il lui fut révélé plus tard que le signe de main fait par le Sauveur dans cette vision indiquait que Dominique serait mort alors, si Dieu, dans sa bonté, ne lui eût accordé encore quarante-quatre années d'existence.

Pendant trois jours et trois nuits Dominique était resté insensible, et on l'aurait enterré si l'on n'avait constaté un peu de chaleur dans son corps et un faible mouvement dans le pouls. Toutefois, l'étonnement de sa femme et des autres personnes présentes fut à son comble lorsqu'elles le virent reprendre connaissance. Lui-même fut dans une surprise extrême ; mais, se rappelant ce qu'il avait vu, il versa un torrent de larmes interrompu de profonds soupirs, et il était facile de voir combien il était à la fois confus et attristé de sa mauvaise vie, et reconnaissant de la clémence de son Dieu.

Il ne tarda pas à se rétablir. Alors il résolut d'aller à Rome, pour prier le Pape de le délier de ses péchés et de

lui imposer une pénitence. Il partit avec son fils, et fit ce long voyage à pieds, au milieu des plus grandes difficultés, car il était obligé de mendier son pain. Il arriva dans la ville éternelle précisément un jour où le Pape Paul IV donnait audience publique. Accompagné de son fils, Dominique s'écria en présence de tout le monde : « Miséricorde, très-saint Père ; je suis Capucin profès, j'ai « déserté mon Ordre, je me suis marié et j'ai des enfants, « dont l'un est le fils que vous voyez ». Il répéta trois fois ces mots, que les sanglots entrecoupaient. Le Pape, touché de ces témoignages publics de douleur, l'envoya dans un de ses pénitenciers pour s'y confesser. Dominique y alla sans tarder ; il y fut délié de l'excommunication, et reçut l'absolution, avec ordre de réciter chaque jour les heures des frères-lais selon la règle de Saint-François, jusqu'à ce qu'il eût pourvu à la subsistance de ses enfants, et fût rentré au sein de son Ordre. Il retourna alors dans sa patrie, plein de consolation, et, dans le ferme espoir que Dieu lui avait pardonné, il commença une vie toute nouvelle. Il s'appliqua sérieusement à la prière, et s'approcha souvent des sacrements ; il portait un habit gris, court et ceint d'une corde, à la manière des Tertiaires d'Italie. Le démon, irrité de voir sa proie lui échapper, ne tarda pas à l'accabler de tentations ; mais ce nouveau soldat de Jésus-Christ s'armait de plus en plus par la prière et les pénitences ; il résistait avec courage et ne permettait plus à l'ennemi de prendre le dessus.

D'ailleurs, Dominique songeait que le Seigneur n'enverrait jamais de croix trop pénibles à celui qui avait tant de fois mérité l'enfer. Sa vie ne fut plus qu'une suite de prières, de jeûnes et de pénitences ; et Dieu ne tarda pas

à faire voir par des signes non équivoques que le pécheur était rentré en grâce avec lui.

Enfin il quitta la Calabre afin de rentrer dans son Ordre, et se rendit à Nicosie, en Sicile. Il y maria la fille qui lui restait, l'autre étant morte toute jeune. Bientôt après, il établit aussi son fils, et n'eut plus dès lors aucun empêchement du côté de ses enfants. Mais comme il prévoyait qu'il éprouverait beaucoup de difficultés pour rentrer chez les Capucins, il suivit le conseil de quelques amis, et retourna à Rome pour obtenir du Souverain Pontife l'autorisation d'entrer dans un autre Ordre. Le Pape lui permit de choisir celui qu'il voudrait. Pendant son séjour à Nicosie, il avait servi, sous l'habit du Tiers Ordre, le couvent des Frères Mineurs. Il y avait si bien acquis la confiance des Pères, qu'il les avait instruits de toute sa conduite passée. Dominique les pria de le recevoir dans leur Ordre; et comme ils n'avaient que de bons témoignages à rendre de sa vie actuelle, ils y consentirent avec plaisir, à condition qu'il continuerait pendant deux ans à servir le couvent sous l'habit de novice. Durant ce temps, nulle épreuve ne lui sembla trop dure, nulle mortification trop pénible. Et lorsqu'il eut de nouveau prononcé ses vœux, il ne put assez remercier et louer Dieu de l'insigne faveur dont il était l'objet. Il ne songea plus qu'à effacer par les austérités les souillures que son âme avait contractées. Il dormait très-peu, observait les sept jeûnes de saint François, distribuait aux pauvres la moitié de sa chétive portion, et se donnait presque toutes les nuits la discipline jusqu'au sang. Il ne cessa de châtier aussi rudement son corps jusqu'à quatre-vingt-cinq ans, qui fut l'âge où il mourut. Tous les Frères le regardaient

comme un modèle de pénitence et de sainteté. Sa chute l'avait rendu très-humble, et il avait sans cesse à la bouche ces belles paroles de saint Paul : « Dieu résiste aux « superbes, et il donne sa grâce aux humbles ». Considérant l'oisiveté comme l'occasion la plus ordinaire des paroles légères et vaines, il était sans cesse à prier, ou à servir les malades, ou à s'occuper de quelque travail manuel. Quand il s'agissait d'obéissance, il se soumettait aveuglément aux ordres de ses supérieurs, et demandait aussitôt leur bénédiction pour accomplir avec zèle ce qui lui était commandé.

C'était dans la prière qu'il puisait principalement des forces spirituelles et des ressources pour le progrès de son âme ; car c'est avec raison qu'on a nommé la prière la source de toute vertu. Il passait des jours et des nuits à méditer sur la Passion du Sauveur ; à l'église, il chantait les heures avec les prêtres. Grâce à sa vive mémoire et à sa persévérance, il savait par cœur tous les psaumes de David. Il se levait la nuit avant tous les autres Frères, se rendait à l'église après la récitation des heures canoniales, et y demeurait encore à genoux et en prières, ou absorbé dans la contemplation et fondant en larmes. Lorsqu'on parlait de la mort devant lui, il ne pouvait aussi s'empêcher de pleurer, au souvenir de l'affreux péril que son âme avait couru, et de la miséricorde divine à son égard.

Dieu lui révélait souvent des événements futurs ou cachés. Une nuit il vit s'envoler vers le ciel les âmes de deux Carmes de la ville ; et il apprit le lendemain qu'ils étaient morts l'un et l'autre précisément à cette heure-là.

Un seigneur de Nicosie demandait ses prières pour l'âme de son père, qui avait été de son vivant l'administrateur du monastère, et qui était mort depuis deux ans. Dominique leva les yeux au ciel, et répondit : « Soyez « tranquille, la nuit dernière je priais pour votre père, « et j'ai vu son âme quitter le purgatoire pour entrer « en paradis ».

Une fois, pendant la nuit de Noël, il tomba en extase dans le réfectoire, et prédit ensuite que l'un d'entre eux mourrait avant la fin de l'année. Les Frères pensaient que ce serait lui, à cause de sa vieillesse; mais il ajouta qu'il en mourrait encore trois avant lui. Tout arriva comme il l'avait annoncé.

Un jour cinq jeunes gens avaient reçu l'habit de l'Ordre : le frère Dominique dit alors que deux seulement prononceraient leurs vœux. L'un de ces jeunes gens vint lui demander s'il aurait le malheur de quitter l'Ordre : « Non », répondit-il, « vous et un autre vous « ferez votre profession ». C'est en effet ce qui arriva, car les trois autres renoncèrent au cloître.

Une autre fois, tandis que l'on tenait le chapitre provincial, quelques jeunes gens vinrent se promener dans le cloître pour voir les Pères. Lorsqu'ils rencontrèrent le frère Dominique, celui-ci, regardant l'un d'eux très-attentivement, lui dit : « Vous aussi, vous serez Frère Mineur ». Les autres se mirent à rire, sachant que leur camarade avait alors de tout autres idées. Pourtant, ce même jeune homme, peu de temps après, fut touché de la grâce de Dieu et entra dans l'Ordre.

Son amour pour Dieu lui inspirait aussi la plus tendre charité à l'égard des pauvres et des malades. Il trouvait

toujours le moyen de ne point renvoyer sans aumône les malheureux qui s'adressaient à lui. Quant aux malades, il en diminuait singulièrement le nombre, par le pouvoir merveilleux que Dieu lui avait donné sur toutes les maladies. Il les guérissait par les moyens les plus simples : une prière, un signe de croix, un peu d'eau bénite qu'il leur donnait à boire. Lorsqu'il ne trouvait pas en eux une assez grande confiance en Dieu, il leur ordonnait de revenir le lendemain avec une plus ferme espérance ; et, s'il les trouvait mieux disposés, il les renvoyait guéris. Même dans son âge le plus avancé, il ne reculait devant aucune fatigue pour aller visiter les pauvres malades. Aussi l'avait-on surnommé avec raison le médecin des pauvres.

Bien qu'il n'eût jamais fait d'études, et qu'il sût à peine lire, il pénétrait le sens des Ecritures, de manière à étonner les plus expérimentés. Un jour un prédicateur célèbre lui proposa un passage obscur des livres saints, et Dominique le lui expliqua d'une manière si claire et si belle, que le Père, tout surpris, lui demanda comment il faisait pour donner de tels éclaircissements avec le peu d'instruction qu'il avait. L'humble serviteur de Dieu lui répondit avec simplicité : « J'ai réfléchi trois ans sur les « Epîtres de saint Paul, trois ans sur les quatre Evangiles, « et trois ans sur les Psaumes ; et Dieu, dans le cours de mes « réflexions, m'a révélé plusieurs secrets ». Il était très-enclin à pratiquer lui-même les austérités dont il voyait les autres donner l'exemple. Quelques Frères ayant obtenu la permission d'aller absolument nu-pieds, il demanda la même faveur ; mais elle lui fut refusée à cause de son grand âge. Du reste, les supérieurs lui fournissaient assez

d'occasions de satisfaire cette soif des mortifications. Ils éprouvaient souvent son esprit, et le punissaient de ses fautes passées par de dures pénitences; et toujours ils rencontraient en lui même soumission et même sérénité.

Lorsque, en 1584, le couvent de Nicosie eut adopté la réforme, il redoubla d'ardeur dans la voie de la perfection. Il ne dormait plus dans un lit; il restait, la nuit, agenouillé dans le chœur, où il tombait quelquefois la face contre terre, vaincu par le sommeil. Les démons redoublaient alors leurs persécutions: ils lui apparaissaient sous des formes effrayantes, et s'efforçaient de troubler ses pieux exercices; mais Dominique leur opposait une constance à toute épreuve.

Dieu voulut enfin donner à ce véritable pénitent la récompense qu'il méritait, et lui révéla que sa mort approchait. Même pendant sa dernière maladie, il ne se coucha point, mais il dormait un peu sur une chaise, afin de pouvoir prier plus longtemps. Cependant, les infirmiers s'en étant plaints au Père gardien, il fut forcé, par obéissance, de se mettre au lit. Alors il demanda les derniers sacrements, qu'il reçut avec une tendre piété; et, tandis qu'il était encore occupé à remercier le Seigneur des bienfaits qu'il en avait reçus, sa bienheureuse âme s'envola au séjour de la gloire éternelle, le 8 mars 1603.

Il était âgé d'environ quatre-vingt-cinq ans, dont il avait passé quarante-quatre, depuis sa conversion, dans la pratique de la pénitence. Il a laissé à tous les chrétiens un modèle doublement utile : la première partie de sa vie nous montre que nous ne devons pas trop nous fier à nos

propres forces, mais, suivant la parole de l'Apôtre, travailler à notre salut avec crainte et tremblement; la seconde apprend aux pécheurs à ne jamais désespérer de la grâce divine, mais à réparer leurs égarements par les bonnes œuvres et le repentir.

Dès que sa mort fut connue, on accourut en foule voir son corps, qui avait conservé sa souplesse et sa beauté. Un grand nombre de miracles furent opérés au moyen de ses cheveux, des ongles de ses pieds et de ses mains, et des morceaux de son habit. De nombreuses maladies furent guéries aussi par le simple attouchement de son manteau, du cordon qu'il portait à sa mort, et d'un autre cordon qu'il avait donné à un prêtre de ses parents. Plusieurs de ces prodiges n'ont pas été enregistrés à temps pour pouvoir être compris dans le procès que l'on fit, en 1618, sur la sainteté de sa vie.

(*Chroniques de Sicile.*)

NEUVIÈME JOUR DE MARS

SAINTE CATHERINE DE BOLOGNE

CLARISSE

1463. — Pape : Pie II. — Roi de France : Louis XI.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Sainteté de sa jeunesse. — Son obéissance admirable dans l'Ordre des Clarisses.

Cette illustre sainte est née à Bologne, le jour de la Nativité de la très-sainte Vierge, en l'an 1413. Son père se nommait Jean. C'était un gentilhomme de Ferrare, de l'illustre famille des Vigri, et orné de toutes les qualités qui peuvent recommander un personnage que sa position met en vue. Il était devenu, à Bologne, docteur *utriusque juris* (en droit civil et en droit canon), et il donnait des leçons publiques. Il épousa dans cette ville la vertueuse Benvenuta, de l'antique famille d'Accommobini. Le mérite et le digne caractère du professeur attirèrent sur lui l'attention de son prince, Nicolas d'Este, marquis de Ferrare, qui l'envoya en qualité d'ambassadeur auprès de la république de Venise, où il resta désormais.

Lorsque Catherine naquit, il était à Padoue ; la nuit précédente, la sainte Vierge lui apparut, et lui prédit que la fille qu'il allait avoir serait un jour une grande lumière pour le monde entier.

L'enfant ne cria point à sa naissance, et demeura trois jours sans prendre aucune nourriture. Avant de savoir marcher elle montra une grande affection pour les pauvres; et quand elle fut un peu plus grande, elle leur donnait tout ce qu'elle trouvait sous sa main. A onze ans, à la demande du marquis d'Este, et sur l'ordre de son père, elle alla, avec sa mère, habiter Ferrare, où elle fut élevée à la cour avec Marguerite, fille du marquis, et elle conserva toujours avec elle la plus grande intimité. Quoique bien jeune encore, elle avait déjà la prudence de l'âge mûr, et s'attachait tous les cœurs par ses vertus en même temps que par ses dons naturels. Elle continua fort assidûment l'étude de la langue latine qu'elle avait commencée à Bologne, et fut bientôt à même de comprendre tous les auteurs. Elle a même composé, dans un latin très-pur et très-élégant, divers écrits que l'on possède encore aujourd'hui. Mais lorsqu'elle eut donné son cœur entièrement à Dieu, elle ne voulut plus lire aucun auteur païen, et ne trouva plus de plaisir qu'à étudier la sainte Ecriture et les Pères de l'Eglise.

Après trois années environ passées à la cour de la princesse Marguerite, Catherine sentait un penchant de plus en plus irrésistible à se consacrer exclusivement au Seigneur; elle ne tarda pas à trouver une occasion favorable pour s'affranchir des liens qui la tenaient encore attachée au monde. Marguerite épousa le comte de Rimini; Catherine, qui avait conçu un grand dégoût pour le luxe et les amusements de la cour, ne voulut pas la suivre; la princesse se vit alors obligée de la renvoyer à sa mère. Catherine, qui devait être l'unique héritière des grandes richesses de ses parents, fut recherchée en ma-

riage par plusieurs grands seigneurs ; mais sa mère, qui était devenue veuve et ne s'occupait plus que de Dieu, laissa sa fille absolument libre de suivre sa vocation. Il y avait alors à Ferrare une pieuse fille de grande famille, Lucie Mascaroni, qui vivait avec sa tante et avec quelques demoiselles qu'elle instruisait à servir Dieu, et qui ne sortaient jamais que pour assister aux offices dans l'église des Frères Mineurs, située tout près de là. Catherine fut admise dans leur association, où elle se fit aimer et admirer par son affabilité, sa douceur, son obéissance. Un jour qu'elle priait dans l'église, Dieu lui révéla qu'il lui avait pardonné tous ses péchés et remis toutes les peines qu'elle avait méritées. Elle avait alors seize ans. Vers la même époque elle eut une autre vision : elle se trouvait, au jour du jugement dernier, à la droite du trône de Dieu qu'elle invoquait avec confiance. Ces faveurs célestes ne lui firent rien perdre de son humilité, et elle se considérait au contraire comme la plus indigne des créatures.

La pieuse association dont elle faisait partie se composait de cinquante filles sous la direction de Lucie, qui entretenait la maison aux frais de sa tante. Celle-ci, qui était veuve et fort riche, avait institué sa nièce son unique héritière, à la charge de faire convertir sa maison en un couvent d'Augustines. Lorsque cette tante mourut, Lucie aurait immédiatement rempli la condition prescrite, si quelques-unes des pieuses filles ne se fussent senti plus d'inclination pour l'ordre des Franciscains, sous la direction desquels elles avaient vécu jusqu'alors. Une des congréganistes, nommée Alise, mit de son côté la plupart des autres, et intenta un procès à Lucie, l'accusant de

méconnaître la dernière volonté de sa tante, et de vouloir fonder un couvent de Franciscaines. L'affaire fut portée devant un tribunal laïque et tourna en faveur d'Alise : Lucie fut privée de son héritage. Mais celle-ci en appela à l'évêque, qui jugea le cas tout différemment. Alise et celles de son parti furent exclues de la communauté, et les autres renvoyées chez elles jusqu'à ce que le couvent fût construit. Toutes ces contestations et ce dernier contre-temps affligèrent profondément Catherine, qui ne désirait que la solitude et le calme. Aussi, dès qu'il y eut dans le monastère une habitation convenable, elle s'y rendit avec cinq de ses premières compagnes. Le nombre des saintes filles augmenta rapidement, mais elles ne suivaient pas toutes la même règle. Lucie et quelques autres penchaient encore pour celle de saint Augustin; Catherine et le reste avaient adopté celle de sainte Claire. Enfin Catherine rangea tout le monde à son sentiment, et, avec la permission de l'évêque, elles se mirent toutes sous la direction des Frères Mineurs ; le provincial leur donna solennellement l'habit des Clarisses en 1432. Catherine avait alors vingt ans.

La règle fut observée si rigoureusement dans le nouveau monastère, que plusieurs sœurs tombèrent malades, et quelques-unes moururent. Aussi le vicaire général de l'Ordre, Jean Capistrano, se vit obligé de modérer leur zèle et d'adoucir les observances. Il réduisit le jeûne quotidien aux vendredis seulement, et autorisa l'usage des sandales, et, quand elles en auraient besoin, celui des bas. Mais Catherine ne profita jamais de ces permissions. Bien plus, elle n'était pas encore satisfaite, parce que le couvent n'était pas cloîtré.

Elle fuyait avec le plus grand soin la perte du temps; aussi la voyait-on toujours occupée à quelque chose d'utile. « Que les hommes sont donc aveugles », disait-elle souvent, « de faire si peu de cas du temps ! Ils auront « un jour à rendre compte de l'emploi inutile qu'ils en « font ; ce temps, si court qu'il soit, peut nous mériter « l'éternité ; mais, une fois passé, nul ne saurait le re- « trouver ! » Elle se fit un bréviaire écrit tout entier de sa main, et peignit elle-même un grand nombre d'images dont elle l'orna. On le conserve encore aujourd'hui avec grand respect dans le couvent de Bologne.

Elle mettait au-dessus de tout la sainte obéissance, qui est la pierre fondamentale de la vie religieuse. Quoiqu'elle fût l'une des sœurs les plus âgées, elle la pratiquait avec autant d'exactitude que si elle ne fût entrée dans l'Ordre que depuis peu, et elle se soumettait même aux volontés des plus jeunes sœurs. Elle ne faisait rien sans la permission de la supérieure ; ou, si elle s'y voyait forcée par l'absence momentanée de cette dernière, elle l'avertissait ensuite dès qu'elle la voyait. L'abbesse la réprimandait et la punissait souvent sans qu'elle eût commis la moindre faute. Elle acceptait tout avec humilité, sans jamais se permettre la moindre excuse.

Lorsqu'elle fut maîtresse des novices, elle ne cessa d'exhorter ses filles à la soumission et à la docilité : « Pre- « nez, mes filles », leur disait-elle souvent, « prenez le « calice de la sainte obéissance, qui ne doit pas vous être « si amer, puisque le Fils de Dieu est mort sur la croix « pour nous donner l'exemple de cette vertu ». Elle ne pouvait souffrir que l'on blâmât les confesseurs et les supérieurs, même quand ils étaient dans leur tort ; elle

disait que c'était bien assez pour eux de la responsabilité dont ils étaient chargés devant Dieu.

Elle avait un grand respect pour les religieux de tous les Ordres; aussi enseignait-elle que lorsqu'on remarquait en eux quelque défaut, il ne fallait pas s'en scandaliser, mais seulement en avoir compassion et se dire : « Un tel a cette infirmité, et moi j'en ai d'autres ». Et elle ajoutait cette parole de l'Apôtre : « Portez les fardeaux « les uns des autres, et vous accomplirez la loi de Dieu ».

Quant à la sainte chasteté, Catherine la chérissait tellement, et la conservait avec tant de soin, qu'elle désapprouvait une trop grande familiarité avec les confesseurs. Elle disait que la confession doit toujours être pleine de simplicité, d'humilité et d'une pieuse crainte, comme si on la faisait à Jésus-Christ lui-même; et qu'une fois l'absolution reçue, il faut quitter le confesseur, fût-il un saint. Dieu voulut rendre un témoignage éclatant à cette pureté admirable et à cette vie d'austérités, lorsque, après la mort de la sainte fille, il permit que son corps restât si longtemps dans un parfait état de conservation.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Tentations de sainte Catherine. — Son livre sur la manière de triompher des persécutions du démon.

Le démon, voyant la grande perfection à laquelle Catherine était parvenue, lui livra de cruels assauts. Dans les commencements elle en sortait toujours triomphante. Mais un jour, se voyant l'objet d'une de ces rudes attaques, elle répondit au démon avec hardiesse : « Sache

« que tu ne peux m'envoyer aucune tentation, que je ne « reconnaisse à l'instant ». Dieu, voulant corriger cette trop grande confiance, et lui montrer que l'ennemi était bien plus habile qu'elle, permit qu'il la troublât pendant longtemps d'une manière bien propre à la décourager. Le malin esprit se servit pour la combattre de la vertu même qu'elle chérissait le plus, l'obéissance. Il lui apparut, tantôt sous la figure de Notre-Seigneur, et tantôt sous celle de sa très-sainte Mère, lui reprochant de ne point être assez détachée de sa propre volonté. Puis il lui suggérait mille pensées contre la soumission, qu'elle prenait pour des effets de son propre caractère; elle croyait se sentir continuellement disposée à critiquer et à souffrir avec impatience tous les ordres de la supérieure. L'affliction qu'elle en ressentait lui faisait verser tant de larmes que sa vue s'en trouvait affaiblie; et son intelligence, accablée par cette idée incessante, s'obscurcissait et s'épuisait. Elle ne pouvait plus prier ni lire ses heures sans éprouver de vives douleurs; elle fut obligée de ne plus veiller aussi longtemps qu'auparavant. Mais elle avait tellement l'habitude de la prière, qu'au milieu de son sommeil elle se levait, étendait les bras et se mettait à prier. Elle aurait infailliblement succombé à ces persécutions de l'ennemi, si elle n'eût su que le désespoir était la plus grave de toutes les fautes. Par une grâce évidente de Dieu, elle conserva toujours, au milieu de ces terribles luttes, la ferme volonté de ne rien faire qui pût déplaire à Dieu. Aussi le Seigneur lui fit-il connaître ensuite que tout cela n'était qu'une tromperie de l'esprit du mal. Dieu l'avait permis ainsi pour donner à la sainte fille une plus profonde connaissance d'elle-même, et une

plus grande prudence contre les artifices du démon.

Mais l'ennemi, se voyant frustré dans son attente, voulut l'inquiéter d'un autre manière. Il remplit alors son esprit de pensées impies, qui l'assiégeaient pendant ses confessions, ses prières et ses pénitences. D'autres fois c'étaient des pensées de vanité qui l'obsédaient, surtout lorsqu'elle était dans le chœur occupée à chanter les louanges de Dieu. Mais, pour son cœur embrasé de l'amour céleste il n'y avait point d'épreuve plus pénible que les tentations d'incrédulité à l'égard du saint Sacrement. Aussi le Seigneur, qui à son insu se tenait à côté de sa servante pendant ses luttes, finit par lui assurer un triomphe complet, et lui enseigna que celui qui ne ressent point de dévotion en recevant le saint Sacrement, ne perd pas toutefois le fruit de la communion, pourvu qu'il ait la conscience pure et qu'il ne consente point aux tentations d'incrédulité ; elle comprit qu'une âme est plus méritante au milieu d'une pareille épreuve, lorsqu'elle la supporte avec patience, que si elle approchait de la sainte table avec les sentiments de la piété la plus tendre.

Catherine ayant ainsi acquis par sa propre expérience une grande connaissance des luttes spirituelles, écrivit un ouvrage où elle racontait ses longues tentations et les nombreuses grâces dont Dieu l'avait comblée ; elle y exposait, pour l'instruction du prochain, les dangers de cette guerre acharnée que nous livre le démon, et les moyens d'en sortir victorieux. S'étant aperçue qu'on avait eu connaissance de cet ouvrage, elle le brûla par humilité ; mais, sur l'ordre de Dieu, elle en écrivit un autre qu'elle intitula : *Les sept Armes spirituelles*. Tant

qu'elle vécut, ce livre ne fut connu de personne, mais on le publia aussitôt après sa mort. Tout le monde peut tirer beaucoup de fruit de sa lecture. Quoiqu'elle y parle d'elle-même comme d'une autre personne, il est facile de voir que la noble héroïne est en même temps l'auteur. Du reste, suivant son propre témoignage, tout cela n'a été mis par écrit qu'afin de prémunir les âmes contre la trop grande confiance en soi-même, et contre les artifices du démon. Il faut, dit-elle, se défier de soi, alors même que l'on est l'objet de grandes faveurs célestes. Nous ne devons jamais nous imaginer que nous savons ou connaissons quoi que ce soit, sinon par la lumière et la force que nous recevons de Dieu. D'un autre côté, il ne faut point, dans les tentations, nous laisser trop aller à la tristesse, comme si toutes ces pensées venaient de nous-mêmes; soyons assurés qu'elles ne sont que l'effet de la jalousie du démon, car il ne peut souffrir que nous goûtions la paix intérieure en servant Dieu d'un cœur humble et soumis. Il faut, dit-elle encore, résister aux inspirations de l'ennemi avec courage et patience, et par là nous mériterons la couronne d'une sorte de martyre spirituel.

Même dans les conseils qu'elle donnait de vive voix, elle répétait souvent qu'il faut faire connaître à temps ses tentations à ceux qui ont soin de notre âme, attendu qu'il est impossible de guérir une blessure cachée. Elle soutenait que, plus les révélations et autres faveurs du ciel nous paraissent éclatantes, plus nous devons en instruire les médecins de nos âmes, afin de ne point être dupes de l'apparence du bien, comme elle l'avait été elle-même.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Humilité de sainte Catherine ; sa charité envers Dieu et le prochain ; son zèle pour le salut des âmes.

Pour imiter son Sauveur, qui nous dit dans l'Evangile : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de « cœur », Catherine visa de toutes ses forces à perfectionner en elle cette belle vertu. Dans ses rapports avec ses sœurs, elle se montrait affable et serviable, se soumettait aux moindres d'entre elles, et se plaisait aux plus infimes services du cloître. Lorsqu'on en témoignait de la surprise, elle répondait : « Oui, je suis la servante des épouses de « Jésus-Christ ; ma gloire et mon repos consistent à tra« vailler pour tous, afin que je ne mange pas le pain des « pécheurs pour ma condamnation ». Elle portait toujours les habits les plus usés, sans prendre soin de les bien ajuster, si ce n'est lorsqu'elle approchait de la sainte table. Son voile était fait avec d'autres vieux voiles dont elle cousait ensemble les morceaux.

Afin de cacher sa sainteté, elle feignait une profonde ignorance de toutes choses, et cherchait à paraître douée de fort peu d'intelligence. Encore déplorait-elle souvent de n'avoir pas fait preuve d'assez d'estime et de charité envers les gens qui l'avaient affligée ou méprisée. Elle s'accusait de ne point mériter le nom de servante du Seigneur, parce qu'elle ne chérissait pas assez cette croix de douleur et d'humiliation que le Sauveur avait embrassée avec un si ardent amour.

Quoique les autres religieuses ne vissent pas avec plai-

sir le mauvais état de ses habits et de son voile, elles avaient fini par admirer sa patience et son humilité; elles se disaient entre elles : « Combien cette âme doit être « grande devant Dieu ! et pourtant personne n'en conçoit « une haute idée ». Sa droiture lui gagna même la confiance de l'abbesse, qui ne craignit pas de la consulter et de suivre son avis dans toutes les affaires importantes. Catherine le donnait toujours avec fermeté en même temps qu'avec modestie.

Elle se chargea longtemps toute seule du soin de faire le pain pour tout le monastère, et lorsque l'ancien couvent de Ferrare fut réparé, on conserva soigneusement, non plus avec sa destination première, mais comme un souvenir vénérable, le four où elle avait ainsi travaillé. Elle exerça aussi pendant plusieurs années, avec le même dévouement, la charge de portière.

Lorsqu'elle fut elle-même devenue supérieure, elle ne voulut pas qu'on l'appelât ni mère ni abbesse. Elle apprit aux sœurs, par son exemple et par ses avis, à être humbles, non-seulement intérieurement, mais encore au dehors. Elle leur recommandait de parler peu, sans élever la voix, et d'attendre qu'on demandât leur avis; de se considérer chacune comme la dernière personne au monde, d'obéir promptement et de renoncer à leur propre volonté. Elle leur conseillait de se confesser souvent des fautes même les plus légères, et surtout d'aimer et de craindre Dieu avec la simplicité de l'enfance.

Elle eut toujours pour ses sœurs la plus grande indulgence et l'affection la plus dévouée. Elle leur prodiguait les consolations, leur rendait tous les services qui étaient en son pouvoir. Lors de la reconstruction des couvents

de Ferrare et de Bologne, qui occasionna pour les sœurs un surcroît d'ouvrage, Catherine fut toujours, même pendant qu'elle était abbesse, la première et la dernière à la tâche; elle voulait, disait-elle, laisser ainsi aux religieuses plus de temps et de calme pour travailler à leur perfection.

Elle connaissait souvent les secrètes pensées des cœurs. Une novice étant un jour fort tourmentée par le démon, Catherine la fit venir et lui dit : « Luttez avec courage, « je suis prête à satisfaire dans le purgatoire pour vos « péchés, que je prends sur moi ; je ferai pénitence pour « vous, et je vous abandonne une part de mes mérites, « si j'en ai quelqu'un, à condition que vous continuerez « à servir dans l'Ordre ». La sœur, fortifiée par ces paroles, persévéra dans sa vocation, et devint plus tard abbesse elle-même, ce qu'elle attribua toujours à la tendre sollicitude de sainte Catherine.

Illuminée Bembi, fille d'un sénateur vénitien, qui reçut ensuite l'habit, avait encore beaucoup d'attachement aux vanités du monde, et Catherine craignait qu'elle ne persistât point dans son dessein d'embrasser la vie religieuse. Mais un jour la sainte Vierge lui apparut et lui promit que la jeune fille resterait dans l'Ordre. Illuminée fit en effet sa profession. Quelques années plus tard, dans un entretien qu'elles avaient ensemble, Catherine dit tout d'un coup à la religieuse : « Cœur lâche « que vous êtes! ne sauriez-vous mieux lutter? Et laisse- « riez-vous l'ennemi prendre le dessus? » Sœur Illuminée, toute consternée, regarda Catherine et sentit à l'instant une grande force contre les tourments auxquels elle était en proie, mais qu'elle n'avait point fait connaître à

Catherine; son cœur inquiet fut tout éclairé, ses incertitudes firent place à une grande confiance. Alors elle fit part à Catherine de ses angoisses, et celle-ci lui raconta la vision qu'elle avait eue à son égard. Illuminée sentit un redoublement de courage, et leur intimité ne fit que s'accroître. Cette sainte religieuse fut trois fois abbesse après la mort de Catherine, et mourut en odeur de sainteté. C'était une personne de grande prudence et d'une intelligence rare. Elle savait fort bien le latin. Elle a écrit une vie de sainte Catherine; outre les renseignements qu'on lui a fournis, elle raconte ce qu'elle a vu de ses propres yeux.

Dévorée de zèle pour le salut des âmes, Catherine était accablée de tristesse en songeant à l'outrage que le péché mortel fait à Dieu, et à l'état déplorable où se jettent les pécheurs ; aussi ne cessait-elle de prier pour leur conversion.

Un malfaiteur avait été condamné à être brûlé vif. Il appelait le démon à son aide, et ne voulait pas entendre parler de confession. A cette nouvelle Catherine se mit à prier devant le saint Sacrement, elle y resta un jour et une nuit, versant des larmes brûlantes ; dès que les matines furent terminées, elle se remit en oraison, puis, pleine de confiance, elle dit au Seigneur : « Mon Dieu, « je ne me lèverai point d'ici que vous ne m'ayez accordé « le salut de cette âme, que vous avez rachetée par votre « précieux sang ; ne me refusez pas cette grâce, malgré « l'indignité de mes prières ». Alors elle entendit une voix lui dire : Je ne puis vous refuser cette âme plus « longtemps ; grâce à vos prières, elle sera bienheu« reuse ». En même temps, quelqu'un accourait au mo-

nastère et demandait les prières des sœurs pour ce criminel qui venait de déclarer qu'il voulait faire l'aveu de ses crimes au confesseur du couvent. C'est ce qu'il fit, en effet, en témoignant la douleur et les regrets les plus sincères. Il ne cessa, au milieu des flammes, d'invoquer le nom de Jésus, ainsi que Catherine le lui avait prescrit dans une lettre où elle consolait le criminel repentant.

Sainte Catherine obtint ainsi, par la ferveur et la persistance de ses prières, la conversion de plusieurs autres personnes, entre autres d'un religieux qui, après avoir mené une vie impie sous l'habit monastique, avait apostasié. Catherine, à force d'intercéder auprès de Dieu, attira sur cet homme une grâce si puissante, qu'il rentra de lui-même au couvent avec les sentiments de la plus profonde pénitence.

Les âmes du purgatoire avaient aussi une large part à sa sollicitude ; elle offrait à Dieu pour elles le mérite de ses bonnes œuvres, et exhortait ses sœurs à en faire autant. Elle lisait chaque nuit les heures des morts, et elle ressentait pendant cette lecture une force d'âme surnaturelle, d'où elle espérait que les âmes souffrantes en éprouvaient quelque soulagement.

Elle cherchait, par le salut des âmes, à augmenter la gloire de Dieu ; elle désirait ardemment qu'il fût connu, aimé et servi de tous, et disait que nous devons aimer Dieu uniquement pour sa gloire, et non pour notre propre avantage. On l'entendait souvent se plaindre que l'amour de Dieu fût si rare et si faible parmi les hommes. La plupart, disait-elle, ne recherchent que leur avantage et non la gloire de Dieu ; ceux mêmes qui devraient être animés de la plus ardente charité, craignent plus les juge-

ments des hommes que ceux de Dieu ; bien loin d'imiter notre Sauveur qui, pour sauver les âmes, a voulu souffrir toutes les humiliations, on ne songe qu'à mériter l'estime et la considération du monde. Dieu, affirmait-elle aussi, est encore de nos jours tout aussi bon pour les hommes qu'il l'a jamais été ; c'est notre amour pour lui qui a diminué. S'il trouvait actuellement sur terre des âmes brûlant d'autant de charité qu'autrefois sainte Madeleine, ou d'autant de zèle pour sa gloire que l'illustre saint François, il leur prodiguerait aujourd'hui comme alors tous les trésors de sa bonté.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Ferveur de ses prières; ses extases; sa dévotion envers la Passion et la Naissance de Notre-Seigneur; ses prédictions, ses visions.

Sainte Catherine disait que la prière triomphe de toutes les tentations, donne la volonté de faire pénitence, allume l'amour de Dieu dans nos cœurs et en chasse l'amour du monde; elle ajoutait que la persévérance dans la prière avait fait toute sa consolation, tout son plaisir et tout son bonheur, et l'avait délivrée du péché mortel. Néanmoins elle n'approuvait pas les religieuses qui manifestent dans la prière des signes extérieurs de piété, et à cause du goût qu'elles y trouvent, y laissent tout d'abord entraîner leur esprit. Lorsque, par obéissance, elle était obligée de travailler avec les autres, et qu'en même temps elle s'occupait de Dieu par la prière, elle ressentait une union plus douce et plus intime avec Dieu que lorsque, par son inclination particulière, elle était

seule dans l'église en dehors du temps ordinaire. Et elle adressait fréquemment à ses sœurs l'exhortation suivante : « Tenez-vous seulement dans le silence ; restez « en repos dans la cellule de votre cœur ; représentez-« vous devant les yeux les souffrances et les humiliations « de votre Epoux, car il se laisse trouver partout où le « saint silence est observé ».

Elle ne pouvait se lasser d'être à l'église, parce que là elle trouvait l'unique objet de son amour caché sous l'espèce du pain. Elle surpassait de beaucoup les autres sœurs dans son zèle à assister aux heures canoniales ; et souvent elle était dans le chœur tellement absorbée dans la contemplation des saints mystères, qu'elle ne voyait rien de ce qui se faisait autour d'elle. Lorsqu'on disait les heures des morts, son cœur tressaillait de joie, car elle les trouvait pleines d'une onction céleste capable de toucher les cœurs les plus froids. Elle lisait aussi tous les jours avec la plus grande dévotion les heures de la sainte Vierge. Elle tenait pour certain que lorsqu'on avait une fois bien compris toute la valeur des heures canoniales, on ne reculait plus devant aucune difficulté ni aucune peine pour y assister.

Après le dîner elle interrogeait les sœurs sur ce que l'on avait lu pendant le repas, afin de tenir leur piété toujours en éveil.

Les souffrances du Sauveur étaient si profondément empreintes dans son cœur, qu'elle n'en parlait qu'avec les expressions les plus ardentes. Le Sauveur et sa sainte Mère lui apparurent plusieurs fois, témoignant la plus tendre affection à leur fille bien-aimée. Dans une de ces visions, la sainte Vierge remit l'Enfant Jésus entre les

bras de Catherine. Ses sœurs s'aperçurent de cette faveur divine aux traits de sa figure, qui conservèrent pendant quelque temps un éclat inaccoutumé, ainsi qu'à une odeur délicieuse qui se répandait autour de sa personne. Elle fut encore favorisée de plusieurs autres visites miraculeuses. Les trois personnes de la sainte Trinité vinrent lui communiquer une connaissance approfondie de cet auguste mystère.

Saint Thomas de Cantorbéry, pour qui elle avait une grande dévotion, et le séraphique Père saint François, lui apparurent aussi.

Une des manières dont elle prouvait son amour pour Jésus était le soin avec lequel elle décorait ses statues; elle fit aussi représenter en peinture diverses circonstances de la vie de Notre-Seigneur, pour en orner le monastère. On montre encore dans le couvent de Bologne une image de l'Enfant Jésus qu'elle aimait à parer de ses propres mains.

Le Seigneur récompensa encore ce grand amour en lui accordant l'esprit de prophétie. Elle prédit la révolte des habitants de Bologne contre Annibal Bentivoglio. Elle annonça aussi par avance la chute de l'empire d'Orient et la prise de Constantinople.

Le 24 juillet 1446, elle vit monter au ciel l'âme du bienheureux Jean Fossignano, évêque de Ferrare.

La mère de Catherine avait eu d'un second mariage un fils et une fille. Ce fils ne menait pas une vie édifiante, aussi Catherine priait-elle avec ferveur pour son frère égaré. En 1450, elle fut miraculeusement présente à Rome en esprit pour la canonisation de saint Bernardin de Sienne. Alors elle invoqua le glorieux triomphateur

de cette solennité, et obtint de lui la conversion de son frère. Quant à sa sœur, après s'être faite Clarisse et avoir atteint en peu d'années un très-haut degré de perfection, elle était morte au couvent de Ferrare.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Catherine est nommée abbesse du nouveau couvent de Bologne.

Les vertus de Catherine l'ayant fait remarquer de bonne heure dans le cloître, elle fut d'abord nommée maîtresse des novices. Bien qu'elle se regardât comme indigne de ces fonctions, d'où dépendent en grande partie la prospérité d'un monastère, elle ne tarda pas à faire faire de grands progrès aux jeunes religieuses placées sous sa direction. Elle les prêchait d'exemple encore plus que par ses instructions ; en outre, elle aimait à être avertie de ses moindres fautes, et priait d'une manière toute spéciale pour les sœurs qui lui rendaient ce service. Elle leur enseignait que le fondement de toutes les vertus est une ferme volonté de plaire à Dieu et de chercher sa gloire en toutes choses. Ses élèves mirent par écrit plusieurs de ses recommandations, que l'on possède encore aujourd'hui.

La ville de Ferrare trouvant de grands avantages dans une libre communication avec les pieuses filles du couvent, s'opposa longtemps à sa clôture ; mais Catherine ne cessait de prier Dieu et sainte Claire pour que le Pape accordât la bulle nécessaire. Elle finit par l'obtenir ; en effet, l'abbesse qui dirigeait le couvent depuis vingt ans,

étant venue à mourir, Catherine donna le conseil suivant à la fondatrice Lucie Mascaroni : Puisqu'elles étaient toutes devenues Clarisses, et qu'en même temps elles n'étaient pas suffisamment au courant des obligations de la règle, il était à propos de demander quelques religieuses à un couvent où la règle stricte était en vigueur, et de choisir parmi elles une abbesse qui établirait la vie cloîtrée. Ce conseil plut beaucoup à Lucie, mais les Pères de l'Ordre avaient déjà jeté les yeux sur Catherine pour la nommer abbesse, et Lucie, qui connaissait sa sainteté, s'y montra aussi fort disposée. Lorsque la sainte fille eut connaissance de ces intentions, elle ne put cacher son étonnement et son déplaisir, et l'on ne put se résoudre à tourmenter cette âme sainte dont l'humilité redoutait un pareil fardeau.

On fit donc venir à Ferrare quelques religieuses du couvent de Mantoue, et, avec l'autorisation du Pape, on choisit parmi elles une abbesse qui fit observer la clôture. Mais sa joie ne fut pas de longue durée. Le couvent de Ferrare et ceux des villes voisines étant devenus trop petits pour contenir toutes les religieuses qui vinrent demander l'habit de sainte Claire, on fonda deux nouveaux monastères, l'un à Crémone, l'autre à Bologne, et Catherine fut élue abbesse de ce dernier.

Elle témoignait à Dieu dans ses prières combien elle désirait ne point être revêtue de cette dignité, et finir son pèlerinage d'ici-bas dans l'endroit où elle avait embrassé la vie religieuse; mais le Sauveur lui révéla que, suivant la volonté de son Père céleste, elle devait accepter à Bologne les fonctions de supérieure, et que c'était à Bologne aussi qu'elle finirait ses jours. En même

temps elle vit dans le ciel deux siéges resplendissants, dont l'un était un peu plus grand et plus riche que l'autre; et comme elle les contemplait avec admiration, se demandant qui pourrait les occuper, une voix céleste lui répondit que le plus beau des deux était pour Catherine de Bologne.

Ce fut en 1456 que cette installation eut lieu. Quatre gentilshommes bolonais et trois Pères distingués de la même ville étaient venus apporter à l'abbesse de Ferrare les bulles du Pape et la requête du grand conseil de Bologne. L'abbesse, qui était alors sœur Léonarde, de l'illustre famille d'Ordelaffi, leur dit qu'elle voulait les voir repartir pour Bologne parfaitement pourvus, et qu'elle donnait pour abbesse à leur monastère une seconde Claire, une vraie fille de saint François, une sainte religieuse qui avait mérité de tenir l'Enfant Jésus entre ses bras. Quant aux sœurs qu'elle envoyait sous sa direction, elles étaient dignes d'avoir une aussi sainte mère et elles étaient presque toutes de Bologne. Catherine voulut encore une fois que l'on fît choix d'une autre, mais le vicaire général et le provincial lui ordonnèrent d'obéir. La veille de son départ pour Ferrare, elle baisa les pieds de toutes les religieuses en les inondant de ses larmes, et demanda pardon de toutes ses fautes; elle promit de ne jamais oublier le monastère où elle avait servi Dieu si longtemps, et de lui laisser après sa mort un souvenir durable. Dieu tint la promesse de sa fiancée, en envoyant un parfum céleste qui se fait sentir chaque année dans le monastère vers l'époque de sa fête. Catherine partit avec quinze religieuses et une novice; elle fut aussi accompagnée par sa vieille mère Benvenuta, qui, veuve de son

second mari, était entrée dans le Tiers Ordre. Avec la permission du Pape elle fut reçue dans le couvent de Bologne, et y mourut saintement, aveugle et très-âgée, quelques mois après la mort de son illustre fille.

Lors de l'arrivée de Catherine à Bologne, la ville était divisée en plusieurs partis, qui se chassaient tour à tour, suivant que l'un ou l'autre avait le dessus ; ils s'accordèrent pourtant d'une manière édifiante à recevoir dans leurs murs ces pauvres religieuses, et à leur donner toutes sortes de témoignages d'honneur, comme s'ils eussent prévu qu'elles apportaient avec elles le calme et la concorde dans leur patrie. Deux cardinaux allèrent à leur rencontre : Bessarion, légat du Pape, et Philippe Calandrini, évêque de Bologne. Elles furent escortées d'un grand nombre de personnes de distinction et accompagnées d'une foule considérable jusqu'à l'hôpital de Saint-Antoine de Padoue, qui leur fut assigné pour demeure en attendant que le nouveau cloître fût terminé, ce qui eut lieu quatre mois après.

Pendant l'octave de la Nativité de la très-sainte Vierge, la nouvelle supérieure eut le bonheur de recevoir dans l'Ordre les six premières sœurs dont s'accrut le monastère. Elles se distinguèrent toutes par leur sainteté, et toutes aussi devinrent abbesses. Catherine compta bientôt soixante religieuses dans son couvent, et au bout de quelques mois il était devenu insuffisant pour recevoir celles qui continuaient à se présenter. Alors, au moyen des aumônes qui affluaient, le conseil municipal acheta quelques maisons voisines pour l'agrandir.

Catherine s'attirait l'affection de toutes les sœurs par sa tendre sollicitude. Elle les consolait dans leurs afflic-

tions, allant même au-devant de leurs confidences, sans acception de personne. Aussi n'entendait-on jamais de plaintes ni de murmures; et les religieuses écoutaient avec une soumission dévouée ses affectueuses recommandations, qui avaient presque toujours pour objet l'humilité, la charité mutuelle et le détachement du monde. Elle regardait comme une grand folie de remarquer et de condamner réciproquement ses fautes, car il arrive fort souvent qu'une personne qui nous semble répréhensible est cependant en état de grâce, et bien plus agréable à Dieu que d'autres qui ont en apparence de grandes vertus.

Elle rappelait souvent à ses sœurs la pensée de la mort, en citant ces paroles de l'Apôtre : « Tandis que nous en « avons le temps, faisons le bien, car nous ne savons ni « le jour ni l'heure où le sévère Juge nous appellera ». Toutefois, elle ne voulait pas qu'elles traitassent leur corps avec une rigueur démesurée, ni qu'aucune pratiquât sans permission quelque pénitence particulière; elle considérait cela comme des tromperies de l'ennemi qui, lorsqu'il désespère de pouvoir décourager dans l'exercice de la vertu une religieuse pleine de zèle, lui suggère des pénitences inconsidérées, qui l'exposent à tomber malade et à se rendre incapable d'accomplir ses devoirs ordinaires. Mais, en même temps, elle leur inculquait cette maxime, qu'il faut souffrir les dégoûts et les amertumes, en vue de la récompense éternelle, et se dire avec saint François : « Le bonheur que j'at« tends plus tard est si grand, que je considère comme « rien toutes les infortunes et toutes les souffrances ». Elle considérait la bonne volonté comme le don le plus

précieux que nous puissions recevoir de Dieu, puisque personne ne saurait être sauvé sans elle, ni perdu avec elle.

Sa compassion et sa sollicitude pour les malades étaient sans bornes. Quelque repoussants que fussent leurs maux, on ne la vit jamais en témoigner le moindre dégoût. En outre, elle les guérissait presque tous elle-même, car elle avait des remèdes appropriés à chacun d'eux. Quelquefois même ses guérisons furent miraculeuses, comme cela eut lieu dans la circonstance suivante :

Des pénitences excessives ou des privations inévitables, auxquelles les religieuses se trouvaient exposées dans le nouveau couvent, avaient tellement compromis la santé de quelques-unes, que les médecins avaient déclaré qu'elles ne guériraient jamais, ou tout au moins qu'elles resteraient incapables de remplir leurs obligations de chaque jour. Catherine, pleine d'espérance en Dieu, alla prier à l'église ; à son retour, elle donna à quelques-unes d'entre elles ce que les médecins leur avaient prescrit, et en quelques jours celles-là furent sur pied. Elle en rétablit d'autres par de bonnes paroles, les exhortant à s'en remettre à la volonté de Dieu ; et, quant à celles qui étaient le plus dangereusement atteintes, elle les envoya bien portantes à l'église, remercier Dieu de leur guérison.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Dernière maladie et mort de sainte Catherine.

En 1458 le pape Pie II ordonna par un bulle que les fonctions d'abbesse chez les Clarisses ne seraient que de trois ans. Le bienheureux Marc Fantuzzi [1], alors provincial, avait été le promoteur de cette bulle, et lorsqu'il vint en annoncer la publication au couvent de Bologne, il prévoyait bien que cette mesure ferait autant de plaisir à sainte Catherine qu'elle serait désagréable à certaines autres supérieures. En effet, Catherine remercia vivement Dieu de la délivrer ainsi de ce fardeau, et témoigna aussi sa reconnaissance au provincial, porteur d'une si heureuse nouvelle.

Lorsque ses trois années furent révolues, on élut une autre abbesse ; mais celle-ci étant devenue aveugle cette année même, fut obligée de renoncer à ses fonctions. Les sœurs avaient résolu de ne plus choisir Catherine, de crainte que son extrême bonté ne portât quelque atteinte à la sévérité de la règle. Elles avaient, chacune en particulier, fait connaître au provincial cette détermination. Aussi l'étonnement de ce dernier fut-il à son comble, lorsqu'il constata, le jour de l'élection, que toutes les voix, moins une, étaient pour Catherine. Il dit, d'un air assez mécontent, que toutes les sœurs étaient fort inconséquentes, de faire ainsi le contraire de ce qu'elles avaient annoncé. Tandis que toutes honteuses

[1] Voir sa vie le 27 mars.

elles gardaient le silence, celle qui n'avait pas voté pour Catherine se leva pleine d'assurance, et joignit sa voix à celle des autres, ajoutant que Dieu faisait connaître assez clairement qu'il ne voulait pas pour le couvent d'autre supérieure que Catherine, tant qu'elle serait de ce monde. Alors le provincial, à la satisfaction générale, rétablit Catherine dans ses fonctions. Elle fut la seule attristée, mais elle ne put résister à cette unanimité, où la volonté du ciel se manifestait d'une manière si sensible.

A peine eut-elle repris la direction du monastère, qu'un grand nombre de pieuses filles vinrent demander l'habit. La place manquait pour les recevoir toutes; la sainte abbesse eut recours, comme toujours, à la prière, et en peu de temps de riches postulantes obtinrent de leurs parents des aumônes considérables qui permirent de nouveaux agrandissements. Plus tard le monastère s'accrut encore notablement, grâce à la générosité de Grégoire XIII; on en forma alors un vaste carré, entouré de hautes murailles, et d'environ un tiers de mille de circuit. Outre la belle église où l'on célèbre l'office divin, on y voit encore l'église paroissiale de Saint-Christophe, et celle de Notre-Dame des Anges. Le nombre des religieuses est ordinairement de trois cents, et s'élève quelquefois jusqu'à trois cent cinquante : c'est donc l'un des couvents les plus considérables de toute l'Italie, en même temps que l'un de ceux où règne au plus haut point l'esprit de perfection et de pauvreté.

Catherine avait repris depuis peu de temps ses fonctions de supérieure, lorsqu'elle tomba dangereusement malade. Elle eut alors une vision, où Notre-Seigneur lui

apparut assis sur le trône de sa majesté, et environné d'une foule d'Anges et de saints, qui chantaient ces paroles d'Isaïe : « Et sa gloire sera vue en vous ». Le Sauveur prit Catherine par la main, la conduisit près de son trône et lui dit : « Ma fille, écoutez ce chant, et « comprenez bien le sens de ces mots : « Et sa gloire « sera vue en vous ». Puis il lui expliqua la signification de cette parole, et l'assura en même temps qu'elle ne mourrait pas de sa maladie actuelle.

En effet, Catherine se rétablit peu à peu, et continua une année encore sa vie d'active charité et d'ardente dévotion. Plus que jamais elle rechercha la solitude, et fut tout entière à la prière et à la méditation. Comme il arrive à tous les saints, elle croyait n'avoir encore fait que le premier pas vers la perfection, alors qu'elle était déjà presque parvenue à sa dernière limite. Le Jeudi saint qui avait suivi sa guérison, elle avait lavé les pieds à toutes les religieuses, selon l'habitude qu'elle en avait prise avant de tomber malade. Mais l'année suivante, le premier vendredi du Carême, elle les réunit toutes au chapitre et leur annonça que sa mort était proche. Elle leur donna ses dernières instructions, et insista en finissant sur la charité qu'elles se devaient réciproquement. Les sœurs étaient navrées de douleur ; toutefois, elles ne pouvaient se figurer que son pressentiment dût se justifier, car ni ce jour-là, ni les deux jours suivants, elles ne découvrirent en elle aucun signe précurseur de la mort. Mais le dimanche soir, en retournant à sa cellule, elle s'écria tout d'un coup en soupirant : « Mon bon Jésus, vous auriez pu « me faire la grâce de ne point mourir avant d'avoir ré-

« signé mes fonctions, et d'avoir vu une nouvelle supé-
« rieure en ma place ; alors, suivant mon désir, j'aurais « pu mourir sujette ; mais, s'il vous plaît ainsi, que « votre volonté soit faite ! » Sœur Illuminée Bembi, qui entendit ses paroles, lui demanda si elle ne se trouvait pas bien : « Si fait », répondit Catherine, « ma course est « terminée ». — « A Dieu ne plaise ! » s'écria la sœur ; « si vous mouriez, que deviendrions-nous ? » — « Soyez « unies », reprit la sainte abbesse, « pratiquez la pénitence ; « Dieu vous assistera mieux que si je restais parmi vous. « Observez seulement la règle comme il faut, et après la « mort je vous serai d'un plus grand secours. Dieu soit « loué de m'accorder après mon exil le repos tant dé- « siré ! » Alors, presque instantanément, toutes les maladies qu'elle avait eu à souffrir pendant vingt-huit ans la saisirent à la fois : de cruelles souffrances dans la tête et dans la poitrine se compliquèrent d'un flux de sang terrible, puis d'une fièvre ardente. Elle resta dans cet état toute la semaine, supportant ses douleurs avec une patience inaltérable. Le mercredi de la semaine suivante, elle fit venir la vice-supérieure, la bienheureuse Jeanne Lambertini, et lui recommanda le monastère. Sans doute elle prévoyait ce qui devait arriver après sa mort ; car Jeanne Lambertini dirigea deux ans le couvent sans que les religieuses voulussent choisir une nouvelle abbesse. Catherine, après s'être confessée plusieurs fois, se tourna vers les sœurs et leur dit : « Mes enfants, je « vais vous quitter ; mais après ma mort je vous serai plus « utile que pendant ma vie, pourvu que vous viviez dans « la concorde et la charité mutuelles. Cette vertu est l'hé- « ritage que Jésus-Christ a laissé, non-seulement à ses

« Apôtres, mais encore à tous les chrétiens, et je vous la « lègue comme mon testament ». Elle leur ordonna ensuite d'avoir grand soin des novices, d'obéir avec respect à celle qui la représenterait, et de servir avec la plus tendre charité leur supérieure aveugle. « Honorez, « craignez et aimez Dieu », dit-elle en terminant, « con« servez votre bonne réputation et celle de votre couvent, « et alors vous éprouverez que je ne vous abandonnerai « jamais ».

Les religieuses fondirent en larmes; alors Catherine leur représenta qu'elles devraient bien plutôt la féliciter de ce qu'elle passait de la prison de cette vie au séjour de la joie éternelle. Après une dernière confession, elle demanda humblement pardon aux sœurs de toutes les fautes qu'elle avait pu commettre contre elles en paroles et en actions. Elle reçut ensuite le très-saint Sacrement, et son visage parut animé d'une joie céleste ; elle tourna pour la dernière fois ses regards vers ses sœurs bien-aimées, ferma les yeux, prononça trois fois le nom de Jésus, et mourut en soupirant doucement, à huit heures du matin, le 9 mars 1463, à l'âge de cinquante ans, et après sept ans de supériorat.

Il serait difficile d'exprimer quelle fut alors la désolation des sœurs. Cette douleur augmenta encore lorsque le confesseur leur fit connaître pour la première fois le livre des *sept Armes spirituelles*, et leur donna lecture de quelques-unes des touchantes instructions qu'elle leur avait laissées comme ses volontés dernières.

Cependant le visage de la défunte devint tout radieux d'une céleste lumière, et son corps exhalait une suave odeur, qui fortifiait les cœurs et adoucissait leur tristesse.

Lorsqu'on le plaça devant le tabernacle, les traits du visage s'embellirent encore d'une plus grande expression de joie. A cette vue les religieuses, dans l'enthousiasme de leur admiration, embrassaient sa figure, pressaient ses mains et ses pieds, et ne pouvaient se rassasier de contempler la précieuse dépouille de leur mère.

Les obsèques eurent lieu avec une grande solennité : le corps fut mis en terre, maintenu entre deux planches, afin de ne pas être endommagé. Les sœurs allèrent souvent visiter son tombeau, y prier et y pleurer. Un parfum très-doux s'en échappait, et on le vit quelquefois couronné d'une brillante lumière. Plusieurs religieuses y furent guéries de diverses maladies ou délivrées de tentations, de tristesses, de troubles de conscience; ainsi la sainte abbesse paraissait dès lors tenir la promesse qu'elle avait faite de leur être d'un grand secours après sa mort.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : Exhumation du corps de sainte Catherine; nombreux miracles que Dieu opère en sa faveur. — Nouvelle translation. — Sa canonisation.

A la vue de tant de prodiges attestant la faveur du ciel, les religieuses regrettaient vivement que le corps de leur sainte mère fût enseveli si humblement dans le cimetière commun. Elles obtinrent du confesseur la permission de la mettre dans un cercueil. Le dix-neuvième jour après sa mort, on l'exhuma, elle était encore parfaitement conservée; on devait, après l'avoir placée dans le cercueil, la remettre en terre ; mais par une im-

pulsion surnaturelle, les sœurs qui la portaient la conduisirent dans l'église devant le tabernacle. On ouvrit le couvercle, et son visage apparut comme inondé de joie. Un grand nombre de personnes vinrent la visiter et furent témoins de cette expression radieuse et vivante de sa figure. On raconte même qu'elle prit la parole pour appeler une jeune fille, Léonore Poggi, qui, dans le grand désir de la voir, était accourue au monastère à l'insu de ses parents. Comme cette jeune fille fendait la foule pour arriver jusqu'à la grille, Catherine ouvrit les yeux, et lui faisant signe de la main, dit d'une voix très-distincte : « Léonore Poggi, venez donc ». Quand Léonore fut auprès de la grille, Catherine ajouta : « Tenez-« vous prête, car je veux que vous soyez religieuse dans « ce couvent, où vous deviendrez la plus aimée de mes « filles, et la gardienne de mon corps ». Léonore n'avait alors que onze ans. Huit ans plus tard, elle refusa un riche parti que sa famille lui proposait, se fit Clarisse, et fut chargée en effet d'avoir soin du corps de sainte Catherine. Elle vécut saintement dans le monastère pendant cinquante-cinq ans.

Le corps ayant été exposé pendant sept jours à la vénération publique, le cardinal-archevêque de Bologne le fit mettre dans un double cercueil et renfermer dans un tombeau en forme d'autel, qu'on avait fait construire exprès. Les religieuses allèrent souvent l'y visiter, et plusieurs furent guéries de diverses maladies par le simple attouchement de ses précieux restes. Un enfant près de mourir recouvra la santé, et une personne morte fut ressuscitée par le moyen de quelques reliques de la sainte abbesse. On éprouva encore d'autres guérisons miracu-

leuses en invoquant son intercession, en venant visiter son tombeau ou en se servant de quelque objet qui avait touché sa dépouille mortelle.

Environ un an plus tard, on s'aperçut que les parties du corps qui n'étaient point recouvertes par ses habits, noircissaient à cause de l'humidité du tombeau qui avait été bâti trop à la hâte. On porta alors le corps dans une chambre voisine de l'église, que la sainte avait occupée autrefois; et on la transportait au chœur toutes les fois qu'on voulait l'exposer aux yeux des visiteurs. Mais, comme il fallait la transporter à bras en descendant et montant un escalier, on fit ensuite faire un siége roulant, dans lequel elle fut assise; ce siége fut placé dans le chœur, et on le faisait approcher de la grille à volonté.

La reine de Navarre, Isabelle, épouse de Ferdinand d'Aragon, ayant beaucoup entendu parler de ses miracles, et lu avec grand plaisir son livre des *sept Armes spirituelles*, que lui envoya le cardinal Capranico, mit sous sa protection son époux et son royaume. Cette dévotion eut sa récompense, car en 1463, alors que son trône courait le plus grand danger, le roi de Naples, au moment où l'on pouvait le moins s'y attendre, remporta une victoire décisive qui le délivra de ses ennemis. Isabelle voulut prouver sa reconnaissance d'une manière digne de son rang. Elle se rendit à Bologne deux ans après, 1465, et après être entrée au couvent des Clarisses, elle ôta sa couronne et la mit sur la tête de sainte Catherine, en disant avec effusion : « Je sais, vierge bienheureuse, que « c'est par votre intercession que le trône de Naples a été « rendu à mon époux, à moi et à mes enfants; je viens « acquitter ma dette envers celle à qui je suis le plus

« redevable, après Dieu : nous ne possédons qu'un « royaume passager, tandis que le vôtre est éternel; cette « couronne vous convient donc mieux qu'à moi : je vous « prie de vouloir bien la recevoir pour toujours et me « prendre sous votre protection ». Ensuite, Isabelle mit au doigt de la sainte abbesse sa bague, ornée d'un diamant très-précieux; et, après avoir fait une généreuse aumône au couvent, elle retourna à Naples, où elle mourut pieusement quelques mois après.

Au bout d'un certain temps, avec l'autorisation de deux cardinaux, le légat du Pape et l'archevêque de Bologne, on transporta le corps de sainte Catherine, toujours assis sur le même siége, dans une chambre que l'on convertit en chapelle. Ce siége, dont elle s'était servi pendant sa vie, finit enfin, après plus de cent ans, par être détérioré; on le remplaça par un autre artistement sculpté et orné de riches dorures. La tête de la sainte porte une couronne d'or; ses mains et ses pieds sont couverts de pierreries; la main droite tient un crucifix, la gauche repose sur un livre, dans la reliure duquel des perles sont enchâssées. Tout le corps est enveloppé d'habits magnifiques et d'un manteau d'étoffe précieuse. Ces diverses parures sont les dons de plusieurs personnes remarquables, entre lesquelles on doit citer Charles Borromée, qui l'invoquait souvent comme sa protectrice toute spéciale. Ce corps est assurément l'une des reliques les plus remarquables et les mieux conservées que possède l'Italie.

Après cette dernière translation de nombreux miracles se produisirent encore, et l'archevêque de Bologne ordonna le procès. Lorsque le Pape Clément VII vint à

Bologne avec Charles-Quint, pour le couronnement de ce dernier, ils allèrent visiter en grande cérémonie le corps de sainte Catherine. Plus tard le même Pontife permit de célébrer la fête de l'illustre abbesse, le 9 mars, avec un office et une messe propres, dans les couvents des Clarisses de Bologne, de Ferrare et de Parme ; il accorda aussi que l'on fît tous les jours dans le chœur sa mémoire solennelle, et autorisa tous les prêtres des églises desdits monastères à dire la messe en son honneur tous les jours de l'année qui ne sont pas occupés par les usages de l'Eglise. Il avait promis en outre de mettre Catherine au nombre des saints ; mais les guerres dont son pontificat fut rempli l'empêchèrent d'exécuter ce projet. En 1592, Clément VIII inséra son nom dans le Martyrologe romain. En 1680, Innocent XI accorda que sa fête serait célébrée avec un propre dans tout l'Ordre de Saint-François, à la date du 11 mars, quoiqu'elle fût morte le 9. Les habitants de Bologne avaient déjà demandé souvent sa canonisation, qui fut toujours différée par suite de circonstances involontaires. Enfin leur désir eut son accomplissement sous le pontificat de Clément XI, qui l'admit solennellement au nombre des saints, et fixa sa fête au 9 mars. Toutefois, la bulle de canonisation ne fut expédiée qu'en 1724, sous Benoît XIII.

La vie de sainte Catherine exerça une bien salutaire influence sur celle d'une autre Clarisse, nommée Julie, qui, en 1500, au couvent de Milan, avait entendu pendant le repas la lecture de cette existence si riche en édification. Elle la relut ensuite plusieurs fois dans sa cellule, et se reprocha de n'avoir pas encore commencé à bien servir Dieu. Elle implora l'intercession de sainte

Catherine, afin de mériter la grâce d'entrer avec un zèle tout nouveau dans le chemin de la perfection. Lorsqu'elle eut prié ainsi pendant une année entière, Catherine lui apparut, lui ordonna d'avoir confiance, et lui promit qu'à cette condition Dieu lui accorderait ce qu'elle demandait. Le même jour, Julie s'étant rendue aux vêpres, et prosternée devant le saint Sacrement, sentit comme un trait de feu qui venait du tabernacle et enflammait son cœur. Dès ce moment, elle sembla tout autre, et l'on vit bien qu'elle était embrasée de l'amour divin. Sainte Catherine vint la visiter tous les jours de fête du Sauveur et de sa glorieuse Mère. Ensuite, chaque fois qu'elle approchait de la sainte table, elle lui faisait entendre d'admirables instructions, dont cette bienheureuse sœur a écrit trois livres. Elle vécut environ trente ans dans cette communication intime avec sainte Catherine, et fit, sous cette direction miraculeuse, des progrès extraordinaires. Elle est révérée comme une sainte dans le monastère.

(*Actes des Saints.*

DIXIÈME JOUR DE MARS

LE BIENHEUREUX PIERRE DE CATANÉI

COMPAGNON DE SAINT FRANÇOIS.

1221. — Pape : Honorius III. — Roi de France : Philippe-Auguste.

SOMMAIRE : Il devient l'un des premiers disciples de saint François, et est envoyé dans l'Emilie. — Saint François l'établit son vicaire-général à Portiuncula. — Pierre accompagne le patriarche à son retour, il est nommé général de l'Ordre. — Conseil d'indulgence que lui donne saint François et qu'il met en pratique jusqu'à sa mort. — Miracles opérés par son intercession. — Sur la défense de saint François, les miracles cessent de se produire.

Lorsque les habitants d'Assise, qui s'étaient d'abord moqués de saint François comme d'un insensé, commencèrent à le révérer comme un illustre ami de Dieu, plusieurs gentilshommes furent, par la grâce de Dieu, excités à imiter son humble vie. De ce nombre fut le bienheureux Pierre, de la noble famille de Catanéi. Quoique n'étant pas encore prêtre, il était déjà chanoine de l'église épiscopale, lorsqu'il apprit que Bernard de Quintavalle, l'un des habitants les plus riches, les plus nobles et les plus remarquables d'Assise, s'était associé à saint François ; Pierre voulut à son tour imiter Bernard : François conduisit ses deux premiers fils spirituels à l'église, et là, après une fervente prière, il ouvrit trois fois le missel. La première fois, il tomba sur cette parole du Sauveur, au XII[e] chapitre de saint Matthieu : « Si vous voulez être « parfaits, allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-

« le aux pauvres ». La seconde fois il rencontra ce passage du xe chapitre de saint Marc : « N'emportez « rien en route ». Et enfin, ce verset du xvie chapitre de saint Matthieu : « Si quelqu'un veut venir après « moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix, « et me suive ». Alors le saint patriarche leur dit : « Voilà notre règle, à nous et à tous ceux qui voudront « vivre avec nous ». Aussitôt Bernard et Pierre vendirent tout ce qu'ils possédaient, en donnèrent le produit aux pauvres, et reçurent tous deux, le même jour, des mains de saint François, l'habit de l'Ordre qu'ils inaugurèrent. C'était en l'année 1209.

Peu de temps après, François se rendit avec Egidius, son troisième fils, dans la Marche d'Ancône, et envoya Bernard et Pierre dans l'Emilie. Partout où ils trouvaient le peuple rassemblé, ils exaltaient les bienfaits dont Dieu a comblé les hommes. Quelques personnes les recevaient avec une grande affection, d'autres s'étonnaient de l'étrangeté de leur costume et de l'austérité de leur vie ; mais la plupart du temps ils ne rencontraient que des injures et des moqueries. Or, ils s'en réjouissaient encore plus que des marques de vénération qu'on leur témoignait ailleurs, ayant appris dès lors combien il y a de douceur cachée dans les humiliations que l'on souffre pour l'amour de Dieu. Telles étaient les premières prédications des Frères-Mineurs ; elles consistaient bien plus dans la sainteté de leur vie, dans leur patience et leur humilité, que dans la multitude de leurs paroles.

Lorsque le nombre des Frères commença à s'accroître, ils furent l'image de l'Eglise naissante : ils passaient les jours et les nuits dans la prière et les mortifications ; ils

ne paraissaient avoir tous qu'un cœur et qu'une âme, e chacun d'eux travaillait avec crainte et tremblement à sa propre sanctification, tout en prenant à cœur celle des autres. Lorsque saint François fut convaincu que ses disciples s'étaient bien instruits dans le livre si riche en mystères de la croix de Jésus, et qu'ils étaient ainsi devenus capables de prêcher la pénitence, il jugea, comme saint Chrysostome le dit des Apôtres, qu'ils ne devaient pas plus longtemps rester ensemble, leur œuvre étant de réformer les mœurs. Toutefois, pour éprouver leur zèle, il voulut qu'ils prêchassent tous devant lui, suivant ce que le Saint-Esprit leur inspirerait. Bernard, qui était le plus ancien, fut aussi le premier à obéir. Après lui, ce fut Pierre qui prit la parole. A son discours, qui traitait des bienfaits de Dieu envers les hommes, on eût dit un illustre prédicateur exercé depuis longues années. Lorsqu'ils eurent tous prononcé leur sermon, ils furent mutuellement émerveillés de ce don de l'éloquence qu'ils ne soupçonnaient pas les uns chez les autres ; alors le Sauveur apparut au milieu d'eux, les bénit chacun en particulier, et ils furent tous ravis en extase. Lorsqu'ils revinrent à eux, saint François leur dit : « Mes chers fils, « louez le Tout-Puissant, qui se plaît à combler les « simples de ses trésors ; c'est lui qui ouvre la bouche « des enfants, et qui délie la langue des muets ; il a « compassion du monde, qui est si perverti ; et il veut « réduire à néant les œuvres du démon, c'est-à-dire le « péché, par le moyen d'hommes pauvres et méprisés, « afin de montrer que tout le bien que vous opérerez « vient de lui seul. Bien qu'il n'y ait pas parmi vous « beaucoup d'hommes savants selon la chair, ni beau-

« coup de gens puissants ou nobles, vous êtes cependant « choisis de Dieu pour cette grande œuvre qui consiste à « réveiller chez les pécheurs de tous les pays son amour « et sa crainte. Tenez-vous donc prêts à voler comme des « nuées fertilisantes là où vous conduiront l'Esprit de « Dieu et l'obéissance, et à faire descendre la pluie de la « divine parole sur les cœurs desséchés et endurcis. Dieu « ne vous a pas appelés pour rester tranquilles et oisifs « auprès de vos amis, mais pour porter son nom et sa « foi aux infidèles et aux rois de la terre ».

Ces paroles furent prononcées en 1212. Les bienheureux disciples furent envoyés le lendemain deux à deux dans diverses provinces d'Italie, pour l'être de là dans le monde entier. L'année n'était pas encore écoulée que François partit lui-même pour la Syrie, afin d'aller annoncer la foi aux Turcs. Alors il établit le bienheureux Pierre pour être son vicaire général au monastère de Portiuncula, et il lui confirma encore ces fonctions, lorsque l'année suivante il se rendit en Espagne et au Maroc, n'ayant pu effectuer son voyage en Syrie. En 1215 il revint en Italie, et fut reçu par ses fils avec une grande joie ; mais il fut très-mécontent d'apprendre que Pierre avait fait construire une nouvelle habitation près du pauvre couvent de Portiuncula, afin de pouvoir mieux y célébrer l'office divin, et y loger les nombreux frères qui venaient visiter la célèbre chapelle de Notre-Dame des Anges. Le saint patriarche dit avec émotion : « Ce lieu « doit être le modèle de tout l'ordre ; c'est pourquoi je « veux que les frères qui viennent d'ailleurs et y logent, « supportent patiemment les incommodités de la pau« vreté, afin qu'en rentrant dans leurs couvents, ils

« puissent raconter combien est pauvre la vie des frères « de Portiuncula ; car s'ils trouvent ici tout ce qu'ils « veulent, ils imiteront dans leurs provinces ce qu'ils « auront vu ici, et ils diront qu'ils ne font pas autre chose « que ce que l'on fait à Portiuncula ». Il ordonnait déjà qu'on abattît cette nouvelle construction ; mais tous les frères lui représentèrent combien elle était nécessaire, et il la laissa subsister. Du reste, le bienheureux Pierre n'était pas aussi éloigné de l'esprit de pauvreté de son saint Père, qu'on pourrait le conclure du trait qui précède. En effet, un jour, une pauvre femme étant venue lui demander l'aumône, il dit à saint François qu'il n'avait rien à lui donner que le bréviaire dans lequel les frères lisaient les leçons des matines ; et que cette pauvre femme pourrait en le vendant trouver quelque soulagement à sa misère. Saint François fut content de cette pensée, et loua la charité de son fils. Lorsqu'en 1219 il repartit pour l'Orient, où il espérait prêcher la foi aux Sarrasins ou souffrir le martyre, le bienheureux Pierre fut le premier des douze frères qu'il voulut emmener avec lui, car François savait bien que Pierre aspirait comme lui à verser son sang pour l'amour de Jésus-Christ.

A son retour en Italie, il reçut de nombreuses plaintes contre le frère Elie, qu'il avait institué son vicaire général. Aussitôt il réunit à Portiuncula le chapitre général ; là il créa le bienheureux Pierre général de l'Ordre, résignant pour lui-même ces fonctions, tant à cause de ses maladies continuelles, que parce qu'il désirait vivre dans la soumission. François dit alors à ses frères : « Désor- « mais je suis mort pour vous : voici votre supérieur, à

« qui vous et moi nous devons obéir dorénavant ». Puis, se prosternant aux pieds du nouveau général, il lui promit entière obéissance comme au supérieur légitime de l'Ordre. Les frères furent très-affectés de ce changement imprévu; aussi ne voulurent-ils pas que personne, tant que François vivrait, portât le nom de ministre général, mais seulement celui de vicaire. François les consola, et levant les yeux et les mains au ciel, il dit d'une voix touchante : « Seigneur Jésus, je vous recommande ma « famille, je ne puis plus avoir grand soin d'elle, à cause « de ma mauvaise santé ; je remets donc mes chers fils « entre les mains d'autres supérieurs, qui devront vous « en rendre compte si une âme vient à se perdre par « leur négligence, par leur mauvais exemple ou par leur « amertume dans la réprimande ou le châtiment ». Dès lors François vécut jusqu'à sa mort humblement soumis; il continua toutefois de rendre à son Ordre tous les services qu'il put, surtout pendant le généralat du bienheureux Pierre. Ce dernier déploya une grande vigilance dans ses fonctions, et prit à cœur, d'une manière toute paternelle, la prospérité de l'Ordre. Voyant que l'on ne pouvait presque plus subvenir au nécessaire dans le couvent, à cause du grand nombre de Frères qui venaient de tous les pays pour visiter la sainte chapelle, il demanda au saint patriarche la permission de recevoir une partie des biens de ceux qui entraient dans l'Ordre, afin de venir en aide au monastère; mais François lui répondit: « Gardons-nous bien, sous un pareil prétexte, d'enfreindre « notre règle; ôtez à l'autel de la très-sainte Vierge tous « ses ornements, pour les convertir en aumônes; Dieu « nous enverra quelqu'un qui rendra à sa sainte Mère ce

« que nous aurons employé pour l'entretien des pauvres « Frères ; il sera plus agréable à la glorieuse Vierge Marie « de voir son autel dépouillé que de nous voir pécher « contre l'Evangile de son Fils ».

Le bienheureux général continuait à remplir ses fonctions avec courage, enracinant les vertus dans les cœurs, réprimandant et punissant les transgressions. Aussi, malgré sa douceur et sa bonté, il ne plaisait pas à tout le monde ; il lui arriva plus d'une fois, dans ses visites aux provinces, de rencontrer des Frères indociles, qui ne voulaient pas se soumettre aux austérités prescrites. Il écrivit à saint François deux lettres pour s'en plaindre. Le saint patriarche lui adressa une réponse consolante, où il lui recommandait surtout la charité et la patience envers ceux qui lui donnaient des sujets de mécontentement.

« Ce qui me prouvera », lui dit-il, « que vous aimez « Dieu et que vous avez de l'affection pour moi, c'est qu'il « n'y ait pas un seul Frère qui, après avoir péché autant « qu'il en est capable, ne sorte de votre présence accom- « pagné de votre miséricorde. S'il ne vous demande rien, « demandez-lui vous-même s'il ne désire pas quelque « faveur ; et s'il vient mille fois devant vous, témoignez- « lui toute sorte de charité, plus qu'à moi-même, afin de « le gagner ainsi à la vertu. Recommandez à tous les « Frères, lorsqu'ils sauront que quelqu'un est en faute, « de ne point lui en faire honte, de ne pas parler mal « de lui, mais d'être miséricordieux à son égard et de « tenir sa faute cachée ». Telle est la douceur que saint François voulait voir dans les supérieurs ; il voulait non-seulement qu'ils pardonnassent la faute , mais encore

qu'ils l'oubliassent complétement. Le bienheureux Pierre accomplit exactement ces admirables instructions jusqu'à sa mort, qui ne tarda pas à l'enlever à ses frères ; car il expira saintement à Portiuncula, après quinze mois de généralat, le 10 mars 1221, cinq ans avant son saint Père François.

Le Seigneur fit aussitôt voir à quelle gloire il avait élevé son serviteur : de nombreux miracles s'opérèrent sur son tombeau et par sa simple intercession ; la reconnaissance orna de riches présents le lieu de sa sépulture, et le couvent reçut d'abondantes aumônes.

François voyageait alors en Italie ; dès qu'il apprit la mort de son général, il revint à Portiuncula, se rendit au tombeau du bienheureux Pierre, et lui dit avec le ton du commandement : « Mon cher fils Pierre, vous avez tou« jours été obéissant à mon égard ; vous devez l'être « encore maintenant. Nous sommes fort distraits par les « personnes qui viennent honorer votre tombeau, notre « tranquillité, notre pauvreté et notre silence s'en trou« vent compromis ; je vous ordonne donc, au nom de la « sainte obéissance, de ne plus désormais opérer de mi« racles ». En effet, dès cet instant même, nul miracle ne se produisit plus sur sa tombe ni ailleurs par son intercession ; et lorsque saint François fit transporter son corps dans la chapelle de Portiuncula, on le trouva non-seulement intact, mais agenouillé, le visage contre terre, dans la position ordinaire des religieux lorsqu'ils reçoivent l'ordre d'obéir.

(Wadding.)

LE PÈRE ALPHONSE DE SCALONE

1584. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Il se rend au Mexique et écrit des sermons dans la langue de ce pays. — Il fonde une école à Tlascala, est nommé maître des novices à Mexico. — Il évangélise le Guatémala, est nommé provincial du Mexique. — Il retourne au Guatémala, revient au Mexique, est encore nommé provincial. — Son zèle, son austérité. — Son esprit de prophétie. — Il est nourri par les anges. — Honneurs qu'on lui rend après sa mort.

Ce généreux apôtre des Indes Occidentales naquit à Scalone, village d'Espagne. Il perdit ses parents de très-bonne heure, et n'avait encore que dix-huit ans lorsqu'il reçut l'habit de l'Ordre dans la province de Carthagène. Il s'y éleva bientôt à une haute perfection. La compassion qu'il ressentait pour l'aveuglement des infidèles lui fit entreprendre, en 1531, le voyage du Mexique, et il demeura trois ans dans le couvent de Tlascala. Il apprit en peu de temps la langue mexicaine, et la posséda même si bien qu'il écrivit le premier un livre de sermons dans cet idiome, d'où ils ont plus tard été traduits en langue guatémalienne.

Il forma à Tlascala une école de plus de six cents enfants, auxquels il enseigna la doctrine chrétienne ; il leur apprit aussi à lire, à écrire et à chanter. Son zèle et sa sainteté le firent choisir quelques années plus tard pour maître des novices au couvent de Mexico. Il y fit de nombreux disciples, qui marchèrent sur ses traces, gagnèrent à Dieu beaucoup d'âmes, et accrurent notablement la gloire de l'Ordre dans le Nouveau-Monde. Depuis lors, il fut souvent gardien, et quelquefois défi-

niteur, dans divers couvents. Mais, en 1554, la province de Guatémala ayant fait savoir qu'elle avait besoin d'ouvriers évangéliques, le P. Alphonse fut le premier qui se présenta pour cette mission difficile.

On l'envoya alors en qualité de supérieur de vingt Frères-Mineurs, qui voulurent partir avec lui. Il fit pieds-nus ce voyage, qui était de plus de trois cents milles. Dans ce pays sauvage il obtint par son ardeur infatigable les plus heureux résultats ; ses prédications continuelles en même temps que ses exemples implantèrent la foi dans ces contrées. Au milieu de ces glorieux travaux, il fut rappelé au Mexique, dont il fut le premier provincial. Mais l'organisation de cette nouvelle province ayant rencontré des obstacles, le commissaire général des Indes Occidentales le renvoya au Guatémala, pour en continuer la conversion. Il partit, en 1562, nu-pieds comme la première fois, vêtu d'un seul habit, et n'ayant sur lui que son bréviaire et son chapelet. Ce voyage lui fut beaucoup plus pénible que le précédent, car il avait alors 72 ans ; néanmoins, son zèle pour la gloire de Dieu et pour la sanctification des âmes lui donna le courage d'un jeune homme. Il se mit à étudier à fond l'idiome du pays, qui diffère beaucoup de celui du Mexique, et il fut bientôt en état de s'en servir pour la prédication et la confession; une foule d'Indiens reçurent le baptême de ses mains et de celles de ses compagnons, et furent instruits par eux dans la religion chrétienne.

Après avoir travaillé six ans à la propagation de la foi, il revint dans sa province par ordre de ses supérieurs. Il fut obligé de faire ce voyage pendant le carême, qu'il observait rigoureusement, malgré ses soixante-dix-huit ans.

Il ne trouva pas au Mexique le repos dont il aurait eu si grand besoin. Peu de temps après son arrivée, il fut de nouveau élu provincial. Malgré sa vieillesse et l'étendue de cette province, il continua de se traiter avec la même rigueur, en même temps qu'il cherchait à satisfaire tout le monde. Il allait nu-pieds visiter les monastères, ne buvait de vin que lorsqu'il avait de longs voyages à faire, ne mangeait qu'une fois par jour, et lorsque les frères prenaient leur repas du soir, il se donnait la discipline jusqu'au sang, comme s'il eût craint qu'un corps aussi exténué que le sien pût encore se montrer rebelle. Il n'avait à son usage que deux ou trois livres de piété, et son bréviaire. Un jour qu'il traversait une vallée couverte de neige et de glace, un Espagnol s'écria en l'apercevant : « Du temps d'Abraham Dieu cherchait dix « justes, pour épargner en leur faveur Sodome et Go- « morrhe ; aujourd'hui je vois bien que Dieu épargne le « monde, qui est encore plus vicieux qu'alors, pour « l'amour de ce saint homme qui fait une si rude pé- « nitence ! »

Il ne fuyait rien tant que le commerce du monde, et se considérait lui-même comme un misérable ver de terre qui ne méritait que le mépris. Chaque année, le Jeudi-Saint, il prêchait la Passion devant les Indiens, et, pour ajouter plus de force à ses paroles, il se donnait impitoyablement la discipline ; ce qui arrachait des torrents de larmes à ses auditeurs. Tous les jours, même lorsqu'il était malade et affaibli, il disait la messe avec une tendre piété, et il retrouvait dans cette pratique sainte une force et une consolation merveilleuses. Il aimait par-dessus tout la solitude, persuadé que c'est le

moyen par lequel Dieu se communique le plus intimement à ses serviteurs. Il ne manquait jamais d'assister aux matines, même lorsque ce jour-là il était revenu d'un long voyage. Il était toujours au chœur pendant les heures canoniales, et il pratiquait tous les exercices, toutes les pénitences du cloître, comme les plus jeunes religieux. Lorsque dans ses voyages il était obligé, ce qui lui arrivait souvent, de faire une partie de la route pendant la nuit, il allumait un cierge à minuit, et lisait pieusement ses heures. Il s'arrêtait alors, à l'exemple de saint François ; car, selon le saint Patriarche, si notre corps prend sa nourriture assis, nous devons être en repos, et de corps et d'esprit, pendant que nous prions Dieu, afin de nous élever plus facilement vers lui. Le bienheureux Alphonse ne dormait jamais sur un lit, mais à demi assis dans un coin, couvert de son pauvre manteau ou d'une couverture usée, et la tête appuyée sur un oreiller de paille.

Aussi Dieu accorda-t-il à son serviteur de célestes faveurs. Un jeune religieux accablé de mélancolie jeta les yeux sur le Père Alphonse pendant les vêpres, et se dit en lui-même : « Si cet homme est aussi saint que l'on « croit, comment ne connaît-il point mes luttes inté« rieures ? Et s'il les connaît, pourquoi ne me console« t-il pas, comme saint François et d'autres saints l'ont « fait ? » A peine les vêpres étaient-elles terminées, que le Père Alphonse appela ce frère dans sa cellule, répondit à toutes ses pensées, et mit fin à ses tentations.

Un jour, pendant son provincialat, étant obligé de passer les hautes montagnes de Zacatlan, et n'ayant pas de quoi manger, non plus que son compagnon de voyage,

il tomba épuisé par la faim : mais aussitôt un beau jeune homme se présenta devant lui, lui donna un pain excellent et une bouteille d'eau, puis disparut à ses yeux. Il reçut encore une autre fois le secours de la Providence, sur les montagnes de Famalco, où Dieu lui envoya par des anges de quoi manger et de quoi boire.

Le Père Alphonse mourut saintement à Mexico, le 10 mars 1584, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, dont il avait passé soixante-dix dans l'Ordre et cinquante aux Indes Occidentales. Après sa mort, son corps, qui était desséché et exténué par l'âge et les austérités, devint tout à coup beau et flexible. Tout le clergé et tous les Ordres mendiants de la ville vinrent assister à ses funérailles. Des supérieurs et docteurs Dominicains et Augustins portèrent son corps sur leurs épaules pour le conduire à l'église. Parmi la foule accourue de toutes parts à cette solennité, un grand nombre de personnes voulurent avoir comme reliques quelque objet qui eût appartenu à cet homme apostolique.

Quelque temps après, le corps fut exhumé pour être placé dans un cercueil de bois. Il était encore très-souple et exhalait un parfum céleste.

(Gonzague et Daza.)

ONZIÈME JOUR DE MARS

SAINTE FRANÇOISE, ROMAINE,

VEUVE.

1440. — Papes : Clément VII; Eugène IV. — Empereur : Frédéric III.

SOMMAIRE : Naissance de sainte Françoise. — Sa modestie. — Son mariage. — Elle est le modèle des mères de famille. — Obéissance à son mari. — Ses enfants. — Elle garde la continence. — Ses austérités. — Ses aumônes. — Elle discerne une hostie non sacrée. — Le démon la tourmente. — Elle le vainc de tous côtés. — Des poires au printemps. — Elle érige une congrégation. — Son ange gardien. — Mort de son mari. — Elle se fait religieuse. — Ses miracles. — Son humilité. — Sa patience. — Sa dévotion pour l'Eucharistie. — En soignant son fils, elle tombe malade. — Elle prédit sa mort. — Elle meurt. — Ses miracles.— Sa canonisation.

Nous verrons, dans la vie de cette illustre veuve, le portrait de cette femme forte dont parle le Sage, et dont il fait de si grands éloges. Elle naquit l'an de grâce 1384. Son père se nommait Paul Buxo, et sa mère Jacqueline Rofedeschi, l'un et l'autre des premières familles de Rome. Elle fit paraître, dès le berceau, une telle aversion pour tout ce qui est contraire à la pureté, qu'elle ne pouvait souffrir qu'aucun homme, pas même son père, usât des caresses et des libertés que la nature autorise envers un enfant. A l'âge de douze ans, elle eût bien désiré s'enfermer dans un cloître pour y servir le reste de ses jours le seul Epoux des vierges ; elle fit même tous ses efforts pour cela : mais ses parents, sans consulter ses inclinations, l'obligèrent d'épouser, en 1396, malgré toutes ses

répugnances, Laurent Ponziani, jeune seigneur romain, dont la fortune égalait la naissance.

A peine eut-elle changé de condition, qu'elle tomba dangereusement malade ; ce qui fit connaître le déplaisir qu'elle avait eu à s'engager dans le mariage. Néanmoins, sa maladie ne dura pas longtemps ; car saint Alexis, lui apparaissant la nuit, lui rendit en un instant une santé parfaite. Pour se rapprocher le plus possible de la vie religieuse qu'elle avait si ardemment désirée, elle était entrée dans le Tiers Ordre de saint François, dont elle accomplit fidèlement la règle, et où elle trouva tous les secours qui lui furent nécessaires. Son ménage fut une véritable école de vertu : elle regardait ses domestiques, non pas comme ses serviteurs et ses servantes, mais comme ses frères et ses sœurs en Jésus-Christ, sans néanmoins que cette douceur lui fît rien relâcher du zèle et de la justice, quand il y allait de l'offense de Dieu ; car elle ne pouvait souffrir que l'on fît rien contre les intérêts de sa gloire. Elle considérait son mari comme son maître, et comme celui qui tenait près d'elle la place de Dieu sur la terre ; elle lui était si soumise, si obéissante, que, lors même qu'elle était occupée à la prière ou à quelque pratique de piété, elle laissait tout pour le satisfaire et vaquer aux obligations de son état : ce qui doit faire le principal objet de la dévotion d'une femme engagée dans le mariage. Aussi Dieu fit-il paraître, par une merveille, combien cette obéissance lui était agréable. Notre sainte, récitant un jour l'office de Notre-Dame, fut tellement pressée de l'interrompre, pour satisfaire à quelque devoir de sa maison, qu'elle quitta par quatre fois un même verset ; mais l'affaire faite, retournant à sa dévotion, elle

trouva le verset écrit en lettres d'or, quoiqu'auparavant il ne fût écrit qu'en caractères communs. Quelque temps après, l'apôtre saint Paul lui apparaissant en une extase, lui dit que son bon ange avait marqué lui-même ces nouveaux caractères, pour lui faire connaître le mérite de l'obéissance.

Le sacrement de mariage ayant été établi de Dieu pour peupler le ciel par la naissance des enfants sur la terre, cette fidèle Epouse pria Notre-Seigneur de lui en vouloir donner. Elle eut, entre autres, un fils qui, par un heureux présage, eut pour patron Jean l'Evangéliste, à la différence de son aîné appelé Jean-Baptiste. Il ne vécut que neuf ans ; mais en ce peu de temps il fit connaître qu'il était né plutôt pour le ciel que pour la terre : car il fut doué du don de prophétie, et prédit à son père qu'il recevrait un coup dangereux en un endroit du corps qu'il lui marqua, et, à un religieux mendiant, qu'il changerait bientôt d'habit: ces prédictions se vérifièrent ; Laurent Ponzani fut blessé en une guerre survenue, l'an 1406, entre les Romains et les Napolitains, et le religieux fut fait évêque. Ce saint enfant fut frappé de la peste, lorsqu'elle affligea la ville de Rome, au commencement du xve siècle. Prévoyant sa mort, il en avertit sa bonne mère et la supplia de lui donner un confesseur, parce qu'il voyait saint Antoine et saint Onuphre, à qui il portait une particulière dévotion, s'avancer vers lui pour le conduire au ciel : ce qui arriva le même jour ; et il fut enterré dans l'église de Sainte-Cécile, au-delà du Tibre. Un an après, la sainte, priant dans son oratoire, aperçut son petit Jean tout brillant de lumière et assisté d'un autre encore plus éclatant que lui ; il lui découvrit l'état de sa gloire dans le ciel :

il était dans le second chœur de la première hiérarchie, et l'ange qui l'accompagnait paraissait plus beau, parce qu'il était dans un plus haut degré de gloire que lui. Il ajouta qu'il venait chercher sa sœur Agnès, âgée seulement de cinq ans, pour être placée avec lui parmi les anges. Enfin, en s'en allant, il lui laissa, pour gardien, cet archange qui, depuis, demeura toujours avec elle ; et elle avoua à son confesseur que, quand elle jetait les yeux sur cet esprit céleste, il lui arrivait la même chose qu'à une personne qui regarde fixement le soleil, et ne peut supporter l'éclat de sa lumière.

Ce furent là les fruits de la bonne éducation que cette vertueuse mère donna à ses enfants ; elle les éleva si bien dans la crainte et dans l'amour de Dieu, qu'ils méritèrent une grande gloire à un âge si peu avancé. Après avoir vécu longtemps dans l'usage du mariage, son mari, admirant la conduite que Dieu tenait sur elle, et voyant l'attrait qu'elle avait pour la pénitence et l'oraison, consentit qu'elle passât le reste de sa vie dans la continence.

Françoise ayant obtenu cette liberté, commença à ne plus se nourrir que de pain et d'eau, et, au plus, de quelques légumes insipides qu'elle prenait une seule fois le jour. Elle s'interdit pour jamais et jusqu'à la mort l'usage du linge, et ne se vêtit plus, dessous ses habits de serge, que d'un âpre cilice et d'une ceinture faite de crin de cheval ; elle portait, en outre, un autre cercle de fer qui lui perçait la peau. Non contente de cet instrument de pénitence, qu'elle ne dépouillait jamais ni jour ni nuit, elle y ajoutait, par diverses reprises, une discipline faite de chaînons de fer avec des pointes aiguës : la seule obéissance qu'elle préférait à tous ses sentiments lui fit

quelquefois diminuer ces rigueurs, lorsque son confesseur se croyait obligé d'y apporter de la modération. Elle joignait à cette austérité la pratique des œuvres de miséricorde, en assistant les pauvres qu'elle regardait comme les images de son Sauveur crucifié. Pour le faire avec plus d'avantage et de liberté, elle se joignit à sa belle-sœur Vannose, âme très-vertueuse : elles allaient ensemble, de porte en porte par les rues de Rome, quêter des aumônes pour les nécessiteux. Dieu agréa si fort cette conduite qu'il fit souvent des miracles en leur faveur, multipliant le pain et le vin qu'elles donnaient pour son amour.

Elle se confessait ordinairement tous les mercredis et les samedis, et communiait au moins une fois par semaine; elle fréquentait beaucoup l'église de Saint-Pierre, au Vatican ; celle de Saint-Paul, hors de la ville ; celle de Notre-Dame d'Ara-Cœli ; celle de Sainte-Marie-la-Neuve et celle de Sainte-Marie, au-delà du Tibre, toujours en la compagnie de sa belle-sœur. On raconte qu'un jour elles allèrent à l'église de Sainte-Cécile pour y faire leurs dévotions : un prêtre, qui n'approuvait pas que des femmes mariées communiassent si souvent, leur donna à l'une et à l'autre des hosties non consacrées ; mais Françoise s'en aperçut aussitôt, ne ressentant pas la présence de son Epoux, comme elle avait coutume de faire quand elle recevait la sainte communion ; elle s'en plaignit au P. Antoine de Monte-Sabellio, son confesseur, qui vint trouver le prêtre : ce dernier lui confessa la vérité de la chose, et fit pénitence de sa faute.

Le démon, qui ne voyait qu'à regret la vertu de notre Sainte, résolut de la combattre. Employant tous ses

efforts pour la perdre, il se présenta à elle en mille postures épouvantables, avec des gestes ridicules et immodestes. Il l'attaquait souvent durant ses prières, la roulait le visage contre terre, la traînait par les cheveux, la battait et la fouettait cruellement. Une nuit, comme elle prenait un peu de repos, après un rude combat, il transporta le corps d'un homme mort dans sa chambre, et la tint sur ce cadavre un long espace de temps : cela lui fit une telle impression, que, depuis cet accident, il lui semblait que cet objet était toujours proche d'elle, sans qu'elle pût se délivrer de l'odeur qu'il exhalait : que dis-je? la seule vue des hommes lui était un supplice, sentant à leur abord un frémissement universel dans tous ses membres. Il serait impossible de rapporter ici toutes les persécutions que le démon lui a faites, et les victoires qu'elle a remportées sur lui. Elle a triomphé de sa malice, non-seulement quand il l'a employée contre elle, mais encore quand il l'a employée contre les autres: tantôt elle convertissait des femmes abandonnées au vice, tantôt elle les chassait de Rome, ou des autres asiles où elles se retiraient, pour les empêcher de pervertir l'innocence.

Elle obtint, par ses prières, que son confesseur fût délivré d'un malin esprit qui le poussait à la colère. Elle prévoyait les tentations de plusieurs âmes et les préservait d'y tomber par ses bons avis. Une fois, le démon précipita Vannose du haut d'une montée en bas, et lui brisa presque tout le corps; mais Françoise, par ses prières, la rétablit aussitôt en parfaite santé. Ainsi, le démon demeurait vaincu de tous côtés.

Depuis qu'elle s'était associée avec la pieuse Vannose,

sa belle-sœur, elle ne faisait rien que de concert avec elle. Un jour Dieu voulut montrer, par une merveille, combien leur sainte union lui était agréable : comme elles s'étaient retirées à l'écart d'un côté du jardin, à l'ombre d'un arbre, pour délibérer ensemble sur les moyens de quitter le monde, des poires extrêmement belles et de bon goût tombèrent à leurs pieds, quoique ce fût au printemps. Ces deux saintes femmes portèrent ces fruits à leurs maris, afin de les affermir, par ce prodige, dans la volonté de servir Dieu, et de leur donner une entière liberté de le faire.

L'an 1425, notre sainte entreprit d'ériger une congrégation de filles et de femmes veuves, qui s'adonnassent parfaitement à la piété et à la dévotion, sous la règle de saint Benoît. Elle fut affermie en ce pieux dessein par plusieurs visions célestes où lui apparurent les apôtres saint Pierre et saint Paul, saint Benoît et sainte Madeleine, qui lui prescrivirent des règles pour ses religieuses. Il lui sembla voir un jour que saint Pierre, après l'avoir voilée et bénite solennellement, l'offrait à Notre-Dame, pour être reçue sous sa protection et sa sauvegarde spéciale ; ce fut alors qu'étant revenue à elle, elle rédigea par écrit les règles qui s'observent encore aujourd'hui dans son monastère, telles qu'elles lui avaient été dictées en ces admirables visions ; et, les ayant communiquées à son père spirituel, elle les fit approuver par le pape Eugène IV.

La bienheureuse Françoise avait alors environ quarante-trois ans ; elle en avait passé déjà vingt-huit dans le mariage. Dans les douze qu'elle y passa depuis, Dieu fit éclater sa sainteté par plusieurs merveilles et guéri-

sons miraculeuses; mais son humilité les lui faisait déguiser par l'application des remèdes sur la partie blessée, quoique ces remèdes fussent souvent tout contraires au mal. Je ne dis rien de l'assistance particulière que les anges lui ont rendue. Nous avons déjà vu qu'outre son ange gardien, Dieu lui en donna un second, qui l'accompagnait visiblement : s'il arrivait que le démon empruntât la figure d'un ange de lumière pour la tromper, ce fidèle gardien ne manquait point de lui découvrir l'artifice de son ennemi, et son âme était incontinent remplie d'une odeur si agréable, qu'elle en était admirablement consolée. Si, lorsqu'elle était en compagnie, il lui échappait une action ou une parole moins nécessaire, ou si elle se laissait emporter à des pensées superflues touchant son ménage, ou d'autres sujets, cet esprit céleste, témoin continuel de toute sa vie, se dérobait à ses yeux, et, par son absence, l'obligeait de rentrer en elle-même, et de se reconnaître. De là vient que l'on dépeint cette sainte ayant à son côté un ange qui lui sert de guide et de gouverneur.

La mort, qui n'épargne personne, lui ayant ôté son mari l'an 1436, elle régla en peu de temps toutes ses affaires, et, abandonnant tous ses biens aux enfants qu'elle avait encore au monde, elle se rendit au monastère qu'elle avait fondé ; là, se prosternant contre terre, la corde au cou et les yeux baignés de larmes, elle supplia très-humblement les filles, dont elle était la mère en Jésus-Christ, de la recevoir en leur compagnie ; ce qu'elles firent avec toute la joie imaginable. Bientôt après, elles l'élurent pour leur supérieure, nonobstant toutes ses répugnances. Ces religieuses sont appelées Oblates, parce qu'en se con-

sacrant à Dieu elles se servent du mot d'*oblation* et non de celui de *profession :* au lieu de dire comme les autres : *profiteor*, elles disent : *offero ;* on les appelle aussi *Collatines*, peut-être à cause du quartier de Rome où elles habitent ; elles ne font point de vœux ; elles promettent simplement d'obéir à la *mère-présidente*. Elles ont des pensions, héritent de leurs parents et peuvent sortir avec la permission de leur supérieure. Il y a dans le couvent qu'elles ont à Rome plusieurs dames de la première qualité.

Voilà donc sainte Françoise absolument mère de la pieuse Congrégation qu'elle avait elle-même établie. Elle la porta depuis à une telle perfection, qu'on peut dire qu'elle y a laissé l'idée la plus parfaite de la vie religieuse. Elles étaient d'abord peu commodément logées : c'est pourquoi elles firent acquisition d'une autre maison plus propre et mieux située, au pied du Capitole, où elles se rendirent solennellement après avoir toutes communié ; cette maison fut appelée *la Tour du-Miroir*, à cause d'une tour qui est au même lieu, et qu'on a ornée, sur la surface, de quelques reliefs semblables à des miroirs.

Dieu continua, et même augmenta les faveurs qu'il faisait à notre Sainte, et fit par elle beaucoup de miracles, que l'on peut voir en la Bulle de sa canonisation. Elle délivra du mal caduc un enfant de cinq ans, en lui mettant la main sur la tête. Par le même moyen, elle guérit un autre d'une rupture ; elle rendit la santé à plusieurs autres malades par la seule imposition de ses mains. Une femme, nommée Angèle, qui était percluse d'un bras par la violence de la goutte, ayant rencontré la Sainte par le chemin, implora son secours, et reçut d'elle, à

l'heure même, une parfaite santé. Elle donna un jour très-abondamment à dîner à quinze religieuses avec quelques morceaux de pain, qui eussent à peine pu suffire pour trois, et cependant il en resta encore plein un panier. Une autre fois, quelques religieuses l'ayant suivie pour couper du bois hors de la ville, comme elles souffraient de la soif, Dieu fit pousser dans une vigne autant de grapes de raisins qu'elles étaient de filles avec elle, quoique ce fût au mois de janvier. Je passe sous silence le reste de ses miracles, pour dire un mot de ses vertus, particulièrement de son humilité, par laquelle elle s'est élevée à la véritable grandeur.

Jamais elle n'a souffert, ni dans le cloître, ni dans la maison de son mari, qu'on la servît, quoiqu'elle fût la maîtresse et la supérieure ; mais, pratiquant à la lettre la parole de Notre-Seigneur, elle aimait mieux servir les autres et être traitée en servante : elle se plaisait même singulièrement à être la moins estimée de toutes, et si on l'eût crue, on ne lui aurait point donné de titres plus honorables que celui de « pécheresse, de vaisseau « d'impureté, et de femme très-vile et très-misérable ». Cette humilité parut plus encore dans ses actions que dans ses paroles : car on l'a vue revenir de sa vigne, qui était hors des faubourgs, avec un faisceau de sarments sur sa tête, et conduisant devant elle un âne chargé, qu'elle employait pour le service des pauvres ; elle faisait voir par là que rien n'est difficile à la charité, et que, quand cette vertu nous fait agir, on foule aux pieds le respect, même celui qui paraît le plus raisonnable. Dans les souffrances, sa patience était invincible : lorsque son mari fut envoyé en exil, que ses biens furent confisqués

et toute sa maison ruinée (durant les troubles qui suivirent l'invasion de Rome par Ladislas, roi de Naples, et pendant le grand schisme qui déchira l'Eglise, sous le pontificat de Jean XXIII, l'an 1413), jamais elle ne dit rien autre chose que ces belles paroles de Job : « Le Seigneur me les a donnés, le Seigneur me les a ôtés ; que « son saint nom soit béni ! » Elle avait une grande dévotion envers le saint Sacrement de l'autel ; en sa présence elle s'élevait à Dieu avec tant de ferveur, qu'elle demeurait quelquefois longtemps immobile et toute ravie en esprit. Pour la passion de Notre-Seigneur, elle la méditait avec une si grande tendresse, qu'elle en versait d'abondantes larmes, et éprouvait même réellement des douleurs aiguës aux endroits de son corps où Jésus-Christ avait souffert dans le sien, comme le dit expressément la Bulle de sa canonisation. Enfin, Dieu voulut terminer une si sainte vie par une heureuse mort.

Jean-Baptiste, son fils aîné, étant tombé dans une maladie très-dangereuse, Françoise se crut obligée de lui prodiguer ses soins, puisqu'elle ne les refusait pas aux étrangers. Son confesseur lui commanda d'y passer la nuit, parce qu'il y avait trop loin pour retourner à son monastère, au-delà du Tibre ; mais elle fut elle-même saisie cette nuit d'une fièvre ardente, qui s'augmenta si fort, que, n'étant point en état de sortir de ce lieu, elle fut obligée de se disposer à la mort par la réception des Sacrements. Dieu lui ayant fait connaître que le septième jour de sa maladie serait le dernier de sa vie, elle en donna avis quatre jours auparavant, disant : « Dieu soit « béni ! jeudi au plus tard je passerai de cette vie à une « meilleure ». L'événement vérifia cette prédiction ; en

effet, le mercredi suivant, 9 mars 1440, elle rendit son esprit à celui qui l'avait créé, avec une tranquillité admirable, et sans aucun signe de douleur. Une minute avant sa mort, son confesseur lui voyant remuer les lèvres, lui demanda si elle désirait quelque chose. Elle répondit : « J'achève les vêpres de la sainte Vierge ! » Cet office, qu'elle avait appris dans son enfance, était le dernier murmure de sa vie. Elle était âgée de 56 ans, elle en avait passé douze en la maison de son père, quarante en son mariage et quatre en religion.

Son corps fut porté à l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, où il demeura trois jours exposé à la vue de tout le peuple, qui y courait en foule, afin d'admirer les merveilles de Dieu. Il s'exhalait de ce précieux trésor une odeur si agréable, que l'on eût dit que toute l'église était remplie de jasmins, d'œillets et de roses. Plusieurs miracles furent faits à son sépulcre par l'attouchement des choses qui lui avaient appartenu, surtout en faveur des personnes affligées de la peste. Un parfumeur, appelé Jérôme, étant à l'article de la mort, en fut retiré pour avoir touché l'habit de notre Sainte ; et une femme nommée Madeleine de Clarelle, en fut préservée par la seule invocation de son nom. Une foule de malades furent guéris par le mérite de ses prières. Un turc, nommé Béli, était si endurci qu'on n'avait jamais rien pu gagner sur son esprit ; tout ce qu'on put tirer de lui fut qu'il dirait ces paroles : « Françoise, servante de Dieu, souvenez-« vous de moi ». Il se convertit.

Toutes ces merveilles ont souvent fait presser les souverains Pontifes de procéder à la canonisation de cette illustre Romaine. Eugène IV, Nicolas V et Clément VIII

y travaillèrent; Paul V acheva cette sainte affaire le 29 mai 1608. Innocent X a commandé d'en célébrer la fête, avec office double : ce qui se fait le 9 de ce mois. Le corps de sainte Françoise demeura en terre plus de deux cents ans. Il fut exhumé en 1638, et renfermé dans une belle châsse de cuivre doré.

La vie de sainte Françoise a été écrite par le romain Jean Mattiotti, qui avait été douze ans son confesseur. Il y en a une autre, sous le nom de Marie-Madeleine d'ell'Anguillara, supérieure des Oblates, que Bollandus a rapportée avec la précédente, et avec les admirables visions qu'elle-même a écrites par l'ordre de son confesseur. André Valladier, abbé de Saint-Arnould de Metz, qui se trouva à Rome à sa canonisation, en composa l'éloge en latin et en français, sous le tire de *Miroir de la Sagesse matronale* : c'est d'eux que j'ai recueilli ce sommaire, aussi bien que de la Bulle de sa canonisation, dont je me suis principalement servi, comme étant une source plus pure de la vérité.

(*Petits Bollandistes.*)

LE PÈRE FRANÇOIS DE GONZAGUE

56e GÉNÉRAL DE L'ORDRE, ET ÉVÊQUE DE MANTOUE.

1620. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Piété de Gonzague pendant son enfance et sa jeunesse.

François de Gonzague naquit le 31 juillet 1546, au village de Gazzolo, près de Mantoue. Son père, le marquis Charles de Gonzague, était prince du saint empire romain. Sa mère se nommait Emilie de Gonzague Boschetti. Ils eurent six autres fils et trois filles. François avait reçu au baptême le nom d'Annibal. Dès sa plus tendre enfance il prononçait avec amour les noms de Jésus et de Marie, et portait à son cou un petit reliquaire, pour lequel il avait une remarquable dévotion. Il aimait les cérémonies religieuses, les imitait chez lui, et s'apprenait à chanter comme à l'église. Lorsqu'il fut un peu plus grand, on vit paraître en lui une extrême charité pour les pauvres. Son père, ayant été appelé dans l'armée de Charles-Quint en qualité de général sous son cousin Ferdinand de Gonzague, gouverneur de Milan, ne se trouva plus que par instants dans son palais ; mais toutes les fois qu'il y revenait, il était charmé de la bonne na-

ture du jeune Annibal, et chacun lui prédisait que ce fils serait appelé par Dieu à de grandes choses.

Son affection pour les pauvres ne fit que croître avec l'âge ; il leur donnait tout ce qu'il pouvait ; aussi les malheureux venaient-ils en foule au palais pour recevoir ses aumônes, principalement en hiver.

Pendant que ses frères aînés, Pyrrhus et Scipion, étaient occupés à jouer, Annibal allait d'église en église, ou s'enfermait dans sa chambre pour prier.

Son père, après s'être emparé de plusieurs places fortes en Italie, revint dans ses foyers ; mais il mourut peu de temps après, en 1554, et cet événement plongea la famille dans la consternation. Il n'avait que trente-trois ans, et l'aîné de ses enfants en avait à peine douze. Par ses dernières volontés, il avait recommandé ses fils à Ferdinand de Gonzague et au cardinal Hercule, frère de Ferdinand : dès lors ils vinrent assez souvent à Mantoue, et Annibal devint aussitôt l'objet de leur prédilection. A partir de sa neuvième année, il demeura continuellement chez le cardinal, qui lui fit apprendre le latin, la musique, l'équitation et les armes. Il dépassa de beaucoup dans ces divers exercices tous les jeunes gens de son âge , ce qui ne l'empêcha pas de continuer ses pratiques de piété, et c'est par là surtout qu'il s'attira l'estime et l'affection générales.

Dès lors la sœur du cardinal, Paule de Gonzague, qui était Clarisse à Mantoue, prédit qu'il atteindrait un jour un rang très-élevé dans l'Eglise.

En 1547, le duc Pierre-Louis Farnèse avait été assassiné. On soupçonnait les Gonzague d'avoir trempé dans ce crime, et une mortelle haine avait éclaté entre les

deux familles. En même temps, les Farnèse s'étaient attiré la disgrâce de Charles-Quint. Ferdinand de Gonzague réconcilia l'Empereur avec les Farnèse, et obtint que leurs états leur seraient rendus, à condition toutefois qu'ils enverraient de prince Alexandre, âgé de treize ans, fils du duc de Parme Octave Farnèse, en otage aux Pays-Bas, auprès de Philippe II, devenu souverain de ce royaume par l'abdication de l'Empereur son père. En outre, le cardinal Hercule convint avec le cardinal Farnèse d'envoyer également aux Pays-Bas son neveu Annibal, alors âgé de onze ans, pour y être élevé avec Alexandre Farnèse.

Annibal partit le 11 décembre, et arriva à Bruxelles le 6 février. Il y reçut la même éducation que le prince, et ils se firent l'un et l'autre admirer par leurs rapides progrès. Toutefois, la piété était ce qui dominait chez Annibal : on le trouvait souvent agenouillé dans sa chambre, immobile et comme en extase. Malgré l'affection que le prince avait pour lui, cette dévotion ne lui plaisait guère, et quelquefois, en jouant, il l'appelait le capucin. A quoi Annibal, en riant aussi, lui répondait : « Plût à Dieu que je fusse digne un jour d'être un bon « capucin ! mais je ne mérite pas une si grande grâce ».

Cependant Charles-Quint mourut en Espagne, et peu après lui, Marie, femme de Philippe II. La paix se rétablit entre l'Espagne et la France, et Henri II donna sa fille Isabelle en mariage à Philippe. Annibal continuait à vivre à la cour des Pays-Bas, mais sans aucune illusion sur les vanités du monde. Obligé de vivre parmi les courtisans, il fuyait la société de ceux dont les mœurs étaient mauvaises ; il le faisait toutefois avec tant de prudence

qu'il ne froissait personne, et toutefois sa présence suffisait pour arrêter les propos inconvenants. Sa piété, sa charité pour les pauvres, devenaient de plus en plus édifiantes.

Lorsque Philippe II se rendit en Espagne pour épouser Isabelle, qui ne tarda pas elle-même à quitter la France afin de l'aller joindre à Tolède, Philippe emmena avec lui le prince de Parme et Annibal. Pendant son séjour à Tolède, un célèbre prédicateur Franciscain, le P. Alphonse Loup, vint faire entendre dans cette ville sa parole apostolique. Annibal, qui, depuis longtemps déjà, songeait à se consacrer à Dieu, mais qui était encore indécis sur l'état de vie qu'il choisirait, se sentit entraîné par cette prédication vers l'Ordre de Saint-François. Tout son plaisir fut dès lors d'aller s'entretenir des intérêts de son âme avec les Pères du couvent de Tolède. Il n'avait encore que quatorze ans, et déjà il portait sous ses vêtements une haire et une grosse corde garnie de nœuds, que les supérieurs de l'Ordre avaient bénites, quoique l'archiconfrérie du Cordon ne fût pas encore établie.

Le roi s'étant rendu ensuite de Tolède à Madrid, son fils le prince Charles tomba malade, et Philippe le fit conduire à Alcala. Il lui donna pour compagnons de voyage plusieurs courtisans, entre autres le prince de Parme et Annibal de Gonzague. Dans cette résidence, Annibal s'exerça surtout à la solitude et au silence; toutes les fois qu'il pouvait quitter le prince, il s'en allait visiter l'église des Franciscains, où repose le corps intact de saint Didace. Il avait adopté saint Didace et saint François pour ses intercesseurs spéciaux. Etant lui-même tombé malade, il employa les deux mois que dura cette maladie à lire des

livres spirituels, et les chroniques de l'Ordre Séraphique.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Gonzague, après divers obstacles, est reçu Frère-Mineur, et fait de grands progrès dans la science et la perfection.

Lorsque Annibal fut guéri, il fit connaître son dessein aux supérieurs de l'Ordre. Il se prépara par des veilles, des jeûnes et des austérités, et se mit à donner aux pauvres ses habits, son argent et tout ce qu'il possédait. Mais lorsqu'il parla de ses projets au prince de Parme, celui-ci exprima sa surprise et son mécontentement. Puis, ne pouvant le détourner ni au nom de l'amitié, ni en lui représentant son rang, son nom, les distinctions qui l'attendaient, il lui objecta la faiblesse de sa santé, la sévérité, la pauvreté de l'Ordre, et surtout le déplaisir que cela causerait au roi et à son fils le prince Charles. Alexandre n'y gagna rien : il prévint alors le prince Charles, qui en informa lui-même son père. Ce dernier fit défendre aux Franciscains de recevoir ce courtisan, sous peine de la disgrâce royale et de la sienne. Le Roi manda aussi Gonzague, et lui dit que, s'il voulait se faire prêtre, il le ferait bientôt parvenir aux plus hautes dignités de l'Eglise, qui convenaient à sa personne et à sa famille; mais Gonzague fut inflexible; il répondit qu'il ne pouvait ni ne voulait résister aux inspirations de l'Esprit-Saint.

Alors le roi lui défendit de prendre l'habit avant de lui avoir parlé de nouveau ; il signifia aussi aux Frères-

Mineurs de ne point le lui donner sans sa permission expresse. En effet, de crainte d'encourir la défaveur de Philippe, le provincial défendit aux Pères de recevoir Annibal dans l'Ordre contre le gré du roi et du prince, et ils n'osaient presque s'entretenir avec lui. Toutefois, Annibal allait se confesser toutes les semaines à un Frère-Mineur, qui ne cessait de l'encourager et de lui affirmer que Dieu lui viendrait en aide au moment où il s'y attendrait le moins.

Sur ces entrefaites, le Père Bernard Fresneda, confesseur du roi et évêque de Cuença, vint à Alcala. Il était envoyé par le roi pour assister à la translation du corps de saint Didace de l'église des Mineurs au palais où le prince Charles était malade. On supplia l'évêque de détourner Annibal de son projet. L'évêque s'y prêta, quoique à regret ; mais ému de sa persistance et craignant de déplaire à Dieu en voulant plaire aux hommes, il fit tant que Philippe le chargea d'écrire au cardinal Hercule, qui présidait alors le Concile de Trente, et que, sur la réponse du Cardinal, il laissa complète liberté tant à Annibal qu'aux Pères de l'Ordre.

On pense bien quelle fut la joie d'Annibal. Il courut en informer les Frères-Mineurs, qui fixèrent sa prise d'habit au soir de la Pentecôte de 1562, époque où devait se tenir le chapitre de la province de Castille. Le jour tant désiré arriva enfin, et Annibal fut admis dans l'Ordre sous le nom de François. Il reçut l'habit des mains de l'évêque de Cuença ; il n'avait pas encore seize ans accomplis.

Lorsque la mère de Gonzague en reçut la nouvelle, elle entra dans un tel dépit que rien ne pouvait la cal-

mer. Elle lui reprocha dans une lettre de s'être fait moine pour ne pas aller à la guerre, où il aurait pu devenir un illustre général ; elle le suppliait de rentrer dans le monde ; car, bien qu'ayant été informée précédemment par le cardinal des dispositions d'Annibal, elle croyait que c'était une idée sans consistance qui passerait avec les années.

Cette lettre fit beaucoup d'impression sur le cœur du jeune novice, qui aimait tendrement sa mère. L'arrivée imprévue de son frère aîné, Pyrrhus, vint encore augmenter son agitation : Pyrrhus commandait un régiment contre les Gueux, lorsqu'il apprit l'entrée de son frère au couvent. Aussitôt, il laissa son régiment, se rendit à Alcala, et, accompagné du prince de Parme, il alla constater de ses propres yeux ce qu'il avait peine à croire. Une si profonde humilité, un détachement si chrétien dans ce jeune homme d'illustre famille, lui tirèrent des larmes des yeux ; et François répondit avec tant de fermeté et de conviction à tous les arguments de son frère, que celui-ci, sans pouvoir en dire davantage, prit congé de lui après l'avoir tendrement embrassé.

Un peu plus tard, le prince Charles vint voir François avec toute la cour; puis son cousin Vespasien de Gonzague, duc de Sabionetta, et alors vice-roi de Valence, lui fit faire une visite par son chargé d'affaires à la cour de Madrid. Il recevait toutes ces personnes le moins longtemps possible, de manière à faire voir qu'il désirait être oublié dans sa retraite et y goûter le repos et la solitude. Il étonna bientôt les autres religieux par son zèle pour la perfection chrétienne. Le maître des novices était souvent obligé de modérer son ardeur pour la prière,

afin qu'il profitât avec les autres novices des heures destinées à la récréation. Presque toutes les nuits il se donnait la discipline jusqu'au sang, ce qu'on finit aussi par lui défendre. Il recherchait tous les services les plus humbles du cloître, et assistait les religieux malades ou âgés, le tout avec tant d'empressement que les autres novices lui abandonnaient souvent pour le satisfaire une partie de leur propre tâche.

Lorsque la fin de son noviciat fut proche, un saint et docte religieux de l'Ordre lui annonça, par esprit de prophétie, les luttes et les travaux qu'il aurait encore à subir dans l'Ordre et dont il sortirait vainqueur avec l'aide de Dieu. Il lui prédit qu'à cause de ses études et de ses autres occupations, il n'éprouverait pas toujours un plaisir aussi sensible dans la prière, mais que Dieu ne l'abandonnerait jamais; il ajouta qu'il mourrait à un âge très-avancé, mais dans un autre état de vie.

Le 23 mai 1563, le jour de la Pentecôte, après les vêpres, François de Gonzague prononça ses vœux entre les mains de P. François Guzman, commissaire général de l'Ordre, et en présence du prince Charles, de Dom Juan d'Autriche, du prince de Parme, et de tous les grands d'Espagne.

Pour continuer ses études, François fut obligé de quitter Alcala. Il fit sa philosophie sous le P. Didace (Diego) de Zuniga, aussi distingué par son savoir et sa perfection que par l'éclat de sa naissance. François n'en continua pas moins ses exercices accoutumés : il partageait comme auparavant les heures du jour entre la prière et les plus humbles services du monastère; et la

nuit, il ne manquait jamais d'assister aux matines, après lesquelles il restait encore longtemps à prier.

Il fit sa théologie à l'école supérieure d'Alcala, dont il fut considéré comme l'une des intelligences les plus remarquables. Il regrettait vivement que le saint Sacrement ne fût pas conservé dans le collége de son Ordre, où il habitait, et que les offices divins n'y fussent pas célébrés au moins les dimanches et les fêtes : aussi allait-il ces jours-là dans le grand couvent, où il passait toute la journée et souvent une grande partie de la nuit, dans les exercices de piété. Dans l'après-midi des jours ordinaires, il vaquait à diverses occupations spirituelles avec un frère lai, qui lui prédit un jour que dans peu d'années il serait général. Dans le collége, il se faisait en toutes choses le serviteur des frères lais. Il obtint qu'une église, petite mais fort jolie, y fût construite à l'aide des aumônes qu'il avait recueillies. Après avoir terminé là ses études théologiques, il fut ordonné prêtre ; il alla dire sa première messe au monastère de Torre de Laguna, puis revint à Alcala pour s'y avancer encore dans d'autres sciences.

Il venait d'être nommé depuis quelques jours lecteur et prédicateur, lorsque le général l'envoya en Italie, où il retrouva sa mère, ses frères et ses sœurs, qu'il n'avait pas vus depuis seize ans. A Mantoue, il fut reçu avec beaucoup d'honneur par le duc de Mantoue et par Léonore, archiduchesse d'Autriche.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Gonzague est nommé général de l'ordre. — Il exerce ces fonctions avec beaucoup de zèle et d'humilité.

François resta en Italie pour le grand jubilé de 1575 ; il se retira en dehors de Mantoue, dans un monastère tranquille, où il reprit ses prières et ses pénitences accoutumées. Chaque nuit il était le premier à se rendre aux matines; lorsqu'il n'était pas aux réunions de la communauté, on le trouvait toujours dans sa cellule ; là il n'avait que son bréviaire et quelques livres de théologie dont il ne pouvait se passer, ayant été chargé de faire dans ce couvent des conférences sur les cas de conscience. Il prêcha l'Avent à Rivalta, et le Carême à Cauriana, au grand profit des âmes. Il demeura quelques mois à Florence : il y reçut des lettres du général, qui lui ordonnait de venir se fixer dans la province de Saint-Antoine. Il prêcha l'Avent dans la cathédrale de Montepulciano, et se trouva à Rome, la veille de Noël, pour l'ouverture solennelle du jubilé. Dès qu'il fut de retour à Mantoue, il alla prêcher le Carême à Castelluccio. Peu de temps après, il dut se rendre au chapitre provincial en qualité de père discret; il y fut élu définiteur et en même temps lecteur de théologie au couvent de Mantoue; il n'avait pas encore vingt-neuf ans. Par une dévotion particulière pour saint Bonaventure, il choisit pour sujet de ses leçons les ouvrages théologiques de ce Père. Comme saint Thomas d'Aquin, il reconnaissait qu'il devait l'intelligence de bien des points difficiles à la prière

beaucoup plus qu'à l'étude. Il fut élu de plus commissaire provincial des couvents de la juridiction de Mantoue, ce qui ne l'empêchait pas de prêcher tous les dimanches et jours de fêtes dans l'église du couvent. Enfin, on le chargea de faire construire un nouveau monastère au village de San-Martino, sur le domaine de son frère aîné, Pyrrhus, qui avait fourni l'emplacement et les fonds nécessaires.

Le provincial étant venu à mourir quelques mois après, Gonzague fut choisi pour le remplacer : il avait alors trente ans. Il refusa jusqu'à trois fois, mais il fut enfin forcé d'y consentir. Dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, il s'attira l'affection générale par son humilité, sa douceur et son affabilité. Il surveillait attentivement la conduite des divers supérieurs, persuadé que l'observation de la règle et des institutions monastiques dépend de leur vigilance ou de leur négligence. Après avoir visité toute sa province, il revint à San-Martino pour faire continuer la construction du nouveau couvent. Pendant que les frères allaient au dehors chercher les matériaux nécessaires, il cueillait dans le jardin des herbes potagères, les lavait, les faisait cuire pour les frères et pour les ouvriers. Et lorsqu'un jour une personne s'étonnait que lui, provincial, ne se déchargeât pas de tous ces soins sur les frères convers, il montrait le texte de sa règle, qui ordonnait au provincial d'être le serviteur de ses frères. Il prenait même le sac sur le dos et s'en allait de porte en porte demander du pain pour le couvent. Un jour, son frère Pyrrhus, qui était seigneur de ce village, le voyant s'en aller ainsi, lui dit publiquement avec une certaine amertume qu'il devrait son-

ger qu'il était son frère et ne pas lui faire cette espèce d'affront. François lui répliqua en riant : « Vous qui êtes « soldat du roi, ne vous tiendrait-on pas pour un lâche, « si vous alliez sans armes dans les endroits où il vous « envoie? Eh bien! moi qui dois être le serviteur de mes « frères et l'imitateur de saint François, pourquoi rou- « girais-je de porter les armes qu'il a si souvent portées, « et qu'il a ordonné à ses disciples de porter sans rou- « gir? » Ces réflexions convainquirent si bien le prince qu'il lui arriva souvent ensuite d'accompagner son frère dans ses tournées d'aumônes, et de s'entretenir avec lui de sujets spirituels.

En 1579, il dut se rendre à Paris pour le chapitre général. A Lyon, il rencontra le P. François Panigarole, son ami, prédicateur renommé, qui allait comme lui à Paris avec d'autres Pères de l'Ordre. Ils se demandaient tous quel serait leur nouveau général. Ils s'accordèrent à dire qu'il faudrait en choisir un qui fût du goût de toutes les nations, et le Père Panigarole ajouta que François était précisément l'homme qu'il fallait. Dès qu'il eut connaissance de ce propos, il alla supplier Panigarole de ne point parler de lui, car il était trop jeune, trop inexpérimenté, et il n'était venu au chapitre que pour résigner ses fonctions entre les mains du nouveau général. Au chapitre, deux Pères furent présentés pour les fonctions de général; mais aucun des deux ne réunit les voix nécessaires; alors Panigarole proposa le P. François de Gonzague; et telles étaient les bonnes dispositions à son égard qu'il réunit à l'instant toutes les voix, à l'exception d'une seule, qui était la sienne. Trois fois il déclina cet honneur; mais ce fut en vain : le nonce du pape, qui

présidait le chapitre, lui ordonna d'accepter, quoiqu'il fût le plus jeune de tous : il avait trente-trois ans, et il n'y en avait que dix-sept qu'il était profès.

François redoubla ses pratiques de prière et de pénitence, afin d'attirer sur lui l'assistance de Dieu dans l'accomplissement de ces difficiles fonctions. Dès son arrivée à Rome, il alla se jeter aux pieds du Pape et recevoir de lui les divers priviléges dont il avait besoin ; il resta à Rome jusqu'à l'année suivante, s'occupant avec le plus grand dévouement de tous les intérêts de son Ordre. Pendant les huit ans que dura son généralat, il parcourut l'Italie, l'Espagne, la France, les Pays-Bas et une partie de l'Allemagne, ne prenant pas le moindre repos, allant le plus souvent à pied, et sans chaussure même pendant les plus grands froids de l'hiver. Il ne quittait jamais sa haire, assistait au chœur pendant la nuit dans tous les couvents où il s'arrêtait, et se trouvait toujours présent à la prière commune et aux autres exercices des monastères. Il ne voulait jamais d'autre nourriture que celle des Frères, et blâmait fortement les supérieurs qui lui avaient fait préparer quelques aliments spéciaux : il les partageait alors entre la communauté, sans en rien garder pour lui-même. Dans ses voyages, il ne prenait sur lui aucun argent, et ne souffrait pas que ceux qui l'accompagnaient comme général en emportassent eux-mêmes. Ils allaient, gaiement et humblement, demander l'aumône de porte en porte. On disait aussi parmi les Frères que c'était un plaisir de voyager avec le général Gonzague, parce qu'il prenait à lui seul de la peine pour tous.

Dans toutes les circonstances difficiles, il avait recours

à la très-sainte Vierge. Aussi, dès qu'il fut devenu général, il ordonna que l'on chantât, le samedi soir, dans tous les couvents de l'Ordre, les litanies de Notre-Dame de Lorette avec l'antienne et l'oraison de l'Immaculée Conception. Il se rendit de nouveau à la sainte maison de Lorette, qu'il avait déjà visitée avant d'être général, et là, il y consacra à la très-sainte Vierge son existence entière ainsi que tout son Ordre.

Il avait une grande dévotion pour les reliques des saints Franciscains, et on le vit fondre en larmes devant les restes précieux de saint Bernardin de Sienne, à Aquila, et de saint Jean de Capistrano. Il contribua, par l'intermédiaire du roi d'Espagne, Philippe II, à la canonisation de saint Didace.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Zèle de Gonzague pour la réforme de l'Ordre. — Sa douceur et sa fermeté.

Le zèle avec lequel François travailla à rétablir la stricte observance de la règle a fait dire avec raison que l'ordre n'eut jamais, depuis saint Bonaventure, un général plus édifiant. Il partagea la grande province de Sicile en trois custodies ; et elles prirent par la suite une telle extension que l'on en forma six provinces, trois pour les Observantins et trois pour les Récollets. Les Pères du tiers ordre avaient été soumis par Pie V à la direction du général des Franciscains ; Gonzague leur donna un commissaire général pour l'Italie ; plus tard, le tiers ordre s'étant encore multiplié, le pape Sixte-Quint lui accorda un général spécial.

L'archiduc d'Autriche écrivit plusieurs lettres à François pour le presser de venir le voir. Le Pape lui ayant ordonné de satisfaire à ce désir, il se rendit à Trente au milieu de l'hiver, présida le chapitre de la province de Tyrol, et fut ensuite reçu avec grande distinction par l'archiduc, qui honorait en lui la sainteté de sa vie en même temps que sa parenté avec la maison d'Autriche.

Au couvent de Saint-Paul à Rome, il créa une école de philosophie et de théologie pour les religieux de nation polonaise. Convaincu de tout le bien que les Pères de Portugal avaient fait aux îles Philippines pour la propagation de la foi, il y envoya vingt missionnaires, et treize autres en Chine, où ils firent d'innombrables conversions. Peu de temps après, il en envoya au Brésil. Ayant appris que les Turcs avaient rendu à l'Ordre le couvent de Sainte-Marie de Péra, à Constantinople, il y envoya aussitôt un gardien avec un certain nombre de religieux d'élite.

Pendant que François était occupé à visiter les provinces d'Italie et à y fortifier par de sages ordonnances l'observation de la règle, il fut appelé à Rome par le Pape. Un Père de l'Ordre, docteur de Sorbonne à Paris, avait été excommunié par le nonce, et ne voulait pas se soumettre à la sentence : il avait même écrit un ouvrage pour le combattre. Le nonce s'en était plaint au souverain Pontife, et ce dernier priait le général de faire tous ses efforts pour mettre fin à ce scandale. Gonzague jugea qu'il serait à propos que Sa Sainteté lui ordonnât d'aller en France, afin de voir les choses par lui-même, et en même temps de réformer l'Ordre. Le Pape approuva ce

dessein, et l'autorisa même à se revêtir d'habits laïques, à cause des dangers qu'il pouvait avoir à courir de la part des hérétiques. Néanmoins Gonzague ne profita point de cette permission, et il s'en remit à la protection du ciel, qui, en effet, ne lui fit pas défaut. A Milan, il s'entretint longuement avec saint Charles Borromée, son parent, sur les divers besoins de l'Ordre. Arrivé à Turin, il trouva un accueil très-honorable auprès du duc de Savoie, qui le combla de présents. A Paris, le roi de France, Henri III, le reçut avec politesse; mais lorsque Gonzague voulut mettre à exécution dans le couvent les réformes pour lesquelles il était venu, il rencontra bien plus de difficultés qu'il ne s'y attendait. Ce monastère était alors occupé par plus de huit cents religieux de toutes provinces; le gardien ne connaissait d'autre supérieur que le général, lequel y venait assez rarement : les religieux avaient donc une grande liberté, d'autant plus que plusieurs d'entre eux étaient des professeurs de Sorbonne et des docteurs d'un grand renom. Dès qu'il voulut visiter la cellule du Père que le nonce avait condamné, ce Père sortit du couvent avec trois autres docteurs en théologie très-influents auprès du président du Parlement. Il était à craindre que ses partisans ne résistassent aussi, et qu'il ne s'ensuivît une scission; François quitta le couvent et se retira dans un autre. Il trouva un protecteur dans le duc de Nevers, Louis de Gonzague, qui était son cousin, et il put exposer dans le Parlement le but de son voyage et la légitimité de ses réformes. Le roi remit toute l'affaire entre les mains de son conseil privé, qui autorisa François à réformer le monastère de Paris et ceux de toute la France. Après avoir réformé celui de Paris,

et visité toutes les provinces de France, il se rendit à Lisbonne. Le Portugal était alors réuni à l'Espagne sous le gouvernement de Philippe II. Gonzague effectua beaucoup d'améliorations importantes, tant dans la Péninsule que dans les Indes.

Pendant tout le temps de son généralat, il se fit remarquer par son dévouement aux intérêts de l'Ordre, et par une activité qui pourvoyait à toutes les exigences. Il trouvait le temps de répondre aux nombreuses lettres qui lui étaient adressées, même par les plus jeunes et les plus inconnus, et ne reculait devant aucune fatigue. Plein d'indulgence envers tous, il n'adressait de réprimandes et n'infligeait de punitions en public, que lorsqu'il s'y voyait obligé, et encore s'y prenait-il avec le plus grande douceur. Il était d'une patience inaltérable, non-seulement dans les maladies, mais encore au milieu des persécutions et des fausses accusations dont il fut plusieurs fois l'objet ; car son zèle pour déraciner les abus lui attira des ennemis acharnés. Très-soumis aux cardinaux protecteurs, il ne laissait pas de leur faire de respectueuses observations, lorsqu'il les voyait mal éclairés sur des faits relatifs à l'Ordre, ou lorsqu'ils voulaient permettre quelque chose de contraire à la règle ; si ses représentations demeuraient sans effet, il s'adressait alors directement au Pape. Le Souverain Pontife admira plus d'une fois son courage, et finissait toujours par lui donner raison.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Gonzague est honoré de la visite de saint François. — Il est nommé successivement évêque de Céfalu, de Pavie et de Mantoue.

Tandis que François visitait les monastères qu'il avait fondés dans la vallée de Riéti, on raconte qu'un Père inconnu vint au couvent de Grecia, et annonça aux religieux que Gonzague arriverait environ dans deux heures. Ce Père leur fit faire tous les préparatifs usités pour la réception d'un général, et lorsque Gonzague fut arrivé, ce même Père lui baisa les mains avec toute la communauté. Le soir au réfectoire on ne le revit plus, mais vers minuit, il apparut de nouveau à Gonzague, et lui révéla qu'il était saint François. C'était précisément dans ce même monastère que le saint patriarche avait autrefois reçu dans ses bras l'enfant Jésus pendant une nuit de Noël.

Gonzague fut maintenu par le Pape deux ans de plus que le temps ordinaire dans ses fonctions de général ; après les avoir remplies pendant huit ans, il convoqua à Rome, en 1587, le chapitre général. Le cardinal-protecteur, Ferdinand de Médicis, frère du grand duc de Toscane, et président du chapitre, interrogea tous les provinciaux pour savoir s'ils avaient quelque plainte à formuler contre Gonzague : ils s'accordèrent tous à rendre sur son compte les témoignages les plus favorables. Alors le cardinal le fit venir, et le remercia au nom de l'Ordre des travaux qu'il avait accomplis pour le service de Dieu et de l'Ordre. François répondit

qu'il était fort reconnaissant au cardinal et à tous les Pères de ce qu'ils voulaient bien ne point considérer toutes ses fautes, mais seulement ses bonnes intentions. Il alla ensuite offrir au Pape Sixte-Quint un livre qu'il avait écrit sur toutes les provinces de l'Ordre et sur les faits importants qui s'étaient passés dans chaque monastère. Puis Gonzague se retira au petit couvent de Saint-Martin, où il sembla redoubler de sainteté. Il jeûnait presque continuellement, le plus souvent au pain et à l'eau, et rendait dans le couvent les services les plus humbles. Le duc de Mantoue lui fit deux fois offrir ses services pour lui procurer quelque dignité en dehors de l'Ordre, mais Gonzague refusa. Il avait défendu à tous les religieux de lui donner jamais le titre de Révérendissime : il voulait qu'on l'appelât simplement frère François.

Cependant, tandis que dans sa solitude il goûtait ainsi les douceurs de la méditation, le comte d'Olivarez lui fit parvenir, de la part du roi d'Espagne, des lettres de Rome qui le nommaient évêque de Céfalu, en Sicile. Il hésitait encore à accepter cette distinction inattendue ; toutefois il finit par accepter. Il fut sacré dans l'Eglise des Frères-Mineurs de Mantoue le 15 novembre 1587, et prit possession de son siége le 9 février suivant. Il fut obligé d'aller deux fois à Mantoue pour apaiser les dissentiments qui surgirent dans sa famille, d'abord à propos de l'héritage de Vespasien de Gonzague, duc de Sabionetta, prince de Fondi et de Trajetto, et ensuite à la mort de son frère aîné, Pyrrhus. Il se préparait à retourner à Céfalu, lorsque son autre frère, le cardinal Scipion, tomba gravement malade, et le supplia de rester quelque

temps près de lui. Il demeura en effet quelques jours de plus ; mais les soins de son évêché le rappelaient, et il partit. A peine était-il à Rome qu'il apprit la mort du cardinal. Cette nouvelle l'affligea profondément, et il tomba malade lui-même. Peu de temps après, l'évêque de Pavie étant venu à mourir, le Pape nomma Gonzague pour lui succéder. Pendant que Pavie se préparait à recevoir son nouvel évêque, le siége de Mantoue devint également vacant, et le duc de Mantoue fit demander au Pape de leur donner Gonzague pour métropolitain. Comme Pavie dépendait du roi d'Espagne, le duc de Mantoue demanda l'agrément de ce souverain ; il l'obtint, et le Pape nomma Gonzague à l'évêché de Mantoue.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Sa conduite édifiante dans l'exercice de son épiscopat. — Son zèle pour le salut des âmes.

Depuis sa promotion à l'épiscopat, Gonzague ne cessa jamais de porter sous ses vêtements de prélat la tunique et le cordon de l'Ordre ; il continua toujours à coucher sur la dure, à porter la haire et à observer les jeûnes prescrits par la règle, excepté lorsque les médecins le lui défendirent, soit dans de graves maladies, soit lorsqu'il fut très-avancé en âge. Sa table était bien servie, à cause des personnes qu'il était obligé de recevoir ; mais lui-même se contentait des aliments les plus communs ; outre les jeûnes de l'Eglise et ceux de l'Ordre, il jeûnait encore plusieurs autres jours au pain et à l'eau. Il se

levait trois ou quatre heures avant l'aurore, et donnait audience deux fois par jour à tous ceux qui voulaient lui parler. Il avait pour maxime que la douceur est l'âme des fonctions épiscopales. A Céfalu, il assistait à toutes les heures canoniques ; à Mantoue, il ne manquait jamais les matines, les vêpres et les complies. Il ne permettait pas qu'on chantât les offices avec précipitation, mais il exigeait qu'ils fussent célébrés avec dignité. Le premier dimanche du mois, il allait chez les Dominicains aux exercices de la confrérie du saint Rosaire ; le second dimanche, chez les Augustins, pour la solennité de la ceinture ; le troisième, chez les Mineurs, pour la procession du Cordon, et le quatrième, chez les Carmes, où il assistait aux prières de la Confrérie du scapulaire.

Il avait tellement choisi les personnes de son entourage que son palais épiscopal ressemblait plutôt à un monastère. Il savait quelles étaient les lumières et les capacités de tous les prêtres de son diocèse ; l'état moral des villes et des villages qui en dépendaient était l'objet de toute sa sollicitude, et il avait établi une réunion de théologiens du clergé tant séculier que régulier pour examiner sévèrement les ecclésiastiques qui se présentaient pour la prêtrise ou pour les diverses fonctions spirituelles. Il publia un ouvrage sur les devoirs des pasteurs, et un recueil de tous les renseignements relatifs à son évêché depuis sa fondation. Il observait fort exactement les prescriptions du saint concile de Trente, et fut le premier qui ait établi en Sicile un séminaire d'après ces mêmes règles. Tous les samedis, il assistait à l'interrogation des étudiants. Les autres évêques de Sicile fondèrent tous, à son exemple, des séminaires semblables. Ayant constaté chez les en-

fants et même chez les grandes personnes de son diocèse une ignorance profonde des vérités de la foi, il établit dans chaque paroisse des écoles qu'il dota de maîtres habiles et de livres convenables, et il allait lui-même dans chacune à tour de rôle pour interroger et instruire les enfants. A Mantoue, il fit construire, presque entièrement à ses frais, une église de l'Assomption, où les enfants allaient réciter, à divers moments de la journée, les heures de la sainte Vierge, après quoi ils s'interrogeaient mutuellement, en présence des prêtres, sur les articles de la foi.

Son zèle pour entendre les confessions était inépuisable ; il avait soin aussi que la parole de Dieu ne manquât pas à son troupeau : il envoyait des prédicateurs dans tous les villages de son diocèse, et prêchait lui-même les jours de grandes fêtes.

A Mantoue, il établit dans son église métropolitaine la prière des quarante heures des lundi, mardi et mercredi de la semaine sainte. Il fit aussi faire cet exercice aux principales fêtes de l'année, tantôt dans une paroisse, tantôt dans une autre. Il établit dans sa cathédrale une confrérie d'hommes sous l'invocation de Notre-Dame, et dont l'occupation était de secourir les pauvres honteux. Il affermit et régularisa celle de Saint-Charles Borromée, et celle du Précieux-Sang.

Persuadé que le bon ou le mauvais exemple du clergé exerce une grande influence sur la conduite des laïques, il fit tous ses efforts pour faire cesser tous les abus qui pouvaient s'être introduits dans l'état ecclésiastique. Il prit aussi toutes les mesures propres à extirper parmi les laïques les désordres de conduite, les inimitiés et l'usure.

A Mantoue, il fonda un asile pour les orphelines pauvres.

Son zèle pour le salut des âmes se montra surtout dans le soin avec lequel il visitait les malades. A Céfalu, il avait réparti les sept jours de la semaine entre les sept paroisses de la ville, et il accompagnait le saint Sacrement, que l'on portait alors aux malades. Les jours de fêtes, il l'y portait lui-même solennellement, consolait ceux qui souffraient, et les soulageait par ses aumônes.

Il porta souvent, au milieu de la nuit, l'extrême-onction à des pauvres, et après avoir lu au pied de leur lit les psaumes de la pénitence, il revenait dans son église, et dans ses ferventes prières, recommandait leur âme au Pasteur des pasteurs.

Un jour un bon vieux prêtre louait en sa présence la manière dont Gonzague se comportait à cet égard, et semblait dire que l'on n'avait jamais vu rien de tel chez ses prédécesseurs. Gonzague repartit brusquement : « Vous ne diriez pas cela, si vous connaissiez les obliga-« tions d'un évêque : mes prédécesseurs ont peut-être « agi en tout bien mieux que moi ».

Etant évêque de Mantoue, il obtint du pape Paul V, de pouvoir donner à tous les malades de son diocèse la bénédiction pontificale avec indulgence plénière. Ce privilége redoubla son zèle : il fit proclamer partout cette nouvelle, et ordonna à tous les curés de la ville de l'appeler auprès de tous les malades pour les faire participer à cette faveur : pendant plusieurs années, on le vit par les plus mauvais temps, à toute heure du jour et de la nuit, accomplir cette bonne œuvre, sans préjudice de ses nombreuses occupations. Lorsque plus tard la vieillesse l'empêcha de sortir la nuit, il ordonna qu'on l'avertît à temps

pendant le jour, et il resta fidèle jusqu'à la mort à cette pratique touchante.

Sa parfaite charité fut connue dans toute l'Italie, et on l'appelait partout le prélat apostolique. Le duc de Mantoue le nomma son premier conseiller, et le pape le chargea de visiter pour les réformer les évêchés de toute l'Italie; mais il se démit de la première de ces fonctions au bout de peu de temps, et déclina la seconde, trouvant assez lourdes déjà les charges de son épiscopat.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : Sa libéralité envers les pauvres, les églises, et les monastères.

Gonzague se distingua dans son épiscopat par une charité inépuisable. Pendant une grande disette qui affligea toute la Sicile et notamment le diocèse de Céfalu, en 1590 et 1591, il vendit toute sa vaisselle d'or et d'argent, et fit venir du blé de l'étranger pour soulager la misère publique. En même temps il faisait dire de nombreuses prières; et lorsque l'on portait aux pauvres malades le très-saint Sacrement, il l'accompagnait lui-même pour avoir l'occasion de porter aussi quelque aumône. Il avait surtout grande compassion de ceux qui n'osaient avouer leur indigence, et leur envoyait des secours par des personnes de confiance. Il remit bien souvent des dettes, même considérables, et lorsqu'on lui disait qu'il était trop bon, il répondait : « Si Dieu ne nous remet nos « dettes, je ne sais pas comment nous pourrons jamais « le payer ». Il lui arriva plusieurs fois, à l'époque de

Pâques ou de Noël, de payer les dettes de tous ceux qui pour ce motif étaient retenus prisonniers.

Il allait souvent dans les hôpitaux, et aidait dans leurs soins les médecins et les garde-malades. Le diocèse de Mantoue comprenait plusieurs seigneuries et villages, dont l'évêque était le seigneur. Ces biens étaient affermés à des familles honorables mais peu aisées, et lorsqu'elles ne payaient pas l'évêque à l'époque voulue, il pouvait céder les biens à d'autres. Jamais Gonzague ne profita de ce droit pendant vingt-sept ans qu'il fut évêque de Mantoue. Quelques mois avant sa mort, il distribua tout son mobilier entre divers établissements pieux, et fit donner aux pauvres tout l'argent qu'il y avait dans son palais épiscopal. Pendant les huit premières années qu'il fut à Mantoue, il distribua aux pauvres tous les revenus de son évêché, ne gardant pour lui que ses biens héréditaires et les revenus de son abbaye.

Il n'avait pas moins de compassion pour les malheureuses âmes du purgatoire. Suivant les prescriptions du cérémonial romain, il ordonna dans un concile provincial que l'on célébrât tous les ans à un jour fixé, dans toutes les églises de son diocèse, les heures canoniales et la messe solennelle des défunts, et que ce jour-là tous les prêtres dissent la messe pour les âmes de tous les évêques défunts de la chrétienté. Il ordonna aussi que toutes les fois qu'un ecclésiastique viendrait à mourir dans la ville, chaque prêtre de la ville dirait une messe pour le défunt, et que lorsqu'un prêtre mourrait dans une autre paroisse, tous les prêtres du doyenné auquel il avait appartenu en feraient autant pour l âme du mort. Lorsqu'il mourrait un religieux de la province de Saint-

Antoine, il dirait une messe à son intention, ainsi que cela est prescrit dans l'Ordre.

Gonzague employait aussi une grande partie de ses biens à décorer ou à fonder des églises et des monastères. Outre les embellissements sans nombre qu'il fit faire à la cathédrale et à la résidence épiscopale de Céfalu, outre la reconstruction presque entière de celles de Mantoue, il contribua de ses deniers à rebâtir l'église d'Ossiano, où il fit transférer aussitôt après les reliques de saint Gaudence, martyr et évêque de Novare.

Il fit reconstruire à Mantoue l'église Saint-Paul, le couvent des Capucins, et élever à ses frais hors de la ville l'église de Sainte-Marie-Madeleine. Il fit bâtir aussi une petite église pour une image de la sainte Vierge que des miracles avaient rendue célèbre. Il aida beaucoup de ses aumônes la construction de l'église Saint-Louis, pour les religieuses du Tiers Ordre de Saint-François. Lorsqu'il était encore évêque de Céfalu, il fit élever un couvent pour les Frères-Mineurs, et aida de ses ressources ceux des Conventuels, des Dominicains, des Carmes, des Capucins, et des Bénédictines de la ville.

Son plus grand plaisir était de s'entretenir avec les religieux du bonheur et de la dignité de leur vocation. Plus d'une fois, prenant son cordon à la main, il disait à ses amis : « Je fais plus de cas de ce cordon que de ma « mitre, et si je ne craignais d'agir contre la volonté de « Dieu, je laisserais la mitre et je retournerais dans ma « cellule, où j'ai toujours trouvé un paradis ». Il fit toujours représenter ses armes entourées du cordon de l'Ordre. Il avait coutume de dire que ceux qui n'aiment pas les religieux font voir qu'ils ne sont pas bons chré-

tiens, et que les hérésiarques les plus pervers ont commencé par attaquer les religieux, parce qu'ils sont les plus vaillants soldats de la sainte Eglise, et qu'ils devaient s'attendre de leur part à la plus vigoureuse résistance. Lorsqu'il était triste, il allait au monastère pour se consoler, et s'entretenait familièrement avec les Pères dans leur cellule.

Il avait tellement à cœur la prospérité de l'Ordre, qu'après sa mort on trouva parmi ses papiers un écrit où il indiquait plusieurs moyens de le mener à une plus grande perfection. Cet écrit fut immédiatement envoyé au général de l'Ordre. Il avait une dévotion particulière pour les saints qui en avaient fait partie ; le jour de leur fête, il allait dire la messe au monastère. A la fête de saint François, de la Portiuncule et de l'Immaculée Conception, il y passait la journée entière.

Il s'occupait aussi de la bonne direction des couvents de femmes ; il interrogeait les novices pour voir si elles n'embrassaient l'état religieux que par zèle pour leur salut, et lorsqu'il reconnaissait qu'elles ne resteraient pas au couvent de leur plein gré, il les rendait à leurs familles, et alors aucun prince n'était capable de l'influencer pour les admettre à prononcer leurs vœux. Il fit pour plusieurs couvents des règlements doux et utiles, que d'autres évêques adoptèrent pour les couvents de leurs diocèses.

Rien ne l'affligeait tant que de voir certains religieux soumettre leurs différends à d'autres tribunaux que celui de leur évêque, ce qui n'est propre qu'à affaiblir l'obéissance, cette loi vitale de tous les ordres religieux.

La joie de Gonzague fut extrême lorsqu'il apprit la

béatification de son parent Louis de Gonzague, de la Compagnie de Jésus; il fit célébrer sa fête à Mantoue avec grand appareil. Il obtint plus tard qu'il fût désigné comme patron de la ville, et que sa fête fût célébrée comme celle d'un saint [1].

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE : Gonzague fait conclure la paix entre la France et l'Espagne. — Humilité avec laquelle il refuse les plus hautes dignités.

Il y avait déjà plusieurs années qu'une guerre sanglante divisait l'Espagne et la France, lorsque Clément VIII, en 1595, se porta comme médiateur entre les deux rois. Il envoya en France, en qualité de légat *à latere,* le cardinal Alexandre de Médicis, archevêque de Florence; l'ambassadeur d'Espagne et le parti espagnol ne voyaient ce choix qu'avec défiance, craignant que le cardinal ne se montrât favorable aux intérêts de la France. Le Pape lui adjoignit alors l'évêque de Mantoue, François de Gonzague, en qualité de nonce. François voulait décliner une telle responsabilité; mais le Pape persista dans son choix.

Lorsqu'il fut à Paris avec le cardinal, il conseilla au Pape d'employer aussi à cette négociation le Père Bonaventure de Caltagirone, alors général de l'Ordre Séraphique, et qui devint plus tard patriarche de Constantinople et archevêque de Messine. Clément VIII approuva

[1] Louis de Gonzague n'a été canonisé qu'en 1726, sous Benoît XIII (Petits Bollandistes).

cette proposition, et envoya le Père Bonaventure à Bruxelles. Les négociations furent actives ; le Père Bonaventure fit dix-sept fois le voyage de Bruxelles à Paris, s'aidant auprès des deux cours des sages conseils de Gonzague. Enfin, le 2 mai 1598, la paix si longtemps désirée fut signée à Vervins par les deux puissances. Henri IV lui-même déclara souvent que l'on devait ce traité à la prudence de Gonzague : il l'avait consulté mainte et mainte fois, et l'avait comblé d'éloges dans une lettre au Souverain Pontife. Il le vénérait comme un saint, et prenait plaisir à causer familièrement avec lui de l'Espagne et des Pays-Bas, où avait habité Gonzague. Le digne prélat trouvait toujours moyen de faire faire au roi des aumônes et autres bonnes œuvres, et un jour Henri IV lui dit en riant : « Si Votre Révérence était tou« jours avec moi, vous finiriez par faire de moi un saint, « car vous me suggérez toujours quelque bonne action « à laquelle je n'avais point songé ».

Après avoir ainsi rempli glorieusement son mandat, Gonzague quitta la France où il laissa le souvenir éternel de sa sainte vie et surtout de sa charité pour les pauvres ; il rentra à Mantoue le 31 octobre; le lendemain, à la joie universelle des habitants, il célébra la grand' messe de la Toussaint dans son église épiscopale.

Cependant, même en son absence et malgré les importantes préoccupations que sa mission lui imposait, il n'avait pas oublié son troupeau. Il lui avait écrit une lettre pastorale pleine de bonté, et avait chargé un Jésuite distingué, le P. Antoine Possevin, de visiter tout son diocèse. A la même époque, le Pape l'avait nommé protecteur des Ordres Mendiants en Italie.

Du reste, la paix de Vervins ne fut pas la seule occasion où sa prudence eut lieu de le faire remarquer. Pendant son généralat, quelques évêques et quelques Frères conventuels avaient suscité en Portugal contre le roi et ses ministres des troubles fort regrettables. Gonzague, à la prière du roi, se rendit en Portugal, réconcilia les évêques avec le roi, et, suivant les pouvoirs qui lui avaient été donnés, fit entrer tous les monastères de Conventuels dans les diverses provinces des Observantins.

Pendant qu'il était évêque de Céfalu, il fut choisi pour présider les ecclésiastiques aux Etats-Généraux, et réussit à apaiser les dissensions qui régnaient entre eux et la classe des soldats et des bourgeois. Il termina aussi, comme légat du Pape avec l'évêque de Modène, un procès envenimé qui durait depuis plus de cent ans à Reggio entre les chanoines de la cathédrale et les Bénédictins de la ville.

Les débats entre le duc de Mantoue et les princes voisins ayant forcé tous les religieux, et surtout les Franciscains à chercher un asile à Mantoue, et les aumônes ordinaires ne suffisant pas pour une si grande multitude, Gonzague leur fournit des sommes considérables, et entretint dans un de ses palais toute une communauté de Capucins. Ne pouvant réussir par sa médiation à mettre fin à la querelle des princes, il fit faire des prières et des processions, et obtint enfin du ciel le rétablissement de la concorde.

Comme la nature et la grâce avaient également favorisé ce digne prélat, les Papes et les Rois lui offrirent les plus hautes dignités. Son humilité les lui fit presque toujours refuser. A la mort de saint Charles Borromée, cardinal

archevêque de Milan, 1584, on s'occupa activement à Rome de le remplacer dignement. Le comte d'Olivarez vint, avec l'assentiment du roi d'Espagne, demander au Pape de choisir Gonzague, qui était encore général de l'Ordre. Le Pape y consentait : de plus, il y avait alors à Rome plusieurs personnages importants, tous favorables à François, entre autres son frère Scipion, patriarche de Jérusalem, et son cousin, le cardinal Jean-Vincent de Gonzague; mais François refusa, et l'on n'osa pas insister. Cependant, à la fin de son généralat, le bruit se répandit à Rome qu'il serait bientôt cardinal. Le duc de Mantoue demandait qu'un cardinal fût nommé dans sa famille, et il proposait Scipion. L'ambassadeur d'Espagne fit tous ses efforts pour que François fût désigné à cet honneur. Le choix fut longtemps balancé entre les deux frères; mais Scipion vint prier François de ne point s'opposer à son élection, et François le lui accorda de grand cœur.

Pendant son épiscopat à Céfalu, on voulut le nommer à l'archevêché de Palerme, devenu vacant par la mort de son frère. Lorsqu'il fut évêque de Mantoue, on lui proposa une seconde fois l'archevêché de Milan.

Clément VIII voulut aussi l'envoyer auprès de l'Empereur d'Autriche en qualité de nonce. Son frère Ferdinand, nommé gouverneur de Haute-Hongrie, songeait à le faire nommer cardinal; Philippe III, roi d'Espagne, lui offrit plusieurs fois ses services dans le même but. Il déclina constamment ces propositions. Dans son humilité, il ne voulut jamais qu'on lui donnât les titres de marquis ni de prince de l'Empire romain, qui lui étaient cependant légitimement acquis, l'un par sa naissance, et l'autre à la mort de son frère aîné, par laquelle il devint

marquis d'Ossiano. Cette vertu apparaissait aussi dans la simplicité de ses vêtements, et dans le peu d'éclat dont il se faisait environner.

CHAPITRE IX.

SOMMAIRE : Dernières maladies et mort de Gonzague; état miraculeux de son corps; son enterrement.

Au mois de juillet de l'année 1608, au milieu de ses nombreuses occupations, il tomba gravement malade. Il fit placer auprès de son lit les reliques de saint Antoine de Padoue, que l'on conserve dans l'église des Franciscains; il fit apporter aussi le très-saint Sacrement, et malgré sa faiblesse, il se leva et alla se prosterner devant Notre-Seigneur, avec une activité qui étonna toutes les personnes présentes. Il implora auprès de son Rédempteur le pardon de ses péchés, et après avoir communié, se remit au lit dans une faiblesse extrême. Mais quelques moments après, sa santé donna des marques d'une amélioration sensible, et les médecins, qui l'avaient abandonné, déclarèrent qu'il y avait là une cause surnaturelle. On fit des processions publiques pour son rétablissement, et comme la convalescence semblait suivre son cours, on rendait déjà grâces au ciel qui conservait une vie si précieuse, lorsque, le quatrième jour du mois d'août, il fut repris d'une forte fièvre, et demanda l'Extrême-Onction ; cependant les prières que l'on fit faire encore tant dans la ville qu'au dehors, obtinrent du ciel sa guérison.

Il reprit avec un nouveau zèle les fonctions de son épiscopat. Mais le pape Paul V, ayant appris que, malgré

son âge et sa santé affaiblie, il continuait sa vie d'austérités, lui fit ordonner, au nom de la sainte obéissance, de s'en relâcher sur plusieurs points. Alors Gonzague diminua quelque peu la sévérité de son jeûne, il n'assista plus aux matines avec les chanoines, comme il l'avait fait pendant vingt ans, mais il continua de se lever au milieu de la nuit pour lire ses heures. Enfin, il employa désormais deux ans à visiter son diocèse.

Il trouvait un grand plaisir à s'entretenir de la mort; il avait fait lui-même creuser son tombeau en face du Maître-Autel, et il allait souvent prier en ce lieu; il y élevait son âme à Dieu, en songeant à la glorieuse résurrection qui était réservée à son corps.

Le 26 juin 1617, il fut pris d'une attaque d'apoplexie; les habitants de Mantoue vinrent en foule s'informer de son état : il les reçut tous avec bonté. Le duc vint souvent le voir, et lui envoya son médecin. Grâce aux soins de ce dernier, Gonzague fut en état, le sixième jour, de signer des lettres que l'on envoyait à Rome. L'étonnement fut grand, car déjà l'on y avait répandu le bruit de sa mort. Dès qu'il lui fut possible de parler plus distinctement, il se fit porter auprès des malades, assis sur une chaise, pour leur donner sa bénédiction, ce qu'il continua de faire jusqu'à sa mort.

Pendant la première année qui suivit cette première atteinte, il essaya, mais en vain, plusieurs moyens de guérison : il finit par y renoncer; il savait que saint Paul, saint Thomas de Cantorbéry et saint Vincent Ferrier, avaient été éprouvés par cette maladie vers la fin de leurs jours, et il se résigna à la souffrir avec la même patience qu'ils avaient montrée.

Son zèle, même alors, ne se démentit point; il sembla redoubler encore l'année suivante, qui précéda sa mort: il assistait, même pendant les plus grands froids, à tous les offices chantés de son église. Pendant le carême, il ne manqua pas un sermon; il se faisait toujours porter à sa place une heure avant le commencement, et restait tout ce temps absorbé dans la prière.

Après Pâques, il réunit, suivant son habitude, le clergé de son diocèse: prévoyant que cette réunion serait pour lui la dernière, il y déploya encore plus de sollicitude qu'à l'ordinaire.

Quelques jours après la fête de saint François il tomba gravement malade. Avec la permission du Pape, il fit son testament par lequel il laissa aux pauvres et aux monastères presque tous les biens dont il pouvait disposer. Cependant, contre toute probabilité naturelle, il recouvra encore la santé. On avait fait dans tout le diocèse des prières continuelles pour son rétablissement; aussi disait-on, en apprenant sa convalescence, que lorsque Dieu voudrait l'appeler à lui, il faudrait qu'il le fît à l'improviste, car sans cela, les prières et les larmes de son troupeau obtiendraient toujours du ciel la conservation de ses jours.

Cette fois cependant, ses forces ne revinrent pas, et il eut grand'peine à reprendre ses bonnes œuvres accoutumées, surtout la visite des malades. Trois semaines avant sa mort, il se fit porter chaque jour à l'église, lorsque la nuit approchait, et là, après avoir prié devant chacun des autels, il se faisait placer sur sa tombe, et y restait absorbé dans la méditation pendant plus d'une demi-heure.

Quelques jours avant de mourir, il reçut de Rome le livre du cardinal Bellarmin sur l'*Art de bien mourir :* il observa que ce petit ouvrage lui arrivait juste à temps. Le 9 mars, il se fit transporter à l'église des Olivétains, où l'on célébrait alors la fête de sainte Françoise Romaine. Dès qu'il fut rentré chez lui, il ordonna à son secrétaire de terminer certaines écritures, car, disait-il, je ne compte plus les mois et les années, mais seulement les jours et les heures. Il alla encore visiter un mourant, qu'il sembla contempler avec une profonde piété, et auprès duquel il demeura beaucoup plus longtemps qu'il n'avait coutume de le faire auprès des autres malades. La nuit suivante, il fut saisi d'une violente fièvre ; il se confessa, et le lendemain il se fit porter dans sa chapelle. Quoique pouvant à peine parler, il fit l'aveu de ses fautes en présence du chapitre, et reçut le saint Sacrement. Une fois reconduit dans son lit, il perdit la parole, mais il conserva toute son intelligence ; il reconnaissait tous les assistants, et leur parlait par signes. Le soir il reçut l'absolution générale et l'Extrême-Onction. Le lendemain, il expira doucement, en embrassant le crucifix, vers dix heures du matin. C'était le 11 mars 1620 ; il avait alors soixante-quatorze ans dont il avait passé vingt-cinq dans l'état religieux, et trente-trois dans l'épiscopat.

Son visage se revêtit aussitôt d'une expression de joie et d'un éclat qui étonnèrent tous les assistants. La nouvelle de sa mort causa dans la ville une tristesse générale : le duc de Mantoue fut un des plus affligés ; il comprenait d'ailleurs toute la gravité de cette perte tant pour lui que pour sa famille.

Suivant les recommandations du défunt, son corps fut revêtu du premier habit de l'ordre qu'il avait reçu autrefois à Alcala : on mit par dessus ses vêtements épiscopaux. Lorsque les médecins et les chirurgiens vinrent le soir pour l'embaumer, ils le trouvèrent si flexible et conservant une telle chaleur, qu'ils ajournèrent l'opération, craignant qu'il ne fût pas mort. Le lendemain, il était encore dans le même état. Le duc vint avec sa cour admirer ce prodige, et emporter comme reliques son cordon, son crucifix et quelques autres objets. Puis on plaça le corps sur un riche cercueil, où l'on vint en foule le visiter, non-seulement de Mantoue, mais de Crémone, de Vérone, de Brixio, et d'autres villes voisines.

Le troisième jour les médecins constatèrent encore la même chaleur et la même souplesse dans les membres ; toutefois, comme ils étaient suffisamment assurés de sa mort, ils l'embaumèrent. On l'exposa ensuite de nouveau, puis on le transporta processionnellement du palais épiscopal à l'église : l'affluence était extraordinaire. Son oraison funèbre fut prononcée en latin par un chanoine, docteur en théologie. Lorsqu'on dépouilla le corps des habits pontificaux, il était encore flexible, et exhalait une odeur agréable; le visage était empreint d'une joie céleste. On l'enferma dans un tombeau de marbre, qu'il avait fait faire depuis longtemps dans le caveau placé en avant du maître-autel. Gonzague avait été le cinquante-sixième général de l'Ordre séraphique, depuis saint François.

CHAPITRE X.

SOMMAIRE : Miracles qui suivent la mort de Gonzague. — Procès de s béatification.

Outre le merveilleux état de son corps après sa mort, Gonzague fut encore favorisé de plusieurs miracles qui firent connaître sa gloire. Il suffira ici d'en citer quelques-uns.

La fille de Marguerite Siracca souffrait depuis deux ans d'une excroissance à l'œil; sa mère l'ayant conduite auprès du corps de Gonzague qui était alors exposé à l'évêché, un chanoine toucha l'œil malade avec la main droite du bienheureux, et la jeune fille fut guérie.

Un prêtre, nommé Coghetti, atteint d'une gastrite que les médecins avaient déclarée incurable, invoqua le bienheureux évêque. Gonzague lui apparut, revêtu de ses habits épiscopaux, et environné d'une céleste clarté, et lorsqu'il eut disparu, ce prêtre était guéri.

Une pauvre femme qui, du vivant de Gonzague, recevait de lui tous les mois une forte aumône, alla pleurer sur sa tombe; elle était d'autant plus affligée que son mari était malade et ne pouvait rien gagner. Lorsqu'elle revint à la maison, elle y trouva du pain et du vin autant qu'il leur en fallait à elle et à son mari pour vivre pendant deux mois.

Dominique Dalma, prêtre de Céfalu, a affirmé par serment qu'il était sujet depuis plusieurs années à de cruelles douleurs, qui étaient parfois deux mois sans lui

laisser de repos ; en 1621, les miracles dus à l'intercession de Gonzague commençant à être connus, il fit cette courte prière : « O mon saint évêque, secourez-moi dans « ces angoisses ». A peine eut-il prononcé ces mots, que toutes ses souffrances disparurent.

Le procès officiel, relatif à ses miracles et à la sainteté de sa vie, fut instruit par Barthélemi Barchi, docteur en droit et vicaire général de l'évêché de Mantoue ; un autre, fait à Céfalu, contient aussi beaucoup d'autres miracles. Mais l'affaire fut interrompue, lorsque Urbain VIII eut décidé que l'on ne pourrait procéder à des béatifications que cinquante ans après la mort des personnes.

Lorsque Paul V apprit la mort de Gonzague, il poussa un profond soupir, et s'écria : « C'était un grand servi- « teur de Dieu, le vrai miroir et l'éclatant modèle de tous « les prélats de la sainte Eglise ! » Ces paroles rappellent celles de Grégoire X au concile de Lyon, à propos de saint Bonaventure. Le cardinal Farnèse disait souvent dans sa vieillesse qu'il avait connu trois saints prélats : Un pape, Pie V ; un cardinal, Charles Borromée ; et un évêque, François de Gonzague.

On a vu plus haut quelle estime et quelle haute idée avaient de lui les souverains : ce fut Philippe II qui lui fit donner l'évêché de Céfalu, et qui voulut le faire nommer à celui de Pavie, et aux archevêchés de Palerme et de Milan ; Philippe III lui promettait son appui pour le cardinalat ; Henri IV ne l'appelait jamais que le saint évêque, et lui attribuait la plus grande part dans le traité de paix avec l'Espagne.

Lorsque le duc de Savoie voulut envahir la province de Montferrat, il défendit à ses troupes de ravager les

terres de l'abbaye de Lucedio, dont Gonzague était abbé, parce qu'il savait bien que le saint évêque donnait aux pauvres les revenus de tous ses biens.

Nous avons dit aussi que Gonzague n'était pas moins bien doué par la nature que par la grâce. Il avait une haute taille, une figure souriante ; son visage était ovale, son front large, ses yeux vifs, sa voix sonore ; il y avait dans toute sa personne un air de distinction et de majesté. Robuste et infatigable au travail, il eût été, au jugement de tous, un parfait général d'armée. Joignez à cela une intelligence remarquable et une heureuse mémoire : il parlait et écrivait fort bien l'italien, l'espagnol, le français, le latin, l'allemand, le flamand et le polonais.

Il était d'une humeur naturellement irascible ; mais son humilité réussissait presque toujours à réprimer aussitôt ce premier mouvement ; et si par hasard il avait été un peu brusque ou un peu vif en paroles, il ne manquait jamais d'en demander pardon à la personne qui avait pu s'en trouver offensée. Il connaissait sa faiblesse, et il pratiquait à la lettre cette recommandation que saint Augustin fait quelque part aux supérieurs : « Gardez-vous « des paroles brusques ; et s'il vous en échappe quel« qu'une, ne reculez pas à guérir les blessures avec la « même bouche qui les a faites. Car, ajoute ce grand « docteur, l'homme qui s'emporte, et qui avoue sa faute « aussitôt, est plus vertueux que celui qui, lent à la « colère, est lent aussi à demander pardon ».

(Le Père Hippolyte Donesmundi.)

ALBERT DE GONZAGUE

ÉVÊQUE

1320. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Philippe V, le Long.

Albert de Gonzague, de la même famille que François, s'était distingué bien avant lui dans l'Ordre des Frères-Mineurs. Le pape Grégoire X, en 1273, ou selon d'autres, Nicolas IV, en 1289, le choisit à cause de ses vertus, de son savoir et de son éloquence, pour être évêque d'Ivrea en Piémont. En qualité d'envoyé du Souverain Pontife, il négocia la paix entre la province de Montferrat et le Piémont. Au concile de Lyon, il travailla beaucoup, avec saint Bonaventure, à réunir les Grecs au Saint-Siége. De retour dans son diocèse, il se consacra tout entier à son troupeau. Il agrandit à ses frais l'église des Franciscains, et construisit également, à ses frais, une église et un monastère pour les Clarisses. Il fonda encore, orna ou répara plusieurs autres églises. Il visitait fréquemment les hôpitaux, était plein de charité envers les pauvres, les veuves et les orphelins, qu'il invitait quelquefois même à sa table. Il prêchait la parole de Dieu avec un zèle infatigable, et était riche en toutes sortes de bonnes œuvres. Après avoir gouverné son diocèse pendant de longues années, et prédit longtemps à l'avance le jour et l'heure de sa mort, il s'endormit dans le Seigneur vers 1320, et fut enseveli avec magnificence dans l'église de l'Ordre.

(Wadding et Donesmundi.)

LE B. JEAN FABRIANO

1539. — Pape : Paul III. — Roi de France : François Ier.

Ce saint homme, né à Fabriano, en Italie, fut un modèle de pénitence et de pauvreté. Toute sa richesse consistait dans un bréviaire, et dans un seul habit tout raccommodé, et sans manteau. Il reprenait avec un grand zèle, non-seulement les frères, mais encore les supérieurs sur leur relâchement à pratiquer la sainte pauvreté. Il se contentait de pain et d'eau; on dit même que pendant plusieurs années il ne mangea que deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, et qu'il restait souvent des semaines entières sans rien prendre, notamment pendant la semaine sainte.

Quoi qu'il fût de l'antique et noble famille allemande de Henrici, et qu'il fût doué d'une vive intelligence, il ne voulut jamais avoir charge d'âmes, afin d'éviter toute distraction et toute communication avec le monde. Il ne dormait jamais après les matines, mais il restait au chœur absorbé dans la méditation. Il rendit la santé à plusieurs malades, en faisant sur eux le signe de la croix. Il mourut saintement au monastère de Massaccio, à quelques lieues de Fabriano, le 11 mars 1539, âgé de soixante ans. Quelque temps après, on trouva son corps parfaitement intact, et on le plaça sous l'autel de la Sainte-Croix.

(Wadding et Marc de Lisbonne.)

CÉCILE CASTELLA

VIERGE DU TIERS ORDRE

1651. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Très-pieuse dès son enfance, elle entre dans le tiers ordre, et vise de plus en plus à la perfection. — Ses extases, sa charité, son zèle pour les âmes, son désir de l'autre vie. — Plusieurs faits témoignent de son état bienheureux après sa mort.

Cécile naquit à Gandino, près Bergame, en 1618. Ses parents, Jacques Castella et Catherine del Negro, lui donnèrent le nom de Cécile, afin qu'elle imitât les merveilleuses vertus de sa tante, Cécile Joanelli Castella, qui fut aussi la tante du pape Innocent XI [1]. Elle profita particulièrement de la pieuse éducation que reçurent, dès leur enfance, ses frères et ses sœurs : tous les vendredis, en l'honneur de la Passion de Notre-Seigneur, elle donnait aux pauvres enfants son repas du soir. A huit ans, on la mit au couvent, et à dix ans, elle fit sa première communion. Depuis cette époque, elle redoubla encore de ferveur dans l'exercice de toutes les vertus.

En 1629, la peste sévit à Gandino : Cécile en fut elle-même attaquée; mais elle ne tarda pas à en guérir, sans les secours humains, car tous les médecins étaient morts ou avaient fui la ville.

Elle était d'une extrême modestie, et fuyait tous les amusements du monde; elle communiait deux fois la semaine; et, malgré sa jeunesse, elle observait très-

[1] Voy. la vie de Cécile Joanelli Castella, à la date du 20 juin.

sévèrement les jeûnes de l'Eglise. Elle en ajoutait même d'autres, de son propre mouvement, et s'exerçait le matin et le soir à la prière intérieure.

En 1638, elle reçut l'habit du Tiers Ordre, à l'exemple de sa mère, devenue veuve, et de plusieurs autres dames de Gandino. A dater de cette époque, son austérité s'accrut encore : tous les jours, de grand matin, elle se donnait la discipline, lisait une partie de ses heures, et restait ensuite plongée dans l'oraison mentale jusqu'au moment où, avec sa mère, elle allait entendre la messe. Elle communiait presque tous les jours. Le soir, elle retournait à l'église lire le reste de ses heures.

Elle tâchait d'éviter les moindres fautes et de se corriger de ses plus petites imperfections ; en même temps, elle était si persuadée de son indignité, qu'elle ne pouvait songer qu'avec confusion aux faveurs célestes dont elle était l'objet.

Elle se faisait la servante de toutes les personnes de la maison, et prenait plaisir à s'entendre rabaisser ou réprimander.

Non contente de jeûner le vendredi, ce qu'elle faisait depuis son enfance, elle se réduisit ce jour-là au pain et à l'eau ; elle pratiqua le même jeûne les lundis, se contenta les mercredis de pain et de vin, et les autres jours elle ne mangea plus que très-rarement de la viande. Elle portait presque toujours sur son corps une chaîne armée de pointes de fer, et dormait sur un sac de paille. Mais elle tomba malade, et son confesseur lui ordonna de s'en remettre pour sa nourriture à la direction de sa mère : elle s'y soumit alors avec la plus grande patience et la plus grande ponctualité.

Depuis qu'elle avait embrassé le Tiers Ordre, elle avait banni de sa chambre toute espèce d'ornements, et n'avait conservé, même en fait d'objets pieux, qu'un crucifix, trois petites images et quelques livres spirituels. Elle s'exerçait à toutes les privations de la pauvreté. Quoique souvent éprouvée par de cruelles souffrances, elle conservait toujours sur sa figure l'expression de la douceur et d'une joie toute céleste. Quoique plus affligée de ses fautes les plus légères que d'autres ne le sont de péchés graves, elle ne s'en alarmait point; elle y voyait une preuve de son néant, de son infirmité, et elle mettait toute son espérance dans le secours seul de Dieu. Dans ses sécheresses, ses tristesses ou ses délaissements, elle faisait preuve d'une fermeté remarquable, redoublant de persévérance dans la prière, et de soin dans toutes ses actions.

La pratique de l'oraison, à laquelle elle s'était exercée jusqu'à dix-huit ans, la conduisit alors à la contemplation, et dès qu'elle se mettait à prier, elle était ravie en esprit, et demeurait souvent trois ou quatre heures à genoux et immobile. Aussi fut-elle plusieurs fois l'objet de célestes faveurs : le Sauveur, la sainte Vierge, lui apparurent, ainsi que son ange gardien.

Son plus grand désir était que Dieu fût connu, honoré et aimé ; elle vénérait comme des anges les religieux et les prêtres ; elle était pleine de compassion pour les pauvres, et comme elle s'était elle-même réduite à ne rien posséder, elle travaillait pour eux, et se chargeait de leur distribuer les aumônes ou les vêtements usés des personnes de la maison. Dévorée du zèle des âmes, elle consolait les affligés, priait pour les pécheurs, et eût voulu souffrir, pour les en exempter, les châtiments dus à leurs fautes.

Quelques années avant sa mort, Dieu l'avertit qu'elle n'avait plus longtemps à vivre. Dès lors, elle se détacha encore davantage de tout ce qui pouvait rester en elle de pensées terrestres et temporelles, et on l'entendait souvent s'écrier : « Que cette vie est longue ! Combien ce « monde me pèse ! »

Elle fut enfin attaquée d'une laryngite accompagnée de fièvre, et qui se compliqua bientôt d'une pleurésie. L'activité de son esprit sembla croître en même temps que ses souffrances corporelles augmentaient. Elle demanda le saint Sacrement : la nuit qui précéda le jour où elle devait le recevoir lui parut d'une longueur insupportable. Pendant celle qui précéda sa mort, elle eut une extase d'environ trois heures, pendant laquelle on l'entendit parler très-amoureusement avec son Dieu. Lorsque ce ravissement cessa, elle était tellement fortifiée, qu'on la croyait hors de danger. Mais elle dit, en tournant les yeux vers sa mère : « Qu'ils sont grands, « les trésors de gloire que Dieu a réservés à ceux qui « l'aiment ! » Elle reçut l'extrême-onction, puis demanda qu'on la laissât s'entretenir seule avec ses anges : on voyait à la joie rayonnante de sa figure qu'elle voyait son lit environné de ces esprits bienheureux.

Enfin, avec un doux sourire, elle dit aux assistants : « Réjouissez-vous, mes pères et mes sœurs ; mon temps « est arrivé : je m'en vais ». Puis, prenant en main le crucifix, et fixant les yeux sur l'image de la très-sainte Vierge, placée au pied de son lit, elle s'endormit doucement, le 11 mars 1651, à l'âge de 34 ans.

Son corps fut porté le lendemain à l'église des Franciscains, où une foule considérable accourut pour tâcher

de se procurer quelque relique, quelque souvenir de Cécile. Plusieurs personnes obtinrent, par son intercession, des faveurs particulières du ciel; d'autres eurent des révélations de sa gloire.

Quelques sœurs du Tiers Ordre, qui l'avaient beaucoup connue, voulurent prier pour son âme; mais elles étaient obligées de se faire une grande violence, et ne ressentaient aucune dévotion dans ces prières : tandis qu'au contraire, lorsqu'elles invoquaient son intercession, elles ressentaient aussitôt une consolation inexprimable. Dieu leur fit voir ainsi que Cécile Castella n'avait plus besoin de leurs prières.

Cette courte notice est empruntée à sa biographie, écrite tout au long par son confesseur, le Père Théodore di Ferro, Franciscain, et imprimée à Rome quatre ans après sa mort.

LE PÈRE JEAN DE LOUVAIN

En 1549, mourut, en Belgique, le Père Jean de Louvain, homme d'une grande sainteté. En 1529, au chapitre de Dorsten, il avait été, à la satisfaction générale, élu premier provincial de la basse Allemagne.

(Gonzague Arturus.

LA VÉNÉRABLE MÈRE SAINT-NICOLAS

SUPÉRIEURE DES CLARISSES DE LIMOGES

1867. — Pape : Pie IX. — Empereur des Français : Napoléon III.

SOMMAIRE : Sa pieuse éducation à une époque d'irréligion. — Son heureuse intelligence, son dégoût du monde. — Elle entre chez les Clarisses, dont elle devient l'édification. — Son humilité, son esprit de pauvreté, sa foi. — Elle est nommée sœur vicaire, puis maîtresse des novices. — Ses progrès dans la perfection. — Elle est élue huit fois supérieure. — Sa dernière maladie. — Sa mort admirable.

La pieuse mère Saint-Nicolas naquit à Saint-Junien (Haute-Vienne), le 22 septembre 1795. Sa famille, l'une des plus honorables de la contrée, se distinguait surtout par sa grande piété. Son père, M. Bernard, était un saint homme ; deux de ses oncles étaient chanoines réguliers, et l'un d'eux périt sur les vaisseaux où la Révolution entassait les prêtres fidèles qu'elle ne voulait pas égorger, afin de les faire mourir avec un raffinement de barbarie plus atroce. Dieu avait donné cinq filles à Bernard, et toutes renoncèrent au monde pour embrasser la vie religieuse. La famille est éteinte aujourd'hui; la maison paternelle a disparu pour livrer passage à une voie publique. « Au moins, me voilà assurée », disait, en parlant de ce dernier événement, l'humble religieuse qui nous occupe, « que je ne laisserai pas trace de moi sur la terre ». Elle avait compté sans le souvenir que sa vie édifiante devait laisser dans les annales de l'Ordre.

Elle fut appelée au baptême Anne-Marie-Delphine. Elle naquit avec une complexion délicate, qui inspirait à ses pa-

rents des craintes sérieuses. Cependant, grâce aux soins assidus de sa mère, elle fut soustraite aux dangers dont ses jours étaient menacés. Bientôt on vit dans cette jeune enfant se développer les dispositions les plus heureuses. La France était alors sans culte; mais le père et la mère de Delphine, supérieurs à la crainte et aux lois iniques de leur époque, avaient abrité et nourri dans leur maison un prêtre vertueux, dont les prières et les souffrances valurent à cette généreuse famille les bénédictions du ciel.

Ce vénérable ecclésiastique unit ses leçons à celles des parents de Delphine, et lorsque les églises furent ouvertes, et la liberté rendue au clergé, la petite fille, à peine âgée de sept ans, connaissait déjà le bonheur de prier le Très-Haut, et de lui offrir ses hommages sans redouter l'impiété ni l'ignorance des hommes.

Une dangereuse maladie menaça alors ses jours; tous les secours de l'art semblant inutiles, ses parents firent vœu d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Grave. L'enfant recouvra la santé, et le vœu fut accompli avec reconnaissance et allégresse.

A dix ans, elle fut admise à faire sa première communion: son intelligence, son instruction, sa piété l'en rendaient digne aux yeux de tous. Elle aimait à visiter les pauvres, et son humilité n'était pas moins grande que sa charité. Naturellement vive, elle s'exerçait à la patience et à la douceur dans ses actions comme dans ses paroles. Ses parents n'avaient pas oublié de cultiver aussi son esprit, et plusieurs manuscrits laissés par elle témoignent de son heureuse facilité à écrire en prose et en vers, en même temps que de sa tendre piété, dont ils portent l'empreinte.

Le monde fut pour elle sans attraits, et elle sentit naître en elle de bonne heure une forte inclination vers la vie religieuse. A seize ans, elle eut une vision : Dieu le Père lui apparut dans l'église paroissiale de Saint-Junien, et lui ordonna de se consacrer à lui dans le petit couvent des Clarisses de Limoges.

Sur ces entrefaites, des revers de fortune étant venus assaillir la vertueuse famille Bernard, elle ouvrit avec ses sœurs un pensionnat que leur vertu et leur savoir rendirent en quelques mois très-florissant, et elles soutinrent ainsi la maison paternelle. Mais la pieuse jeune fille ne perdait pas de vue sa vocation : six ans se passèrent ainsi, sans affaiblir son désir ni son espérance; elle persévérait dans la prière, conjurant son Sauveur et Marie, sa mère, d'aplanir les difficultés qui semblaient chaque jour plus insurmontables. Enfin sa prière fut exaucée : les obstacles disparurent tout à coup, et le 18 août 1818, Delphine, âgée de près de vingt-trois ans, entrait au couvent des Clarisses réformées, fondé au XVII[e] siècle par Anne de Malden. A cette époque, Limoges possédait déjà des Clarisses urbanistes. Pour distinguer les nouvelles Clarisses des premières, on leur avait donné le nom de Clairettes ou Petites-Claires, et leur maison avait pris le nom de *Petit-Couvent.* La règle y était plus austère que dans tout autre monastère de femmes. Après avoir disparu un moment dans la tourmente révolutionnaire, elles avaient reparu à Limoges, dès 1801.

Les religieuses s'aperçurent bientôt de toutes ses vertus, et deux mois après son arrivée, elle fut jugée digne de prendre l'habit de novice (28 octobre 1818). On lui

donna le nom de sœur Saint-Nicolas. Elle trouva la plus tendre affection chez sa maîtresse de noviciat, sœur Claire, ancienne Bernardine de Tulle, et fut pendant cette période l'édification du Petit-Couvent : elle prononça ses vœux au bout d'un an, le 4 novembre 1819, jour de la fête de saint Charles Borromée.

Depuis lors, elle ne fit que perfectionner encore les vertus dont elle avait donné des preuves dès le commencement. Elle réprimait jusqu'aux moindres mouvements intérieurs provenant de sa vivacité naturelle. Elle s'exerçait à l'humilité avec autant de simplicité que de zèle. L'amour du silence égalait son humilité, et la charité seule était le mobile de ses paroles. Elle demanda et obtint l'emploi d'infirmière, le seul que chez les Clarisses il soit permis de demander. Elle fut dans ces nouvelles fonctions, pour toute la communauté, un modèle de tendresse adroite et de zèle infatigable.

La pauvreté est la vertu par excellence des filles de sainte Claire : la sœur Saint-Nicolas prit à tâche de marcher de la manière la plus parfaite sur les traces de l'héroïque fondatrice. Elle se réduisit au plus strict nécessaire : en quarante-huit ans de vie religieuse, elle renouvela une seule fois ses sandales; le voile de sa profession était le voile de ses dernières années : elle l'avait, il est vrai, surchargé de reprises et de réparations; mais que de souvenirs il éveillait dans le cœur de la sainte religieuse et de ses compagnes! C'était le drapeau arboré au service de Jésus-Christ, le témoin d'un demi-siècle de renoncement.

Quant à son esprit de foi, il se montrait dans tous les actes de sa vie, mais surtout à l'église. Elle fut pendant

longtemps chargée de la sacristie, et cet emploi fut pour elle le moyen de témoigner son amour au Sauveur caché dans l'Eucharistie : elle confectionnait ou réparait les pieux ornements, et encore aujourd'hui le *Petit-Couvent* conserve comme de précieuses reliques quelques-uns des travaux dus à son habileté.

Il était juste que l'éclat de ses vertus ne profitât pas à elle seule : aussi, en 1826, la sœur Saint-Nicolas fut-elle nommée vicaire du monastère, sous le gouvernement de la vénérable Mère Saint-Joseph, et deux ans après, maîtresse des novices. Ces emplois ne changèrent rien à ses pieux exercices, à sa vie recueillie et mortifiée : ce fut pour elle une occasion de redoubler de zèle, d'humilité, de charité, et d'une vigilance exacte sur elle-même. Maîtresse des novices, elle joignit l'exemple à ses enseignements de chaque jour : elle était la première à tous les travaux sans distinction.

Elle employait le temps des retraites à faire une revue rigoureuse de ses dispositions intérieures, à reconnaître quelle réforme elle pourrait opérer en ses pensées, en ses affections, en toute sa vie intérieure. On a retrouvé dans ses écrits quelques lignes tracées jour par jour sur le papier, comme autant de jalons pour l'avenir. A chaque retraite nouvelle, elle se proposait de pratiquer avec plus de perfection quelque vertu spéciale. C'est dans ces cahiers de retraite que l'on découvre tous les efforts de cette courageuse servante de Dieu ; on y voit l'âme aux prises avec elle-même, scrutant ses défauts, pesant ses progrès, envisageant l'avenir et préparant ses ressources pour le faire tourner tout entier à son avantage.

Sa piété cependant n'était ni triste, ni sombre : elle

comprenait que la vertu, pour être réelle, doit être accompagnée de douceur, de mansuétude, et d'une joie toute spirituelle.

Depuis que sœur Saint-Nicolas était associée à l'administration de sa communauté, la vénérable Mère Saint-Joseph, accablée par l'âge, se reposait sur elle des sollicitudes de sa charge. Les religieuses, pleines de respect pour l'expérience et les vertus de leur vieille Mère, la réélisaient chaque fois, et l'évêque de Limoges, considérant les besoins du monastère, à peine refait des épreuves de la révolution, l'avait confirmée dans sa charge jusqu'à sa mort. Mais ses infirmités jointes à son âge l'emportèrent sur la volonté des hommes, et, en 1836, sœur Saint-Joseph obtint d'être déchargée d'un emploi devenu incompatible avec sa faiblesse et ses souffrances. Elle mourut l'année suivante, âgée de 90 ans, et comptant 67 ans de profession. Elle avait installé ses sœurs au *Petit-Couvent*, qui s'était peu à peu accru sous ses yeux. Lorsqu'elle se démit de sa charge, au mois de juin 1836, il fallut élire une nouvelle supérieure : le choix ne pouvait être long, ni difficile : la sœur Saint-Nicolas était naturellement désignée aux suffrages des religieuses, et elle les obtint. Elle en fut seule attristée, car à la table des enfants de son Dieu, elle eût voulu être toujours à la dernière place. Du reste, elle se considéra, dans sa nouvelle dignité, comme la servante de ses sœurs, ou plutôt comme une mère ; elle s'informa de leurs besoins, et y pourvut ; elle connut leurs peines, et les en consola. Elle continua en partie ses fonctions d'infirmière, prodiguant à ses chères malades les soins de l'âme et du corps. Cette charité s'étendait à toutes les sœurs,

sans exception ; elle leur prêchait aussi cette sublime vertu, et l'on avait une confiance sans bornes dans la nouvelle supérieure.

Les âmes affligées du dehors trouvaient également en elle un refuge et une consolation ; les pauvres de la ville avaient part à ses libéralités, et elle ne savait pas refuser une aumône, lorsqu'une église ou une communauté de France faisait appel, par une circulaire, à la charité de toute la nation.

En 1839, les Clarisses de Périgueux, dont la règle était moins austère, ayant voulu imiter la sévérité de leurs sœurs de Limoges, celles-ci leur envoyèrent cinq religieuses, au nombre desquelles était la sœur Saint-Augustin, supérieure de la petite colonie.

La mère Saint-Nicolas fut réélue pour la seconde fois supérieure, le 28 mai 1839; puis, après trois ans, terme fixé par la règle, les religieuses obtinrent de la choisir une troisième fois, au mois de mai 1842. En 1845, elle espérait redevenir simple sœur, et jouir un peu de ce repos de l'obéissance dont son cœur éprouvait un si ardent besoin ; mais elle fut encore réélue. Enfin elle vit ses vœux s'accomplir en 1848 : elle put quitter sa charge, mais pour devenir vicaire de la supérieure et reprendre son emploi de maîtresse des novices.

En 1851, la vénérable sœur, consumée d'austérités et de rigueurs, tomba gravement malade, et tout espoir de la conserver sembla perdu. Elle était au comble de la joie, se croyant arrivée au terme de sa course. Toutefois, ce moment n'était pas encore venu : son retour à la santé rendit l'allégresse à tous les cœurs, et elle était encore convalescente, quand toutes ses filles la proclamèrent

pour la cinquième fois leur supérieure, le 6 juin 1851.

Ses forces revinrent assez vite, et elle put même continuer encore sa charge de maîtresse des novices. Lorsqu'au mois de juin 1854, il fallut procéder de nouveau à l'élection triennale, la Mère Saint-Nicolas, pour se soustraire au fardeau, fit revenir de Périgueux la sœur Saint-Augustin. Elle espérait voir le choix des sœurs se porter sur cette dernière, mais il n'en fut rien : la vénérable Mère dut céder, malgré ses fatigues, et reprendre le gouvernement pour trois années. Ce terme arrivé, les supérieurs refusèrent à deux reprises les dispenses nécessaires pour une élection nouvelle, afin de ménager une existence si précieuse, et la bonne sœur, au comble de ses vœux, put enfin se reposer, si toutefois le repos devait être son partage en ce monde.

Elle passa six années dans un calme profond, heureuse de n'avoir plus en main l'autorité, heureuse de pouvoir se dire semblable à la dernière de ses filles, bien qu'elle fût toujours entourée de leur vénération et de leur amour. Mais en 1863, les choses changèrent de face. Le supérieur ecclésiastique avertit les religieuses de prendre en considération les infirmités de leur Mère, de détourner d'elle par amour leurs suffrages, d'avoir égard à ses désirs, à ses larmes; cependant il les laissait libres de diriger leur choix comme bon leur semblerait. Les sœurs, un instant incertaines, ne purent se décider à rester plus longtemps privées d'une autorité si douce, et la Mère Saint-Nicolas fut élue. En 1866, ce furent les mêmes combats, les mêmes gémissements, et le résultat de l'élection fut le même. Mais vers le mois d'octobre de cette année, la vénérable Mère devint plus souffrante. Le

18 janvier, après avoir assisté à la messe et communié, elle fut obligée de se coucher. Cette maladie, qui fut la dernière, dura près de deux mois, deux mois d'héroïsme et d'édification.

Son courage redoublait avec ses souffrances. Elle était souriante. Une de ses sœurs lui disait : « Ma Mère, votre « croix est bien semée d'épines ». — « Ne dites pas, ré- « pondit-elle, que la croix a des épines, elle n'a que des « richesses ». Jamais on ne surprit en elle le moindre sentiment d'impatience, jamais une parole vive. L'éternité céleste occupait seule ses pensées et son cœur. Un jour, elle avait ordonné à ses filles de chanter le beau psaume : *Ecce quam bonum et jucundum ;* elles lui obéirent, et leur chant, entrecoupé de sanglots, excita en son âme une sorte de ravissement ; elle s'écria : « O mes « sœurs, mes sœurs, que c'est beau le ciel ! Oh ! le ciel, « allons toutes au ciel : laissons le couvent, l'habitera « qui voudra, allons au ciel... » Sa figure était embrasée, son regard brillant, les sœurs la crurent arrivée au dernier moment.

D'autres fois, elle disait avec une vive émotion : « Le « bon Dieu m'a été fidèle jusqu'à la fin, ainsi qu'il me « l'avait promis. Combien je suis heureuse ! je suis en « paix ; je repose dans la paix ».

Cependant, à deux reprises différentes, on vit cette âme sainte en proie à la frayeur des jugements de Dieu ; son humilité lui faisait craindre pour ses œuvres les plus saintes ; mais une parole du confesseur suffit à lui rendre le calme : l'obéissance avait été sa vie ; elle fut sa consolation au jour de l'épreuve.

Enfin, après avoir consommé par deux mois de dou-

loureuses souffrances son immolation, après avoir béni ses chères filles, elle arriva au moment tant désiré : le 11 mars 1867, vers 10 heures du soir, elle demanda quelle heure il était; puis elle porta avec peine son crucifix à sa bouche, et elle expira.

La ville de Limoges s'associa aux regrets et aux larmes de la fervente communauté; toutefois ce jour de deuil était mélangé d'une grande consolation, car la mort de cette vénérable Mère, l'une des plus illustres religieuses de notre siècle, vérifiait une fois de plus cette parole éternellement vraie : *La mort des saints est précieuse en présence du Seigneur.*

(*Extrait de l'*Année Franciscaine, 1868.)

DOUZIÈME JOUR DE MARS

LE B. JEAN DE MARTELLO

Le monastère de Serra, diocèse de Camerino, possède les restes du bienheureux Jean de Martello. L'ancien couvent de cette ville, fondé dans les premiers temps de l'Ordre, menaçait ruine, lorsqu'en 1331 on en construisit un nouveau. L'église du nouveau monastère fut bâtie en grande partie par les soins du bienheureux Jean, célèbre alors par sa sainteté. Il y fut plus tard enseveli devant l'autel de saint Antoine de Padoue, et à partir de l'année 1473, on célébra solennellement sa fête.

(WADDING.)

LE PÈRE ANTOINE ORTIZ

1580. — Pape : Grégoire XIII. — Roi d'Espagne : Philippe II.

Il naquit à Tolède, d'une famille illustre, et fit à Salamanque des études brillantes de droit et de théologie. Il entra ensuite dans l'Ordre de Saint-Francois, où il fit de grands progrès dans la perfection chrétienne. Il demeura plusieurs années au couvent royal des Clarisses de Tolède, avec leur confesseur, le Père Jean de Velasco, de la célèbre famille des connétables de Castille. Un défaut de langue l'empêcha de prêcher, et il se donna tout entier à la prière et à la pratique de l'humilité. Il avait une dévotion particulière pour le saint Sacrement. Quoique affligé de plusieurs maladies, il châtiait rudement son corps. Dieu lui révéla sa mort six jours à l'avance, tandis qu'il lisait ces mots du premier verset du psaume LXII : « Mon âme a eu soif de vous ». Il mourut le 12 mars 1580, anniversaire de sa naissance. Il fut enseveli au milieu d'une nombreuse assistance, et à la grande douleur des sœurs, qui avaient trouvé en lui un excellent guide dans la voie du salut.

(DAZA ET SALAGAR, *Chronique de Castille.*)

LE PÈRE AUGUSTIN DE LA CROIX

1619. — Pape : Paul IV. — Roi de Portugal : Philippe III.

Le Père Augustin naquit en Portugal, de parents nobles, et passa sa jeunesse à la cour du roi. Il prit l'habit de l'Ordre dans la province d'Arrabida. Il s'y fit remarquer

par une grande pureté de cœur et par une pratique assidue de la prière. Après avoir été plusieurs fois gardien, il obtint de ses supérieurs d'aller vivre dans un ermitage, au milieu des rochers d'Arrabida. Il ne mangea plus que du pain, ne but plus que de l'eau, et il dormait sur des planches recouvertes d'une peau. Chaque jour un moine venait servir sa messe, et les jours de grande fête, il allait lui-même au monastère pour les célébrer avec ses frères. Aussitôt après il retournait dans sa retraite. C'était une caverne où il pouvait à peine se tenir debout. Les oiseaux et autres animaux sauvages venaient manger dans sa main, se laissaient caresser, et s'en allaient dès qu'il le leur ordonnait, comme s'il eût vécu dans l'état d'innocence primitive.

Malgré son amour pour la solitude, il était gai, affable, et accueillait avec bonté tous ceux qui venaient lui demander des consolations spirituelles ou de salutaires conseils.

Après quatorze années de cette vie solitaire et contemplative, il fut atteint d'une fièvre violente, et sentit que sa mort était proche. Il se rendit alors à l'hospice de Sétuval, et quelques jours après il s'endormit dans le Seigneur, le 12 mars 1619.

Les habitants vinrent en foule pour voir son corps, y faire toucher des chapelets, et prendre comme reliques des morceaux de ses vêtements. Les ducs d'Aveiro et de Torres-Novas, qui étaient venus aussi pour vénérer ses précieux restes, virent que la chapelle de l'hôpital était beaucoup trop petite pour la foule des visiteurs qui augmentait toujours ; ils firent alors transporter son corps dans l'église voisine ; les deux ducs restèrent long-

temps dans l'église auprès du corps, et eurent beaucoup de peine, avec l'aide de leurs gardes et des frères, à empêcher l'envahissement de la multitude. Enfin la dépouille mortelle du vénérable Père fut transférée dans le monastère du mont Arrabida, et ensevelie avec de grands honneurs.

(CARDOSO.)

TREIZIÈME JOUR DE MARS

LE BIENHEUREUX ROGER DE TODI

1236. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

On sait peu de chose sur la vie de Roger. Il naquit à Todi, dans les Marches, et reçut l'habit des mains du bienheureux Père François, vers 1216. Sous un tel maître, et avec le secours d'en haut, il marcha rapidement dans la voie de la perfection. Son amour de Dieu n'avait point de bornes. Aussi fut-il un de ceux qui accompagnèrent en Espagne le bienheureux Jean Parent, pour y établir des couvents de l'Ordre, et travailler au bien des âmes. Revenu en Italie, il habita le monastère de Todi, où il donna l'exemple de toutes les vertus. C'est là qu'il mourut vers l'an 1236.

Des miracles s'accomplirent sur son tombeau. Une femme, dont la vie n'avait été qu'une longue suite de souffrances physiques, fut rendue à la santé par une visite faite aux restes du bienheureux Roger. Un enfant boiteux recouvra l'usage de ses deux jambes. Deux

aveugles virent la clarté du jour, et deux fous recouvrèrent la raison. Aussi le pape Grégoire IX, qui avait connu le saint frère pendant sa vie, voulut-il qu'on l'honorât comme un bienheureux. Sa fête se célèbre le 13 Mars.

Dans ce même cloître de Todi, reposent aussi les restes du bienheureux André, frère lai ; on voit encore sur son cadavre la corde qui lui ceignait les reins.

Un autre André de Todi, frère lai du Tiers Ordre, est enseveli dans un couvent de Florence. Il fut, au début de l'Ordre, célèbre pour ses vertus, et les miracles qu'il accomplit.

(Wadding.)

LE BIENHEUREUX ANGELUS DE PISE

1233. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

Angelus de Pise, (ou Agnellus, comme d'autres le nomment), fut aussi l'un des premiers compagnons de saint François. Le bienheureux Père lui-même lui donna l'habit à Pise en 1211, et il ne tarda pas à l'avoir en grande affection, pour ses progrès dans la vertu et son mépris des vanités du monde. Il l'envoya en France pour établir un couvent de l'Ordre à Paris, dès l'année 1216. Angelus en fut le premier gardien. En 1219, il quitta Paris, où il avait su se faire aimer de tous, pour aller en Angleterre remplir la même mission. Il

y arriva en 1220 avec le bienheureux Albert de Pise, qui plus tard devint général de l'Ordre. Ils passèrent successivement à Cantorbéry, à Oxford, puis à Abingdon. Un miracle qui s'accomplit en leur faveur, l'apparition de Jésus, de saint François et de saint Benoît à un jeune moine qui leur avait donné l'hospitalité, malgré l'ordre de son prieur, signala leur arrivée à Abingdon. Le roi Henri III en eut connaissance, et voulut voir les deux pauvres frères. Il leur donna même une de ses maisons, pour y établir un couvent de l'Ordre, où plus d'une fois il vint passer quelques jours tranquilles, loin du bruit du monde et des flatteries de sa cour. C'est le premier couvent de Frères Mineurs qui fut fondé en Angleterre. D'autres ne tardèrent pas à s'élever, à Cantorbéry, à Oxford, à Abingdon. Un grand nombre de jeunes gentilshommes voulurent recevoir l'habit des mains du bienheureux Angelus, devenu provincial de l'Ordre en Angleterre; l'archevêque d'Oxford lui-même, déjà vieux, fit vœu de pauvreté, et déposa la crosse et la mitre pour prendre le bâton et l'humble chapeau de saint François.

Cependant Angelus parcourait le royaume, multipliant les couvents de l'Ordre, et les peuplant de frères savants et pieux, avides d'entendre et de prêcher la parole de Dieu. Quand il revint à Oxford, il s'adonna tout entier à l'étude des livres saints; il discutait les textes avec des disciples ardents et infatigables comme lui. Il s'attacha aussi à répandre et à faire pratiquer la règle de l'Ordre Séraphique, qui venait d'être publiée avec l'autorisation du pape Grégoire IX.

Angelus avait su conquérir, en Angleterre, l'estime et le respect de tous. Il mourut le 12 Mars 1233, en grand

enom de sainteté, et sa mort fut l'occasion de plusieurs miracles.

Il fut enseveli avec de grands honneurs dans la chapelle d'Oxford. Quelques années plus tard, quand les frères voulurent transporter son corps dans un tombeau particulier, il s'en exhala un parfum céleste, signe de sa sainteté et de la gloire dont Dieu l'avait revêtu dans le séjour des bienheureux.

(WADDING.)

SAINT HENRY, PRINCE DE DANEMARK

DU TIERS ORDRE

1415. — Pape : Jean XXIII. — Roi de Danemark : Éric IX.

SOMMAIRE : Sa vocation. — Sa solitude. — Ses pèlerinages et sa mort.

Ce pieux serviteur de Dieu était fils du roi de Danemark, Aquin, et de la reine Marguerite. Dès sa première jeunesse, il manifesta son mépris pour les choses du monde, et son ardent amour pour les choses du ciel, et ses inclinations ne varièrent jamais. En vain, après la mort de son père, voulut-on lui mettre sur la tête la triple couronne de Danemark, de Suède et de Norwége ; tous les diadèmes de ce monde ne lui étaient d'aucun prix ; il refusa, pour mieux travailler à conquérir e royaume des cieux. Il revêtit l'habit de saint François, et s'en alla, inconnu de tous, dans une profonde solitude, repaître son âme de la contemplation des œuvres de

Dieu, et de la méditation des saints mystères. Plus tard, il prit le bâton du pèlerin, et s'en alla visiter les tombeaux des princes des apôtres à Rome, et celui de saint François, à Assise.

Mais Dieu, qui ne voulait pas laisser plus longtemps son serviteur au milieu de ce monde qu'il dédaignait, et qui lui préparait dans le ciel une couronne éternelle, le rappela à lui en 1415, le treizième jour de mars. Le prince était alors à Pérouse ; à l'approche de sa mort, il voulut redoubler ses mortifications, et il s'étendit, pour rendre le dernier soupir, sur la terre nue qui avait été si longtemps sa couche royale. Une grande foule de peuple assista à ses funérailles, qui furent célébrées par l'archevêque de Pérouse lui-même.

(Wadding.)

LA BIENHEUREUSE POTENTIENNE ADAM

DU TIERS ORDRE

1640. — Pape : Urbain VIII. — Roi des Deux-Siciles : Philippe III, (IV en Espagne).

SOMMAIRE : Ses vertus, ses mortifications, ses miracles.

Potentienne naquit à Mazzora, en Sicile, et se fit remarquer dans le Tiers Ordre de saint François par la pratique de toutes les vertus. Mortifications de la chair, jeûnes, pénitences, prières, méditations sur la vie et les souffrances du Sauveur, elle mit tout en usage pour élever son âme, même au détriment de son corps. Elle avait une dévotion particulière au saint martyr Vitus, qui lui

apparut plusieurs fois, et par l'entremise de qui elle obtint de Dieu des grâces toutes spéciales. Elle eut même le don de prophétie. Une femme vint un jour lui demander de prier pour son mari malade : « Retournez « vite à la maison », lui dit-elle, « votre mari sera mort « avant que vous arriviez ». Et, en effet, elle trouva sur sa route une de ses amies, qui venait en toute hâte lui apprendre la mauvaise nouvelle.

Cette vénérable servante de Dieu, après avoir été ainsi l'occasion de beaucoup de miracles, mourut, pleine de vertus, le 13 mars 1640, à l'âge de soixante ans. Elle fut ensevelie dans la chapelle du couvent de Sainte-Marie de Jésus, à Palerme, et, même après sa mort, on vit s'accomplir sur son tombeau les prodiges qui avaient signalé toute sa vie.

(*Chroniques de la Sicile.*)

QUATORZIÈME JOUR DE MARS

—

LE BIENHEUREUX P. DE MONTICULO

1285. — Pape : Saint Martin IV. — Roi de France : Philippe III.

SOMMAIRE : Son amitié avec Conrad d'Offida. — Ses visions. — Sa béatification.

C'est dans le cloître de Sirolo, fondé non loin de Lorette, par saint François lui-même, que reposent les restes du bienheureux Pierre de Monticulo. Il a été, de son vivant, fort célèbre pour l'éloquence de sa parole et

la sainteté de sa vie, non moins que pour son amitié avec le bienheureux Conrad d'Offida. Tous deux avaient demandé à Dieu que souffrances et plaisirs leur fussent toujours communs, et Dieu avait bien voulu exaucer la prière de ses serviteurs. C'est ainsi qu'un jour, au cloître de Forano, Pierre, dans une vision, aperçut son ami Conrad qui recevait l'enfant Jésus des mains de la très-sainte Vierge, et cette connaissance qu'il eut du bonheur de son frère le remplit lui-même d'une joie divine.

Pierre de Monticulo eut plus d'une fois de célestes entretiens avec la sainte Vierge, saint François et l'archange saint Michel, à qui il avait une dévotion particulière. C'était là comme une récompense prématurée e la sainteté de sa vie, et un avant-goût de l'éternelle félicité qui l'attendait. Il mourut vers l'an 1285, au cloître de Sirolo, après avoir été, dans une solitude, vivre quelque temps à la façon des premiers religieux.

Il fut enseveli à droite de l'autel, et sur son tombeau se lisait l'inscription : *Hic jacet beatus Petrus à Monticulo.* Ci-gît le bienheureux Pierre de Monticulo. Des miracles s'accomplirent après sa mort, par son intercession. Le pape Pie VI le béatifia le 11 septembre 1795. On célèbre sa fête le 14 mars.

LES BIENHEUREUX AGNELLUS & L.-F. DAIN

ÉVÊQUES DE MAROC, EN AFRIQUE

1246. — Pape : Innocent IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Permiers martyrs de l'Ordre séraphique en Afrique. — Agnellus premier évêque au Maroc. — Loup-Ferdinand Dain le remplace. — Privilèges octroyés par le pape Grégoire IX au nouvel évêché.

C'est saint François lui-même qui commença à faire de l'Afrique un lieu de mission pour les religieux de l'Ordre séraphique. Les premiers frères qui y furent envoyés, Egidius et Eloi, puis un peu plus tard les bienheureux Bérard, Pierre, Accursius, Adjutus et Otto furent les victimes de leur attachement à la foi, et de la rage des infidèles. Il est probable que longtemps encore la terre d'Afrique eût été arrosée en vain du sang des martyrs, si une peste, qui parut au roi du pays être une punition céleste, ne l'eût tout à coup décidé à permettre aux chrétiens de s'établir chez lui, et de fonder dans son royaume une église et un évêché.

C'est le père Agnellus, un des compagnons de Jean Parent en Espagne, qui fut le premier évêque du Maroc. Quoique déjà avancé en âge, il se rendit avec joie à ce poste dangereux, avec un certain nombre de frères de l'Ordre séraphique. Il fut assez bien accueilli du roi, que le pape Grégoire IX lui-même crut devoir remercier pour la protection par lui accordée à ses prêtres, et pendant vingt ans il sut faire respecter son église et sa foi par tous les habitants. Sa bonté paternelle, la sainteté

de sa vie, la puissance de son exemple amenèrent même au giron de la sainte Eglise bon nombre d'infidèles.

Il mourut, épuisé par l'âge et les fatigues, vers l'an 1246.

Il eut pour successeur le bienheureux Loup-Ferdinand Dain, noble espagnol né à Saragosse, le premier de cette ville qui, à l'arrivée de Jean Parent, eut pris l'habit de frère mineur. Quelque temps après avoir prononcé ses vœux, il fut envoyé à Rome par le provincial d'Aragon, et, sa mission accomplie, il sollicita du pape Grégoire IX la permission d'aller visiter les saints lieux. Quand il revint de son pèlerinage, il apprit que le Pape lui avait réservé l'évêché du Maroc, devenu vacant par la mort du bienheureux Agnellus. En même temps Grégoire IX accordait indulgence plénière à tous ceux qui iraient en Afrique pour aider au développement de la nouvelle église, et il écrivait aux chrétiens du pays une lettre toute paternelle, où il les assurait de son affection, en même temps qu'il leur ordonnait d'obéir au nouvel évêque. Une autre lettre adressée au roi, le remerciait d'avoir conservé aux chrétiens les priviléges octroyés par son prédécesseur, et le conjurait de les prendre, eux ep leurs pasteurs, sous sa haute protection. Pareille requête fut envoyée aux rois de Tunis, de Bougie et de Ceuta Enfin le roi d'Aragon, les princes et les archevêques de Valence, de Tarragone, de Majorque, de Barcelone, de Gênes, de Narbonne, de Lisbonne, de Saint-Sébastien, de Laredo, etc., étaient priés de donner aide et assistance à l'évêque du Maroc, en tout ce qui regardait la vraie foit

C'est ainsi que le bienheureux Loup se rendit en Afrique, l'an 1246. Il y resta onze ans, aimé de tous,des

hérétiques comme des chrétiens, donnant aux uns et aux autres l'exemple d'une sainte vie. Puis, désireux de redevenir un simple et pauvre frère de saint François, il revint à Rome, pria le Pape de vouloir bien confier son évêché à un plus digne, et sollicita comme grâce dernière la permission d'aller encore une fois visiter Jérusalem, pour revenir ensuite au couvent de sa ville natale.

Il était en effet de retour à Saragosse depuis quelques années quand Dieu le rappela à lui, vers 1260.

BERNARD DE VIRIDANTE

ET QUELQUES AUTRES DU COUVENT DE SARAGOSSE

Bernard de Viridante fut un de ceux qui accompagnèrent en Espagne le bienheureux Jean Parent. Il fut empêché, par une grosse maladie, de suivre saint Bérard en Afrique ; à la nouvelle de la mort de ce martyr, il s'imposa à lui-même les plus cruelles souffrances. Dieu permit qu'il fut honoré parmi les hommes, pendant sa vie comme après sa mort par les miracles qu'il accomplit. Son corps est enseveli dans le cloître de Saragosse, auprès de celui du bienheureux Loup-Ferdinand.

On trouve encore dans le même couvent les restes du bienheureux Nicolas d'Orbita, compagnon et disciple de saint François : sa vie fut celle d'un saint et d'un élu du Seigneur. Il mourut en 1259.

Frère Bartholomée de Victoria fut aussi célèbre par ses miracles. Il vécut à la même époque que Jean Gomez e

Jean Alcose, à Saragosse, et tous trois furent, de leur vivant aussi bien qu'après leur mort, honorés par les prêtres et les laïques comme de pieux serviteurs de Dieu.

(WADDING, GONZAGUE, CARDOSE, ETC.)

LE BIENHEUREUX PHILIPPE-LE-LONG

COMPAGNON DE SAINT FRANÇOIS

1259. — Pape : Alexandre IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Son commerce avec un ange. — Il est nommé confesseur, puis inspecteur des couvents de Clarisses. — Ses prédications.

Le bienheureux Philippe faisait partie de l'Ordre des frères de la Croix avant de prendre l'habit de l'Ordre séraphique. Depuis, il fut l'un des compagnons les plus assidus de saint François, de qui il reçut le surnom de Longus, c'est-à-dire le Long, à cause de sa grande taille. Par la sainteté de sa vie, il mérita d'avoir, à plusieurs reprises, la visite d'un ange qui venait s'entretenir avec lui de Dieu et des choses du ciel. Il acquit bientôt à ce commerce une telle science religieuse, que saint François le choisit pour premier confesseur du couvent fondé par sainte Claire. Plus tard, le pape Grégoire IX le nomma supérieur et inspecteur général de tous les couvents de Clarisses.

Cependant, il ne garda pas longtemps ce poste important. Il donna sa démission, et s'en fut d'abord en Grèce, puis en France, où il prêcha avec fruit la parole de Dieu (1246).

Le bienheureux Philippe mourut au cloître de Montferrand, en Auvergne, en 1259. Beaucoup de miracles s'accomplirent sur sa tombe.

Dans le même cloître repose le bienheureux Guillaume Maricon, docteur en théologie, qui fut toute sa vie rempli de l'esprit de Dieu, et à qui on attribue aussi un certain nombre de miracles.

(WADDING, GONZAGUE, ARTUR.)

LE BIENHEUREUX ANTOINE

DU TIERS ORDRE

1549. — Pape : Paul III. — Roi de France : Henri II.

SOMMAIRE : Sa naissance en Afrique. — Il est fait prisonnier et amené en Sicile où il reçoit le baptême. — Son attachement à son maître et son dévouement aux pauvres. — Ses mortifications. — Il entre dans le Tiers Ordre de saint François. — Sa vie dans la solitude. — Sa dernière maladie et sa mort. — Miracles qui s'accomplissent le jour de ses funérailles. — Les habitants de Nole et ceux d'Avola se disputent ses restes. — Son exhumation.

Le saint apôtre Pierre dit quelque part, dans ses épîtres, que Dieu n'établit pas de distinctions de personnes et de races, et qu'à ses yeux Juifs et Gentils se valent, parce qu'il est le maître des uns comme des autres. Ainsi ont fait tous les écrivains qui se sont occupés du bienheureux Antoine. C'était un Africain, né de parents mahométans, et élevé par eux dans le culte de Mahomet. Mais Dieu l'avait choisi pour en faire un des siens. Il fut pris par des galères siciliennes, amené en pays chrétien, et vendu, comme esclave, à un pieux bourgeois d'Avola, dans le

royaume de Sicile. Bientôt, grâce à la bonne direction, aux exemples et aux prières de son maître, il abjura le culte de Mahomet, pour embrasser celui du Christ. On lui donna pour patron saint Antoine de Padoue, dont il porta le nom.

Dès lors, il devint un parfait modèle de sainteté. Aussi bon pour les autres que dur à lui-même, il s'imposait des privations et des jeûnes pour avoir le plaisir de partager avec les pauvres. Après avoir travaillé et prié tout le jour, il se levait au milieu de la nuit, et se fouettait jusqu'au sang, pour mériter le pardon de ses péchés. Il avait une dévotion toute spéciale au très-saint nom de Jésus, qu'il invoquait dans toutes les circonstances difficiles. Il était modeste dans ses manières, parlait peu et ne contredisait jamais qui que ce soit; jamais, non plus, on ne le vit en colère. Aussi le regardait-on comme un saint à Avola, où il demeura quarante-huit ans; et son confesseur, qui le dirigea pendant quinze ans, a déclaré qu'il ne l'avait jamais trouvé en état de péché mortel. Bien qu'il ne fût qu'un esclave, on le respectait au point de ne pas se permettre en sa présence la moindre parole inconvenante envers Dieu ou envers l'Eglise, et la seule autorité de son exemple convertit beaucoup de pécheurs.

Quand le maître d'Antoine eut marié ses deux filles, il passa, toujours en qualité d'esclave, au service de ses gendres, et s'en alla avec eux habiter la ville de Nole. Sa manière de vivre ne se ressentit en aucune façon du changement matériel survenu dans son existence. Il continua à faire des aumônes, à soulager les malheureux, à s'imposer des privations, à veiller sur le bien de ses maîtres comme sur le sien propre. Dieu l'en récompensa

par un miracle. Le troupeau qu'il gardait ayant été très-diminué par une maladie contagieuse, il obtint, à force de prières, que le fléau s'arrêtât; bien plus, au bout de quelque temps, la fécondité des brebis fut telle, que le troupeau se trouva plus nombreux qu'auparavant. Aussi ses maîtres ne voulurent-ils pas avoir plus longtemps pour esclave, celui qui était si manifestement un élu du Seigneur. Ils lui donnèrent la liberté, avec la permission d'en user comme bon lui semblerait. Antoine en profita pour rester quatre ans encore à leur service.

Il ne les quitta que pour aller se consacrer aux soins des malades, à l'hôpital de Nole. Quand il avait consolé et pansé ceux qui souffraient, il passait le reste de son temps à prier ou à entendre lire, chez un pieux gentilhomme de Nole, des vies de saints personnages dont il brûlait d'imiter l'exemple. C'est ce qui le détermina à prendre l'habit du Tiers Ordre de saint François, et à aller, comme autrefois Conrad de Plaisance, vivre dans la solitude. Il choisit pour demeure une caverne, non loin de la ville, où il ne vint plus que deux fois par mois, pour recevoir la sainte communion. « Il était », disait-il, « trop grand pécheur pour s'approcher plus souvent de « la table des anges ». Il ne tarda pas à avoir plusieurs compagnons de solitude, qui accouraient auprès de lui pour apprendre à vivre en serviteurs de Dieu. Le bon frère voulut être comme leur esclave; il allait à la ville recueillir des aumônes pour eux et pour lui; il leur préparait à manger, et ne voulut jamais leur permettre de lui rendre les mêmes services.

Cependant il accomplissait des miracles, guérissait des malades par la seule puissance de ses prières ou l'attou-

chement de ses mains, et rendait à la vie et à leurs parents des enfants ou des frères que l'on pleurait déjà.

Quoique Antoine fut fort affaibli par l'âge, le travail et les mortifications, il ne voulait rien changer à son genre de vie. Mais la force lui manqua tout à coup : un jour qu'il était en prières dans une église, il se sentit si malade et si faible, qu'il dut se faire porter chez ses anciens maîtres. Il y fut reçu à bras ouverts ; et pourtant il n'y voulut pas demeurer : il demanda à être conduit à l'hôpital, et là il obtint une place d'où il pût entendre la sainte messe et méditer sur ses fautes en présence du saint sacrement. Enfin, le 14 mars 1549, il remit sa belle âme entre les mains de Dieu, après l'avoir remercié avec reconnaissance des faveurs si grandes qu'il lui avait accordées.

Une grande foule de peuple accourut à l'hôpital où il venait de mourir, pour contempler ses restes, toucher son corps et prendre un morceau de ses vêtements. Toute la ville de Nole porta son deuil, et le jour où on l'ensevelit, l'église ne put contenir tous ceux qui voulaient assister à ses funérailles. Ce jour-là, un grand nombre de malades furent guéris par son intercession : noble dame Blanche de Belhomme, Clara d'Infantino, une religieuse du couvent de Saint-Sauveur, enfin une mauresse, esclave à Nole, qui toutes souffraient depuis longtemps, et qui tout à coup recouvrèrent miraculeusement la santé.

Aussi, Jean Orosco, évêque de Syracuse, voulut-il qu'on donnât dans l'église de Nole une place d'honneur aux restes du saint homme. Il fut placé dans un caveau particulier, auprès du grand autel.

Tel était l'amour qu'Antoine avait inspiré partout où il avait passé, que les habitants d'Avola réclamèrent ses restes comme leur appartenant, et menacèrent de les prendre de force si on ne les leur cédait de bon gré. Les habitants de Nole durent faire garder jour et nuit l'église par des soldats. Plus tard, le bruit s'étant répandu que des gens de Camarata étaient venus enlever son cercueil, on ouvrit le caveau où il était renfermé, et on transporta le cercueil sous l'autel même, où il fut enfermé de façon qu'on ne pût y atteindre. C'est le 13 avril 1599 qu'eut lieu cette exhumation ; le corps était encore parfaitement conservé.

Dans le même couvent de Nole se trouvent les restes du bienheureux Dominique de Malte, frère lai, mort en odeur de sainteté, à peu près à la même époque.

(DAZE ET GONZAGUE.)

LES BIENHEUREUX FRÈRES ANSELME,

ANTOINE DE PÉNEDOS ET GAUTHIER

1633. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

Frère Anselme vécut pendant vingt ans, au couvent d'Obidos, dans la province d'Arrabida, en Portugal, où il fut regardé comme un saint par tous ceux qui le connurent. Il était âgé de cent ans quand il reçut la visite d'un autre frère, Antoine de Pénedos, qui l'aborda avec ces paroles : « Allez, mon frère, montez au ciel ; dans

« sept jours, je vous y suivrai moi-même ». Frère Anselme mourut en effet ce jour-là, le 14 mars 1633. La semaine écoulée, Antoine de Pénedos, sans qu'on se fût aperçu qu'il était souffrant, demandait à grands cris son confesseur. Il reçut la sainte communion, et alla, comme il l'avait prédit, rejoindre dans le ciel le bienheureux Anselme.

Une grande foule de peuple, qui eut aussitôt connaissance de ce prodige, vint visiter les tombeaux des deux frères.

On célèbre encore, le quatorzième jour de mars, la mémoire du bienheureux Gauthier, qui lui aussi était d'origine portugaise. C'était un religieux plein de vertus et tout pénétré de l'amour de Dieu. Quand il était en prières, une joie céleste se répandait sur son visage et l'illuminait tout entier. Dieu lui révéla à l'avance le jour de sa mort. Quelques moments avant de rendre son âme à son Créateur, il prit son crucifix et s'écria, dans un élan d'amour et de reconnaissance : « Seigneur, j'ai « combattu en soldat et j'ai tenu ferme l'étendard de la « croix. Maintenant, je viens à vous, je remets mon âme « entre vos mains; laissez-moi, mon Dieu, laissez-moi « jouir de la gloire que vous avez promise à ceux qui « vous ont bien servi ». Et il s'endormit dans le sein du Seigneur, l'an 1580, au couvent de Viana, en Portugal.

(Cardose et Gonzague.)

LE FRÈRE CHARLES D'ISNELLO

DU TIERS ORDRE

1622. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Jeunesse du bienheureux Charles. — Il devient Frère du Tiers Ordre de saint François. — Sa vie de mortifications et de prières. — Son dévouement aux malheureux. — Sa dernière maladie et sa mort.

Le bienheureux Charles, né à Isnello, en Italie, eut une jeunesse pieuse, tout entière aux pratiques de la religion, tout éloignée des amusements de cet âge. Son plus grand désir et sa seule ambition, dès cette époque, était de faire partie de l'Ordre de saint François. Un an avant de prononcer ses vœux, il vivait déjà selon la règle séraphique. Il obtint enfin la faveur de se consacrer au développement de l'Eg ise et aux soins des pauvres.

Ce ne fut pas sans avoir été soumis à de dures épreuves. Son supérieur, alors qu'il n'était encore que novice, lui déclara un jour qu'il ne le croyait pas digne d'entrer dans l'Ordre séraphique, et, après quatre jours de larmes et de supplications, lui permit seulement de prendre l'habit du Tiers Ordre, et l'envoya dans un autre couvent.

La vie de frère Charles fut alors une vie d'étranges mortifications; une corde de chanvre sur ses reins nus, un rude silice sous ses vêtements, une planche pour lit, et encore ne se permettait-il que quelques moments de repos. Jour et nuit, il travaillait ou priait. Il ne mangeait que rarement de la viande; sa nourriture habituelle

consistait en un morceau de pain arrosé d'eau. Il s'était fait de lui-même, avec la plus grande humilité, le serviteur des frères, et mettait un soin extrême à bien s'acquitter de tous les gros travaux du couvent. Il parlait peu et avait en horreur les conversations inutiles qui n'ont pas Dieu pour objet. C'était, suivant une expression de son biographe, un vrai miroir de perfection chrétienne.

Son cœur était plein d'amour pour les pauvres, les malades et en général tous ceux qui souffraient. Il se dépouillait de ses vêtements pour les en couvrir; il leur donnait le pain qui était sa seule nourriture.

Il passait en prières et en contemplations le temps que lui laissaient ses bonnes œuvres. Il élevait d'ardentes aspirations vers le ciel, dont il goûtait par avance les félicités en s'approchant souvent de la sainte table. Aussi Dieu ne voulut-il pas imposer à son serviteur un trop long exil sur cette terre de douleurs. Quand le bienheureux frère ressentit les cruelles atteintes de sa dernière maladie, il demanda pardon aux religieux de toutes les fautes qu'il avait pu commettre à leur égard, se confessa avec ferveur, reçut les derniers sacrements, et mourut en invoquant les noms de Jésus et de Marie, le 14 mars 1622, au couvent de Château-Saint-Jean.

On accourut de toutes parts pour toucher son corps et ses mains, et emporter un lambeau de ses vêtements. Beaucoup de miracles s'accomplirent sur son tombeau.

(*Chroniques de Sicile.*)

QUINZIÈME JOUR DE MARS

LES P. MONALD, FRANÇOIS ET ANTOINE

MARTYRS EN ARMÉNIE

1286. — Pape : Honoré IV. — Roi de France : Philippe IV.

SOMMAIRE : Fondation de la mission d'Arménie en 1280. — Prédication et mort glorieuse des pères Monald, François et Antoine. — Des prêtres arméniens recueillent leurs précieux restes.

Quand le bienheureux Père Bonnegrâce, général de l'Ordre, eut décidé d'envoyer en Arménie et dans les autres provinces de l'Asie Mineure des religieux de Saint-François (1280), ce fut à qui, parmi eux, irait le premier porter la parole de Dieu dans ces contrées lointaines, et pourtant il n'y avait guère à y trouver que les mauvais traitements, la prison et la mort des martyrs. Beaucoup arrosèrent de leur sang cette terre qu'ils voulaient arracher au démon : de ce nombre furent les bienheureux Monald d'Ancône, François de Fermo, et Antoine de Milan. Ils étaient allés prêcher la vraie foi aux habitants de la ville d'Arsengan, en Arménie. Les Turcs ne leur en laissèrent pas le temps. A peine connurent ils leurs intentions, et eurent-ils entendu leurs premières paroles, qu'ils les arrêtèrent et les conduisirent en présence du magistrat de la ville, où ils furent mis en demeure d'abjurer la religion du Christ, ou de se préparer à la mort. « Nous sommes entre vos mains », répondirent-ils ;

« faites de nous ce que vous voudrez ; nous sommes « prêts, pour l'amour de Dieu, à souffrir tous les tour- « ments ». Pour cette fois cependant, le Cadi, touché de leur courage, les condamna seulement à sortir de la ville. Mais ce n'était pas là ce que voulaient ces apôtres du vrai Dieu. Ils recommencèrent leurs prédications, et en présence d'une grande foule de peuple, sur la place principale de la ville, proclamèrent hautement que le Dieu des chrétiens seul était Dieu, et que la religion de Mahomet n'était que mensonge et impiété.

Aussitôt les Turcs se précipitèrent sur eux, et à coups de pierre et à coups de sabre les mirent à mort, le 13 mars 1286. Non contents encore, ils exercèrent leur fureur sur le cadavre même des saints martyrs. Ils leur coupèrent la tête, les mains et les pieds, qu'ils allèrent planter sur des piques aux portes de la ville. Toutefois ces précieux restes ne demeurèrent pas au pouvoir des infidèles : des prêtres arméniens les recueillirent et les rendirent aux Frères Mineurs qui s'établirent par la suite dans le pays.

(WADDING.)

LE BIENHEUREUX ANTOINE

ARCHEVÊQUE DE DURAZZO

Le bienheureux Antoine, déjà connu et respecté pour la sainteté de sa vie et l'éloquence de sa parole, reçut en 1351, du pape Clément VI, la difficile mission d'aller en Dalmatie combattre les hérésies qui menaçaient la sainte

Eglise. Les résultats heureux qu'il obtint prouvèrent que le Pape n'avait pas fait un mauvais choix. Idolâtres, hérétiques, pécheurs endurcis entraînés par l'autorité de sa parole et la force de son exemple rentrèrent en foule dans le giron de l'Eglise de Jésus-Christ. Le bienheureux Antoine mourut à la tâche, au milieu de ceux qu'il avait convertis. On célèbre sa mémoire le 15 mars.

(PISAN.)

LE BIENHEUREUX OTTO

ET AUTRES RELIGIEUX DE LA PROVINCE DE DALMATIE

Le bienheureux Otto, qui est enseveli au couvent de Pola, en Dalmatie, est célèbre par ses miracles. On cite en particulier un prêtre paralytique qui recouvra l'usage de ses bras ; deux aveugles rendus à la lumière et un muet guéri de son infirmité pour avoir prié sur le tombeau du saint frère.

Le bienheureux Adam avait été envoyé en même temps que le père Antoine pour prêcher l'Evangile en Dalmatie. Ses restes reposent au couvent de Cattaro.

Jean Bocca, né en Albanie, est connu pour la sainteté de sa vie et les miracles qu'il accomplit. On voit encore son tombeau au couvent de Tragure.

Un autre albanais, le bienheureux Michel, qui, lui aussi, vécut saintement et accomplit beaucoup de miracles, repose en paix au couvent de Cherso. Il apparut après sa mort à deux prisonniers et leur prédit le jour où ils seraient rendus à la liberté.

Enfin le bienheureux Julien, enseveli au couvent de Vallé, et le bienheureux père Monald dont les restes se trouvent au couvent de Justinopolis, sont célèbres l'un, pour sa vie exemplaire, l'autre, pour ses vertus et les ouvrages de théologie qu'il a publiés.

(PISAN, WADDING, ETC.)

LE BIENHEUREUX MARTIN DE FULGINIE

1256. — Pape : Alexandre IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Martin entre dans l'Ordre séraphique. — Sa vie d'abnégation. — Sa réputation. — Ses miracles.

Le bienheureux Martin était né à Fulginie, en Italie. Au moment où il atteignait l'âge d'homme, il y avait dans le couvent de cette ville trois pieux serviteurs de Dieu, Hermann, Léonard et Matthieu, qui vivaient saintement et s'acquittaient de leurs devoirs envers le Seigneur en faisant du bien aux hommes. Martin brûlait du désir de les imiter : il se rendit auprès d'eux et leur demanda de le recevoir au couvent en qualité de frère lai.

Dès lors, délivré des soucis du monde, il ne s'occupa

plus que des choses du ciel. Sa vie entière fut une longue mortification. Il travaillait sans cesse ; car il était de ceux qui pensent que le travail est la prière la plus agréable à Dieu. Sa réputation de sainteté lui amenait tous les jours une foule de personnes qui venaient lui demander d'intercéder pour eux auprès de Dieu.

Il fut, en 1240, envoyé au cloître de Moliano, dans les Marches; là encore, il ne put échapper à la modeste gloire que nous vaut, dès cette terre, une sainte vie; malades et malheureux accouraient pour le voir et s'en retournaient soulagés. Il mourut au couvent de Fulginie qu'il avait voulu revoir, l'an de grâce 1256. Il fut enseveli dans l'église de l'Ordre séraphique. Des guérisons miraculeuses s'accomplirent encore après sa mort sur son tombeau.

A peu près à la même époque, un autre saint homme, Matthieu de Fulginie, rendait son âme à Dieu, dans le même couvent.

(Jacobille et Wadding.)

LE BIENHEUREUX P. MARTIN GUSMAN

1575. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Il quitte la cour pour se faire Frère Mineur. — Il est obligé de s'enfuir à Rome. — Ses vertus chrétiennes et sa mort.

Le père Martin Gusman naquit en Espagne, de l'illustre famille qui porte ce nom, et passa sa jeunesse à la Cour de Charles-Quint, l'empereur-roi. Il y préféra bientôt un

humble couvent de Frères Mineurs, en dépit des reproches de ses parents et de ses amis, qui firent tout leur possible pour entraver ses projets. Il fut même obligé de quitter son pays, pour aller à Rome habiter en paix un couvent de Récollets. Ses frères en Dieu ne tardèrent pas à s'apercevoir de toutes ses vertus, et le regardèrent dès lors comme un saint. Il est vrai, en effet, qu'il brûlait d'un pur amour pour Dieu et pour son prochain, et que, lorsqu'il priait, il était rempli et comme illuminé de l'Esprit-Saint. Il passait son temps à confesser les mourants, à visiter les malades, à ramener les pécheurs à la vertu. Il mourut le 15 mars 1575, au cloître de Rocca-Antiqua, après avoir reçu les derniers sacrements. Laïques et religieux vinrent en foule honorer ses restes mortels.

(GONZAGUE ET BARREZZE.)

LE VÉNÉRABLE JEAN DE MAURIENNE

1614. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Naissance et enfance du vénérable Jean de Maurienne. — Il étudie la théologie à Paris. — Son amour de la retraite. — D'abord prêtre séculier, il entre ensuite dans l'Ordre de saint François. — Ses diverses fonctions jusqu'à sa mort.

En 1548 naquit au hameau des Rieux un enfant qui reçut au baptême le nom de Pierre. Ses parents, assez riches pour le pays, Nicolas et Claudine Bîzel, passaient pour le modèle des époux chrétiens. Ils s'empressèrent

de développer les heureuses dispositions que promettait une intelligence précoce, et s'occupèrent surtout de lui donner une instruction religieuse solide. Son enfance se passa en dehors des amusements de cet âge ; il aimait mieux prier : Dieu l'avait déjà marqué de son sceau. Il avait dès lors choisi la Reine des Vierges pour gardienne de son innocence : c'est grâce à sa protection sans doute qu'il put, au moment où les passions commencent à faire sentir leurs premiers feux, conserver la vertu des anges, la chasteté. Le moindre mot un peu trop libre offensait ses oreilles comme la plus mortelle injure.

Il commença ses études dans un collége de son pays, et alla les compléter à l'université de Paris par plusieurs années de théologie. Il y resta quatre ans, après quoi il ne songea plus qu'à se préparer dignement au sacerdoce par le silence et la retraite. L'habitude qu'il prit à cette époque de vivre seul et retiré en présence de Dieu, il la garda toute sa vie, autant du moins que ses fonctions de vicaire et de curé le lui permirent pendant un certain temps. Non pas qu'il négligeât jamais de s'occuper du troupeau qui lui était confié ; les malheureux qu'il soulagea, les cœurs gâtés qu'il ramena au bien, les esprits ignorants qu'il instruisit, témoignent hautement de son zèle et de son amour pour ses chères ouailles. On ne l'appelait partout que le père des pauvres. Mais il lui fallait encore une vie plus parfaite et plus entièrement à Dieu. Le couvent de Saint-Jean-de-Maurienne venait d'être fondé par les Capucins : il sollicita et obtint la faveur d'y entrer, et de briser les derniers liens qui l'attachaient au monde. Il était alors curé de sa paroisse natale depuis quatre ans (1581).

Aussitôt après la prise d'habit, ses supérieurs l'envoyèrent au couvent de Saint-Victor de Milan, où l'on suivait la règle de saint François ramenée à sa sévérité première, pour que le nouveau disciple puisât à la source même l'esprit de réforme, et le répandît ensuite dans les provinces de Lyon et de Savoie. C'est là qu'il fit sa profession solennelle, sous le nom de Père Jean ; puis il revint en Savoie, au couvent de Chambéry. Il y fut successivement sacristain, portier et quêteur, et dans ces diverses fonctions, il sut se faire estimer de ses frères et aimer des laïques. Il eût désiré garder ces modestes attributions, si conformes à son amour pour la pauvreté et la mortification ; mais Dieu en avait décidé autrement. En 1588 il fut élu maître des novices et gardien au couvent de Roanne ; plus tard encore il occupa les mêmes charges à Montluçon, à Dôle, à Salins, à Lyon et à Chambéry. Il exerça encore la charge de définiteur, depuis la formation de la province de Savoie jusqu'à sa mort.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Vertus du Père Jean. — Ses prières et ses contemplations. — Sa chasteté chrétienne, sa modestie et son humilité. — Son amour pour le prochain. — Sa mort. — Conservation de son corps pendant deux siècles. — Guérisons miraculeuses.

Chargé de former les novices à l'imitation de leur séraphique Père saint François, pendant presque toute la durée de son séjour dans l'Ordre, Jean sentit tout d'abord combien il avait besoin de lumières et de force. Il s'appliqua à la prière avec une ardeur incroyable, et parvint à une union si intime avec Dieu, que sa vie semblait une

contemplation continuelle. « Jésus crucifié », disait-il, « voilà toute ma science »; et il cherchait à persuader à ses novices que, hors de là, il n'y avait rien.

Dieu récompensait par de visibles prodiges l'amour du saint religieux. Souvent, pendant qu'il était en prières, sa chambre se remplissait tout à coup d'une éclatante lumière; et bien des personnes, entre autres dame Anne-Arnolde de Chambéry, femme du président des finances, assistant à la messe du père Jean, ont vu sa tête couronnée de rayons lumineux.

L'amour de la retraite, la seule passion du Père Jean pendant sa jeunesse, n'avait fait que se fortifier depuis cette époque. Il évitait tout contact avec le dehors, parlait peu, et ne parlait jamais que de Dieu. Il tenait constamment les yeux baissés, surtout quand il se trouvait en présence des femmes : « N'oubliez pas », disait-il à ses religieux, « que vos yeux sont des fenêtres par lesquelles « la mort entrera dans votre âme et détruira toutes vos « richesses spirituelles ».

Son humilité égalait ses autres vertus. Quoique gardien et définiteur, il se regardait comme le dernier de la communauté, et il était heureux de remplir, comme les simples frères, les plus bas offices. Son habit n'était fait que des morceaux qui restaient de ceux des autres. Il supportait avec joie les injures et les afflictions, il se mortifiait lui-même si cruellement, qu'il put bien, comme saint François à son lit de mort, demander pardon à son corps de l'avoir si rudement traité. Il portait un cilice de fer, fait en forme de corset, et se donnait toutes les nuits la discipline. Il jeûnait toute l'année, excepté les jours de fête solennelle. Durant vingt ans, il

ne but pas une seule goutte de vin. Il aimait mieux donner aux pauvres ce qui, souvent, lui eût été nécessaire.

Il avait pour les malades la sollicitude d'une mère. Il leur rendait avec joie les plus pénibles services; ou bien, s'il voyait que la maladie était sans remède, il ne négligeait rien pour les préparer à la mort, et les fortifier contre les terreurs de la dernière heure et les embûches du démon.

Le bienheureux Père Jean, comme beaucoup de ceux que Dieu s'est choisis, avait reçu le don de miracle et de prophétie. Il guérit des maladies jugées incurables, et prédit d'avance le jour de sa mort. Quand il la sentit venir, il s'étendit dans son habit de moine sur la terre nue, fit à ses novices ses dernières recommandations, et mourut doucement en murmurant les psaumes des agonisants, le 15 mars 1614, à l'âge de 66 ans. Il avait passé à Chambéry les trois dernières années de sa vie.

Selon ses dernières volontés, il fut enseveli sans pompe dans la chapelle du couvent, au milieu d'une grande foule de peuple, accouru pour voir encore une fois les restes du saint.

Le corps demeura intact et miraculeusement conservé jusqu'à l'année 1836, où on l'exhuma pour la dernière fois. Ce serait là une preuve assez frappante de la sainteté du Père Jean, si Dieu n'avait donné, dès longtemps, d'éclatants témoignages de la gloire et du crédit dont le bon religieux jouissait dans le ciel. Plus de quarante guérisons miraculeuses s'opérèrent par son intercession. L'année même de sa mort, une demoiselle de Moutiers fut guérie d'une fièvre maligne, et une noble dame, dont le corps était tout brisé d'une chute de cheval, s'en re-

tourna à pied chez elle, après s'être fait porter au tombeau du Père Jean. Des paralytiques, des muets, des aveugles furent rendus à la santé. Aussi, l'un des biographes du Père Jean termine-t-il son ouvrage par ces paroles, qui seront notre conclusion : « Voilà l'épilogue « de la vie de ce grand religieux, R. P. Jean de Mau- « rienne, où nous avons beaucoup à admirer, plus à « imiter. Dieu nous fasse la grâce de si bien suivre « l'exemple de ses belles vertus, que nous méritions de « régner un jour avec lui glorieusement dans le ciel ».

(*Abrégé de l'abbé* TRUCHET.)

LA BIENHEUREUSE PAULA MEZAVACCHI

CLARISSE

1492. — Pape : Innocent VIII. — Roi de France : Charles VIII.

SOMMAIRE : Vertus chrétiennes et vocation religieuse de toute la famille de la bienheureuse Paula. — Elle devient abbesse des Clarisses de Ferrare et directrice des novices. — Son amour pour le céleste fiancé. — Elle a le don de miracle et de prophétie. — Sa mort.

Paula Mezavacchi sortait d'une grande famille, où la piété était comme le signe distinctif et la première condition de la noblesse. Sa mère, Jacoba Benvestiti, empêchée par ses parents d'entrer dans les ordres, avait, le jour même de son mariage, voué au Seigneur tous les enfants qui lui naîtraient. En effet, de deux fils, l'un, Léonard, devint abbé général des Olivétans; l'autre, Gabriel, provincial de l'Ordre séraphique à Bologne, et gardien du couvent de la montagne de Sion à Jéru-

salem. Quant à Paula, elle ne voulut jamais avoir d'autre fiancé que Jésus-Christ, et elle alla cacher sa beauté dans le couvent des Clarisses de Ferrare, où vivait encore sainte Catherine de Bologne.

Elle ne tarda pas à gagner l'affection de toutes ses sœurs en Dieu, par sa douceur et sa modestie, sa piété fervente et son ardent amour de Jésus. On lui conféra la dignité de directrice des novices. Elle s'appliquait à les former à la vertu par une stricte observance de la règle, l'obligation d'un silence absolu à certaines heures, la pauvreté volontaire et le détachement de tous les biens de ce monde. Elle s'imposait les mêmes pratiques qu'à ses novices.

Mais ce qu'il y avait en elle d'extraordinaire, c'était son amour pour le céleste époux. Elle passait de longues heures au pied de la croix, dans d'ardentes contemplations ; ses douleurs physiques et morales, ses chagrins, ses luttes contre le démon, elle les offrait à Jésus : « Quel « bonheur », disait-elle, « de souffrir un peu pour Celui qui « a tant souffert pour nous ! » Et des prières tout enflammées sortaient de ses lèvres pour monter vers le ciel sur les ailes de l'amour.

Charitable autant que pieuse, elle apportait aux malades et aux malheureux ses soins et surtout ses prières. Une femme déjà agonisante s'était recommandée à la bienheureuse sœur. Paula passa toute la nuit à genoux : « Mon Dieu », disait-elle, « pour l'amour de Celui qui est « venu du ciel sur la terre et qui nous a sauvés au prix « de son sang, laissez vivre cette femme : sa vertu n'est « pas encore mûre pour le ciel ». Elle entendit alors une voix lui répondre : « Paula, je n'ai rien à vous refuser ;

« qu'il soit fait ainsi que vous le demandez ». Le lendemain la malade fut guérie; elle mourut, un peu plus tard, après s'être convertie.

Elle avait aussi le don de prophétie. Béatrix de Manzoli et ses deux sœurs avaient quitté la maison paternelle pour se consacrer à Dieu. Leur père, plein de courroux, vint au couvent les réclamer ; mais la bienheureuse Paula, qui était encore abbesse, vint au-devant de lui, et lui dit ces simples mots : « Soyez heureux ; Dieu a permis que « toutes les filles de Manzoli le servent dans ce couvent ; « votre femme elle-même y viendra bientôt. — Dois-je « donc mourir ? » répliqua le gentilhomme. — « Il faut », répondit l'abbesse, « que la volonté de Dieu s'accom- « plisse ». Et en effet, quelque temps après, il mourait, et sa femme venait achever ses jours au couvent des Clarisses, où elle mourut en odeur de sainteté.

La bienheureuse Paula elle-même ne tarda pas à rendre à Dieu sa belle âme. Elle reçut avec ferveur les derniers sacrements, entonna le psaume : *In te, Domine, speravi;* Seigneur, en vous j'ai mis mon espérance, et s'en alla au ciel rejoindre sa sœur Gabrielle, morte la veille dans le même couvent, le 15 mars 1492. Elle était âgée de soixante-six ans.

Dès que son corps eut été porté dans l'église, une odeur suave la remplit tout entière, et le même parfum persista longtemps après que la pierre du tombeau se fut refermée sur son cercueil. Plusieurs guérisons miraculeuses s'accomplirent par son intercession.

(P. Mazzara.)

La première abbesse du couvent de Ferrare fut la bienheureuse Jeanne Lambertini, qui renonça au monde et à de grandes richesses pour se faire Clarisse, en 1433. Elle mourut pleine de vertus, le 20 avril 1476. Quelques années après sa mort, son corps fut exhumé et placé dans un caveau particulier avec celui de la bienheureuse Paula Mezavacchi.

Il faut citer encore, parmi les sœurs Clarisses qui reposent au couvent de Ferrare, la bienheureuse Prudentienne Paltroni et la bienheureuse Armelina Peracina. Cette dernière fut très-aimée de sainte Catherine de Bologne, qui lui demanda souvent de l'aider de ses conseils et de ses prières. Elle avait une dévotion particulière au saint Sacrement. Elle mourut le 13 janvier 1595.

(Antoine Masini et Gressetti.)

SEIZIÈME JOUR DE MARS

LE BIENHEUREUX PIERRE DE SIENNE

1288. — Pape : Honoré IV. — Roi de France : Philippe IV.

SOMMAIRE : Jeunesse du bienheureux Pierre. — Ses vertus dans une humble condition. — Son honnêteté parfaite. — Son ardente charité. — Il visite les malades dans les moments de repos que lui laisse son travail. — Son amour de Dieu. — Sa dévotion à Marie. — Ses célestes visions. — Ses méditations et sa connaissance des âmes. — Sa réputation de sagesse et de sainteté. — Ses miracles et sa mort.

Parmi les saints personnages, qui ont suivi les premiers la règle du Tiers Ordre de Saint-François, le bien-

heureux Pierre de Sienne se fit remarquer par ses vertus. Il était né à Campo, petit village situé à deux heures de Sienne, en Italie, où il passa toute sa vie ; ses parents étaient de basse condition, mais aussi pieux qu'ils étaient pauvres. Sa jeunesse annonça ce que serait sa vie tout entière. Il sut se mettre en garde contre tous les défauts de cet âge par la pratique constante des exercices religieux, la prière, l'examen de conscience quotidien, et les confessions fréquentes. Plus tard il épousa une femme vertueuse, dont il n'eut pas d'enfants, et pour qui il eut toujours le respect d'un fils et la tendresse d'un frère. Contemporain de saint François, il fut attiré vers lui par sa pauvreté et sa sainteté, et lorsque le Tiers Ordre fut institué, il ne tarda pas à s'enrôler au nombre des Tertiaires. Sa vie passée tout entière dans le monde, dans l'exercice d'une profession laborieuse, et en même temps dans la pratique des plus sublimes vertus, montre que la sainteté la plus élevée peut être atteinte dans toutes les positions sociales.

La condition dans laquelle Dieu avait fait naître le bienheureux Pierre était des plus humbles, et pour gagner le pain de chaque jour, il était obligé de travailler sans relâche ; mais ce n'était pas là pour lui une raison de négliger ses devoirs de chrétien. Il eut été honteux, au contraire, lui qui dépensait tant d'activité pour ses besoins terrestres, de laisser de côté ses intérêts éternels. Il sanctifiait son travail par la prière, et par une méditation de tous les instants. Il aimait à se souvenir que le Dieu fait homme avait voulu naître d'un simple artisan, et il supportait avec joie et presque avec orgueil ses fatigues, en songeant à celles que le divin maître avait

endurées dans son atelier de Nazareth. Travailler, c'était pour lui une autre façon de prier.

Son honnêteté, dans son modeste commerce, était scrupuleuse jusqu'à l'excès. Quoique son ouvrage fût toujours parfaitement soigné, il craignait tellement de tromper les acheteurs, qu'au contraire de tous les marchands, il dépréciait lui-même sa marchandise, et s'attachait plutôt à en faire voir les défauts qu'à en exagérer les qualités. Aussi sa probité reconnue faisait-elle qu'on ne discutait jamais ses prix, et qu'on aimait mieux venir acheter chez lui que chez les autres fabricants de peignes.

Quoiqu'il ne fût lui-même qu'un pauvre artisan, son ardente charité trouvait encore à s'exercer sur de plus malheureux que lui : il pensait aux autres avant de songer à s'assurer le pain du lendemain. Il était dans le pays comme une petite Providence, attentif à soulager toutes les misères et à consoler toutes les afflictions. Son plus grand plaisir, quand son travail lui laissait quelques instants de repos, était d'aller visiter les malades dans un hôpital qu'il y avait non loin de sa demeure. Il les soignait avec un dévouement tout maternel, leur lavait les pieds et les mains, prévenait leurs moindres désirs. Trois ou quatre fois par jour, il parcourait la ville de Sienne, en demandant à chaque porte du pain, de la viande et du vin pour ses chers malades.

C'est en pensant à Dieu que le bienheureux Pierre accomplissait ses œuvres de charité, comme il accomplissait son travail de tous les jours : c'est à Dieu qu'il offrait toute sa vie. L'amour de Dieu était chez lui si ardent, qu'à son seul nom, il tombait en extase et restait immobile et comme mort.

Il avait aussi une dévotion toute particulière à la bienheureuse vierge Marie, qu'il invoquait constamment dans ses peines, dans ses douleurs et dans ses épreuves. Il se rendait souvent, au milieu même de la nuit, à une église voisine où l'on honorait spécialement la reine des Cieux, pour lui demander le secours de sa toute-puissante intercession ; et là, Dieu manisfestait clairement combien les prières de son serviteur lui étaient agréables. Chaque fois qu'il arrivait, les portes de l'église s'ouvraient d'elles-mêmes devant lui. Ce miracle fut observé à plusieurs reprises par des prêtres et des desservants de cette paroisse, qui dès lors eurent pour le bienheureux Pierre le même respect que pour un saint.

Ce ne fut pas d'ailleurs la seule fois que Dieu prouva au monde son affection pour le bon frère ; il se plut à le combler de toutes ses faveurs et à lui donner, dès cette vie, la récompense de tant de vertus. C'est ainsi qu'un jour il lui plut de faire savoir au bienheureux Pierre, quels hommes, depuis les apôtres, avaient été l'objet de ses prédilections et de celles de son Fils bien-aimé. Le saint Père François se trouvait être un de ceux qui avait le mieux mérité de son Créateur. Aussi le respect et l'amour du bon frère pour le fondateur de l'Ordre séraphique s'en trouva-t-il singulièrement accru. Il avait encore des entretiens spirituels avec le Fils de Dieu, les apôtres, saint François ou d'autres saints, et bien des fois, ses frères le surprirent à parler tout haut avec des personnages visibles pour lui seul.

Aussi s'était-il donné à lui-même l'habitude du silence, pour s'entretenir plus aisément avec Dieu au fond de son cœur. Il savait à quels péchés s'exposent les personnes

qui laissent courir leur langue sans retenue : manquements contre la vérité et contre la charité, conversations indiscrètes et même criminelles. Il comprenait aussi que l'amour du silence est une précaution recommandée, au moins indirectement, par le vénérable Père saint François, et cela dans le texte même de la règle, puisqu'il y fait ressortir que « ceux qui parlent beaucoup sont exposés à « commettre des fautes, qui demandent une expiation ». De plus il méditait souvent cette parole du Sauveur : « L'homme rendra compte, au jour du jugement, de « chaque parole inutile qu'il aura prononcée ». Tous ces avertissements, joints à l'attrait intérieur qui poussait le bienheureux Pierre vers la vie cachée, le portaient à mettre tout en œuvre pour se rendre maître de sa langue. Ce travail difficile lui coûta bien des efforts, la vertu du silence ne s'acquiert pas en un jour; Pierre avoua qu'il y avait mis quatorze ans.

Il y gagna, non-seulement d'avoir beaucoup moins d'occasions de pécher, mais encore d'acquérir, par une méditation presque constante, une connaissance de soi-même et des autres vraiment extraordinaire. Il avait tellement l'habitude de s'observer, que même les plus petits mouvements de son âme ne lui échappaient pas. Il se souvenait des fautes qu'il avait commises pendant sa jeunesse; un jour il écrivit la confession générale de toute sa vie. Et la tradition ajoute que, comme il l'allait porter à l'archiprêtre de la ville, il entendit une voix qui lui disait : « Mon fils, vos péchés vous sont remis». Arrivé à l'Eglise, il trouva que tout ce qu'il avait écrit s'était effacé : son âme était sans tache aux yeux de Dieu.

Avec de telles vertus, le bienheureux Pierre avait

acquis tout autour de lui une si grande réputation de sagesse et de sainteté, qu'on accourait de toutes parts pour lui demander des conseils et le secours de ses prières. On l'interrogeait un jour sur les moyens de parvenir à la perfection : « Méprisez-vous vous-même, répondit-il, et « méprisez toutes les choses de la terre; persuadez-vous « bien que personne n'est plus grand pécheur que vous ; « soyez intimement convaincu que vos fautes sont im-« menses et vos bonnes actions presque nulles; soyez « heureux de vos misères et de vos souffrances comme « du plus grand bien qui vous puisse survenir ; travaillez « et priez : vour arriverez bientôt au comble de l'humaine « perfection ».

Dieu n'attendit pas la bienheureuse éternité pour reconnaître le zèle de son fidèle serviteur. L'humilité, l'esprit de pauvreté, le silence, l'abnégation de Pierre eurent leur récompense dès cette vie. Les guérisons miraculeuses dues à son intercession sont presque innombrables. Un habitant de Sienne, nommé Maffei, souffrait d'une douleur de tête qui ne lui laissait pas un instant de repos : il l'en délivra en faisant sur lui le signe de la croix. — Le fils d'un riche bourgeois de la même ville avait fait une chute si mauvaise, qu'il avait tous les membres broyés, et qu'on s'attendait à chaque instant à le voir périr au milieu des plus affreux tourments. Le malheureux père, plein de désespoir, vient raconter l'accident au saint homme. Pierre le console de son mieux, et court à l'église voisine implorer la divine miséricorde. Aussitôt le blessé se sent guéri et se lève de lui-même, sans le secours de personne; et comme on remerciait le bon frère : « ce n'est pas moi », dit-il, « c'est Dieu qui a fait

« la guérison ; c'est à Dieu que doivent aller vos actions « de grâces ».

Le bienheureux Pierre était déjà fort avancé en âge, quand il plut au Seigneur de le rappeler à lui par une dernière maladie, la plus cruelle dont il eût jamais souffert. Il la supporta avec une joie indicible : c'était pour lui le commencement de l'éternelle félicité. Il reçut les derniers sacrements, recommanda son âme à la reine des Vierges, et mourut, entouré d'une grande foule de frères mineurs, le 14 décembre 1288.

Il fut enseveli avec pompe dans un sépulcre de marbre, au milieu de l'église de l'Ordre. Les malades, les aveugles, les sourds, les paralytiques venaient, de toute l'Italie, en pèlerinage à son tombeau, et s'en retournaient guéris. On l'honore encore aujourd'hui à Sienne.

Les bourgeois de la ville, avec l'autorisation du Saint-Père, fondèrent une messe à son intention ; le pape Pie II publia les vertus du serviteur de Dieu dans un sermon qu'il prêcha à Sienne, et Pie VII, en 1802, permit d'en faire la fête. On la célèbre le 16 mars, dans l'Ordre de Saint-François.

(Rome. — *Bulletin de l'Ordre séraphique.*)

Auprès du bienheureux Pierre, repose, dans la même église de Sienne, le bienheureux Nicoluccius de Sienne, et dans une autre chapelle de la ville, la bienheureuse Mea, du Tiers Ordre, célèbres tous deux pour la sainteté de leur vie et leurs miracles.

(WADDING ET MARC ULYSSE.)

LES BB. BÉNÉDICTE, AIMÉE, BALBINE ET PACIFIQUE

CLARISSES

De 1240 à 1260. — Roi de France : Saint Louis. — Papes : Célestin IV; Innocent IV et Alexandre IV.

Ces bienheureuses sœurs sont, suivant la naïve expression du chroniqueur, les premières fleurs qui soient écloses dans le jardin de sainte Claire.

La bienheureuse Bénédicte, d'Assise, reçut l'habit en 1213, des mains de sainte Claire elle-même. Elle fut nommée abbesse du couvent d'Assise par la fondatrice de l'Ordre, donna constamment à ses sœurs l'exemple de toutes les vertus, et s'appliqua à faire observer strictement la règle jusque dans ses moindres détails. Dieu lui accorda la faveur d'accomplir des miracles. Elle mourut le 16 mars 1260. Son corps fut enseveli dans la chapelle du couvent de Saint-Georges.

La bienheureuse Aimée était d'une famille noble et riche. Elle fut élevée pour le monde, dont elle avait d'ailleurs toutes les qualités. Mais sainte Claire, qui l'avait prise en affection, ne pouvait supporter l'idée que tant de dons précieux fussent perdus pour le ciel. Elle adressa à Dieu de ferventes prières qui furent exaucées; Aimée prit l'habit des Clarisses.

Dès lors, comme pour se punir d'avoir goûté les fausses jouissances de la terre, elle fit de sa vie une longue mortification. Elle demandait à Dieu de l'éprouver ici-bas,

pour lui permettre d'entrer plus vite au royaume éternel. Elle mourut saintement, et des miracles s'accomplirent sur son tombeau.

La bienheureuse Balbine était la sœur de la bienheureuse Aimée. Comme elle, elle renonça au monde et vint s'enfermer au couvent des Clarisses de Saint-Damien. Ses vertus extraordinaires attirèrent sur elle l'attention de saint François et de sainte Claire, qui la choisirent pour fonder de nouveaux couvents, ou pour rendre à la règle sa vigueur primitive dans des couvents déjà anciens. C'est ainsi qu'elle créa et développa le cloître d'Arezzo, dont elle fut abbesse pendant deux ans.

Elle vint finir ses jours à Assise, la même année que sa sœur Aimée. Ces deux bienheureuses qui ne s'étaient pas quittées un instant durant cette vie, ne pouvaient être séparées dans l'autre (1254).

La bienheureuse Pacifique Guelfucci était, comme les deux précédentes, une nièce de sainte Claire. Elle fit, dans sa jeunesse, avec Hortulana, mère de sainte Claire, le pèlerinage de Rome et de Jérusalem. Sa vie mondaine avait été vertueuse, sa vie religieuse fut sainte.

Elle fut envoyée à Spello, non loin d'Assise, avec la bienheureuse Balbine, pour relever le couvent des sœurs de saint Benoît, qui paraissaient oublier les règles de leur fondateur ; et elle réussit dans cette difficile mission, grâce à la fermeté de son caractère et surtout à l'autorité de son exemple.

Plus tard elle revint au couvent d'Assise, où elle mourut en odeur de sainteté, l'an 1258, à l'âge de quatre-

vingt-dix ans. Une foule de peuple vint honorer ses précieux restes. Elle avait, dit la légende, reçu du Fils de Dieu lui-même, une bague en or, en signe de fiançailles éternelles.

(WADDING ET JACOBILLE.)

LE BIENHEUREUX TORELLUS DE PUPPIO

ERMITE DU TIERS ORDRE

1282. — Pape : Saint Martin IV. — Roi de France : Philippe III.

SOMMAIRE : Enfance et jeunesse orageuse du bienheureux Torellus. — Son énergique volonté de dompter les révoltes de la chair. — Sa vie solitaire et ses mortifications. — Réputation du bienheureux Torellus. — Il a le don de miracle. — Sa mort.

Ce saint ermite naquit à Puppio, en Italie, le seizième jour de mars, qui fut aussi le jour de sa mort. Avant sa naissance, sa mère eut un rêve, dans lequel elle crut mettre au monde un taureau. De là le nom de Torellus ou Taurellus donné à l'enfant.

Né avec un bon naturel, Torellus, dans sa jeunesse, se fit remarquer par son application à l'étude et sa dévotion. Son adolescence ne fut pas exempte de dangers. L'esprit tentateur, qui voyait avec rage une nouvelle âme se développer pour le ciel, suscita en lui une violente passion pour une belle jeune fille, nommée Septimia, dont la vertu, malheureusement, n'égalait pas la beauté. Torellus lutta en désespéré contre l'ennemi, et finit par le vaincre. Il rompit par un effort suprême les liens qui menaçaient de l'étreindre pour toujours, et s'en fut se jeter tout en

pleurs aux pieds de l'abbé de Puppio, implorant pitié et miséricorde pour ses péchés. Puis, rempli de la grâce de Dieu, il prit l'habit et le chapeau de saint François, se ceignit les reins d'une corde, et s'en alla nu-pieds, comme un taureau sauvage, dit le chroniqueur, vivre dans la solitude.

Là, il se punit par où il avait failli succomber. Il dompta la chair rebelle par de terribles mortifications. Il affaiblit son corps pour le rendre plus souple aux volontés de l'âme. Il ne mangeait par jour que quatre onces de pain et quelques racines, et pendant vingt ans il ne but que de l'eau. Il avait pour lit, une planche ; pour oreiller, une pierre nue. Il lui arriva de rester trois jours sans manger et sans dormir, quelquefois même de répandre son sang de propos délibéré, pour ôter au tentateur tout moyen de l'attaquer. Il resta seize ans sans approcher du feu, bien qu'il habitât une solitude exposée à tous les vents du ciel et à toutes les intempéries de l'air. Il ne sortait presque jamais de sa retraite, d'où il pouvait, par une petite fenêtre, voir le prêtre qui célébrait la messe à l'église de l'abbaye de Puppio, à un demi-mille de là.

Dieu récompensa son serviteur dès cette vie par des entretiens spirituels, qui étaient pour lui comme un avant-goût des éternelles jouissances. Le Créateur voulut aussi qu'il fût honoré parmi les hommes, lui qui avait cherché l'isolement et la retraite. Des prêtres et des religieux accouraient à sa grotte pour lui demander des conseils et des enseignements ; et il convertit plusieurs jeunes gens par le seul exemple de l'austérité de sa vie. C'est ainsi qu'il confirmait une fois de plus la parole de saint Jean Chrysostome : « Quelque part que vous soyez sur cette

« terre d'exil, souvenez-vous de ce que je vous dis « aujourd'hui et méditez-le : vous ne pouvez bien agir, « que votre conduite ne soit utile à autrui ».

Le bienheureux Torellus avait aussi le don de faire des miracles. Dieu lui avait révélé, par l'intermédiaire de son ange gardien, qu'il lui accorderait tout ce qu'il lui demanderait dans ses prières. C'est ainsi qu'il rendit à une mère désolée son enfant qu'un loup venait d'enlever. Il guérit les deux fils d'une autre dame de Bologne, tous deux sur le point de mourir, en leur faisant boire de l'eau du mont Alverne. Enfin il délivra des possédés, entre autres une jeune fille que le démon tourmentait depuis de longs mois.

Arrivé à l'âge de quatre-vingts ans, Torellus sentant que la mort ne pouvait tarder à venir, redoubla encore ses austérités, pour se préparer plus saintement au grand voyage de l'éternité. La veille même de sa mort, il alla trouver son confesseur et reçut la sainte communion. Il rendit le dernier soupir dans sa solitude, le 16 mars 1282, après avoir prié le Seigneur de protéger les habitants de Puppio contre tous les fléaux, et en particulier contre la fureur des loups, très-nombreux dans ce pays.

La tradition rapporte que sa dernière prière fut exaucée ; comme on transportait son corps à Puppio, au milieu d'une grande foule de peuple, un loup vint déposer devant son cercueil un enfant qu'il venait de ravir.

On enferma les restes du bienheureux Torellus dans un caveau particulier du couvent de Puppio. En 1507, on le transporta sous le maître autel ; enfin, en 1570, on l'exhuma de nouveau pour le placer dans une chapelle

à lui dédiée, où on construisit un autel. Jusqu'à l'année 1606, on porta la tête du bienheureux Torellus dans une châsse en or, à la procession qui se faisait le jour de sa fête.

(Gonzague, Wadding, etc.)

LE BIENHEUREUX PIRONE

ERMITE DU TIERS ORDRE

1472. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Visions de la bienheureuse Pirone dans son enfance. — Elle entre au couvent du Tiers Ordre de Gand, puis obtient la permission de vivre dans un ermitage. — Ses vertus. — Elle repousse toutes les attaques du démon.

En 1422, dans une petite paroisse des Flandres, naquit, d'une famille de laboureurs, une fille qui devait être un jour l'un des plus beaux ornements de notre province de Belgique. La bienheureuse Petronille, ou Pirone, comme nous l'appellerons, fut, dès son enfance, favorisée de la grâce de Dieu. Elle avait souvent alors des entretiens avec les esprits célestes. C'est ainsi que dans une vision, en présence du Père et du Fils, elle reçut des mains de saint François lui-même, l'habit des religieuses du Tiers Ordre et un voile noir. De telles apparitions étaient pour elle des avertissements sur sa conduite à tenir, et elle ne manquait jamais de s'y conformer.

Aussi, à peine arrivée à l'âge de vingt ans, elle courut

à Gand, dans un cloître du Tiers Ordre, qui faisait partie de la paroisse de Saint-Michel, et y demanda l'habit. Comme les sœurs, fort heureuses d'ailleurs de la voir venir à elles, lui disaient, pour l'éprouver, qu'il n'y avait plus de place au couvent, elle trouva sous une trappe un petit trou carré de six pieds : « Voilà », dit-elle, « ma cel-« lule ; quand Jésus-Christ, mon fiancé, n'a eu pour « mourir qu'une croix de douleurs, ne dois-je pas trouver « que je vais être trop heureuse ici ? » C'est là, en effet, qu'elle fit son noviciat, après quoi, selon la règle de l'Ordre, elle fut admise à prononcer ses vœux.

Peu de temps après, un personnage de taille majestueuse, à l'aspect plus céleste qu'humain, vint au cloître demander si quelque religieuse ne voulait pas habiter l'ermitage de Mechelen. Les sœurs n'osèrent pas affronter les dangers d'une vie solitaire, mais la bienheureuse Pirone, persuadée que cet homme était un envoyé de Dieu, pria la supérieure de lui en donner la permission. Elle l'obtint, non sans peine, à cause de sa grande jeunesse, et fut conduite à l'ermitage par le doyen de Mechelen, entre les mains de qui elle prêta le serment de ne pas sortir de sa retraite.

Elle était située contre les murs de la paroisse de Saint-Nicolas. De là, par une fenêtre, elle pouvait voir célébrer la messe ; elle recevait d'ailleurs les saints sacrements par les soins d'un vénérable prêtre, le père Jean Taye, carme, dont le couvent n'était pas éloigné. Du jour où elle entra dans son ermitage, la bienheureuse Pirone mena une vie de mortifications et de prières. Elle passait une partie de son temps à méditer les souffrances du Sauveur, pour apprendre à supporter comme

lui les plus amères douleurs. « Mon Dieu », disait-elle souvent, « vous qui êtes mort pour le salut des pécheurs, « ayez pitié de moi, qui ai beaucoup péché ».

Dès les premiers moments de sa vie solitaire, elle se trouva en butte aux attaques de l'esprit malin. Tous les moyens lui furent bons pour la séduire, insinuations perfides et mensongères, promesses caressantes, menaces, tourments moraux et physiques. Quand elle était malade, et qu'il supposait son intelligence affaiblie par la souffrance, il essayait de battre en brèche sa foi par des raisonnements captieux et des sophismes. Mais la bienheureuse ermite ne perdit jamais confiance en Dieu, et ne succomba pas. « Va », disait-elle, « mauvais esprit, « tu ne me vaincras pas, je saurai vivre et mourir dans « l'amour de Dieu fait homme ».

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Amour de la bienheureuse Pirone pour Dieu et Jésus-Christ. — Ses célestes visions. — Consolations et force qu'elle y puise. — Elle communique sa ferveur aux personnes qui la viennent visiter.

L'amour de Dieu, telle fut la grande vertu et en même temps la grande sauvegarde de la bienheureuse Pirone. « S'il fallait », lui disait un jour son confesseur pendant une maladie qui la faisait beaucoup souffrir, « s'il fallait « pour vous guérir commettre un péché, voudriez-vous « de la santé à ce prix ? »

— « Quelles paroles vous prononcez là, mon père ! « s'écria-t-elle ; j'aimerais mieux souffrir, jusqu'à la fin « du monde, tous les tourments imaginables, que d'of- « fenser mon Dieu et mon fiancé par la moindre faute ».

Cet amour de Dieu, si ardent, sans partage, fut récompensé dès cette vie par des visions célestes et d'extatiques contemplations. Dans ses plus cruelles maladies, ce fut là son unique remède et sa seule consolation. Plus son corps s'affaiblissait, plus son esprit prenait de forces pour monter, sur les ailes de la foi et de l'amour, jusqu'au pied du trône de Dieu. Dans ces moments de béatitude, elle voyait son Seigneur et fiancé, tantôt sous les traits d'un enfant vêtu d'une robe blanche parsemée de roses, tantôt jouant avec saint Jean-Baptiste, d'autres fois sur sa croix de douleurs, expirant, tout son sang sortant par les plaies de son côté, de ses mains et de ses pieds, et elle touchait du doigt ses saintes blessures, le cœur rempli à la fois de joie et de tristesse. Quoique en général la vision ne durât pas longtemps, la bienheureuse sœur restait des heures entières plongée dans une pieuse extase, et ses yeux ne pouvaient quitter l'endroit où son Sauveur lui était apparu.

Aux heures de découragement, comme aux heures de souffrance, elle trouvait encore dans ses visions la consolation et la paix. Ainsi, elle ne s'approchait avec confiance de la sainte table, qu'après avoir, par une visite de Jésus, reçu l'assurance qu'elle n'était pas en état de péché, et qu'elle ne commettrait pas de sacrilége en acceptant la sainte communion.

La bienheureuse Pirone avait aussi une grande dévotion à la très-sainte Mère de Dieu. La seule pensée que la reine des Vierges avait porté dans son sein le Sauveur des hommes la faisait tomber à genoux devant une image de Marie, dont elle invoquait l'intercession chaque jour, par d'ardentes prières. Elle la vit souvent avec les yeux

de l'âme, entourée d'une brillante auréole de gloire, et portant sur ses bras son divin Fils. La voix alors lui faisait défaut pour exprimer son bonheur; elle ne pouvait que murmurer ces mots : *Maria*, *Mater gratiæ*, *Mater misericordiæ*. « O Marie, mère de toutes les grâces, « mère de toutes les miséricordes », et l'on eût dit que l'excès de la béatitude allait la faire mourir.

Les saints eux-mêmes lui apparurent souvent, surtout l'apôtre saint Pierre, sainte Catherine, sainte Barbara, sainte Dorothée et sainte Agnès. Par ses fréquents entretiens spirituels avec ses célestes visiteurs, elle acquit bientôt une connaissance si complète des choses d'en haut, qu'un seul mot entendu lui ouvrait tout à coup d'immenses horizons et la faisait tomber en extase. Quand le prêtre entonnait le chant sacré : *Sanctus*, *sanctus*, *sanctus Dominus*, *Deus sabaoth*, le sentiment des choses extérieures lui manquait tout à coup, et elle restait immobile et muette comme en présence du triple trône de la Trinité trois fois sainte.

Ce feu sacré, qui consumait le cœur de la bienheureuse Pirone, ne brûlait pas pour elle seule; elle savait réchauffer à son foyer tous ceux qui s'approchaient d'elle. Toutes ses paroles, toutes ses actions dans ses rapports avec les personnes qui venaient la voir, avaient un but unique : leur inspirer le mépris du monde et l'amour de Dieu. Sa foi était de celles qui se communiquent. Un jour elle reçut la visite de deux béguines. Elle leur fit un excellent accueil, leur montra sa solitude, leur parla de son bonheur. Puis, ayant remarqué qu'elles étaient, comme des mondaines, parées de bijoux, qu'elles portaient des bracelets et des colliers de perles : « Mes sœurs »,

leur dit-elle, « quand vous viendrez me voir, il faut « laisser chez vous tous ces ornements ; ce sont choses « qui conviennent aux personnes qui s'occupent des mi- « sères d'ici-bas, mais non à celles qui songent à leurs « intérêts éternels ». Et les béguines, pleines de confusion et de repentir, jetèrent leurs joyaux, et ne firent plus dès lors parade que de la simplicité qui convient aux servantes du Seigneur.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Constance de la bienheureuse Pirone dans les épreuves et les maladies. — Sa dévotion au saint Sacrement de l'Eucharistie. — Elle reconnaît et dénonce un faux prêtre.

Le céleste fiancé des vierges qui récompensa par tant de visions la bienheureuse Pirone, voulut aussi éprouver sa foi par des douleurs et des maladies.

En effet, la plus grande partie de la vie de Pirone se passa au milieu de cruelles souffrances. Il n'y eut pas dans tout son corps un seul point qui ne fût atteint.

Elle fut parfois des semaines entières sans pouvoir dormir ou même reposer, tant le mal était persistant et aigu. Et cependant jamais une plainte ne lui échappa, jamais un mot d'impatience contre le Dieu qui l'affligeait. Elle courbait la tête et souffrait en silence, comme un lis ployé par le vent d'orage. Sa piété, loin de diminuer, ne faisait que s'accroître. On eût dit qu'elle savait gré au Seigneur d'affaiblir son corps, au point de rendre impossibles toutes les révoltes de la chair.

Dieu d'ailleurs, au milieu même des plus cruelles épreuves, ne la laissa jamais sans consolation ; il lui

apparaissait souvent, accompagné de la Reine des anges et du saint abbé Antoine, et tous trois répandaient sur son lit de douleurs des lis et des roses blanches, dont le parfum lui rendait à la fois le courage et la santé. Une autre fois, pendant la même maladie, elle vit le ciel ouvert, et elle entendit les chœurs des anges chanter les louanges du Très-Haut.

Enfin, alors même que ces célestes apparitions lui manquaient, elle puisait dans les sacrements assez de force pour supporter toutes les douleurs. Ses maladies augmentaient sa foi, son amour de la sainte pauvreté et toutes ses autres vertus. Ce lui était encore un moyen de connaître l'étendue des souffrances du divin Maître par l'expérience des siennes propres. La passion du Christ devint pour elle comme un autre livre saint, où elle apprit à lire couramment. Aussi sa dévotion au sacrement de l'Eucharistie était-elle extrême. Elle s'approcha de plus en plus souvent de la table des anges, où elle vit bien des fois la Mère de Dieu s'asseoir avec elle. Elle recevait le précieux corps et le précieux sang du Sauveur les yeux baissés, les genoux nus sur la froide pierre de l'église, le cœur tout pénétré du sentiment de son néant et de l'immensité de Dieu.

C'est qu'elle voyait, avec les yeux de l'âme, Jésus-Christ lui-même présent dans l'hostie. Elle entendait son Sauveur lui dire, comme en ce jour où elle était couchée sur son lit de souffrances : « Ma fille, me voici, je suis près « de toi » ; et elle lui répondait : « Mon Jésus, je sais bien « que vous êtes ici présent dans votre pleine et infinie « Majesté ». Mais, ce qui est plus étrange encore, par une intuition en quelque sorte céleste, elle devinait la pré-

sence du Dieu de l'Eucharistie, chez d'autres personnes, à la seule inspection de leur visage. « Je vois », disait-elle un jour à deux béguines, « je vois sur votre figure comme « un rayon de la bonté du Dieu que vous avez reçu ce « matin ».

Cette dévotion au saint Sacrement de l'Eucharistie faisait que la bienheureuse Pirone ne pouvait souffrir de le voir profaner. Il vint un jour à Mechelen un homme de rien, soi-disant prêtre, qui avait eu l'audace de dire la messe dans plusieurs églises. Il voulut renouveler son attentat dans celle de Saint-Nicolas, près de laquelle était l'ermitage de la bienheureuse Pirone : « Cet homme-« là », s'écria-t-elle avec indignation, « cet homme-là n'est « pas un prêtre ». Et le faux prêtre, plein de confusion, n'eut pas l'audace d'achever son forfait. Il fut condamné plus tard à être brûlé vif.

CHAPITRE IV.

OMMAIRE : Prophéties de la bienheureuse Pirone. — Puissance de ses prières. — Connaissance qu'elle eut du sort des âmes des trépassés.

La bienheureuse Pirone eut le don de prophétie, et elle annonça d'importants événements qui se réalisèrent tous.

Dès 1466, elle prédisait à son confesseur la prise de la ville et du château de Dinant, par le duc de Brabant. Plus tard, quand les bourgeois de Liége se révoltèrent contre le duc de Bourgogne et contre leur évêque Louis de Bourbon : « Malheur, malheur ! » s'écriait du fond de sa solitude la pieuse ermite, « le jour vient où leurs mu-

« railles seront détruites, et leurs portes brisées; leurs « maisons seront la proie des flammes : eux-mêmes, avec « leurs femmes et leurs enfants, seront jetés à la Meuse « ou passés au fil de l'épée ». Et tout arriva comme elle l'avait prédit.

Une femme, dont le proche parent avait été assassiné, réclamait à grands cris la mort du meurtrier. Pirone vint à elle et lui parla de pardon et de miséricorde : « Par- « donnez, ma sœur », lui disait-elle, « comme Jésus a par- « donné sur la croix ». Et comme elle restait inflexible, et jurait qu'elle ne pardonnerait jamais : « N'avez-vous « pas peur », lui dit la bienheureuse sœur, « que Dieu « à son tour ne vous pardonne point vos fautes ? » C'est ce qui arriva en effet : le meurtrier fut condamné au supplice qu'il méritait, et cette femme refusa de lui pardonner même à la mort; mais le même jour, elle fit une chute si malheureuse qu'elle succomba sans avoir reçu les derniers sacrements.

Les prédictions de la bienheureuse Pirone sont presque innombrables; mais il serait superflu de les rapporter ici. Nous en avons assez cité, pour faire voir combien Dieu avait voulu, dès cette vie, honorer sa servante. L'efficacité de ses prières est une autre preuve des complaisances du Très-Haut pour sa chère fille.

Son confesseur lui-même lui demandait souvent d'intercéder pour lui. Un jour qu'il devait prêcher deux fois, et qu'il craignait de ne pas s'en acquitter à son honneur et pour la plus grande gloire de Dieu, il vint trouver Pirone, et lui confia ses inquiétudes. Aussitôt la pieuse fille se mit en prières, réclamant le se-

cours de Jésus pour celui qui allait défendre la cause de Jésus. Jamais le Père ne prêcha mieux que ce jour-là.

Une autre fois elle entendit raconter qu'une ermite de Louvain avait annoncé la destruction prochaine de Bruxelles, de Mechelen et de Louvain, villes maudites de Dieu pour leurs iniquités. « Je suis fort heureuse », dit elle, « et je veux bien croire que cette ermite soit ins- « pirée du ciel; mais je sais aussi qu'il y a dans le Bra- « bant deux ou trois personnes fort en faveur auprès du « Très-Haut, et que, par amour pour elles, le Seigneur « épargnera ces trois villes ». Elle ne dit pas de qui elle voulait parler, mais il est bien certain qu'elle était elle-même une de ces trois élues.

Quand la ville de Bruxelles se révolta contre son duc, le confesseur de Pirone lui demanda d'intercéder auprès de Dieu, pour hâter la fin de cette guerre impie et meurtrière. A peine était-elle à genoux, qu'elle vit son Sauveur lui apparaître avec ses saintes plaies toutes sanglantes. Elle comprit qu'elle était exaucée, et en effet, quelques jours après, Bruxelles était en paix avec son duc et maître.

Dieu fit aussi connaître plus d'une fois à Pirone l'état de l'âme des trépassés. Quand son frère mourut de la peste, elle était pleine d'inquiétude sur son sort dans la vie éternelle, et ne cessait de prier pour le repos de son âme. Un jour elle s'interrompit tout à coup au milieu de sa prière, le cœur débordant de joie, et ne put que s'écrier : « O gloire! ô félicité incompréhensible! » Et tous ceux qui étaient là croyaient qu'elle allait mourir de bonheur ; elle venait de voir son frère au milieu du chœur des élus.

Parfois les âmes du purgatoire lui apparaissaient comme de vaines ombres, et, tournant autour d'elle avec inquiétude, lui demandaient d'implorer leur délivrance. Elle connut aussi ce que c'était que l'enfer. Une seule fois dans sa vie, elle en vit les sombres profondeurs, et sa frayeur fut si forte qu'elle serait morte, si Dieu ne l'avait rappelée à l'existence.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Sainte mort et miracles de la bienheureuse Pirone.

Cependant la pieuse ermite ne désirait rien tant que d'aller au ciel où l'appelait son céleste fiancé. Elle disait souvent avec l'Apôtre : « Que je meure, pour vivre avec « le Christ ! Mon Dieu, quand pourrai-je vous contempler « face à face ? et pourquoi me bannissez-vous si longtemps « de votre présence ? » Et comme une femme se plaignait d'avoir perdu son fils, un enfant de trois mois : « O heu« reux enfant », s'écria Pirone, « tu m'as devancée dans la « mort, et tu jouis de l'éternelle félicité sans avoir passé « par les flammes du purgatoire ; tu es assis près de « mon fiancé, saint enfant ! quelle grâce Dieu t'a faite, « tandis qu'il me faut demeurer encore sur cette terre « d'exil ».

La fin de ses souffrances approchait cependant. Elle tomba tout à coup gravement malade, et sentit que sa mort allait venir. Elle en remercia Dieu comme d'un bienfait ; elle était si heureuse que sa figure était toute transfigurée et brillait d'un éclat plus qu'humain. On eût dit qu'elle jouissait déjà par avance des félicités éter-

nelles et tous ceux qui venaient la voir en étaient frappés d'admiration et d'étonnement.

Le jour de la Passion, son confesseur lui donna la sainte communion, et le 16 mars 1472, cette pieuse âme montait au ciel.

On exposa son corps, revêtu de l'habit de l'Ordre ; une foule de personnes de tous états et de toutes conditions vinrent l'honorer; beaucoup s'agenouillaient pour baiser ses pieds et ses mains. C'est alors qu'on remarqua, pour la première fois, qu'elle y avait, comme le Christ, des cicatrices miraculeuses. Ses funérailles furent célébrées quelques jours après, au milieu d'un grand concours de laïques, de prêtres et de religieux : on l'ensevelit dans un tombeau qu'elle avait elle-même, quelque temps auparavant, creusé de ses mains.

Le Seigneur ne tarda pas à manifester par d'éclatants miracles la gloire de sa servante. Une odeur pénétrante et douce à la fois remplit longtemps l'ermitage où la pieuse sœur avait passé sa vie. Douze jours après sa mort, son confesseur, dans une visite qu'il fit à son tombeau, vit une flamme brillante en sortir et monter tout droit vers le ciel. Une autre fois, pendant une grosse maladie dont il souffrit beaucoup, la bienheureuse Pirone lui apparut pour lui dire que Dieu n'avait pas encore décidé de le rappeler à lui.

Une sœur Béguine, qui avait beaucoup aimé Pirone, la vit aussi à plusieurs reprises au milieu de sa gloire; une Carmélite attesta le même fait. Enfin, en 1479, une religieuse de l'Ordre de Saint-Bernard qui souffrait depuis quatre ans d'une cruelle maladie, aperçut une flamme brillante auprès de son lit, et entendit une

voix qui disait : « Je suis la sœur Pirone, demande à « Dieu de te guérir, je prierai avec toi et tu seras « exaucée ». Et quelques jours après elle recouvrait la santé.

(*Chronique religieuse du Brabant.*)

LA BIENHEUREUSE BÉATRIX RUSCONI, COMTESSE, ET LÉONORA TEMPI

DU TIERS ORDRE

1490. — Pape : Innocent VIII. — Roi de France : Charles VIII.

La bienheureuse Béatrix, de la noble famille des Rusconi, avait épousé le comte de Locrano, qui descendait des ducs de Milan. Au milieu des splendeurs d'une cour presque royale, elle vécut avec toute l'humilité d'une modeste servante du Christ. Quand son époux mourut, en 1465, elle ne voulut pas entendre parler d'un nouvel hymen ; elle resta veuve et prit l'habit du Tiers Ordre de Saint-François. Elle ne s'occupa plus que d'une chose, soulager les malheureux, observer la règle, glorifier Dieu par tous ses actes comme par toutes ses paroles. Elle mourut le 16 mars 1490, à Milan, et fut ensevelie à l'église des Saints-Anges, dans un tombeau de marbre. De nombreux miracles s'accomplirent par son intercession.

Sa statue fut placée sur son sépulcre à Milan, et des tableaux la représentèrent entourée d'une auréole, à l'église de la Sainte-Croix, à Côme, et à l'église de la très-sainte Vierge, à Locrano.

(WADDING ET LE PISAN.)

Léonora Tempi naquit à Florence, où elle épousa plus tard un gentilhomme de Cortone, qui mourut quelque temps après. Devenue veuve, elle entra dans le Tiers Ordre de Saint-François, où elle acquit bientôt une grande réputation de vertu. Durant quarante ans, elle porta un cilice et se ceignit les reins d'une grosse corde, marcha nu-pieds, ne prit presque aucun repos, ne mangea que des légumes ou des fruits avec un peu de pain. Tous les jours elle se donnait la discipline jusqu'à faire jaillir le sang. Elle était la mère spirituelle de tous les pauvres et de tous les malheureux ; elle les servait à table, faisait leur ouvrage, les visitait jour et nuit. Elle s'appliquait surtout à ramener au bien les femmes égarées, et, avec l'aide de Dieu, elle y réussissait souvent. Par ses conseils aussi, de nobles dames de Cortone, quittèrent leurs bijoux et leurs parures, et renoncèrent au monde pour se consacrer à Dieu.

Elle acquit une grande réputation de sainteté, non-seulement à Cortone, mais encore dans le pays environnant, et de toutes parts on venait la voir et lui demander ses conseils et ses prières. Elle mourut, pleine de vertus, le 16 mars 1667, à l'âge de 71 ans.

Les pauvres la pleurèrent comme une mère, et une foule de peuple vint honorer ses funérailles.

(P. TERRINE.)

DIX-SEPTIÈME JOUR DE MARS

LA BIENHEUREUSE PAULA MALATESTA

MARQUISE DE MANTOUE, CLARISSE

ET PLUSIEURS AUTRES RELIGIEUSES DU COUVENT DE MANTOUE

1449. — Pape : Nicolas V. — Roi de France : Charles VII.

Cette illustre princesse, femme de Jean-François Gonzague, premier marquis de Mantoue, fut célèbre par ses vertus. Trois fois par semaine, elle visitait les hôpitaux, se faisant la servante des malades, pansant leurs plaies, lavant leurs pieds, leur rendant toutes sortes de soins. Sa maison était ouverte à tous les étrangers. Dans les processions, surtout dans celles où on portait le saint Sacrement, elle allait toujours nu-pieds.

En ce temps-là, saint Bernard de Sienne s'était acquis par ses miracles une réputation européenne, et Paula obtint de lui qu'il viendrait prêcher le carême dans la cathédrale de Mantoue. Elle employa la faveur dont il jouissait à la cour pontificale, pour se faire donner la permission d'élever à Mantoue un couvent de Clarisses, et une église sous l'invocation du très-saint Sacrement et de sainte Paula, sa patronne. Après la mort du marquis, son époux, elle vint elle-même s'enfermer dans ce cloître, déjà peuplé d'un grand nombre de pieuses religieuses, et elle y vécut de longues années dans la pratique de toutes les vertus. Elle mourut l'an 1449, en

odeur de sainteté, et fut ensevelie, comme elle l'avait demandé, dans le caveau commun.

On trouve dans la sacristie un tableau qui la représente la tête entourée d'une auréole.

La bienheureuse Paula avait eu une fille, Claire Gonzague, qui entra dans le couvent fondé par les soins de sa mère, et qui vécut saintement comme elle. Elle est célèbre pour ses célestes visions et ses entretiens spirituels avec des saints et des anges. Elle mourut le 3 novembre 1451.

Angélique Gonzague, sœur de la deuxième marquise de Mantoue, vécut aussi dans le même cloître, et mérita, par sa vie toute céleste, dit la chronique, son nom d'Angélique. Elle mourut le 19 décembre 1481.

Dans le même couvent encore ont été clarisses les bienheureuses Agnès, Victoire, Louise, Angèle, Gabrielle, Cornélie, Raphaële, Hippolyte, Angélique et Laure Castaglione, toutes princesses de la maison de Gonzague, filles ou nièces des ducs de Mantoue, dont la pauvreté volontaire et la vie d'abnégation ont fait l'admiration de leurs contemporains. On en peut faire l'éloge d'un seul mot, en disant que parmi elles furent choisies les abbesses des couvents de Ferrare, de Padoue, de Parme, de Forli, de Feltre, de Reggio, de Trévise, de Murano, et de beaucoup d'autres villes d'Italie.

(Wadding et Donesmunde.)

LE PÈRE FERDINAND DE LA PAZ

1550.— Pape : Paul III. — Roi de France : Henri II.

Les Frères-Mineurs qui, vers l'an 1500, quittèrent le Portugal pour aller prêcher la vraie foi dans les Indes orientales, eurent tout d'abord bien du mal à s'y établir. Les soins mêmes avec lesquels ils s'occupaient des pauvres et des malades, leur sollicitude à ouvrir des écoles et à fonder des hôpitaux, n'eurent tout d'abord pour effet que d'attirer sur eux la haine des infidèles. Beaucoup d'entre eux payèrent de leur vie leur dévouement, et affirmèrent leur foi par un glorieux martyre.

Le Père Ferdinand de la Paz, né en Espagne, fut un des premiers religieux qui partirent en mission pour les Indes. Il sut se faire aimer et respecter non-seulement des Frères-Mineurs qui l'avaient accompagné, mais encore des infidèles à qui il était venu prêcher la vraie religion. Ses vertus le firent nommer prieur de la custodie de Saint-Thomas, qui n'était pas encore devenue une province. Il passait son temps à catéchiser, à visiter les malades, à secourir les pauvres. Dieu lui avait accordé le don de miracles, ce qui ne contribua pas peu à lui attirer le respect des Indous. Il habita successivement le couvent de Cranganor, et celui de Tana.

Au moment de mourir, alors que tous ses Frères récitaient pour lui les prières des agonisants, il leur dit qu'il voyait la vierge Marie descendre du ciel pour venir cher-

cher son âme. Et en même temps il quittait cette terre pour le royaume éternel, le 17 mars 1550.

(CARDOSE.)

DIX-HUITIÈME JOUR DE MARS

LE BIENHEUREUX SALVATOR DE HORTA

1567. — Pape : Saint Pie V. — Roi de France : Charles IX.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Naissance et jeunesse de Salvator. — Son noviciat au couvent de Barcelone. — Il prononce ses vœux. — Son austérité. — Ses guérisons. — La fontaine miraculeuse.

Le bienheureux Salvator de Horta vécut au seizième siècle. Il semble qu'au moment où Luther et Calvin, en Allemagne, en France et dans les Pays-Bas, attaquaient de toutes leurs forces les augustes sacrements de la confession et de la communion, il fut choisi par Dieu pour en être la vivante apologie.

Les parents de Salvator étaient de riches propriétaires de Bruncola, près de Girone, dans la Catalogne ; mais Dieu les éprouva, comme Job, et ils durent entrer, ruinés et malades, à l'hôpital de Saint-Colomban. C'est là que leur naquit un fils, à qui ils donnèrent le nom de Salvator, c'est-à-dire Sauveur.

L'enfant fut élevé dans la crainte de Dieu et dans le

respect de la religion. A vingt ans, il fut reçu dans l'Ordre Séraphique en qualité de Frère lai, et il entra au couvent de Barcelone pour y faire son noviciat. Les religieux ne tardèrent pas à voir ce que serait un jour le jeune Frère. Il montra dès les premiers jours un tel détachement des choses du monde, une si fervente piété, qu'il faisait l'étonnement de tous ses supérieurs. Ce fut bien mieux encore, quand il eut prononcé ses vœux complets. Il ne voulut avoir ni une cellule, ni un lit. Tout le jour, il s'occupait à des œuvres pies; toute la nuit, il priait dans la chapelle. Il se confessait et communiait souvent : ses vêtements étaient pauvres, et faits d'une étoffe très-rude ; sa nourriture presque insuffisante à le soutenir. Tous les jours il se frappait jusqu'au sang à coups de discipline. Ses mortifications effrayaient les plus austères des religieux. Le prieur lui reprochait un jour de s'imposer de trop longs jeûnes pour donner son pain aux pauvres : « Mon père », répondit-il, « Dieu pourvoira tou-« jours à notre nourriture ; on n'a jamais vu un Frère « Mineur mourir de faim ».

Sa réputation de sainteté n'avait pas tardé à se répandre dans la ville ; on venait lui demander des conseils, on lui amenait des malades à guérir. On cite de lui une foule de cures miraculeuses. Telle fut bientôt l'innombrable multitude de personnes qui accouraient près de lui, que les religieux, n'ayant plus un moment de repos, écrivirent aux supérieurs de l'Ordre, et les prièrent d'envoyer Salvator dans un autre couvent.

Le bon Frère dut se rendre au cloître de Notre-Dame des Anges, situé à six lieues de Tortose et à une demi-lieue de Horta. Les malades y accoururent et y arrivèrent

en quelque sorte avant lui. Il eût été se cacher au bout du monde, qu'ils auraient encore été l'y chercher. Il vint de tous les côtés, des aveugles, des muets, des paralytiques, des boiteux, des lépreux. Le remède de Salvator était le même pour tous : il les envoyait à confesse, les faisait communier et priait pour eux. Pas une maladie ne résista à ce traitement : tous s'en retournaient guéris.

Bientôt la réputation du saint Frère se répandit dans l'Europe entière. Les malades arrivaient de l'Espagne, de la Navarre, du Roussillon, de la France. Un jour de fête de la très-sainte Vierge, il y en eut jusqu'à six mille. La ville fut trop petite pour les contenir ; il fallut élever des tentes et des abris. Et comme l'eau manquait, le vénérable religieux se mit en prières, et frappa d'une baguette un rocher, comme autrefois Moïse : l'eau jaillit soudain, en assez grande abondance pour suffire aux besoins de tout le monde ; et de plus, beaucoup de ceux qui en burent, se trouvèrent miraculeusement guéris de leurs maladies.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Extrême piété du bienheureux Salvator. — Ses luttes victorieuses contre le démon. — Il a le don de diviuation et de prophétie. — Il annonce son départ pour la Sardaigne.

C'est à l'école de la prière et de la méditation que ce grand guérisseur avait trouvé le secret de rendre la santé et la vie à tous les malades. Il passait toutes les nuits et une bonne partie du jour en contemplation. Son esprit était sans cesse occupé de Dieu. Plus d'une fois les reli-

ligieux l'entendirent s'entretenant avec le Très-Haut, comme un ami avec son ami; souvent aussi il avait de longues conversations avec la Reine des Anges et l'apôtre saint Paul, pour qui il avait une dévotion extrême. Il allait souvent prier dans une grotte solitaire, située au flanc d'une haute montagne, non loin du couvent de Horta. Dans la suite, on appela cette caverne, la grotte du bienheureux Salvator.

Le démon ne pouvait voir sans colère ce saint homme accomplir des miracles en invoquant le nom de Dieu, et plus d'une fois le bienheureux Frère eut à soutenir contre lui de terribles combats.

Un jour qu'une grande foule de peuple était venue au couvent pour voir Salvator et lui demander des prières, un violent orage s'éleva tout à coup, avec des éclairs et du tonnerre, et Salvator, qui était dans l'Eglise, s'aperçut que le démon s'efforçait de décider tout ce monde à s'en retourner. Il sortit, fit mettre à genoux la foule, et pria avec elle; aussitôt l'esprit de ténèbres disparut, et le soleil revint splendide dans le ciel bleu.

Ce ne fut pas la seule fois que le bon Frère força le démon de se retirer devant lui. Il délivra un grand nombre de possédés : une jeune fille qui avait des attaques de nerfs chaque fois qu'une religieuse entrait chez elle; une autre que ses quatre frères lui amenèrent liée avec des cordes; une autre encore que nulle force humaine n'avait pu contraindre à mettre le pied dans une église. Sa formule ordinaire était : « Esprits de ténè-« bres, je vous ordonne de sortir de cette créature de « Dieu, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit ». En même temps il faisait sur le possédé un signe de croix.

Salvator, qui avait le don de miracles, eut aussi celui de prophéties, et le don si précieux de connaître les secrets les plus intimes des cœurs. Une femme muette était venue le trouver, pour recouvrer par son intercession l'usage de la langue. « Vous avez », lui dit le saint homme, « commis un gros péché, le jour où vous avez « perdu la parole : allez vous en confesser, et vous serez « guérie ». Ce jour-là, en effet, elle avait frappé son père. Elle retrouva la voix en s'approchant du confessionnal, et revint à la maison demander pardon à celui qu'elle avait offensé.

Salvator avait été appelé à Girone pour guérir une novice du cloître des Clarisses qui avait tous les membres paralysés. A son arrivée, les sœurs amenèrent dans l'Eglise une autre novice, malade de la même maladie; mais le saint homme leur dit : « Mes sœurs, celle-ci a « trop peu de foi pour être guérie ; apportez l'autre pour « qui je suis venu ». Il ne les avait pourtant jamais vues, ni l'une ni l'autre. Quand la malade fut devant lui, il lut son rosaire sur son corps, et dit : « Au nom du Père, du « Fils et du Saint-Esprit, lève-toi, remercie la très-sainte « Vierge, et va voir ta sœur paralytique que je n'ai pu « guérir à cause de son manque de foi ».

Un certain Jacob Amargos vint un jour demander à Salvator de prier pour son frère, qui était soldat et tous les jours exposé à la mort. Le saint lui répondit : « Votre « frère ne sera ni tué ni blessé, parce qu'il a une grande « dévotion à la Très-Sainte Vierge ». La chose arriva comme il l'avait prédite; le soldat reçut des balles dans ses habits, mais son corps resta intact.

Salvator annonça aussi à plusieurs reprises son départ

pour la Sardaigne. Il avait vu plus d'une fois en esprit la ville et le couvent où il devait mourir. Un jour que, selon sa coutume, il allait prier sur la montagne, un de ses Frères le rencontra et lui demanda s'il était vrai qu'il dût les quitter bientôt : « Oui, répondit-il, c'est la vérité même ». — « Et où irez-vous ? reprit le frère ». — « Dans « un pays, répliqua-t-il, dont la capitale est située sur « une montagne, défendue par de belles forteresses, et « pleine de canons. C'est là, ajouta-t-il, que je dois mou-« rir. On ne veut plus de moi ici, et pourtant on sera « bien heureux un jour de m'y avoir possédé quelque « temps ». Ces paroles du bon religieux devaient bientôt se vérifier.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Epreuves du bienheureux Salvator. — On le chasse du couvent de Horta, puis du couvent de Reus. — Attachement et respect du peuple pour le bienheureux.

La réputation de Salvator s'était répandue du couvent de Horta dans toute l'Espagne, et de l'Espagne dans les pays voisins, quand Dieu soumit à une rude épreuve la vertu de son serviteur. Le provincial qui faisait son inspection trouva autour du couvent de Horta tout un peuple de malades. Aussitôt il rassembla les religieux dans le chapitre, et fit mettre le frère Salvator à genoux au milieu de la salle : « Je croyais, dit-il, trouver « ce cloître tranquille ; un imposteur le bouleverse, et « cet imposteur c'est vous, frère Salvator. Quel droit « avez-vous, je vous le demande, d'agir comme vous le « faites depuis si longtemps ? N'êtes-vous pas honteux

« d'entendre dire tout autour de vous : Allons voir « le saint frère de Horta, tandis qu'il serait bien plus « juste de dire : Allons voir cet homme criminel, qui a « bouleversé le couvent de Horta. Et vous, mes Pères, ne « comprenez-vous pas enfin comme il vous couvre de « honte, ce faux saint, avec ses miracles prétendus? Frère « Salvator, je ferai en sorte qu'on n'entende plus parler de « vous, ni de vos guérisons, ni de tout ce peuple qui ve- « nait vous trouver ». En même temps le provincial ordonnait qu'on lui infligeât la discipline, et lui enjoignait de porter à l'avenir le nom de frère Alphonse, et de partir à minuit pour le couvent de Reus, situé à douze lieues de Horta.

Le saint homme supporta cette punition inique avec tant de soumission et d'humilité qu'il ne pouvait donner de sa sainteté une preuve plus évidente. Il se rendit à l'église, et resta en prières devant une image de la sainte Vierge, jusqu'au moment où on vint le chercher pour lui faire subir sa condamnation. Il reçut la discipline sans pousser une plainte, et la nuit venue, il partit pour le lieu de son exil.

Il arriva deux jours après au couvent de Reus, et aussitôt il alla porter au prieur la lettre du provincial. Le chapitre fut rassemblé sur-le-champ, Salvator placé à genoux au milieu, et le prieur expliqua à tous pour quelle raison ce malheureux Frère lui avait été envoyé par le provincial, avec ordre de porter désormais le nom de Frère Alphonse. Puis, se tournant vers le saint Frère, il ajouta: « Je vous logerai en tel lieu que personne n'ira « vous y chercher : de plus, je vous défends d'adresser « désormais la parole à aucun laïque ». Dès le lende-

main, on le chargea de la cuisine, avec permission d'y faire des miracles, si bon lui semblait.

Mais l'œuvre de Dieu suit toujours son cours, quelque empêchement qu'y apportent les hommes. Dès le lendemain la multitude de peuple qui se portait tous les jours au couvent de Horta, affluait au couvent de Reus, réclamant à grands cris le guérisseur, le saint, l'envoyé de Dieu. Les Frères tout étonnés que le lieu de sa retraite eût été aussitôt découvert, allèrent trouver le prieur, lui dirent ce qui arrivait, et ajoutèrent que les portes du couvent allaient certainement être brisées, si le Frère Salvator ne se montrait pas. Le supérieur, furieux, courut à la cuisine, et laissa déborder sur le pauvre religieux le torrent de sa colère. Il lui fallut bien cependant céder pour cette fois; la foule avait ouvert les portes et remplissait la cour du couvent. On la fit entrer dans l'église, où Salvator, bientôt envoyé par le prieur, fut reçu comme s'il eût été un ange. Lui ne dit que ces quelques mots : « Mes enfants, « si vous voulez que Dieu vous rende la santé, faites pé- « nitence et confessez-vous ; pour moi, au nom de Dieu, « et de la très-sainte Vierge, je vous bénis ». Puis il rentra à la cuisine, selon l'ordre qu'il avait reçu. Tous les malades qui étaient venus s'en retournèrent guéris. Le supérieur écrivit aussitôt au provincial ce qui était arrivé le jour même de l'entrée de Salvator au couvent; défense fut de nouveau faite au Frère de parler aux laïques, et précautions prises, pour que le même événement ne se produisît plus.

Il se reproduisit pourtant, et cela si souvent, que les supérieurs résolurent encore une fois d'exiler Frère Salvator : il fut envoyé au couvent de Barcelone. Mais là en-

core, le saint homme accomplit sa mission. Il serait superflu de raconter les guérisons qu'il obtint de Dieu par ses prières ; nous citerons seulement quelques noms : Eulalie Bassa, qui était boiteuse, Eléonore Garbina de Girone, qui souffrait d'un cancer au sein, Angèle Terragone, paralytique, Isabelle Pugados condamnée par les médecins, et bien d'autres encore furent rendus à la santé.

Mais aussi à Barcelone comme à Reus et comme à Horta, la jalousie des hommes s'exerça comme à plaisir contre l'élu de Dieu. Ses supérieurs le soumirent à de rudes épreuves , dont le saint homme sortit toujours vainqueur. Toutes ces tracasseries n'eurent d'ailleurs qu'un résultat : l'amour du peuple pour Salvator redoubla ; on en vint à lui couper des morceaux de ses vêtements, qu'on gardait comme de précieuses reliques ; dans une procession, à Valence, on le dépouilla presque entièrement.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Humilité de Salvator. — Son départ pour la Sardaigne. — Sa mort. — Ses funérailles. — Sa béatification.

Tout ce respect dont le saint Frère était l'objet de la part de ceux qui le connaissaient, loin de lui inspirer de l'orgueil, n'avait fait au contraire qu'accroître son humilité. Convaincu de son néant, il attribuait tous ses miracles à la très-sainte Vierge. Avant de partir pour la Sardaigne, il fut mandé à la cour du roi Philippe et de la reine Isabelle : « Que Dieu, dit-il, le pasteur commun de « tous les hommes, vous bénisse ! Pourquoi vos Majestés « m'ont-elles fait venir ici ? et qu'avaient-elles besoin

« de voir un pauvre cuisinier de l'Ordre de Saint-Fran-
« çois ? » — « Je vous ai fait venir, répondit le roi, parce
« que je sais les miracles que Dieu accomplit par votre
« intermédiaire, et j'ai voulu vous voir, pour vous ac-
« corder ce qu'il vous plaira de me demander : le Sei-
« gneur ne m'a-t-il pas chargé de veiller au dévelop-
« pement de la foi et au bonheur de ceux qui le servent
« bien ? » — « Et moi, reprit Salvator, je ne me crois
« digne d'aucune récompense, parce que Dieu veut bien
« écouter mes prières. C'est lui que vous devez remercier ;
« c'est lui seul qui permet à son humble serviteur de
« faire quelque bien à vos sujets ». Il ne voulut accepter aucun honneur, et peu de temps après, il partit pour Cagliari, capitale de la Sardaigne, avec le Père Vicenze Perri, homme de grande vertu.

C'est là qu'il devait achever sa vie, au milieu du respect et de l'admiration des hommes, dans la pratique de toutes les vertus. Quelques jours avant sa mort, la maladie dont il souffrait depuis un certain temps prit tout à coup une violence extraordinaire, et l'on vit bien qu'il n'y avait nul espoir de guérir celui qui avait rendu la santé à tant de milliers d'hommes. On vint en foule lui faire des visites ; l'archevêque, le vice-roi, les principaux personnages de l'île se succédèrent à son lit de douleurs, en se recommandant à ses prières, et le saint répondait : « Que puis-je, moi misérable, faire pour vous ; c'est à
« Dieu qu'il faut vous adresser ». Il s'entretenait continuellement avec son Sauveur et avec la bienheureuse vierge Marie. Au moment d'expirer, il prit en mains une image du Dieu crucifié, et lui baisant les pieds : « Mon
« Dieu, mon Dieu, dit-il, ayez pitié de moi, je vais à vous,

« je me confie en votre bonté ». Et il mourut, en murmurant encore les noms de Jésus et de Marie, au milieu des gémissements de ses Frères, le 18 mars 1567.

L'archevêque ordonna que son corps resterait exposé dans l'église pendant trois jours, gardé par des soldats, de peur qu'on n'essayât de l'enlever. Puis il vint lui-même accompagné du vice-roi, des principaux dignitaires de la Cour et d'une foule immense de peuple célébrer ses funérailles. Un éloquent Père jésuite prononça son oraison funèbre, où il eut soin de rappeler les vertus et les miracles du saint.

Des guérisons nombreuses s'opérèrent sur son tombeau. En 1586, le pape Sixte-Quint, qui avait été Frère Mineur, fit publier la vie et les miracles du bienheureux Salvator. Quelques années plus tard, le pape Clément VIII ordonna des processions en son honneur. En 1600, le comte d'Elda, vice-roi de Sardaigne, bâtit une chapelle magnifique destinée à contenir les restes précieux du saint Frère. Enfin le pape Paul V, sur la demande de Philippe III, roi d'Espagne, le déclara bienheureux, et permit de vénérer ses reliques et ses images. Une multitude d'autels et de chapelles furent placés sous son invocation en Italie, en Espagne et en France, avec cette inscription : « Bienheureux Salvator, priez pour nous, parce que vous avez « été un élu et un bien-aimé du Seigneur ».

Longtemps on lut sur son tombeau, à Cagliari, cette épitaphe : « Ci-gît un saint, qui dès sa jeunesse a mérité « d'avoir le don de guérison. Dieu lui a donné le pouvoir de rendre la lumière aux aveugles et de chasser « les démons. Gloire au Père, au Fils, et au Saint-Esprit ».

(Bénigne-Fremaut, *Récollet.*)

SŒUR BÉATRIX DE SAINT-FRANÇOIS

CLARISSE

1593. — Pape : Grégoire VIII. — Roi de France : Henri IV.

La bienheureuse Béatrix, née en Portugal, d'une famille illustre, fut longtemps demoiselle d'honneur d'Isabelle, sœur d'Emmanuel III, roi de Portugal. Elle épousa Antoine Silveira, gouverneur de Terena; puis devenue bientôt veuve, elle mit à exécution un vœu de sa jeunesse, et se fit religieuse.

Elle entra tout d'abord avec la princesse Isabelle dans un couvent de Saint-François, où elle avait résolu de fixer sa vie; mais un jour une religieuse, inspirée de Dieu, lui dit : « Vous n'êtes pas destinée à rester ici, Dieu vous a choisie pour fonder un grand couvent. En effet, en 1562, d'après l'avis du Père Marc de Lisbonne, évêque de Porto, et avec l'autorisation du pape Pie IV, elle éleva un couvent sur une de ses terres, à Villa-Longa. Quelque temps après, Odoardus, neveu du roi, léguait par testament tous ses biens au nouveau monastère. Béatrix y suivit d'abord la règle du Tiers Ordre, et plus tard celle de sainte Claire. Elle fut abbesse pendant vingt années, et vécut d'une vie austère dans les privations et la pauvreté volontaire. Tous les jours elle se confessait et communiait. Elle arrosait, dit le chroniqueur, les fleurs de sa vertu avec ses larmes. Elle mourut d'un cancer à la tête, le 18 mars 1593.

(GONZAGUE ET CARDOSE.)

SŒUR MARIE DU CHRIST

CLARISSE

1633. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

L'an 1633, le 18 mars, mourut au cloître de Figuero, en Portugal, la bienheureuse sœur Marie du Christ. Sa vie avait été une longue suite de mortifications : elle vécut de pain et d'eau, s'infligeant la discipline presque tous les jours, vêtue d'une haire qui lui déchirait le corps. Elle eut de célestes extases et des entretiens spirituels avec Dieu et les saints. Sur son lit de mort, on la vit entourée d'une brillante auréole. Elle rendit l'âme, la veille de la fête de saint Joseph, à qui elle avait toujours eu une grande dévotion.

(Gonzague et Cardose.)

DIX-NEUVIÈME JOUR DE MARS

LE B. MARC DE SAINTE-MARIE

1496. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Charles VIII.

Ce saint homme naquit dans les Marches, en Italie. A peine sorti de l'enfance, il commença à prêcher et à soupirer après le martyre. On prévit dès lors ce qu'il serait un jour. A Bologne, à Pérouse, il se livra avec ardeur à

l'étude, et fut reçu docteur en médecine. Mais ce n'était pas tant des corps que des âmes qu'il voulait s'occuper; il quitta le monde d'accord avec sa femme : elle se fit Clarisse et lui Frère Mineur.

Il se rendit tout d'abord au cloître de Fabiano, situé au milieu de hautes montagnes et de forêts, et où vivaient alors saint Bernardin, Jean Capistran, Jacob des Marches. Le bienheureux Marc de Sainte-Marie y eut bientôt acquis une grande réputation de sainteté et d'éloquence. Il ne tarda pas à faire de la prédication son exercice habituel; il parcourut toute l'Italie, appelant les hommes à la pénitence, enflammant tous les cœurs de l'amour de Dieu. A sa voix, une foule de jeunes gens abandonnèrent le monde pour se faire religieux. C'est que la sainteté de sa vie donnait à sa parole une autorité sans limites, et Dieu, d'ailleurs par des miracles, la rendait irrésistible. Ainsi, lors de la terrible peste de Camerino, les habitants ayant à sa voix fait pénitence, le fléau disparut aussitôt.

Sur la fin de sa vie, le bienheureux Marc se retira dans un cloître de l'Observance, où il acheva ses jours dans la prière et la mortification. Lorsque le moment de sa mort approcha, il pria les Frères de rester auprès de lui, de répéter souvent le saint nom de Jésus, et de lire la passion du Sauveur. Au moment où on en était à ce passage : « Et penchant la tête, il rendit l'âme », il s'endormit dans le Seigneur, le 19 mars 1496.

A peine le bruit de sa mort se fut-il répandu, qu'une foule de peuple accourut au cloître, pour emporter quelque lambeau de ses vêtements et pour vénérer ses restes mortels. Des miracles s'accomplirent en grand nombre ce jour-là.

En 1522, quand on éleva dans Vicence un nouveau couvent pour remplacer l'ancien, les reliques du bienheureux Marc furent transportées dans une magnifique chapelle placée sous son invocation. Il repose maintenant sous un autel de la même église.

Dans le cloître de Trente, de la même province, sont conservés les restes mortels de deux prêtres de l'Ordre, Fridebald et Barthholomé de Trente, célèbres tous les deux par leurs miracles.

(WADDING ET CIMARELLA.

LE FRÈRE FRANÇOIS DE GALISTEO

1570. — Pape : Saint Pie V. — Roi de France : Charles IX.

Frère François naquit à Galisteo, dans la province d'Estramadure, en Espagne. Il fut le disciple de saint Pierre d'Alcantara, dont il s'efforça d'imiter la vie avec un parfait esprit d'humilité et d'obéissance. Son austérité était extrême : il portait une haire en crin, se donnait chaque nuit la discipline, et prenait si peu de nourriture que ses Frères craignaient de le voir mourir d'inanition.

Il était aussi charitable pour autrui que dur à lui-même. Les pauvres surtout étaient ses bien-aimés. Il consacrait une partie de son temps à recueillir des aumônes pour leur venir en aide.

Humble, modeste, pieux au-delà de tout ce qu'on peut

imaginer, il sut se faire aimer de tous ceux qui le connurent, et il mérita d'être nommé, par saint Pierre d'Alcantara, gardien du couvent de Rozenkrans. Dans cette nouvelle position, il ne changea rien à sa façon de vivre; il se signala plus encore qu'autrefois par ses mortifications, son humilité et sa piété. Il faisait lui-même les plus vils travaux du couvent, et servait ses Frères comme s'il eût été leur esclave.

Dieu lui révéla à l'avance le jour de sa mort. Il était allé visiter une sainte femme, Marie Gonzalès, alors très-malade, et il était resté une journée entière à lui donner des consolations et des encouragements. Et comme elle lui demandait : « Quand me reviendrez-vous voir ? » « Bientôt, s'il plaît à Dieu, répondit-il, mais pas sur cette « terre ». En effet, à peine était-il rentré au couvent, qu'il sentit au côté une violente douleur. Sa santé s'altérant de jour en jour davantage, il reçut les sacrements des mourants, et rendit l'âme le 19 mars 1570.

(*Chronique de la province de Saint-Joseph.*)

LUCRÈCE BRUNELLI

VIERGE DU TIERS ORDRE

1647. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIII.

Cette bienheureuse fiancée du Christ naquit l'an 1600, à Massa, en Italie, de parents pauvres qui vivaient à grand'peine du produit de leur travail. Sa jeunesse se passa dans la pratique de tous les devoirs religieux. Elle

allait souvent voir une veuve nommée Angèle Tedeschi, du Tiers Ordre, qui mourut en odeur de sainteté le 27 janvier 1653. Sous sa direction, Lucrèce avança rapidement dans le chemin de la vertu. Elle était si pénétrée de l'amour de Dieu, qu'à peine pouvait-on l'arracher un moment à ses prières et à ses méditations. Un jour que son père l'avait envoyée conduire un sac de blé au moulin, elle s'arrêta dans une chapelle dédiée à la bienheureuse vierge Marie, et y fut bientôt tellement absorbée dans la contemplation, qu'elle en oublia sac et moulin. Son père ne la voyant pas revenir, se douta de ce qu'elle était devenue, et s'en vint, fort mécontent, la trouver dans la chapelle. Mais quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il s'aperçut que le blé s'était converti en farine, et cela sans avoir été au moulin. Il loua le Seigneur qui faisait ainsi un miracle en faveur de sa fille, et revint avec elle à la maison. Plus tard la dévotion des habitants du pays bâtit une église à l'endroit où s'élevait cette chapelle miraculeuse.

Cependant la réputation de la bienheureuse Lucrèce s'était répandue ; Vincent Bonvisi, frère du cardinal Jérôme Bonvisi, la fit venir chez lui pour faire l'éducation religieuse de ses enfants; et plus tard, Albéric Cibo, marquis de Massa, lui demanda le même service. Elle y consentit, à la condition qu'elle pourrait en même temps s'occuper des pauvres et des malades, visiter les hospices et chercher un asile pour les orphelins. Plus tard le marquis de Massa lui donna, près de son palais, une maison vaste et commode où elle vécut avec quelques compagnes, selon la règle du Tiers Ordre de Saint-François, s'imposant des jeûnes et des mortifications, se frap-

pant toutes les nuits de la discipline, vêtue d'une haire, sans autre lit que la terre nue.

Elle était fort connue à Luceo et vénérée comme une sainte. De savants hommes dans les choses de la religion n'hésitaient pas à lui demander son avis sur des points importants, et elle éclaira souvent plus d'un passage obscur des saintes Ecritures.

Elle mourut le 19 mars 1647, à l'âge de quarante-sept ans. Elle fut ensevelie, au milieu d'un grand concours de peuple, dans un couvent de religieuses, situé non loin de l'endroit où elle habitait.

(P. Terrinca.)

LE PÈRE ANTOINE MAJEWSKI

POLONAIS

Le père Antoine Majewski est mort, le 19 mars 1863, martyr de sa charité. Il avait quitté son couvent de Stobénica, pour aller sur les champs de bataille porter aux blessés de la Pologne, alors en guerre avec la Russie, les secours de la religion. Il fut assassiné par les Russes, une heure après le combat terminé, au moment où il confessait un mourant.

(Rosier de Marie.)

VINGTIÈME JOUR DE MARS

LE BIENHEUREUX JEAN DE PARME

SEPTIÈME GÉNÉRAL DE L'ORDRE

1289. — Pape : Nicolas IV. — Roi de France : Philippe IV.

SOMMAIRE : Sa jeunesse. — Ses prédications. — Il est envoyé au concile de Lyon. — Il devient en 1247 général de l'ordre. — Ses efforts pour y ramener la discipline. — Ses rapports avec les rois de l'Europe. — Sa vie dans la solitude. — Sa mort à Camerino.

Le bienheureux Jean naquit dans les premières années du treizième siècle d'une des plus illustres familles de Parme. Dès sa première enfance, il eut pour maître un vénérable prêtre, son oncle, qui l'éleva dans l'amour et la pratique de la religion. En 1221, un couvent de Frères-Mineurs avait été élevé à Parme par les soins de saint François; Jean se décida bientôt à s'y fixer. Il demanda donc à être admis dans l'Ordre, et en 1233, il quitta le monde où cependant il eût pu faire brillante figure, et se consacra à Dieu. Son noviciat terminé, il prononça ses vœux, et se mit à l'étude de la philosophie ; puis il passa quelque temps à l'Université de Paris, et ne tarda pas à devenir célèbre par son savoir et son éloquence.

Lorsqu'il eut été promu au sacerdoce, ses supérieurs l'employèrent à la prédication. Il y réussit complétement, car il possédait une si grande facilité d'expression et était même si pénétré de la vérité de la religion qu'il prêchait, qu'on ne pouvait l'entendre sans verser des larmes. Il

fut encore chargé à cette époque de l'enseignement de la philosophie et de la théologie, à Bologne d'abord, puis à Naples.

En 1245, lors du concile général convoqué à Lyon par le pape Innocent IV, Jean de Parme y fut envoyé à la place du général de l'Ordre, âgé et infirme. Le saint religieux montra dans cette auguste assemblée tant de sagesse et de prudence, qu'il mérita les bonnes grâces du Souverain Pontife. Après la tenue du concile, il fut appelé à Paris, pour y professer dans l'Université, et il fut le premier italien qui y occupa une chaire publique.

En ce moment de graves divisions, provoquées par le fameux Frère Elie, éclataient chez les Frères-Mineurs d'Italie. Le général de l'Ordre, Crescent, était, autant par son âge que par sa faiblesse de caractère, incapable de ramener la paix au milieu d'eux. Aussi le Pape, ayant convoqué le chapitre général des Frères-Mineurs à Lyon, on élut à sa place, d'un consentement unanime, le bienheureux Jean de Parme, en 1247.

Le premier soin du nouveau général fut de visiter tous les couvents soumis à sa juridiction, et d'y rétablir la discipline. Il faisait ses visites à pied, ne portait qu'une tunique et récitait l'office en chemin, la tête nue, à l'imitation de saint François. Dans les couvents où il entrait, il ne souffrait pas qu'on eût pour lui aucune attention particulière ; il assistait, même la nuit, à tous les offices, et remplissait les plus bas emplois de la maison, donnant ainsi à tous l'exemple de la perfection religieuse. Aussi, quelque difficile qu'ait paru d'abord l'œuvre entreprise par le bienheureux Jean de Parme, obtenait-il des résultats immenses. La ferveur primitive avait reparu dans

le plus grand nombre des couvents, et la réforme s'opérait, quoique lentement, dans le petit nombre de ceux où le général n'avait pu se rendre lui-même.

Jean de Parme eut l'estime et l'affection des principaux souverains qui régnaient alors en Europe. Saint Louis, roi de France, tint à honneur de dîner avec lui, à la dernière place de la table, dans un réfectoire de Frères-Mineurs. Henri III, roi d'Angleterre, ne crut pas déroger à sa dignité en l'embrassant publiquement. Enfin, Innocent II, dont l'affection pour le bienheureux n'avait pas varié depuis le concile de Lyon, montra, en 1249, quelle confiance il avait en lui, en l'envoyant à Constantinople pour s'occuper de la réunion de l'Eglise grecque à l'Eglise romaine.

Les partisans du schisme ayant triomphé, Jean de Parme revint à Lyon, en 1251, rendre compte au Pape de son ambassade; puis il reprit le cours de ses visites. On le voit partout où il y a une affaire importante à régler. A Paris, une discussion s'étant élevée entre les religieux et les prêtres séculiers, jaloux de voir les chaires de professeurs occupées par des Dominicains, il intervient, et, par un discours aussi humble que persuasif, il touche tellement ses auditeurs qu'il leur arrache des larmes.

Mais tandis que le bienheureux employait ainsi tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour assurer le bien de son Ordre, les religieux ennemis de la régularité faisaient mille efforts pour secouer un joug qui les fatiguait. Lassé de lutter contre eux, Jean de Parme provoqua la convocation d'un chapitre général, le 2 février 1254, et il y donna sa démission.

Délivré désormais de la sollicitude que cause l'exercice

de l'autorité, Jean ne songea plus qu'à goûter les charmes de la solitude et à y chercher Dieu par la méditation. En ce moment, il fut accusé de partager l'hérésie d'un certain abbé Joachim, et il allait être condamné par des juges prévenus, sans la puissante intervention du cardinal Ottobono.

Sorti de cette épreuve, le serviteur de Dieu se rendit à Greccio, dans la vallée de Rieti, où les Frères-Mineurs avaient un couvent. Là, pendant trente années, il se livra à la pratique parfaite de toutes les vertus chrétiennes et religieuses; puis, à la nouvelle que les Grecs persévéraient dans leur schisme, l'espoir de les déterminer à renoncer à leurs erreurs, lui inspira le désir de faire un nouveau voyage en Orient. Il se mit en route, à pied, avec quelques compagnons, à l'âge de quatre-vingts ans. Mais il ne fit pas beaucoup de chemin sans s'apercevoir que ses forces l'abandonnaient.

Il pria ses compagnons de le conduire au couvent le plus voisin : on le mena à Camerino, ville des Etats de l'Eglise. Là, après avoir reçu avec beaucoup de dévotion les derniers sacrements, il rendit tranquillement son âme à son Créateur, dans la nuit du 19 au 20 mars 1289.

Il s'opéra à son tombeau un grand nombre de miracles qui portèrent les habitants de Camerino à l'honorer comme un saint. Son corps s'est conservé sans corruption jusqu'à ces derniers temps. Le pape Pie VI approuva, le 1er mars 1777, le culte rendu à ce bienheureux, et depuis cette époque l'Ordre de Saint-François en célèbre la fête.

(*Abrégé de Butler.*)

Dans le couvent de Cassano, royaume de Naples, reposent les restes d'un autre Jean de Parme, connu pour ses vertus, et à qui Dieu donna l'esprit de prophétie.

Il faut rappeler, à côté de Jean de Parme, le bienheureux Frère Jacob de Massa, son compagnon et son ami. Sa perfection chrétienne et les grâces que Dieu lui faisait étaient universellement connues. Les saints Frères Egidius, Junipérus, Lucidus et d'autres encore disaient qu'il n'y avait pas un homme au monde à qui Dieu ait révélé plus de mystères qu'au bienheureux Jacob de Massa. Le bienheureux Egidius était en rapports continuels avec lui, et il lui envoyait tous ceux qui demandaient quelque éclaircissement en matière religieuse. Il illumina plus d'un point obscur des saintes Ecritures. Il passait les jours et les nuits en contemplation et en entretiens spirituels avec Dieu. Il jouit maintenant dans le ciel de l'éternelle félicité.

(Wadding.)

LE B. HIPPOLYTE GALANTINI

DU TIERS ORDRE

1620. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Jeunesse d'Hippolyte. — Ses dispositions précoces à l'enseignement et à l'éloquence. — Sa piété et son amour du prochain. — Difficultés qu'il rencontre chez son père. — Il devient président de la confrérie de Sainte-Lucie.

Ce miroir de sainteté naquit à Florence, en Italie, l'an 1565. Encore tout jeune, il s'exprimait déjà avec une grande facilité. A l'âge de cinq ans, il rassemblait les enfants du voisinage, montait sur une borne, et leur répétait les sermons qu'il avait entendus à l'église. Il savait persuader à chacun tout ce qu'il voulait. Il était d'ailleurs modeste, de bonnes manières, plein d'obéissance et de respect pour ses parents. Sa piété aussi était grande, et son désir de faire le bien n'avait pas de bornes. Il trouvait un bonheur immense à faire de petits autels, à visiter les églises, à contempler les images des saints. Malheureusement son père, qui n'était qu'un pauvre tisserand en soie, était obligé de le faire travailler constamment auprès de lui, et lui laissait à peine le temps d'apprendre à lire et à écrire.

Hippolyte, dès cette époque, avait résolu de devenir un religieux, et il commença dès lors à imiter la vie et les austérités des saints. Tous les dimanches, il ras-

semblait autant d'enfants qu'il pouvait, leur enseignait quelque article de foi, les menait à l'église et les engageait à se confesser. Les Pères Jésuites, qui le remarquèrent, le chargèrent d'apprendre le catéchisme aux enfants de l'école. Ceux-ci prirent bientôt les bonnes manières d'Hippolyte, et plus tard lui gardèrent un excellent souvenir.

Il n'était encore âgé que de neuf ans quand on le jugea digne de faire sa première communion. Il s'approcha de la table sainte avec autant de respect que s'il eût été dans le ciel assis en face de Dieu. Depuis ce moment, il consacra à la prière plusieurs heures du jour, et tout le temps qu'il travaillait auprès de son père, il méditait sur les choses du ciel, élevait son cœur à Dieu, se détachait en quelque sorte de la terre. D'heure en heure, il récitait la salutation angélique ; il faisait souvent son examen de conscience, et était parvenu à soumettre complétement son corps à son âme et la chair à l'esprit.

Il lui fallut, pour arriver à ce résultat, triompher du mauvais vouloir de son père, excellent homme d'ailleurs et très-pieux, mais qui s'était imaginé que tous ces exercices religieux empêchaient Hippolyte de se livrer, comme besoin était, au travail manuel. Dieu lui vint en aide par une sorte de miracle. Plus son père lui imposait d'ouvrage, plus il passait de temps à prier : avant la fin du jour sa tâche était remplie. A la fin, le père, convaincu par une preuve aussi évidente que la grâce de Dieu était descendue sur lui, cessa de le tracasser et le laissa agir à sa guise, selon les inspirations de l'Esprit-Saint.

Il y avait alors dans toute l'Italie des confréries où l'on

admettait les jeunes gens, destinées à soulager les pauvres et les malades, à entretenir les églises, à accompagner les processions du saint Sacrement. Hippolyte ne pouvait manquer d'en faire partie, il devint même président de la confrérie de Sainte-Lucie. C'était pour lui comme une préparation à la grande œuvre qui devait occuper sa vie : la fondation de la confrérie de la Doctrine chrétienne.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Fondation de la confrérie de la Doctrine chrétienne. — Obstacles qu'Hippolyte rencontre au début de son œuvre. — Intervention efficace de l'archevêque de Florence. — Développements immenses de la confrérie.

Depuis longtemps déjà, on pourrait presque dire depuis son enfance, Hippolyte nourrissait un généreux projet : réunir une société de jeunes gens et d'hommes instruits autant que pieux, qui s'occuperaient de l'éducation des enfants pauvres. Il n'y arriva pas sans de grandes difficultés. Quand il exposa ses desseins à ceux qui pouvaient lui venir en aide, il ne rencontra tout d'abord que contradiction et mauvais vouloir. Des curés lui refusèrent leur église ou même une simple chapelle pour y rassembler, les dimanches et les jours de fête, les disciples et les maîtres. Il eût désespéré de mener à bonne fin son entreprise, s'il n'eût entendu un jour une voix céleste l'encourager et lui dire : « Courage, Hippolyte, serviteur de Dieu, persévère dans « ta bonne œuvre ; tu recueilleras bientôt les fruits de « ton travail ».

Il persévéra donc, et il fit si bien, qu'avec l'aide d'en

haut, il trouva enfin un puissant protecteur, Alexandre de Médicis, archevêque de Florence, qui devint plus tard pape sous le nom de Léon XI. Alexandre donna au bienheureux Hippolyte la chapelle de Saint-Sébastien, et manda à son vicaire général et à plusieurs chanoines d'avoir à le seconder de tout leur pouvoir. Dès lors tout marcha rapidement, et la confrérie ne tarda pas à prendre de telles proportions, que la chapelle, fort grande cependant, ne put plus la contenir. En vain quelques mauvais esprits essayèrent d'arrêter son développement ; mieux eût valu opposer une digue à la marée montante. Un prêtre, qui avait prêché contre Hippolyte, fut même obligé par le sentiment public de venir lui demander pardon ; ajoutons qu'il reconnut généreusement ses torts, et que dès lors il travailla de toutes ses forces à l'agrandissement de l'œuvre.

Tout le monde, à ce moment, était unanime à proclamer les bons résultats obtenus par la confrérie, et un certain nombre de personnes pieuses et riches songèrent à lui construire un nouveau local assez grand pour la renfermer tout entière. Le projet fut bientôt mis à exécution (1602), et la confrérie, sur la permission du pape Clément VIII, prit le nom de *Confrérie de la Doctrine chrétienne de Saint-François*. L'année suivante, le jour de la fête du saint Père François, on célébra la première messe pour les Frères, qui tous, avec les disciples, s'approchèrent de la sainte table.

La confrérie alla se développant, en dépit de quelques tracasseries qu'on lui suscita encore, et bientôt Hippolyte, avec les aumônes et les dons qu'il avait recueillis, put élever une chapelle et des écoles. En même temps il ins-

tituait la règle des Frères, et la soumettait à l'approbation de l'archevêque. Il avait déjà sous sa direction quatre-vingt-dix-huit maîtres, dévoués à la confrérie et à l'instruction des enfants. Tous ceux qui voulaient entrer dans la confrérie devaient d'abord faire une confession générale de leurs péchés, puis s'engager à s'approcher souvent de la sainte table, et à mener une vie régulière et chrétienne. Les enfants étaient soumis à un régime de plus en plus rigoureux, suivant leur âge, jusqu'au moment où ils rentraient dans le monde.

Chaque année une grande cérémonie réunissait tous les Confrères, et d'éloquents prédicateurs venaient, à la prière d'Hippolyte, entretenir dans leurs âmes leurs pieuses dispositions. En outre, du mois de janvier au carême, tous les dimanches et tous les jours de fête, on lisait en commun la vie des Saints, pour exciter les jeunes gens à suivre leur exemple et pour les préparer à la communion pascale.

Cependant la réputation de la nouvelle confrérie s'était bientôt répandue dans toute l'Italie. Hippolyte fut appelé partout pour en établir de nouvelles, à Volaterra, à Pistories, à Lucques, à Modène, à Parme. Les ducs, les comtes, les évêques le demandaient à grands cris, et partout se fondaient de pieuses maisons, où les enfants recevaient une éducation solide et religieuse.

Le promoteur de ce grand mouvement, le bienheureux Hippolyte, suffisait à tout; il était partout où l'on avait besoin de lui. En même temps, tout en s'occupant de la perfection d'autrui, il ne se négligeait pas lui-même; il accomplissait son travail manuel, faisait ses lectures pieuses, ses prières, méditait et se mortifiait comme par

le passé. Tous les jours il allait à l'église entendre la messe, communier et réciter son action de grâces. Il observait scrupuleusement les jeûnes imposés par l'Eglise ; chaque nuit il se donnait la discipline, et reposait trois ou quatre heures seulement sur une planche. Il vécut quarante ans ainsi, et il fallut à la fin que son confesseur lui ordonnât de se ménager un peu. Mais le pieux serviteur de Dieu ne pouvait s'y résoudre, et jusqu'à sa mort il continua de travailler à la purification et au bonheur des âmes.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Eloquence d'Hippolyte. — Il prêche le carême dans la chapelle des Médicis. — Conversions accomplies par ses sermons. — Ses miracles, son dévouement à ceux qui souffrent.

Dieu qui avait donné au bienheureux Hippolyte la mission de rendre les hommes meilleurs, lui avait donné en même temps les moyens d'arriver à cette fin. C'est ainsi que la parole du bon Frère avait une éloquence toute particulière. Ses sermons, sans grand étalage de mots et de figures, étaient si pleins de feu, qu'ils gagnaient tous les cœurs, et amenaient les pécheurs à la pénitence. Sa voix ne s'arrêtait pas à l'oreille de l'auditeur, elle pénétrait jusqu'au fond de l'âme. Les dimanches et les jours de fête, il improvisait une allocution sur l'Evangile du jour, et ceux qui l'entendaient en retiraient toujours quelque profit. La moindre parole de l'Ecriture était pour lui matière à de longs développements. Durant dix-huit mois, au grand étonnement de tous, il prêcha sur ce texte de

l'Apocalypse : « Au vainqueur, je permettrai de manger « de l'arbre de la vie ».

On ne s'étonnera pas des résultats prodigieux que ses sermons produisaient dans le cœur de ses auditeurs, si l'on songe qu'il parlait pour ainsi dire par surabondance de cœur. S'il enflammait tout le monde de l'amour de Dieu, c'est qu'il était lui-même intérieurement consumé par ce feu sacré, et inspiré encore par son ardente charité pour le prochain. Il avait coutume de dire qu'un prédicateur, qui ne possède pas ces deux vertus au suprême degré, est comme un canon sans boulet, qui fait du bruit, et rien que du bruit. Enfin, jamais il ne parlait sans avoir auparavant médité quelque temps devant son crucifix.

Les plus célèbres prédicateurs de l'époque assistaient avec recueillement à ses sermons, où ils trouvaient, disaient-ils, une science immense des choses du ciel. Les princes de l'Italie le faisaient venir prêcher dans la chapelle de leur palais. En 1617, Côme II, après avoir entendu pendant tout le carême les orateurs de la chaire les plus en renom, voulut avoir, le jour du jeudi saint, le bienheureux Hippolyte. Il vint, et parla si bien, qu'il fut prié de revenir encore. La deuxième fois, son sermon eut encore plus de succès, et l'on voulut avoir son manuscrit ; mais on n'y trouva que ces paroles des saintes Ecritures : « Quand tu prêcheras devant les rois et les « princes de la terre, ne t'inquiète pas de ce que tu as à « dire ; ce n'est pas toi qui parleras, c'est l'Esprit de ton « Père céleste qui s'exprimera par ta bouche ». Il avait coutume de dire : « Je ne sais jamais ce que sera mon « sermon ; mais ce que je sais, c'est que je désire glorifier « Dieu parmi les hommes. Tous ces bons effets que j'ob-

« tiens ne sont pas mon œuvre, mais bien l'œuvre de Dieu « qui se sert de son humble serviteur pour émouvoir les « cœurs ».

Les conversions qu'il prépara sont pour ainsi dire innombrables. Un soldat qui menait ce qu'on appelle joyeuse vie, vint un jour par dérision l'entendre prêcher: le bon Frère, sans avoir l'air de le remarquer, récita tout au long la liste de ses péchés. Furieux, le soldat accusa d'abord ses amis d'avoir raconté sa vie au bienheureux Hippolyte; mais bientôt touché de la grâce de Dieu, il fit pénitence et mourut trois mois après. A Florence, un noble qui, disait-on, avait vendu son âme à Satan, eut tellement horreur de son crime après avoir entendu Hippolyte, qu'il manda aussitôt un capucin, se confessa, alla à Rome demander l'absolution au Saint-Père, et enfin entra dans l'Ordre Séraphique.

Les jeunes gens les plus dissolus, les femmes de mauvaise vie, ne pouvaient résister à la force de la parole du prédicateur : celles-ci prenaient le voile dans un couvent austère; ceux-là demandaient à être admis dans la confrérie de la Doctrine chrétienne; et l'on pouvait dire que là où avait passé le Frère Hippolyte, il n'y avait plus un pécheur.

C'est que non-seulement ses paroles, mais encore et surtout l'exemple de sa vie inspirait l'amour de la vertu. L'expression de sa figure, ses yeux, ses manières mêmes témoignaient hautement de ce qu'avaient accompli les pratiques religieuses sur cette belle nature. La sainteté resplendissait sur son visage, et y imprimait une telle majesté qu'on ne pouvait le regarder sans respect. Son âme angélique avait transformé tout son être pour en

faire quelque chose de céleste, et plus d'une fois, sa seule présence suffit à convertir des pécheurs endurcis. Un gentilhomme de Florence, sur le point de mourir, refusait de recourir aux consolations de la religion. Ses amis, après l'avoir en vain supplié d'appeler un prêtre, firent venir Hippolyte; et à peine le bon Frère était-il entré dans la chambre que le malade se mit à pleurer, à gémir et à trembler: on eût dit qu'il allait mourir de frayeur. Il fallut qu'Hippolyte le consolât. Aussitôt il manda un prêtre, se confessa, et ses amis, quelques jours après, eurent la consolation de le voir saintement rendre son âme à Dieu.

Un gentilhomme de Rome, qui avait subi un affront, vint à Pistories pour se venger de l'insulteur; mais, au moment même où il frappait à sa porte, survint Hippolyte : à la vue de ce visage tout céleste et tout plein de mansuétude, il oublia sa colère et retourna chez lui.

Hippolyte, d'ailleurs, n'épargnait ni son temps ni ses peines pour obtenir une conversion. Il travailla des années entières à ramener une âme au bien. Son ardente charité ne lui laissait de repos ni jour ni nuit. Il consacrait tout son petit avoir à l'achat de livres pieux, de médailles et de chapelets qu'il distribuait pour répandre le goût de la piété. On eût dit que les plus grands pécheurs étaient ses enfants chéris, tant il leur prodiguait de soins, tant il leur témoignait de tendresse, tant il dépensait de sollicitude pour les ramener à Dieu.

Les pauvres aussi, les malades et les prisonniers étaient l'objet de son affection. Tous ceux qui étaient méprisés et abandonnés trouvaient auprès de lui un refuge. Ceux qui avaient faim, ceux qui étaient nus, ceux qui souf-

fraient, venaient à lui comme à une bonne mère, et il ne leur faisait jamais défaut. Il les renvoyait bien nourris, bien vêtus, consolés, riches d'espérance et de vertus chrétiennes. Il s'imposait à lui-même d'excessives privations, afin de mieux subvenir aux besoins des autres. Un jour qu'on le suppliait de prendre plus de soin de lui, il répondit : « Tout ce que je possède appartient aux pauvres « que le bon Dieu m'envoie pour les consoler; je suis sûr « que ce n'est qu'un prêt fait au Seigneur, qui, pour un « verre d'eau donné en son nom, promet une éternelle « félicité ».

Quand il parlait pour ses pauvres, son discours était si touchant qu'on ne pouvait ne pas lui donner son obole. Un jour même, un riche cardinal, après l'avoir entendu, lui remit pour eux tout l'or qu'il avait sur lui.

C'est surtout dans les moments difficiles que sa charité devenait active. Lors de la terrible famine de 1590, il recueillit les affamés de Bologne, de Modène et d'Urbin, et à ceux qui ne purent venir à Florence, il prit soin de procurer les moyens de subsister. Il y avait dans le réfectoire de la confrérie une table toujours ouverte pour les pauvres. Les cardinaux, les évêques, les légats du Pape, des rois, des princes, tous les plus nobles gentilshommes tinrent à honneur d'aider Hippolyte de leurs aumônes, et souvent même servirent de leurs mains ceux qui venaient manger à la confrérie.

Enfin, le bienheureux Frère allait visiter les malades et les prisonniers, s'occupait de doter les jeunes orphelins, et de donner un état aux jeunes gens sans famille. Son nom était dans toutes les bouches, et si on l'appelait pour son éloquence l'Apôtre de Florence, on le nommait aussi

pour sa charité le grand consolateur. Si cette parole : « Qui « donne aux pauvres prête à Dieu », est vraie, le bienheureux a dû trouver au ciel une récompense sans exemple.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Souffrances du bienheureux Hippolyte. — Sa patience dans les maladies. — Pardon des injures. — Chasteté virginale d'Hippolyte. — Son humilité. — Sa piété. — Il a le don de prophétie et le don de guérison. — Ses rapports avec les grands de la terre et de saints personnages.

La vie du bienheureux Hippolyte ne fut pas exempte des épreuves que Dieu réserve à ceux qui le servent le mieux. Il les supportait d'ailleurs avec joie; et lorsque Dieu ne lui en envoyait pas quelqu'une, il craignait qu'il ne fût irrité contre lui. Comme les orfèvres, disait-il, reconnaissent la qualité de l'or avec une pierre de touche, ainsi Dieu reconnaît les vertus de ses serviteurs avec la pierre de touche de la souffrance. Dès son enfance, il eut à endurer de cruelles maladies, et plus d'une fois on le crut sur le point de mourir. Un jour qu'il était malade de la peste, et qu'il se préparait à rendre son âme à Dieu, après avoir reçu les derniers sacrements, il vit apparaître les saints apôtres Pierre et Paul, et il entendit une voix qui disait : « Lève-toi, tu es guéri, Dieu veut que tu éta« blisses et que tu développes ta confrérie ». Il se leva en effet, et fut guéri, mais pour souffrir encore quelque temps après.

A ce moment il était si pauvre qu'il ne possédait qu'un mauvais vêtement, quelques livres, un crucifix, et qu'il avait à peine de quoi pourvoir à sa nourriture. Jamais

cependant on ne l'entendit pousser une plainte, encore moins une malédiction contre le ciel. Un jour qu'un de ses amis pleurait sur sa misère, il leva les yeux sur son crucifix, et lui dit : « Qu'ai-je besoin de consolation ? « Dieu ne nous a-t-il pas dit d'espérer et d'avoir con- « fiance, et puis, ne pouvons-nous souffrir un peu pour « l'amour de Celui qui a donné tout son sang pour nous? » Il lui fallait un ordre formel de son confesseur pour le décider à prendre quelque remède, et comme la mère du duc Côme lui envoyait quelque soulagement, il lui faisait doucement des reproches et se plaignait qu'on dépensât pour lui tant d'argent, quand de plus pauvres en avaient un si grand besoin.

Quoique sa vie fût sans reproche, il eut souvent à subir les récriminations et les attaques injustes des hommes. Ses sermons sur la laideur du péché avaient indisposé contre lui deux jeunes gens. Ils le prièrent un jour de venir assister un malade qui se mourait, et comme il passait sur le bord de l'Arno, ils se précipitèrent sur lui et le jetèrent dans la rivière. Le bienheureux ne s'y noya pas, grâce à la toute-puissante intervention de la très-sainte Vierge, et put retourner chez lui sain et sauf. Ajoutons qu'il défendit formellement à un jeune homme de la confrérie, qui avait été témoin du crime, de dénoncer les malfaiteurs, parce qu'il ne voulait pas que personne souffrît à cause de lui.

Nous savons combien de difficultés le démon lui suscita lorsqu'il songea à établir sa confrérie, et combien d'ennemis se levèrent contre lui. Le bienheureux ne leur opposa que résignation, patience et confiance en Dieu. Jamais il ne répondit à l'insulte par l'insulte, ni à la ca-

lomnie par la calomnie ; il eût volontiers, selon le précepte du Sauveur, tendu la joue gauche à qui l'aurait frappé sur la droite. Il disait seulement : « Seigneur, « Seigneur mon Dieu, cette confrérie est votre ouvrage ; « vous savez bien que je ne suis rien que la plus infime « de vos créatures ; si je dois souffrir pour qu'elle s'éta« blisse, je souffrirai de bon cœur ; que je sois, s'il le « faut, foulé aux pieds, pourvu que votre œuvre se fasse ».

Dieu, d'ailleurs, ne l'abandonna pas ; il n'est pas bon que le juste soit toujours accablé par le méchant, même sur cette terre d'exil. La calomnie se lassa, et le mauvais vouloir s'épuisa en vain à chercher quelque chose à reprendre dans cet homme irréprochable ; tout le monde honora celui que quelques impies avaient voulu déprécier, et les grands de la terre mêmes rendirent hommage à sa vertu.

D'ailleurs , jamais peut-être on n'en avait vu un si merveilleux assemblage. Hippolyte avait la pureté d'une vierge, et vivait aussi chastement qu'eût pu le faire un ange exilé sur la terre. Il était constamment occupé à fuir toutes les occasions d'avoir même une mauvaise pensée. Un jour, une femme très-belle vint à lui et voulut lui donner quelque argent pour ses pauvres, en même temps que s'entretenir avec lui sur l'état de son âme. Le bienheureux Hippolyte sentit tout à coup la séduction de la grâce à la beauté s'exercer sur lui ; il eut peur et s'enfuit comme il se serait sauvé d'un brasier ardent ; il aima mieux perdre l'argent de ses pauvres que de s'exposer lui-même à une tentation. Depuis, jamais il ne voulut parler à une femme en particulier.

Son humilité était telle, qu'il avait la ferme conviction

d'être le plus grand pécheur du monde, et que ses maladies étaient des punitions par lesquelles Dieu l'avertissait d'abord à se rendre meilleur. Il ne disait jamais de mal de personne, persuadé qu'il était de l'immensité de ses imperfections. Il se recommandait aux prières de tout le monde, en disant qu'il avait bien besoin de la divine miséricorde. Il ne répondait au blâme, que par des remerciements sur le soin qu'on prenait de relever ses fautes. Jamais il ne montra de vanité mondaine et ne prit d'orgueil pour avoir réussi dans quelque entreprise; jamais même il ne se rendit justice à lui-même. Quand on disait autour de lui : « Ce saint homme est un ange « envoyé par Dieu sur la terre », il implorait la pitié du Très-Haut pour ses infirmités.

Jamais il ne se fia à ses seules lumières pour se diriger lui-même ou pour diriger sa confrérie; il demandait conseil à des hommes pieux, et agissait d'après leurs avis. Il était docile à son confesseur, comme un enfant, et il se soumettait à ses ordres comme aux ordres de Dieu lui-même. Il se confessait habituellement deux fois par semaine, et il recevait tous les jours la sainte communion. On rapporte qu'au moment où il s'approchait de la sainte table, sa figure semblait resplendissante comme celle d'un ange, et le prêtre vit plusieurs fois l'hostie passer d'elle-même de ses mains dans la bouche d'Hippolyte.

Il lui arrivait souvent d'être plongé dans l'extase; il avait alors un aspect céleste, et ceux qui l'approchaient l'entendaient dire : « O mon Jésus! que vous êtes bon! « que vous nous aimez! » Parfois encore, dans son sommeil il murmurait : « Je dors, mais mon cœur veille et « pense à vous, Seigneur! » Il reçut à bien des reprises

la visite des anges, des saints, de la très-sainte Vierge et de Jésus lui-même ; et l'on eût dit qu'il voyait toujours à ses côtés son ange gardien.

Le bienheureux Hippolyte eut aussi le don de seconde vue et l'esprit des prophètes. Un jour qu'un gentilhomme venait lui demander de prier pour sa femme : « Retour« nez chez vous », lui dit-il, « votre femme vient de « mettre au monde un fils qui sera la joie de votre « famille ». Il annonçait la mort ou la guérison des malades, sans jamais se tromper dans ses prédictions.

Il opéra aussi un grand nombre de miracles. Le premier et le plus grand de tous, c'est, sans contredit, d'être parvenu, lui, chétif et misérable, à fonder et à développer sa confrérie, en dépit de l'opposition de personnages riches et influents. On cite de lui une infinité de guérisons inespérées. Alexandre Strozzi, chanoine de Florence, souffrait d'une maladie dangereuse, la carie des os. Il vint trouver Hippolyte, qui lui imposa la croix, et fit une prière, et s'en retourna sain et sauf. Sœur Marie-Dieudonnée Macinghi, qui était aveugle ; la fille d'un riche seigneur, nommé Altoviti, qui boitait ; sœur Emilie, qui était paralytique, et bien d'autres encore, furent rendus à la santé par l'intercession du bienheureux.

Tant de vertus et la grande faveur dont il jouissait auprès de Dieu concilièrent à Hippolyte l'estime et le respect des plus grands personnages de son temps. Le pape Léon XI, qui avait été cardinal et archevêque de Florence, ne manquait jamais d'aller lui faire visite, quand il passait dans cette ville : c'est lui qui le surnomma l'Apôtre de Florence. Les cardinaux Bonsi, Ursino, Valère, Charles et Alexandre de Médicis avaient

pour le bienheureux les mêmes attentions. Les grands-ducs de Toscane, Ferdinand et Côme II, les duchesses de Modène et de Mantoue faisaient de ses vertus le plus grand éloge. De saints religieux, le père Bartholomée Saluthius, Frère-Mineur, le père Jean-Baptiste Vitelli, sainte Madeleine de Pazzi avaient avec lui des rapports spirituels, et venaient prendre son avis sur les choses du ciel, et l'on peut dire que le bienheureux avait autour de lui une cour plus que royale.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Dernière maladie et mort du bienheureux Hippolyte. — Douleur universelle. — Miracles accomplis sur son tombeau. — Processions en son honneur.

Cependant le moment approchait où Dieu allait rappeler à lui son fidèle serviteur. Le feu divin qui l'embrasait parut devenir plus ardent encore ; ses aspirations vers le ciel étaient des plus vives, son zèle pour le salut du prochain ne connaissait plus de bornes. Il ne parlait plus que de la vie éternelle et de la gloire de Dieu. C'est dans ces derniers temps de sa vie, qu'il imagina d'attacher à la confrérie un certain nombre de prêtres pour entendre les confessions des Frères, prêcher dans le chapitre, et célébrer le service divin ; mais ce projet n'eut pas de suites. Tout alors marchait au gré de ses désirs ; la confrérie était solidement établie et avait pris une grande extension, et le bienheureux pouvait chanter le cantique de Siméon : « Maintenant, Seigneur, maintenant « laissez aller en paix votre serviteur ».

Il ressentit bientôt les atteintes de sa dernière maladie.

Elle fut plutôt longue que douloureuse, quoiqu'il eût, dès le début, perdu presque entièrement l'usage de la parole. Il se soumit sans murmurer à la volonté de Dieu, et redoubla de piété et de dévotion au saint Sacrement de l'Eucharistie. Beaucoup de religieux, de prêtres et de personnes du monde vinrent lui faire visite et lui demander encore une fois le secours de ses prières. Durant cinq mois, étendu sur son lit de douleurs, il trouva encore le moyen de consoler les affligés. L'archevêque vint l'assister à ses derniers moments, qui furent paisibles comme sa vie tout entière. Après avoir fait ses dernières recommandations à ses enfants en Dieu, il expira doucement, les mains jointes dans l'attitude de la prière, le 20 mars 1620. Il n'était âgé que de quarante-six ans.

La douleur fut universelle : on le pleura comme un père tendrement aimé. Il fut exposé trois jours aux pieuses visites des fidèles. Le dimanche qui suivit sa mort l'archevêque célébra ses funérailles au milieu d'un grand concours de peuple.

Son tombeau devint un lieu de pèlerinage, où l'on déposa de pieuses offrandes, et où s'accomplirent beaucoup de miracles. On fit aussi en son honneur des processions, où assistèrent le cardinal Bonsi, le duc de Modène, le grand-duc de Toscane, Christine de Lorraine, et d'autres personnages considérables.

(*Tiré de sa vie publiée à Rome et à Florence.*)

CATHERINE MADONIA

DU TIERS ORDRE

1655. — Pape : Alexandre VII. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Enfance de Catherine. — Sa vie d'épouse et de mère. — Sa piété et ses bonnes œuvres. — Ses extases. — Célestes apparitions. — Sa patience dans les maladies. — Elle a le don de miracle et de prophétie. — Sa mort.

Cette sainte femme naquit à Corleone, en Sicile. Elle reçut au baptême le nom d'Agathe, et devint en religion sœur Catherine. Son enfance fut pieuse : elle jeûnait plusieurs fois par semaine, et disait tous les jours son chapelet en l'honneur de la très-sainte Vierge, à qui elle garda toute sa vie une dévotion particulière. Son père mourut jeune, et la laissa avec sa mère sans autre ressource que leur travail.

A l'âge de quinze ans, Agathe, poussée par sa piété, voulait prononcer ses vœux ; mais sa mère la maria à François Madonia. Elle vécut vingt-sept ans avec son mari, et mit au monde sept enfants, dont deux, à son grand chagrin, étaient muets. Son mari n'entrava en rien sa dévotion ; elle put s'approcher souvent de la sainte table, prier, accomplir en un mot toutes ses pieuses pratiques. Elle offrait à Dieu toutes ses souffrances, et supportait, le visage riant, la pauvreté, l'excès du travail et les maladies. Elle était dure pour elle-même, et ne mangeait que du pain, des légumes et des fruits. Quand son mari lui conseillait et lui

ordonnait même de prendre plus de soins de sa santé, elle s'imposait à son insu d'autres mortifications. Toutes les nuits elle se donnait la discipline avec de grosses cordes, pour se punir de ses péchés, et pour obtenir le rachat des âmes du purgatoire. Elle se croyait la plus grande pécheresse de la terre et ne manquait pas une occasion de s'humilier. Elle consolait les malades, visitait les pauvres et les prisonniers. Si mince que fût sa fortune, elle trouvait encore moyen de venir en aide à de plus malheureux.

Elle était aussi toute pleine du désir de travailler au bien des âmes. Simple d'esprit autant que de cœur, elle accomplit par la douceur de sa parole un grand nombre de conversions. Elle ne craignait pas d'aller visiter les femmes de mauvaise vie, et à force de prières et de tendres reproches sur l'horreur de leur conduite, elle finissait toujours par les ramener au bien.

Sa vie, quoiqu'elle fût épouse et mère, était celle d'une parfaite religieuse. Elle priait le visage prosterné à terre, convaincue de son néant et de l'immensité de celui à qui elle s'adressait. Il semblait qu'elle craignît toujours de se croire quelque chose en présence de Dieu. Elle n'entreprenait rien sans avoir tout d'abord imploré l'assistance de la très-sainte Trinité, de la Reine des Vierges, et elle finissait tous ses travaux par des actions de grâces. Tous les jours elle allait passer quelques heures dans une église, où elle se trouvait, disait-elle, plus près de Dieu. La nuit, quand tout reposait dans sa maison, elle se levait sans bruit, pour méditer devant une image du Sauveur crucifié. Le premier jour de chaque mois elle allait recevoir la sainte communion dans l'Eglise de Saint-Louis.

Elle fuyait le bruit du monde et les propos impies, et elle avait des désirs secrets d'aller cacher sa vie au fond d'une solitude où elle se fût trouvée seule avec Dieu.

Lorsqu'elle priait, il lui arrivait fréquemment d'avoir des extases et des visions célestes. Plus d'une fois la Mère de Dieu lui apparut, accompagnée de saint Joseph et de sainte Rosalie. Elle ne pouvait entendre parler des souffrances du Sauveur, sans perdre aussitôt le sentiment des choses de ce monde.

Grâce à sa piété et à l'assistance d'en haut, elle triompha de toutes les attaques du démon, et l'on peut dire que, femme et mère, elle garda toute sa vie la pureté virginale de sa belle âme.

Les deux dernières années de sa vie ne furent qu'une longue suite de souffrances. Cependant jamais on ne l'entendit se plaindre : sa dévotion au saint Sacrement ne fit que s'accroître : toutes les semaines elle recevait trois ou quatre fois la sainte communion ; les anges, un jour, la lui donnèrent de leurs mains. Elle eut, dans cette période de sa vie, le don de prophétie et de miracles. Elle indiqua à son confesseur l'endroit où se trouvait un enfant perdu depuis un certain temps; elle guérit plusieurs maladies, en faisant un signe de croix ou en récitant le *Magnificat*. Elle rendit à ses parents une jeune fille, Rosalia-Blanca Rossa, condamnée déjà et abandonnée par les médecins. Enfin elle annonça à plusieurs reprises le jour de sa mort.

Sa vie avait été une longue préparation au passage dans l'éternité : aussi vit-elle sans regrets sa dernière heure arriver. Elle fit une confession générale de tous ses péchés, reçut les derniers sacrements, et s'endormit

pieusement dans le sein du Seigneur, le 20 mars 1655.

Sa figure resta belle dans la mort. Une foule de peuple vint honorer ses restes et emporter un lambeau de ses vêtements. Elle fut ensevelie dans l'Eglise des Frères-Prêcheurs avec beaucoup de solennité.

(*Chronique de Sicile.*)

VINGT ET UNIÈME JOUR DE MARS

LE B. PÈRE ALPHONSE ROJAS.

1617. Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Premières années d'Alphonse Rojas. — Il devient professeur à Salamanque. — Il se fait ordonner prêtre, est nommé curé, puis chanoine à Coria; mais il abandonne ses bénéfices et entre dans l'Ordre de Saint-François. — Ses austérités, sa charité, sa pieté, sa mort.

Alphonse Rojas, l'une des illustrations de la province de Saint-Gabriel, naquit à Saint-Javes, dans la principauté des Asturies. Il était de famille noble, quoique pauvre, et ses parents prirent grand soin de l'élever dans la crainte du Seigneur. Il fit de fortes études, et réussit surtout dans le latin et la rhétorique, ce qui ne lui fut pas inutile plus tard, quand il entra dans l'Ordre Séraphique. Après avoir été compléter son éducation scientifique à l'université de Salamanque, il se fit, à la prière de ses amis, nommer professeur, quoiqu'il ne se sentît pas appelé à cette vocation. Il n'y resta pas longtemps : ses brillantes qualités, qu'il s'efforçait en vain de tenir se-

crètes, le firent remarquer par le duc Alva y Salamanca, qui lui demanda comme une faveur de se charger de l'instruction de son neveu Antoine Alvarez y Toledo. Alphonse avait alors vingt-quatre ans : il s'acquitta de sa mission à son honneur, et se fit à la cour une certaine réputation.

Son élève se montra reconnaissant : il conseilla à Alphonse et lui donna les moyens de se faire prêtre, puis il lui fit obtenir une cure paroissiale. C'est là que pour la première fois, toutes les vertus chrétiennes du bienheureux Alphonse purent se développer sans contrainte. Il s'occupa de ses ouailles comme un père de ses enfants, ne négligea rien pour les instruire de leurs devoirs de serviteurs du Christ, pour leur inspirer le respect et la pratique des sacrements, l'obéissance aux commandements de Dieu et à ceux de la sainte Eglise, enfin la charité et l'amour du chrétien.

Cependant cela ne suffisait pas au bienheureux Alphonse. S'il travaillait au bonheur des autres âmes, il lui semblait qu'il n'en faisait pas assez pour la sienne propre. Il accepta encore du duc Alva un riche canonicat à l'église de Coria ; mais il désirait autre chose que les honneurs et les bénéfices, il voulait entrer dans l'Ordre de Saint-François, dont Pierre d'Alcantara venait de rendre la règle si austère et presque si dure.

La sainteté qu'il rencontra chez les religieux de Coria ne fit qu'accroître son zèle. Il eut bientôt habitué son corps aux jeûnes, aux vêtements de crin, aux mortifications ; souvent il s'en allait en dehors de la ville, marcher nu-pieds sur des cailloux aigus, et après avoir fait l'essai de ses forces durant un certain temps, il songea

enfin à mettre à exécution son projet. En plein midi, par un soleil ardent, il s'en vint au couvent demander l'habit en disant qu'il avait prononcé ses vœux en présence de Dieu. Le gardien qui le connaissait depuis longtemps l'accueillit à bras ouverts, et lui donna une cellule. Il fit là son noviciat, puis, après avoir remis tous ses biens et tous ses bénéfices entre les mains du vicaire général, il alla revêtir l'habit de l'Ordre, en 1595, à l'âge de quarante et un ans, dans le cloître de Badajos, province de Saint-Gabriel. C'était le jour de la Nativité de la très-sainte Vierge : il changea son nom d'Alphonse Rojas pour celui d'Alphonse de Sainte-Marie.

Ses fortes études en théologie et sa grande facilité de parole le firent bientôt désigner pour être Frère-Prêcheur, et peu de temps après gardien ou prieur dans les couvents de Séville, de Cadix et de Coria. Il se montra toujours plein de douceur à l'égard des religieux, mais en même temps ferme dans l'application de la règle et des ordonnances spéciales de saint Pierre d'Alcantara.

Lui-même d'ailleurs donnait l'exemple ; jamais on ne put reprendre la modestie de ses manières ; jamais non plus le trouver, même dans les plus petites choses, en désaccord avec la règle : aussi vécut-il toujours en paix avec ses Frères. Il était leur ami à tous plutôt que leur supérieur. La grâce de Dieu habitait manifestement avec lui. Son humilité chrétienne était immense ; toujours il reportait à Dieu l'honneur de ses belles actions. Il se regardait comme le dernier des humains et le plus grand des pécheurs. Aussi recevait-il avec joie toutes les maladies qu'il plaisait au Seigneur de lui envoyer en punition, disait-il, de ses fautes. Sans se plaindre, sans pousser

un gémissement, il supporta d'atroces douleurs, et resta couché des mois entiers sur son lit de souffrances. Il se mortifiait lui-même plus qu'il n'est possible d'imaginer, marchait nu-pieds, portait la haire, s'infligeait la discipline, reposait sur une planche ou sur la terre dure, ne se nourrissait que d'un peu de pain et de quelques légumes cuits à l'eau.

Sa charité égalait son austérité : il était aussi compatissant aux maux d'autrui qu'indifférent à ses propres misères. Son bien n'était pas à lui, mais à son prochain. Les pauvres, les malades étaient ses enfants chéris, à qui il n'avait rien à refuser. Les aumônes qu'il recueillait étaient pour eux, non pour lui. Il n'aurait pu manger le morceau de pain qui lui était absolument nécessaire pour se soutenir, s'il eût su qu'auprès de lui quelqu'un avait faim.

Sa piété aussi ne lui laissait pas prendre de repos. Jour et nuit il était au chœur occupé à veiller aux préparatifs du culte, ou à prier. Il passait de longues heures en contemplation devant l'autel, en méditant sur les souffrances du Dieu rédempteur. Il avait une grande dévotion l'Eucharistie. Dans les processions il tint toujours à honneur de porter lui-même le saint Sacrement, quoiqu'il en fût, disait-il, plus indigne que le dernier des hommes. Quand il priait, il semblait toujours abîmé dans l'immensité de Dieu. Il s'efforçait d'inspirer aux autres le même ardent amour du Très-Haut, et toujours, par ses paroles passionnées, il réussissait à enflammer les cœurs du feu sacré qui le consumait lui-même.

Dieu le récompensa dès cette vie en lui donnant le don de seconde vue et celui de guérison. Il rendit à la santé

un grand nombre de malades en leur imposant les mains et en lisant sur eux l'Evangile.

En 1615 il fut choisi pour être gardien du couvent de Coria, bien qu'il s'y refusât énergiquement, en prétextant de son grand âge et de ses infirmités. Dès lors, en effet, il fut presque constamment malade. Il passa presque toute l'année 1616 dans son lit ; se guérit tant bien que mal, mais fit une rechute en janvier 1617. Son intelligence ne l'abandonna pas jusqu'au dernier moment. Deux jours avant sa mort, il voulut recevoir le Père Antoine Tréjo, vicaire général de l'Ordre. Le soir même on lui donna les sacrements des agonisants. Il fit à ses religieux ses dernières recommandations, demanda à entendre réciter la messe des morts, et rendit son âme à Dieu, le 13 janvier 1617.

Mort, il ressemblait à un homme endormi. Les chanoines de Coria vinrent célébrer eux-mêmes ses funérailles, auxquelles assista une grande foule de peuple. Une odeur suave se répandait dans l'église où il était exposé, et tous ceux qui étaient présents voulurent avoir quelque relique de ce saint homme.

(Chronique de la province de Saint-Gabriel.)

LE PÈRE ADAM SASBOUT

1553. — Pape : Jules III. — Roi de France : Henri II.

SOMMAIRE : Jeunesse et études d'Adam. — Il devient prêtre, puis Frère-Mineu malgré ses parents. — Ses travaux et sa mort.

Le vénérable Adam Sasbout naquit à Delft, en Hollande, où son père était conseiller. Il fut élevé pieusement dans la pratique de tous les devoirs religieux. Il fit ses premières classes à Delft, puis à Utrecht, acquit rapidement une grande connaissance du latin et du grec, et traduisit même Homère en allemand; puis il passa à Louvain, pour s'y livrer à l'étude de la philosophie et de la théologie, et il se fit ordonner prêtre.

La lecture des biographies de saints franciscains le disposa fortement à abandonner pour toujours les choses de ce monde, et à entrer dans l'Ordre Séraphique. Il eut à vaincre la résistance de ses parents, fort pieux cependant, mais qui craignaient pour lui les dangers d'une vie trop austère. Il n'hésita pas entre eux et Dieu, et s'enrôla courageusement sous l'étendard de saint François, puis il écrivit à ses amis : « La vie est courte, la mort certaine; le sentier qui conduit au bien est étroit, large au « contraire est la route qui mène au mal : ce doit être là « l'objet constant de toutes nos méditations. Que toutes « nos actions et toutes nos pensées soient réglées sur « cette conviction. Adieu, pardonnez-moi, et soyez heureux, père, mère et sœurs chéris ».

Devenu frère mineur, le pieux Adam devint un modèle de toutes les vertus. Il fut d'une pauvreté évangélique, et ne voulut jamais avoir d'autres livres dans sa cellule que son bréviaire, les saintes Ecritures et ses propres ouvrages. Il était humble, soumis et chaste autant qu'il est possible de l'être.

Il était constamment occupé des choses célestes, et l'on peut lui appliquer la parole d'Alexandre de Hales, à propos de saint Bonaventure : « Il semble qu'Adam n'ait pas « vécu dans ce monde ».

Sa science profonde le fit nommer professeur de théologie. Il a publié un certain nombre d'ouvrages, où brille la lumière de l'Esprit-Saint. « O éternité », disait-il, « com« ment peux-tu entrer dans la pensée des hommes? Com« ment peux-tu entrer dans notre pensée? Que dirai-je « de toi, et comment parler de toi? Que j'entasse des mil« lions et des millions d'années, et je suis toujours aussi « loin de l'éternité. O éternité, éternité, qui peut te com« prendre ? »

Dieu, malheureusement pour le genre humain, rappela trop tôt à lui ce saint homme. Il mourut le 21 mars 1553, âgé seulement de trente-sept ans. Son corps fut, au milieu du deuil universel, enseveli dans la chapelle du couvent de Louvain, et le grand biographe Cornélius Musée, de Delft, écrivit sa vie pour l'exemple et l'admiration de la postérité.

Plus tard, son neveu Sasbout Rosmeer, archevêque d'Utrecht, fit transporter ses restes dans l'église épiscopale, au pied du grand autel.

(*Chronique de Sauder.*)

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE MARS

SAINT BIENVENU, ÉVÊQUE D'OSMO

1276. — Pape : Innocent V. — Roi de France : Philippe III.

OMMAIRE : De professeur à Bologne, Bienvenu devient successivement archidiacre, puis archevêque. — Sa mort. — Respect dont il est l'objet. — Eglises placées sous son invocation.

Le bienheureux Bienvenu naquit à Ancône, en Italie. Il fut, dans sa jeunesse, professeur à Bologne, où il devint l'ami du bienheureux Silvestre Guzzolin, le fondateur de la confrérie des Silvestriens. De retour dans sa ville natale, il fut élevé pour ses vertus, par le pape Alexandre IV, à la dignité d'archidiacre et de vicaire de l'évêque d'Osmo. Quelque temps après, en 1264, il fut nommé évêque par le pape Urbain IV, qui lui voua une confiance et une amitié toutes particulières.

Cependant le pieux Bienvenu avait prononcé ses vœux, et s'était fait recevoir dans l'Ordre Séraphique, dont il porta l'habit jusqu'à sa mort. Il s'acquitta de ses devoirs d'évêque avec un zèle au-dessus de tout éloge, et Dieu le récompensa par des miracles éclatants.

Après avoir pendant quatorze ans veillé comme un bon pasteur sur le troupeau confié à ses soins, il fut soudain averti par Dieu que sa mort approchait. Il donna tous ses biens aux pauvres, et du haut de la chaire fit au peuple sa dernière instruction épiscopale. Il mourut entouré des

prières et de la vénération de ses prêtres, le 22 mars 1276, dans son église même.

Il fut enseveli à l'endroit même où il avait rendu l'âme, dans un sépulcre de marbre. Le pape Martin IV, en considération de la sainteté de sa vie et des nombreux miracles qu'il avait accomplis, le plaça au nombre des saints. Sur son tombeau on éleva un autel pour y célébrer la sainte messe. Un grand nombre d'églises furent dans la suite placées sous l'invocation de ce saint évêque, et l'on célèbre sa fête dans tout l'évêché d'Osmo et dans la ville d'Ancône.

(Wadding et Gonzague.)

LE B. CHÉRUBIN DE MESSINE

ANTOINE DE FERULA

ET AUTRES BIENHEUREUX DE SICILE

Le bienheureux Chérubin vécut au cloître de Taormina dans la pratique de toutes les vertus, et il accomplit beaucoup de miracles. Il évita le contact des mondains, et passa sa vie dans un ermitage auprès du couvent. Là, il priait, lisait des ouvrages de piété, méditait sur la vie et les souffrances du Christ, jeûnait, se mortifiait, asservissait la chair à l'esprit et son corps à son âme. Tous les jours il disait la messe avec une piété tout angélique. Quoiqu'il eût essayé de vivre ignoré de tous, Dieu voulut dès ce monde faire connaître la sainteté de sa vie par des miracles éclatants. Quand il mourut, le 22 mars 1502, une foule de peuple vint visiter et honorer ses précieux

restes. Il fut enseveli avec grande pompe dans l'église du couvent.

La Sicile compte un grand nombre de pieux personnages parmi les Frères Observants. Le bienheureux Antoine de Férula mourut en odeur de sainteté dans le couvent de sa ville natale, fort honoré de tous, et en particulier du roi, qui lui témoigna une amitié toute spéciale.

Dans le même tombeau que le bienheureux Antoine, repose le bienheureux Père Matthieu de Férula, connu pour son éloquence et les miracles qu'il accomplit.

Le cloître de Nelo renferme les restes mortels du bienheureux François Galatin, célèbre aussi pour ses miracles.

Un frère lai, le bienheureux Antoine Cerratana, a vécu au couvent de Modico, dans la mortification, la pauvreté et la pratique de toutes les vertus. Les nombreux miracles qu'il accomplit ont fait du cloître où il a passé sa vie et où il est enseveli un lieu de pèlerinage.

Le bienheureux Paul, né à Corleone, vécut au cloître de sa ville natale ; il est célèbre par les miracles qu'il accomplit pendant sa vie et après sa mort. Les habitants de Corleone vénèrent son tombeau et ses reliques, et regardent la terre où il est enseveli comme un préservatif contre toutes les maladies.

(Wadding et Gonzague.)

LE PÈRE MICHEL FALCONE

PRÊTRE DU TIERS ORDRE

1590. — Pape : Sixte V. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Austérité du bienheureux Falcone. — Sa charité et sa compassion aux maux d'autrui. — Nommé provincial, il fait à pied le voyage de Rome, puis donne sa démission et meurt dans la retraite.

Le Père Michel Falcone naquit dans le royaume d'Aragon. Sa jeunesse annonça ce que serait sa vie tout entière. Il était déjà prêtre quand il prit l'habit de frère mineur dans la province de Catalogne. Il ne tarda pas à passer en Portugal, dans la province d'Arrabida, où il devint célèbre par l'austérité de sa vie et ses miracles. Il vécut dans une extrême pauvreté, ne conservant près de lui que ce qui lui était absolument indispensable. Pour lit un fagot, pour oreiller une bûche de bois. Il marcha toujours nu-pieds, excepté dans une extrême vieillesse, où il porta de mauvaises sandales. Au milieu de la nuit, il allait avec ses frères chanter des cantiques sacrés dans la chapelle du couvent. Son corps était pour lui un objet de mortifications.

D'une ardente charité, lorsqu'il fut devenu gardien, il donnait aux pauvres son propre manteau, et ne gardait pour lui qu'un mauvais vêtement. Il visitait les malades et les lépreux, lavait leur corps, les consolait, leur apprenait à placer leur espoir en Dieu.

Choisi, en 1575, pour être provincial de cette austère province, il fit le voyage de Rome, par un hiver rigou-

reux, pieds nus, à travers la neige et les glaces des montagnes de l'Espagne et de l'Italie. Sur mer, il fut surpris par une si violente tempête, que matelots et passagers se crurent perdus ; mais lui se mit à genoux et pria, et le vaisseau arriva heureusement au port. Arrivé à Rome, il alla baiser les pieds du saint pape Pie V ; mais le Saint-Père, apprenant qu'il avait fait un si long voyage sans ressources et nu-pieds, lui donna sa bénédiction et lui témoigna une grande amitié.

Il ne garda pas longtemps la dignité de provincial : désireux de vivre dans la retraite et la contemplation, il demanda, comme une grâce, à redevenir simple frère. L'heure de sa mort approchait, il se fit transporter à l'hôpital de Lisbonne, où il rendit l'âme, le 22 mars 1590, à l'âge d'environ cent ans. Il fut enseveli au cloître de Loures, à deux milles de Lisbonne, et l'on conserve sa corde et ses habits comme de précieuses reliques.

(CARDOSE.)

LE BIENHEUREUX EMMANUEL REGO

1625. — Pape : Grégoire V. — Roi de France : Louis XIII.

Emmanuel Rego, né en Portugal, se fit prêtre après la mort de sa femme. Après avoir consacré son bien à l'élévation d'un couvent de Carmes, il quitta son pays et alla en pèlerinage au tombeau de saint Jacques de Compostelle. Là il demanda à Dieu, par d'ardentes prières, de vouloir bien lui indiquer la façon de le servir le plus saintement possible ; et, quelque temps après, sur la foi

d'une révélation céleste, il prit l'habit du Tiers Ordre de Saint-François, et habita pendant deux ans dans une solitude avec un saint ermite, vivant comme lui de la charité de tous. Sa pauvreté était extrême, son austérité incroyable. Jamais il ne but de vin; il vivait d'un peu de pain, de légumes et d'eau, dormait sur la dure, s'infligeait la discipline avec des verges pleines d'épines. Après cinq ans d'une vie si austère, il tomba malade et comprit que l'heure de sa mort était venue. Il se fit porter à l'hôpital, reçut pieusement les derniers sacrements et mourut le 22 mars 1625.

Il fut enseveli dans la chapelle de l'Ordre Séraphique.

(CARDOSE.)

VINGT-TROISIÈME JOUR DE MARS

LE B. FRANÇOIS DE CARDAILLAC

ÉVÊQUE DE CAHORS

1404. — Pape : Boniface IX. — Roi de France : Charles VI.

Les chroniqueurs de l'Ordre Séraphique ne nous donnent que peu de détails sur ce vénérable prélat, dont on célèbre la mémoire, dans le Martyrologe, le vingt-troisième jour de mars. Il naquit en France, de l'illustre maison de Cardaillac, et entra comme frère mineur au cloître de Cahors. Il y vécut longtemps fort en honneur pour sa sainteté et sa science. Il professa la théologie à l'Uni-

versité de Paris, et fut nommé docteur en 1358 par un bref du pape Innocent VI. En 1366, le pape Urbain V le nomma évêque de Châlons, et en 1380, Urbain VI lui donna l'évêché de Cahors. C'était le troisième évêque que sa famille fournissait à cette ville. Il remplit avec bonté et dignité les devoirs de sa charge, mourut en 1404, et fut enseveli dans l'église d'Espanjac.

Les habitants de Cahors le vénèrent comme un saint. Son tombeau fut célèbre sous le nom de « tombeau de bienheureux », et de nombreux miracles s'y accomplirent.

(Wadding et Arthur.)

Le 23 mars 1533 mourut à Bologne, à l'âge de soixante-quinze ans, la bienheureuse Apollonia Bolognini, du Tiers Ordre. Elle fut, paraît-il, célèbre par sa sainteté et ses miracles. On trouve son nom dans le livre d'Antoine Masin, *Bononia perlustrata*, mais sans aucun renseignement précis sur sa vie.

FRÈRE LAURENT DE RUELLO

1623. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Jeunesse de Laurent. — Il entre aux Récollets de Pavie. — Son austérité. — Sa soumission aveugle. — Son humilité. — Sa pratique constante de la prière et de la méditation. — Ses extases. — Sa science profonde des choses du ciel. — Ses prédictions. — Ses miracles. — Sa dernière maladie et sa mort. — Culte que l'on rend à son tombeau.

Ce saint frère, qui naquit à Ruello, en Piémont, de parents pieux, fut dès son enfance élevé dans la crainte

de Dieu. Quoique pauvre laboureur, son père prit soin de l'envoyer à l'école pour y apprendre à lire et à écrire, et il y fit de grands et rapides progrès. En dehors des heures de classe, au lieu de jouer avec les enfants de son âge, il récitait son chapelet et allait visiter les églises où il servait la messe. Déjà bon et compatissant, il partageait avec les pauvres le morceau de pain et le peu de vin que sa mère lui donnait pour aller à l'école. Il s'appliquait aussi à leur enseigner la pratique de la vertu.

Il y avait en ce moment à Saluces, non loin de Ruello, un éloquent évêque, Juvenalis Ancina, qui prêchait tous les dimanches sur la perfection chrétienne. Laurent ne manquait jamais d'assister à ses sermons ; un jour, après l'avoir entendu parler sur la vanité des choses de ce monde, il se sentit si épris de la sainte pauvreté, et si désireux de la pratiquer, qu'il résolut de se faire frère mineur.

Il s'en fut à Pavie demander l'habit de l'Ordre au provincial des Récollets. On lui répondit qu'il n'y avait plus de place, et parce qu'il paraissait trop jeune, on le renvoya à six mois, en espérant bien qu'il ne reviendrait plus. Le pauvre Laurent retourna à Ruello, où il vécut à grand'peine du travail de ses mains. Tous les dimanches et jours fériés, il allait à Saluces entendre la messe dans l'église des Frères Mineurs Observants, ne se nourrissait que d'un peu de pain arrosé d'eau, et passait en prières la journée entière avec une figure si douce et si remplie de piété que les Pères eux-mêmes en étaient frappés.

Les six mois ainsi passés, Laurent se remit en route

pour Pavie. Le provincial, étonné d'une persévérance peu commune en Italie, le reçut favorablement et lui donna l'habit. Alors commença une nouvelle vie pour le jeune homme, vie de luttes terribles contre le démon et contre lui-même, contre les vanités mondaines et les faux plaisirs. En sa qualité de novice, il avait encore de fréquents rapports avec le dehors; c'était lui qui était chargé des commissions du couvent. Il triompha de l'épreuve qui eût pu être fatale à une vertu moins solide que la sienne; et à force d'austérités, de jeûnes, de prières, il obtint enfin de pouvoir prononcer ses vœux.

Dès lors il redoubla d'austérités. Il portait sous sa robe une tunique de crin, dont il voulut à peine se débarrasser dans sa dernière maladie. Il se frappait souvent, pendant une demi-heure, avec une corde pleine de clous, et choisissait toujours les endroits de son corps les plus sensibles. Il dormait trois heures, se levait au milieu de la nuit, et restait à prier jusqu'à l'aurore. Jamais, depuis son entrée dans l'Ordre, il ne porta une robe neuve. Sa nourriture était si maigre qu'on ne comprenait pas qu'il pût se soutenir. Il gardait cette même abstinence jusque dans les maisons mondaines, où il parlait peu d'ailleurs, et seulement des choses du ciel.

D'une obéissance à ses supérieurs qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer, il oubliait, pour accomplir leurs ordres, ses maladies et ses souffrances. Lors même qu'il semblait ne pouvoir pas se tenir sur ses jambes, il fit à pied de longs trajets, pour faire une commission qu'il savait devoir être infructueuse; puis il disait que ce n'était pas à autrui, mais à lui-même qu'il avait rendu service.

Quoique tout le monde l'honorât comme un saint, il se regardait lui-même comme le plus indigne des serviteurs de Dieu. Un gardien, voulant éprouver jusqu'où irait son humilité, l'apostropha vivement au milieu du réfectoire, se montra fort courroucé de sa façon d'agir, traita d'imposteur et de faux saint, d'ivrogne même, et de donneur de mauvais exemples. Frère Laurent écouta tout cela en silence, sans murmurer, dans l'attitude la plus modeste, puis se jeta à genoux, et, au grand étonnement de tous les religieux, remercia le supérieur de ses paternels avertissements. Plus d'une fois ses prieurs lui imposèrent de pénibles épreuves et des mortifications incroyables, sans parvenir à émousser sa vertu.

Quoique le bon frère Laurent fût sujet à un grand nombre de maladies, et qu'il n'ait pas passé sans souffrances un seul moment de sa vie, jamais on n'entendit une plainte sortir de sa bouche. Il parlait peu, mais les mots dont il se servait avaient une force et une énergie toute particulière, soit qu'il avertît des pécheurs d'avoir à faire pénitence, soit qu'il consolât des affligés ou qu'il rendît l'espoir à des malades. Un grand nombre de mondains se repentirent de leurs fautes à sa voix, et plusieurs d'entre eux, touchés de la grâce, ont même vécu dans la pratique des plus hautes vertus chrétiennes.

Ce saint homme avait tellement pris l'habitude de la prière, qu'il se fût plutôt passé de manger que de s'entretenir avec Dieu. On le vit même souvent au réfectoire si profondément abîmé en Dieu qu'il oubliait de prendre sa nourriture. Il disait souvent : « Je ne puis « cesser de prier, parce que le démon ne cesse pas de me « tourmenter ». Sa prière n'était pas longue : peu de

mots seulement, mais qu'il méditait pendant un jour et une nuit entière, et où il trouvait toujours de nouvelles réflexions à faire sur la vie et les souffrances du Sauveur et sur son amour pour les hommes. Il était souvent plongé dans l'extase et comme transfiguré. Un jour qu'il était allé faire visite à un grand bienfaiteur du couvent, le ciel s'ouvrit tout à coup devant lui, et il aperçut le trône de Dieu le Père entouré des Anges qui l'adoraient. En même temps le maître de la maison remarquait avec étonnement que Laurent gardait le silence et que sa tête était ceinte d'une brillante auréole. Quand le saint revint à lui, l'hôte se jeta à ses genoux avec sa femme, et tous deux lui demandèrent de prier pour eux, ce qu'il leur promit, à la condition qu'ils garderaient le secret de ce qu'ils venaient de voir. Le même fait se reproduisit plusieurs fois.

Le Père franciscain qui avait engagé le benheiureux Laurent à se faire Récollet, recueillit un jour le fruit de son bon avis. Frère Laurent habitait alors au couvent de Chieri, et il avait la coutume d'aller tous les samedis s'agenouiller devant l'autel de Notre-Dame. Un jour donc le Père franciscain vint voir frère Laurent, et, ne le trouvant pas dans sa chambre, il se rendit à l'église. La chapelle de Notre-Dame était tout étincelante de clarté : c'était du corps du saint homme que sortaient ces rayons lumineux, éclatants, et l'on eût dit qu'il était tout en flammes.

C'est ainsi que Dieu, dès ce monde, récompensait son pieux serviteur. Il lui donna aussi une sagesse profonde, non une sagesse mondaine puisée dans les livres, mais bien une sagesse d'en haut, envoyée par l'Esprit-Saint.

A Pavie, le gardien lui ordonna de prêcher le Carême ; il obéit, et, sans préparation, il parla des choses du ciel en termes si éloquents, que les religieux étaient étonnés d'entendre s'exprimer ainsi cet homme si simple de cœur. Souvent on essaya de mettre en défaut sa science religieuse ; mais les plus savants docteurs ne purent jamais rien trouver à reprendre dans ses réponses aussi claires que précises.

Le bienheureux Laurent eut aussi le don de seconde vue ; il connaissait les secrets des cœurs, les choses cachées et les événements à venir.

Une certaine Dorothée Gerbe était consternée de ce qu'un pauvre homme était mort devant sa porte, parce que, disait-elle, elle ne lui avait peut-être pas donné ce dont il avait besoin. Frère Laurent la rencontra sur son chemin, et lui dit, avant même qu'elle ne lui ait adressé la parole: « N'ayez nulle crainte, ma sœur, vous ne saviez pas que « cet homme fût dans la peine, vous ne pouviez le secou« rir ». Dieu avait révélé au bienheureux ce qui s'était passé, et lui avait dévoilé en même temps la conscience de Dorothée.

Il annonça aussi des événements considérables, l'invasion des Espagnols en Savoie et les grandes guerres d'Italie.

Enfin il guérit beaucoup de maladies par la seule imposition des mains et la force de ses prières.

Ses vertus et les miracles qu'il accomplit lui donnèrent un immense ascendant sur tous ceux qui le connurent, et l'aidèrent à retirer des mains du démon l'âme de beaucoup de pécheurs.

Quelque temps avant sa mort, le pieux frère alla habi-

ter la maison d'un gentilhomme nommé Blancardi, grand bienfaiteur du couvent. C'est là qu'il fit sa dernière maladie, la plus cruelle de toutes. On eût dit que son corps avait été soumis à la torture, tant ses membres lui causaient d'atroces souffrances. Et pourtant il ne voulut d'autre lit qu'un mauvais amas de paille, et il fallut le contraindre à se mieux soigner. Sa mort prochaine causait une douleur universelle. Lui, cependant, souriait au milieu de son agonie, et trouvait encore moyen de consoler ceux qui pleuraient sur lui. Quand il eut reçu les derniers sacrements, son hôte Blancardi voulut passer la nuit près de lui; il le renvoya, en lui disant que le temps n'était pas venu encore, mais que dans quatre heures il pourrait revenir. Puis le bon frère prit son crucifix à la main, et pria : « Jésus, ô Jésus », disait-il, « mon seul amour! » Et à ce moment suprême il renouvela ses vœux de religieux, qu'il avait si bien tenus, invoqua les saints et la bienheureuse Vierge Marie, et collant ses lèvres sur le crucifix, il expira en murmurant : « Mon « Dieu, je remets mon âme entre vos mains », le 23 mars 1623.

A peine fut-il mort, que tout son corps, si torturé par la maladie, sembla prendre une vigueur et une beauté extraordinaires. Sa figure exprimait la sérénité et le bonheur. En même temps une odeur suave remplissait la chambre, tandis qu'une vive lumière resplendissait aux yeux éblouis. Aussi honora-t-on le bienheureux Laurent comme un saint, et le jour où devaient avoir lieu ses funérailles, une foule de monde emplissait l'église dès l'aurore. Pour satisfaire à la piété du peuple, l'archevêque permit qu'on laissât le corps du saint exposé

quelques jours sans sépulture. Il fallut le garder, pour empêcher qu'on l'enlevât, et l'enterrer pendant la nuit pour éviter tout accident.

Des miracles s'opérèrent sur son tombeau : des aveugles, des sourds-muets, des paralytiques furent rendus à la santé ; l'église où il était enseveli devint un véritable lieu de pèlerinage, et se remplit d'ex-voto en or et en argent.

(P. Archange, a Salto Ducis.)

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE MARS

SŒUR ANNE DU SAINT-ESPRIT

CLARISSE

1578. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Sœur Anne fonde un couvent à Lisbonne et un autre à Alangre. — Sa dévotion à l'enfant Jésus et à Marie. — Elle a le don de seconde vue. — Sa mort.

Cette pieuse sœur de Sainte-Claire naquit à Funchal, en Portugal, où elle devint Clarisse dans un âge avancé. La sainteté de sa vie lui valut d'être envoyée à Lisbonne avec quelques autres sœurs pour y fonder un nouveau couvent. Peu de temps après, elle dut encore acccomplir la même mission à Alangre, en même temps qu'elle était chargée de diriger les religieuses dans la voie de la perfection. Elle avait une dévotion toute particulière pour l'enfant Jésus et sa sainte Mère, dont elle chantait les

louanges dans des vers qu'elle composait elle-même. Dans le moment où la sainte Eglise célèbre la passion de Jésus, elle passait trois journées entières dans une contemplation absolue, sans parler à personne, sans se nourrir que de pain et d'eau ; elle priait, pleurait et gémissait sans rien voir et sans rien entendre, jusqu'à ce que, au jour glorieux de la résurrection, elle fût remplie d'une joie ineffable.

Sa piété, connue jusqu'à la cour de Portugal, lui amena la visite du roi qui vint lui demander de prier pour le succès de son expédition contre les Maures d'Afrique. Quelques jours après elle eut une vision terrible qui n'était malheureusement que l'expression de la vérité : la bataille alors était engagée ; le roi, emporté par sa bravoure, perdait la vie, et la noblesse portugaise arrosait de son sang une plaine fatale.

Dieu lui fit connaître d'avance le moment de sa mort. Sa dernière maladie fut cruelle ; elle resta deux jours sans pouvoir prononcer une parole. Elle mourut le 24 mars 1578, et fut ensevelie, par honneur spécial, dans un caveau particulier. Sa tête, séparée du tronc, fut placée dans une châsse autour de laquelle il se fit beaucoup de miracles.

(Cardose.)

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE MARS

LE B. JÉRÉMIE LAMBERTENGHI

PRÊTRE DU TIERS ORDRE

1513. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Jeunesse de Jérémie. — Il devient franciscain. — Ses vertus et ses austérités. — Son détachement des choses de la terre. — Son humilité. — Respect que lui témoignent ses frères. — Il devient vicaire, procurateur et gardien. — Sa mort. — Ses funérailles. — Vénération qui s'attache à ses reliques.

Jérémie naquit en 1440, à Côme, dans le Milanais, de l'illustre famille des Lambertenghi. Les premières paroles qu'il prononça furent les noms de Jésus et de Marie, et dans son enfance, son plus grand bonheur consistait dans des visites aux chapelles et aux églises. Quand il fut un peu plus âgé, il passa son temps à chanter des cantiques en l'honneur de saint François et de l'enfant Jésus. Déjà ses manières étaient modestes et chastes, et sa figure resplendissait d'une douce piété. A l'école, il fit autant de progrès dans la vertu que dans la science. Chemin faisant, il donnait aux pauvres l'argent destiné à ses menus plaisirs, et, quoique jeune encore, il s'habituait à supporter la faim et les privations. Il se mortifiait, s'imposait des austérités et frappait son petit corps à coups de cordes. Il résistait courageusement à toutes les tentations de plaisir qui s'offraient à lui de tous côtés dans la maison de son père, devenait maître absolu de

lui-même et de ses passions, et se préparait à mener une sainte vie pour mourir dans le Seigneur.

Il était clair, dès ce moment, que Dieu avait destiné ce pieux jeune homme à le servir dans un couvent et sous l'habit de Saint-François. En effet, poussé par la volonté divine, et ne voulant pas résister plus longtemps à la force toute-puissante de la grâce, il quitta à l'insu de ses parents la maison paternelle, et courut comme un fugitif jusqu'au couvent qui était bâti sur une montagne auprès de la ville. Là, il demanda et obtint l'habit, et se promit de vivre si bien retiré de tous, qu'il n'entendrait plus parler du monde, ni le monde de lui.

Quoiqu'il ne fût encore que novice, et pour ainsi dire apprenti dans la science de vivre selon la règle, il paraissait devoir devenir un saint religieux. Il jeûnait tous les jours, se donnait la discipline avec des chaînes de fer, et si violemment que la douleur lui faisait quelquefois perdre connaissance, et il passait souvent des nuits entières à méditer, à prier et à gémir sur ses péchés. Il accomplissait les besognes les plus répugnantes du couvent sans attendre l'ordre de ses supérieurs.

Le démon ne laissa pas cette vertu se développer ainsi, sans essayer de lui élever des barrières. Il ne laissa point de repos au jeune soldat du Christ : il lui représentait ses parents affligés et courroucés, ou bien encore il opposait sous ses yeux le tableau des joies et des plaisirs mondains à celui des austérités de la vie monacale. Tout fut inutile ; le jeune homme resta ferme dans la décision qu'il avait prise et, le temps de son noviciat écoulé, il put enfin, à sa grande joie, prononcer ses vœux.

La règle devint plus sévère à partir de ce moment,

mais la vertu de Jérémie ne fit que s'accroître, au point d'étonner tous ses frères. Il fut tout d'abord chargé d'aller recueillir des aumônes. On eût dit, dans ses promenades à travers la ville, qu'il était étranger à tout ce qui se passait autour de lui , ou encore qu'il était aveugle ; il semblait ne voir ni les rues, ni les maisons, ni les personnes qu'il rencontrait. C'est qu'en effet il avait l'esprit tout rempli des choses du ciel, son regard s'égarait dans l'infini à la suite de divines visions ; il pleurait avec Madeleine aux pieds de Jésus ; il chantait les louanges du Très-Haut avec les Archanges et les Séraphins ; son corps manœuvrait sur la terre, son âme était perdue dans le ciel.

Il était complétement détaché de toutes les affections de ce monde. Du jour où il revêtit l'habit monastique, il ne mit plus le pied dans la maison de son père ; il évitait autant que possible de rencontrer ses parents ou ses anciens amis, et ne leur adressait jamais la parole. Cependant, durant quinze ans qu'il vécut au couvent de sa ville natale, il fut obligé de passer, deux fois par jour, devant leur porte pour aller recueillir des aumônes.

Son humilité était extrême, il prenait plaisir à servir les religieux à table, ce qui, d'ailleurs, lui donnait plus de facilité pour pratiquer ses jeûnes ; puis il allait lui-même distribuer aux pauvres les restes du repas des frères. Son lit était une mauvaise planche sur laquelle il s'étendait à peine ; toute la nuit il était debout, occupé à prier. Son livre chéri, celui qui fut aussi l'unique livre de saint Bonaventure, c'était l'image de son Sauveur crucifié.

Quand il eut été ordonné prêtre, presque contre son

gré — car il n'avait pas d'autre désir que de vivre et de mourir frère lai — il dit sa messe tous les jours avec une piété angélique, avec des sanglots si profonds, que tous ceux qui y assistaient ne pouvaient s'empêcher de verser eux-mêmes des larmes. Il fut aussi très-assidu à entendre les confessions, pour le plus grand profit des âmes des pécheurs qu'il savait toujours ramener à la vertu. Sa sainteté fut bientôt universellement connue, et il se vit dès lors exposé aux hommages de tout le monde, bien qu'il s'en défendît de son mieux, en protestant qu'il était le plus grand de tous les pécheurs et le plus méprisable des hommes.

Aussi désirait-il de tout son cœur être envoyé dans un autre couvent. Dieu, sans doute, exauça ses désirs, car il ne tarda pas à partir pour Montebello, dans l'évêché de Lodi. Sa nouvelle demeure était située au milieu d'un bois magnifique, où il allait pouvoir satisfaire sa passion de la vie contemplative. Sa messe dite, ses confessions entendues, ses malades visités, ses malheureux consolés, il revenait à son bois, se mettre seul à seul en présence de la grande nature, et adorer Dieu dans ses œuvres. Il y passait quelquefois des nuits entières, regardant les étoiles du beau ciel de l'Italie, et puisant dans cette pieuse contemplation une vague idée de l'infini et de l'éternel.

A mesure qu'il avançait en âge, sa piété redoublait et aussi ses mortifications. Non content de coucher sur une planche nue, il s'était encore ceint les reins de trois chaînes de fer garnies de pointes qui lui déchiraient la chair, et il lui arriva plus d'une fois de recoudre avec une aiguille sa peau en lambeaux. Ses frères essayèrent de

l'arrêter dans cette voie si épineuse et lui représentèrent qu'en affaiblissant ainsi son corps, il pourrait bien aussi diminuer sa raison. Mais en même temps ils le regardaient comme un saint ; ses supérieurs ne lui parlaient qu'avec respect, tant ils étaient persuadés que l'esprit de Dieu habitait en lui. Ces hommages, comme ceux qu'on lui témoignait autrefois à Milan, pesaient à son humilité, et il demanda encore une fois à changer de couvent. Sa prière fut écoutée ; on l'envoya en 1489 à Pradello, dans le diocèse d'Imola, où on venait de bâtir un nouveau couvent et une église sous l'invocation de Notre-Dame.

Au bout de quelques mois, pendant lesquels il remplit les dernières fonctions du cloître, il fut promu à la charge de vicaire et de procurateur. Il garda cette dignité pendant dix ans, et durant tout ce temps il veilla sur ses frères avec l'amour d'un père et la sollicitude d'une providence. Puis, devenu gardien, il s'appliqua à donner à tous l'exemple de la vertu et de l'humilité. Il continuait à confesser et à ramener au bercail les brebis égarées. En 1500, lors du grand jubilé, il ne voulut pas aller à Rome sans avoir tout d'abord demandé la permission du général et même celle de ses inférieurs. Chemin faisant, il ne négligea en rien ses pratiques austères ; à Rome, il choisit pour demeure la cellule d'un cloître.

Dans les dernières années de sa vie, il vint habiter le cloître de Forli. De nouveau il alla de porte en porte recueillir les aumônes des gens de bien, laissant partout où il passait le souvenir de sa sainteté et le désir d'imiter son exemple. Il guérissait les maladies et calmait les consciences troublées, et l'on eût dit qu'il portait avec lui la santé du corps et celle de l'âme.

Après avoir été pendant quatre ans vicaire à Forli, il demanda et obtint de ses supérieurs d'être dispensé de toute charge. Il pressentait déjà sa mort qui devait arriver l'année suivante, et il voulait s'y préparer par un commerce de tous les instants avec Dieu. Il redoubla de mortifications et d'austérités, jusqu'au moment où sa dernière maladie vint le prendre à la gorge et l'abattre tout à coup. Il put encore faire sa communion pascale. Le jeudi saint, il adressa une courte allocution à ses frères, avant la messe ; puis il resta pendant une heure entière abîmé dans une muette extase, et le lendemain, jour de la mort du Sauveur, il expira (25 mars 1513).

Les bourgeois de la ville lui firent de magnifiques funérailles, dont l'éclat fut encore relevé par les guérisons miraculeuses qui s'accomplirent sur son tombeau. Le chroniqueur cite les noms d'une grande quantité d'aveugles, de sourds-muets, de paralytiques qui recouvrèrent la santé.

Aussi le général de l'Ordre demanda-t-il au pape l'autorisation d'exposer à la piété des fidèles les bienheureux restes du Père Jérémie, et de leur donner dans l'église une place d'honneur. La translation des précieuses reliques s'opéra au mois d'avril 1603, au milieu d'une grande foule de peuple. Le cercueil fut placé sous l'autel de la bienheureuse Vierge Marie. C'est là que les fidèles viennent vénérer le Père Jérémie, et lui demander d'intercéder auprès de Dieu pour les guérir de leurs souffrances. Plus tard on lui dédia une chapelle.

(P. COMBONI.)

LE P. NICOLAS VIGER

1628. — Pape : Grégoire V. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Jeunesse de Nicolas. — Epreuves terribles qu'il traverse avec son père et sa mère. — Ses études à Louvain. — Son voyage en Suède. — Retour en Hollande. — Fondation d'une école catholique à Cologne. — Luttes coutre le progrès de l'hérésie.

Nicolas Viger naquit à Harlem, en Hollande, de parents pieux qui, au milieu des occupations d'un grand commerce, ne négligèrent jamais les pratiques de la sainte religion. Quand l'hérésie commença à envahir la Hollande, et que les destructeurs d'images furent devenus les maîtres d'Harlem, ils placèrent devant l'église épiscopale un canon pour la renverser ; mais le père de Nicolas parvint à réunir autour de lui quelques bourgeois courageux qui arrêtèrent les forcenés. Malheureusement, peu d'années après, un jour que le père de Nicolas était à l'église avec son fils, au moment même où les prêtres chantaient en chœur le psaume *Justus es, Domine*...« Tu es juste, Seigneur, et tes desseins sont irré« prochables », les destructeurs d'images envahirent tout à coup l'église, la bouleversèrent, et quelques jours plus tard l'homme de bien mourait. Sa femme hérita de sa piété, de son assiduité à la prière, de sa compassion aux souffrances des malheureux, de son amour de la sainte religion. Aussi éleva-t-elle son fils dans la pratique de

tous les devoirs du chrétien ; elle lui apprit surtout à vénérer les images et les statues des saints, en ce moment où des hérétiques et des insensés leur faisaient une guerre impie. Il allait aux offices accompagner de sa voix d'enfant les chants des prêtres, et servait la messe avec dévotion.

L'âge ne fit que développer en lui ses heureuses dispositions. Il devint l'ami de tous ceux qui souffraient, et plus d'une fois donna aux pauvres la meilleure partie de l'argent destiné à ses menus plaisirs. Il était beau et bien fait de visage ; mais le reflet de sa beauté morale, qui brillait dans ses yeux, ajoutait un charme secret à ses qualités physiques. L'amour de la chasteté semblait inné en lui. Doux, poli et modeste de manières, il ne pouvait supporter les façons grossières et brutales ; un mot déshonnête le faisait rougir , un blasphème lui causait une véritable souffrance.

Cependant ses études marchaient ; il avançait, dans la science aussi bien que dans la piété, d'un pas rapide et ferme. Il fit plus d'une fois l'étonnement et l'admiration de ses professeurs, comme il faisait déjà l'espoir et la consolation de sa mère.

Un certain nombre d'années auparavant, le Père Jean Brugman, provincial de Cologne, fort connu dans tout le pays pour sa grande vertu, avait annoncé la venue prochaine des hérétiques et leurs débordements. Cette prédiction avait fait sur tous les gens de bien une impression profonde, et on s'en était entretenu plus d'une fois dans les veillées. La mère de Nicolas, dans sa jeunesse, en avait entendu parler sans y ajouter, pour son propre compte, une grande importance ; elle en vit cependant

la réalisation. En 1572, quand l'hérésie eut envahi la ville d'Harlem, elle eut fort à souffrir de la part des huguenots, pour avoir envoyé par son fils des habillements mondains au Père Henri Roi, gardien du couvent, afin de l'aider à sortir de la ville.

Plus tard encore, elle passa avec son fils par d'autres épreuves. La ville de Harlem fut occupée durant sept mois par les Espagnols, et les habitants furent réduits à manger l'écorce des arbres. La mère de Nicolas dut héberger deux soldats, pourvoir à leur nourriture, leur prodiguer des soins, en échange de quoi elle ne recevait que des injures et des coups. Quand tout ce qu'elle possédait eut été mis au pillage : « Prions, mes enfants », dit-elle ; « Dieu seul nous reste, la Providence des veuves « et des orphelins ». A peine s'étaient-ils relevés , qu'ils trouvèrent un tonneau plein de vin, et dans un autre coin de la maison, une assez grande quantité de pain, qui leur fournit longtemps une nourriture suffisante.

C'est ainsi que se passa l'enfance de Nicolas, fort éprouvée par moments, toujours apprenant à connaître et à remercier la divine Providence. Cependant il était allé continuer ses études à Louvain. Sans se laisser aller aux séductions de la jeunesse, il s'efforça au contraire de redoubler de piété et de marcher plus vite dans le chemin de la perfection. Il ne tarda pas à obtenir le grade de licencié, et il s'occupa sur-le-champ d'étudier la théologie. Quand le prince d'Orange vint à Gand (1576) lever l'étendard de la révolte, et qu'il essaya de rattacher à son parti les catholiques, l'école de Louvain et les Ordres religieux, Nicolas s'exposa plus d'une fois à perdre la vie, en

correspondant par écrit avec les Jésuites de Louvain et d'Anvers.

Après la mort de sa mère, qui lui laissa une fortune à peu près suffisante, il fit tant d'aumônes aux pauvres, aux malades, aux catholiques en détresse, qu'il y dépensa tout son patrimoine et ne conserva presque rien pour lui-même.

A cette époque, un Père jésuite avait fait au roi de Suède, par l'entremise de la reine, la remarque que les professeurs, dans les écoles latines, étaient tous hérétiques et travaillaient à amener la jeunesse à leur parti et à la détourner du catholicisme. Aussitôt il écrivit à ses confrères de Louvain, et leur demanda de lui envoyer, pour remédier à ce mal, quelques jeunes gens intelligents et instruits. Mais personne ne voulut se charger de cette entreprise dangereuse : seul, Nicolas, par amour pour Dieu et par zèle pour le bonheur des âmes, quitta son pays, passa en Suède et vint consacrer son intelligence et même sa fortune à l'instruction de la jeunesse. Il ne prenait de repos ni jour ni nuit, et travaillait sans relâche. Aussi obtint-il bientôt des résultats satisfaisants, après quoi il songea à retourner en Hollande pour se procurer des livres et déterminer quelques professeurs à l'accompagner. Il apprit tout à coup que le roi de Suède et le Père jésuite, son protégé, venaient de mourir, et que le royaume était plein de troubles. Il ne s'arrêta pas pour cela et voulut continuer son œuvre. Cette fois la traversée fut difficile, la mer était mauvaise ; il fut jeté avec ses compagnons sur le littoral du nord de la Suède, sans ressources et avec la perspective de devenir la proie des bêtes fauves. Mais Dieu protégea son serviteur et le ramena sain et sauf dans sa patrie.

Nicolas alors, toujours ardent défenseur de la foi, se mit à parcourir la Hollande, la Zélande et les pays voisins, non pas en simple visiteur, mais pour lutter de toutes ses forces et de toute son énergie contre les hérétiques, visiter les pauvres et les malades, s'occuper du bien de l'âme et du bien du corps, raffermir les esprits chancelants dans la vraie religion. Puis, ayant remarqué que des soins ainsi dispersés produisaient peu de fruits, il rassembla chez lui quelques jeunes gens, leur communiqua sa piété et sa science, puis il les envoya à Cologne pour y former une petite communauté, dont quelques personnes riches aidèrent l'établissement. De cette humble école, qui comptait en tout deux professeurs, sont sortis des hommes distingués, des prêtres éloquents et de saints religieux.

C'est à cette époque que Viger obtint à Louvain le grade de licencié en théologie, et fut ordonné prêtre. En 1581 il fit avec un des professeurs de son école de Cologne le voyage de Hollande, pour essayer avec lui de ramener au giron de la sainte Eglise quelques brebis égarées. Deux ans plus tard, Sasbold Vosmer, Albert Eggius, et Guillaume Copal, hommes d'une grande science et d'une grande vertu, vinrent joindre leurs efforts aux leurs. Il est impossible de dire tout ce que ces saints confesseurs ont souffert pour prêcher la parole de Dieu dans les villes et dans les campagnes, sans prendre le temps de manger et de se reposer, toujours occupés à recueillir des aumônes pour les pauvres, à visiter les malades, à entendre des confessions, s'épuisant en un mot le corps et l'âme dans le seul but de faire le bien. Au milieu de l'envahissante hérésie, tandis que les autres

prêtres catholiques, muets de frayeur, ne songeaient qu'à cacher et à protéger leur propre vie, Viger et ses compagnons parcouraient Amsterdam, Dordrecht, Leyde, Rotterdam, Gorcum, Delft, Harlem, Groningue, Harlingue, Alkmaar, tous les villages du nord de la Hollande, où ils relevèrent la foi catholique chancelante sur sa base. A Harlem, Viger institua une communauté de filles qui ne devaient ni manger de viande, ni porter de vêtement de lin, et où entrèrent une foule de nobles demoiselles des plus grandes familles.

Dans ce contact perpétuel avec toutes sortes de personnes, Viger conçut cette défiance de lui-même, qui est le propre des âmes chastes, et il s'appliqua à rendre absolue la domination de l'esprit sur la matière. Il se mortifia en portant sous ses vêtements une chemise de crin, qu'il ne quitta jamais, quoiqu'il eût fort à en souffrir. Pendant plusieurs années il ne voulut jamais avoir d'argent à sa disposition ; il fit à pied tous ses voyages, et se confia tout entier en la Providence divine, qui d'ailleurs ne l'abandonna pas un seul instant. Un jour qu'on lui remit douze cents guldens (2,400 fr.) pour faire des aumônes, il les distribua immédiatement aux pauvres catholiques et aux prêtres tourmentés. Et comme on lui demandait s'il n'était pas honteux de vivre ainsi du produit de la charité publique. « Non, non », répondit-il en souriant, « excepté quand je n'ai rien à donner aux « pauvres, je suis heureux ».

Il serait long de citer les résultats du travail incessant de Viger et de ses compagnons. Il rendit à la foi catholique toute sa force dans une grande partie de la Hollande, il remit en honneur les saints sacrements du Baptême, de

la Confession et du Mariage ; enfin il réconcilia avec l'Eglise romaine un certain nombre de personnages considérables, entre autres l'illustre et éloquent Jean de Haren, qui publia à Cologne et à Anvers les motifs de sa conversion.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Efforts de Viger pour faciliter l'introduction de l'Ordre Séraphique en Hollande. — Développement de l'Ordre. — Entraves apportées par les hérétiques. — Souffrances et luttes du bienheureux Viger.

En 1581, le pape Grégoire XIII envoya le vénérable Père Jean Hajus en Allemagne et en Hollande pour y introduire les Frères Mineurs. Viger, qui n'était encore que prêtre séculier, accourut à lui et lui offrit son concours. Ils fondèrent ensemble un certain nombre de couvents de sœurs Clarisses et de religieux du Tiers Ordre dans les Pays-Bas, au grand courroux des hérétiques qui ne purent les arrêter dans leur œuvre. Il fallut lutter cependant ; la rage des hérétiques s'accrut en raison du développement de l'Ordre dans les Pays-Bas ; bon nombre de couvents furent détruits par le fer et le feu, les prêtres et les religieuses chassés ou tués. Le bon Père Viger dut déployer toute son activité pour venir à leur secours ; il recueillait des aumônes, donnait l'hospitalité à ceux qui étaient sans asile, et du pain à ceux qui avaient faim.

Il est presque impossible de raconter les efforts prodigieux que fit Viger, à cette époque, pour arrêter le débordement de l'hérésie dans les villes et les pays d'Utrecht, de Deurstad, de Rens, de Hardwicke ; dans la Zélande, où la religion catholique parut deux fois être anéantie, il la releva deux fois de ses ruines. Il savait que si le peuple

renonçait à ses croyances, c'était sous l'impression de la terreur, et il savait renouveler les courages. Il allait visiter des hameaux entièrement abandonnés par les prêtres, et il y rallumait le sacré flambeau du catholicisme.

Quand il arriva à la petite ville d'Harlingue, il y restait un seul catholique, qui autrefois avait été sacristain d'une église. On rassembla chez lui quelques personnes d'abord, un plus grand nombre ensuite, auxquelles Viger rappela les principes et les dogmes de la religion. Il laissa une grande somme d'argent destinée à l'entretien de quelques prêtres qu'il fit venir à Harlingue, et qui y continuèrent ce qu'il avait si bien commencé. Partout où il passait, le peu de catholiques qui restaient encore venaient se ranger autour de lui et travailler sous ses ordres. Un jour, à Zevenbossch, il baptisa trois cents personnes des deux sexes qui vivaient ensemble, et les maria selon les rites de la sainte Eglise.

A ses sermons pleins de feu accourait une foule considérable, sortie non-seulement des villes, mais encore des hameaux perdus dans les forêts ou sur les montagnes. On se retrempait le cœur à l'entendre, et on se sentait peu à peu enflammé de l'amour divin qui l'embrasait tout entier. Sa parole était ardente, forte, convaincue, d'une éloquence vigoureuse et fortement trempée. Le vénérable Sasbold, qui plus tard devint archevêque, appelait Viger l'apôtre de la Hollande et le nouveau saint Boniface.

C'est ainsi qu'il parcourut tous les Pays-Bas, consolant les anciens catholiques, soutenant les nouveaux, amenant des prêtres partout avec lui. Pour dérouter les poursuites

des hérétiques, il ne portait jamais les mêmes vêtements, et se présentait comme laboureur, forgeron, soldat, bourgeois, gentilhomme, berger, navigateur ou marchand. C'est la nuit surtout qu'il travaillait, forcé qu'il était souvent de se cacher pendant le jour, et il voyageait dans les ténèbres, par la pluie, la neige et le vent. Ses vêtements en hiver se gelèrent quelquefois sur son corps. Qu'il fût exténué de fatigue, affamé, altéré, malade, à moitié mort, il disait sa messe, prêchait, confessait, donnait la sainte Communion ; puis, son œuvre céleste accomplie, il partait pour recommencer ailleurs, sans vouloir prendre un instant de repos. Ceux qui le voyaient toujours occupé, le visage riant, ne savaient pas qu'il était souffrant, et que la force seule de son âme, soutenue par la grâce de Dieu, faisait mouvoir la pauvre machine de son corps usé.

Il eut fort à souffrir des hérétiques, qui le poursuivirent à outrance. Il fut obligé de se cacher dans une cave pendant deux mois, et de vivre ainsi dans la crainte continuelle d'être fait prisonnier et mis à mort; non pas qu'il n'eût de bon cœur donné sa vie pour l'amour du Christ; mais il pensait justement qu'il valait mieux passer quelque temps de plus sur la terre, pour le développement de la religion et le bien des âmes, que de mourir sans profit pour personne. Il fut plus d'une fois emprisonné pour avoir prêché contre l'hérésie, sans jamais perdre le courage, et en se promettant bien de prêcher encore dès qu'il aurait reconquis sa liberté. Il lui arriva même parfois de parler au peuple au moment même où on l'emmenait chargé de chaînes. Dieu, d'ailleurs, le délivra plusieurs fois d'une façon miraculeuse.

Il n'est pas bon que, même ici-bas, le juste soit toujours la victime du méchant.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Le Père Viger entre dans l'Ordre Sèraphique. — Il devient successivement maître des novices, vicaire, gardien et provincial à Cologne. — Développement immense de la province sous sa direction.

Cependant, Dieu destinait son serviteur à un nouveau genre de vie. Après un voyage qu'il fit à Rome, où il fut reçu à bras ouverts par le pape Clément VIII, il se sentit tout à coup pris du désir de se faire frère mineur. En 1603, la quarante-huitième année de son âge, après vingt-quatre ans de prêtrise, il reçut l'habit des mains du Père Alphonse de Requesens, alors gardien du cloître, et depuis archevêque de Balbastro, le jour de la fête de saint Michel, dans l'église de l'Ordre, à Cologne. Ses supérieurs, contrairement à l'usage de l'Ordre, lui accordèrent la permission de prêcher et d'entendre les confessions.

Quoique ses forces physiques fussent bien affaiblies par l'activité incessante qu'il avait déployée dans la première partie de sa vie, il se soumit cependant aux austérités de la règle, dont il ne s'écarta jamais jusqu'à la fin de sa vie. Il était alors intimement convaincu que Dieu lui avait inspiré la pensée de se faire frère mineur dans la province de Cologne, alors envahie par les ténèbres de l'hérésie, pour lui rendre son ancien lustre et l'éclairer de nouveau de la lumière de la sainte religion. Un an à peine après qu'il eut prononcé ses vœux, il fut nommé maître des novices et vicaire, et plus tard promu à la dignité de gar-

dien. Il se montra doux et tolérant, et se conduisit comme un bon père plutôt que comme un supérieur. Aussi était-il universellement aimé et estimé, et il arriva au cloître de Cologne une si grande quantité de jeunes gens désireux de faire leur noviciat sous sa direction, que le commissaire général de l'Ordre fut obligé d'en envoyer une partie dans d'autres couvents.

Viger fonda à Cologne la Confrérie du Très-Saint-Sacrement, destinée à l'adoration perpétuelle, et à entretenir la lampe sacrée devant l'autel. Il y attacha d'abord un certain nombre d'étudiants, à qui il faisait tous les jeudis un sermon en latin; plus tard les personnages les plus illustres de Cologne se firent inscrire dans cette Confrérie, dont les règles furent approuvées par le légat et par le Saint-Père lui-même, le 23 avril 1611. Pour en célébrer l'inauguration, on fit, le 20 juin suivant, une grande procession où le nonce pontifical portait le saint Sacrement. Toutes ces belles fondations valurent à Viger l'estime du nonce, de tous les professeurs de l'Université, des conseillers et du bourgmestre, en un mot de toutes les personnes de la ville les plus honorables et les plus instruites.

Après avoir été durant trois ans gardien du couvent de Cologne, le bienheureux Viger, à la grande joie des religieux et des habitants de la ville, fut nommé provincial, dignité qu'il obtint à deux reprises différentes. Quoique il eût alors à s'occuper de plusieurs couvents, et à déployer son activité dans divers sens, il ne cessa pas, malgré son grand âge, de se livrer à la prédication. La foule qui se portait à ses sermons était si grande que l'église et le couvent même ne pouvaient la contenir et qu'il en res-

tait encore une bonne partie dans la rue, jusqu'où arrivait sa voix claire et puissante.

La province de Cologne, qu'il dirigeait, prenait une extension considérable. Des prêtres séculiers, des religieux et des religieuses des autres Ordres, venaient prononcer entre ses mains les vœux de l'Ordre Séraphique, et l'on craignit que la province, qui cependant comptait déjà dix couvents, ne pût renfermer tous les novices. C'est ce qui arriva en effet, et en 1627 la province de Cologne comptait trente-trois couvents de Frères Mineurs et cinq nouveaux couvents de Clarisses, après avoir envoyé cependant un certain nombre de religieux dans les provinces voisines de Saxe et de Thuringe.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Dévotion ardente du Père Viger. — Ses extases, ses célestes visions. — Son humilité. — Puissance de sa parole pour amener les hommes au bien. — Il a le don de guérison et le don de prophétie. — Grâces de Dieu à son serviteur.

La prodigieuse activité du Père Viger pouvait seule parvenir à fournir à tant de frères mendiants tout ce dont ils avaient besoin, le pain de l'âme et celui du corps. Jamais cependant il ne leur fit défaut. Les personnes pieuses de la ville lui venaient en aide par de riches aumônes, pour l'entretien des couvents ; la nourriture de l'esprit, il la tirait de son propre fonds... Trois fois par semaine, plus souvent même, après les matines, il adressait à ses religieux une belle allocution. « Priez », disait-il, « et mortifiez-vous ; les prières et les mortifications valent « mieux pour la perfection des âmes que les meilleurs « sermons ».

Lui-même en donnait l'exemple. Soir et matin, à genoux devant l'image de Marie, il récitait son chapelet. Toutes les nuits il venait méditer une heure devant le christ du grand autel. Il priait souvent depuis le crépuscule jusqu'à l'aube, pour le rachat des âmes des hérétiques de la Hollande. Jamais la fatigue, suite inévitable de ses travaux excessifs, jamais les maladies ou le grand âge n'empêchèrent le bienheureux Viger d'accompagner au chœur les autres religieux. Il se tenait là debout, immobile, les yeux baissés à terre ou perdus dans le vague de l'infini, comme abîmé dans l'immensité de Dieu.

Dans ces moments d'extase céleste, il trouva souvent de divines compensations aux maux qu'il avait soufferts pour l'amour du Très-Haut. Dans ses tournées de missionnaire à travers les Pays-Bas, une pieuse femme, chez qui il demeura quelques jours, remarqua avec étonnement que, chaque fois que le bon Père disait la messe, le bruit de sa voix arrivait jusqu'à sa fenêtre. A plusieurs reprises elle le vit, dans ses heures de contemplation, enveloppé d'une éclatante lumière.

Ce dernier miracle se renouvela souvent. A Harlem, une nuit, après sa messe dite, pendant qu'il récitait son action de grâces, sa tête parut toute resplendissante, ce qui prouvait bien, dit le naïf chroniqueur, de quelles célestes clartés son âme elle-même était illuminée.

Une autre fois, à Louvain, comme il disait la messe à l'occasion de l'entrée de sa nièce dans l'Ordre de l'Annonciation, il fut tout à coup, en présence d'une grande assemblée, soulevé de terre en même temps que des rayons lumineux sortaient de son corps comme d'un foyer ardent.

Enfin il est certain que le bienheureux Père Viger reçut à plusieurs reprises la visite des saints et des esprits célestes. Ces apparitions lui causaient une joie ineffable et étaient pour lui comme un avant-goût de la félicité éternelle. Dans ces moments de bonheur, on l'entendait prononcer des paroles toutes brûlantes d'amour, ou bien il répétait avec saint François : « Mon « Dieu et mon tout ! que suis-je devant vous qui êtes si « grand devant moi ! »

Viger fuyait les honneurs mondains et le respect des hommes, comme le fléau de toutes les vertus. Il en coûta plus d'une fois à son humilité et à sa modestie de s'entendre donner le nom de saint, d'ange, d'envoyé de Dieu; et il essaya toujours de faire attribuer à ses supérieurs le mérite de ses propres actions. Quand il parlait aux religieux de perfection chrétienne : « N'allez pas », ajoutait-il, « me prendre pour modèle ; mes œuvres sont « si loin de mes conceptions ! »

Un jour il trouva sa propre biographie écrite par un de ses professeurs; il s'en montra fort mécontent et jeta tout de suite le manuscrit dans le feu. Lui seul semblait ignorer ses grandes qualités, tandis qu'il faisait grand cas des moindres bonnes œuvres d'autrui.

Ses paroles avaient une force irrésistible pour inspirer aux cœurs l'amour de Dieu et le mépris des vanités de ce monde, pour consoler les affligés et ramener au bien les âmes corrompues. Beaucoup de lettres qu'on a conservées de lui sont pleines de la même éloquence toute-puissante. Il quêtait pour ses religieux et pour ses pauvres avec une simplicité si touchante, qu'on ne pouvait lui refuser ce qu'il demandait. On l'aimait et on le véné-

rait en Hollande comme un saint, et même pendant sa vie on frappa des médailles à son effigie. Jamais cependant il n'oublia qu'il était frère mineur; et tout en s'occupant de tous ceux qui avaient besoin de lui, il songeait avant tout à la gloire et au développement de son Ordre; c'est ainsi qu'il publia en flammand des biographies de pieux personnages, saint Jean Climach, et Jean Tauler ; il écrivit aussi de savants livres de controverse.

Le bienheureux Père Viger eut le don de prophétie et celui de chasser les démons. A Cologne, lorsqu'il était déjà frère mineur, il délivra un grand nombre de possédés, entre autres un enfant qui commençait à parler, et la mère d'un frère mineur, qu'on était obligée d'attacher avec des chaînes de fer.

Il guérit aussi des malades dont l'état était désespéré, et que les médecins avaient déclarés perdus : Adolphe Van den Houst, seigneur d'Hemmersbach, de Sindorf et de Limbourg, fou depuis plusieurs années; — un frère paralysé; — le curé de Venlo, dans les Gueldres, qui avait déjà reçu les derniers sacrements, — et beaucoup d'autres encore.

Aussi se recommandait-on de toutes parts aux prières du saint religieux. Ferdinand de Beijeren, archevêque de Cologne, lui écrivit souvent pour lui demander son intercession auprès de Dieu. En 1622 notamment, quand les soldats de la vraie foi allaient sur le Rhin combattre les hérétiques, le Père Viger, à la requête de l'archevêque, ordonna des prières dans tous les couvents de sa province, et la victoire resta au bon droit.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Dernière maladie du Père Viger. — Sa patience inaltérable et sa résignation au milieu des souffrances. — Il conserve toutes les vertus du parfait religieux. — Ses derniers moments. — Sa mort et ses funérailles.

Le Père Viger avait souvent demandé à Dieu comme une grâce de le purifier dès cette terre par des souffrances et des maladies ; et sa prière avait été exaucée. Au mois de novembre 1627, après avoir été éprouvé pendant sa vie presque tout entière par des douleurs physiques de toutes sortes, il se trouva tout à coup si fortement atteint, que jusqu'à sa mort il ne devait plus quitter le lit. Sa chair tombait pour ainsi dire en lambeaux, et son corps entier n'était qu'une plaie. Toute force paraissait l'avoir abandonné ; il n'était même plus capable de manger. Les bras et les jambes lui refusaient leur service. Il fallut pendant plus d'un mois lui faire tous les jours, et quelquefois à trois reprises différentes dans la même journée, des incisions dans la bouche. Il ne se plaignait pas cependant, il murmurait seulement : « Seigneur, soutenez-moi, c'est par vous et pour vous que « je souffre ». Au milieu de cruelles douleurs, on l'entendait dire : « Que sont tous les maux que j'endure « auprès de ceux de mon Jésus crucifié. Ses plaies ren« dent les miennes méritoires, et nos souffrances, qui « font de nous ici-bas un objet d'horreur ou de pitié, « nous préparent dans le ciel la félicité sans fin des « bienheureux ».

Malgré son grand âge et sa maladie, il ne voulait pas prendre la moindre nourriture avant midi, et il fallut

un ordre formel du médecin pour le contraindre à manger un peu le matin. Il était presque honteux de se soigner : « Saint François », disait-il, « a fait à sainte Claire « des reproches parce qu'elle trempait son pain dans « l'eau ; que me dirait-il, à moi qui m'occupe si fort de « mon misérable cadavre ? » Et, en dépit de la fièvre et du docteur, il ne consentit jamais à boire plus d'une fois par jour. Il supportait gaiement la souffrance de la soif, en songeant combien Jésus sur la croix avait été plus altéré que lui.

Par esprit d'humilité, il demandait souvent au Père ou au frère qui le soignait de lui faire des reproches sur le peu de courage qu'il montrait pendant sa maladie. Tous les jours il se recommandait à la messe des Pères et aux prières des frères ; puis il les remerciait d'une façon touchante des services qu'ils lui rendaient.

Il avait conservé, malgré ses souffrances, l'esprit d'obéissance, et il montra dans cette dernière maladie quel prix il attachait à cette vertu. Quoique provincial, il ne prit jamais une détermination, quel que fût son peu d'importance, sans avoir consulté auparavant le vicaire du couvent. Jusque dans les moindres choses, il demandait au frère qui le soignait la permission d'agir à sa guise. Trois jours avant sa mort, il ne pouvait plus prendre aucune nourriture, et toutes ses forces physiques lui faisaient défaut ; on l'engagea à essayer de manger ; il le fit sans pouvoir y réussir : « Je connais », dit-il aux religieux, « quelle est votre amitié pour moi ; mais vous, « vous ne savez pas combien je souffre ».

Mais si le corps s'affaiblit peu à peu, l'intelligence au contraire garda jusqu'au bout toute sa vigueur. Il adres-

sait à tous ceux qui venaient le voir ses dernières recommandations; il leur parlait de l'éternité bienheureuse, des souffrances du Sauveur, de la bonté de Dieu, de la vanité des mondains; et quand on lui demandait s'il ne se fatiguait pas à parler ainsi, il répondait toujours qu'il avait bien reposé, tant il avait à cœur de travailler jusqu'à la fin au bien de son prochain.

Dieu lui avait depuis longtemps fait connaître que le moment de sa mort approchait, et que c'était la dernière fois qu'il aurait à souffrir. Quand le bourgmestre de Cologne vint avec un médecin lui faire visite au début de sa maladie : « Mes amis », leur dit-il, « je suis en route « pour le ciel ». Trois jours avant sa mort, il disait à un Père : « Mon fils, je vois bien que je ne serai plus long- « temps au milieu de vous; mais Dieu vous gardera tou- « jours en sa toute-puissante protection ».

Après cinq mois de souffrances cruelles, il demanda, le 24 mars 1628, qu'on lui donnât l'Extrême-Onction. Il reçut le saint viatique en présence de tous les religieux, et il leur adressa encore quelques paroles : « Ne soyez « tous », leur dit-il, « qu'un cœur et qu'une âme ». A ceux qui lui demandaient pardon, il répondait qu'il n'avait jamais eu d'inimitié pour personne. Il se fit chanter le vingt-sixième psaume de David, et quand on arriva aux paroles : « Gloire soit au Père », — « Oui, mes frères », leur murmura-t-il », louez le Seigneur jusqu'à la con- « sommation des siècles ». Ce terrible passage de la vie à la mort qui effraye si fort la plupart des hommes ne paraissait pas lui causer la moindre terreur. Il était calme et le visage rayonnant de bonheur. Il songeait sans doute à sa patrie céleste et à la félicité sans mélange

dont il allait y jouir. Il passa la nuit en prières, et enfin, le 25 mars 1628 au matin, il prit en mains son crucifix, le baisa ardemment, ferma les yeux et expira. Il était âgé de soixante-douze ans, et il faisait depuis vingt-cinq ans partie de l'Ordre Séraphique.

A la nouvelle de sa mort les principaux bourgeois de Cologne demandèrent à l'électeur la permission de promener en procession le corps du saint à travers la ville. Une foule de peuple assista à cette cérémonie ; puis on célébra les funérailles du saint avec beaucoup d'éclat. Tous ceux qui étaient présents vinrent toucher son corps, baiser ses pieds et ses mains. On l'ensevelit ensuite dans un beau tombeau de marbre offert par les catholiques de Hollande. Des miracles s'accomplirent dans l'église qui contenait ses restes mortels.

(JACOB POLIUS.)

FRÈRE FRANÇOIS DE CAMMARATA

1614. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Humilité extrême et patience de François. — Il est reçu comme frère lai au couvent de Bivona, puis il devient Récollet. — Ses mortifications. — Son extrême piété. — Il a le don de prophétie et celui de guérison. — Il est l'objet de l'estime de tous. — Sa sainte mort.

La ville de Cammarata, en Sicile, a fourni à l'Ordre Séraphique un grand nombre de saints personnages, mais aucun ne nous est aussi connu que le bienheureux François. Il était né vers 1564, de parents pieux, Vincent Bruno et Rose Cavaretta. Encore tout enfant, François se faisait déjà remarquer par sa bonne tenue et sa piété, ce

qui lui valut l'amitié de ceux qui le connurent. Plus tard il alla habiter avec ses parents la ville de Bivona, où il obtint d'entrer au couvent des Frères Mineurs en qualité de tertiaire.

Dans cette humble condition, il eut bien des fois occasion de donner des preuves de ses vertus chrétiennes. Plein de dévotion au bienheureux Jacoponus, il s'efforçait de suivre son exemple dans ses pratiques religieuses et son mépris des choses du monde. Il supportait avec joie les dédains, les sarcasmes et même les injures. Il avait planté dans le jardin du couvent de fort beaux légumes dont il prenait grand soin. Survient un prêtre qui les arrache et les jette au vent. Et comme François lui faisait quelques timides observations, il lui donne un soufflet. Sans plainte et sans colère, le bienheureux se jette aux genoux du prêtre et lui tend son autre joue. Plus tard, en racontant cet accident, il disait qu'il avait toujours eu une grande reconnaissance à ce prêtre qui lui avait donné ainsi occasion de supporter des injures pour l'amour du Christ.

Les vertus chrétiennes du bienheureux François et sa vie austère décidèrent enfin les religieux à l'admettre comme frère lai. François fit son noviciat dans les conditions et pendant le temps prescrit par la règle ; puis il prononça, plein de joie, les vœux de l'Ordre des Observants. Quelque temps après il se soumit à la discipline plus austère des Récollets, et il entra dans un couvent de ces religieux. Il y vécut dans la pauvreté et la mortification. Il n'avait pour tout vêtement qu'une mauvaise robe d'étoffe grossière, sous laquelle il portait une chemise de crin, serrée au corps par une corde garnie de clous. Il ne

voulut point de cellule, il dormait sous une trappe, sur le plancher, ou sur un tas de fagots. Il marcha presque toujours nu-pieds, à travers les ronces et les broussailles, par les chemins durs et rocailleux. Quand il était jardinier, il avait toujours les pieds abîmés, en hiver surtout, où la glace les mettait tout en sang. Chaque nuit il se donnait deux fois la discipline avec de grosses chaînes, et il faisait couler de ses pauvres membres des flots de sang. Il pratiquait strictement les jeûnes prescrits par saint François. Il ne mangeait d'ailleurs que du pain et des légumes trempés d'eau, jamais de viande, si ce n'est le jour de Pâques. Il fuyait l'oisiveté comme une auxiliaire du démon. Quand la mauvaise saison l'empêchait de s'occuper au jardin, il fabriquait des robes, des manteaux ou d'autres objets qu'il savait devoir être utiles aux religieux. Il se serait donné toutes les peines du monde pour procurer à ses frères ce dont ils avaient besoin; pour lui-même, il était d'une dureté inimaginable. On le vit souvent, par esprit d'humilité et de mortification, se faire à dessein tourner en ridicule, moquer et même injurier par les personnes du dehors.

Dans un couvent où il passa quelque temps, il allait, la nuit, pendant que les religieux dormaient, accompagné de deux ou trois frères, dans un endroit écarté, et là ils se livraient à d'étranges et violentes mortifications. Ils se reprochaient l'un à l'autre ce qu'ils appelaient le dérèglement de leur vie et s'imposaient de terribles pénitences. François surtout se montrait plein d'ardeur. Il se jetait à terre aux pieds des autres, écoutant sans murmurer les réprimandes qu'ils lui adressaient, léchant le plancher avec sa langue, une corde au cou, les mains

derrière le dos comme un criminel, et il s'offrait d'une façon si calme à la punition, que les bons frères ne pouvaient que verser des larmes amères.

Le bienheureux François passait en prières la journée tout entière et souvent même la meilleure partie de la nuit. Pour combattre le sommeil, il chantait à haute voix de saints cantiques; puis il s'abandonnait à de profondes méditations, à des contemplations extatiques. Dans ces moments d'intime rapport avec Dieu, il obtenait du Très-Haut tout ce qu'il demandait. Il était comme transformé et semblait ne plus toucher à la terre. Ceux qui l'entendaient alors parler des choses du ciel croyaient entendre le Saint-Esprit lui-même s'exprimant par une bouche humaine. Il y avait en lui comme un rayon égaré de la splendeur et de la sagesse de Dieu.

Il reçut aussi le don de prévoir l'avenir et de faire des miracles. Un jour qu'il venait de visiter deux malades, et que le religieux qui l'accompagnait paraissait satisfait de leur état : « Non », reprit le serviteur de Dieu, « ils ne « guériront pas, ils mourront tous les deux de cette ma« ladie », et il annonça même l'heure précise à laquelle ils devaient expirer.

Un homme qui, avec la permission de frère François, avait cueilli des fruits dans le jardin du couvent, s'en retournait gaiement, quand il rencontra le bienheureux : « Pourquoi », lui demanda-t-il, « n'en avez-vous « pas pris davantage ? Allons, puisque vous avez voulu « peu, il vous sera donné beaucoup » ; et cet homme, à son grand étonnement, sentit tout à coup sa robe s'emplir de fruits.

La sainteté du bienheureux François était universel-

lement connue, et dès qu'il arrivait dans un nouveau couvent, tous ceux qui souffraient de quelque maladie accouraient auprès de lui pour en être miraculeusement guéris. C'est ainsi qu'il remit à un enfant un bras cassé, et qu'il guérit, par la seule imposition de la croix, une femme souffrant depuis longtemps de glandes à la gorge. Pour lui, il allait simplement s'agenouiller devant l'autel de Marie et lui rapporter tout l'honneur du prodige qui venait de s'accomplir. Le chroniqueur cite de lui beaucoup de miracles qu'il serait trop long d'énumérer. Nous dirons seulement qu'il acquit par là une grande réputation de sainteté et qu'il fut fort en honneur parmi le peuple.

Six jours avant la fête de l'Annonciation de la bienheureuse Vierge Marie, François, plein d'années et de vertus, tomba tout à coup malade et fut pris d'une fièvre ardente. Le médecin paraissait croire que cette maladie n'offrait aucun danger; mais le saint homme lui déclara qu'il mourrait, quoi qu'on fît, dans peu de jours; il annonça même l'heure à laquelle il devait mourir. Le dimanche, la maladie prit un caractère plus alarmant. François se confessa en versant des larmes de repentir, fit venir le gardien, et lui demanda avec beaucoup d'humilité de lui pardonner toutes les fautes qu'il avait commises. Par intervalles, il s'agenouillait sur le plancher avec une corde au cou, et il suppliait tous ceux qui étaient présents de prier pour lui, misérable pécheur. Il couvrait de baisers ardents son crucifix et une petite statue de la Mère de Dieu. Enfin il reçut avec une grande dévotion le saint sacrement de l'Eucharistie. Dans ces derniers instants de sa vie il avait de célestes visions : « Ne vois-tu pas »,

disait-il un jour au frère qui veillait à ses côtés, « mon « ange gardien avec d'autres envoyés de Dieu, sainte Bri- « gitte, sainte Ursule, qui invoquent pour moi la divine « miséricorde ? ».

Il mourut à Burgio le 25 mars 1614. A la nouvelle de sa mort, une grande foule de peuple accourut non-seulement de Burgio, mais encore de tous les pays voisins, pour honorer ses restes mortels. Beaucoup de malades furent guéris ce jour-là. On ensevelit le bienheureux dans la grande chapelle, et avec la permission du cardinal inspecteur de l'Ordre deux processions furent faites en l'honneur de ses vertus, de ses prédictions et de ses miracles. Son tombeau fut longtemps l'objet de la vénération publique.

LE BIENHEUREUX MATTHIEU ROTOLO

ERMITE DU TIERS ORDRE

1560. — Pape : Pie IV. — Roi de France : François II.

SOMMAIRE : Piété et labeur incessant du bienheureux Matthieu. — Il vit en compagnie de quelques hommes pieux jusqu'à l'âge de cinquante ans, puis se retire dans une solitude sur le mont Scarpello. — Ses austérités, ses prières et ses extases. — Ses miracles. — Sa sainte mort.

Matthieu Rotolo naquit à Castrogioanni (château Saint-Jean), en Sicile, de parents pauvres, mais pieux. Il passa sa jeunesse dans la misère, mais aussi dans la pratique de toutes les vertus religieuses. Dieu protégea celui qui le servait si pieusement. A force de travailler, à force de

cultiver la terre depuis sa vingtième jusqu'à sa trentième année, il finit par amasser un peu d'argent. Alors il abandonna la charrue et les bœufs, pour aller habiter avec quelques hommes pieux, et s'occuper avec eux de perfectionner son âme. Il passa vingt-cinq ans dans leur compagnie. Il soignait les malades dans les hôpitaux, visitait les prisonniers, et avec l'argent qu'il s'était acquis par un travail de tous les instants, il venait en aide aux malheureux et aux indigents. Il consacrait de longues heures à la prière, s'approchait souvent de la sainte table, fuyait la compagnie des mondains, en un mot, il menait la vie d'un parfait chrétien.

Cependant il voulait, s'il était possible, vivre plus saintement encore. Souvent il demandait à Dieu dans ses prières de pouvoir passer le reste de ses jours dans le repos et le bonheur de la vie contemplative. Enfin il fut exaucé. Un jour il vit descendre du ciel une colonne de lumière, et il entendit une voix lui ordonner de la suivre et de s'arrêter là où elle s'arrêterait elle-même. Il marcha guidé par les rayons miraculeux, comme autrefois les trois Mages, jusqu'à Scarpello. Là il comprit ce que Dieu voulait de lui. Aussitôt il distribua tout son bien aux pauvres, pour vivre sur la montagne dans la solitude et dans la contemplation des choses célestes. Il trouva là le bienheureux Philippe Doucet, et quelques autres ermites qui, loin du monde, chacun sur un point différent de la montagne, suivaient la règle du Tiers Ordre de Saint-François. Ces saints hommes accueillirent avec joie le compagnon que Dieu leur envoyait d'une façon si miraculeuse, et après lui avoir fait subir une espèce de noviciat, ils lui donnèrent l'habit de Frère Mineur, et

quelque temps plus tard Matthieu prononça ses vœux.

Dès lors, sans se soucier de ménager son corps déjà fatigué par un travail excessif, et de prolonger le peu d'années qu'il croyait avoir encore à passer dans ce monde, le bienheureux Matthieu vécut au sein des austérités et des mortifications. Il choisit pour cellule une grotte creusée dans le roc, et située fort loin de l'église où il se rendait cependant toutes les nuits par la neige, le verglas, la pluie, le vent et les autres intempéries des saisons. Il couchait sur une planche, se donnait la discipline toutes les nuits, ne mangeait qu'une fois en vingt-quatre heures, et si peu, qu'à plusieurs reprises ses compagnons le conjurèrent de soutenir davantage son corps affaibli. Ce n'est que quand il était presque centenaire qu'il se résigna à prendre un peu de vin. Un ami lui donnait tous les ans une robe et de la farine qu'il faisait cuire. Il portait toujours un cilice. On eût dit, en le voyant, un de ces antiques solitaires de la Thébaïde. Son âme était calme et semblait jouir par avance du repos bienheureux et de l'éternelle félicité.

Il parlait peu, mais toutes ses paroles portaient fruit. Il regardait le silence comme une grande vertu, et pour l'acquérir, il vécut, s'il est possible, plus solitaire encore, en s'écartant même des ermites ses compagnons. Quand des personnes du monde venaient lui faire visite, il tenait obstinément les yeux baissés ; et, presque inattentif à ce qu'on lui disait, pendant qu'on parlait autour de lui, il s'entretenait seul avec Dieu.

A plusieurs reprises, dans ses moments de méditation, il parut ne plus toucher la terre et s'enlever lentement vers le ciel. C'est ce que témoignent ses compagnons de

solitude, entre autres le Père André Guasto, son confesseur. Un jour qu'ils étaient ensemble en prières, Matthieu disparut tout à coup; et le Père André, levant la tête, l'aperçut au-dessus de lui, soutenu dans le vide par une force divine ; et de son corps tout entier, comme d'un autre soleil, jaillissaient des flots de lumière.

Il avait une dévotion extrême au saint sacrement de l'Eucharistie, qu'il reçut plusieurs fois de la main même des Anges. Il fut plus d'une fois visité par les saints ou par Jésus lui-même, et ces apparitions célestes remplissaient son âme de joie. Les Anges, dans leurs rapports avec lui, semblaient le considérer, non plus comme un homme, mais déjà comme un des leurs.

Le bienheureux Matthieu avait le don de seconde vue et de miracles. Il annonça à son neveu sa mort prochaine, en lui recommandant de s'y préparer chrétiennement, et quelque temps après, en effet, son neveu mourait. Sa réputation de sainteté amenait à son ermitage, de toutes les parties de l'Italie, des visiteurs qui venaient lui demander des conseils, des leçons et des consolations. L'évêque de Catane lui-même vint plusieurs fois le visiter. Il s'agenouillait devant le lit du saint homme que l'âge et les maladies empêchaient de se lever, et il lui demandait sa bénédiction. Il était pénétré d'un respect profond pour le pieux ermite, qu'il n'hésitait pas à comparer aux anciens solitaires, saint Antoine, saint Hilarion et saint Arsène.

Le vénérable Matthieu fut plus d'une fois l'objet des tentations du démon, qui se montra à lui-même sous la forme d'un Ange; mais toujours il le reconnut et triompha de lui par la seule force de ses prières.

Cependant le bienheureux avait dépassé l'âge de cent ans, et sa vie, au sein du monde comme dans la solitude, avait coulé dans la pratique perpétuelle de toutes les vertus. Quand il sentit venir la mort, il se fit porter par ses compagnons sur la porte de sa caverne, pour contempler une dernière fois la splendeur des cieux et glorifier le Créateur dans son œuvre. Il reçut avec dévotion les sacrements des mourants, puis après avoir quelque temps médité en lui-même, il se mit à sourire et à donner des signes évidents d'une extrême félicité : « Voilà », murmura-t-il, « la sainte Vierge et saint Joseph « qui viennent me chercher ». A peine avait-il fini de parler que son âme, brisant les derniers liens qui l'attachaient encore à la terre, retourna vers son Créateur, le 25 mars 1560.

Son corps resta neuf jours entiers exposé à la vénération des fidèles, puis fut enseveli sur le mont Scarpello. Des miracles se sont accomplis sur son tombeau.

(*Archives des couvents de Panorme.*)

SŒUR JEANNE-MARIE DE LA CROIX

CLARISSE

1673. — Pape : Clément X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Vision de la bienheureuse Jeanne dans sa jeunesse. — Elle entre dans les Ordres et se fait Clarisse. — Elle fonde le couvent de Borgo et celui de Roverodo, dans le Tyrol. — Sa vie exemplaire. — Ses rapports avec le ciel. — Ses livres. — Sa mort.

Jeune encore, la bienheureuse Jeanne avait eu une céleste vision : Jésus-Christ lui était apparu dans toute sa

splendeur et toute sa majesté, s'était déclaré son fiancé, et s'était uni à elle pour l'éternité. L'esprit tout plein de ce souvenir, la jeune fille manifesta toujours une grande dévotion au Dieu fait homme, et aussitôt que cela lui fut possible, elle alla s'enfermer dans un couvent de Sainte-Claire pour réserver à son bien-aimé la fleur de sa pureté virginale.

Sa vie fut celle d'une véritable sainte. Toujours occupée à prier, à se mortifier, elle ne songeait qu'à ne pas déplaire à son Jésus. Les sœurs avaient pour elle une estime et un respect sans bornes. Aussi fut-elle choisie pour fonder un couvent de Clarisses à Borgo, dans le Tyrol, et un autre à Roverodo. Elle administra longtemps ces deux couvents en qualité d'abbesse, attentive à faire observer la règle, tout en usant de ses droits de supérieure avec la plus grande modération, et donnant à toutes les sœurs l'exemple des vertus religieuses. Chaque jour elle s'approchait de la sainte table. Son visage, malgré ses mortifications et ses jeûnes, était beau comme celui d'une créature angélique.

Elle passait de longues heures à prier et à méditer sur les souffrances de Jésus crucifié. Son cœur en était tout rempli. Comme une autre sainte Thérèse, elle écrivit sur ce sujet, aussi bien que sur les douceurs de la vie religieuse, des livres tout éclairés des lumières de l'Esprit-Saint. Elle recevait fréquemment la visite des Anges, qui lui apportaient du ciel des chapelets, des crucifix et des images miraculeuses qui guérissaient les maladies de l'âme comme celles du corps, convertissaient les pécheurs, inspiraient le culte du saint sacrement de l'Eucharistie.

La renommée de sa sainteté s'était répandue si loin que des personnages considérables, l'empereur Léopold Ier et sa femme Marguerite-Thérèse, infante d'Espagne, Maximilien-Henri, électeur de Cologne, l'archevêque de Paris, nombre de princes et de dignitaires du monde et de l'Eglise vinrent la visiter.

Telle fut la vie de sœur Jeanne-Marie jusqu'à l'âge de soixante-dix ans. Ses mortifications avaient diminué les forces de son corps, mais non celles de son intelligence, qui, au contraire, se développait tous les jours. Enfin, elle mourut en odeur de sainteté le 25 mars 1673, au cloître de Roverodo, dans le diocèse de Trente. Elle fut ensevelie dans le caveau du couvent.

(Abrégé de FREMAUT.)

LA B. SŒUR BERNARDINE DE FULGINIE

DU TIERS ORDRE

1532. — Pape : Clément VII. — Roi de France : François Ier.

SOMMAIRE : Jeunesse de la bienheureuse Bernardine. — Elle entre en religion. — Ses vertus. — Elle est quatre fois abbesse. — Miracles que Dieu accomplit en sa faveur. — Sa mort.

La bienheureuse Bernardine naquit à Fulginie, en Italie, d'une noble famille. Dès sa jeunesse, Dieu la marqua du sceau de ses élus : pieuse et bonne, elle était déjà à cette époque un modèle de vertus.

Pour ne pas succomber aux tentations du monde, elle alla, à l'âge où l'on recherche les plaisirs, cacher sa grâce

et sa beauté dans un cloître du Tiers Ordre. En religion, comme auparavant dans le monde, on peut dire qu'elle atteignit la limite de l'humaine perfection. D'une charité ardente pour son prochain, elle regardait tous les hommes comme ses frères et toutes les femmes comme ses sœurs. Elle s'imposait d'austères mortifications, jeûnait, veillait, se plongeait dans la prière et la méditation. Elle versa tant de larmes sur les souffrances de son divin Fiancé, qu'elle faillit en perdre la vue.

Elle exerça par quatre fois différentes la dignité d'abbesse. Dieu l'aida miraculeusement à pourvoir aux besoins du couvent, dans un temps d'épreuves, au milieu d'une famine qui décima tout le pays. Un jour, entre autres, qu'il n'y avait ni pain, ni argent, la pieuse abbesse se rendit à l'église avec les sœurs, et, tout en larmes, elle pria Dieu, le Dieu qui veille sur les fleurs des champs et les oiseaux de la forêt, de ne pas abandonner ainsi ses fiancées et de leur envoyer les secours de sa divine Providence. Elles n'avaient pas encore quitté l'église que l'on sonna à la porte du couvent, et trois personnes envoyées par une noble dame entrèrent au couvent avec des mulets chargés de provisions.

La bienheureuse Bernardine mourut pleine de vertus le 25 mars 1532.

(JACOBILLE.)

LA BIENHEUREUSE CLAIRE DE SAMBUCA

DU TIERS ORDRE

1635. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Austérités de la bienheureuse Claire. — Sa piété et ses vertus chrétiennes. — Sa mort.

La bienheureuse Claire de Sambuca naquit au village de ce nom, en Sicile, d'une famille honorable. Elle appela les Frères Mineurs dans son pays et contribua à les y faire recevoir d'une façon fort hospitalière. Plus tard elle prit l'habit du Tiers Ordre des mains du Père Innocent de Sainte-Lucie.

Dans l'espace de peu d'années elle avança rapidement dans la voie de la perfection. Depuis l'âge de quinze ans jusqu'à sa mort, elle vécut absolument de pain et d'eau. Elle portait un cilice, et se donnait souvent la discipline avec des verges épineuses, jusqu'à faire couler le sang. Son lit était un fagot, une pierre son oreiller. Elle était presque constamment occupée à prier et à méditer, ou bien encore elle allait faire visite aux malades et leur porter des remèdes et des consolations. Elle avait une dévotion toute particulière au très-saint sacrement de l'Eucharistie, et elle s'efforçait de la communiquer à tous ceux qu'elle connaissait. Elle faisait aux pauvres tout le bien qu'elle pouvait. Elle mourut en odeur de sainteté le 25 mars 1635, à l'âge de trente ans. Ses funérailles furent célébrées avec pompe au milieu d'une grande

foule de peuple, et on l'ensevelit dans l'église paroissiale. Sa statue est placée sur son tombeau, où s'opérèrent des guérisons miraculeuses.

(*Chroniques de Sicile.*)

VINGT-SIXIÈME JOUR DE MARS

LE B. RIZZERIUS OU RIGGERIUS DE MUTIA

DISCIPLE DE SAINT FRANÇOIS

1236. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Influence de saint François en Italie. — Rizzerius s'attache à lui et reçoit de ses mains l'habit de l'Ordre. — Il devient provincial. — Epreuve cruelle à laquelle son cœur est soumis. — Amitié de saint François pour lui. — Sa mort et sa béatification.

Comme le soleil, dit le chroniqueur, chasse les ténèbres les plus épaisses, éclaire le monde, réchauffe la nature, fait naître et développer les plantes, ainsi saint François, qui fut par la grâce de Dieu comme un soleil vivant apparu tout à coup sur l'Italie pour la glorification du Très-Haut, par l'éclat de ses exemples, par la toute-puissante éloquence de sa parole, a dispersé les ténèbres du péché, enflammé tous les cœurs de l'amour de Dieu, arraché les âmes au démon, et les a préparées selon les desseins du ciel.

Quand ce « séraphin terrestre », dans son voyage à travers l'Italie, arriva à Bologne, une si grande foule de peuple s'attacha à ses pas, qu'on pouvait à peine circuler

dans les rues de la ville. Chacun voulait voir et entendre l'envoyé de Dieu; il lui fallut sur une place publique adresser la parole à cette multitude. Son sermon fit une grande impression sur tout le monde en général, mais surtout sur deux étudiants de noble famille qui abandonnèrent le monde pour s'attacher aux pas du saint homme. Ces deux jeunes gens s'appelaient Rizzerius de Mutia et Pérégrin de Fallerone.

Saint François leur donna à tous deux l'habit de l'Ordre en 1220. « Allez », leur dit-il; « toi, Pérégrin, marche dans « la voie de la perfection; toi, Rizzerius, prépare-toi à « servir tes frères, tu seras provincial ».

Le bienheureux Rizzerius, dès son entrée dans l'Ordre, se consacra tout entier à Dieu et à son prochain. Il s'attacha à suivre en toutes choses l'exemple du saint Père François, dont il regardait la vie comme un modèle de toutes les vertus. A cette école il fit de tels progrès dans le chemin de la perfection chrétienne que, selon la prédiction de saint François, il devint provincial de la province des Marches. Il remplit ses fonctions avec beaucoup de zèle et de bonheur, veilla au bien-être, surtout au bien-être moral de ses religieux, et fit en sorte de pratiquer lui-même tout d'abord les vertus qu'il voulait voir se développer chez eux.

Ce saint homme eut ses épreuves à subir comme tous les élus de Dieu. La plus cruelle fut sans contredit la jalousie que le démon essaya de lui inspirer envers le bienheureux Père François. A la fin, n'y pouvant plus tenir, fatigué de lutter contre un sentiment mauvais qui revenait à chaque instant de la journée, il se décida à aller rejoindre son ancien maître pour se guérir par sa

présence. Saint François était alors souffrant de la maladie qui devait l'enlever. Il eut par une révélation divine connaissance de l'état et du voyage de Rizzerius. Il appela près de lui les bienheureux Massé et Léon, et leur dit : « Mon fils Rizzerius va venir me voir, recevez-le « en mon nom, et dites-lui qu'entre tous les autres j'ai « toujours eu pour lui une estime et une affection toutes « particulières ». Ces seules paroles calmèrent l'âme agitée de Rizzerius. Il arriva d'ailleurs assez à temps pour voir encore une fois saint François et pour les entendre de sa bouche.

Enfin, en 1236, le bienheureux Rizzerius mourut riche de vertus et fort en honneur parmi les hommes pour les miracles qu'il avait accomplis, dans la ville même où il tait né. Son corps fut enseveli dans l'église de Saint-Jacob, dans le caveau commun, où il resta confondu avec les autres jusqu'à ce que l'évêque lui donnât une place particulière. Par l'intercession du bienheureux, beaucoup de miracles s'accomplirent sur son tombeau, qui devint pour le peuple un objet de vénération. Le pape Grégoire XVI a béatifié Rizzerius et fixé sa fête au vingt-sixième jour de mars.

(WADDING.)

LE PÈRE FRANÇOIS MORALÈS

1629. — Pape : Grégoire XV. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Fondation du premier cloître de l'Ordre, à Lima. — Départ de François pour le Pérou. — Son entrée dans l'Ordre. — Ses rapports avec François Solanus. — Ses vertus et sa mort.

Tandis qu'un pieux serviteur de Dieu, le frère André Corço, fondait à Lima, capitale du Pérou, dans les Indes occidentales, le premier cloître de Récollets, sous l'invocation de Notre-Dame des Anges, le Père François Moralès venait avec quelques autres religieux montrer les sentiers de la vertu aux premiers habitants de ce cloître. Le Père François était né dans la province d'Andalousie, en Espagne. Ses parents voulaient le marier à une jeune fille riche et vertueuse; mais lui, comme autrefois saint Alexis, par amour pour la sainte chasteté, laissa là sa fiancée et partit à la suite de François de Tolède, vice-roi du Pérou, pour l'Amérique.

Il ne tarda pas à entrer au couvent des Frères Mineurs de Lima, où il reçut l'habit de l'Ordre Séraphique. A sa grande joie, François Solanus, l'apôtre du Pérou, après avoir été prêcher la vraie foi dans tous les pays voisins, revint à Lima. Aussitôt le Père Moralès s'attacha à lui, et fit sous sa direction de grands progrès dans la voie de la perfection. Il s'infligeait la discipline deux fois par jour, dormait en tout deux heures sur vingt-quatre, et priait ou méditait le reste du temps. Sa piété lui arrachait des larmes quand il disait la messe ou quand il récitait les litanies de la sainte Vierge. Il paraissait dans

ces instants jouir d'une félicité toute divine. Il avait des moments d'extase si profonde qu'il semblait ne plus vivre de la vie extérieure. Il accompagnait souvent le Père Solanus sur les montagnes et dans les forêts qui avoisinaient le couvent, et là, seuls devant Dieu, dans une muette contemplation, ils adoraient le Créateur dans son œuvre.

Dieu l'éprouva par des douleurs et des maladies qu'il supporta toujours sans se plaindre avec une résignation toute chrétienne. Il rendait tous les jours grâces au Très-Haut pour les souffrances et les misères qu'il lui plaisait de lui envoyer. Sa dernière maladie fut cruelle : une douleur aiguë à la gorge. La veille de sa mort il alla à l'église recevoir des mains du gardien le très-saint sacrement de l'Eucharistie; puis il se remit au lit, attendant patiemment que Dieu voulût bien le rappeler à lui. Enfin, le 26 mars 1629, la mort le délivra de tous les maux, et fit rentrer son âme dans le sein de Dieu.

Son visage, loin d'être pâle et jaune, avait repris une beauté toute céleste jusqu'au moment où on l'ensevelit. Les Pères les plus célèbres de l'Ordre à Lima, et une foule de peuple vinrent honorer ses restes mortels, couper un lambeau de ses vêtements pour le conserver comme une précieuse relique. Une grande multitude assista à ses funérailles.

(*Vie de saint François Solanus.*)

Nous trouvons au 26 mars, dans le Martyrologe de l'Ordre, le souvenir du Père Antoine de Modoëtia, qui

fut fort honoré pendant sa vie pour sa sainteté et les miracles qu'il accomplit. Il repose à Maleto.

Dans la même église sont les restes mortels du Père Archange de Trivillio, un célèbre prédicateur, qui vécut aussi pendant quarante ans au cloître de Maleto; et ceux de frère François de Pice-Leone, connu pour les guérisons miraculeuses qu'il accomplit.

(WADDING.)

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE MARS

LE B. PÉRÉGRIN DE FALERONE

DISCIPLE DE SAINT FRANÇOIS

1250. — Pape : Innocent IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Pérégrin, étudiant à Bologne, s'attache à saint François. — Son pèlerinage en Terre Sainte. — Son retour en Italie. — Sainteté de sa vie. — Sa mort et sa béatification.

Pérégrin naquit à Falerone, dans le marquisat d'Ancône, de parents nobles et pieux qui l'élevèrent chrétiennement. Comme nous l'avons dit en racontant la vie du bienheureux Rizzerius, il était étudiant à Bologne, quand, à la suite d'un sermon, il s'attacha à saint François. Il entra dans l'Ordre le même jour que Rizzerius, et se montra autant que lui parfait imitateur de saint François.

Malgré la science tant mondaine que théologique qu'il avait acquise en fréquentant les professeurs les plus en renom, il ne voulut jamais être prêtre. Il resta toute sa vie dans l'humble condition de frère lai, comme saint François lui-même l'avait prédit le jour de sa prise d'habit. Il parvint à une grande perfection chrétienne.

Tout brûlant de l'amour divin, et désireux de mourir pour la glorification du Très-Haut, il partit pour l'Orient sans rien emporter avec lui que les saints Evangiles. Il alla à Jérusalem et dans toute la Palestine visiter les lieux où Jésus-Christ avait passé. Il baisait les endroits où le Sauveur avait accompli des miracles, et versait des larmes d'amour. Il montrait dans ces occasions tant de piété et d'ardente dévotion, que les Turcs eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de l'admirer et de le respecter.

Dieu ne permit pas qu'il trouvât dans l'Orient le martyre qu'il y était venu chercher. Il revint donc en Italie, et il habita, comme un contempteur de tous les biens de ce monde, une misérable hutte abandonnée, d'où il ne sortait que pour aller prêcher dans les villes et dans les campagnes, et appeler les hommes à la pénitence. Tout le temps qu'il vécut en Italie, il se tint éloigné de toutes relations avec les gens du monde ; il évita même de voir ses parents. Il ne s'entretenait jamais que de sujets religieux, et ses moindres paroles avaient pour but d'inspirer l'amour de Dieu.

Il était parvenu à un tel degré de perfection que le bienheureux Bernard de Quintavalle, le premier fils spirituel de Saint-François, avait coutume de dire que frère Pérégrin était le plus pieux et le plus saint des Frères Mineurs, et que, comme son nom l'indiquait, il

n'était sur la terre que comme un pèlerin (1) et seulement pour un temps. Il passa sa vie au milieu des austérités et des mortifications.

Enfin, plein de vertus et de bonnes œuvres, aussi célèbre par les miracles qu'il avait accomplis que par l'éloquence de ses sermons, il termina par une sainte mort son pèlerinage. Il expira au cloître de Saint-Séverin, dans les Marches, et fut enseveli au milieu des gémissements de la foule accourue à ses funérailles.

Vers l'an 1520, plus de deux cent cinquante ans après sa mort, on exhuma le corps du bienheureux Pérégrin, que l'on trouva encore tout entier et parfaitement conservé. Les supérieurs de l'Ordre lui firent donner une place particulière sous l'autel de saint Louis, où il fut longtemps l'objet de la vénération des fidèles.

A la demande de l'évêque de Fermo, de l'évêque de Septempeda, de l'Ordre des Frères Mineurs Conventuels, du peuple de Falerone enfin, le pape Pie VII a béatifié le bienheureux Pérégrin le 28 juillet 1821. On célèbre sa fête le 27 mars.

(WADDING.)

[1] *Peregrinus*, mot latin qui signifie pèlerin.

LE BIENHEUREUX MARC FANTUZZI

1478. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

SOMMAIRE : Dignités successivement obtenues par le bienheureux Marc. — Il travaille activement à soutenir les Frères Observants. Sa lettre au roi de Bosnie. — Il rachète les Frères Mineurs pris par les Turcs à Constantinople. — Sa lettre aux Frères Mineurs de Bascie. — Son humilité. — Contrariétés qu'il éprouve dans l'exécution de ses projets. — Sa dernière maladie et sa mort. — Ses miracles. — Vénération du peuple pour son tombeau.

Marc naquit à Bologne, en 1405, de l'illustre famille des Fantuzzi. Dès sa jeunesse il montra une intelligence remarquable, et plus tard il devint avocat de grand renom. Mais, à l'âge de vingt-six ans, il dit adieu au monde et alla s'enfermer dans un couvent de Frères Mineurs. Trois ans après avoir prononcé ses vœux, il fut élu gardien, et il exerça cette charge dans d'autres couvents encore, d'une façon très-honorable. — Il n'y avait pas dix ans qu'il était entré dans l'Ordre, quand ses vertus peu communes le firent à l'unanimité nommer provincial. L'exemple de sa vie, tout entière soumise à la règle, était pour ses religieux le meilleur encouragement à la vertu. Quelque temps après, saint Jean Capistran, alors vicaire général, et qui avec la permission du pape allait faire un voyage en Allemagne, le choisit pour son commissaire. Il remplit cette fonction pendant trois ans, après quoi il fut nommé vicaire général en remplacement de saint Capistran.

Dans cette haute dignité, à laquelle plus tard il fut encore promu deux fois, il fit d'heureux efforts pour

étendre la réforme des Observants, et la défendre contre les attaques qui l'assaillaient de tous côtés. Il réussit dans la lutte, grâce à son énergie, et déjoua toutes les tentatives ennemies.

Cependant il prenait grand soin des nouveaux couvents que saint Jean Capistran et ses compagnons venaient de fonder en Autriche, en Bohême, en Moravie et dans la marche de Styrie. Il nomma comme son commissaire pour la direction de ses couvents saint Jean Capistran lui-même, et après lui le Père Gabriel de Vérone, qui devint plus tard évêque d'Agria et cardinal de la sainte Eglise. Enfin il envoya saint Jacob de Marchia en Bosnie et en Dalmatie, avec mission d'y développer et d'y améliorer les couvents de l'Ordre, en même temps que de combattre l'hérésie des Manichéens.

Toujours attentif à faire observer la règle, sur la nouvelle que le roi de Bosnie, tout nouvellement entré au giron de l'Eglise catholique grâce aux efforts des religieux de notre Ordre, faisait de riches aumônes aux couvents de son royaume, il lui écrivit aussitôt que les Frères Mineurs ne pouvaient accepter des offres aussi magnifiques, qu'ils devaient vivre pauvres et n'avoir d'autres ressources que la divine Providence.

En ce temps-là, Constantinople fut prise par les Turcs, et tous les Frères Mineurs qui y habitaient furent tués, ou faits prisonniers et réduits en esclavage. Le bienheureux Marc ne négligea rien pour délivrer ses religieux, et il eut le bonheur de voir ses efforts couronnés de succès. Parmi les Frères Mineurs qu'il rendit ainsi à la liberté se trouvait un certain frère Adrien, des Flandres, qui avait reçu l'habit des mains de saint Jean Capistran, et qui,

délivré des mains des Turcs, vint mourir en odeur de sainteté dans un couvent de Bruges.

Les Frères Mineurs que saint Jean Capistran et saint Jacob de Marchia avaient envoyés en Bascie, avaient fort à souffrir des tracasseries de ce peuple schismatique. Les prêtres grecs, irrités du zèle et des succès des religieux dans leurs prédications, excitaient encore le mauvais vouloir de la population. Enfin les Turcs arrivaient, et le martyre avec eux. Les Frères Mineurs songèrent à prendre la fuite comme le hospodar du pays, qui venait de passer en Hongrie avec sa femme et ses enfants. Le bienheureux Marc les en empêcha : « Quel plus beau « couronnement pouvez-vous désirer à votre vie et à vos « épreuves qu'un glorieux martyre ? Songez que le monde « n'est rien qu'un lieu d'exil, et que votre véritable « patrie ce n'est pas la terre, mais le ciel. Il faut, pour « l'amour de Dieu et pour l'honneur de la vraie foi, que « vous soyez prêts à tout souffrir, même la mort, plutôt « que d'abandonner le soin des âmes qui vous ont été « confiées ».

Après avoir exercé pendant trois ans la charge de vicaire général, Marc vint au milieu du chapitre où devait être élu son successeur, en présence de tous les provinciaux, faire amende honorable et s'accuser de sa mauvaise administration, et remercier Dieu de lui avoir donné pendant ces trois années un supérieur plein de vertus dont les exemples et les avertissements l'avaient guidé dans la bonne voie. En même temps il demanda à son successeur la permission d'aller faire un pèlerinage à Jérusalem et honorer les lieux qu'avait sanctifiés le Sauveur. Sa requête fut écoutée, mais il fut chargé en même

temps d'inspecter en qualité de commissaire la province de Candie, les couvents de l'île de Rhodes et ceux de la Palestine.

La dernière fois que le bienheureux Marc exerça la charge de vicaire général, le pape Sixte IV, malgré ses bonnes dispositions à l'égard des Observants, voulut abroger la bulle du pape Eugène IV, et replacer les Observants sous la direction du général des Conventuels. Il convoqua à cet effet le sacré collége, qui y donna son assentiment. Enfin il fit venir le bienheureux Marc, qu'il savait fort partisan de la réforme des Observants, et l'autorisa à énoncer ses raisons en leur faveur. Tous les efforts de Marc furent vains ; les cardinaux, quoiqu'ils fussent tous de son avis, n'osaient combattre la volonté du Saint-Père dont la décision était arrêtée à l'avance. Alors le bienheureux, tirant de sa poche la règle de saint François lui-même, s'avança au milieu de l'assemblée, et levant les yeux au ciel : « Saint Père François », s'écria-t-il, « puisque ma voix est trop faible, parle toi-« même ». Puis il quitta le consistoire. Le pape revint sur son arrêt.

Toutefois il était mécontent du ton un peu élevé sur lequel le bienheureux Marc avait parlé au milieu du sacré collége, et un peu plus tard, les rois et les princes lui ayant écrit de toutes parts pour demander le maintien de l'Ordre des Observants : « Ces frères Mendiants », dit-« il, me donnent plus de tracas que la chrétienté tout « entière ». Et il ordonna à Marc de revenir à Rome. Le bienheureux offrit sa démission et se retira en Toscane.

Il avait eu d'ailleurs à supporter bien d'autres désagré-

ments. Le soin qu'il prenait de faire pratiquer la règle dans toutes ses austérités lui avait attiré beaucoup d'inimitiés. Un provincial de Bologne, sous la domination de qui il tomba, alla jusqu'à arrêter ses lettres et le relégua dans les plus misérables couvents de l'Ordre. Marc souffrit tout sans se plaindre, mais il eut du moins la consolation de se voir défendu par un saint homme, Jacob de Marchia.

En dépit de tous, et malgré le mauvais vouloir qu'on lui témoignait, il travailla au développement de l'Ordre et au bien des âmes. Durant quarante-deux ans il fut comme l'apôtre de l'Italie, parcourut les villes et les campagnes et provoqua par l'éloquence de sa parole un grand nombre de conversions.

Il devait mourir en prêchant. Sa dernière maladie le prit à la gorge et l'arrêta court au milieu d'un sermon qu'il faisait à Plaisance, en 1478, dans l'église des Conventuels. Il demanda à être transporté dans un couvent de Frères Observants. Il se confessa, reçut le saint Sacrement avec beaucoup de piété, et quoique malade et à bout de forces, il se jeta à genoux et demanda humblement pardon de toutes ses fautes. Pour recevoir l'Extrême-Onction, il s'étendit à terre, la corde au cou, comme faisant amende honorable de ses péchés. Il implora les prières de tous ceux qui étaient présents, se remit au lit, resta quelque temps abîmé dans une profonde méditation, et mourut dans la semaine sainte de l'année 1478, le 24 mars. Il était âgé de quarante-huit ans.

Dieu honora par des miracles éclatants son dévoué serviteur. Beaucoup de malades qui vinrent visiter ses

précieux restes furent rendus à la santé : un grand nombre de paralytiques surtout recouvrèrent l'usage de leurs membres. Ce fut pendant quelque temps un véritable pèlerinage à son tombeau : on y venait de tous les points de l'Italie. On cite les noms de Marie Arlerio, paralytique, Hermelina Rubeo, Alexina Bardelli, malades d'un cancer, une Clarisse de Ferrare, une femme noble de Milan, Jean Pugnet, notaire à Plaisance, dont l'état était plus ou moins désespéré, et qui, après une prière sur le tombeau du bienheureux, s'en retournèrent guéris.

Aussi les habitants de Plaisance élevèrent-ils une belle chapelle qu'ils placèrent sous son invocation. L'année qui suivit sa mort, on y transporta ses restes mortels, et on les ensevelit dans un tombeau magnifique.

Enfin, en 1527, on l'exhuma de nouveau pour le placer dans un caveau de l'église des Clarisses.

Dans le couvent des Clarisses de Plaisance on trouve aussi le tombeau de la bienheureuse sœur Baptista célèbre par la sainteté de sa vie et ses miracles.

(WADDING.)

LE PÈRE ALPHONSE DE PONTALÈGRE

1562. — Pape : Pie IV. — Roi de France : Charles IX.

Alphonse était né à Pontalègre, en Portugal. Devenu prêtre, il vécut, dit le chroniqueur, comme un Ange

égaré sur la terre. Il priait presque constamment, ou bien il méditait sur les mystères de la religion, qu'il éclaira souvent d'une divine lumière. Plus d'une fois, dans ses extases, on le trouva resplendissant comme un soleil, et ses pieds ne touchaient plus la terre. Il mourut saintement au cloître de Lagos dans le pays d'Algarve, le 27 mars 1562.

LE FRÈRE MARC DE PONTALÈGRE

1570. — Pape : Saint Pie V. — Roi de France : Charles IX.

Le bienheureux Marc, dont nous racontons ici la vie parce qu'il était le frère du bienheureux Alphonse, entra dans le Tiers Ordre en qualité de frère lai. Sa vie, comme celle de son frère, se passa dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il priait sans cesse. Son pauvre corps, soumis à des austérités incroyables, n'était pour lui qu'un objet de mortifications. Il portait une haire en crin, s'imposait de longs jeûnes, se lacérait la chair à coups de discipline.

Il avait aussi une dévotion extrême au très-saint Sacrement, devant lequel il passait de longues heures en contemplation. Il reçut plus d'une fois la visite du bienheureux François, et son humble cellule se remplissait alors d'une éclatante lumière.

Il mourut le 17 mai 1570, au couvent de Villa-Vitiosa. On y conserve comme une précieuse relique une de ses sandales.

(Cardose.)

VINGT-HUITIÈME JOUR DE MARS

LE B. MARC DE SAINTE-MARIE

1496. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Charles VIII.

Les Frères Mineurs de la stricte Observance de Saint-François possédaient autrefois, en dehors des murs de la noble cité de Vicence, un couvent placé sous l'invocation de saint Blaise. En l'année 1530, la république de Venise le fit démolir de fond en comble, à cause du peu de sécurité dont y jouissaient les religieux en ces temps de guerres permanentes, et le fit reconstruire dans l'intérieur de la ville aux frais du trésor public. Dès que ce nouveau monastère fut achevé, les Frères vinrent l'habiter, emportant avec eux le corps du bienheureux Marc que l'on a appelé tour à tour *Marc de la Marche,* parce qu'il était né dans la Marche d'Ancône, et *Marc de Sainte-Marie in Gallo.* Il est difficile de se rendre compte de cette dernière appellation, à moins que l'on admette que le bienheureux n'ait tenu à honneur d'ajouter à son nom celui de *Sainte-Marie de la Vallée ou du Galet,* situé à quelque distance de Fabriano, dans la province de Macerata, au milieu des rochers des Apennins ; car c'est là qu'il avait fait son noviciat de la vie religieuse. Ce même couvent avait été illustré par les bienheureux Pères Bernard de Sienne, Jacques de la Marche, et Jean de Capistran ; les deux derniers étaient presque contemporains de Marc.

Le bienheureux Marc était docteur en médecine et marié, lorsqu'il résolut de dire adieu au monde pour embrasser un genre de vie plus parfait. Sa digne femme, dégoûtée elle aussi des tracas du monde, alla se ranger sous la bannière de sainte Claire, à Ascoli. Devenu Mineur de l'Observance dans l'ermitage de Fabriano, le bienheureux Marc se partagea entre l'oraison, la contemplation et la prédication de la parole de Dieu.

Dans le temps où il était gardien du couvent de Saint-Séverin, un matin qu'il s'était levé de bonne heure pour se livrer à la prière, il entendit une voix qui venait du ciel et qui lui dit : « Frère Marc, prêche la charité ». S'animant d'une nouvelle ardeur, il parcourut les cités et les campagnes, s'efforçant d'établir partout, par ses exemples et sa parole, le règne de cette fille du ciel. Tous les lieux de l'Italie le virent passer prêchant les œuvres de miséricorde tant spirituelles que temporelles, invitant les riches à secourir les pauvres, érigeant partout des Monts-de-Piété.

Ayant appris que la ville de Camerino était ravagée par le fléau de la peste, ses entrailles s'émurent : il se dirigea vers cette malheureuse ville, prêcha la pénitence et les larmes au peuple, assurant à tous que la foi et le repentir éloigneraient le châtiment céleste. Camerino fit pénitence et le fléau disparut devant la voix du prophète.

On était en l'année 1495 : depuis quarante ans Marc semait la parole de Dieu, lorsqu'il se rendit à Vicence pour rappeler ses habitants à une observance plus exacte des commandements de Dieu. Il avait prêché, pendant les quinze premiers jours de Carême, les dix préceptes du

Décalogue et les six commandements de l'Eglise. Sa parole pleine de feu avait convaincu ses auditeurs de la nécessité d'observer la loi de Dieu. Or, souvent, au milieu de ses discours, il lui arrivait de dire à ceux qui l'écoutaient qu'il leur laisserait une chose bien précieuse. En effet, il réunit un soir, dans une besace, ses livres et ses hardes, comme s'il eût dû se mettre en route le lendemain. Pendant la nuit il lui vint une laryngite très-aiguë, il prédit alors qu'il mourrait le samedi suivant. Ceci se passait dans la maison des Pères Conventuels, chez lesquels il logeait dans la ville; il demanda que l'on transportât son corps dans l'église de Saint-Blaise, appartenant aux Frères de l'Observance, hors de la ville, et qu'on l'ensevelît sans aucune espèce d'apparat.

Après avoir reçu les derniers sacrements, il pria ceux qui l'entouraient de répéter le nom de Jésus et de lui lire la Passion. Il suivit attentivement le lecteur, les yeux fixés au ciel, jusqu'à ces mots : « Ayant incliné la tête, « il rendit l'esprit ». Lui-même expira à cet instant : c'était un samedi, le 19 mars, jour de la fête de saint Joseph.

Or, quoique l'on n'eût pas encore eu le temps d'annoncer sa mort, une foule considérable se présenta à la porte de sa cellule, pieusement avide de toucher son corps et d'emporter des reliques de ses vêtements.

Une vive contestation s'éleva au sujet du lieu où l'on ensevelirait le bienheureux, les habitants demandant à ce qu'il restât au milieu d'eux, le gardien du couvent tenant à ce que les dernières volontés du défunt fussent respectées. Le gardien eut gain de cause, et l'on emporta le corps dans le cimetière des Frères de la stricte Obser-

vance : on lui donna un tombeau séparé qui fut bientôt le but de nombreux pèlerinages et où un grand nombre de prodiges s'accomplirent.

Lorsque les Frères de Saint-Blaise eurent transporté son saint corps dans les murs de Vicence, on inscrivit sur son tombeau l'épitaphe suivante :

« Ici dort le bienheureux Marc de Monte-Gallo, qui le « premier établit dans notre ville un Mont-de-Piété. Marc, « par tes prières écarte de nous les maladies. Protége et « fais prospérer les habitants de Vicence ».

A cette époque, les Monts-de-Piété que le bienheureux Marc travailla avec tant d'ardeur à créer en Italie étaient de pures fondations de charité : les riches prêtaient leur argent sans intérêts ; seulement des tirages annuels avaient lieu, au moyen desquels les prêteurs retiraient leurs fonds qui étaient remplacés par d'autres. Nous nous faisons difficilement l'idée de l'étendue du service rendu de cette manière par les prédicateurs de l'Evangile aux populations : il faut pour cela se rappeler que les Juifs presque seuls détenaient les capitaux, et qu'ils pratiquaient l'usure sur la plus vaste échelle. Si aujourd'hui les lois nous protégent contre cette exploitation des capitalistes, si la masse des populations fait elle-même ses propres affaires, c'est encore aux moines que nous le devons ; les moines nous ont tout appris, même à nous passer des juifs et des usuriers. Notre saint Père le pape Grégoire XVI, a permis aux Frères Mineurs de la stricte Observance de faire l'office du bienheureux Marc de Sainte-Marie.

LA BIENHEUREUSE MARIE DE MAILLÉ

VEUVE, DU TIERS ORDRE

1414. — Pape : Jean XXIII. — Roi de France : Charles VI.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Famille de la bienheureuse Marie. — Sa jeunesse pieuse. — Ses fiançailles et sa vie avec Robert de Silly. — Ses épreuves. — Délivrance miraculeuse de Robert. — Sa mort. — Nouvelles épreuves de Marie.

La bienheureuse Marie de Maillé naquit au château de La Roche-Saint-Quentin, dans le diocèse de Tours, en France. Son père avait nom Hardouin, baron de Maillé, et sa mère, Jeanne de Montbazon, de la famille des ducs de Dreux. Son nom de baptême était Jeanne ; c'est à la confirmation qu'elle reçut celui de Marie.

Sa sainteté future s'annonça dès son enfance. A peine âgée de six ans, elle témoignait une grande vénération pour les images des saints , et elle aimait à parer de fleurs les statues de Marie. On la surprit souvent à échanger ses riches vêtements contre la misérable défroque de quelque pauvre fille, par esprit d'humilité chrétienne et de mortification. Elle semblait née pour la prière et pour la contemplation, et dès cette époque l'Esprit-Saint l'éclaira quelquefois de ses divines lumières. Elle aimait

beaucoup à lire, et ne lisait jamais que des livres pieux dont elle cherchait à tirer profit pour la direction de sa conduite.

Cette manière de vivre ne plaisait pas tout à fait à ses parents, qui la destinaient au monde et qui auraient aimé voir se développer chez elle, en même temps que les vertus chrétiennes, les qualités mondaines. Ils ne réussirent point à rien changer à sa façon d'agir ; plus elle avançait en âge, moins elle paraissait prendre de goût aux plaisirs et aux vanités de la terre.

Sa piété, au contraire, allait croissant. A onze ans, le jour de Noël, pendant la sainte messe, elle eut une longue extase, et sa figure respirait une telle joie, qu'on eût dit qu'elle allait quitter la terre. Dans une maladie qu'elle eut quelques semaines après, elle montra une telle patience et en même temps une si grande confiance en Dieu, que son médecin répétait tout plein d'admiration et d'étonnement : « Cette fille est une sainte, ou elle « le deviendra ».

Cependant son père vint à mourir ; lui seul avait cherché à contrarier la vocation de sa fille; délivrée de la peur de lui déplaire, la bienheureuse Marie se consacra avec plus d'ardeur à ses pratiques pieuses. Elle vécut retirée et solitaire, et sa jeunesse s'écoula au milieu des austérités, des jeûnes et des privations. Le confesseur de sa mère, un pieux frère mineur, l'aida à marcher dans la voie où elle s'était engagée. Ce bon Père habitait au château, et tous les jours il adressait aux gens de la maison une allocution chrétienne que la jeune fille ne manquait jamais d'écouter avec recueillement.

Quand elle fut en âge d'être mariée, on s'occupa de lui

chercher un époux digne d'elle et de son rang. On la fiança à Robert, sire de Silly, qui avait été le compagnon de ses jeux d'enfant, et dont la piété égalait presque la sienne. Le jour même des fiançailles, que la mort de son grand-père maternel, le seigneur de Montbazon, changea en un jour de deuil, elle prit Robert à part, lui parla des vanités du monde et de sa ferme intention de s'en tenir éloignée, puis elle le supplia de l'aimer toujours, non comme une femme, mais comme une sœur. Robert, touché sans doute de l'Esprit de Dieu, promit tout ce que voulut la bienheureuse Marie.

Ils furent mariés aux yeux du monde ; pour Dieu ils ne furent jamais que fiancés. Ils vécurent sans bruit, cachant leur bonheur et leur vertu. Cette époque de la vie de Marie ne se passa pas sans de cruelles épreuves. Elle fut plusieurs fois gravement malade, dans un état désespéré, et ne dut son salut qu'aux soins du grand guérisseur, le bon Dieu. Enfin, en 1356, quand les Anglais envahirent la France, elle eut la douleur de voir Robert, son frère bien-aimé, revenir grièvement blessé de cette cruelle bataille de Poitiers qui coûta la vie à tant de gentilshommes, et la liberté au roi. Le château de Silly fut pris bientôt après par l'ennemi, quarante-six des serviteurs mis à mort, et Robert enlevé et enfermé dans la forteresse de Grevelle, à vingt-quatre milles de Silly. La rançon qu'on demandait était énorme pour l'époque, trois mille écus d'or. Malgré tous ses efforts, Marie ne put parvenir à réunir cette somme ; et le capitaine qui détenait Robert, après avoir redoublé les rigueurs de sa captivité, annonça qu'il allait mourir. Marie n'avait plus d'autre ressource que la prière ; elle pria et fut exaucée.

Une nuit, raconta Robert, la très-sainte Vierge lui apparut, brisa ses chaînes, et le conduisit par un chemin secret en dehors de la forteresse.

Grande fut la joie des deux fiancés quand ils se revirent; plus grande encore leur reconnaissance à Dieu et à leur sainte Protectrice. Ils redoublèrent de piété; leur maison ressemblait à un cloître régulier, ils y pratiquaient les devoirs religieux comme s'ils eussent été sous la surveillance d'un supérieur. Ils employèrent leurs richesses à faire des aumônes, et transformèrent leur château en asile pour les pauvres et les malheureux. Robert et Marie allaient même les visiter dans leurs misérables cabanes, soigner les malades dans les hôpitaux, les consoler, leur donner tout ce dont ils avaient besoin. Un jour Robert trouva sur la route trois enfants abandonnés, il les ramena au château : « Madame », dit-il à Marie en les lui présentant, « Dieu sans doute ne nous donnera jamais « d'enfant ; en voici trois qui sont orphelins, nous leur « servirons de père et de mère ». Elle les soigna en effet, et les aima comme s'ils eussent été de son sang.

Cette chaste union de deux âmes fut trop tôt brisée par la mort; Robert mourut en 1362. Ce ne fut pas la seule douleur que notre sainte devait éprouver. A peine était-il enseveli, que les héritiers du défunt vinrent lui reprocher amèrement de l'avoir aidé à gaspiller son patrimoine en folles aumônes, ils lui donnèrent l'ordre de quitter le château sur-le-champ, et ne lui permirent même pas de prendre avec elle ce qu'elle avait apporté en dot. Marie souffrit tout sans se plaindre. Elle alla chercher un asile dans la demeure d'une pauvre femme à qui elle avait autrefois fait du bien. Elle n'y fut même pas reçue. Alors

elle revint au manoir paternel, chez sa mère ; et là elle se remit avec un nouveau zèle à ses pratiques pieuses. Elle continua ses bonnes œuvres, distribua des aumônes, soigna des malades. Dans ses moments d'abattement, elle venait au pied des autels demander à Dieu, qui ne lui fit jamais défaut, de célestes consolations. C'est là qu'un jour lui apparut saint Ivo, prêtre du Tiers Ordre, qui lui dit : « Marie, laisse là le monde, tu es mûre pour la vertu », et il disparut en laissant derrière lui une longue traînée lumineuse.

A ce moment elle avait à peine trente ans, et bon nombre de gentilshommes vinrent demander sa main. Elle les refusa tous : « J'ai promis à Robert », dit-elle, « de lui rester fidèle jusqu'à la mort ; je tiendrai mon « serment ».

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : La bienheureuse Marie quitte sa famille et va vivre à Tours dans la pratique des bonnes œuvres. — Usage qu'elle fait de ses richesses. — Devenue pauvre volontaire, elle est abandonnée de tous, même des prêtres. — Elle trouve un refuge chez les Frères Mineurs de Tours.

Une nouvelle existence était réservée à la bienheureuse Marie, dont Dieu voulait faire un modèle de toutes les vertus, et un miroir de pauvreté volontaire. Elle quitta sa mère et ses plus proches parents, pour aller à Tours se livrer plus librement à ses pieuses pratiques. Elle se choisit un humble asile près de l'église Saint-Martin, où elle passait le jour et la nuit à prier. C'est là qu'un soir la grâce de Dieu descendit sur elle sous la forme d'une boule de feu qui lui enflamma le cœur de reconnaissance et d'amour.

Dès lors elle redoubla de vertus et d'austérités. Elle soumettait son corps délicat à de terribles mortifications, portait un cilice, qu'elle cachait sous des vêtements d'étoffe grossière. Elle dormait sur un tas de fagots, jeûnait trois fois par semaine et la veille de toutes les fêtes ; durant l'Avent elle ne vivait que de pain et d'eau. Elle ne sortait de l'église que pour aller visiter les malades et soulager les malheureux. Elle entendait le plus de sermons possible, et pendant que le prédicateur parlait, elle se prosternait à terre pour écouter avec plus de recueillement la parole de Dieu.

Ses austérités altérèrent sa santé et la rendirent souvent malade, au point de faire craindre pour sa vie. Elle paraissait n'avoir plus que quelques moments à vivre, et cependant elle priait Dieu de lui laisser le temps de consacrer ses richesses à faire le bien, et de se détacher assez des vanités de la terre pour mériter l'éternelle félicité.

Sa prière fut exaucée, elle devait vivre pour l'édification des hommes. A peine guérie, elle alla faire vœu de chasteté entre les mains de l'archevêque de Tours, et pour mieux pratiquer cette vertu angélique, elle vécut très-retirée de la société du monde. Elle n'y apparaissait que pour venir en aide à ceux qui étaient dans le besoin. Elle recueillait les mendiants, leur lavait les pieds et les mains, les servait à table comme une esclave, et les appelait ses maîtres et ses seigneurs.

Un jour elle trouva sur sa porte un pauvre qu'elle n'avait pas encore vu. Son aspect frappa de crainte la bienheureuse, qui n'osa s'approcher qu'après lui avoir fait faire un signe de croix. Ce prétendu pauvre était

un Ange envoyé du ciel pour éprouver Marie. Dès lors ses soins et sa bonté envers tous ceux qui souffraient devinrent, s'il était possible, encore plus maternels : pas une douleur qu'elle n'essayât de calmer, pas une infirmité qu'elle ne voulût guérir, pas une misère qu'elle ne tentât de soulager.

En même temps elle était devenue pour elle-même plus humble et plus austère. Trouvant encore ses vêtements trop somptueux, elle prit une robe semblable à celle des religieuses du Tiers Ordre ; et c'est ainsi que beaucoup de peintres l'ont représentée.

Ses richesses étaient encore immenses ; elle possédait de vastes domaines, des baronies, des châteaux, de grandes forêts, des fermes, des villages entiers qui lui rapportaient chaque année des rentes considérables. Elle vendit peu à peu tout son patrimoine, et fit construire ou réparer des églises avec l'argent qu'elle en retira. Elle fit présent d'un riche ostensoir à l'église des Frères Mineurs de Tours. Elle donna aux serviteurs de Dieu des ornements du culte en or et en argent et des étoffes précieuses. Elle fit faire, pour contenir les reliques des saints, des cassettes magnifiques couvertes de pierres précieuses. Dans l'église des Frères Mineurs en particulier elle fit élever, sur un avertissement d'en haut, trois autels splendides dédiés, l'un à la sainte Trinité, l'autre à la sainte Croix, et l'autre aux souffrances du Sauveur. Elle voulut elle-même en poser la première prière. Elle en éleva d'autres encore, un en particulier qu'elle dédia à tous les saints, et dont elle posa la première prière en disant: « A la gloire du Dieu à « la fois un et triple, qui s'est miraculeusement révélé

« à la terre par ses saints ». En même temps elle orna de tableaux et de statues les chapelles où ces autels étaient construits.

Après avoir ainsi dépensé des sommes d'argent considérables, elle distribua le reste de son bien aux pauvres de Tours, et revint habiter le château de La Roche-Saint-Quentin, le seul domaine qu'elle eût conservé. Elle ne tarda pas à en faire présent aux religieux du couvent de Liget, situé à une demi-lieue de là. Et comme on lui reprochait d'avoir ainsi dispersé sa fortune, elle répondit : « Dieu, qui m'a donné la force d'abandonner librement « tout ce qui m'appartenait, me fera aussi la grâce de ne « jamais désirer de richesses terrestres ».

Elle n'avait plus de famille, elle n'avait plus de domaines, il lui restait les pauvres à soigner et le ciel à espérer. Elle revint à Tours dénuée de tout. Elle reçut l'hospitalité chez un bon bourgeois qui l'avait recueillie déjà autrefois. Délivrée de toutes les préoccupations terrestres, elle vécut plus que jamais dans les églises et auprès des malheureux. Pauvre comme Job, elle ne tarda pas à être abandonnée comme lui. Elle fut même renvoyée de la maison où elle avait d'abord reçu l'hospitalité. Dieu seul ne la délaissa pas. Une bonne sœur du couvent de Beaumont, avec la permission de sa supérieure, vint passer quelque temps avec elle et la consola. Malheureusement cette digne religieuse ne tarda pas à mourir, et Marie se trouva de nouveau seule au monde. Elle reçut ce nouveau coup sans se plaindre ; puis elle se rendit à l'hôpital de Saint-Martin, où elle demanda à entrer comme servante des malades.

Elle s'acquitta avec beaucoup de zèle et de patience de

la mission qu'elle s'était imposée, mais elle ne resta pas longtemps à l'hôpital; on l'en chassa encore. Elle se soumit humblement à cette nouvelle épreuve, en songeant à tout ce que Jésus avait souffert avant de mourir. Elle passa la nuit en prières, dans l'église de Saint-Simplice; puis, avertie par la très-sainte Vierge, elle alla se cacher au couvent de Beaumont, dont l'abbesse et les religieuses la reçurent à bras ouverts. Ses ennemis l'y trouvèrent; elle passa la Loire pour les éviter, et demeura assez longtemps près d'une chapelle de saint Valère, où elle priait et pleurait jour et nuit. Un pauvre ouvrier et sa femme lui apportaient ce dont elle avait besoin.

En 1386, elle revint à Tours, et elle obtint la permission de passer la nuit dans une église de Notre-Dame. La chapelle de l'archange saint Michel était son refuge habituel. Elle en fut encore bannie; les prêtres lui donnèrent ordre de chercher un autre asile. Elle se recommanda à Dieu, qui lui inspira la pensée de s'adresser aux Frères Mineurs. On lui donna, près du couvent, une petite cabane où elle vécut dans la pauvreté et les mortifications.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Pieuse vie de la bienheureuse Marie dans sa retraite. — Sa dévotion aux souffrances de Jésus crucifié. — Célestes apparitions du Sauveur lui-même et de la sainte Vierge. — Miracles de la sainte Vierge en sa faveur. — Sa dévotion à saint Jean-Baptiste, saint Etienne et sainte Madeleine.

La bienheureuse Marie n'était âgée que de vingt-cinq ans, quand les Frères Mineurs lui permirent d'habiter la cabane qui était voisine du couvent. Elle y trouva le repos dont elle avait besoin après tant de secousses et

de tourmentes. Sa manière de vivre resta ce qu'elle était auparavant : elle alla demander son pain de porte en porte, et vécut de la charité publique. Elle distribuait aux pauvres ce qu'elle avait de trop, et se contentait pour elle d'un peu de pain et de quelques légumes. Sa misère ne l'empêchait pas de venir en aide à tous ceux qui souffraient. Dieu, au témoignage d'un grand nombre d'habitants de Tours, lui avait donné le don de guérison.

La pieuse fille passait en prières le temps qu'elle n'employait pas à ses bonnes œuvres. La nuit comme le jour, elle assistait, dans la chapelle, à tous les offices. Les jours de fête, elle veillait devant le saint Sacrement, dans une muette adoration, jusqu'à l'heure des matines, où elle prenait quelque repos sous une trappe, au pied du grand autel. Elle se confessait et communiait souvent, si émue quand elle recevait le saint Sacrement, qu'elle était pâle comme une morte, et qu'on eût dit qu'elle allait rendre l'âme.

Elle avait constamment devant les yeux et sur son cœur la croix et les autres instruments de supplice du Sauveur, et elle s'efforçait d'inspirer aux hommes de la dévotion à ses souffrances trois fois saintes. Elle lisait souvent la Passion dans l'Evangile selon saint Jean, et elle recevait comme des grâces, en honneur et en souvenir de la mort du Fils de Dieu, toutes les maladies et toutes les douleurs qu'il plaisait au Très-Haut de lui envoyer.

Elle eut plus d'une fois des apparitions divines qui la remplirent d'une pieuse joie. C'est ainsi qu'une nuit, au moment où, le visage contre terre, elle récitait ses prières, le Fils de Dieu lui apparut cloué sur sa croix, couvert du sang qui sortait de ses plaies, et elle put tou-

cher du doigt ses précieuses blessures. Une autre fois, à la messe, au moment de la Consécration, elle aperçut dans la sainte hostie le Sauveur sous la forme d'un enfant, avec des cicatrices aux mains, aux pieds et au côté. Ces visions la consolaient amplement et la récompensaient de tout ce qu'elle avait souffert. Jésus était pour elle un Père plein de bonté, un Maître plein de patience, un Fiancé bien-aimé.

La bienheureuse Vierge Marie lui apparut aussi à plusieurs reprises. Un jour qu'elle se promenait dans un bois, en remerciant le Créateur de la beauté de son œuvre, elle se sentit tout à coup prise de faiblesse, et elle crut qu'elle allait mourir. Mais presque aussitôt elle entendit une voix lui dire : « Ma fille, hâtez-vous de « prier ». Elle se releva, sentit ses forces revenir, et regardant le ciel, elle aperçut la Reine des Anges, toute resplendissante de lumière et tenant dans ses bras son divin Fils.

Une autre fois, deux Frères Mineurs accompagnés d'un bourgeois de Tours, avec sa femme, vinrent la visiter dans son humble demeure. Ils trouvèrent tant de charmes à sa pieuse conversation, qu'ils passèrent avec elle la plus grande partie de la journée, et que, pressés par la faim, ils durent demander un peu de pain à la bienheureuse Marie. Elle n'en avait en tout qu'un petit morceau, à peine suffisant pour soutenir un oiseau. Mais la sainte Vierge se chargea d'y subvenir ; quand tous les cinq eurent mangé, il restait encore sur la table un pain tout entier. Ceux qui étaient présents ont témoigné de l'authenticité du miracle.

Une autre fois encore, dans l'église du couvent de

Beaumont, le jour de la fête de l'Annonciation, Marie à genoux priait devant l'autel de la très-sainte Vierge. Tout à coup elle vit distinctement l'ange Gabriel accomplir près de la Reine des cieux sa divine mission. L'âme de la bienheureuse fut pénétrée de joie, et en même temps de douces larmes sortaient de ses yeux.

Le chroniqueur rapporte encore un grand nombre de visions de la pieuse Marie ; nous les passerons sous silence ; nous citerons seulement les noms des saints qui lui apparurent le plus souvent : c'étaient saint Jean-Baptiste, saint Etienne, sainte Madeleine, et enfin saint François d'Assise. Elle avait pour ces saints une dévotion toute particulière, et plus d'une fois ils lui furent d'un puissant secours pour la soutenir dans ses maladies ou dans ses tentations. Elle en possédait quelques reliques, qu'elle fit enfermer dans des châsses magnifiques et qu'elle légua dans la suite à l'église du couvent des Frères Mineurs de l'Anjou.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : OEuvres pies de la bienheureuse Marie. — Toute-puissance de ses prières. — Son zèle pour la purification des âmes. — Nombreuses conversions qu'elle obtient. — Dieu lui accorde la délivrance de beaucoup d'âmes du purgatoire.

Si la bienheureuse Marie eût avec plaisir, comme Madeleine, passé sa vie aux pieds du Sauveur, dans une muette adoration, comme Marthe aussi, elle n'oubliait pas de l'honorer par ses actes. L'exemple de sa sainteté et ses pieuses exhortations amenèrent beaucoup de pécheurs à faire pénitence. Lorsqu'elle était encore riche, nous

savons quel emploi elle faisait de sa fortune. Quand elle ne posséda plus rien, elle pria. Elle priait pour les prédicateurs qui devaient annoncer la parole de Dieu du haut de la chaire, et pour les fidèles qui l'écoutaient. Elle priait pour les pauvres, pour les malades, pour les prisonniers. Elle priait pour les hérétiques et pour les pécheurs. En un mot, elle priait pour tous ceux qui souffraient de quelque maladie du corps ou de l'âme.

C'était là son aumône, plus précieuse assurément que tous les plus riches présents. Le jour de l'Invention de la sainte Croix, un frère mineur qui avait à prêcher devant une grande foule de peuple demanda à la bienheureuse de prier pour lui : jamais il n'avait été si éloquent ; c'est Dieu, disait-on, qui parle par sa bouche.

Un jour la bienheureuse Marie apprit que deux novices du couvent de Tours s'étaient enfuies revêtues de l'habit de l'Ordre. Aussitôt elle adressa à Dieu une fervente invocation, et lui demanda d'arrêter par un miracle le départ des deux religieuses. En effet, une main invisible les arrêta toute une journée devant un petit fossé que des enfants même franchissaient auprès d'elles. Le soir même elles revinrent au couvent, où elles obtinrent leur pardon par l'intercession de Marie.

Les paroles de la sainte fille, inspirées par l'amour de Dieu et par l'amour du prochain, n'avaient pas moins de puissance que ses prières. C'est par là qu'elle convertit beaucoup de pécheurs et que, dès le temps même où elle avait encore conservé ses richesses, elle décida bon nombre de nobles personnages à entrer en religion.

Elle s'attachait à inspirer aux enfants l'amour de Dieu et de la religion ; elle leur apprenait à dire souvent : « Que

« Jésus-Christ Notre-Seigneur soit béni ». Et ceux qui pouvaient à peine parler répondaient avec elle : « Qu'il « soit béni, béni, béni! »

Une des plus grandes douleurs de la bienheureuse Marie, c'était la pensée qu'à chaque moment du jour des hommes péchaient contre Dieu. Elle n'y pouvait songer sans verser des larmes amères, et la punition qui attendait ces malheureux dans l'éternité l'effrayait. Elle suppliait Jésus, mort sur la croix pour le rachat de tous les péchés du monde, d'obtenir leur grâce auprès du Père, et de les amener à résipiscence. Elle même dépensait tout ce qu'elle avait d'éloquence naturelle à leur faire voir l'horreur de leur état. Beaucoup se convertirent, confessèrent leurs fautes et marchèrent dans la bonne voie.

Le zèle de Marie pour la purification des âmes ne lui laissait pas un moment de repos. Aux jours de réjouissances publiques, quand jeunes filles et garçons s'en allaient danser et rire sur les places publiques de Tours, la pieuse Marie, qui voyait dans tous ces jeux autant d'occasions de pécher, courait par les rues, prêchant la sagesse, arrêtant les jeunes filles et les femmes, dont la place, disait-elle, était plutôt à l'église qu'au milieu des fêtes. Et plus tard, une dame qui s'était mariée à Bourges, vint chaque année à Tours remercier la bienheureuse du soin qu'elle avait pris de son âme.

Rien n'arrêtait Marie, pas même ce qui inspirait à tous l'horreur et le dégoût. Une courtisane se mourait, abandonnée, exhalant de son corps corrompu une odeur infecte. Elle y court, la soutient, l'encourage, va lui chercher un confesseur, et la pauvre pécheresse, repen-

tante de ses fautes, eut du moins pour expirer les secours et les consolations de la religion.

Il n'y avait personne, si endurci qu'on le suppose, qui résistât à l'action toute-puissante des paroles et des prières de la bienheureuse Marie. Une femme de Tours passait, aux yeux mêmes de son mari, pour s'occuper de magie et de sorcellerie. Marie n'eut pas de repos qu'elle n'eût ramené au bien cette âme égarée. Elle se mit en prières ; presque aussitôt Philomène tout en pleurs entra dans l'église, gémit, se prosterna devant une croix et se confessa ; puis, de retour dans sa maison, elle détruisit tous les instruments de son art. Plus tard elle mourut saintement à Angers.

On pourrait encore citer d'autres exemples du zèle de Marie pour le bien des âmes : ceux-là suffiront. Disons encore qu'elle n'oubliait pas ceux qui souffraient au purgatoire. Chaque jour, dans ses prières, elle invoquait pour eux la miséricorde de Dieu, et beaucoup de ces âmes errantes lui apparurent pour la remercier de son intercession. C'est ainsi que l'âme d'une noble dame de Mongeron vint, après trois mois de souffrances, rendre grâces à Marie dont les prières avaient hâté sa délivrance.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Faveurs que Dieu accorde à la bienheureuse Marie. — Sa sollicitude pour les prisonniers. — Sa tendresse maternelle pour les enfants qui souffrent. — Guérisons miraculeuses. — Prédictions. — Hommages rendus par les grands de la terre à ses vertus chrétiennes.

Marie avait beaucoup fait pour Dieu, et travaillé sur cette terre à sa plus grande gloire ; Dieu fit aussi beau-

coup pour elle, et lui accorda, pour ainsi dire, tout ce qu'elle lui demanda.

Elle avait pour les prisonniers, pour ceux surtout qui se repentaient de leurs fautes, une tendresse toute maternelle, et bien souvent elle obtint de Dieu que les portes de la prison s'ouvrissent devant eux, lorsqu'ils promettaient de réparer par leur bonne conduite leur vie passée. Elle implorait pour eux la pitié des grands de la terre.

Quand Charles VI, roi de France, vint à Tours, Marie se jeta à ses genoux et lui demanda en grâce, au nom de Dieu, de lui accorder la mise en liberté de tous ceux qui étaient en prison. Le roi, qui connaissait la sainteté de Marie, la releva et lui accorda ce qu'elle demandait. La chronique ajoute que l'ordre d'élargir, donné par le roi, fut négligé par les employés de la justice. Alors Marie se mit à genoux et adressa son humble supplique au Roi des rois ; ce jour-là les portes de toutes les prisons de Tours s'ouvrirent d'elles-mêmes, et les détenus sortirent sans que personne osât s'y opposer.

Tous ceux qui souffraient, les enfants surtout, avaient des droits acquis à l'affection de Marie : elle leur témoignait une tendresse toute maternelle. Un jour un petit enfant, dans les yeux duquel on lisait une mort prochaine, fut apporté dans l'église de l'Ordre par ses parents tout en larmes. Ils venaient implorer pour lui la miséricorde divine. Marie lui baisa doucement le visage ; le pauvre petit se mit aussitôt à sourire, et bientôt après il était rendu à la santé.

Un enfant de neuf ans souffrait depuis deux mois de la dyssenterie, et il y avait quinze jours que son estomac refusait toute nourriture. Il était étendu sans mouve-

ment sur son lit, pâle et froid comme une statue de marbre. La mère, tout éplorée, vint trouver la bienheureuse Marie, et passa avec elle la nuit à prier. Cette nuit-là même, son enfant mangea, reprit des forces, recommença à parler et ne tarda pas à être complètement guéri.

On cite encore un nombre infini de grandes personnes dont l'infirmité disparut devant les prières de Marie : Jeanne la Soris, aveugle depuis deux mois, noble dame Marie de Chasteaul, possédée du démon, puis des paralytiques, des sourds, des muets, des malades de tout âge et de toute condition, à qui les prières de Marie firent recouvrer la santé.

Elle eut aussi le don de seconde vue et l'esprit de prophétie. Il y avait à Tours un ermite qui, depuis longtemps, désirait avoir des rapports avec Marie. D'honorables personnes, qui les connaissaient tous les deux, la priaient d'accéder à sa demande, en disant que sa vie était celle d'un saint. Mais la pieuse fille était mieux renseignée. Elle connaissait par Dieu lui-même l'état de l'âme de l'ermite, et jamais elle ne consentit à lui adresser la parole.

Marie annonça bon nombre des événements de cette époque : l'arrivée du roi de France à Tours et la porte par laquelle il devait passer ; puis, un peu plus tard, son entrée à Paris, les fêtes qui devaient se célébrer et les malheurs qui allaient suivre.

Aussi était-elle tenue en grande estime par tous les princes et tous les seigneurs de l'époque. La reine Isabeau exigea qu'elle passât une semaine entière dans son palais, et lui témoigna le même respect qu'à une sainte. Louis II,

duc d'Anjou, roi de Jérusalem et de Sicile, et sa femme Yolande, fille du roi d'Aragon, allèrent chercher auprès d'elle, après les malheurs qui les frappèrent, les consolations dont ils avaient besoin. Tous les princes, ducs, comtes, marquis, barons, qui venaient à Tours visiter le tombeau de saint Martin, ne manquaient jamais d'aller présenter leurs hommages à la bienheureuse Marie, et de lui demander le secours de ses prières. Beaucoup même vinrent à Tours, de la Normandie, de la Bretagne, des provinces de France les plus éloignées, dans le seul désir de la voir, de s'entretenir avec elle et d'obtenir d'elle quelques prières. La renommée de sa sainteté s'était étendue jusqu'aux pays étrangers. Le roi de Chypre lui écrivit plusieurs fois, pour qu'elle voulût bien intercéder auprès de Dieu en faveur de lui-même et de son royaume, alors éprouvé par la peste. La reine Charlotte de Bourbon lui fit, par lettres, la même demande, et dans la suite lui témoigna une grande reconnaissance pour toutes les guérisons miraculeuses qui s'étaient opérées en Chypre par son intercession.

Ainsi, Marie fut estimée et honorée par les puissants de la terre, non pas pour toutes les richesses et pour tous les titres qu'elle avait méprisés; mais, ce qui vaut mieux, pour son humilité, sa pauvreté volontaire et toutes ses autres vertus.

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Dernière maladie et mort de la bienheureuse Marie. — Prodiges qui suivent sa mort. — Guérisons miraculeuses. — Hommages et culte rendus à Marie par les habitants de Tours.

Dieu avait soumis toute la vie de la bienheureuse Marie à de rudes épreuves : injustice et abandon des hommes, souffrances de l'esprit et aussi souffrances du corps. Ses austérités l'avaient rendue presque constamment malade. Elle supportait tout sans se plaindre, et gardait même au milieu de cruelles douleurs un visage riant. Elle consolait ceux qui la plaignaient. Elle mettait sa gloire, avec l'Apôtre, à endurer courageusement tous les maux ; elle pouvait dire comme lui : « Si mon corps est malade, « mon esprit, du moins, est en bonne santé ».

Dans sa dernière maladie, l'approche de sa mort, qu'elle pressentait, lui remplit le cœur d'une joie céleste. Elle songeait qu'elle allait s'asseoir aux pieds du Fiancé des vierges, et que pour avoir méprisé les royaumes de ce monde, elle allait avoir en partage les félicités éternelles. Elle mourut le 28 mars 1414, après avoir pieusement reçu les derniers sacrements.

Aussitôt après sa mort, Dieu révéla au monde la sainteté de sa bienheureuse fille par d'éclatants miracles. Quoiqu'elle fût âgée de quatre-vingt-deux ans, les lignes de son visage étaient si pures, son front si blanc, si uni, ses joues si roses et si pleines, qu'on eût dit une jeune fille de dix-huit ans. Elle était belle de la beauté des Anges.

La nuit même où elle expira, la chambre où elle

était parut toute remplie d'une lumière éclatante, et on entendit une musique divine, aussi douce que le murmure du vent dans les bois. Ce concert se continua sans interruption pendant huit jours entiers.

Le corps de Marie fut enseveli, dans l'habit de Clarisse, au pied du grand autel, à la place même où elle avait passé en contemplation tant de jours et tant de nuits. Un grand nombre de miracles s'accomplirent sur son tombeau.

La duchesse d'Alençon souffrait depuis longtemps d'une maladie si grave, que l'on craignait pour ses jours ; elle se recommanda à l'intercession de Marie et recouvra la santé. Un peu plus tard, elle fut guérie de la même manière d'une enflure à la joue, qui ne lui laissait de repos ni jour ni nuit. Enfin son fils, dont les yeux étaient presque perdus, les rouvrit à la lumière après avoir avec elle adressé à Marie une fervente prière.

Yolande, reine de Sicile, fit un pèlerinage au tombeau de la bienheureuse pour demander la guérison de douleurs de tête insupportables, et elle fut guérie.

Beaucoup de personnages moins importants recouvrèrent aussi la santé après une visite à la bienheureuse défunte. Aussi, quatorze ans après sa mort, un de ses neveux, Amelius de Maillé, archevêque de Tours, fit-il faire le procès de la vie et des miracles de Marie. Ce procès fut envoyé à l'époux de Jeanne, reine de Naples, Jacob de Bourbon, roi de Hongrie, de Jérusalem et de Sicile, qui fut chargé de demander à Rome la béatification de Marie. Mais il fut emprisonné par sa femme, mourut ; l'archevêque le suivit de près au tombeau, et l'affaire s'arrêta là.

Mais bien que la béatification n'ait pas été prononcée par le pape, les habitants de Tours n'instituèrent pas moins un culte en l'honneur de Marie. Son portrait, la tête ceinte d'une auréole, fut placé dans beaucoup d'églises de Tours, entre autres dans celle de l'Ordre Séraphique. Des chapelles furent élevées sous son invocation.

(PAPEBROCH.)

LE PÈRE DANIEL O' NIELAN

MARTYR

1580. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Dans les terribles années d'épreuves qu'eurent à passer, sous le règne de la cruelle Elisabeth, les catholiques d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, beaucoup de Frères Mineurs payèrent de leur vie leur attachement à la vraie foi. De ce nombre fut le Père Daniel O' Nielan, né dans la province de Momonie (Irlande), d'une famille noble, et entré dans l'Ordre Séraphique en 1560, en Espagne. Durant vingt ans il donna à ses frères et au monde l'exemple de toutes les vertus. Quand les protestants commencèrent à exercer leur rage contre tout ce qui tenait au culte catholique, il sentit doubler son zèle, sortit du couvent, et s'en vint en Irlande raffermir les courages ébranlés. A peine débarqué, il fut arrêté et conduit devant des juges. Il déclara qu'il était catholique, prêtre et frère mineur. Aussitôt il fut condamné à subir la torture, puis à mourir. Sa constance étonna les bourreaux, il fut .m

possible de lui arracher une plainte, bien plus encore, de le faire renoncer à sa foi. La deuxième partie de la sentence ne tarda pas à recevoir son exécution : il mourut, pieds et poings liés, le 28 mars 1580.

(P. Bruodun.)

LE PÈRE JEAN GAJET

MARTYR

1562. — Pape : Pie IV. — Roi de France : Charles IX.

Jean Gajet fut une autre victime de la fureur du protestantisme. Il était gardien du couvent des Frères Mineurs de Lyon, en France. En 1562, les Huguenots envahirent la ville et détruisirent par le fer et le feu tous les couvents et toutes les églises. Ils allèrent dans la chapelle du couvent des Frères Mineurs déterrer le corps de saint Bonaventure, cardinal et docteur de la sainte Eglise, que l'on gardait avec beaucoup de respect dans une châsse en argent; ils enlevèrent tous les ornements et jetèrent les précieux restes dans le Rhône. Un saint frère avait pu, du moins, soustraire la tête à leur fureur. Les Huguenots, qui savaient ou croyaient savoir qu'elle était ornée de pierreries, arrêtèrent Jean Gajet le prieur, et lui réclamèrent avec des menaces la tête de saint Bonaventure. Le courageux serviteur de Dieu ne daigna même pas leur répondre. Aussitôt il fut jeté en prison et chargé de chaînes. Puis, non contents encore, les Huguenots lui lièrent les pieds et les mains, l'attachèrent avec un capitaine de la suite du duc de Guise, et les

jetèrent tous deux dans l'Aire. Ce jour-là deux bienheureux de plus chantèrent au ciel les louanges de Dieu.

(GONZAGUE ET ARTHUR.)

FRÈRE JEAN DE MANTOUE

MARTYR

1557. — Pape : Paul IV. — Roi de France : Henri II.

Au nombre des Frères Mineurs qui sont morts pour le Sauveur dans la ville même où il a versé son sang pour nous, se trouve le frère Jean de Mantoue, portier du couvent de Jérusalem. Son âme était tourmentée de la soif du martyre. Un jour, sans la permission de ses supérieurs, il s'en fut sur la grande place de la ville, devant la mosquée, et prêcha aux Turcs la vraie religion. Aussitôt il fut pris, enchaîné et condamné à mourir par le feu ou à reconnaître la loi de Mahomet. Le pauvre frère, tout effrayé, et qui n'avait pas songé du tout au sort terrible qu'on lui préparait, eut un moment de faiblesse, il abjura. Mais bientôt, sur les prières des Pères de l'Ordre qui parvinrent à lui faire passer une lettre, il vit l'horreur de l'apostasie, en sentit la lâcheté, reprit courage et se déclara prêt à mourir pour le Christ. Il renie Mahomet, dépouille ses vêtements turcs, et va prêchant qu'il n'y a pas de salut hors de la foi du Christ. Le cadi entre en fureur, menace le frère, le fait jeter en prison, condamner au feu : tout fut inutile. Le saint mourut sur un bûcher en implorant le nom de Jésus (1557).

(DAZE.)

FRÈRE NICOLAS MATOSSAS

1638. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Vertus religieuses du bienheureux frère Nicolas. — Sa pureté. — Ses austérités. — Sa dévotion aux souffrances de Jésus. — Sa méditation constante de la passion du Christ. — Sa patience dans les maladies. — Sa mort.

Nicolas naquit à Alcire, petit village d'Espagne. Il a vécu dans le monde comme un parfait religieux, et dans l'Ordre Séraphique comme un saint. Il avait vingt-six ans seulement quand il prononça ses vœux dans l'austère province de Saint-Jean-Baptiste. Observateur rigide de la règle, jusque dans ses pratiques les plus minutieuses et les plus pénibles, jamais il ne s'en écarta un moment. Aussi pauvre que Job après ses malheurs, il possédait pour toute richesse une corde et un mauvais vêtement. Toutes ses actions, comme toutes ses pensées, avaient comme un parfum d'angélique chasteté. Toujours souriant, les yeux brillants de bonheur, la pureté de l'âme peinte sur son visage, une intelligence candide comme celle d'un enfant, et pourtant tout illuminée de l'Esprit-Saint, on eût dit un chérubin égaré sur la terre.

Et pourtant il se croyait le plus grand pécheur du monde, et ne désirait rien tant que d'être méprisé et flétri par les hommes. Lui-même ne s'épargnait pas. Tous les jours il se donnait la discipline avec tant de violence, que ses supérieurs lui défendirent de le faire dans l'église, parce qu'il faisait jaillir son sang sur les murs et le pavé. Ses vêtements de crin étaient si durs que, lorsqu'il était assis ou à genoux, il ne pouvait se relever

sans se déchirer la peau. Il portait autour de lui une énorme chaîne que, sur la fin de sa vie, ses supérieurs durent lui ordonner de quitter. Il mangeait et buvait tout juste assez pour ne pas mourir de faim ou de soif. Dans les plus grandes chaleurs de l'été, en qualité de jardinier il restait tout le jour exposé aux ardeurs du soleil qui lui causait une soif intolérable : il la supportait. Et quand des âmes compatissantes, affligées de le voir en si piteux état, lui donnaient de quoi se mieux traiter, il portait à ses frères malades ou aux pauvres ce dont lui-même, disait-il, n'avait pas besoin.

Il marchait toujours nu-pieds, par les chemins les plus rocailleux. Un jour qu'il avait à faire une longue route sur des pierres tranchantes, dans un sentier de la montagne, il eut un instant la pensée de mettre des sandales; mais tout à coup son Sauveur lui apparut pieds nus, chargé de sa croix, et montant le Calvaire, et il entendit une voix lui dire : « Allons, courage, Nicolas, j'irai « avec toi ». Jamais, depuis ce jour-là, il n'eut l'idée de marcher autrement que nu-pieds.

La passion du Sauveur, c'était là l'objet de ses constantes méditations, et toute sa vie n'eut pas d'autre fin que de témoigner à Jésus sa reconnaissance pour tout ce qu'il avait souffert à cause des hommes. Peines du corps et de l'esprit, jouissances pieuses, prières, travail, repos, il reportait tout à Jésus et lui offrait tout; s'il mangeait, il songeait à la Cène; s'il était en voyage, il se rappelait le Chemin de la Croix. Aussi était-il toujours en quelque sorte accompagné de son Dieu. Lorsqu'il entendait un blasphème, il pensait avec douleur qu'un autre que lui l'avait entendu et en avait souffert. Une nuit que l'on

venait l'éveiller pour les matines : « Me voici », dit-il, « Jésus, mon amour, ma vie, mon bien : je vais te louer « et te chanter ». Et tous ceux qui étaient là sentaient une douce piété les pénétrer.

Il ne reposait que trois heures sur vingt-quatre; si fatigué qu'il fût, il ne manquait jamais d'assister aux matines, puis il restait jusqu'au jour en contemplation devant le saint Sacrement, et s'élevait l'âme par des méditations, des extases, des entretiens avec Dieu et les saints. Son esprit, tout étranger alors à ce qui se passait autour de lui, n'était occupé que des choses du ciel. D'ailleurs les choses du monde n'avaient guère d'intérêt pour lui. Ses conversations avec les laïques n'avaient point d'autre objet que la brièveté de la vie, la certitude de la mort, la vanité des biens terrestres, l'éternité des peines et des récompenses.

Ce pieux serviteur de Dieu eut à souffrir de beaucoup de maladies. Il les supporta avec patience, ou plutôt avec joie. Ses douleurs semblaient augmenter en lui la force de son amour pour Dieu. Il apprit par une révélation, et annonça le jour et l'endroit où il devait mourir. Il passa du cloître de Loxa à celui de Valence, puis en dernier lieu à celui de Carcagente. C'est là qu'il rendit l'âme, le 28 mars 1638, à l'âge de cinquante-sept ans.

Son corps fut embaumé et enseveli sous l'autel de saint Antoine de Padoue.

(*Chroniques de la province de Saint-Jean-Baptiste.*)

LE BIENHEUREUX FRÈRE ANTONIN

MAURE, DU TIERS ORDRE

1589. — Pape : Sixte V. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Antonin, né en Afrique, reçoit le baptême en Sicile. — Sa conduite en qualité d'esclave de Jean Formentino. — Après la mort de son maître, il devient religieux du Tiers Ordre. — Ses austérités et ses vertus. — Il a le don de prédiction et de guérison. — Sa mort. — Vénération du peuple pour ses restes.

Antonin naquit en Afrique, de parents turcs. Heureusement pour lui, il fut tout enfant enlevé par des chrétiens, et amené en Sicile, où il fut élevé dans la foi catholique. Son maître, Jean Formentino, bourgeois de Caltanissetta, lui donna au baptême le nom d'Antonin. Plus tard il le chargea d'administrer une ferme qu'il possédait à trois lieues du village. Antonin, tout en cultivant la terre, n'oublia jamais les devoirs du chrétien. Tous les jours il assistait à la sainte messe. Il se sentait tant de dispositions pour la vie religieuse, qu'il demanda aux prêtres de l'admettre à partager leur sainte vie. Ses manières étaient humbles et modestes, son âme pure comme celle d'une vierge. Il jeûnait et se mortifiait, même après ses rudes travaux de la journée. Il donnait aux pauvres presque tout ce qu'il possédait. Il apprit à lire la nuit pour ne pas prendre à son maître le temps qui lui appartenait. Le jour, dès qu'il avait un moment à lui, il priait.

Son maître, cependant, se montra très-dur à son égard et alla même jusqu'à le menacer de le faire mourir. Il

n'essaya pas de le fléchir ; il alla passer la nuit en prières dans une église, se confessa, communia, puis revint. Et comme son maître lui demandait où il avait été sans permission : « Je me suis », lui répondit-il, « préparé à la « mort ». Et il parlait d'une façon si touchante qu'il lui arracha des larmes.

Après la mort de son maître, un jour qu'il priait dans une église, il aperçut deux frères mineurs, et leur demanda de le faire entrer comme serviteur dans un couvent du Tiers Ordre. Leur gardien, à Piazza, le refusa ; il alla jusqu'à Caltagirone, où il fut reçu en qualité de frère du Tiers Ordre.

Il avait été pieux, il fut parfait. Il ne porta plus qu'un vêtement fait d'une étoffe grossière, se ceignant les reins d'une chaîne de fer, qu'il n'ôta jamais et que l'on trouva à sa mort presque entièrement entrée dans sa chair. Sa vie fut comme un long jeûne et une suite d'austérités. Il se nourrissait de pain et d'eau, ne dormait que quelques instants, se donnait toutes les nuits deux fois la discipline, et, lorsqu'il devait communier le lendemain, trois fois.

Mais, dur à lui-même, il était charitable aux autres. Les animaux trouvaient en lui un protecteur et un ami. Il prenait soin des pauvres, des malades, de tous ceux qui souffraient, avec une douceur et une affection maternelles.

Il parlait peu et ne laissa jamais échapper un mot inutile. D'une humilité extrême, il écoutait sans se plaindre même les injures, et se mettait à genoux pour entendre les reproches de ses supérieurs. Il avait une grande dévotion à la bienheureuse Mère de Dieu et au saint sa-

crement de l'Eucharistie, et plus d'une fois il resta de longues heures à genoux à méditer et à prier devant une statue de la Vierge, ou devant un crucifix. Il s'approchait souvent de la sainte table, où il puisait des forces pour vivre en parfait religieux et repousser les attaques du démon.

Car le démon ne pouvait supporter sans colère que cet esclave noir, dont l'âme eût dû lui appartenir, se développât et grandît ainsi pour le ciel. Il ameuta contre lui toute sa horde de mauvais anges, et ne laissa de repos au bienheureux ni jour, ni nuit. Une fois, entre autres, il l'enleva du couvent et le jeta tout seul au milieu d'un bois. Même pendant la sainte messe, il venait le tourmenter. Le bienheureux Antonin lutta avec courage ; armé de la croix, et avec l'aide de Dieu, il triompha.

D'ailleurs, s'il fut éprouvé, il obtint aussi en revanche de précieux priviléges. Le Très-Haut voulut que le monde, par d'éclatants miracles, connût le cas qu'il faisait de son serviteur. Il eut surtout, au plus haut degré, le don de seconde vue et l'esprit de prophétie. On a conservé un grand nombre de ses prédictions et de ses divinations.

Quatre femmes vinrent un jour le voir et lui demander de prier pour elles. A trois d'entre elles il promit volontiers, puis il dit à la quatrième, fort étonnée, et qui était sûre qu'il ne l'avait jamais vue : « Ma fille, il faut « d'abord changer de vie et fuir les mauvaises sociétés ».

Un muletier avait perdu deux de ses mulets. Antonin lui indiqua la ville et la place où il pourrait les retrouver.

Il prédit, avec des larmes dans la voix, qu'un jour viendrait où les religieux de l'Ordre, oubliant la sainte pau-

vreté, démoliraient le couvent où il habitait, pour en élever un plus somptueux. C'est ce qui arriva en effet quelques années après sa mort.

Le prince Colonna était à Catane gravement malade, et tous les efforts des médecins pour le sauver restaient sans succès. On vint trouver le bienheureux Antonin, dans l'intention de l'amener à Catane. Quand il fut arrivé, le prince lui demanda s'il serait capable d'aller à Messine : « Non », dit-il, « vous mourrez avant d'y arriver ». Les médecins se mirent à sourire ; mais le prince mourut, selon la prédiction d'Antonin.

Il eut aussi le don de guérison. Il rendit la santé à un homme qui souffrait depuis longtemps de la gravelle ; à Horace Catalano, bourgeois de Piazza, presque mourant d'un mal de gorge qui l'étouffait ; au Père Matthieu de Catane, qui avait à peu près perdu la vue ; etc., etc. Enfin il chassa les démons.

La réputation du bienheureux s'était étendue à la Sicile tout entière, et les princes eux-mêmes lui témoignaient du respect et une estime toute particulière. Mais les honneurs terrestres n'avaient pour lui aucun prix ; c'est à l'éternelle félicité qu'il aspirait, non aux vanités de ce monde. Il ressentit avec joie les premières atteintes de la maladie qui devait l'emporter. Il reçut les derniers sacrements avec beaucoup de piété, et à l'approche de sa dernière heure il demanda humblement au gardien sa bénédiction. Puis, plein de calme, il s'endormit dans le Seigneur le 28 mars 1589, le jour du Vendredi saint.

Aussitôt que sa mort fut connue, les habitants de la ville se portèrent en foule au couvent pour honorer ses précieux restes. On demanda à l'évêque et on obtint la

permission de le laisser pendant quelques jours sans sépulture. Puis on le porta dans la sacristie, où il demeura longtemps encore avant d'être enseveli. Sa corde a guéri beaucoup de maladies.

(*Chronique de Sicile.*)

Au couvent de Cammarata, en Sicile, vécut aussi très-saintement un autre frère nommé Antoine, maure d'origine, et qui fit partie du Tiers Ordre. Son corps, avec la permission de l'évêque, resta plusieurs jours sans sépulture et fut transporté dans plusieurs endroits différents. Il accomplit beaucoup de miracles.

(*Archives du couvent de Palerme.*)

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE MARS

LA BIENHEUREUSE PAULA GAMBARA

1505. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

SOMMAIRE : Vie de la bienheureuse Paula dans le monde. — Sa vie, après son entrée dans l'Ordre Séraphique. — Jésus-lui annonce lui-même l'heure de sa mort.

Cette pieuse fille naquit vers le milieu du quinzième siècle, à Brescia, d'une noble famille. Mariée par son père au comte Louis Costa, elle alla vivre splendidement dans le Piémont, où elle prit pour confesseur le bienheurenx Ange de Clavasio. Ce saint homme l'excita vivement à suivre la règle du Tiers Ordre de Saint-François, et en même temps à dédaigner le monde et ses vanités. Elle vécut dès cette époque très-chrétiennement, et fit autour d'elle le plus de bien possible ; puis, son mari étant venu à mourir, elle donna tout son bien aux pauvres et changea ses somptueux vêtements pour l'humble robe des religieuses du Tiers Ordre.

Elle fut, dit la chronique, un parfait miroir de toutes les vertus : chaste, humble, pauvre volontairement, ne pensant plus qu'à Dieu et à la vie éternelle. Elle apprit de la bouche même du Fiancé des vierges sa mort prochaine : « Viens », lui dit-il, « la bénie de mon Père, viens « prendre possession du royaume qui t'attend de toute éter« nité ; j'ai eu faim, et tu m'as donné à manger ; j'ai eu soif, « et tu m'as donné à boire ; j'ai été nu, et tu m'as donné

« des vêtements ». Elle mourut en effet à Benne, pleurée des pauvres comme une bonne mère. Son tombeau fut placé au pied de l'autel de la chapelle du couvent, et il s'y accomplit beaucoup de miracles. Le pape Grégoire XVI l'a déclarée bienheureuse ; on célèbre sa fête le 29 mars.

(GONZAGUE: SOLITAIRE, ETC.)

LE PÈRE BALTHAZAR SANCHEZ

1617. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Enfance du bienheureux Balthazar. — Ses efforts pour s'instruire, et sa piété. — Il entre au couvent d'Uclès. — Ses progrès dans la perfection chrétienne. — Il reçoit enfin l'habit au couvent d'Alcala. — Ses austérités. — Ses luttes contre le démon, ses vertus.

Balthazar Sanchez naquit à Chaliron, petit village du diocèse de Cuença, en Espagne. On ne connaît pas le nom de ses parents, on sait seulement que son père portait le nom de Sanchez.

Dès sa plus tendre jeunesse, Balthazar eut des manières douces et modestes et une grande disposition à la piété. Ses yeux révélaient une âme pure et radieuse. Il les tenait toujours baissés, habitude qu'il conserva toute sa vie sans dédain et sans orgueil ; par esprit de sagesse, il fuyait la compagnie et évitait les jeux des enfants de son âge. En grandissant, il devint pieux, et ne tarda pas à s'adonner

à la prière, où il s'oubliait parfois dans une extase profonde. Ceux qui le voyaient alors ne pouvaient s'empêcher de dire que le Saint-Esprit habitait vraiment avec lui, et qu'il était prédestiné à prêcher le mépris du monde et la douceur de l'amour de Dieu.

Le Seigneur, en effet, avait jeté sur lui un de ses regards. Quoique pauvre, forcé de se mettre pour vivre au service d'autrui, Balthazar trouva moyen d'apprendre à lire : il y consacrait une partie de la nuit. Puis, les jours de fête et les dimanches, il allait à l'école. Plus âgé que la plupart de ses camarades de classe, il tint à honneur de leur donner l'exemple du travail et de la bonne conduite. Il eut des obstacles à surmonter : son intelligence rebelle à la culture, ou plutôt trop tardivement cultivée, se refusait à rien accepter. Mais Dieu lui vint en aide : « C'est « Dieu », disait-il plus tard, quand il fut devenu religieux, « qui a été mon maître et qui m'a ouvert l'esprit ».

Sa piété le soutenait dans sa difficile entreprise. Les dimanches et les jours de fête, il était constamment à l'église occupé des préparatifs du culte. Il se confessait et communiait souvent, jeûnait même après un travail excessif, se tenait loin du bruit et des folies des jeunes gens de son âge, et ne pouvait entendre, sans rougir, prononcer une parole impure ou sacrilége. Aussi était-il déjà aimé et estimé de tous les hommes de bien.

Après avoir pendant huit ou neuf ans travaillé comme laboureur à gages, il quitta le village d'Almendros, et, désireux qu'il était de s'instruire, s'en vint à Uclès, où un moine qui connaissait ses qualités s'occupa de lui avec sollicitude. Il le fit entrer au couvent comme tisserand : il était alors âgé de vingt-quatre ans. Sa vie dès cet ins-

tant fut plutôt d'un Ange que d'un homme. Il marchait rapidement dans la voie de la perfection chrétienne, et trouvait à la prière tant de charmes, qu'il y consacrait la nuit presque tout entière à genoux devant le tabernacle du très-saint Sacrement. Sa figure respirait un tel bonheur, qu'on eût dit qu'il allait s'élever au ciel sur les ailes de l'amour. Il aimait Dieu d'une ardeur fébrile et qui l'épuisait : « Que ne puis-je », disait-il un jour, « être fait pri-« sonnier par les Turcs ou les Maures, et être condamné « par eux à tous les supplices, pour donner ma vie en « l'honneur de mon Dieu ! »

L'amour du prochain, qui marche de pair avec l'amour de Dieu, avait été chez lui en croissant depuis son enfance. Il allait visiter les prisonniers et les malades dans les hôpitaux et dans leurs pauvres huttes ; il les soignait et les consolait de son mieux, leur donnait même l'argent de son travail, tandis que bien souvent il manquait du nécessaire, et il priait des personnes pieuses de l'aider dans ses bonnes œuvres. Plus d'une fois il échangea les vêtements neufs qu'on lui donnait au couvent pour la misérable robe de quelque mendiant.

Pour écarter les tentations et prévenir les révoltes de la chair, il portait une chaîne de fer autour des reins et une tunique de crin sous ses habits. Son lit était la terre nue, et toutes les nuits il se donnait la discipline avec tant de force, qu'il faisait jaillir son sang sur les murs et sur le plancher. Quand son métier de tisserand l'obligeait à parler à des femmes, ses yeux ne quittaient pas la terre ; il n'entrait jamais chez elles, et les faisait venir à la porte pour s'entretenir exclusivement de ses affaires.

Le démon, dont la sainteté de Balthazar excitait la rage,

s'acharna à sa perte ; mais il n'y réussit pas. Il l'éveillait au milieu de la nuit, lui faisait passer devant les yeux de séduisantes visions pour le séduire, ou des images terribles pour l'effrayer. Armé de la croix, le pieux frère triompha de toutes ses attaques.

C'est à cette époque de sa vie que, sans négliger son travail de tisserand, il s'occupa d'apprendre la langue latine, sans autre maître que l'Esprit-Saint, à l'école de la prière ; et le Seigneur l'aidait à surmonter tous les obstacles et lui donnait en même temps la connaissance des mystères les plus profonds de notre sainte religion.

Cependant la réputation de sa sainteté commençait déjà à se répandre, et l'on accourait de toutes parts auprès de lui. Anna Gomez, menacée de l'abandon de son mari, vint lui demander ses prières, et le mari resta.

Ainsi se passait cette vie si pleine de bonnes œuvres. C'est alors que le bienheureux quitta le couvent d'Uclès et se rendit à Alcala, au couvent des Saints-Anges, qui avait une grande réputation de sainteté. Il demanda par trois fois l'habit au provincial qui le lui refusa impitoyablement, malgré ses vertus bien connues et ses austérités. Le cœur gros de tristesse, le bienheureux Balthazar s'en fut dans un lieu solitaire, et s'en remit à la Providence et à la bonté de Dieu. Enfin, à sa grande joie il obtint d'entrer dans l'Ordre.

Cet heureux moment de sa vie fut pour lui, s'il était possible, l'occasion de nouveaux progrès dans la vertu. Il marcha nu-pieds et tête découverte, par la glace ou le soleil ardent. Souvent il lui arrivait d'ôter ses vêtements et de se rouler tout nu sur des cailloux. Il se donnait la discipline avec des chaînes de fer, et frappait si dur que

les religieux entendaient les coups retentir. Le lendemain, à l'endroit où il s'était frappé on trouvait du sang. Toute cette année de son noviciat fut une longue suite d'austérités et de mortifications. Il ne mangeait qu'une fois par jour, et presque pas de viande : « Mon Dieu », disait-il en prenant son repas, « que tous les grains de « blé qui ont servi à faire ce pain soient comme autant « d'Anges qui célèbrent tes louanges et proclament ta « majesté ». Il gardait toujours les mêmes vêtements, afin de pouvoir en donner de neufs à ses pauvres et à ses malades. D'une obéissance passive à l'égard de ses supérieurs, il recevait leurs ordres avec autant de respect que s'ils fussent sortis de la bouche de Dieu lui-même. L'amour de la sainte pauvreté éclatait dans sa cellule, la plus nue qui fût dans tout le cloître. Son humilité était sans bornes; quand ses supérieurs ou d'honorables personnes de la ville venaient lui faire visite, il les quittait le plus vite possible et s'en allait parler aux pauvres qui assiégeaient la porte du couvent. Il ne parlait jamais sans nécessité ; dans les réunions de tous les religieux, où il venait par obéissance, il n'élevait la voix que lorsqu'on l'interrogeait. Ses lettres étaient aussi courtes que possible, mais toujours pleines de netteté et de concision : « Monsieur », écrivait-il un jour au prieur d'Uclès, « nous sommes tous les enfants d'un même Père ; je sais « que vous avez dans votre couvent plus qu'il ne vous « faut ; ici nous manquons de tout ; envoyez-nous, pour « l'amour de Dieu, ce dont nous avons besoin ».

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Exactitude du Père Balthazar à assister aux offices. — Ses célestes visions. — Ses extases. — Le Saint-Esprit l'éclaire de ses lumières. — Ses prières pour les âmes du purgatoire.

C'est surtout aux moments de l'office divin qu'éclatait le zèle du bienheureux Balthazar. Aussitôt qu'il entendait la cloche, laissant là tout travail et toute occupation, il courait au chœur. Il venait de faire plusieurs lieues, de prêcher dans quelque église éloignée ou de recueillir des aumônes, il était certainement fatigué, il avait peut-être faim et soif, n'importe : à l'heure réglementaire il était à l'église. Quelquefois il ne rentrait dans sa cellule qu'à onze heures ; à minuit, il arrivait aux matines et restait en prières jusqu'à l'aube.

Il disait un jour au Père Victor de Val de Penat, un saint homme aussi, que lorsqu'il était hors du couvent ou malade et couché dans son lit, il lisait ses prières à l'heure même où les religieux les récitaient au chœur. Il avait toujours son bréviaire avec lui ; le voisinage des prières, disait-il, ne pouvait manquer de mettre en fuite le démon. Il avait les genoux si enflés à force de prier sur la pierre, que le médecin voulait y faire des incisions ; mais le bienheureux aima mieux se traîner péniblement jusqu'au chœur, au risque de s'estropier pour toute la vie, que de manquer pour une si mauvaise raison à ce qu'il regardait comme le premier devoir du religieux.

Avant de dire sa messe, il ne manquait jamais d'implorer la grâce de Dieu ; et plus d'une fois il lui arriva

de voir les Anges se tenir en cercle autour de l'autel. Il avait souvent avec les esprits d'en haut de spirituels entretiens. Dans ses méditations ou ses extases, c'est surtout le Sauveur crucifié, couvert de sang, percé de blessures, qui lui apparaissait pour verser sur lui le torrent de ses grâces. Son âme, à l'école de la prière, s'était éclairée d'une lumière divine. Quoiqu'il ait fort peu lu et fait des études presque insuffisantes, il parlait des choses spirituelles avec tant d'éloquence et d'une manière si nette, qu'on eût dit que le Saint-Esprit lui-même s'exprimait par sa bouche ; aucun docteur n'eût su expliquer comme lui les mystères de la religion. En quelques mots il donnait son avis sur les livres de théologie les plus savants, et il commentait avec une facilité et une clarté incomparables les passages les plus obscurs de l'Écriture.

Le bienheureux avait aussi connaissance de l'état des âmes au sortir de cette vie. Lorsqu'il était prieur du couvent de Corral, il visitait fréquemment une pieuse femme qui portait son nom, et dont les vertus étaient presque égales aux siennes ; car, au moment même de sa mort, le Père Balthazar vit sa belle âme, sans passer par le purgatoire, s'envoler jusqu'au ciel. Cette femme avait une fille aussi pieuse qu'elle, et soumise en tout à la direction du bienheureux. Elle avait soigné sa mère pendant sa dernière maladie, et ne tarda pas d'abord à la remplacer au lit de souffrances, puis à la suivre au tombeau. Comme on recommandait son âme aux prières du Père Balthazar : « La fille est au ciel avec sa mère », répondit-il ; « toutes deux jouissent de la félicité éternelle « acquise sur cette terre au prix de misérables sacrifices ».

Une sainte fille, mandée auprès d'une femme malade pour la soigner, après force prières obtint d'elle qu'elle se confessât. La malade mourut, confessée, mais non absoute ; le Père Balthazar vit son âme descendre aux demeures infernales et plonger au milieu des flammes ; elle n'avait avoué au prêtre qu'une partie de ses fautes.

Les âmes du purgatoire trouvaient aide et secours auprès du Père Balthazar. Il priait chaque jour pour leur délivrance, ou du moins pour la diminution de leurs peines, dans cette terrible prison où l'on voit, sans pouvoir en jouir, la félicité des élus. Bien des âmes furent rachetées par ses mérites et durent à ses vertus de rentrer plus tôt en grâce auprès de Dieu. Pour exciter sa pitié, les malheureuses venaient la nuit tourner dans le vide autour de lui, en poussant de plaintifs soupirs et des gémissements étouffés. Souvent on entendit pendant la nuit, dans sa cellule, des conversations faites à voix basse, et le lendemain le Père Balthazar disait aux religieux : « Priez, mes frères, cette nuit les âmes du pur« gatoire sont venues implorer notre intercession ».

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Zèle du bienheureux Balthazar pour le bien des âmes. — Nombreuses conversions qu'il provoque. — Ses miracles. — Guérisons et prédictions. — Il sait lire dans les consciences. — Sa dernière maladie. — Sa mort. — Vénération du peuple pour ses reliques.

L'amour de la sainte vertu, chez lui-même et dans les autres, ne laissait aucun repos au bienheureux Père Balthazar. Les pauvres et ceux qui souffraient étaient ses bien-aimés. Il allait les visiter, leur porter des consola-

tions et des secours, et il parlait sans cesse de leurs besoins aux personnes pieuses. Il était toujours le premier à la porte du couvent, quand un malheureux venait y implorer aide et assistance. Il lui donnait à la fois le pain du corps et le pain de l'âme. Il lui disait quels péchés il fallait surtout éviter ; il lui apprenait à bien faire son examen de conscience, et souvent même il le confessait. Il remplaçait ses vêtements sales et déchirés par des habits propres et neufs, lui lavait les pieds et les mains, et ne le renvoyait que bien portant, consolé, vertueux.

Le bienheureux Balthazar avait une éloquence et un succès tout particuliers quand il appelait les hommes à la pénitence. A sa voix, pauvres et riches s'approchaient du saint tribunal, et bien des pécheurs endurcis, des femmes de mauvaise vie, des criminels même, pleins d'horreur pour leurs fautes passées, vinrent implorer au pied des autels le pardon de leurs péchés. Ils se pressaient au confessionnal du Père Balthazar dont la patience et la douceur angéliques ne se rebutaient jamais. Il les aidait à lire dans leur propre conscience, et par la connaissance que Dieu lui donnait de l'état de leurs âmes, il les amenait insensiblement à avouer des fautes dont, par honte peut-être, ils auraient gardé le secret au fond de leur cœur.

Isabella Marino lui demandait l'absolution : « N'avez-« vous pas, ma fille, autre chose à me confier ? » — Non, répondit-elle. — « Cherchez bien dans votre mémoire, « reprit le bon Père, il y reste encore deux péchés ». Et la pénitente les avoua en baissant les yeux.

Une pieuse religieuse s'approche du confessionnal :

« Ma sœur », lui dit le bienheureux, avant qu'elle ait prononcé une parole, « allez, votre conscience est en bon « état ; vous vous confesserez une autre fois ».

Alphonse Tellez venait à lui : « Mon frère », lui dit-il tout d'abord. « allez un peu vous promener dans le jardin du « couvent, et faites bien votre examen de conscience, il « y a un an que vous ne vous êtes confessé ».

A l'époque où il était prieur du couvent de Corral, il sortit un jour en toute hâte, en recommandant au portier de lui envoyer le premier frère qui lui tomberait sous la main. Arrivé devant une certaine maison, il demanda à voir le malade : « Personne n'est malade ici », répondit une jeune fille ; « voici ma mère, et mon père qui revient « du bois se repose un peu sur son lit ». — « Eh bien, c'est « lui que je veux voir », dit le Père Balthazar, et allant tout droit au lit, il supplia avec tant d'instances le bûcheron de se confesser, que celui-ci n'osa pas s'y refuser. Quelques instants après on accourait au couvent demander pour un mourant les prières des religieux et les derniers sacrements.

Le bienheureux Balthazar, qui avait le don de lire dans les âmes, eut aussi celui de faire des miracles, de guérir les malades et de prédire l'avenir.

Un habitant de Corral n'ayant pas de farine pour faire son pain, alla trouver le Père Balthazar qui lui en donna quelques mesures. « J'en aurai assez pour une semaine », se dit le bonhomme, et il se mit à préparer sa pâte. Quel ne fut pas son étonnement en voyant le sac se remplir de lui-même à mesure qu'il le vidait. Il ne savait pas que c'était aux mérites du Père Balthazar qu'il devait ce prodige.

Noble dame Hiéronyme Rufina, après avoir vidé sa bourse dans le chapeau du quêteur du couvent, la retrouva pleine quelques moments après.

Les guérisons que le bienheureux accomplit sont innombrables. Christophe Velasquez, licencié en droit, était fou depuis vingt ans ; il fallait parfois le charger de chaînes, et toute sa famille était dans la consternation. Le Père Balthazar fit sur lui un signe de croix, pria, et le guérit.

Maria Larano et Anna Duranda l'avaient fait venir pour entendre leur dernière confession : « Vous guérirez, mes « sœurs », leur dit-il, « et moi-même je vous confesserai « encore plus d'une fois ».

Catharina Martinez avait reçu l'Extrême-Onction. Le Père Balthazar vint la voir, et rassura sa famille en lui disant qu'elle ne mourrait pas de cette maladie : « Mais « elle est morte », lui répondit-on. Alors il alla à son lit, lui imposa les mains, murmura une fervente prière ; la moribonde aussitôt donna des signes de vie, et quelque temps après elle était guérie.

Il serait trop long d'énumérer la liste des malades qu'il a rendus à la santé, aussi bien que celle des prédictions qu'il a faites. Ses miracles, renouvelés tous les jours, attirèrent auprès de lui une foule de personnes, et lui valurent le respect et la considération des hommes.

Aussi, lorsqu'il tomba malade, le deuil fut général. Il avait lui-même annoncé que sa mort approchait, de sorte qu'on n'avait plus d'espoir de le voir recouvrer la santé. Pendant la semaine sainte de l'an 1617, il alla encore faire visite à une religieuse qui se mourait ; puis, à l'occasion de la fête de Pâques, il dut assister à la réunion

de tous les prieurs chez le provincial. Quelques jours après il se confessa pieusement, communia, reçut l'Extrême-Onction, et, le 29 mars 1617, il alla sans secousse et sans douleur s'endormir pour jamais dans le sein de Dieu.

A la nouvelle de sa mort, une foule de peuple se porta au couvent, et pendant le temps qu'il fut exposé l'église fut trop petite pour contenir ceux qui se pressaient autour de ses précieux restes. Sa figure s'était remplie et avait pris une couleur fraîche et jeune ; ses yeux, restés ouverts, brillaient d'un éclat céleste. Il fallut mettre des soldats autour du corps pour le préserver contre la piété des fidèles ; ses vêtements disparaissaient par morceaux, et à deux reprises différentes on dut renouveler son linceul.

Un grand nombre de miracles s'accomplirent sur son tombeau ; beaucoup de malades furent guéris par sa toute-puissante intercession.

Procès a été fait de sa vie et de ses miracles pour sa béatification.

(*Chroniques de la province de Saint-Joseph.*)

LE PÈRE JEAN ROMERO

1636. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Entrée du Père Jean Romero dans l'Ordre Séraphique. — Ses prédications. — Il convertit la Galice presque entièrement. — Il se refuse à prendre du repos et prêche jusqu'à sa mort. — Ses funérailles.

Jean Romero naquit à Montauban, de parents inconnus. Sa science profonde le fit nommer professeur de

philosophie à Alcala, et plus tard regarder comme l'un des plus grands docteurs de l'archevêché de Tolède. Dans cette position il s'occupa d'élever les âmes en même temps que de former les intelligences. Il resta quelques années à Alcala, après quoi Dieu, qui l'avait choisi pour des desseins plus nobles encore, lui inspira la pensée de se faire frère mineur.

Alors il entra, suivant ses propres paroles, à l'école de la prière et de la contemplation. Quand il eut prononcé ses vœux, on le désigna pour prédicateur : c'était la tâche qui lui convenait le mieux. Il alla porter le Verbe de Dieu dans les villes et les campagnes, provoquant des conversions sans nombre et amenant tous les pécheurs à la pénitence. On eût dit qu'il voulait reconquérir à Dieu le monde tout entier. Une province ne pouvait suffire à son zèle : il passa dans le royaume de Galice, plein de l'esprit qui animait l'apôtre saint Paul, pour faire reprendre aux habitants les pratiques chrétiennes qu'ils paraissaient oublier. Pendant trois ans il prêcha sans prendre un moment de repos, et toujours avec le plus grand succès. Ses paroles, dit la chronique, semblables à des éclairs et à des coups de tonnerre, jetaient l'effroi dans les cœurs corrompus. Tout parlait en lui, jusqu'à son sourire, ses austérités, le mépris qu'il faisait de la gloire de ce monde, sa vie tout entière enfin. Quand il ne prêchait pas, il confessait; et il eut fort à faire, car on peut dire que tout le royaume de Galice se convertit à sa voix.

Dieu récompensa dès cette vie le zèle de son serviteur par d'éclatants miracles.

Un jour, pendant qu'il disait la messe, sa figure brilla

tout à coup d'un éclat divin. Souvent, au milieu de ses prédications, une flamme sortait tout à coup de sa bouche et allait s'arrêter au-dessus de sa tête. Enfin il guérit beaucoup de maladies par la seule imposition des mains et une fervente prière.

Quand le Père Jean fut arrivé à la vieillesse, ses supérieurs craignant de le voir mourir hors de la province, et désireux en même temps de lui faire prendre un peu de repos, le nommèrent gardien du couvent de Barrachas. Malgré son grand âge, il voulut encore aller prêcher, et sur sa demande ses supérieurs lui permirent de parcourir l'Andalousie. Il était déjà souffrant de violents maux de tête presque continuels. Cette dernière mission l'acheva. Il revint au couvent de Corral, y prêcha encore pendant toute la semaine sainte, puis fut obligé de prendre le lit. Il mourut le 29 mars 1636.

Son corps, empreint d'une beauté céleste, répandait un parfum pénétrant. Une foule de peuple se porta à ses funérailles, et comme il arrive toujours, pilla saintement les reliques du bienheureux. On lui coupa même trois doigts de la main droite.

(*Chroniques de la province de Saint-Joseph.*)

La bienheureuse Paule Gambara-Costa, veuve, du Tiers Ordre, mourut en odeur de sainteté à Benne en 1505. Grégoire XVI a approuvé son culte. Sa fête se célèbre le 29 mars.

(*Année franciscaine.*)

TRENTIÈME JOUR DE MARS

LE BIENHEUREUX MORICUS

DISCIPLE DE SAINT FRANÇOIS

On sait peu de chose sur le bienheureux Moricus. Il était né à Assise et faisait partie de l'Ordre des Frères de la Croix avant de devenir frère mineur. Le saint Père François le sauva par un miracle d'une maladie déclarée mortelle par les médecins. C'est à la suite de cet événement que Moricus s'attacha à lui pour ne le plus quitter. Il reçut le nom de Petit, à cause de l'exiguïté de sa taille.

Les austérités firent de son corps l'instrument docile d'une âme parfaite. Il fut longtemps sans se nourrir d'autre chose que de légumes et d'eau. Il fallut l'ordre formel de saint François pour lui faire manger de la viande une fois par an, en l'honneur de cette parole de l'Ecriture : « Et le Verbe s'est fait chair ».

Le bienheureux Moricus, dont la vie s'écoula au milieu de pieuses pratiques au couvent d'Orviéto, près de Rome, mourut en odeur de sainteté le 30 mars.

(PAPEBROCH.)

FRÈRE PIERRE D'AMARANTE

1585. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Ce bienheureux, né à Amarante, fut soldat avant d'entrer dans les Ordres. Après avoir servi quelque temps les rois de la terre, il songea au Roi du ciel et se fit frère lai. Il accomplit son noviciat et prononça ses vœux au couvent de Goa, où il se fit remarquer par la sainteté de sa vie et ses mortifications. Ses vertus lui valurent d'être nommé gardien du couvent de Cananor. Il était également aimé des Indiens et des colons portugais. Plus tard devenu gardien du couvent de Cochim, il ressuscita une femme tombée morte dans le jardin du couvent.

Les austérités, les longs jeûnes, le grand âge avaient affaibli ses forces, et cependant il rendait encore à ses frères tous les services dont il était capable. Aussi put-il dire en mourant : « Depuis quarante ans que je porte « l'habit de l'Ordre, ma conscience ne m'a pas reproché « une seule faute ». Il s'endormit dans le sein de Dieu, le 30 mars 1585. Une grande foule de peuple se porta à ses funérailles.

(CARDOSE.)

Le 30 mars 1594 mourut à Coblentz, en Allemagne, le Père Lambert d'Aken, dont la vie fut signalée par des miracles éclatants.

C'est aussi le 30 mars que l'on célèbre dans l'Ordre la fête de la bienheureuse Angèle de Foligno, d'après la permission donnée par le pape Innocent XII en 1693. Cette sainte femme cependant n'est pas morte le 30 mars, mais bien le 4 janvier.

TRENTE ET UNIÈME JOUR DE MARS

LE BIENHEUREUX PAUL DE SPOLÈTE

Le bienheureux Paul de Spolète reçut l'habit des mains de saint François lui-même lors du premier passage du vénérable Père dans cette ville, et l'accompagna dans sa mission à travers l'Italie. Sa piété, sa connaissance des âmes lui firent confier la province des Marches, qu'il dirigea pendant quelques années avec beaucoup de bonheur. Il était pour ses inférieurs un vrai miroir de sainteté et de perfection religieuse. Ses sermons aussi produisirent de bons fruits : c'est ainsi qu'il conquit à l'Ordre le bienheureux Bentivolius. Il mourut au couvent de Macerata ; des miracles s'accomplirent sur son tombeau.

(Pisan et Jacobille.)

LA BIENHEUREUSE CAMILLA PIA

CLARISSE

1504. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

Cette pieuse fille naquit en 1440, de l'illustre famille des Pii, qui a fourni au monde autant d'importants personnages que de grands prélats à l'Eglise. Sa mère s'appelait Elisabeth Miliorati, et son père Philibert Pio II, de Savoie, prince de Carpi en Lombardie ; il mourut d'un coup de canon dans un assaut. Sa femme alla renfermer sa douleur dans un couvent du Tiers Ordre, en même temps qu'elle élevait, à Carpi, un cloître pour les Augustins.

Sa fille Camilla suivit son exemple. En dépit de sa jeunesse et de sa beauté, elle dit adieu au monde, repoussa tous ceux qui prétendirent à sa main, et résolut de garder pour son Dieu sa pureté virginale. Son confesseur, Etienne Fransman, homme d'une grande piété, l'entretint dans ces pieuses dispositions, et lui conseilla d'entrer au couvent des Clarisses de Ferrare. Elle se mit en route pour y aller, et il se trouva qu'après avoir marché toute la journée, à l'heure où elle croyait entrer à Ferrare, elle arrivait à la porte même de la ville de Carpi, d'où elle était partie le matin. Persuadée qu'il y avait là un avertissement de Dieu, elle demanda et obtint du pape de fonder un couvent de Clarisses à l'endroit où elle s'était arrêtée. Vingt-deux jeunes filles y entrèrent comme novices en même temps qu'elle, sous la direction de

cinq religieuses venues de Crémone, et reçurent l'habit le même jour. Camilla donna tous ses biens au couvent.

Sa vie fut, à partir de cette époque, une suite d'austérités, de jeûnes et de mortifications. Les habitants et les religieux de Carpi l'appelaient et l'appellent encore leur sainte mère. Elle mourut saintement le 30 mars 1504, à l'âge de soixante-quatre ans.

Son corps, enseveli d'abord dans le cimetière commun, fut exhumé quelque temps après et trouvé en parfait état de conservation. On le plaça dans un beau tombeau de marbre, au milieu du chœur. Beaucoup de guérisons miraculeuses s'accomplirent par son intercession.

(Harold.)

LA BIENHEUREUSE MARIE MANUELLE

CLARISSE

1543. — Pape : Paul III. — Roi de France : François Ier.

Cette sainte femme naquit en Espagne, de l'illustre maison des ducs de Medina Sidonia. Elle épousa don Henri Gusman, célèbre par sa beauté qui surpassait celle de toutes les femmes de son temps. Son mari étant venu à mourir, elle ceda à la force de sa vocation, donna tous ses biens à des églises et à des couvents et entra au couvent des Clarisses Urbanistes de Séville, où l'on voit encore sa petite cellule. Elle y vécut longtemps au sein de l'extrême pauvreté, des jeûnes, des austérités et des mortifications. Elle pratiqua dans toute sa rigueur la règle des Clarisses, et mourut en odeur de sainteté, le 31 mars 1543.

Quarante ans après sa mort, son corps parfaitement conservé fut transporté dans le chœur pour y être enseveli.

(BAREZZO ET GONZAGUE)

Le bienheureux Marc Fantuccio, de Bologne, prêtre de l'Ordre des Frères Mineurs de l'Observance, mourut à Plaisance, en 1478. Son culte a été approuvé par Pie IX.

(*Année franciscaine*, 1869.)

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE SELON L'ORDRE DES MATIÈRES

MARS

Ier JOUR.

IIe JOUR.

IIIe JOUR.

IVe JOUR.

Ve JOUR.

VIe JOUR.

VIIe JOUR.

VIIIe JOUR.

IXe JOUR.

Xe JOUR.

XIe JOUR.

XIIe JOUR.

XIIIe JOUR.

XIVe JOUR.

XVe JOUR.

XVIe JOUR.

XVIIe JOUR.

XVIIIe JOUR.

XIXe JOUR.

XXe JOUR.

XXIe JOUR.

XXIIe JOUR.

XXIIIe JOUR.

XXIVe JOUR.

XXVe JOUR.

XXVIe JOUR.

XXVIIe JOUR.

XXVIIIe JOUR.

XXIXe JOUR.

XXXe JOUR.

XXXIe JOUR.

TABLE SELON L'ORDRE ALPHABÉTIQUE

A

B

(1) Voir page 521, au 28 mars, un complément de cette vie.

FIN DES TABLES.

Bar-le-Duc. — Typ. L. Guérin.

